

VISIONS

D'ANNE-CATHERINE EMMERICH

SUR LA VIE DE

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

ET DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

La douloureuse Passion et l'établissement de l'Église par les Apôtres

COORDONNÉES EN UN SEUL TOUT, SELON L'ORDRE DES FAITS

Par le R. P. Fr. Joseph-Alvare DULEY

DES FRÈRES PRÊCHEURS

TRADUCTION ENTIÈREMENT NOUVELLE DU TEXTE ALLEMAND

Par M. Charles d'ÉBELING

—*—
TOME PREMIER

—
Cinquième Édition
—

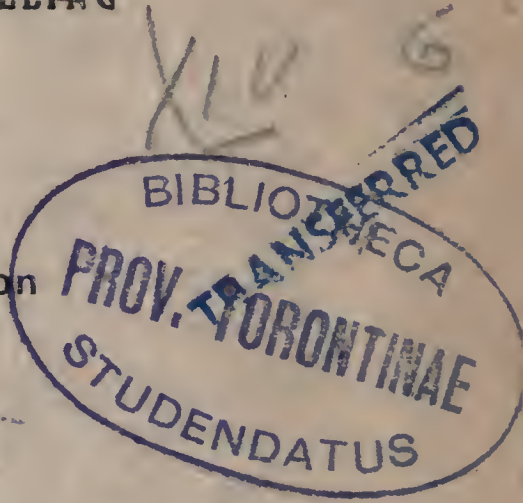
PARIS-6°

PIERRE TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE, 82

—
1922

HOLY REDEEMER LIBRARY. WINDSOR



VISIONS
D'ANNE-CATHERINE EMMERICH

SUR LA VIE

DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

TOME PREMIER

PRÉFACE

Le nom d'Anne-Catherine Emmerich n'est plus ignoré des fidèles. L'extrait si édifiant et si beau des visions de cette sainte fille, publié sous le titre de *Douloureuse Passion*, est connu et admiré partout. Mais ce qui l'est moins, quoique non moins digne de l'être, c'est le merveilleux ensemble de ses récits sur toute la vie de Jésus-Christ et de la Très Sainte Vierge, depuis les temps de Joachim et d'Anne, jusqu'à l'Ascension du Sauveur, l'Assomption de sa sainte Mère et la dispersion des Apôtres dans tout l'univers. C'est pour mettre ce trésor à la portée d'un plus grand nombre, que nous publions aujourd'hui cette édition des œuvres de la sœur Emmerich. La traduction, entièrement nouvelle, a été faite par M. Ch. d'Ebeling, sur l'original allemand rédigé par Clément Brentano (1), au pied du lit de douleur de la pauvre fille. Le style de la sœur a été soigneu-

(1) C'est lui qui, dans le récit est désigné sous le nom de pèlerin, d'après une vision de la sœur elle-même.

sement conservé dans cette belle et intelligente traduction, pleine d'onction et d'élégance et plus propre que toutes celles qui ont paru jusqu'ici à faire pénétrer le lecteur dans le sens profond des œuvres de la voyante.

La série merveilleuse des mystères de notre salut dévoilée dans tous les détails historiques et topographiques du temps, tel a été le don spécial d'Anne-Catherine. Elle a contemplé, jour par jour, toute l'histoire de la Rédemption, suivi tous les pas du Sauveur, entendu tous ses discours, vu ses innombrables miracles, et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que la nature du pays, les rivières, les montagnes, les forêts, les édifices et leur caractère architectural, les mœurs et les usages, tout, jusqu'aux inscriptions grecques et hébraïques, passe successivement sous les yeux de Catherine, de la manière la plus distincte. Ses récits, dans leur ravissante simplicité, apparaissent comme une photographie des mystères de la Rédemption, à la fidélité de laquelle l'histoire profane, les recherches modernes sur l'Orient, l'archéologie biblique, enrichie par des découvertes postérieures, viennent rendre les plus étonnants témoignages.

Quelle leçon pour notre siècle de rationalisme que ces trésors de science dans la tête d'une pauvre fille des champs, avec des vues d'ensemble qui feraient honneur aux plus grands docteurs ! Quelle étonnante coïncidence que celle de ce commentaire vivant de nos saintes lettres, tout illuminé d'une clarté céleste, avec les travaux impies que l'exégèse protestante n'a

cessé d'entreprendre, contre leur vérité et leur inspiration divine, dans cette même Allemagne, patrie de la sœur !

Nous ne prétendons pas donner à ces visions une valeur historique certaine. Tout ce qu'on peut en dire, c'est qu'elles portent un cachet de simplicité, de convenance, de vraisemblance, dont on ne peut s'empêcher d'être frappé. Il semble que Dieu ait voulu réfuter d'avance et convaincre de folie les élucubrations orgueilleuses du rationalisme contemporain sur la vie de Jésus-Christ, en donnant à cette humble paysanne une fermeté de pinceau, une vérité de couleur, une puissance si prodigieuse de détails topographiques, des vues si constamment exactes sur l'histoire des temps, qu'elle peut défier nos prétendus savants. Mais ce qu'elle a vu aussi et ce qui a échappé à l'orgueil de la fausse science, dans l'œuvre et la vie du Sauveur, c'est l'unité qui en fait converger tous les traits vers un seul but : l'établissement du règne de Dieu dans l'humanité. Le rayon divin perce partout, même dans les détails les plus intimes. Bien plus, Anne-Catherine voit et nous montre le rapport qui unit tous les siècles à Jésus-Christ, véritable centre de l'histoire. Unité sublime qui réduit à néant ce dédale de contradictions par lequel on prétend ravalier au niveau humain le Sauveur des hommes. Les âmes qui liront la sœur Emmerich se sentiront consolées des blasphèmes de l'incrédulité, car à la vue de Jésus-Christ tel qu'elle le voit et nous le montre, il est impossible de ne pas s'écrier : *Il est vraiment le Fils de Dieu.*

Malheureusement ces belles visions n'avaient jamais été jusqu'ici présentées dans leur ensemble. Les diverses parties du journal allemand, où elles sont consignées jour par jour, publiées séparément sous le titre de *Vie de la sainte Vierge*, *Douloureuse Passion*, *Vie de Jésus-Christ*, n'avaient jamais été mises en ordre et réunies en un seul tout, selon la suite des faits. C'est ce travail que nous avons entrepris, en élaguant seulement les répétitions et les détails étrangers à la vie du Christ qui interrompaient le fil du récit. Nous avons fait suivre dans l'ordre chronologique tous les événements, quelquefois dispersés sans suite, souvent interrompus par des hors-d'œuvre, dans les trois ouvrages précités. Les détails isolés relatifs à un même fait ont été rapprochés les uns des autres, ce qui donne à la narration un charme nouveau. On a soigneusement conservé les vues sur l'ancien Testament qui se rattachent, par leur côté figuratif ou symbolique, à la vie du Rédempteur, et l'éclairent ainsi d'une lumière nouvelle.

Pour soulager l'attention et augmenter l'intérêt, nous avons divisé, en autant de chapitres spéciaux qu'ils renferment de scènes importantes, les interminables chapitres des éditions précédentes. Rien n'a été changé au style que le pèlerin affirme être celui de la sœur, et qui se distingue, en effet, par une simplicité ravissante et une inimitable onction. De temps en temps seulement, lorsque quelques mots de transition étaient nécessaires, nous les avons pris toujours dans le sens, souvent même dans les propres termes des parties supprimées. La seule

addition que nous nous soyons permise, c'est une série de notes brèves, dans lesquelles nous cherchons à condenser les explications nécessaires, pour comprendre toute la portée symbolique et instructive du texte, que sa simplicité même pourrait parfois dérober à la réflexion. Notre but a été de faire de cette vie de Jésus-Christ un manuel pour la piété, trop souvent refroidie et rebutée par les longueurs et les hors-d'œuvre du journal du pèlerin.

Grâce aux caractères et au format qui ont été adoptés, on a pu réduire à trois volumes la matière des huit volumes qui ont paru jusqu'ici. Cette différence étonnera moins si l'on songe que ces huit volumes en contiennent presque deux, tant de morceaux détachés sur divers personnages étrangers à la scène, que de préfaces et d'introductions prolixes de l'éditeur allemand. Nous avons cherché à résumer, soit dans cette préface, soit dans la biographie de la sœur que nous donnons immédiatement après, tout ce que ces introductions renferment de véritablement instructif.

La vision s'ouvre par les vues remarquables d'Anne-Catherine sur les parents et les ancêtres de la sainte Vierge : c'est la préparation du Messie dans la race élue de son auguste Mère, elle forme la première partie. La seconde comprend la vie cachée de Jésus, depuis l'Incarnation jusqu'à la mort de saint Joseph. La troisième renferme sa vie publique, subdivisée en trois années, d'une Pâque à l'autre, pour soulager l'attention. La quatrième, sous le titre de Voie douloureuse, contient les scènes de la Passion,

dont on a seulement élagué les récits d'apparitions étrangères au drame principal, et auxquelles on a ajouté des détails d'un haut intérêt, qui avaient été supprimés dans l'édition jusqu'ici répandue. Nous ferons remarquer que si cette partie des œuvres de la sœur a été tant goûtée des âmes pieuses, c'est précisément parce que Clément Brentano, son sténographe, avait eu soin, comme il le dit lui-même, de combiner les fragments épars, recueillis par lui à des époques très diverses, et d'en faire un récit suivi et complet. Or c'est ce même travail qui vient d'être entrepris pour tout l'ensemble. La cinquième partie contient la vie ressuscitée et toute lumineuse de Notre-Seigneur sur la terre, depuis le saint jour de Pâques jusqu'à son Ascension. La sixième enfin raconte l'établissement de l'Eglise sous l'influence maternelle de Marie, la mort et l'Assomption de la glorieuse Vierge, la dispersion et les travaux des Apôtres dans tout l'univers.

Nous offrons donc ce livre aux cœurs chrétiens comme un recueil de lectures édifiantes sur tout l'ensemble de la vie du Sauveur, dévoilée dans ses détails les plus intimes; nous le leur offrons comme une consolation à la douleur que les récents blasphèmes de l'incrédulité leur ont causée. La lumière, l'exemple, l'onction céleste qui en émanent nous ont paru bien propres à faire connaître et aimer notre bon Maître dans ce siècle d'indifférence, et à développer l'esprit malheureusement trop rare de méditation et d'union intime avec Jésus-Christ. Tout y est profond, tout y porte, malgré la prodigieuse va-

riété des détails, un cachet surprenant d'unité. Tout y est d'une simplicité admirable, divine, qui faisait dire à la sœur Emmerich : « Je n'ai jamais vu Jésus ni Marie parler avec la moindre emphase. Marie est d'une simplicité que rien ne peut rendre : tout son être est comme un fil de soie blanche qui semble disparaître dans une étoffe, à force de délicatesse et de pureté ! » Nous connaissons plus d'une conversion opérée par cette lecture.

Nous adressons aussi et tout spécialement ce livre aux personnes qui étudient la sainte Ecriture ; car il renferme une concordance vraiment étonnante des deux Testaments en Jésus-Christ, qui en est le centre divin ; beaucoup de commentaires précieux des paraboles et d'explications naturelles des difficultés ; un secours puissant pour mieux saisir l'esprit et la portée des scènes racontées dans les Evangiles, par les nombreux détails qu'il y ajoute sans jamais contredire le récit sacré. On y trouve encore des vues aussi nombreuses que profondes sur le symbolisme de toutes les scènes où figure Notre-Seigneur ou ses précurseurs de l'ancienne loi ; l'explication et la raison d'être de ce symbolisme, dans la ressemblance parfaite des deux ordres naturel et surnaturel, tous deux faits à l'image de Jésus, le Verbe créateur et réparateur du monde ; le spectacle du développement progressif et continu du royaume de Dieu, semblable au jour qui se dégage peu à peu des ombres de la nuit.

Enfin et par-dessus tout, il renferme une lumière qui jaillit de tous les traits du Verbe fait chair, un

parfum de grâce et de vie qui s'exhale de ses exemples, une onction pénétrante qui révèle au cœur les joies pures et profondes du saint amour. Puissent ces fruits précieux se produire en beaucoup d'âmes ! Puisse cet humble travail, que nous déposons aux pieds de Marie Immaculée, servir en quelque chose à les multiplier !

Flavigny, Couvent de Saint-Dominique.

FR. JOSEPH-ALVARE DULEY,
des Frères Prêcheurs.

APPROBATION DE L'ORDRE

En mettant en ordre les visions de sœur Catherine Emmenich, le R. P. Duley a fait une œuvre utile à tous les fidèles, et leur a rendu facile le pieux exercice de la méditation sur toute la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa très sainte Mère. Nous n'avons trouvé, dans l'édition qu'il publie, rien qui soit contraire à la foi.

2 février 1864.

Fr. JACQUES-MARIE-LOUIS MONTSABRE,
DES FRÈRES PRÊCHEURS

Fr. THOMAS BOURARD,
DES FRÈRES PRÊCHEURS

Imprimatur :

Fr. NICOLAUS SAUDREAU,
S. O. P. PROVINCIALIS PROV. FRANCIÆ.



VIE

D'ANNE-CATHERINE EMMERICH

*Adimpleo ea quæ desunt passionum
Christi in carne mea pro corpore ejus
quæ est Ecclesia.*

« J'accomplis en ma chair ce qui
« manque aux souffrances de Jésus-
« Christ en faveur de son corps qui est
« l'Eglise. » (COLOSS., ch. I, v. 24).

Anne-Catherine Emmerich naquit au hameau de Flamske, près de la petite ville de Coësfeld en Westphalie, le 8 septembre 1774. C'était à l'époque des grandes épreuves de l'Eglise que Dieu suscitait cette sainte âme, pour en faire un instrument d'innombrables bénédictions. Elle montra, dès sa première enfance, une piété tout extraordinaire; ainsi elle priaient Dieu de la retirer de ce monde avant l'âge où elle pût l'offenser. Favorisée dès lors de communications célestes, son ange gardien se montrait à elle sous une forme sensible, et lui apparaissait au milieu des prairies, sous la figure d'un jeune pâtre qui venait se mêler à ses jeux. Jésus, sa sainte Mère, saint Joseph, saint Jean-Baptiste venaient à elle tour à tour, comme des enfants de son âge, et lui expliquaient un symbolisme profond, caché sous la forme des plantes et des fleurs, dans toutes les œuvres et toutes les scènes de la nature; en sorte qu'elle pouvait dire à la fin de sa vie: « Grâce à Dieu, je n'ai presque jamais rien lu, et quand je « venais à jeter les yeux sur un livre quelconque, il me sem-
« blait à chaque ligne déjà tout savoir par cœur. Les his-
« toires mêmes des saints, quand je les comparais à leur vie
« telle qu'elle m'était montrée, me faisaient l'effet d'un soleil
« de terre jaune comparé au véritable ». Souvent aussi Jésus

et Marie venaient recevoir de ses propres mains les guirlandes et les couronnes de fleurs qu'elle se plaisait à tresser pour eux, en gardant ses troupeaux.

« Un jour, dit-elle, je cherchais à méditer sur le premier article du Symbole *Je crois en Dieu le Père Tout-Puissant* (je pouvais avoir alors cinq ou six ans). Des tableaux de la création se présentèrent aux regards de mon âme. La chute des anges, la création de la terre et du paradis, celle d'Adam et d'Eve et leur désobéissance, tout me fut montré. Je m'imaginais que tous voyaient ces choses, de même que les objets qui nous environnent. »

Dès cet âge tendre, elle avait un sentiment très vif des souffrances et des joies d'autrui. Elle donnait aux pauvres tout ce qu'elle avait; souvent même il lui arrivait de leur faire part des chétives provisions de la maison. Elle se le reprochait ensuite; mais comme sa mère, après l'avoir observée, paraissait n'y pas faire attention, elle se tranquillisait bien vite. Sévère, quoique sans dureté, cette mère la punissait quelquefois, mais ne la louait jamais. Anne-Catherine, qui entendait souvent les autres mères louer leurs enfants, se croyait la plus méchante fille du monde.

Un incident curieux vint révéler à ses parents le trésor que Dieu leur avait confié. Son père entendit parler des récits que faisait Catherine à ses petites compagnes. Il lui dit un jour, en la prenant dans ses bras: « Mon enfant, nous voilà seuls, raconte aussi une histoire à ton vieux père ». Et Catherine de dérouler dans son naïf langage, tout ce qu'elle savait des belles histoires d'Abraham et des prophètes; « et comme, dit la sœur elle-même, il n'avait jamais rien vu de semblable, et il se prit à pleurer; ses larmes tombaient sur moi, et il me dit: « Enfant, où as-tu donc pris tout cela? » Alors je lui répondis que je voyais toutes ces choses. Il se tut, et dès lors il ne me demanda plus rien ».

« Une autre fois, à l'école (c'est toujours la sœur qui parle) je disais naïvement, sur la résurrection, des choses qui ne nous avaient point été enseignées, et cela avec d'autant plus d'assurance que je croyais, en toute simplicité, ces détails connus de tous. Les autres enfants, tout étonnés, se mirent à se moquer de moi, et me dénoncèrent même au maître, qui me défendit sévèrement de me livrer à de semblables rêveries. » Après quatre mois d'école, son maître la

renvoya en déclarant qu'elle savait déjà tout ce qu'il pouvait lui apprendre.

Plusieurs scènes de ce genre donnèrent à penser à la jeune Catherine qu'elle avait eu tort de parler de ces choses. Elle s'accusa d'avoir été moins discrète que tous les autres enfants pieux, qu'elle croyait favorisés des mêmes dons. « Je commençai donc, dit-elle, à me taire sur toutes ces choses ; je pensais, sans pouvoir cependant bien raisonner ma conduite, qu'il ne convenait pas d'en parler ; mais je ne cessai pas d'avoir ces visions. J'étais comme un enfant qui voit de belles images et fait ses réflexions sur chacune, sans trop chercher à savoir ce que telle ou telle représente. Je pense que mes visions étaient mon livre d'images, et je les considérais paisiblement en mon âme, me disant que tout était pour la plus grande gloire du Seigneur ».

Le renoncement et la mortification furent la grande école de sa piété. Dès ses premières années, elle ne prenait de sommeil et de nourriture que ce qu'exigeait la nécessité la plus absolue. Elle passait en prières une partie des nuits. Souvent même, en hiver, elle priaît à genoux sur la neige du chemin. Elle couchait par terre, sur des planches disposées en forme de croix ; elle aimait à répéter que l'inutile est toujours nuisible, et que l'âme retrouve au centuple tout ce qu'elle se retranche pour l'amour du Seigneur. « Ainsi, ajoutait-elle avec une comparaison gracieuse, faut-il tailler la vigne et les arbres pour leur faire porter des fruits ; sans cette culture ils ne produiraient qu'un bois aride et superflu ».

Pour se conformer aux avis de sa pieuse mère, autant qu'aux inclinations de son cœur, lorsqu'elle allait à l'église, elle marchait en avant, ou restait en arrière, pour éviter de voir ou d'entendre tout ce qui aurait pu la scandaliser. Le long du chemin, elle s'entretenait sans cesse avec Dieu. Sa principale prière était la méditation des souffrances du Sauveur sur la croix. Il était rare qu'elle adressât au ciel des vœux pour elle-même : toutes ses demandes avaient pour but la conversion des pécheurs ou la délivrance des âmes du purgatoire. Servante pendant plusieurs années de sa jeunesse, à peine avait-elle achevé son travail qu'elle se retirait à l'écart pour converser avec Dieu, comme un enfant avec son père.

Revenue dans sa pauvre famille, un jour qu'elle travaillait

aux champs avec les siens, la cloche du couvent des Annonciades de Coësfeld, qui tintait l'Angélus, lui inspira un désir si ardent de la vie religieuse, qu'elle s'évanouit. Rapportée à la maison paternelle, elle souffrit longtemps d'un mal inconnu, qui n'était autre que le désir brûlant qu'elle éprouvait d'être vouée tout entière à Dieu.

C'est alors qu'elle fut l'objet d'une faveur divine qui indiquait déjà le but providentiel de sa merveilleuse existence. Laissons-la encore parler elle-même : « C'était quatre ans environ avant mon entrée au couvent, et par conséquent en 1798, dans la vingt-quatrième année de mon âge. Agenouillée devant un crucifix, dans la chapelle des Jésuites de Coësfeld, je priais avec toute la ferveur dont j'étais capable, plongée dans une contemplation pleine de douceur, lorsque tout à coup je vis mon fiancé céleste sortir du tabernacle, sous la figure d'un jeune homme tout environné de splendeur. Il tenait dans sa main gauche une couronne de fleurs, et dans sa droite une couronne d'épines, et il m'offrit à choisir entre l'une et l'autre. Je demandai la couronne d'épines, qu'il me mit lui-même sur la tête, et que j'enfonçai de mes deux mains sur mon front. Il disparut, et je sentis immédiatement de violentes douleurs autour de la tête ». Bientôt des blessures se montrèrent comme des piqûres d'épines qui rendaient du sang. Afin que sa souffrance demeurât secrète, Anne-Catherine prit le parti d'abaisser davantage son bonnet sur son front.

Des épreuves sans nombre vinrent contrarier sa vocation. Longtemps sa famille y mit obstacle ; puis ce fut son extrême pauvreté qui lui fermait la porte de tous les couvents. A l'âge de vingt ans, ayant économisé vingt thalers (75 francs) qu'elle avait gagnés à coudre, elle s'en alla avec cette somme, véritable trésor pour une pauvre paysanne, chez un pieux organiste de Coësfeld. Elle espérait qu'en apprenant à jouer de l'orgue, elle serait plus facilement accueillie par quelque communauté. Mais sa charité pour les pauvres eut bientôt fait évanouir ce projet. Au bout de peu de jours elle se trouva si complètement dépouillée, que sa pauvre mère se vit obligée, pour la préserver de la faim, de lui apporter quelques provisions. Enfin son désir du cloître finit par être exaucé. Les parents d'une jeune personne que les Augustines de Dulmen désiraient beaucoup recevoir chez elles, n'y consentirent

qu'à la condition que Catherine serait admise avec leur fille. Introduite ainsi par la libérale main du Seigneur dans la famille de saint Augustin, elle y prit l'habit religieux en 1802.

On n'imaginerait pas cependant ce qu'elle eut à souffrir au couvent de la part de ses sœurs, dont la piété n'allait pas jusqu'à comprendre les voies extraordinaires par lesquelles il plaît quelquefois à Dieu de conduire ses élus. Ainsi, comme elle voyait et entendait à distance tous les manquements à la règle, toutes les paroles oiseuses et peu charitables, pendant qu'elle en avait le cœur percé de douleur et s'efforçait de ramener par de tendres avis ses sœurs bien-aimées, elle s'entendait taxer d'inconvenance, d'indiscrétion, etc. On allait jusqu'à l'accuser d'écouter aux portes, pour satisfaire son penchant à la critique.

Rien de tout cela n'altérait la profonde paix de son âme; et, lorsque les révolutions politiques eurent dispersé son couvent, elle disait encore avec l'accent de la tristesse (1): « La « petite église de mon couvent qui était mon paradis sur « terre, et où le Sauveur dans le Saint-Sacrement daignait « demeurer parmi nous, indignes pécheresses, est à cette « heure sans toit ni fenêtres. Notre pauvre cloître, où j'étais « plus heureuse dans ma cellule avec ma chaise cassée, qu'un « roi sur son trône (car je voyais le sanctuaire où résidait le « Saint-Sacrement), notre pauvre cloître, que sera-t-il devenu « dans quelques années? Bientôt on ne connaîtra même plus « le lieu où tant d'âmes consacrées au Seigneur ont prié pendant si longtemps pour les pécheurs. J'étais heureuse au « delà de tout ce que je puis dire; j'avais dans ma cellule « une chaise sans siège et une autre sans dossier, et cependant elle me semblait si riche et si magnifique, que j'aurais « cru parfois que le ciel y fût tout entier ».

Ces courtes années du cloître forment la partie la plus pleine et la plus riche de cette vie privilégiée. Ses extases devinrent plus fréquentes, ses visions s'étendirent et prirent un caractère d'ensemble vraiment merveilleux. Elle voyait tout l'Ancien Testament et le sens profond et éternel de

(1) Le couvent de Dulmen fut dispersé, ainsi que beaucoup d'autres maisons religieuses, sous le gouvernement de Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie.

toutes ses figures, c'est-à-dire le lien intime qui les rattache par tous les points aux mystères de la très sainte Incarnation et de la Rédemption. Ces rapports lui apparaissaient comme quelque chose de vivant, à travers le cours des siècles et des générations prédestinées à préparer la venue du Sauveur. Elle voyait tous les personnages appelés par Dieu à coopérer pour leur part au mystère de l'Incarnation du Verbe, leur histoire jusque dans les moindres détails, la signification figurative de tous ces faits par rapport au Messie. Elle connaissait toutes les grâces dont Dieu les avait comblés, et voyait les fruits de bénédiction de leurs saintes œuvres se perpétuer de génération en génération. En un mot, la Sœur a eu l'intuition profonde et complète de l'unité des deux Testaments en Jésus-Christ, centre et fin de toutes choses.

En même temps elle apercevait tout le travail de l'enfer, l'origine et la diffusion de l'idolâtrie, les formes variées de l'erreur et de la superstition inspirées et propagées par Satan, pour arrêter, en le contrefaisant, le seul progrès véritable, celui du règne de Dieu.

Enfin l'histoire de la Rédemption, la vie entière du Sauveur se dévoila, jour par jour et dans tous ses détails, aux yeux de son âme ravie. Elle suivit tous les pas du Sauveur, entendit tous ses enseignements, fut témoin de tous ses miracles.

« Toutes ses visions, dit Clément Brentano, sont marquées
« au coin de l'exactitude historique la plus rigoureuse. Ce ne
« sont pas, comme dans Marie d'Agréda, des réflexions sur
« les faits, c'est le tableau simple et lumineux des événe-
« ments eux-mêmes qui se réfléchit dans l'esprit de la
« Voyante, comme l'image dans le miroir. »

Néanmoins, bien que tous les caractères historiques se retrouvent dans les scènes qu'elle raconte, il ne faut pas oublier que certains détails de ses visions ne sont évidemment que des symboles qui s'y ajoutent pour en mieux éclaircir le sens profond. Ainsi en est-il, par exemple, des diverses apparitions de Satan, des formes horribles que revêtent la tentation et le péché pour solliciter les hommes; de cette vapeur noireâtre qu'elle voit s'exhaler de la bouche des possédés au moment de leur délivrance. Il en est de même des formes angéliques qui lui apparaissent mêlées à la scène historique, des fêtes qu'elle voit célébrer dans le ciel et des images grandioses

sous lesquelles lui sont dévoilés; dans leur enchaînement, les mystères éternels. Beaucoup des visions des saints et quelques-unes de celles de la Sœur elle-même ne sont que des symboles plutôt que la reproduction des faits; et voilà pourquoi, selon l'explication donnée par elle, divers récits des mêmes scènes peuvent varier et se contredire dans leurs circonstances. Le privilège d'Annie-Catherine a peut-être été de savoir distinguer l'histoire du symbole. Car elle voit toujours les tableaux purement symboliques planer entre le ciel et la terre, et n'affecter nullement les acteurs de la scène historique qui se déroule, sur le sol même de l'Orient, avec les mille détails inimitables de la vivante réalité.

Elle voit le Seigneur, avec ses mérites infinis, comme la tête de l'humanité régénérée en lui. Elle aperçoit tous les combats passés, présents et futurs de l'Eglise, sa sainte et virginale épouse. Les rangs de l'Eglise souffrante aussi s'entr'ouvrent devant elle, et, en les traversant, elle ne se contente pas de contempler, elle soulage, console et délivre. Bien plus, le cycle des fêtes de l'année ecclésiastique est, pour elle, comme l'atmosphère vivifiante qui l'introduit dans les mystères de Dieu; comme la succession des saisons, dont chacune lui amène ses horizons, avec ses fleurs et ses fruits; et elle voit à chaque fête le mystère qui en est l'origine. Elle est tellement impressionnée par les fêtes, qu'aux matines de chaque jour tout son état intérieur et extérieur, spirituel et corporel, se trouve changé. Si l'Eglise célèbre une fête douloureuse, on la voit accablée, languissante et comme flétrie; mais au moment où commence une solennité de réjouissance, son corps et son âme se relèvent tout à coup, comme ranimés par une rosée céleste; et semblable à l'héliotrope, elle suit ainsi tous les mouvements du soleil et de l'Eglise.

Tel est l'admirable ensemble des visions de la sœur Emerich, dont Clément Brentano a pu dire: « C'est une grande « épopée religieuse qui se déroule entre le ciel et la terre, « suivant, dans ses divisions, les époques de l'histoire. C'est « comme une mer immense, s'épanchant d'une source mystérieuse pour baigner la terre de ses ondes, qui réfléchissent « la beauté des rivages et les richesses apportées par les « siècles. Mais ces eaux transparentes et pures permettent « à l'œil de pénétrer jusqu'au fond, pour y découvrir, au « milieu d'un monde de merveilles, les liens intimes et secrets

« des choses ». A ce spectacle, on n'est plus étonné de cette parole, que lui dit un jour son ange gardien : « Personne n'a jamais vu ces choses au même degré ».

Rien de plus merveilleux aussi que le don de clairvoyance de la Sœur par rapport aux reliques des saints. Elle les voyait toujours, même à distance, entourées d'une auréole, à la lumière de laquelle lui était dévoilée la vie tout entière du bienheureux qui avait animé ces précieux restes. Tous les objets bénis par l'Eglise brillaient aux yeux de son âme d'un éclat particulier ; elle les distinguait de tous les autres objets semblables, et il s'en échappait pour elle une vertu qui vivifiait jusqu'à son corps. Plusieurs fois des reliques furent apportées près de son lit de douleur : toujours elle était avertie de leur présence, avant même de les avoir vues ; bien souvent, avant qu'elles fussent tirées de leurs multiples enveloppes, elle décrivait le nombre, la forme et la nature de ces objets sacrés, indiquait les saints auxquels ils avaient appartenus, et racontait à cette occasion toute leur histoire.

Elle disait elle-même : « Je ne saurais exprimer ce que les reliques des saints me font éprouver. Il en jaillit une lumière plus ou moins vive qui se dirige sur moi comme la flamme qui suit la direction du courant d'air. Ce rayon m'attire avec une force irrésistible : il faut que je l'approche de mon cœur ». Et en effet, lorsqu'on lui présentait une relique, elle la pressait involontairement contre son cœur. « Je sens que ce rayon vient d'un astre, que cet astre se rattache à un firmament d'étoiles qui toutes s'allument à une source de lumière infinie. Guidée par le rayon mystérieux, et transportée ainsi dans la lumière, je vois le corps, l'âme, toute la vie militante, souffrante et triomphante du saint auquel il se rattache. Il existe entre le corps et l'âme une liaison intime et mystérieuse ; l'âme peut sanctifier son corps ou le profaner ; sans cette union, l'expiation du péché par la pénitence extérieure ne serait pas possible. Or de même que les saints pendant la vie ont fait de leur corps l'instrument de leurs saintes œuvres, de même, aujourd'hui qu'ils en sont séparés, ils s'en servent encore pour agir sur leurs frères militants ; mais la foi seule peut nous découvrir le secret de cette action mystérieuse. »

Le son de la cloche qui appelait les fidèles à la sainte

messe suffisait pour la ravir en une contemplation du sacrifice universel de Jésus-Christ. « Je vois, dit-elle, au-dessus de l'autel et du prêtre qui célèbre, la grande scène de la Passion : Notre-Seigneur s'offrant à son Père sur la croix, et de chaque côté de lui la sainte Vierge et saint Jean l'Évangéliste. Cette vision se montre à moi, d'abord dans l'église de Dulmen, puis au loin dans les églises du monde entier. Je vois les prêtres, les fidèles et leurs dispositions intérieures. Au-dessus de l'autel j'aperçois, dans un tableau saisissant, des anges occupés à suppléer à tout ce que le prêtre a le malheur d'omettre. J'ai eu ces visions dès mon enfance, et je les ai sous les yeux à toutes les heures du jour et de la nuit. C'est comme un arbre qu'on voit auprès de soi, dans ses proportions naturelles, avec une foule d'autres qui l'entourent et des forêts entières qui se perdent dans le lointain. Bien des fois par jour j'assiste à ce touchant spectacle. Combien est grand l'amour de Jésus-Christ pour nous ! Il poursuit sans cesse l'œuvre de notre salut au saint sacrifice ; car la messe n'est pas autre chose que la Rédemption s'opérant dans le temps, sous les voiles mystérieux du sacrement de l'autel. Les actes de Dieu sont tous éternels ; mais, par rapport aux hommes soumis aux conditions du temps, ils ne sont que des promesses, jusqu'à ce que le temps les reçoive, et qu'arrive l'instant qui leur est propre, et c'est au moment où ils entrent alors dans le temps qu'ils agissent sur l'homme selon leur vertu particulière ».

Mais cette immense lumière ne restait pas confinée dans son intelligence. Elle avait pénétré son cœur, qu'elle embrasait d'un amour de jour en jour plus ardent. Bientôt les extases ne lui suffirent plus. Depuis longtemps l'amour lui avait donné un désir brûlant de souffrir pour Jésus et pour ses frères. Elle était encore enfant lorsque, apercevant d'autres enfants de son âge qui mêlaient l'indécence à leurs jeux, elle alla aussitôt se rouler sur des orties, en expiation de leur faute. Plus tard, lorsque ses visions lui eurent dévoilé à un si haut degré la beauté de Dieu et de ses mystères, son amour devenu immense rendit son âme et son corps malades du désir de souffrir pour l'objet aimé.

Sur ces entrefaites, le 3 décembre 1811, le couvent fut supprimé et l'église fut fermée. Le pieux aumônier de la

maison procura à la Sœur, dans la chaumière d'une pauvre veuve, une mauvaise petite chambre dont les fenêtres donnaient sur la rue. Elle vécut là toujours malade, jusqu'à l'automne de 1813. Dès sa jeunesse, elle avait toujours prié le Sauveur d'imprimer si fortement la sainte croix dans son cœur, qu'elle ne put jamais oublier son amour infini pour nous. Ses extases devenaient de plus en plus fréquentes ; son désir allait enfin être exaucé. Un jour son fiancé céleste, lui apparaissant, fit sur elle le signe de la croix. Sa poitrine se trouva aussitôt marquée d'une double croix rouge, longue d'environ trois pouces et large d'un demi-pouce.

Le 29 décembre 1812, elle reposait sur sa couche, les bras étendus en forme de croix, immobile, ravie en extase, et le visage en feu. Elle contemplait la passion du Sauveur, et son ardente prière sollicitait la faveur de partager ses souffrances. Tout à coup, il descendit sur elle une lumière, au centre de laquelle elle aperçut Jésus-Christ crucifié, avec ses cinq plaies resplendissantes comme des soleils. Le cœur d'Anne-Catherine était suspendu entre la douleur et la joie ; et à l'aspect des stigmates sacrés, son désir de ressentir les douleurs du Fils de Dieu devint si violent, qu'il lui sembla que, revêtant une forme sensible et s'élançant de ses propres mains, de ses pieds et de son côté, il pénétrait dans les plaies du Sauveur. Aussitôt de chacune d'elles jaillirent trois rayons d'un rouge pourpre, terminés en flèches et qui transpercèrent ses pieds, ses mains et son côté. Les rayons qui s'échappaient du côté du Sauveur crucifié étaient plus larges que les autres et présentaient la forme d'une lance.

Aussitôt des gouttes de sang s'échappèrent des plaies qui venaient de lui être faites. Revenue à elle, Anne-Catherine sentit qu'un changement extraordinaire s'était fait dans tout son être, le cours ordinaire de la circulation lui semblait s'être modifié en elle, et le sang, en effet, affluait à ses blessures.

Dès lors elle souffrit toutes les douleurs intérieures et extérieures de Jésus dans sa Passion. Aux jours où elle contemplait ces scènes sanglantes, on la voyait pleurer et gémir comme une enfant livrée aux bourreaux ; elle tremblait et se tordait sur sa couche ; son visage ressemblait à celui d'un supplicié, et souvent une sueur de sang ruisselait sur ses épaules et sur sa poitrine. Les plaies des mains, des pieds et

du côté rendaient du sang ; son corps était couvert de meurtrissures comme s'il eût été flagellé ; et telle était la soif brûlante dont elle souffrait, que le lendemain sa langue en était encore tout aride et contractée.

L'authenticité du fait est impossible à nier. Des visiteurs innombrables vinrent de toute l'Allemagne et d'ailleurs s'en assurer, et le comte de Stolberg, qui était venu la voir en compagnie d'Overberg, son directeur extraordinaire, écrivait quelque temps après à Clément Brentano : « Recommandez-moi, ainsi que les miens, aux prières de notre sainte martyre, dont je serais si heureux de pouvoir baiser encore une fois les plaies sacrées. » M. l'abbé de Cazalès, premier traducteur de la *Douloureuse Passion* ainsi que de la *Vie de Jésus-Christ*, a fait le voyage d'Allemagne, après la mort de la sœur ; il a vu longtemps et familièrement Clément Brentano, interrogé toutes les personnes qui avaient entouré de leurs soins la pieuse fille, et tous lui ont attesté, comme il nous l'a rapporté lui-même, la parfaite authenticité de sa stigmatisation, et des autres merveilles de sa vie qui sont ici racontées.

Nous avons été assez heureux pour retrouver deux relations authentiques de tous ces faits, écrites du vivant même de la sœur et qui sont restées inédites. L'une est de M. l'abbé Fiard, l'autre de M. l'abbé Manesse, tous deux exilés en Allemagne par la révolution française. Ils eurent le bonheur de s'assurer bien des fois par eux-mêmes de la réalité de ces faits merveilleux, et furent témoins des nombreuses enquêtes ordonnées par l'autorité civile et ecclésiastique. On nous permettra de les citer.

« J'ai eu le bonheur, dit M. l'abbé Manesse, de connaître particulièrement la sœur Emmerich, depuis son entrée en religion, et bien avant que la Providence daignât l'honorer des signes sacrés de notre Rédemption, dont elle est favorisée depuis dix ou onze ans. Elle tint d'abord cet événement caché autant qu'elle put ; mais enfin il fallut le déclarer au grand-vicariat de Munster, qui aussitôt prit toutes les précautions possibles pour s'assurer de la vérité. Il fit d'abord surveiller la sœur Emmerich par des personnes dignes de sa confiance et envoya lui-même à Dulmen, tous les jeudis de chaque semaine, des députés, accompagnés d'un ou de deux médecins, pour constater l'état des plaies et l'écoulement du sang, qui

se reproduit tous les vendredis matin, de sept heures à midi. Ils dressaient chaque fois un procès-verbal, et j'ai été témoin de ces visites pendant tout le temps que j'ai passé dans le pays. Elles se firent régulièrement jusqu'à ces dernières années ; peut-être même se continuent-elles encore ».

« Le bruit de cet événement s'étant répandu dans le pays, au moment où les Français venaient d'y établir leur gouvernement, le préfet de Munster, accompagné du lieutenant de police, se rendit à Dulmen, pour s'assurer par lui-même de l'état des choses. Le premier ne voulut point croire au caractère surnaturel des faits dont il était témoin ; le second, après les avoir constatés pendant plusieurs jours, fut contraint d'avouer qu'ils déconcertaient toute explication humaine.

« Cependant, le préfet, à peine de retour à Munster, envoie huit ou dix médecins et chirurgiens de l'armée, pour visiter la vénérable Emmerich, avec ordre d'employer toutes les ressources de l'art pour cicatriser ses plaies le plus promptement possible. Mais cela n'était pas en leur pouvoir. En vain ils appliquent sur chacune d'elles des caustiques, des emplâtres, et un bandage scellé d'un cachet ; en vain ils conviennent de garder eux-mêmes la prétendue malade ; en vain ils ont la patience de se succéder autour de son lit, sans aucune interruption, durant dix-huit ou vingt jours.

« Chaque semaine leur cortège, composé du maire, des adjoints et des chirurgiens en service, fut témoin, tous les vendredis, de la vanité des efforts de l'homme et de la nullité des gens de l'art en cette affaire. Cependant la mère Emmerich eut beaucoup à souffrir d'une si longue et si cruelle épreuve, quoiqu'elle la portât sans se plaindre. Épuisée de douleurs, elle aurait préféré la mort qui eût consommé son martyre. De leur côté, les médecins, n'éprouvant pas, sans une grande surprise, le doigt de Dieu, qui ne leur cédait point, commencèrent à se lasser, car leurs emplâtres, leurs caustiques, leurs bandages, bien scellés de leur propre cachet, ne purent empêcher le sang de couler aux jours ordinaires, ni amener la moindre suppuration, non plus que s'ils n'avaient rien posé. Ainsi donc, confus de leur tentative, ils se retirèrent ; on cessa même de faire garder cette sainte fille, quand on s'aperçut qu'à sa vue seulement des soldats se convertissaient.

« Plus d'une fois cependant, la sœur Emmerich vit encore son pieux asile forcé par des officiers français. Un jour, entre autres, c'est toujours M. Manesse qui parle, six de ces messieurs, ne pouvant entrer chez elle, passèrent par la fenêtre ; mais, frappés de l'auréole lumineuse, qui brillait sur sa figure céleste, ils restèrent confus, interdits ; quelques-uns même s'agenouillèrent, et tous, lui faisant des excuses, sortirent poliment par la porte.

Tous ces faits sont consignés dans les procès-verbaux déposés à l'hôtel-de-ville de Dulmen, et le gouvernement, qui est protestant, a pris toutes les mesures possibles pour les constater, en envoyant, tous les jeudis soir et les vendredis matin à sept heures, des chirurgiens chargés de faire un procès-verbal de l'état de cette fille, dont le seul aspect étonne l'incrédule et confond ses vains raisonnements. L'un d'eux, chirurgien à Dulmen, un des ennemis les plus déclarés de la vénérable religieuse, et qui l'avait maltraitée plus que tous autres dans le dernier examen qu'elle eut à subir, écumait de rage de n'avoir pu la convaincre d'imposture.

« J'ai presque toujours vu, dit encore M. Manesse, les plaies aussi fraîches que si elles venaient d'être faites ; mais je n'ai jamais pu découvrir les issues par lesquelles le sang sortait d'autour de la tête, quoique je le visse parfois couler avec abondance et très vermeil, particulièrement du front, sans laisser aucune trace après lui. Les plaies des mains et des pieds et la couronne sanglante sont si belles, qu'il serait bien difficile au plus habile peintre de les imiter.

« La sœur ne prend aucune nourriture solide, et si quelquefois elle essaie d'en goûter, elle est obligée de la rejeter avec des convulsions. Quelques gorgées d'eau ou quelques cuillérées de café au lait fort léger suffisent pour la soutenir. J'ai plusieurs fois essayé de lui donner différentes espèces de fruits qui semblaient lui faire plaisir : à peine en avait-elle avalé une bouchée, qu'elle était forcée de la rendre. Ce qui n'est pas moins surprenant, c'est que, malgré cette privation de toute nourriture solide, sœur Emmerich n'est point décharnée et conserve toujours le même embonpoint. L'abondance des déperditions de sueur et de sang, comparée à cette absence presque complète de nourriture, constitue, de l'aveu même des médecins, un problème insoluble à la science.

« Ce qui achève de confirmer l'état surnaturel de cette

sainte fille, c'est l'éclat répandu sur toute sa figure. Il est si brillant, surtout pendant ses longues et fréquentes extases, qu'il est presque impossible de la fixer, quoiqu'elle soit alors en apparence dans un état de mort. Voilà, conclut M. Marnesse, l'état dans lequel j'ai vu la sœur Emmerich pendant plusieurs années, et dans lequel je l'ai laissée encore, il y a environ deux ans. Je désire que vous soyez satisfait de cette relation, que je certifie vraie. »

M. Clément Brentano, cet homme si digne d'estime par la piété autant que par le talent, a aussi attesté à M. l'abbé de Cazalès la réalité de la vie miraculeuse de la sœur. Il lui a affirmé n'avoir rien changé à ses récits, recueillis par lui-même aux pieds de son lit de douleur, et complétés aussitôt après qu'il était rentré dans sa chambre. Il avait soin de lui lire ensuite sa rédaction, pour s'assurer que tout y était conforme à ce qu'elle avait vu. Il aurait cru faire un sacrifice en mêlant ses propres vues à celles de cette sainte âme. Bien plus M. l'abbé de Cazalès, aujourd'hui chanoine de Versailles, s'est convaincu par lui-même, ainsi qu'il nous l'a rapporté, que Clément Brentano ne possédait pas le premier mot des sciences d'archéologie biblique, d'orientalisme et de langues sémitiques auxquelles les visions de la sœur font de continuelles allusions. Et d'ailleurs, les notes qu'il ajoute à chaque instant, au bas de son manuscrit, pour exprimer son étonnement et ses doutes, le prouvent assez.

Il avait été présenté à Anne-Catherine par le vénérable Overberg, son confesseur extraordinaire, et par le digne Sailer, évêque de Ratisbone. Depuis longtemps la sœur était pressée par son ange gardien de raconter ses visions, sans pouvoir trouver personne qui voulût l'entendre. Ses confesseurs l'avaient toujours rebutée sur ce point. Un jour qu'elle s'étonnait de toutes ces visions, dont elle ignorait le but, son conducteur céleste lui répondit : « Tu ne peux pas savoir
« combien d'âmes, lisant ces choses, en seront édifiées, et
« excitées à la vertu. Les récits de semblables grâces ne
« manquent pas, il est vrai ; mais, le plus souvent, ils sont
« faits autrement qu'il ne faudrait ; d'ailleurs bien des
« choses anciennes sont aujourd'hui oubliées ou rendues sus-
« pectes par des attaques téméraires. Ce que tu pourras
« redire sera pieusement recueilli, et produira beaucoup de
« bien que tu ne peux prévoir. »

La sœur avait vu d'avance en esprit l'homme qui devait lui être donné pour écrire ses visions; aussi lui témoignait-elle, dès la première entrevue, une confiance tout extraordinaire : « Elle me tendit toute joyeuse, a-t-il lui-même écrit, « ses mains marquées des sacrés stigmates. Je ne remarquai « en elle rien de tendu ni d'exalté, mais un enjouement naïf, « souvent aussi un tour qui tenait d'une innocente espièglerie. Tout ce qu'elle dit est prompt, bref, simple, sans retours complaisants sur elle-même, mais aussi plein de profondeur, d'amour, de vie, quoique tout à fait rustique. « Elle vit au milieu de l'entourage le plus inintelligent et le « plus fâcheux, composé de braves gens simples, mais grossiers, de visiteurs incommodes et d'une méchante sœur. « Toujours malade à la mort, soignée par des mains maladroites et rudes, travaillant, dirigeant tout le ménage, « délaissée de tous, martyrisée par la douleur, maltraitée « par sa sœur comme une Cendrillon, et pourtant toujours « affectueuse et douce, toujours calme et sereine, quoique « toujours en lutte avec d'immenses douleurs endurées pour « les péchés d'autrui. »

Ceci nous conduit au trait le plus étonnant de cette admirable vie. Anne-Catherine, si intimement liée au Rédempteur, honorée de ses sacrés stigmates, devait avoir l'auguste privilège de partager sa vie de Rédemption. La lumière prophétique n'était, pour ainsi dire, qu'un commencement de l'union mystérieuse de son âme avec celle du Sauveur, qu'elle appelait son Fiancé céleste. L'amour, mais un amour incompréhensible à nos âmes attiédies, l'unissait à son sacrifice, à ses souffrances, à sa vie crucifiée. Dans cet amour, elle embrassait tous les besoins, tous les dangers, toutes les douleurs du corps mystique de Jésus, et elle brûlait du désir de souffrir, pour consoler, guérir et racheter avec lui. Toutes les abominations des révolutions qui bouleversaient son époque lui étaient montrées, et cette vue la réduisait à l'agonie.

Cette autre phase de sa mission commença à l'âge de onze ans, lorsque son conducteur céleste la mena en esprit dans le cachot de Marie-Antoinette, afin qu'une compassion plus vive la portât à prier plus instamment pour elle. A chacun de ses voyages, son ange gardien commençait d'ordinaire par la mener aux pieds du crucifix de l'église de Coësfeld; puis il l'entraînait à sa suite vers l'Orient, la terre des mystères

de Dieu, en faisant le tour du globe, et en lui montrant dans les prisons, dans les chaumières, sur les lits d'agonie, sur les champs de bataille, dans les églises profanées et jusque dans les conventicules de Satan, toutes les misères à soulager, tous les crimes à expier.

« C'étaient, dit encore Clément Brentano, des malheureux « délaissés et oubliés non seulement dans sa patrie et les « pays voisins, mais en Russie, en Chine, et jusqu'au centre « inconnu de l'Afrique. Elle assistait des mourants, sauvait « des personnes en péril de mort, empêchait des crimes, « poussait à la confession et au repentir des pécheurs endur- « cis ; elle souffrait pour des séminaires et des communautés « religieuses. Dans les dernières années du pontificat de « Pie VII, elle faisait chaque jour en esprit des voyages à « Rome pour consoler le Saint-Père, l'éclairer et lui découvrir « les machinations des impies. »

Mais le grand objet de ses souffrances expiatoires et de ses douleurs sans nombre, c'était le mal fait à l'Eglise, soit par le pouvoir temporel, soit par la haine et les attaques de l'incrédulité, par la mondanité des prêtres, par les menées secrètes de la franc-maçonnerie, contre lesquelles elle avait sans cesse à lutter, en un mot par les crimes de toute espèce qui déshonorent l'épouse du Christ et perdent misérablement les âmes. Et c'est à travers ce chemin de douleurs qu'elle arrive chaque jour à la terre sainte, et au milieu de ces immenses souffrances qu'elle contemple la vie et la mort du Rédempteur.

Ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'elle pouvait prendre sur elle les douleurs morales et mêmes physiques que son amour l'entraînait à vouloir soulager. Jésus a pris sur lui nos crimes et nos douleurs ; et l'intime union que la charité met entre tous ses membres leur permet aussi de souffrir et de mériter les uns pour les autres. « Quand j'ai mal à « un doigt, disait familièrement la sœur, est-ce que tout « mon corps n'a pas à en souffrir ? Il faut bien de même que « nous souffrions les uns pour les autres. » On peut dire que la vie de sœur Emmerich n'a été qu'une personification sublime de ce grand dogme de la communion des saints ; car elle était sans cesse en union de prières et de souffrances avec l'Eglise entière, et sa vie, marquée des douloureux stigmates de Jésus, ne fut qu'une vie de rédemption.

La charité parfaite l'avait unie à l'Epoux divin et transformée en lui, jusqu'à reproduire miraculeusement en son corps les douleurs et les plaies de sa passion ; de même l'excès de son amour pour les membres mystiques de Jésus devait porter en elle la compassion, jusqu'à lui faire éprouver réellement et sensiblement les souffrances morales et physiques, les maladies mêmes de ceux qu'elle voulait aider et soulager.

Dans ses visions et ses voyages en esprit, elle voyait la signification symbolique de toutes les maladies et leur intime liaison avec le péché ; et, pour aider l'expiation de celui-ci, elle demandait aussitôt d'être chargée de celles-là. Le docteur Wesener de Dulmen, un de ses plus respectables et plus fidèles amis, a dressé un journal de toutes les maladies les plus opposées qui se succédaient en elle sans interruption, arrivaient à un état désespéré, puis disparaissaient tout à coup sans laisser de traces, pour faire place à d'autres symptômes non moins étranges. Ce journal est inséré en partie dans la vie très remarquable écrite en allemand par le R. P. Schmøger, Rédemptoriste (1).

« Ainsi (c'est encore Clément Brentano qui parle), depuis
« plusieurs semaines, elle offrait tous les symptômes d'une
« phthisie pulmonaire aiguë, irritation extrême de la poi-
« trine, transpiration abondante, toux violente qui la déchi-
« rait, expectoration qui l'épuisait, fièvre brûlante et de tous
« les instants. On craignait à chaque instant de la voir expi-
« rer, ou plutôt on le désirait, tant ses souffrances étaient
« atroces. Ce qu'il y avait de plus extraordinaire, c'était une
« lutte continuelle contre une prédisposition à s'irriter. Elle
« avait sans cesse à combattre une certaine animosité à
« l'égard d'une personne éloignée d'elle depuis longtemps.
« Elle pleurait et protestait avec énergie qu'elle ne voulait
« pas pécher. Ses souffrances redoublant à toute heure, on
« n'attendait plus que son dernier soupir. Tout à coup à la
« grande stupéfaction d'un ami qui se trouvait auprès de
« son lit, elle se mit sur son séant, et lui dit : Récitons en-
« semble les prières des agonisants. Il les commença, et elle

(1) Cette vie d'Anne-Catherine Emmerich, traduite en français, par M. l'abbé de Cazalès a pour éditeur M. Téqui, 82, rue Bonaparte.

« fit les réponses avec le plus grand calme. Peu d'instants
« après, on entendit sonner le glas des morts, et une per-
« sonne vint recommander à ses prières sa sœur qui venait
« d'expirer. Anne-Catherine lui fit le plus aimable accueil,
« et la questionna sur les circonstances de la maladie et de
« la mort de sa sœur. Le témoin de cette scène ne fut pas
« peu étonné d'entendre le récit de cette femme reproduire
« exactement tout le détail de ce qu'Anne-Catherine avait
« elle-même souffert. Entre autres choses, la malade avait
« triomphé d'un sentiment de haine qu'elle entretenait contre
« une personne, et s'était à la fin réconciliée avec elle et
« avec Dieu. Anne-Catherine voulut contribuer par une au-
« mône aux frais de son enterrement. Sa fièvre et ses au-
« tres souffrances cessèrent aussitôt. »

Elle disait quelquefois au milieu de ses douleurs : « Souf-
« frir avec résignation m'a toujours semblé la chose la plus
« digne d'être désirée par l'homme, et si l'envie n'était pas
« d'un mal, les anges eux-mêmes nous envieraient ce privi-
« lège. — Vous allez maintenant, lui dit son ami, avoir un
« peu de repos. » Elle sourit, et dit : « Ce ne sera pas pour
« longtemps ; après elle, il en est d'autres qui m'attendent.

« En effet, bientôt après, des douleurs la saisirent dans
« tous les membres, et l'on reconnut en elle les symptômes
« d'une hydropisie de poitrine. Nous découvrîmes quelle
« était la personne pour laquelle elle souffrait, et nous vîmes
« celle-ci éprouver un mieux plus ou moins sensible, selon le
« plus ou moins d'intensité des souffrances de la sœur.

« Elle allait jusqu'à se charger des tentations du prochain,
« afin que celui-ci eût la force nécessaire pour se disposer à
« mourir. Un jour, un ami accablé d'une grande et légitime
« tristesse était assis à côté de la sœur, alors ravie en extase.
« Tout à coup, elle s'écria : « Mon bon Jésus, permettez-moi
« de me charger de cette pierre énorme. » Étonné de cette
« prière, dont la signification était pour lui un mystère,
« son ami lui demanda ce qu'elle avait. « Je suis sur le che-
« min de Jérusalem, répondit-elle ; j'aperçois sur la route
« un pauvre homme qui a sur lui une énorme pierre qui va
« l'écraser. » Puis elle s'écria : « Donnez-moi cette pierre.
« Vous ne me connaissez donc plus (1), donnez-la-moi. »

(1) « Le Seigneur connaît ceux qui sont à lui. » II Tim., II, 19.

« Tout à coup elle tomba sur son lit, immobile et comme oppressée par un poids énorme. Son ami n'eut pas à chercher longtemps l'explication de ce qu'il voyait, car il se sentit aussitôt délivré du poids de tristesse qui l'accablait lui-même, et il goûta une paix pleine de douceur qu'il ne connaissait point. »

Pendant l'année 1823, qui fut la dernière de sa vie, ses souffrances augmentèrent encore et avec elles son amour. Une vision terrible lui dévoila plus clairement que jamais toutes les plaies et tous les maux de l'Eglise, et comme elle s'offrait à Dieu pour victime, elle se vit tout à coup, avec autant d'humiliation que d'effroi, chargée elle-même de nombreuses fautes. Elle se vit sous la figure d'un monstre affreux qui voulait s'offrir en holocauste pour expier les péchés d'autrui. Mais son ardent amour n'en fut que plus excitée. « Il est vrai, s'écria-t-elle, je suis une misérable remplie de péchés ; mais, mon Seigneur et mon Dieu, je suis votre fiancée ; ma confiance en vous et en votre satisfaction recouvre toutes mes fautes du manteau royal de vos mérites. Non, mon Dieu, je ne m'éloignerai pas de vous que vous n'ayez agréé mon sacrifice ; car vous ne fermez jamais les trésors infinis de vos mérites à ceux qui vous prient avec foi. » Comme Dieu paraissait lui résister encore, sa prière devint plus pressante ; elle osa lutter avec Dieu dans un langage dont la sainte et amoureuse folie aurait pu blesser des oreilles profanes. Son sacrifice fut agréé, mais cette année s'écoula au milieu d'un martyre indescriptible ; et quand on lui demandait comment elle allait, elle entr'ouvrait péniblement les yeux et répondait en souriant : « Ce sont de si bonnes souffrances ! » Elle expira enfin le 9 février 1824, après avoir répété trois fois à haute voix ces paroles : « Seigneur, secourez-moi ; venez, Seigneur Jésus, venez. » Cette admirable vie de rédemption tout illuminée de la connaissance des mystères divins, miraculeusement associée aux souffrances et à la passion de Jésus-Christ, avait pris fin sur la terre.

L'humble sœur avait interdit toute solennité à ses obsèques. Malgré ce vœu qui fut respecté, ses funérailles furent un vrai triomphe. De mémoire d'homme, on n'avait jamais vu à Dulmen un convoi aussi nombreux. Six semaines après sa mort, le bruit s'étant répandu de l'enlèvement du corps par

un amateur hollandais qui avait vainement offert de l'acquérir au prix de 4.000 florins, le cercueil fut ouvert, et le corps trouvé entier, sans la moindre trace de corruption. Sa beauté touchante ornée des sacrés stigmates frappa vivement les assistants.

Il est regrettable que les visions de la Sœur, si belles, si suivies en elles-mêmes, n'aient pu être recueillies dans toute leur intégrale perfection. C'eût été un don par trop merveilleux, dont nous n'étions pas dignes. Accablée de souffrances, importunée par des visites intempestives, elle ne pouvait qu'à grand'peine, à certains intervalles de calme, raconter quelque chose des admirables scènes auxquelles elle avait assisté. De plus, elle était tellement dépendante de la volonté de son directeur, que, de sa part, la moindre répugnance, une simple restriction intérieurement faite à la permission qu'il lui donnait de raconter ses visions, suffisait pour lui ôter la force de redire et même de se rappeler la plus grande partie de ce qu'elle avait vu. Si c'est là une preuve de plus de la grande maladie du siècle, qui est la peur du surnaturel, c'est aussi un éclatant témoignage de la puissance de la direction de l'Eglise et du mérite de l'obéissance aux yeux de Dieu, puisque tout ce monde de lumières et de merveilles lui cède ainsi le pas et s'incline devant elle.

PREMIÈRE PARTIE

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST PRÉPARÉ DANS MARIE
ET SES ANCÊTRES

CHAPITRE PREMIER

Préparation providentielle et prophétique de la sainte Vierge.
Vision d'Elie.

La terre promise, privée d'eau, était toute desséchée ; et je vis Elie : accompagné de deux serviteurs, il montait au Carmel pour demander de la pluie à Dieu. Ils gravirent d'abord une pente escarpée ; puis, par des degrés grossièrement taillés dans le roc, ils arrivèrent à un plateau ; au milieu s'élevait un rocher nu, et dans le rocher il y avait une grotte. Laissant là ses serviteurs, Elie monta seul jusqu'au sommet de la montagne, après leur avoir ordonné d'observer la mer de Galilée. Elle était horrible à voir ; l'eau avait entièrement disparu ; il ne restait qu'un fond de vase plein de gouffres et de fondrières, couverts d'animaux putréfiés. Avec le dessèchement de la terre, je vis aussi la stérilité dans l'espèce humaine, et surtout des races élevées frappées d'une sorte d'appauvrissement et de dégénération.

Elie s'accroupit, se voila la tête, la posa sur ses genoux et se mit à prier Dieu avec ardeur. Sept fois il cria vers son serviteur, demandant s'il ne voyait pas un nuage sortir de la mer. A la septième fois, le nuage

parut en effet, et, dès que le serviteur l'eut annoncé au prophète, il en envoya la nouvelle au roi Achab.

Et il s'était formé au milieu de la mer un tourbillon de couleur blanche ; un petit nuage noir grand comme une main s'en était élevé ; ensuite il s'élargit et s'étendit. Et le prophète vit dans la nuée une petite figure brillante, semblable à une vierge. Et la tête de la vierge était entourée de rayons ; ses bras étendus formaient une croix ; dans l'une de ses mains elle tenait une couronne. Sa longue robe était nouée à ses pieds. A mesure que la nuée se dilatait, l'image semblait se déployer avec elle sur toute la terre promise.

Puis la nuée se divisa : dans plusieurs lieux sanctifiés, et dans d'autres habités par des hommes pieux aspirant au salut, elle laissa tomber une rosée blanche bordée de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Cette rosée portait la bénédiction, comme une coquille sa perle. Ce coquillage a des bords à teintes variées, et, en s'exposant au soleil, il absorbe la lumière, la purifie de la variété de ses teintes, jusqu'à ce qu'enfin la perle blanche et pure se forme dans son sein. C'était, comme il me fut expliqué, un symbole prophétique ; et c'est ainsi que les lieux bénis par la rosée devaient réellement concourir à donner la Vierge à la terre. Sans cette rosée, la naissance de la Vierge aurait été retardée d'au moins un siècle, car, grâce à cet amollissement et à cette bénédiction de la terre, les hommes qui vivent de ses fruits furent rafraîchis et vivifiés avec elle, et la chair s'ennoblit sous ces saintes influences.

Dans un songe prophétique, Elie connut, entre autres choses, que Marie devait naître dans le septième âge du monde (1). C'est pour cela qu'il appela sept fois de suit

(1) Dans l'office de la Conception de Marie et dans plusieurs autres endroits de la liturgie de l'Eglise, l'emploi du verset de l'Ecclesiastique (ch. XXIV, v. 6) : « Sicut nebula texi omnem terram : J'ai couvert toute la terre comme une nuée, » se trouve en parfaite concordance avec cette vision prophétique sur la Mère de Dieu.

son serviteur. Il sut aussi de quelle race elle devait sortir. A la suite de cette vision, Elie élargit la grotte au-dessus de laquelle il avait prié, et établit une constitution plus régulière parmi les enfants des prophètes. A partir de cette époque, il y en eut toujours plusieurs dans cette grotte, occupés à demander à Dieu la naissance de la Vierge, qu'ils honoraient même avant sa venue. Ce culte, ces hommages ne s'interrompirent plus au Carmel, et ce ministère, qui appartenait aux Esséniens à l'époque où Marie vécut, passa ensuite à des solitaires, d'où sortirent enfin les religieux de l'ordre du Carmel (1).

CHAPITRE II

Les Esséniens.

Les Esséniens remontaient au temps de Moïse et d'Aaron, et descendaient des prêtres qui avaient porté l'arche d'alliance. Ce ne fut qu'au siècle d'Isaïe ou de Jérémie qu'ils reçurent une règle bien déterminée. Dans l'origine, ils n'étaient pas nombreux. Plus tard leurs communautés se répandirent beaucoup. Ils s'étaient surtout concentrés autour du mont Horeb et du mont Carmel, où Elie avait vécu. Ce ne fut qu'à une époque postérieure qu'ils s'établirent sur les bords du Jourdain.

Leur constitution se rapprochait beaucoup de celle d'un ordre religieux. Les aspirants devaient subir une épreuve d'un an, après quoi ils étaient admis pour un temps plus ou moins long, suivant les inspirations prophétiques que recevaient les chefs. Les membres de l'Ordre proprement dits vivaient en commun et gar-

(1) C'est aussi la tradition de l'ordre des Carmes confirmée par beaucoup d'anciens monuments. Voyez en particulier les leçons du Bréviaire romain à la fête de Notre-Dame-du-Mont-Carmel.

daient une continence absolue. Les personnes simplement affiliées ou déjà sorties de leurs maisons, se mariaient et suivaient dans leurs familles, eux, leurs enfants et leurs domestiques, une règle qui différait peu de celle des Esséniens cénobites. Les rapports entre ces derniers et les autres étaient les mêmes que ceux qui existent aujourd'hui entre les laïques du tiers-ordre, ou tertiaires, et les ordres religieux chrétiens. Ainsi les Esséniens mariés, dans toutes les affaires importantes, surtout lors du mariage de leurs proches, demandaient des instructions et des conseils au chef de tout l'Ordre, le prophète du mont Horeb. Les aïeux de sainte Anne appartenaient à cette branche d'Esséniens mariés.

Les Esséniens proprement dits prophétisaient, et leur chef du mont Horeb recevait souvent, dans la grotte d'Elie, des révélations divines concernant la venue du Messie. Il était particulièrement éclairé sur la famille dont la mère du Messie allait naître, et lorsqu'il communiquait ses lumières aux aïeux de sainte Anne qui le consultaient sur leurs mariages, il voyait que les temps du Seigneur étaient proches. Cependant, ne sachant pas combien la naissance de la mère du Sauveur serait empêchée ou retardée par les péchés des hommes, il les exhortait continuellement à la pénitence, à la mortification et à tous les sacrifices spirituels dont cette pensée n'avait cessé d'inspirer la pratique aux Esséniens.

Ils faisaient surtout la guerre aux sens et à la chair ; bien souvent deux époux se séparaient d'un commun accord, et vivaient pendant un temps assez long dans des habitations isolées. Dans le mariage même, ils n'apportaient d'autre désir que celui d'une postérité sainte, qui pût préparer les voies de l'avènement du Sauveur. Parmi ces Esséniens mariés, se trouvaient déjà, dans ce temps-là, des ancêtres de sainte Anne.

Jérémie communiquait avec eux, et les hommes appelés enfants des Prophètes leur appartenaient. Ils avaient une vénération toute singulière pour Moïse et

possédaient un de ses vêtements sacrés. Cette insigne relique leur était venue d'Aaron, et j'ai vu environ quinze d'entre eux la défendre au prix de leur vie.

Ils n'exerçaient aucun commerce, et se bornaient à échanger les produits de leurs champs contre des objets nécessaires à la vie. Ils élevaient des troupeaux, s'occupaient d'agriculture et surtout de jardinage. On voyait sur le mont Horeb, à côté de leurs cabanes, un nombre considérable de jardins et de vergers. Plusieurs d'entre eux tissaient, faisaient des nattes et brodaient des ornements sacerdotaux. Leurs prêtres étaient particulièrement chargés du soin des vêtements sacrés.

A certaines époques ils chassaient dans le désert des agneaux sur lesquels ils avaient prononcé certaines paroles, comme pour les charger de leurs péchés. Leur vie était austère et leurs repas d'une remarquable frugalité : les fruits de leurs jardins faisaient leur nourriture la plus ordinaire. Les autres Juifs les voyaient avec déplaisir et de mauvais œil, à cause de la sévérité de leurs mœurs. Trois fois l'année, ils se rendaient au temple de Jérusalem, et toujours ils s'y préparaient par la prière, la pénitence, le jeûne, et même par des flagellations. Si, dans leurs voyages ou à Jérusalem, ils rencontraient sur leur chemin un malade ou un pauvre, ils ne se rendaient pas au temple avant d'avoir fait tout leur possible pour le secourir.

Ceux du mont Horeb avaient, dans les parois de leurs grottes, des enfoncements grillés, où ils conservaient des ossements de saints personnages, enveloppés dans la laine et la soie. C'étaient des reliques des prophètes qui jadis y avaient demeuré. Ils allumaient des lampes et faisaient des prières devant ces restes vénérés.

Le lieu où leur chef prophétisait et priait était la grotte même d'Elie. C'était pour eux un sanctuaire où le grand prophète seul entrait, comme le grand prêtre de Jérusalem entrait seul dans le Saint des saints.

Toutes leurs prières semblaient avoir pour objet d'obtenir de Dieu des mères pieuses, dignes de compter dans leur postérité, ou la sainte Vierge elle-même, ou les familles du Précurseur, des serviteurs, et des disciples du Messie.

CHAPITRE III

Ancêtres de Marie.

A partir de David, la souche du Messie se divisait en deux branches. La première commençait à Salomon, et finissait à Jacob, père de saint Joseph, époux de Marie. La deuxième branche allait de Nathan fils de David à Héli, qui est le véritable nom de Joachim, père de la sainte Vierge. Trois ou quatre générations avant Joachim, les deux lignes se croisaient, et aboutissaient l'une et l'autre à la sainte Vierge, dont la mère, sainte Anne, descendait par son père de la tribu de Lévi, et de celle de Benjamin par sa mère.

Dans mon enfance, la crèche, l'enfant Jésus et la Mère de Dieu faisaient l'objet le plus ordinaire de mes pensées. Je m'étonnais qu'on ne racontât rien de la famille de Marie, et je ne pouvais comprendre comment on avait si peu parlé de ses parents et de ses ancêtres. Pendant que je désirais si fort des lumières à ce sujet, un grand nombre de visions me furent accordées, dans lesquelles je connus les ancêtres de Marie jusqu'à la quatrième ou cinquième génération. C'étaient des gens d'une grande piété et d'une simplicité merveilleuse. Ils étaient surtout animés d'un profond et extraordinaire désir du prochain avènement du Messie.

Les hommes qui les entouraient me paraissaient grossiers et barbares, quand je les comparais à eux.

si doux, si calmes et si bienveillants ! Dans mes inquiétudes pour eux, je me disais souvent à moi-même : « Pourquoi donc des hommes si bons restent-ils là ? Pourquoi ne fuient-ils pas bien loin de ces méchants ? »

Leur vie était très mortifiée. Les époux se promettaient l'un à l'autre la continence pour un temps plus ou moins long ; ce qui me réjouissait beaucoup, sans que je puisse dire pourquoi. Ils pratiquaient surtout cette abstinence dans les temps où ils brûlaient de l'encens, faisaient des prières, ou accomplissaient d'autres cérémonies du culte ; je compris de là qu'il y avait des prêtres parmi eux. Je les vis souvent changer de résidence, abandonner de beaux domaines pour d'autres bien inférieurs, afin de ne pas être troublés dans leurs pratiques pieuses par de méchantes gens. Ils étaient pleins d'exactitude et de précision dans toutes leurs œuvres, dans leurs paroles, et surtout dans leurs pratiques de dévotion. Il n'y avait rien dans ce qu'ils possédaient dont ils ne fussent prêts à se dépouiller pour les pauvres. Une seule chose amenait quelquefois une plainte sur leurs lèvres : les souffrances de leurs frères.

Dans l'intime et vif désir de Dieu qui les animait, il leur arrivait, soit le jour, soit même la nuit, de courir au milieu de la campagne, implorant Dieu par des prières et par des cris, déchirant même leurs habits et découvrant leur poitrine, comme s'ils eussent pu aspirer Dieu dans leurs cœurs avec les rayons brûlants du soleil, ou apaiser avec ceux de la lune et des étoiles leur désir ardent de l'accomplissement de la promesse.

Ces visions se présentaient souvent à moi pendant l'Avent, lorsque j'allais à minuit, à travers la neige, à trois quarts de lieue de notre chaumière, assister aux prières du *Rorate*, dans l'église Saint-Jacques de Coësfeld. Je priais alors avec une grande ardeur, à l'intention de certaines pauvres âmes qui, pour avoir manqué peut-être d'exciter assez en elles le désir du salut, et pour être restées attachées à la créature et aux biens.

de ce monde, étaient tombées dans des fautes nombreuses et languissaient maintenant dans la longue attente de leur délivrance ; et tout en marchant, je chantais avec toute la ferveur dont j'étais capable le cantique du *Rorate* : « Cieux, envoyez votre rosée, et que la terre enfante son Sauveur. »

CHAPITRE IV

Aïeux et parents de sainte Anne.

Et j'ai vu ce qui suit : La grand'mère d'Anne était de Mara, dans le désert. Sa famille, qui comptait parmi celles des Esséniens mariés, y possédait un bien. Son nom me fut révélé : c'était quelque chose comme Marouni ou Emoroun. On me dit aussi qu'il signifiait bonne mère ou auguste mère. Lorsque vint le temps qu'elle dut prendre un époux, beaucoup de prétendants se présentèrent ; elle se rendit chez le prophète Archos, afin qu'il décidât de son choix. On la reçut dans une petite pièce retirée attenante à la grande salle de réunion, et ce fut là qu'elle s'entretint avec Archos, qui lui parlait de la salle à travers une grille. On eût dit un confesseur entendant une accusation. Ce n'était que de cette manière qu'il était permis aux Esséniens cénobites de s'entretenir avec les femmes.

Un peu après, je vis le prophète Archos prendre ses ornements sacrés, monter quelques degrés vers le sommet de l'Horeb, et entrer dans la grotte d'Elie. Il ferma derrière lui la porte de la grotte et ouvrit un passage à la lumière.

Cette grotte renfermait un objet sacré, singulièrement précieux, qui avait appartenu aux très saints mystères de l'arche d'alliance. Les Esséniens l'avaient acquis dans un moment où l'arche était tombée entre les mains

des ennemis. Cet objet mystérieux, transmis avec une sorte de terreur sainte et caché dans l'arche, n'était connu que de quelques prophètes et des plus saints parmi les grands prêtres. Il me semble pourtant que d'anciens Juifs en ont parlé dans des livres secrets et peu connus (1). Cet objet n'avait pas une origine humaine : c'était quelque chose de mystérieux, un instrument secret et saint de cette bénédiction dont le fruit devait être la Vierge pleine de grâce, la Vierge dans laquelle le Verbe s'est fait chair par l'opération du Saint-Esprit. Avant la captivité, cet objet avait été tout entier dans l'arche d'alliance. La partie qui était échue aux Esséniens était conservée par eux dans un calice brun qui brillait de l'éclat d'une pierre précieuse. Ils s'en servaient pour prophétiser. Il y avait eu autrefois, parmi ceux qui portaient l'arche, des ancêtres d'Anne de la plus haute piété. Ils recevaient de l'objet sacré qui y était contenu des rayons qui s'étendaient à leur postérité jusqu'à sainte Anne et à la très sainte Vierge Marie.

Archios, étant entré dans la grotte, ferma la porte, et s'agenouilla pour prier. Il leva les yeux vers l'ouverture de la voûte, puis se prosterna la face contre terre : la révélation prophétique lui vint alors. Il lui semblait voir s'élever sous le cœur d'Emoroun un rosier, à trois branches terminées chacune par une rose. La rose de la seconde branche était marquée d'une lettre qui ressemblait à une M. Un ange écrivit d'autres lettres sur le mur. Archios s'éveilla de son extase, se leva, lut les lettres, et sortit de la grotte pour annoncer à la vierge qu'elle devait épouser le sixième de ses prétendants. Elle devait mettre au monde un enfant marqué d'un signe, et ce signe la consacrerait comme l'instrument de ce salut qui devait bientôt venir.

(1) En juillet 1840, environ vingt ans après cette communication, lorsqu'il était au moment de la livrer à l'impression, l'écrivain apprit d'un hébraïsant que le livre cabalistique appelé Sohar soutient plusieurs choses qui s'y rapportent.

Emoroun épousa donc ce sixième prétendant. C'était un Essénien, et il s'appelait Stolanus. Ils eurent trois filles. Les deux aînées reçurent les noms d'Ismeria et d'Emerentia ; la plus jeune s'appela, si je ne me trompe, Enoué. Ismeria et Emerentia consultèrent aussi, avant leur mariage, le prophète du mont Horeb. Emerentia épousa un lévite nommé Aphras ou Ophras. De ce mariage naquit Elisabeth, mère de saint Jean-Baptiste. Une seconde fille fut appelée Enoué, comme sa tante. Une troisième fille, nommée Rhode, fut mère de Mara qui fut présente à la mort de la sainte Vierge.

Ismeria fut donnée comme épouse à Eliud. Ils demeuraient dans le voisinage de Nazareth et suivaient entièrement la règle des Esséniens mariés. Ils tenaient tous deux de leurs parents un rare esprit de chasteté et de continence. Anne fut un de leurs enfants.

CHAPITRE V

Naissance de sainte Anne. — Son mariage.

La fille aînée d'Ismeria et d'Eliud s'appelait Sobé. Comme elle ne portait pas le signe de la promesse, ils en furent tous contristés. Ismeria resta stérile pendant environ dix-huit ans ; Dieu l'ayant de nouveau bénie, elle eut pendant une nuit une révélation. Elle vit un ange écrivant près de son lit sur la muraille une lettre qui ressemblait à une M et elle le dit à son mari. Or son mari avait eu la même vision, et tous les deux bien réveillés virent ensemble le signe sur le mur. Trois mois après, elle mit au monde sainte Anne, qui portait en naissant, ce signe imprimé sur la poitrine.

A l'âge de cinq ans, Anne fut conduite au temple, comme Marie devait l'être plus tard. Elle y demeura douze ans. De retour en la maison de ses parents, elle

trouva deux enfants nouveaux dans la famille : une sœur cadette, nommée Maraha, et un fils de sa sœur aînée, nommé Eliud. Un an après, Ismeria fut atteinte de la maladie dont elle mourut. A ses derniers moments, étendue sur sa couche, elle donna ses conseils aux siens; elle leur recommanda de considérer désormais Anne comme la mère de toute la famille. Puis, la faisant approcher seule, elle lui apprit qu'elle était un vase d'élection, et que, le temps de son mariage venu, elle eût soin d'aller consulter le prophète du mont Horeb ; après quoi elle expira.

Sobé, la sœur aînée d'Anne, avait épousé Salomon. Outre son fils Eliud, elle eut encore une fille, Marie Salomé, qui, mariée à Zébédée, fut mère des apôtres Jacques-le-Majeur et saint Jean.

Anne avait pour bisaïeul un prophète. Son père, Eliud, était de la tribu de Lévi; sa mère, Ismeria, de celle de Benjamin. Elle était née à Bethléem. Plus tard ses parents se rendirent à Sephoris, endroit situé à quatre lieues de Nazareth, où ils possédaient une maison et des terres. Ils avaient aussi, dans la belle vallée de Zabulon, à une lieue et demie de Sephoris et à trois de Nazareth, un bien où le père d'Anne passait souvent la belle saison avec sa famille. Après la mort de sa femme, il vint s'y fixer tout à fait : ce fut là qu'il fit connaissance des parents de saint Joachim, l'époux d'Anne. Le père de Joachim, Matthat, était le second frère de Jacob, père de saint Joseph.

Dans sa jeunesse, Anne était plutôt gracieuse que belle; elle se faisait remarquer par sa simplicité, son innocence et sa piété, mais elle n'avait pas la beauté merveilleuse de Marie. Elle avait toujours différé son mariage, ne pouvant se résoudre à quitter son père et sa mère qu'elle aimait beaucoup, et dont elle était tendrement chérie. Six prétendants demandaient à la fois sa main; elle les repoussait tous. Enfin quand, à l'exemple de ses ancêtres, elle se décida à consulter les

Esséniens, il lui fut répondu qu'elle devait épouser Joachim.

Joachim n'était ni beau ni riche. Saint Joseph, même dans un âge plus avancé, le surpassait beaucoup en beauté. Il était petit, trapu, maigre, mais homme de grande sainteté et d'une piété admirable. Il était parent de Joseph, et voici comment : le grand-père de saint Joseph, Mathan, descendait de David par Salomon. Il avait eu deux fils, Joses et Jacob, père de Joseph. Lorsqu'il mourut, sa veuve fit un second mariage avec Lévi, autre descendant de David par Nathan. Elle eut de lui Mathat, père d'Héli, appelé aussi Joachim.

La demande en mariage se faisait alors avec une grande simplicité. Les prétendants étaient très modestes et très timides. On discutait la proposition. Si la jeune fille consentait, les parents adhéraient sans opposition. Si elle refusait, ils entendaient ses motifs et s'y rendaient facilement. Une fois l'assentiment des parents obtenu, les fiançailles se célébraient dans la synagogue du lieu. Le prêtre priait dans le sanctuaire où se gardaient les livres de la loi, les parents à leur place ordinaire. Les fiancés se rendaient dans un endroit à part, pour s'entendre sur le contrat de mariage. Leurs conventions arrêtées, ils en prévenaient leurs parents, et ceux-ci le disaient au prêtre, qui s'approchait pour recevoir leur déclaration. Le lendemain le mariage était célébré. La cérémonie était très solennelle et se faisait à ciel ouvert.

Joachim et Anne furent mariés dans un village où il n'y avait qu'une petite école et un seul prêtre. Anne avait alors dix-neuf ans. Ils demeurèrent pendant plusieurs années à Séphoris, chez Eliud, père d'Anne. Tous les deux avaient un air noble et des manières distinguées. Au caractère juif, en eux très marqué, s'alliait je ne sais quelle gravité merveilleuse qui paraissait s'ignorer elle-même. Ils riaient rarement, bien que dans les premiers temps de leur mariage ils n'eussent rien

de triste. Ils étaient d'un caractère égal et calme, et ils portaient, dans la première jeunesse, quelque chose de la maturité du vieil âge.

Leurs parents avaient des domaines assez étendus ; ils possédaient de nombreux troupeaux, de riches tapis et un bel ameublement. C'étaient des gens pieux, bons, simples, bienfaisants. Bien souvent ils faisaient trois parts de leurs troupeaux ; ils en donnaient une au temple et l'y conduisaient eux-mêmes ; une autre était assignée aux pauvres ou offerte à des parents nécessiteux ; la troisième leur restait, et c'était ordinairement la moindre. La vie modeste qu'ils menaient leur permettait d'être toujours charitables. Dans mon enfance, j'ai souvent pensé qu'on a toujours assez pour donner l'aumône : celui qui donne reçoit deux fois ce qu'il a donné. Je voyais en effet que ce qu'ils avaient gardé augmentait toujours, et bientôt il y avait une telle abondance qu'ils pouvaient faire un nouveau partage. Grand nombre de leurs parents se rassemblaient chez eux dans les occasions solennelles. Ils nourrissaient alors plusieurs pauvres, mais je ne leur vis jamais faire de grands festins. Dans leurs réunions, ils avaient coutume de s'asseoir par terre, en cercle, pour parler de Dieu et de l'espérance d'Israël. Il y avait parmi leurs parents de méchantes gens, qui ne voyaient qu'avec irritation les regards qu'ils portaient vers le ciel pendant leurs entretiens et les saints désirs qui s'y exprimaient. Ils ne répondaient à cette malveillance que par la plus grande bonté, les invitaient à toutes leurs fêtes de famille et leur offraient double portion. Souvent ces mauvais cœurs exigeaient avec aigreur et presque avec violence ce que la charité la plus pure leur offrait avec joie et amour.

Peu de temps après, Anne donna le jour à une fille, dans la maison de son père, mais ce n'était pas l'enfant de la promesse. La naissance de cet enfant avait été précédée d'un événement fâcheux. Des chagrins domes-

tiques étaient venus affliger Anne pendant sa grossesse; un des parents de Joachim avait séduit l'une de ses servantes. Anne ne put voir sans la plus vive peine les bonnes mœurs de sa maison ainsi entachées, et elle fit de graves reproches à cette servante. Celle-ci s'affecta tellement de sa honte qu'elle accoucha avant terme d'un enfant mort. Anne craignit d'avoir été la cause de ce malheur; elle en fut inconsolable, et l'effet de cette peine fut tel qu'elle accoucha bientôt elle-même avant terme. L'enfant vécut cependant; mais, comme elle n'avait pas les signes de la promesse et qu'elle était née avant le temps, Anne qui croyait avoir commis un péché dont tout cela était la punition, demeura profondément affligée. Elle et son époux ne laissèrent pas toutefois de se réjouir beaucoup de la naissance de cette enfant, qui reçut elle aussi le nom de Marie. La petite fille fut aimable, douce et pieuse, et ses parents l'aimèrent beaucoup.

Ils firent longtemps pénitence et vécurent dans une continence volontaire. Anne était devenue stérile; ils virent là une suite de son péché, et cette pensée les excita à un redoublement de bonnes œuvres. Ils s'imposèrent donc de longues séparations, priant alors chacun à part avec une égale ferveur, distribuant des aumônes et envoyant des offrandes au temple.

CHAPITRE VI

Joachim et Anne s'établissent à Nazareth. — Stérilité de sainte Anne.

Ils vécurent ainsi sept ans chez Eliud; alors seulement ils pensèrent à quitter leurs parents, et ils allèrent s'établir dans une campagne que Joachim tenait de son père aux environs de Nazareth. Leur dessein, en cher-

chant cette solitude, était de rentrer dans la vie conjugale et d'attirer, s'ils le pouvaient, par une vie plus pieuse, la bénédiction de Dieu sur leur union. On fit le partage des troupeaux, on mit sur des bœufs et des ânes les meubles, les ustensiles et les habits, et quand tout fut prêt, les serviteurs et les servantes partirent les premiers, poussant devant eux les troupeaux et les bêtes de charge jusqu'à la nouvelle demeure, distante de 5 à 6 lieues. Anne et Joachim prirent congé de leurs amis et anciens serviteurs, adressant à tous remerciements et recommandations ; puis ils s'éloignèrent de ce premier séjour, pleins d'émotions et de résolutions pieuses.

La nouvelle habitation était agréablement située sur une hauteur, entre la vallée de Nazareth et celle de Zabulon, dans un pays montueux, riche en bois et en pâturages, à une lieue et demie environ au couchant de Nazareth ; on se rendait de la maison au bourg par une allée de térébinthes plantée le long d'une gorge. Tout à l'entour s'étendaient de nombreux jardins, et dans l'un d'eux, tout voisin de la maison, s'élevait un grand arbre d'une espèce singulière. Les branches tombaient à terre, y prenaient racine, poussaient de nouvelles tiges, dont les branches retombaient à leur tour et formaient autour du premier un cercle de gracieux berceaux.

Quand les parents d'Anne et de Joachim les eurent installés dans leur nouvelle demeure, ils prirent congé d'eux, les embrassant et les bénissant, et ils retournèrent à Séphoris avec la petite Marie, première fille d'Anne. Dans cette circonstance et dans les visites ultérieures, je ne les vis point faire de festins : ils se plaçaient habituellement en cercle autour d'un tapis ; deux petits plats et quelques petites cruches étaient placés devant eux ; ils ne parlaient guère alors que de Dieu et de leurs saintes espérances.

Depuis cette époque, les deux saints époux commencèrent une vie toute nouvelle. Ils remirent tout le passé

aux mains de Dieu, et, comme s'ils n'eussent été qu'au premier jour de leur union, ils s'efforcèrent d'attirer sur eux par une sainte vie la bénédiction, seul objet de leurs ardents désirs. Un de leurs premiers soins fut de diviser, suivant les saintes traditions de leur famille, leurs troupeaux en trois parts : la part du temple, la part des pauvres, et celle qu'ils gardaient pour eux-mêmes. Ils vivaient et prenaient leur sommeil dans de petites chambres séparées, où je les voyais souvent aussi prier avec une grande ferveur. Ils distribuaient de grandes aumônes, et chaque fois qu'ils avaient fait un nouveau partage de leurs troupeaux et de leurs biens, tout se multipliait de nouveau avec rapidité.

Pendant dix-neuf ans, ils persévérèrent dans cette vie austère. Anne cependant restait toujours stérile, et la tristesse des époux augmentait. De méchantes gens en vinrent jusqu'à les insulter. « Il fallait qu'ils fussent des gens impies, disaient-ils, puisqu'ils ne pouvaient obtenir d'enfants; ils avaient évidemment supposé cette petite fille qui était chez les parents d'Anne, puisque celle-ci était stérile. Ne l'eussent-ils pas gardée chez eux, si elle eût été leur véritable enfant? » et d'autres choses semblables. De tels discours navraient l'âme des pieux époux.

Cependant rien ne pouvait ébranler dans Anne la conviction que l'avènement du Messie était proche, et qu'elle-même appartenait à la famille du Sauveur, selon la chair. Elle priait, elle conjurait Dieu d'accomplir sa promesse; elle continuait, ainsi que Joachim, à faire de nouveaux efforts pour parvenir à un plus haut degré de pureté. La honte de sa stérilité l'affligeait extrêmement; elle pouvait à peine se montrer à la synagogue sans y essuyer quelque affront. Joachim était fort, bien que petit. Anne, comme lui de petite taille, était au contraire d'une complexion délicate, minée encore par le chagrin. Ses joues creuses avaient cependant conservé un reste de coloris.

CHAPITRE VII

Joachim essuie un affront au Temple.

Cependant les années s'écoulaient, et la bénédiction de Dieu qu'ils imploraient n'était pas descendue sur leur union. Joachim résolut d'aller de nouveau faire une offrande au temple. Tous deux s'y préparèrent par d'austères exercices ; ils passèrent la nuit à prier, prosternés à terre et en habits de pénitents. A l'aube du jour, Joachim se rendit aux pâturages où étaient ses troupeaux, et Anne resta seule à la maison. Bientôt après elle fit porter à son époux des colombes et d'autres oiseaux dans des cages, et divers objets dans des corbeilles, afin qu'il les offrît au temple. Joachim prit deux ânes de ses pâturages, les chargea de tout ce qu'Anne lui envoyait, et se mit en route pour Jérusalem avec ses serviteurs et le bétail qu'il voulait offrir.

Une épreuve bien sensible l'attendait à son arrivée. Le prêtre Ruben dédaigna ses offrandes, et, au lieu de les placer en vue à côté des autres, il les repoussa dans un coin de la salle. Il lui reprocha devant tout le monde la stérilité de sa femme, ne l'admit point avec les assistants, et le relégua seul à une place humiliante.

Joachim se sentit navré. Il quitta le Temple à la hâte et gagna les pâturages de l'Hermon, où étaient les plus éloignés de ses troupeaux. L'Hermon est une montagne élancée dont le versant méridional est tout couvert de verdure et planté des plus beaux arbres fruitiers tandis que sur l'autre versant il n'y a que de la neige.

CHAPITRE VIII

Anne reçoit la promesse de fécondité, et se rend au Temple.

Joachim fut tellement contristé et confus de ce qui était arrivé au Temple qu'il ne fit rien dire à Anne de sa retraite. Mais elle apprit l'outrage par des témoins, et ressentit une douleur impossible à décrire. Souvent on la voyait prosternée jusqu'à terre, et toute en larmes ; il lui était insupportable de ne savoir où était Joachim, car il resta cinq mois entiers caché dans ses pâturages de l'Hermon.

Vers la fin de ce temps, Anne eut encore à endurer les insolences d'une servante qui osa plus d'une fois lui reprocher sa honte. Un jour, c'était au commencement de la fête des Tabernacles, cette servante demanda la permission d'aller ailleurs la célébrer. Anne, se souvenant de celle qui jadis avait été séduite, refusa. La jeune fille alors lui reprocha si vivement sa stérilité et l'abandon de son mari, comme un châtement attiré par sa dureté, qu'elle ne put l'endurer davantage dans sa maison. Elle la renvoya à ses parents, auxquels elle fit en même temps porter quelques présents, et dire qu'ils eussent désormais à veiller sur l'innocence de leur fille ; car, pour elle, elle n'en voulait plus répondre.

Quand Anne eut congédié sa servante, elle entra dans sa chambre, l'âme pleine de tristesse, et se mit à prier. Le soir venu, elle jeta sur sa tête un grand voile, descendit dans la cour et se rendit vers l'arbre dont le feuillage retombait en berceaux de verdure : elle alluma une lampe et se mit à lire des prières écrites sur un rouleau.

Anne pria longtemps sous cet arbre qui ressemblait beaucoup à l'arbre défendu du paradis terrestre, conju-

rant le Seigneur de ne pas tenir plus longtemps éloigné d'elle son pieux époux : n'était-elle pas assez punie déjà par sa stérilité ? Tout à coup un ange de Dieu lui apparut, disant : « Tiens ton cœur en paix, Dieu a exaucé ta prière ; rends-toi demain au Temple pour y offrir des colombes ; Dieu a pareillement exaucé la prière de Joachim ; il ira au Temple de son côté ; vous vous rencontrerez tous deux sous la porte Dorée ». Et l'ange ajouta : « L'offrande de Joachim sera acceptée, et tous les deux vous serez bénis ; tu connaîtras bientôt le nom de ton enfant. J'ai porté à ton époux la même bonne nouvelle ». A ces mots, il disparut.

Anne, ravie de joie, bénit Dieu de ses miséricordes. Elle rentra dans sa maison, fit avec ses servantes les préparatifs du voyage, et après une courte prière elle se coucha.

A peine eut-elle fermé les yeux, qu'une vive lumière parut descendre des cieux vers elle, et prit, en s'approchant, la forme d'un jeune homme resplendissant de beauté : c'était encore l'ange du Seigneur. Il lui dit qu'elle concevrait une enfant toute sainte, et, portant au-dessus d'elle son bras étendu, il écrivit sur le mur, en grandes lettres lumineuses, le nom de Marie ; puis il rentra dans la lumière et disparut. Pendant ce temps, le cœur d'Anne semblait comme agité par les émotions d'un songe joyeux ; elle se releva à demi éveillée sur sa couche, pria avec ferveur et se rendormit, sans avoir une pleine conscience de ce qui s'était passé. Mais, après minuit, une sorte d'ivresse intérieure la tira tout à fait de son sommeil et elle vit avec une joie mêlée de frayeur, l'écriture sur la muraille. C'était un petit nombre de lettres grandes, rouges, dorées, et lumineuses. Elle les contempla, pénétrée d'un contentement et d'un amour indicibles. Ce ne fut qu'au lever de l'aube qu'elles s'effacèrent. Anne vit tout si clairement et sa joie en fut telle, qu'à son lever elle me parut toute rajeunie.

Au moment où la lumière de l'ange se répandit sur Anne avec la bénédiction, j'aperçus, sous son cœur, une lueur splendide qui la désignait comme le vase béni de la grâce prête à descendre, comme la sainte mère dans laquelle un autel était préparé, un tabernacle ouvert, pour recevoir et garder dignement le saint et primitif ciboire, dépositaire de la vie et du salut universels. Anne avait alors environ quarante-trois ans.

Anne se leva, alluma une lampe et, après avoir fait ses prières, elle partit pour Jérusalem avec ses offrandes. Quoi qu'elle eût connaissance de l'apparition de l'ange, le lendemain tous ses serviteurs parurent remplis d'une joie surnaturelle.

CHAPITRE IX

Joachim, consolé par l'ange, vient de nouveau sacrifier au Temple.

Je vis, dans ce même temps, Joachim au milieu de ses troupeaux de l'Hermon ; il adressait à Dieu de continuelles prières. Quand il voyait les jeunes agneaux bondir autour de leurs mères avec des bêlements joyeux, il se sentait triste de ne pas avoir, lui, d'enfants à ses côtés ; toutefois il ne découvrait point aux bergers le sujet de sa peine. On était alors au temps de la fête des Tabernacles, et il dressa avec eux ses tentes de feuillage. Plein du souvenir des outrages qu'il avait essuyés, il nésitait à aller à Jérusalem porter ses offrandes et assister à la fête. Or, pendant qu'il priait avec cette pensée, voilà qu'un ange lui apparaît tout à coup, et lui dit : « Prends courage, rends-toi au temple sans retard, ton offrande sera accueillie et ta prière exaucée ».

L'ange ajouta qu'il rencontrerait Anne sous la porte Dorée. Joachim, plein de joie, alla à son magnifique troupeau ; il en fit le partage ordinaire, garda la part inférieure pour lui, en envoya une meilleure aux Esséniens, et, aidé de ses serviteurs, conduisit lui-même la plus belle au Temple. Il arriva le quatrième jour de la fête à Jérusalem, et sans perdre de temps, se rendit droit au Temple.

Anne arriva le même jour et prit logement, près du marché aux poissons, chez des parents de Zacharie. Ce ne fut qu'à la fin de la fête qu'elle rencontra Joachim.

Cette fois, les prêtres avaient reçu du Ciel l'ordre d'accepter l'offrande de Joachim. Aussi, lorsqu'il annonça qu'il amenait ses victimes, on s'empressa d'aller à sa rencontre et de les recevoir devant le Temple. Des gens de sa connaissance vinrent le féliciter de ce que son offrande avait été accueillie.

A cause de la fête, le Temple apparaissait orné de guirlandes de fleurs et de fruits. Au moment où s'éleva la fumée de l'encens, un rayon de lumière tomba sur le prêtre qui l'offrait, et sur Joachim, qui se tenait dans le parvis. L'étonnement causé par cette manifestation surnaturelle fit suspendre un instant la cérémonie. Tout à coup deux prêtres, poussés comme par une inspiration divine, se rendent auprès de Joachim dans le parvis, et l'amènent à l'autel d'or des parfums. Le prêtre chargé du sacrifice place de nouveau l'encens sur l'autel. La fumée s'en élève, répandant la plus suave odeur devant le voile du Saint des saints. Le prêtre quitte alors le tabernacle, et Joachim reste seul.

Pendant que l'encens se consume, Joachim se tient agenouillé les bras étendus et dans l'extase. Bientôt une forme éclatante se montre ; un ange descend auprès de lui, semblable à celui qui vint plus tard annoncer à Zacharie la naissance du Précurseur. Il présente à Joachim une feuille sur laquelle se lisent les noms d'Hélia, d'Anna et de Miriam : une forme d'arche ou de taber-

nacle paraît à côté du dernier de ces noms. L'ange dépose cet écrit sur la poitrine de Joachim, lui dit que la stérilité de son mariage n'est pas sa honte, mais sa gloire, car sa femme va concevoir le fruit immaculé de la bénédiction que Dieu a répandue sur lui, le couronnement de la bénédiction d'Abraham.

Joachim ne pouvait comprendre toutes ces choses. L'ange le conduit alors derrière le voile du Saint des saints ; il en retire une sorte de globe ou cercle lumineux qu'il lui présente, et lui ordonne de souffler dessus et d'y regarder. Au souffle de Joachim, plusieurs images parurent dans le cercle lumineux, sans que son haleine l'eût terni. « Aussi pure que ce globe sous ton haleine, lui dit l'ange, sera la conception d'Anne ton épouse ».

Cependant l'ange éleva dans l'air le globe lumineux. J'y vis, par une ouverture, toute la suite de la religion, depuis la chute de l'homme jusqu'à sa rédemption. Tout s'y produisait par une série d'images où les choses naissaient les unes des autres. Au sommet trônait la très sainte Trinité ; au-dessous se montraient le paradis, Adam et Eve, la chute de l'homme, la promesse de la rédemption avec toutes ses figures et ses symboles : Noé, le déluge, l'arche, la bénédiction donnée à Abraham, la transmission de cette bénédiction à Isaac, et puis d'Isaac à Jacob. Je vis comment cette bénédiction fut augmentée en Jacob par sa lutte avec l'ange, comment elle passa de Jacob à Joseph, comment l'objet sacré qui en assurait la transmission fut emporté d'Egypte par Moïse et devint le Saint des saints de l'arche d'alliance, le siège du Dieu vivant au milieu de son peuple ; enfin j'aperçus tous les types et les symboles de Marie et du Sauveur, toute la suite de l'histoire du peuple de Dieu, convergeant et contribuant au développement de la race sainte et de la lignée de Marie.

Au milieu de toutes ces images, des bêtes furieuses et d'autres apparitions épouvantables paraissaient aussi et s'attaquaient à l'œuvre de Dieu. Je vis que la

race de la sainte Vierge avait eu, comme tout ce qui est saint, de rudes épreuves à subir et de terribles combats à livrer.

Il semblait qu'un sang pur, une chair parfaite, semés par Dieu au milieu de l'humanité, comme dans un fleuve d'eau trouble, cherchassent, par un travail intime et une lutte continuelle, à rassembler leurs éléments dispersés. Le fleuve tâchait de les attirer à lui et de les corrompre ; mais enfin, à l'aide des grâces innombrables de Dieu et avec la fidèle coopération des hommes, après beaucoup d'agitations, ces éléments parvenaient à s'épurer et à se rejoindre, au milieu de ce torrent écumeux, et s'élevaient du fleuve sous la forme de cette Vierge, de laquelle le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous. Ce développement de tableaux allait jusqu'au parfait accomplissement de l'œuvre de la divine miséricorde sur la pauvre humanité déchirée et divisée ; il se terminait d'image en image au point extrême et final, situé à l'opposite du Paradis terrestre, voisin de la céleste Jérusalem, et aboutissait au pied du trône de Dieu. Puis cette suite de tableaux s'évanouit, et avec elle le grand cercle de lumière qu'elle formait.

CHAPITRE X

Joachim reçoit la bénédiction de l'Arche d'alliance

L'ange toucha de l'index et du pouce, comme pour l'oindre, le front de Joachim ; il lui fit manger d'un aliment lumineux et boire d'une liqueur transparente, contenue dans une petite coupe brillante, d'une forme semblable à celle du calice de la sainte Cène. Et Joachim devint pur de toute concupiscence et de toute corruption.

Je vis ensuite l'ange lui communiquer le plus haut degré et la plus sainte fleur de cette bénédiction donnée par Dieu à Abraham, transmise au moyen du saint et mystérieux objet de l'arche d'alliance, et devenue avec lui le siège de Dieu au milieu de son peuple.

Lorsque Dieu donna sa bénédiction à Abraham, il l'en fit comme le dépositaire, bénissant par lui le peuple futur dont il le consacrait père, préparant en lui ces pierres vivantes qu'il devait en tirer et qu'il destinait à la construction de son temple. Mais lorsque Joachim la reçut, c'était comme si l'ange retirait du tabernacle de ce temple le gage sacré de la bénédiction et le donnait à un prêtre, pour en faire le vase saint dans lequel le Verbe devait être fait chair. Mais ces choses sont inexprimables, car il s'agit de la sainteté sans tache souillée par l'homme au jour de sa chute.

Dès mes plus tendres années, j'eus de nombreuses visions des choses de l'ancien testament ; j'ai vu souvent l'arche d'alliance, et j'ai toujours remarqué que tout y était comme dans une église parfaite, seulement avec un caractère surnaturel de gravité et de crainte de Dieu. Elle renfermait, non seulement les tables de la loi, c'est-à-dire la parole gravée par le doigt du Seigneur, mais une présence sacramentelle du Dieu vivant ; et cette présence était comme la racine du vin et du froment, la source de la chair et du sang de la grande victime de la Rédemption. C'était la bénédiction dont la grâce a produit, avec la coopération d'une foule sans nombre de saints et pieux personnages, la tige parfaite, la tige dont devait sortir la fleur de toute pureté. Dans cette fleur le Verbe s'est fait chair ; dans cette fleur un Dieu s'est fait homme, le Dieu qui nous a laissé sacheir et son sang, qui a voulu rester avec son humanité et divinité dans le sacrement de la nouvelle alliance, et mettre là pour l'homme la source de la vie éternelle. L'arche d'alliance n'était jamais sans cette présence sacramentelle de Dieu, sinon quand elle tombait dans les

maines des ennemis d'Israël ; car alors ou le grand prêtre ou un prophète retirait l'objet symbolique auquel s'attachait cette bénédiction. Alors l'arche d'alliance, privée du mystère et réduite aux tables de la loi, ne faisait absolument le même effet que le temple des Samaritains sur le mont Garizim, ou, dans les temps modernes, ces temples dans lesquels, à la place des tables de la loi écrite de la main de Dieu, on trouve non la sainte Eucharistie, mais l'Écriture abandonnée aux capricieuses interprétations de l'homme (1).

Enfin l'ange reconduisit Joachim dans le saint, et disparut. Lorsque les prêtres rentrèrent, ils le trouvèrent couché par terre sans connaissance, mais la face toute rayonnante de joie. Ils le relevèrent avec respect, le portèrent dans le parvis, et le placèrent sur un siège où les prêtres seuls avaient coutume de s'asseoir. On lui lava le visage et on lui fit prendre un breuvage fortifiant ; et, revenu à lui, il parut comme animé d'une nouvelle jeunesse, plus fort et plus beau que jamais.

(1) La narratrice, dans le cours de ses nombreuses contemplations, moitié historiques, moitié symboliques sur l'ancien et le nouveau Testament, fit sur cette bénédiction plusieurs communications, dont nous présenterons ici quelques-unes dans un ordre chronologique. « Ce fut, dit-elle, cette bénédiction avec laquelle et par laquelle Eve fut tirée du côté droit d'Adam. Je la vis retirée à Adam par la providence miséricordieuse de Dieu lorsqu'il était au moment de consentir au péché. Abraham la reçut de nouveau par le ministère des anges, après l'institution de la circoncision, en même temps que la promesse de la naissance d'Isaac ; elle fut transmise par lui, dans une cérémonie solennelle et sacramentelle, à son premier né Isaac, et par celui-ci à Jacob. Cette bénédiction fut enlevée par Jacob à l'ange qui lutta avec lui, et elle passa à Joseph, en Egypte. Enfin, elle fut prise de nouveau par Moïse, dans la nuit de la sortie d'Egypte, enlevée avec les ossements de Joseph, et elle fut ensuite placée dans l'arche comme le trésor sacré du peuple de Dieu. » — Ce n'était pas sans scrupule et sans inquiétude que nous avons rédigé, pour les livrer à l'impression, ces explications de la sœur, lorsque nous apprîmes que, dans le livre appelé *Sohar* (qui a été rédigé dans le second siècle de l'ère chrétienne, mais qui contient des parties beaucoup plus anciennes), on retrouve presque mot pour mot ce qu'elle dit ici et ailleurs sur le mystère de l'ancienne arche d'alliance. (*Note du pèlerin.*)

CHAPITRE XI

Rencontre de Joachim et d'Anne sous la porte Dorée.

C'était sur un avis du Ciel que Joachim avait été introduit dans le sanctuaire. Ce fut encore par une inspiration divine qu'on le conduisit dans un passage consacré et souterrain qui aboutissait à la porte Dorée. Ce passage servait quelquefois à des personnes qui venaient demander la bénédiction au sujet d'une union stérile. Il servait aussi pour des purifications, des absolutions, des expiations et autres rites ou pratiques de ce genre.

Anne était aussi arrivée au temple avec sa servante, qui portait, dans des corbeilles à jour, les colombes à offrir. Elle remit son offrande à un prêtre auquel elle fit part de l'apparition de l'ange, et de l'ordre qu'il lui avait donné d'aller trouver son mari sous la porte Dorée. Alors d'autres prêtres et plusieurs femmes vénérables, dont une prophétesse (la prophétesse Anne peut-être), la conduisirent à une autre entrée du même passage consacré, puis s'éloignèrent et la laissèrent seule. Les murs du passage brillaient d'un reflet vert et or ; une lumière rougeâtre y pénétrait d'en haut et laissait voir de belles colonnes, pareilles à des arbres et à des ceps de vigne entourés de guirlandes.

Une de ces colonnes s'élevait comme une tige de palmier, avec des branches pendantes ornées de fleurs. Ce fut là que Joachim fit la rencontre d'Anne, toute rayonnante de joie. Ils s'embrassèrent dans un mouvement de sainte allégresse, et se firent part de leur commun bonheur. Une nuée lumineuse les environna, et ils tom-

bèrent en extase. Cette lumière rayonnait sur eux du sein d'une troupe nombreuse d'anges, planant sur leurs têtes et portant une haute tour, toute resplendissante, semblable à la tour de David ou à la tour d'ivoire. Puis cette tour disparut, et une immense auréole vint couronner Anne et Joachim.

Il fut alors montré que la conception de Marie avait été aussi pure, par la grâce, que l'eût été, sans la chute originelle, toute conception humaine. Dans le même temps, j'eus aussi une autre vision dont il m'est impossible de faire comprendre la grandeur. Le ciel s'ouvrit au-dessus des deux époux, et je vis la joie au sein de la Trinité et dans les rangs des anges, et nul d'entre eux ne restait étranger à cette bénédiction mystérieuse.

Cependant Anne et Joachim s'éloignèrent en louant Dieu, et arrivèrent à une sortie située non loin de la porte Dorée. Là des prêtres les accueillirent et les conduisirent hors de l'enceinte du temple.

Joachim ne fut pas plutôt de retour à Nazareth qu'il fit un festin de réjouissance ; il offrit son pain à des pauvres sans nombre, et répandit partout les plus abondantes aumônes. Les deux époux étaient tout entiers à leur joie, pleins de reconnaissance envers Dieu et du souvenir de ses miséricordes. Je les vis souvent prier, et toujours les larmes se mêlaient à leurs prières.

J'appris que la sainte Vierge fut engendrée dans une pureté parfaite et sous l'unique impulsion de la sainte obéissance ; dans la ferveur qui les animait, sans un ordre envoyé d'en haut, ils eussent gardé une inviolable continence. Je compris en même temps quelle immense influence la pureté, la chasteté, la réserve des parents, exercent sur la sainteté de leurs enfants, et combien de germes de mauvaises passions détourne du fruit conçu la continence des époux après la conception. Je vis toujours dans l'incontinence et dans l'excès la racine de la difformité et du péché.

CHAPITRE XII

Naissance de Marie.

J'eus une vision sur la création de l'âme très sainte de Marie et sur l'union de cette âme à son corps immaculé. Je voyais la gloire sous laquelle la sainte Trinité m'est ordinairement montrée, et de cette gloire une figure humaine se détachait majestueuse comme une grande montagne (1). Et je ne sais quoi monta de son cœur à sa bouche, et une lueur splendide parut en sortir. Cette lumière s'avança, se tint en face de Dieu, tourna sur elle-même et prit bientôt, ou pour mieux dire, reçut une forme. Je voyais, en effet, pendant qu'elle prenait la figure humaine, que la seule volonté de Dieu lui donnait cette beauté inexprimable. Dieu fit alors voir aux anges la beauté de cette âme : ils en éprouvèrent une joie indicible. Non, je ne saurais rendre avec des paroles tout ce que je vis et connus en ce moment.

Dix-sept semaines et deux jours après la Conception de la sainte Vierge, c'est-à-dire à peu près au milieu de la grossesse d'Anne, cette sainte mère dormait une nuit sur sa couche, dans sa maison de Nazareth. Tout à coup un nuage lumineux l'environna ; un rayon se détacha du nuage, se porta sur son côté, et y pénétra sous la forme d'une petite figure humaine. Anne au même instant se dressa sur sa couche, tout environnée de clarté. Elle fut ravie en extase ; son intérieur s'ouvrit devant elle semblable à un tabernacle, et elle y vit comme une petite vierge toute rayonnante : c'était la

(1) C'était un symbole du Verbe, type de l'homme et de l'Eglise, qui est la montagne de Dieu. Marie est sa plus parfaite image, la grande merveille de son amour.

vierge dont devait naître bientôt le salut du monde. Ce fut alors que le petit corps de l'enfant tressaillit pour la première fois sous le cœur maternel. Anne se leva, dit à Joachim toute sa joie, et tous deux s'unirent pour rendre grâce à Dieu. Ils prièrent ensemble dans le jardin, sous le même arbre à l'ombre duquel Anne avait reçu la visite et les consolations de l'ange. Il me fut dit que la sainte Vierge avait été animée cinq jours plus tôt que les autres enfants, et qu'elle était née douze jours avant le terme ordinaire.

Anne avertit Joachim quelques jours à l'avance que sa délivrance était proche. Elle fit prévenir pareillement Marahà sa sœur cadette, la veuve Enoué, sœur d'Elisabeth, sa nièce Marie Salomé, et les invita toutes les trois à venir chez elle. La veille même de la délivrance d'Anne, Joachim se rendit au plus voisin de ses pâturages. Il y pria quelque temps, choisit les plus beaux de ses agneaux, de ses chèvres et de ses bœufs, et les envoya au temple comme offrande d'actions de grâce. Les trois parentes d'Anne arrivèrent le soir. Elles la trouvèrent dans la chambre située derrière l'âtre et l'embrassèrent : Anne leur annonça sa délivrance prochaine, et toutes trois, se levant, chantèrent ensemble ce cantique : « Louez Dieu, louez le Seigneur ; il a eu pitié de son peuple ; il a accompli cette promesse que dans le Paradis il fit à Adam : la semence de la femme écrasera la tête du serpent, etc. » Anne rappela, dans son chant, toutes les figures de Marie, et elle s'écria toujours en extase : « Le germe confié par Dieu à Abraham mûrit enfin en moi, en moi fleurit la verge d'Aaron, etc. » Au milieu de la clarté surnaturelle qui remplit alors la chambre, l'échelle de Jacob apparut. Les trois femmes semblaient toutes jouir de cette vision ; leur attitude était celle de l'admiration et du ravissement.

Le cantique fini, Anne fit servir à ses hôtes une légère collation de pain, de fruits et d'eau mêlée de

baume. Elles mangèrent et burent debout, et allèrent ensuite prendre un peu de sommeil et se reposer des fatigues du voyage. Anne seule resta levée pour prier. Vers minuit, elle éveilla ses parentes pour prier avec elles.

Anne ouvrit une sorte de placard où se trouvaient des reliques renfermées dans une boîte. De chaque côté étaient rangés des flambeaux, qu'elle alluma. Le reliquaire contenait des cheveux de Sarah, qu'Anne avait en singulière vénération, des os de Joseph, emportés d'Egypte par Moïse, et la petite coupe brillante, en forme de poire, dans laquelle Abraham avait bu le jour où il reçut la bénédiction de l'ange. Cette coupe fut donnée à Joachim lorsque dans le sanctuaire il fut béni. Je sais maintenant que cette bénédiction s'était transmise sous la forme de pain et de vin, comme une nourriture et une vertu sacramentelles.

Anne s'agenouilla devant le reliquaire. Elle avait de chaque côté l'une des femmes, et la troisième derrière elle. Comme elle disait un nouveau cantique, tout à coup une lumière surnaturelle remplit la chambre et se concentra tout autour d'Anne. Les femmes se jetèrent la face contre terre. La lumière l'enveloppa sous la forme du buisson ardent de Moïse ; bientôt elle y disparut tout entière. Puis cette lumière sembla rentrer en elle, et j'aperçus alors dans les bras de sa mère la petite Marie, dont la tête était entourée d'une auréole. Anne couvrit l'enfant de son manteau, la pressa contre son cœur, la plaça sur un escabeau devant le reliquaire, et se remit en prière devant elle. J'entendis alors l'enfant pleurer, et je vis Anne tirer de dessous son grand voile des langes dont elle l'enveloppa jusque sous les bras, laissant nues la tête et la poitrine.

Lorsque les femmes se relevèrent, elles virent avec grand étonnement que l'enfant était déjà née, et versèrent des larmes de joie ; leur âme s'épancha en un cantique d'actions de grâce au Seigneur, tandis qu'Anne

Élevait l'enfant en l'air pour lui en faire l'offrande. A ce moment, une clarté nouvelle inonda toute la chambre ; des anges chantèrent *Glória* et *Alleluia*, et déclarèrent que l'enfant devait recevoir, le vingtième jour, le nom de Marie.

Lorsque les anges eurent disparu, Anne entra dans sa chambre à coucher et se mit au lit. Les femmes prirent l'enfant, lui ôtèrent ses langes, la baignèrent, l'enveloppèrent de nouveau, et l'apportèrent à sa mère.

Elles appelèrent ensuite Joachim ; il vint aussitôt, et, se jetant à genoux devant la couche d'Anne, il versa d'abondantes larmes sur l'enfant. Puis, la prenant entre ses bras, il glorifia Dieu, comme Zacharie à la naissance de Jean-Baptiste. Il parla du germe déposé par Dieu dans Abraham, perpétué chez son peuple par l'alliance de la circoncision, et arrivé enfin dans l'enfant nouveau-né à sa floraison suprême. Il dit que maintenant se trouvait accomplie la parole du prophète : « Une tige sortira de la racine de Jessé », et il finit en disant que maintenant il verrait avec joie la mort arriver. On ne saurait exprimer avec quels sentiments d'humilité et de ferveur il prononça ces dernières paroles.

Le lendemain les serviteurs et les servantes se rassemblèrent, et beaucoup de gens des environs accoururent à la demeure de Joachim. On les fit entrer tour à tour, et les trois femmes parentes d'Anne leur montrèrent l'enfant. Tous la virent avec émotion ; grand nombre en devinrent meilleurs. Ce qui avait attiré toute cette foule, c'étaient des lueurs qu'on avait vues la nuit au-dessus de la maison des deux saints époux ; et puis l'enfantement d'Anne après une stérilité si longue était regardé comme une grâce insigne du Ciel.

CHAPITRE XIII

Joie dans le ciel, dans les limbes et sur la terre, à la naissance de Marie.

Au moment même où Marie enfant reposa dans les bras de sa sainte mère, je la vis dans le ciel, présentée devant la très sainte Trinité, et saluée par tous les anges avec une joie inexprimable. Toutes ses gloires, toutes ses douleurs, toute sa vie, lui furent alors révélées par une lumière surnaturelle. Elle fut initiée aux mystères infinis, sans cesser pourtant de demeurer enfant. Comment cette science lui vint-elle ? Nous ne saurions le comprendre, parce que la seconde science, fruit de l'arbre maudit, a obscurci notre vraie et première science. Elle connut tout cela comme l'enfant connaît le sein de la mère, et sait qu'il y doit chercher l'aliment de sa vie. Ce fut au moment où cessa cette vision que je l'entendis pleurer pour la première fois.

Dans l'instant même où elle s'accomplissait, la naissance de Marie était annoncée aux patriarches dans les limbes. Je les vis tous, principalement Adam et Eve, pénétrés d'une joie ineffable ; ils voyaient enfin l'accomplissement de cette promesse faite autrefois dans le paradis. Il me fut aussi montré que leur grâce et leur félicité se développaient, que leur séjour s'embellissait et se dilatait, et que leur action sur les choses de ce monde était devenue plus puissante. Il semblait que tous leurs travaux, toutes leurs pénitences, tous leurs combats, toutes leurs prières et tous leurs désirs eussent atteint leur terme et produit leur fruit précieux.

Il y eut pareillement comme un éveil immense de joie dans toute la nature : tous les cœurs droits et bons l'éprouvèrent, les animaux eux-mêmes la ressentirent.

Quant aux pécheurs, ils éprouvèrent au fond de l'âme comme une sorte d'angoisse et de déchirement. Dans les environs de Nazareth et même dans tout le reste de la terre promise, plusieurs possédés furent saisis des plus violents accès de rage. Les démons les secouèrent avec fureur, et s'écrièrent par leur bouche : « Il faut céder, il faut sortir ! »

A Jérusalem, le vieux prêtre Siméon, qui habitait près du temple, entendit les cris horribles de plusieurs frénétiques et possédés enfermés dans une maison voisine, et dont il avait en partie la surveillance. Il sortit et se rendit sur la place en face de la maison ; il demanda à l'un des furieux la cause de ses cris. Comment osait-il troubler ainsi le sommeil de la ville ? Celui-ci ne répondit pas, mais continua à crier avec plus de force qu'il fallait sortir. Siméon lui ouvrit la porte ; le possédé se précipita dehors, et le démon continua de crier par sa bouche : « Il me faut sortir ! il nous faut sortir ! Une Vierge vient de naître ! Il y a maintenant sur la terre trop de ces anges qui nous tourmentent ! Il nous faut sortir ! désormais nous ne pourrons plus entrer dans les hommes ! » Siméon se recueillit et pria ; alors le démon jeta par terre, avec violence et à plusieurs reprises, le malheureux possédé, et je le vis enfin qui sortait de lui. La vue du vieux Siméon me causa une bien vive joie.

La prophétesse Anne, et Noémi, sœur de la mère de Lazare, furent aussi éveillées au même temps et averties de la naissance d'un enfant d'élection. Aussitôt qu'elles se rencontrèrent, elles se communiquèrent l'une à l'autre ce qui leur avait été révélé. Toutes deux étaient, je crois, des amies de sainte Anne.

CHAPITRE XIV

L'enfant reçoit le nom de Marie.

Dans les premiers jours qui suivirent la naissance de Marie, un grand nombre de parents vinrent des environs visiter sainte Anne. Plusieurs serviteurs de Joachim vinrent aussi des pâturages éloignés. Tous virent l'enfant, et tous témoignèrent la plus vive joie. Elle était placée dans un berceau sur une estrade, enveloppée jusqu'aux bras de deux langes, l'un de couleur rouge, et l'autre de couleur blanche, et elle portait autour du cou un voile transparent. Marie, fille de Cléophas et de Marie, fille aînée d'Anne, enfant de deux à trois ans, jouait avec elle et la caressait.

Le vingtième jour (1), il y eut grande fête dans la maison de sainte Anne. Au centre d'une grande salle un autel était dressé, couvert d'une nappe rouge et blanche; sur l'autel reposait un berceau rouge et blanc comme la nappe, avec une couverture bleu de ciel. Un pupitre, placé près de l'autel, portait des rouleaux de parchemin contenant des prières. Devant l'autel se tenaient cinq prêtres de Nazareth vêtus de leurs habits sacerdotaux. Joachim assistait les prêtres. Enfin, au fond de la salle, paraissaient en grand nombre des hommes et des femmes, tous parents de Joachim, en habits de fête. Anne demeura dans sa chambre, quoiqu'elle se levât déjà, et ne parut pas à la cérémonie.

Enoué, sœur d'Elisabeth, apporta l'enfant et la remit aux bras de Joachim. Les prêtres se rangèrent autour

(1) Cette cérémonie qui, d'après le Lévitique XII, 5, avait lieu le quinzième jour, s'accomplit le vingtième pour la très sainte Vierge, d'après un avertissement du ciel. (Voy. page 31.)

du pupitre, et récitèrent des prières à haute voix. Joachim présenta l'enfant au plus digne d'entre eux, qui l'éleva en l'air, comme pour l'offrir à Dieu, et la replaça sur l'autel dans son berceau. Il prit ensuite des ciseaux et lui coupa, sur les deux côtés de la tête et sur le front, trois petites mèches de cheveux qu'il brûla sur un brasier ; et, ouvrant une boîte pleine d'une huile sanctifiée, il en oignit avec le pouce les oreilles, les yeux, le nez, la bouche et la poitrine de l'enfant. Enfin il écrivit sur un parchemin le nom de Marie, et le plaça sur sa poitrine. La cérémonie s'acheva au chant des psaumes.

Quelques semaines après la naissance de l'enfant, Joachim et Anne montèrent au temple : ils portaient avec eux leurs offrandes et en même temps la petite Marie. Ils la présentèrent à Dieu avec de grands sentiments de piété et de reconnaissance, comme plus tard elle-même présenta Jésus, selon les prescriptions de la loi. Quand ils vinrent le lendemain pour faire leur offrande, ils firent vœu de la consacrer dans peu d'années au service du temple ; et ils retournèrent avec elle à Nazareth.

CHAPITRE XV

Préparatifs de la présentation de Marie.

Marie venait d'achever sa troisième année, et bientôt on devait la conduire au temple. Anne lui apprenait à prier dans une chambre de sa maison de Nazareth, et la préparait à l'examen que les prêtres devaient lui faire subir avant son admission. Ce jour arriva enfin. Beaucoup de parents et d'étrangers se trouvèrent réunis dans la maison de sainte Anne. On y voyait des hommes, des femmes, et même quelques enfants. Trois prêtres,

l'un de Séphoris, l'autre de Nazareth, le troisième d'un village des montagnes situé à quatre lieues de Nazareth, étaient venus pour l'examen de l'enfant. Ils devaient aussi, si elle était trouvée digne d'être admise, indiquer les habits qu'elle devait porter, suivant les règles du temple. Il lui fallait trois habillements de différentes couleurs composés chacun d'une robe, d'un corset et d'un manteau, et garnis de deux tresses de soie et de laine. Chaque habillement avait aussi sa couronne. L'un des prêtres tailla lui-même quelques parties de ces vêtements.

Marie était d'une complexion très délicate ; ses cheveux, d'un blond doré, étaient plats, bouclés seulement à leur extrémité. Elle savait déjà lire, et tout le monde admirait la sagesse de ses réponses. Quand les femmes eurent achevé de confectionner les habits, on l'en revêtit, et la fête commença dans la maison d'Anne. Ce fut alors que les questions lui furent posées par les prêtres. La cérémonie fut grave et solennelle. Un sourire de bienveillance paraissait d'abord sur les lèvres des prêtres ; mais bientôt on ne vit plus sur leurs visages d'autre sentiment que celui d'une vive admiration, causée par les sages réponses de Marie ; ils se sentaient aussi émus à la vue des larmes de joie qui coulaient des yeux de ses saints parents.

La cérémonie eut lieu dans une chambre carrée, voisine de la salle à manger. Le plancher en était couvert d'un tapis rouge, l'autel d'une nappe rouge et blanche. Au-dessus de l'autel, un rideau, orné d'une image brodée, cachait une armoire remplie de volumes de prières, et sur l'autel étaient posés les trois habillements de Marie, avec plusieurs autres effets donnés par les parents et composant le trousseau de l'enfant. Par devant était dressé un petit trône auquel on montait par plusieurs gradins. Joachim, Anne et les principaux parents formaient un groupe dans la salle. Les femmes se tenaient en arrière, et les petites filles à

côté de Marie. Les prêtres entrèrent les pieds nus. Ils étaient cinq, mais trois seulement étaient vêtus d'habits sacerdotaux, et présidèrent à la cérémonie. L'un d'eux prit sur l'autel les différentes pièces d'un habillement, et en expliqua la destination et le sens. Et à mesure qu'il expliquait tout, il donnait chaque pièce à la sœur d'Anne, qui en revêtait l'enfant. Lorsqu'on eut fini de vêtir Marie, les prêtres lui adressèrent plusieurs questions sur le genre de vie des vierges du temple. Ils lui dirent entre autres choses : « Quand tes parents t'ont consacrée au temple, ils ont fait vœu que tu ne boirais ni vin, ni vinaigre, que tu ne mangerais ni raisins, ni figues ; que désires-tu toi-même ajouter à ce vœu ? N'oublie pas d'y penser pendant le repas. »

Après plusieurs paroles semblables, on lui ôta son premier costume pour la revêtir du second, composé d'une robe bleu de ciel, d'un corset magnifique et d'un manteau bleu clair. Puis les prêtres lui couvrirent le visage d'un long voile blanc. On lui apprit à le soulever quand elle mangeait, et à le laisser retomber quand on l'interrogeait et qu'elle devait répondre. On l'avait instruite aussi sur les bienséances à observer pendant le repas. On se rendit alors à celui qui était préparé dans une chambre voisine. Marie y fut placée entre deux prêtres : un autre était assis en face d'elle. Les femmes et les jeunes filles étaient séparées des hommes, et occupaient une extrémité de la table.

« Maintenant, disait-on à Marie, tu peux encore manger de tous ces mets ; » et on lui en offrait plusieurs pour la tenter. Mais Marie les refusait presque tous et n'acceptait rien qu'en petite quantité. En même temps, elle étonnait tout le monde par la sagesse de ses réponses enfantines, et je voyais des anges placés à côté d'elle, qui les lui inspiraient et qui l'assistaient, et la dirigeaient dans tout ce qu'elle avait à faire.

Après le repas, tout le monde se rendit dans la chambre, devant l'autel. Là on dévêtit de nouveau l'en-

fant, et on la revêtit du grand costume. La robe en était bleu violet, à fleurs jaunes ; le corset, brodé de diverses couleurs ; et le manteau bleu violet, garni d'ornements, très ample et un peu traînant par derrière. Un grand voile s'y ajoutait, blanc d'un côté et violet sur le revers. La couronne qu'on lui mit cette fois sur la tête brillait comme l'or ; elle était garnie de petites roses et portait cinq perles ou pierres précieuses. Quand Marie fut entièrement revêtue, on la plaça sur le petit trône en face de l'autel. Des vierges de son âge se tenaient à ses côtés. Elle déclara quelles privations elle s'imposait en entrant dans le temple. Elle promettait de ne manger ni viande, ni poisson, et de ne pas boire de lait, mais seulement la boisson de moelle de jonc, dont usaient les gens pauvres ; rarement elle y ajouterait un peu de jus de térébinthe. Ce jus, rafraîchissant comme le haume, a une saveur bien moins agréable. Elle renonçait à toutes les épices et à tous les fruits, à l'exception d'une sorte de grains jaunes qui viennent en grappes, et qui faisaient alors la principale nourriture de la dernière classe du peuple. Elle promettait encore de dormir sur la terre nue et de se lever trois fois chaque nuit pour prier. Les autres vierges ne se levaient qu'une fois par nuit.

Les parents de Marie étaient profondément émus. Joachim serra l'enfant dans ses bras en pleurant. « C'en est trop, ma fille, lui dit-il ; si tu veux mener une vie si austère, ton vieux père ne te reverra plus. » C'était une scène bien touchante. Les prêtres lui dirent alors que, comme toutes les autres, elle n'aurait à se lever qu'une fois la nuit pour prier ; ils ajoutèrent plusieurs autres adoucissements, par exemple l'usage du poisson aux jours de grandes fêtes. Ils lui dirent encore : « Bien des vierges admises gratuitement au temple s'obligent, du consentement de leurs parents et dès que leurs forces le leur permettront, à laver les vêtements tout ensanglantés des prêtres, et d'autres

étoffes de laine rudes et grossières. C'est un travail pénible, qui met souvent les mains en sang. Quant à toi, comme tes parents se chargent de ton entretien au temple, tu en es par là même dispensée. » A ces mots, Marie répondit sans hésiter qu'elle se chargerait volontiers de ce labeur, dès qu'on l'en trouverait digne.

Pendant cette sainte cérémonie, Marie paraissait parfois s'élever de toute la tête au-dessus des prêtres ; je voyais là un signe de la grâce et de la sagesse divine dont elle était remplie. L'admiration et la joie de ceux-ci étaient à leur comble. A la fin de la cérémonie, le chef des prêtres étendit les mains et bénit Marie. Elle était debout en face de lui, sur le petit trône ; un autre prêtre se tenait derrière elle, et tous récitaient des prières et se répondaient alternativement.

Il me fut alors donné de jeter un regard au fond de l'âme de la sainte enfant. Je la vis comme tout illuminée par la bénédiction du prêtre, et sous son cœur m'apparut, dans une gloire ineffable, l'image de l'objet sacré de l'arche d'alliance. Je vis aussi une image de la bénédiction, un symbole mystérieux de froment et de vin tendant à devenir de la chair et du sang. Au-dessus de cette apparition, le cœur de Marie s'ouvrait comme la porte d'un temple, et j'y vis entrer le mystérieux symbole, autour duquel s'était formé comme un dais de pierres précieuses dont chacune avait sa signification. L'arche d'alliance était entrée dans le Saint des saints du temple : le cœur de Marie renfermait le plus grand bien qui se trouvât alors sur la terre (1). Puis je ne vis plus dans la sainte enfant que

(1) Cette vision symbolique nous donne l'explication de la cérémonie précédente. La bénédiction de l'ancienne loi tout entière s'était comme concentrée en Marie, pour préparer sa maternité divine, c'est-à-dire le changement de sa chair et de son sang à la chair et au sang du Fils de Dieu. Il est bien remarquable que ce changement du sang le plus pur de l'humanité en celui de l'Homme-Dieu est représenté sous le même symbole mys-

son recueillement et sa ferveur. Elle paraissait planer transfigurée au-dessus de la terre.

Au même instant un des prêtres connu, par une inspiration d'en haut, que Marie était le vase d'élection du mystère du salut ; car je le vis alors recevoir un rayon de cet objet sacré dont j'avais vu l'image en elle. Enfin, tous à la fois reconduisirent l'enfant et la remirent, dans sa plus belle parure, aux mains de ses parents émus. Anne la pressa contre son cœur, et l'embrassa avec une tendresse mêlée de vénération. Joachim, profondément touché, lui prit la main d'un air pénétré et respectueux. La sœur aînée de Marie l'embrassa bien plus vivement qu'Anne, dont une gravité et une modestie extrêmes réglaient tous les mouvements. La petite nièce de la sainte enfant lui jeta les bras au cou avec une joie enfantine. Tous les assistants lui donnèrent un dernier salut, après quoi on lui enleva ses vêtements du temple, pour lui remettre ses habits ordinaires.

CHAPITRE XVI

Départ pour Jérusalem.

Dès lors tout fut en mouvement pour les préparatifs du départ, et le lendemain le jour commençait à peine qu'on se mettait en route pour Jérusalem. Marie, âgée d'un peu plus de trois ans, délicate et gracieuse, était aussi avancée qu'un enfant de cinq ans. Oh ! qu'elle

térieux du pain et du vin qui voile l'union sacramentelle de Jésus avec nous tous. Les vertus et les dons qui ornaient Marie, représentés par ces vêtements symboliques, la préparaient à être le digne temple de Dieu. C'est ce qu'exprime le dais de pierres précieuses, qui semble entourer son cœur et qui rappelle cette cité de Dieu, ce temple de l'Agneau sans tache, bâti tout entier de pierres précieuses dont il est parlé dans l'Apocalypse (ch. XXI).

était aimable et douce, et pourtant sérieuse et grave ! Impatiente de se voir bientôt au temple, elle se hâta de quitter la maison de son père.

Au milieu du cortège, je remarquai particulièrement deux jeunes garçons qui paraissaient étrangers à la famille et qui ne faisaient de signes d'intelligence à aucun de ses membres. Il semblait même que personne ne les vît. Ils étaient gracieux et aimables, portaient une chevelure blonde et bouclée, et tenaient de longues bandes écrites en lettres d'or et roulées autour d'un bâton. Le plus jeune portait son rouleau comme un jouet ; il gambadait comme un enfant et jetait le rouleau en l'air par manière de jeu. Je ne saurais dire combien ces enfants me plaisaient. Ils ne ressemblaient à aucun de ceux qu'ils accompagnaient. Ils me parlaient avec joie de l'accomplissement de leurs prophéties ; c'étaient en effet deux figures symboliques de Moïse et d'Elie (1).

Le plus grand tenait son rouleau avec beaucoup de gravité. Il m'y indiquait le passage du troisième chapitre du second livre de Moïse, quand Dieu lui apparaît dans le buisson ardent et lui commande d'ôter ses souliers. Il m'expliqua que, comme le buisson avait brûlé sans se consumer, ainsi brûlait dans Marie enfant le feu de l'Esprit-Saint, sans, pour ainsi dire, qu'elle en eût conscience. C'était encore un présage de l'union prochaine de la Divinité avec l'humanité, il m'expliqua aussi l'ordre donné à Moïse d'ôter ses souliers. Désormais, semblait-il dire, les choses allaient se dépouiller de leur enveloppe et se montrer dans leur véritable nature ; la loi recevait son accomplissement ; il y avait ici plus que Moïse et les prophètes.

(1) Moïse et Elie apparaissent à l'état d'enfance pour accompagner Marie au temple. C'est que la loi et les prophètes commencent à trouver en elle leur réalisation. Cette réalisation ne devant atteindre sa plénitude qu'en Jésus-Christ, ces saints personnages se montrent à l'état d'enfants.

L'autre enfant portait son rouleau comme un drapeau flottant au vent : il semblait indiquer avec quelle allégresse Marie entraît dans la carrière qui la devait conduire à la maternité du Rédempteur. Sa manière enfantine de jouer avec son rouleau représentait l'innocence enfantine de Marie, qui jouait comme toute autre enfant, elle sur qui reposaient des destinées si saintes et de si hautes promesses. Marie les vit, et ne dit rien ; c'est ainsi qu'on voit quelquefois, dans son enfance, apparaître auprès de soi de saints enfants et qu'on n'en dit rien à personne, parce que dans cet état on est tout à fait calme et recueilli. L'un des textes qu'ils me montrèrent disait : « Que le temple était magnifique, mais que cette enfant renfermait quelque chose de plus magnifique encore. » Ils chantaient ensemble le psaume XLIV^e : « *Eructavit cor meum* », et le psaume XLIX^e : « *Deus decrum locutus est* », qu'on devait chanter, me dirent-ils, lors de l'admission de l'enfant au temple (1).

A Béthoron, à six lieues environ de Jérusalem, la sainte famille fut reçue, par plusieurs amis, dans la maison de l'un d'eux qui était maître d'école. Il instruisait et formait de jeunes lévites, et il y avait chez lui plusieurs enfants. Ce fut une véritable fête, et la jeune Marie parut en faire toute la joie. On la conduisit dans une grande salle, accompagnée d'autres enfants ; on la plaça sur un siège élevé, disposé pour elle en forme de trône. Le maître de l'école, ainsi que beaucoup d'autres, lui adressait des questions nombreuses : la sagesse de ses réponses les remplit d'admiration, et ils déposèrent des couronnes sur sa tête.

(1) Ces deux psaumes conviennent parfaitement à tout ce que faisait et allait faire la jeune Marie. Le XLIV^e exprime le mariage spirituel de Dieu avec l'Eglise et avec l'âme fidèle : Marie, qui allait se consacrer à Dieu, était la plus haute réalisation de ce mystère. Le XLIX^e exprime l'immolation spirituelle qu'il faut faire à Dieu de soi-même ; Marie réalisait dans toute sa perfection cette offrande.

La chère petite Marie ne contenait plus sa joie de se voir si près du temple ; Joachim la pressa sur son cœur et lui dit, les yeux baignés de larmes : « O mon enfant, peut-être ne te reverrai-je plus ! » Pendant le repas qu'on avait préparé à la sainte famille, Marie allait de l'un à l'autre pleine de grâce, puis revenait à sa mère et se serrait contre son sein, puis passait derrière elle et lui jetait les bras autour du cou. Marie avait trois ans et trois mois (1), mais elle était aussi avancée qu'un enfant de cinq à six ans.

CHAPITRE XVII

Arrivée à Jérusalem.

Enfin les voyageurs arrivèrent à Jérusalem. Ils entrèrent par la porte des Brebis. C'était là qu'on trouvait la piscine probatique, où on lavait pour la première fois les brebis destinées à l'immolation (2).

Jérusalem est une ville étrange. Il ne faut pas s'y figurer des rues pleines de gens qui vont et viennent, comme les rues de nos grandes villes, celles de Paris, par exemple. Les rues de Jérusalem sont tranquilles et solitaires, excepté aux abords des marchés et des palais, où l'on voit passer beaucoup de soldats et de voyageurs. Cette ville est entourée de plusieurs vallées escarpées qui s'étendent derrière elle. Ces vallées sont

(1) Elle va s'offrir au temple comme une victime spirituelle, à un âge qui correspond à celui de Jésus lorsqu'il s'immola sur le Calvaire. Marie est en toutes choses la dernière et plus parfaite figure de Jésus-Christ.

(2) Marie, qui vient s'offrir comme une victime au temple, est la brebis immaculée qui a enfanté l'Agneau de Dieu. Cette correspondance des figures de l'ancienne loi avec la réalité est admirable.

bordées de maisons dont les portes et les fenêtres ne donnent que du côté de la ville. Des ponts élevés et solides les traversent de distance en distance. Les chambres de chaque maison sont tournées du côté de la cour. De la rue, on n'aperçoit que la porte et quelquefois une terrasse qui domine le mur. Les habitants se tiennent d'ordinaire enfermés dans leurs cours ou dans leurs maisons, à moins qu'ils n'aillent au marché ou ne montent au temple.

Le cortège traversa une partie de la ville et arriva près du marché au poisson, à la maison du père de Zacharie. Un homme très âgé se trouvait là : je crois que c'était l'oncle de Zacharie. Ce dernier demeurait chez son père pendant tout le temps de son service au temple. Il était pour lors à Jérusalem ; son service finissait, et il ne prolongeait quelque peu son séjour que pour assister à la présentation de Marie. Plusieurs autres parents de Bethléem et d'Hébron, dont deux filles de la sœur d'Elisabeth, étaient encore dans cette maison ; mais Elisabeth ne s'y trouvait pas. Ces parents de Marie allèrent à sa rencontre jusqu'à un quart de lieue, par le chemin de la vallée : les jeunes filles portaient des couronnes et des branches d'arbres. On accueillit le cortège avec de grandes démonstrations de joie, et tous se rendirent à la maison du père de Zacharie, où des rafraîchissements attendaient les voyageurs. Ce dernier vint ensuite les prendre, et les conduisit de la maison de son père à une auberge voisine du temple, où on recevait les étrangers pendant les fêtes.

Quand on partit de Nazareth, la petite Marie était vêtue de son premier costume. Elle le quitta et se revêtit du second, avec le manteau bleu clair ; puis chacun prit rang comme en une procession. En tête était Zacharie avec Joachim et Anne, puis venait Marie, entourée de quatre jeunes filles de son âge, vêtues de blanc ; derrière elle suivaient beaucoup d'autres en-

fants que leurs parents accompagnaient. Ils passèrent devant le palais d'Hérode, devant la maison où devait résider Pilate, et arrivèrent à des degrés attenants à un mur de la ville. La petite Marie les monta seule avec un empressement et une joie extrêmes. Elle ne voulut point souffrir qu'on l'aidât : tous la regardaient avec admiration.

Joachim et Anne prirent, dans l'auberge voisine du temple, le logement que Zacharie leur avait loué, et se rendirent ensuite avec Marie dans une maison située plus haut et habitée par des prêtres. Là encore l'enfant, poussée et comme portée par l'ardeur de son âme, monta les degrés avec un élan extraordinaire. Deux prêtres, l'un très âgé, l'autre encore jeune, les accueillirent avec joie et bonté. Tous deux avaient assisté à l'examen de Marie et attendaient sa prochaine venue. Après quelques paroles échangées sur le voyage et sur la présentation de l'enfant, ils firent appeler une des femmes du temple : c'était une veuve âgée, qui devait prendre la conduite de la petite novice. Elle accueillit Marie avec une dignité affectueuse. Celle-ci se montra grave, respectueuse et humble. Quand on eut instruit la veuve de tout ce qui concernait la jeune enfant, il y eut quelques instants d'entretien sur la cérémonie de la présentation.

Le lendemain matin, Joachim conduisit les victimes au temple, pour y être inspectées par les prêtres. Les animaux rejetés furent menés au marché des bestiaux. Ceux que les prêtres avaient acceptés furent conduits dans la cour du temple. Avant l'immolation, Joachim mit la main sur la tête de chaque victime, et il reçut dans un vase le sang et quelques parties des animaux immolés.

Les sacrifices terminés, il y eut fête et repas solennels dans l'auberge occupée par nos saints hôtes. On y pouvait compter cent personnes, et dans le nombre il y avait plusieurs enfants, dont vingt-quatre jeunes fil-

les de différents âges. Je vis, parmi elles, Séraphia, qui, après la mort de Jésus, reçut le nom de Véronique. Elle était déjà grande et pouvait avoir dix ou douze ans. On couronna de fleurs Marie et ses compagnes ; on para de fleurs semblables sept flambeaux. Plusieurs prêtres et lévites prirent part au festin. Comme ils se montraient surpris des magnifiques offrandes de Joachim, il leur répondit qu'il n'avait rien su faire de trop pour témoigner sa reconnaissance au Seigneur, qui dans sa miséricorde avait enfin exaucé ses prières et effacé l'affront reçu dans ce même temple, lors du rejet de son offrande.

CHAPITRE XVIII

Présentation de Marie dans le temple.

L'heure vint enfin où Marie devait être conduite au temple. Le cortège était magnifique. Anne marchait en avant avec sa fille aînée et sa petite fille Marie de Cléophas ; puis venait la sainte enfant, en robe et manteau bleu de ciel, le cou et les bras ornés de couronnes et portant à la main un flambeau entouré de fleurs. A sa droite et à sa gauche, trois petites filles en robes blanches brodées d'or, avec des manteaux bleu clair, entourées de guirlandes de fleurs, portaient comme elle des flambeaux. Venaient ensuite les autres vierges, en habits de fête. Les femmes fermaient la marche.

Partout on se réjouissait à l'aspect de ce beau cortège. Des honneurs lui étaient même rendus à la porte de plusieurs maisons. Marie avait, dans son air et ses manières, quelque chose de saint qui touchait profondément.

Quand le cortège fut au seuil du temple, les servi-

teurs ouvrirent une vaste et lourde porte qui brillait comme l'or, et sur laquelle étaient sculptés des têtes, des grappes de raisin et des bouquets d'épis. C'était la porte Dorée ; cinquante marches y conduisaient. On voulut aider Marie à les franchir en lui prenant la main ; elle refusa. Elle monta toute seule, du pas le plus ferme et avec un pieux enthousiasme.

La porte formait une arcade prolongée ; Zacharie, Joachim et quelques prêtres l'y attendaient et l'y reçurent. Ensuite le cortège se divisa : les femmes et les enfants se rendirent au temple pour prier, Joachim et Zacharie allèrent au lieu du sacrifice. Dans une des salles, Marie fut encore questionnée par les prêtres ; sa sagesse ravit de nouveau tout le monde. Puis les prêtres se retirèrent, et Anne revêtit sa fille du grand costume bleu violet, lui mit le manteau et le voile, et lui plaça la couronne sur la tête (1).

L'holocauste de Joachim brûlait déjà, quand Anne se rendit avec Marie et ses jeunes compagnes au parvis du temple, dans l'endroit réservé aux femmes. Un mur surmonté d'une grille et percé d'une porte séparait ce lieu de l'autel des holocaustes. Du pied de ce mur, le parvis des femmes allait en montant, de sorte que, des places les plus éloignées, on pouvait entrevoir l'autel des holocaustes. Près de la porte se tenait Marie avec ses petites compagnes, et derrière elle Anne, avec plusieurs autres femmes parentes de l'enfant. Dans un coin du parvis se tenaient une troupe de jeunes garçons au service du temple. Ils étaient vêtus de blanc et jouaient de la flûte et de la harpe.

(1) Il est à remarquer que le tabernacle de Moïse avait des couvertures de fête de trois espèces, dont celle de dessous, qui était la plus belle, était bleue et rouge. Il y avait encore par-dessus une quatrième couverture plus grossière. De même aussi la très sainte Vierge, dont le tabernacle de l'alliance était la figure, avait, outre ses trois habits de fête, un habillement de tous les jours. Ces trois vêtements de Marie, comme les trois couvertures du tabernacle, indiquaient aussi les trois degrés de la vie spirituelle et des vertus.

Le sacrifice achevé, on dressa devant cette porte un autel couvert auquel on montait par plusieurs degrés. Joachim partit avec Zacharie et un autre prêtre ; tous trois se rendirent à l'autel : un prêtre et deux lévites s'y tenaient déjà debout avec des rouleaux et tout ce qu'il fallait pour écrire. Anne conduisit Marie devant l'autel. Elle s'agenouilla sur les degrés ; alors Joachim et Anne étendirent leurs mains sur la tête de leur enfant ; ils prononcèrent quelques paroles exprimant leur offrande, et les deux lévites écrivirent ce qu'ils disaient ; en même temps le prêtre coupait quelques cheveux de l'enfant et les jetait sur un brasier ; les jeunes filles chantaient le psaume XLIV^e : *Eructavit cor meum verbum bonum*, et les prêtres le psaume XLIX^e : *Deus Deorum Dominus locutus est* ; les jeunes garçons les accompagnaient de leurs instruments.

Deux prêtres prirent alors Marie par la main, et la conduisirent par des degrés à une place élevée, située au milieu du mur qui séparait du saint du temple le parvis des femmes. Ils placèrent la sainte enfant dans une sorte d'embrasure pratiquée dans la muraille ; de là elle avait vue sur le temple où paraissaient rangés plusieurs hommes consacrés sans doute au service des autels. Deux prêtres se tenaient de chaque côté de Marie, et sur les degrés plusieurs autres récitaient à haute voix des prières écrites sur des rouleaux. De l'autre côté du mur, un vieux prince des prêtres se tenait debout près d'un autel assez élevé : on pouvait voir du parvis la moitié de son corps ; on le vit offrir de l'encens ; dont la fumée s'éleva et se répandit autour de Marie.

En même temps, une figure symbolique l'entoura et remplit le temple, qu'elle obscurcit comme une nuée. A la poitrine de Marie une auréole se montrait, sorte de vase de lumière qui portait la très sainte bénédiction et la promesse de Dieu. Cette auréole paraissait comme englobée par l'arche de Noé, mais la tête de la

Vierge dominait tout et resplendissait au-dessus. Cette arche devint ensuite l'arche d'alliance avec le temple à l'entour. Puis cette image disparut, et le calice de la sainte cène, sortant de l'auréole, se dessina peu à peu sur le sein de la Vierge ; devant sa bouche paraissait en même temps un pain marqué d'une croix. Puis des rayons jaillissaient de tous côtés comme une couronne de lumière, et à l'extrémité des rayons plusieurs images exprimaient symboliquement tous les titres sous lesquels nos litanies nous apprennent à invoquer la Mère de Dieu. De ses deux épaules s'élevaient une branche d'olivier et une branche de cyprès ; derrière elle s'étalait un beau palmier, et les deux branches d'olivier et de cyprès montaient et se croisaient au-dessus du palmier. Dans les intervalles des palmes se voyaient tous les instruments de la passion de Jésus-Christ. Le Saint-Esprit, sous une forme ailée, qui tenait plus de l'homme que de la colombe, planait sur tout le tableau, et par-dessus encore le ciel semblait s'ouvrir, et l'on entre-voyait la Jérusalem céleste, la cité de Dieu avec ses palais, ses jardins et les futures demeures des élus. Tout y était plein d'anges, et la gloire qui environnait Marie était aussi toute remplie de têtes angéliques

Qui pourrait rendre ces merveilles innombrables naissant les unes des autres et se succédant avec une variété infinie ? Tout ce que la loi ancienne et nouvelle, et l'éternité même, renferment sur Marie, parut dans cette vision (1). Je ne puis lui comparer que celle qui me fut accordée de l'admirable saint rosaire. Que de gens confiants dans leur science sont bien inférieurs,

(1) Ce tableau exprime l'enchaînement des mystères chrétiens qui se sont réalisés par l'intermédiaire de Marie. D'abord la sainte Vierge préparée par le règne des figures, telles que l'arche de Noé, l'arche d'alliance et le temple. Puis Marie devenant elle-même le temple dans lequel le Verbe doit s'incarner. Enfin la Mère de Dieu donnant naissance, par Jésus-Christ, aux mystères de la Rédemption et de l'Eucharistie, qui nous ouvrent le ciel : voilà tout ce que contient et prépare l'oblation que Marie fait ici d'elle-même à Dieu.

pour l'intelligence de cette belle dévotion, à de pauvres et humbles chrétiens qui le récitent avec simplicité ! Combien ceux-ci n'en relèvent-ils pas l'éclat par leur obéissance, leur piété et leur humble confiance dans l'Eglise qui les conduit !

Pendant cette vision de la gloire de Marie, les magnificences du temple, ses murs si splendidement ornés ne s'offraient à moi que comme un fond terne et obscur ; le temple disparut même complètement, perdu dans la gloire. Tandis que les destinées de la jeune Vierge se déroulaient à mes yeux dans ces apparitions, je ne la vis plus sous la forme d'une enfant, mais sous celle d'une Vierge grande et planant en l'air : je voyais pourtant à travers l'image, et les prêtres, et la fumée de l'holocauste et tout le reste : on eût dit que le prêtre placé derrière elle prophétisait ; il paraissait inviter le peuple à rendre grâces et à prier, annonçant que cette enfant deviendrait quelque chose de grand. Tous ceux qui se trouvaient au temple étaient très recueillis et profondément émus, bien qu'ils ne vissent pas l'apparition. L'image disparut peu à peu comme elle s'était formée ; à la fin je ne vis plus que l'auréole du cœur de Marie et l'éclat de la bénédiction de la promesse. Puis cette vision disparut aussi, et il ne demeura que l'enfant dans sa prière et debout entre les deux prêtres.

Les prêtres prirent alors les couronnes qu'elle portait aux bras et le flambeau qu'elle tenait à la main, et les donnèrent à ses compagnes. Ils couvrirent sa tête d'un voile brun, lui firent descendre les degrés et la conduisirent dans une salle voisine où six vierges du temple s'avancèrent au-devant d'elle en jetant des fleurs. Là se trouvaient Noémi, sœur de la mère de Lazare, la prophétesse Anne et une troisième femme, ses maîtresses futures. Les prêtres remirent l'enfant entre leurs mains et se retirèrent. Joachim, Anne et les plus proches parents de la petite Vierge étaient près

d'elle. On chanta un dernier hymne, et Marie prit congé de toute sa famille. Joachim était plus ému que tous les autres : il prit sa fille entre ses bras et la pressa contre son cœur. « Souviens-toi de mon âme devant Dieu », lui dit-il d'une voix entrecoupée par les larmes. Enfin Marie se rendit, avec ses maîtresses et les jeunes filles, dans le lieu assigné au logement des femmes : c'étaient des pièces pratiquées dans les gros murs du temple, et d'où l'on pouvait, par des passages et des escaliers, monter à des oratoires, à côté du Saint et même du Saint des saints. Les parents de Marie retournèrent alors à la salle voisine de la porte Dorée, où ils prirent un repas avec les prêtres.

Dieu avait lui-même pris soin de l'éclat et de la solennité de la fête ; des révélations avaient été faites. Du reste, les parents de Marie étaient dans une belle aisance ; s'ils vivaient pauvrement, ce n'était que pour se mortifier et trouver le moyen de faire plus d'aumônes. C'est ainsi qu'Anne, pendant un temps considérable, ne prit à ses repas que des aliments froids. Mais ils traitaient fort bien leurs gens, et prenaient soin de les doter quand ils se mariaient. Parmi tous ceux qui priaient au temple, un grand nombre avait suivi le cortège et l'accompagnait à la porte. Il semblait que plusieurs eussent un pressentiment des hautes destinées de la petite Vierge. Sainte Anne, ravie, s'était écriée devant quelques femmes : « Voici l'arche d'alliance, le vase de la promesse qui entre dans le temple. » Le père, la mère et les autres parents de Marie retournèrent ce jour même à Béthoron.

Chez les vierges du temple la fête continuait encore. Marie dut demander à toutes les maîtresses et à toutes les jeunes filles successivement, si elles consentaient à la souffrir parmi elles. Ainsi le voulaient les usages du temple. Les jeunes filles prirent ensuite un repas, et l'on termina par la musique et les danses. Le soir, Noémi, l'une des maîtresses, conduisit la sainte Vierge

dans sa petite chambre, qui avait vue sur le temple. Il y avait une petite table, un escabeau et une étagère à chaque coin de la cellule. Marie exprima son désir de se lever plusieurs fois chaque nuit, mais Noémi ne le lui permit point encore.

CHAPITRE XIX

Vie de la sainte Vierge au temple.

J'ai vu souvent Marie debout sur l'escabeau de sa chambre, un rouleau à la main et lisant des prières. On ne pouvait la regarder sans émotion : elle portait une robe à raies blanches et bleues et à fleurs jaunes ; elle était d'une adresse au-dessus de son âge, et ourlait, dès le commencement, du linge blanc pour les prêtres. Ainsi grandit-elle dans l'étude, le travail et la prière. Elle filait, tissait, tricotait pour le service du temple, lavait les linges et nettoyait les vases. Je la vis souvent en prière et en méditation. Comme tous les saints, elle ne mangeait que pour se soutenir, et jamais d'autres mets que ceux dont son vœu lui permettait l'usage.

Outre les prières prescrites, Marie, dévorée du désir de la Rédemption, en faisait de continuelles ; sa vie n'était qu'une prière intérieure incessante ; mais elle faisait tout modestement et en secret. C'était, par exemple, à l'heure où tout le monde dormait qu'elle se levait et priait Dieu. Les larmes accompagnaient souvent sa prière, et elle paraissait environnée comme d'une auréole. Elle se voilait alors, et elle baissait pareillement son voile chaque fois qu'elle parlait aux prêtres ou qu'elle descendait dans une des salles adossées au temple, pour recevoir sa tâche ou apporter son ou-

vrage. Ses oraisons n'étaient qu'une extase continuelle. Ravie au-dessus de la terre, elle avait l'âme comme attachée à la source des consolations divines. Ses soupirs, aspirant à l'accomplissement de la promesse, étaient d'une véhémence inexprimable; et cependant son humilité lui permettait à peine le désir d'être la dernière des servantes de la Mère du Rédempteur.

La maîtresse de Marie, Noémi, était âgée de cinquante ans. Elle était affiliée aux Esséniens, ainsi que les autres femmes attachées au service du temple. Marie apprenait d'elle à travailler. Elle lui aidait à nettoyer le linge et les vases tachés par le sang des victimes; elle préparait la nourriture des prêtres et des femmes du temple. Plus tard, elle prit une part encore plus active à ces travaux. Zacharie la visitait quand venait son tour de remplir les fonctions sacerdotales; Siméon la connaissait aussi.

La haute vocation de Marie ne pouvait rester entièrement ignorée des prêtres. Il y avait en elle, même à cet âge tendre, une telle grâce, une telle sagesse, un tel ensemble de conduite et de manières si extraordinaire, que toute son humilité ne pouvait parvenir à les cacher. Aussi beaucoup de vieux et saints prêtres écrivaient déjà sur des rouleaux ce qui lui arrivait et ce qu'ils voyaient en elle.

CHAPITRE XX

Un ordre du ciel fait chercher un époux pour la très sainte Vierge.

Cependant Marie continuait d'obéir dans le temple aux pieuses matrones chargées de la conduire. Broder

les tentures du temple et les vêtements sacerdotaux, prendre soin de la propreté de ces vêtements et de tous les objets du culte, tels étaient les travaux ordinaires de Marie et de ses compagnes. Chacune d'elles avait sa cellule où elle priait et méditait. Ainsi vivaient-elles jusqu'à ce qu'elles eussent atteint l'âge nubile : on leur cherchait alors un époux. Il y avait, chez les pieux Israélites, comme une sorte de pressentiment que le mariage d'une de ces vierges devait concourir un jour à l'avènement du Messie. Et c'est ce qui en poussait beaucoup à conduire leurs filles au temple et à les consacrer à Dieu. Marie vécut ainsi dans le temple jusqu'à quatorze ans. C'était l'âge où elle devait en sortir pour se marier ; sept de ses compagnes devaient quitter le temple avec elle.

Elle reçut alors une visite d'Anne, sa mère. Joachim, son père, ne vivait plus, et Anne, sur un ordre du Ciel, avait épousé un second mari. Lorsqu'on annonça à Marie qu'elle devait quitter le temple et prendre un époux, elle parut toute troublée ; elle répondit au prêtre qu'elle désirait demeurer au temple ; qu'elle avait fait vœu de n'appartenir qu'à Dieu, et que le mariage n'avait aucun attrait pour elle.

Puis elle rentra dans sa cellule et pria quelque temps avec une ferveur extrême. Elle priait encore quand elle se sentit prise d'une soif dévorante ; elle descendit alors à une sorte de fontaine ou de réservoir, afin d'y puiser un peu d'eau. Elle y était à peine, qu'une voix d'en haut se fait entendre à elle, la console, la fortifie, et lui dit ne pas craindre d'accepter l'époux qui lui sera donné. Marie ne voyait rien, mais elle entendait parfaitement la voix.

Dans le même temps, un prêtre d'une extrême vieillesse était porté par d'autres prêtres dans le Saint des saints : c'était sans doute le grand pontife. Pendant qu'on offrait l'encens près de lui, il lisait des prières sur un rouleau. Tout à coup il est ravi en esprit : une

main mystérieuse lui apparaît et lui montre sur le livre le passage suivant d'Isaïe : « Une branche sortira de la racine de Jessé, et une fleur naîtra de sa tige » (*Isaïe*, xi, 1.) Quand le vieux prêtre revint à lui, il lut le passage indiqué, et il en comprit le sens profond.

Bientôt on vit des messagers se rendre de tous côtés dans les pays environnants. Ils convoquaient au temple tous les hommes de la race de David qui n'étaient pas mariés. Un grand nombre vinrent, et on leur présenta Marie. Parmi eux se faisaient remarquer un jeune homme de Bethléem animé du plus vif désir d'obtenir la main de la jeune vierge. Il était singulièrement pieux et ne cessait depuis longtemps de demander à Dieu, avec une grande ferveur, l'accomplissement des promesses.

Cependant Marie retourna dans sa cellule, où elle versa d'abondantes larmes ; elle ne pouvait se faire à l'idée qu'elle dût jamais cesser de demeurer vierge.

Pendant ce temps, le grand prêtre, inspiré d'en haut, distribuait des branches à tous les prétendants : par son ordre chacun marqua de son nom propre le rameau qui lui était donné, et le tint à la main pendant la prière et le sacrifice. Toutes ces branches furent ensuite rassemblées et placées sur un autel devant le Saint des saints, et il fut déclaré que celui dont la branche fleurirait était l'homme désigné par Dieu pour être l'époux de Marie de Nazareth.

Cependant on continuait le sacrifice et la prière. Le jeune homme de Bethléem priait, les bras étendus et à grands cris, dans une des salles du temple. Quelles larmes brûlantes ne versa-t-il pas lorsque, après le temps marqué, on leur rendit les branches, en leur disant qu'aucune n'avait fleuri, et qu'aucun d'eux n'était désigné par Dieu pour devenir l'époux de la jeune vierge ! Tous les autres retournèrent chez eux, mais le jeune homme prit le chemin du Carmel. Il y demanda

asile aux anachorètes qui y vivaient depuis Elie, et il continua de prier avec eux pour l'accomplissement de la promesse (1).

Les prêtres cherchèrent de nouveau dans la généalogie de David s'il n'y avait pas quelque autre descendant qu'ils n'eussent point remarqué. Ils y trouvèrent inscrite une famille de Bethléem composée de six frères, dont l'un, nommé Joseph, était depuis longtemps disparu. Ils le firent chercher, et on le trouva bientôt, travaillant chez un nouveau maître, dans un village situé près de Samarie, sur le bord d'une petite rivière.

CHAPITRE XXI

Jeunesse de saint Joseph. — Il est désigné d'en haut pour être l'époux de Marie.

Joseph, fils de Jacob, était le troisième de six frères. Ses parents demeuraient près de Bethléem, dans une grande maison qui avait appartenu à Isaï ou Jessé, père de David. Joseph, d'un caractère tout différent de celui de ses frères, était simple, doux, pieux et sans ambition. Il avait une intelligence vive, comprenait et retenait tout avec une grande facilité. Ses frères le rudoyaient, le maltrahaient, et inventaient tout ce qu'ils pouvaient pour le tourmenter. Il n'était pas de peine qu'ils ne lui fissent. S'il priait sous les galeries de la cour, à genoux et les bras étendus, ils s'approchaient sans bruit et le frappaient rudement par derrière. Une fois qu'il était ainsi à genoux, l'un d'entre eux vint, et se mit à le frapper. Joseph demeura immo-

(1) La tradition le nomme Agabus, et dans le tableau de Raphaël appelé vulgairement *Sposalizio*, il est représenté sous la figure d'un jeune homme qui brise un bâton sur son genou.

bile, sans paraître avoir rien senti ; l'autre alors redoubla si violemment, que le pauvre Joseph tomba en avant, la face contre les dalles. Je connus par là, qu'il avait été ravi en extase. Quand il revint à lui, il n'eut ni colère, ni pensée de vengeance ; il chercha seulement un lieu plus retiré pour continuer son oraison.

Il y avait dans le caractère de Joseph quelque chose de fort grave, et un goût très marqué pour la solitude ; mais ses parents n'approuvaient aucunement sa manière de penser et de faire. Il était, à leur gré, trop simple et trop humble. Ils auraient voulu qu'il employât ses talents à se faire dans le siècle une position brillante. Mais rien n'agréait moins à Joseph qu'une pareille pensée. Il n'aimait que la prière et le travail des mains. L'inimitié de ses frères alla bientôt si loin, qu'il lui fut impossible de demeurer dans la maison paternelle. Il avait, dans le voisinage, un ami dont les terres n'étaient séparées de celles de son père que par un ruisseau. Il reçut de lui tout ce qu'il fallait pour se déguiser, choisit une nuit pour s'enfuir et alla gagner ailleurs, dans l'état de charpentier, le peu qui lui était nécessaire pour vivre. Il pouvait avoir alors de dix-huit à vingt ans. Il travailla d'abord chez un charpentier de Libonah, et ce fut même là qu'il fit, à vrai dire, l'apprentissage de ce métier.

Il fut, chez cet homme, tellement bon, pieux et simple, que bientôt il gagna tous les cœurs. Il rendait avec humilité toutes sortes de services à son maître ; il ramassait des copeaux, rassemblait de grosses pièces de bois et les lui apportait sur ses épaules.

Ses parents crurent d'abord qu'il avait été enlevé par des bandits ; mais, au bout de quelque temps, son asile fut découvert, et il eut encore à subir les plus sanglants reproches de la part de ses frères. Ils ne pouvaient lui pardonner surtout la basse condition à laquelle il s'était réduit. Il y resta par humilité.

Cependant Joseph demandait à Dieu, de toute l'ar-

deur de son âme, de hâter l'avènement du Messie. Un jour que, pour pouvoir prier dans une plus grande solitude, il disposait une sorte de petit oratoire, un ange lui apparut et lui dit de cesser son travail : car, comme le patriarche Joseph avait eu autrefois entre les mains, par la volonté de Dieu, tous les grains de l'Egypte, ainsi, disait l'ange, le grenier du salut allait bientôt être confié à sa garde.

Joseph, dans son humilité, ne comprit rien à ces paroles, et continua à prier avec ferveur. Il vécut ainsi jusqu'au moment où il fut appelé à se rendre au temple de Jérusalem pour y devenir, en vertu d'un ordre du Ciel, l'époux de Marie.

Mandé par le grand prêtre, Joseph se rendit aussitôt à Jérusalem et vint se présenter au temple. Il dut, à son tour, tenir sa branche à la main pendant la prière et le sacrifice. Il ne l'eut pas plutôt déposée sur l'autel devant le Saint des saints, qu'elle poussa une fleur blanche semblable à un lis. En même temps le Saint-Esprit descendait sur lui sous une forme lumineuse. Joseph était donc l'homme destiné par Dieu à devenir l'époux de la sainte Vierge. Il lui fut présenté par les prêtres, en présence d'Anne, sa mère. Marie se soumit avec humilité : elle accepta celui qu'on lui donnait, sachant bien que tout était possible au Dieu qui avait reçu son vœu de n'être qu'à lui seul.

CHAPITRE XXII

Jean est promis à Zacharie.

« Il y avait alors un prêtre de la famille sacerdotale d'Abia, nommé Zacharie. Sa femme était comme

lui de la race d'Aaron, et s'appelait Elisabeth (1) ». La famille d'Abia était du nombre de celles qui faisaient tour à tour le service du temple.

Deux fois chaque année Zacharie avait à s'acquitter au temple de ses fonctions sacerdotales. Or, un jour que l'époque de ce service était proche, il ne put cacher à Elisabeth la tristesse qu'il en ressentait ; et le motif de cette tristesse était le mépris que lui témoignaient les autres prêtres, à cause de la stérilité de leur mariage. Tous deux habitaient Jutta, bourg situé à une lieue d'Hébron. Il y avait aussi des prêtres dans cette dernière ville, mais inférieurs à ceux de Jutta. Or Zacharie était le chef de ces derniers. Elisabeth et lui étaient très considérés, tant à cause de leur vertu qu'à cause de leur descendance directe de la race d'Aaron.

Avant son départ pour le temple, Zacharie se rendit, avec plusieurs autres prêtres, à une terre qu'il possédait dans les environs de Jutta. Il y avait là une maison entourée d'un jardin. Zacharie pria dans le jardin avec ces prêtres, et leur adressa une sorte d'instruction. C'était comme une préparation au service du temple. Dans cet entretien, il leur fit part aussi de sa tristesse et d'un pressentiment qu'il avait que quelque chose d'important allait lui arriver.

Bientôt tous se rendirent à Jérusalem : Zacharie y attendit quatre jours que son tour vînt d'offrir l'encens. Cependant il ne cessait de se rendre au temple et d'y prier. Le jour venu, il entra dans le Saint du temple, où se trouvait l'autel des parfums, devant le voile du Saint des saints. Le toit était ouvert, et laissait voir le ciel, au-dessus de sa tête. Zacharie fit brûler l'encens sur l'autel. Tout à coup une forme lumineuse descendit du côté droit de l'autel, et s'approcha de lui. Le trouble

(1) Ces paroles sont tirées de l'Evangile de saint Luc, ch. I. v. 5 et 6. Nous les donnons ici pour compléter ce court fragment sur Zacharie, que la sœur Emmeric, alors très malade, ne put donner qu'avec beaucoup de peine.

et la frayeur le saisissent, et il tombe du côté de la vision. Mais l'ange paraît, le relève, et s'entretient quelque temps avec lui. Je vis alors le ciel s'entr'ouvrir et deux anges monter et descendre sur une échelle. La ceinture de Zacharie était détachée et sa robe ouverte. Un des anges paraissait retirer quelque chose de son corps, tandis que l'autre introduisait dans son côté une sorte d'objet lumineux. Cet événement ressemblait à ce qui eut lieu le jour où Joachim reçut la bénédiction de l'ange pour la conception de la sainte Vierge.

Les prêtres avaient coutume de sortir du Saint aussi-
l'encens offert. Comme Zacharie tardait à revenir, le peuple qui priait au dehors en était dans l'inquiétude. Il parut enfin dans le parvis. Tous alors se pressèrent autour de lui et lui demandèrent pourquoi il était demeuré si longtemps. Mais il était devenu muet ; il ne savait plus que faire des signes de la main, montrant sa bouche et une tablette qu'il portait. La tablette fut aussitôt envoyée à Jutta et remise à Elisabeth. Il lui annonçait comment il avait perdu la parole, et comment Dieu avait daigné le consoler par une promesse. Elisabeth avait eu pareillement une révélation.

CHAPITRE XXIII

Du mariage de Marie et de Joseph.

Ce fut à Jérusalem, dans une maison voisine de la montagne de Sion destinée aux fêtes de ce genre, que furent célébrées les noces de Marie et de Joseph. Elles durèrent une semaine environ. Outre les maîtresses et les compagnes de Marie, beaucoup de parents d'Anne et de Joachim y assistèrent. Elles furent d'une magnificence extrême ; on immola des agneaux sans nombre.

La robe nuptiale de la très sainte Vierge était si admirablement belle, que les femmes qui l'avaient vue aimaient encore à en parler après bien des années. Elle avait été apportée par sa mère, et ce ne fut qu'avec peine que l'humble Marie consentit à s'en revêtir. On noua ses cheveux autour de sa tête ; on la couvrit d'un manteau bleu de ciel et d'un voile blanc qui pendait jusqu'au-dessous des épaules, et l'on plaça sur le voile une couronne enrichie de pierres précieuses.

La sainte Vierge avait une chevelure abondante d'un blond ardent, un front élevé, de beaux sourcils noirs arqués, de grands yeux ombragés de cils noirs et qu'elle tenait habituellement baissés, le nez fin, droit et long, le menton effilé, la bouche noble et pleine de grâce ; sa taille était assez élevée et elle portait cette riche parure de ses noces avec beaucoup de modestie, de grâce et de dignité.

Joseph avait une longue robe bleue, très ample ; il avait autour du cou un collet brun ou plutôt une large étole, avec deux bandes blanches qui pendaient sur sa poitrine.

Anne revint à Nazareth après les noces. Marie l'y suivit à pied, accompagnée de plusieurs vierges qui quittaient le temple. Joseph alla à Bethléem pour quelques affaires de famille : ce ne fut que plus tard qu'il se rendit à Nazareth.

Sainte Anne disposa pour eux une petite maison qu'elle possédait à Nazareth ; elle y demeura avec Marie pendant toute l'absence de Joseph. A l'arrivée de celui-ci, elle regagna sa propre demeure, et Marie versa bien des larmes en accompagnant sa mère, dont il lui fallait se séparer.



DEUXIÈME PARTIE

VIE CACHÉE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

CHAPITRE PREMIER

Annonciation de Marie.

Il y avait quelque temps que les deux époux vivaient à Nazareth, quand Joseph en partit pour aller, je crois, recueillir un héritage ou se procurer quelques instruments de travail. Marie demeura, avec sainte Anne, dans la maison que celle-ci leur avait donnée et qu'elle venait de faire réparer pour leur usage. Deux jeunes filles de ses anciennes compagnes du temple s'y trouvaient aussi avec elle.

Un soir, Marie se retira seule dans sa chambre ; elle revêtit une longue robe blanche avec une large ceinture et un voile d'un blanc jaunâtre ; elle s'agenouilla, baissa son voile, joignit ses mains sur sa poitrine et pria. Je la vis ainsi prier longtemps avec ardeur, le visage tourné vers le ciel. Elle implorait la Rédemption promise, la venue du Messie d'Israël, et la faveur d'avoir quelque part à la mission du Rédempteur. Elle fut ainsi longtemps immobile et en extase ; puis sa tête s'inclina doucement sur sa poitrine.

Alors une lumière éclatante parut s'abaisser du plafond de la chambre à la droite de la jeune Vierge ; et au sein de la lumière on vit un jeune homme à la chevelure blonde et flottante et éblouissant d'éclat : c'était

l'ange Gabriel. Il lui parla, et je vis les paroles sortir de sa bouche comme des lettres lumineuses ; je lisais et entendais ces lettres tout à la fois. Marie se tourna un peu vers lui, mais sans le regarder, retenue par son extrême pudeur. Comme l'ange continuait à parler, Marie tourna la tête vers lui, comme pour lui obéir, souleva son voile à demi, et répondit quelques paroles. L'ange parla pour la troisième fois ; Marie alors releva tout à fait son voile, leva les yeux vers lui et prononça les paroles de l'Evangile : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. »

La sainte Vierge était dans un profond ravissement. La lumière qui remplissait la chambre avait fait évanouir la lueur de la lampe. Le plafond paraissait enlevé, et le ciel se montrait ouvert sur sa tête. Alors, au-dessus de l'ange, un torrent de lumière me fit voir la sainte Trinité, sous la figure d'un triangle lumineux dont les rayons se pénétraient réciproquement. J'y reconnus ce qu'on ne peut adorer qu'en silence : le Dieu tout-puissant, Père, Fils, Saint-Esprit, qui n'est qu'un seul Dieu tout-puissant.

Quand la sainte Vierge eut dit : « Qu'il me soit fait selon votre parole », le Saint-Esprit apparut sous une figure ailée, qui cependant n'était pas celle de la colombe, son emblème ordinaire. La tête avait une face humaine ; des deux côtés tombaient comme deux ailes formées de lumière. Des mains et du cœur de la vision jaillissaient trois courants lumineux qui vinrent se réunir au côté droit de Marie.

Dès que cette lumière l'eut pénétrée, elle parut elle-même toute resplendissante et comme diaphane : c'était comme la fuite des ténèbres devant la clarté, le jour succédant à la nuit. Rien en elle ne demeurerait obscur : elle était inondée de splendeur et tout éblouissante. Puis l'ange disparut ; la lumière qui l'avait apporté se retira : le ciel semblait aspirer et absorber ce torrent de splendeur. Et quand il s'évanouit, il tomba, de ses

dernières lueurs sur Marie, une pluie de roses blanches et de feuilles vertes.

Pendant cette vision, je me sentis glacée de terreur, comme si j'eusse été menacée de quelque grand péril. J'aperçus un horrible serpent qui s'était glissé à travers la maison : il vint jusqu'à la porte de la chambre, et s'arrêta sur la troisième marche. Ce serpent, de la longueur d'un enfant, était large et plat vers la tête ; deux courtes pattes membraneuses naissaient à la hauteur de la poitrine, armées de griffes et munies d'une sorte d'aile comme l'aile des chauves-souris ; le serpent s'en servait pour ramper. Sa peau était tachetée des plus détestables couleurs, et il était encore plus difforme et hideux que le serpent du Paradis. Quand l'ange disparut, il mit le pied sur la tête du monstre, qui poussa un cri si horrible, que j'en frissonnai d'épouvante. Trois esprits apparurent alors, et le chassèrent du pied hors de la maison.

Après la disparition de l'ange, la sainte Vierge resta recueillie et dans l'extase. Je vis qu'elle reconnaissait et adorait l'incarnation du Sauveur en elle, sous la forme d'un petit corps humain lumineux, déjà parfaitement formé.

A Jérusalem, les femmes doivent s'arrêter dans le parvis du temple, elles ne peuvent pénétrer dans le Saint, comme les prêtres ; mais à Nazareth, c'est une vierge qui est elle-même le temple : le Saint des saints est en elle, le grand prêtre est en elle ; elle se tient seule près de lui. Oh ! combien cela est touchant, merveilleux, et pourtant simple et naturel ! Les paroles de David, dans le psaume XLV^e, sont accomplies : « Le Très-Haut a sanctifié son tabernacle ; Dieu est au milieu de lui, il ne sera pas ébranlé. »

Il était environ minuit quand je vis ce mystère. Anne ne fut pas longtemps à accourir auprès de sa fille : les autres femmes y vinrent aussi. Un mouvement merveilleux dans la nature les avait tirées du sommeil : un

nuage lumineux couvrait toute la maison. Mais quand Anne et ses compagnes aperçurent Marie à genoux et en extase, elles se retirèrent respectueusement.

Enfin la sainte Vierge se leva et s'approcha du petit autel qu'elle s'était dressé contre un des murs de son appartement ; elle alluma la lampe et pria debout. Elle lisait, sur un pupitre placé devant elle, les rouleaux écrits qui s'y trouvaient fixés. Vers le matin elle se coucha. Marie était âgée d'un peu plus de quatorze ans, lors de l'incarnation de Jésus-Christ.

Anne apprit par révélation que la promesse de Dieu était accomplie. La sainte Vierge savait qu'elle avait conçu le Messie, le Fils du Très-Haut ; mais elle ignorait encore que le trône de David, son père, que le Seigneur Dieu lui réservait, était un trône surnaturel, et que la maison de Jacob, sur laquelle il règnerait à jamais était l'Eglise, la société de l'humanité régénérée. Elle pensait que le Rédempteur serait un saint roi qui purifierait son peuple et lui donnerait la victoire sur l'Enfer ; elle ne savait pas encore que, pour racheter les hommes, ce roi dût souffrir une cruelle mort.

Il me fut expliqué pourquoi le Rédempteur avait voulu demeurer neuf mois dans le sein d'une mère et naître petit enfant, et non paraître comme Adam dans la force et la beauté de l'âge parfait ; mais je ne puis plus rendre clairement ces choses. Ce que j'en ai retenu, c'est qu'il voulait sanctifier de nouveau la conception et la naissance des hommes, souillés par le péché originel. Si sa mère fut Marie, et s'il ne parut pas plus tôt, c'est qu'elle seule fut ce que jamais nulle autre créature n'avait pu être avant ni après elle, le vase infiniment pur de la grâce, promis et préparé par Dieu pour l'incarnation de son Fils et la rédemption du genre humain. La sainte Vierge était la seule fleur entièrement pure de l'humanité, épanouie dans la plénitude des temps. Tous les enfants de Dieu, qui dès l'ori

gine travaillèrent à la sanctification des âmes, ont contribué à sa venue. Elle seule était l'or pur de la terre ; elle seule était la chair et le sang purs et sans tache de toute l'humanité, préparés, épurés, recueillis et consacrés à travers les générations de ses aïeux, prémunis et enrichis sous le régime de la loi, et s'épanouissant enfin dans le monde comme la plénitude de toute grâce. Prévue de toute éternité, Marie a passé dans le temps comme la mère de l'Eternel.

CHAPITRE II

Voyage de Marie et de Joseph à Hébron. — Rencontre de Marie et d'Elisabeth.

Quelques jours après l'Annonciation, saint Joseph revint à Nazareth. Il n'y avait encore passé que deux jours, et il avait plusieurs arrangements à y faire pour pouvoir exercer son métier. Il ne savait rien de l'incarnation du Verbe en Marie ; elle était mère du Seigneur mais elle était aussi sa servante, et gardait humblement son secret.

Aussitôt qu'elle sentit en elle la présence du Verbe fait chair, Marie eut le plus grand désir d'aller à Jutta, visiter sa cousine Elisabeth, que l'ange lui avait dit être au sixième mois de sa grossesse. Comme le temps approchait où Joseph devait célébrer la Pâque à Jérusalem, elle demanda à partir avec lui pour offrir à sa cousine les services que son état réclamait. Joseph et Marie se mirent donc en route pour Jutta. Ils menaient un âne, que pendant le trajet Marie seule montait de temps en temps ; leur voyage fut assez rapide.

Après avoir passé les fêtes de Pâque à Jérusalem, ils n'allèrent pas à Jutta par le chemin direct, mais

ils prirent du côté de l'orient un sentier détourné et plus solitaire qui traversait des bois, des landes, des prairies et des champs.

La maison de Zacharie était située sur une colline, non loin d'un ruisseau qui descendait des montagnes. Divers groupes d'habitations s'élevaient tout autour. Un pressentiment secret avait averti Elisabeth de l'arrivée de sa cousine, et elle en conçut un vif désir qui l'avait portée loin de sa demeure. Or Zacharie, revenant de Jérusalem après la fête de Pâque, fut tout effrayé de la rencontrer à une telle distance de leur habitation, dans l'état où elle se trouvait. Elle lui dit qu'elle était tout émue du pressentiment qu'elle avait que sa cousine Marie de Nazareth venait la voir. Zacharie s'efforça de lui ôter cette pensée ; il lui fit entendre par signes, et en écrivant sur sa tablette, qu'il était peu probable qu'une nouvelle mariée entreprît un si long voyage. Elle consentit donc à retourner à la maison.

Cependant elle ne pouvait renoncer à son pressentiment ; elle avait appris en songe qu'une femme de sa tribu avait conçu le Messie promis. Aussitôt elle avait cru que c'était Marie ; elle avait aspiré à la voir, et elle l'avait aperçue en esprit se dirigeant de loin vers elle. Elle avait donc préparé dans la maison une petite chambre avec des sièges pour la recevoir. Le lendemain elle était assise là, espérant toujours qu'elle allait arriver. Enfin elle se leva, et se porta sur la route à sa rencontre.

Elisabeth était grande et âgée ; son visage délicat et distingué était couvert d'un voile. Elle ne connaissait la sainte Vierge que sur ce qu'elle en avait oui dire. Marie la vit de loin, soudain la reconnut, et courut à elle, pendant que Joseph, retenu par un sentiment délicat, demeurait en arrière. Ce fut parmi les maisons voisines de celle de Zacharie que Marie aborda sa cousine. Tous les gens qui la rencontraient se retiraient respectueusement, frappés de sa beauté merveilleuse et

émus de la dignité surnaturelle qu'exprimait toute sa personne. Elisabeth et Marie se saluèrent affectueusement en se donnant la main ; je vis alors un éclat de lumière dans la sainte Vierge, et un rayon s'échapper d'elle vers Elisabeth, qui en éprouva une vive émotion. Elles passèrent rapidement devant tous ceux qui se trouvaient là, et arrivèrent en se tenant la main à la porte de la maison. « Soyez la bienvenue ! » dit alors Elisabeth à Marie.

Joseph conduisit l'âne dans la cour, le remit aux mains d'un serviteur, et se rendit sous un portique latéral à la rencontre de Zacharie. Il salua avec un humble respect le vénérable prêtre ; celui-ci l'embrassa affectueusement, et s'entretint avec lui en écrivant sur une tablette : car il n'avait pas encore dit une parole depuis l'apparition de l'ange.

Entrées dans la maison, Marie et Elisabeth s'embrassèrent très affectueusement en approchant leurs joues l'une de l'autre. Je vis de nouveau un rayon de lumière jaillir de Marie vers Elisabeth, qui en fut tout illuminée ; son cœur tout ému se remplit d'une sainte joie. Elle fit un pas en arrière, leva les mains au ciel, et pleine d'humilité en même temps que ravie de joie et d'enthousiasme : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, s'écria-t-elle, et le fruit de votre sein est béni. D'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne à moi ? Car votre voix n'a pas plutôt frappé mon oreille, lorsque vous m'avez saluée, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. Bienheureuse êtes-vous d'avoir cru, car ce qui vous a été dit de la part du Seigneur s'accomplira. » Après ces paroles, elle conduisit Marie dans la chambre qu'elle lui avait apprêtée, afin qu'elle pût s'asseoir et se délasser des fatigues du voyage. Alors Marie, laissant le bras d'Elisabeth, auquel elle s'appuyait, croisa les mains sur sa poitrine et dit ces paroles inspirées : « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit a tressailli d'al-

légresse en Dieu mon sauveur, parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante, et voici que désormais toutes les nations me diront bienheureuse, parce que Celui qui est puissant a fait en moi de grandes choses, et parce que saint est son nom, et sa miséricorde se répand d'âge en âge sur ceux qui le craignent. Il a déployé la force de son bras ; il a dissipé ceux qui s'enflaient d'orgueil dans les pensées de leur cœur. Il a renversé les puissants de leur trône et il a élevé les humbles. Il a rempli de biens les affamés, et il a renvoyé les riches les mains vides ; il s'est souvenu de sa miséricorde, et il a pris sous sa garde Israël, son serviteur, comme il l'avait promis à Abraham et à sa postérité, dans tous les siècles. »

Aussitôt, par un mouvement d'inspiration semblable, Elisabeth répéta tout le *Magnificat*, et toutes deux s'assirent ensuite. Combien j'étais heureuse ! je me suis assise tout près d'elles, et j'ai répété leurs prières. Oh ! que j'étais heureuse !

CHAPITRE III

Séjour de Marie chez Elisabeth. — Réflexions sur le mystère de la Visitation.

Cependant Joseph et Zacharie parlaient ensemble de l'accomplissement des promesses et de l'approche du Messie. Zacharie était un grand et beau vieillard ; il portait toujours sa tablette pour écrire ce que ses signes ne lui permettaient pas d'exprimer, et il était en toutes choses rempli d'ordre et de ponctualité.

Marie et Elisabeth étaient descendues dans le jardin, où elles étaient assises sur un tapis, sous un grand arbre, près d'une fontaine bordée de gazon, de verdure

et de fleurs. Elles mangeaient des fruits et des petits pains que Joseph avait apportés. Quelle simplicité et quelle frugalité touchantes ! Joseph avait résolu de retourner sans nul retard à Nazareth ; toutefois il demeura huit jours à Jutta. Il ignorait l'état de grossesse de la sainte Vierge. Marie et Elisabeth en gardaient fidèlement le secret : une sympathie surnaturelle établissait une entente mystérieuse et profonde entre leurs deux âmes.

Dans les jours qui suivirent, Marie et Elisabeth s'occupaient ensemble des travaux de la maison. La sainte Vierge partageait tous les soins du ménage ; elle apprêtait les objets qui devaient servir à l'enfant qu'on attendait. Entre autres travaux, elles tricotaient ensemble une grande couverture pour le lit d'Elisabeth pendant ses couches. Elles en brodaient les bords de fleurs et de sentences saintes. Elles préparaient aussi tout ce qu'Elisabeth voulait distribuer aux pauvres à la naissance de l'enfant. Durant ce voyage des saints époux, Anne envoya souvent sa servante dans leur maison de Nazareth, pour veiller à ce que tout y fût en ordre.

Pendant ces jours de commune vie, Marie et Elisabeth se réunissaient souvent dans leur petite chambre. Elles se tenaient debout, vis-à-vis l'une de l'autre, les mains jointes sur la poitrine, comme ravies en extase, et répétaient alors, en se répondant, le *Magnificat*. C'était le cantique d'actions de grâce pour l'accomplissement de la bénédiction mystérieuse de l'ancienne alliance. Dans une de ces rencontres, je vis une croix apparaître au-dessus d'elles. Il n'y avait pourtant pas encore de croix en honneur dans le monde. C'était comme si ces deux croix se fussent visitées (1).

La salutation de l'ange fut pour Marie comme une

(1) La croix du Rédempteur et celle de la pénitence de Jean le précurseur se préparaient et se rencontraient alors dans Marie et Elisabeth. La consolation n'est souvent qu'une préparation à la croix qui lui succède comme à la fleur le fruit.

consécration qui faisait d'elle l'Eglise de Dieu. A sa parole : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole », Dieu le Verbe entra en elle, salué par sa servante et par son Eglise ; dès ce moment Dieu était dans son temple, Marie était le temple et l'arche d'alliance du Testament nouveau. La salutation d'Elisabeth et le tressaillement de Jean étaient le premier culte offert à Dieu par l'Eglise, devant ce tabernacle. Au moment où la sainte Vierge dit le *Magnificat*, l'Eglise du nouveau testament et du nouveau mariage célébrait pour la première fois, par un *Te Deum*, l'accomplissement des promesses divines de l'ancienne alliance et de l'ancien mariage. Qui pourrait peindre la touchante sublimité de ce culte rendu par l'Eglise à son Sauveur, dès avant sa naissance !

Pendant que je voyais prier ces saintes femmes, j'obtins d'abondantes lumières sur le sens du *Magnificat* et sur le Saint-Sacrement, qui du sein de Marie se rapprochait de plus en plus de l'humanité. A ces mots du cantique : « Il a déployé la force de son bras (1) », j'ai vu plusieurs images symboliques du Saint-Sacrement de l'autel dans l'ancien Testament : entre autres Abraham sacrifiant Isaac. J'ai vu bien des choses depuis Abraham jusqu'à Marie, et j'ai remarqué toujours le Saint-Sacrement qui s'approchait de l'Eglise de Jésus-Christ, reposant encore dans le sein de sa mère. Mon état de souffrances et de nombreux dérangements m'ont presque tout fait oublier. Voici simplement ce qui m'en est resté.

Ainsi je vis tous ses ancêtres, dans la suite des temps. Ils formaient, de père en fils, trois fois quatorze générations, et de chacune d'elles partait un rayon lumineux se dirigeant vers Marie en prière. Cette vision offrait l'aspect d'un arbre généalogique, avec des branches lumineuses qui s'ennoblissaient de plus en plus. Enfin,

(1) Le très saint Sacrement est en effet la plus grande des merveilles de Dieu.

en un lieu désigné de cet arbre de lumière, j'eus, avec un plus grand éclat, la vision de la chair immaculée, du sang très pur de Marie, auxquels le Verbe voulait emprunter son humanité ; je les saluai d'une prière pleine de joie et d'espérance, comme un enfant qui verrait grandir, devant ses yeux, l'arbre de Noël. Dans cette image de l'approche de Jésus-Christ selon la chair et de son très saint sacrement, je voyais mûrir le froment destiné à nous donner le pain de la vie. La formation de la chair dans laquelle le Verbe s'est fait homme est un mystère ineffable que ne saurait exprimer clairement la pauvre créature humaine, encore enveloppée dans ce corps dont le Fils de Dieu et de Marie a dit que « la chair ne sert de rien, et que l'esprit seul vivifie ».

J'ai vu, dès l'origine du monde, de génération en génération, l'approche de l'incarnation de Dieu et celle du Saint-Sacrement ; puis la série des patriarches de la nouvelle alliance, représentants du Dieu vivant qui réside parmi les hommes comme victime et nourriture, et qui y résidera jusqu'à son second avènement au dernier jour (1). C'étaient les patriarches du sacerdoce, que l'Homme-Dieu avait transmis à ses Apôtres, et que ceux-ci ont transmis à leur tour, par l'imposition des mains, à leurs successeurs, sans interruption, de génération en génération. Par là j'ai reconnu que la généalogie de Notre-Seigneur, récitée devant le Saint-Sacrement, à la Fête-Dieu, renferme un grand et profond mystère. J'ai senti aussitôt que, de même que l'indignité de quelques-uns des ancêtres de Notre-Seigneur Jésus-Christ selon la chair ne les empêcha pas de former les degrés de l'échelle de Jacob, par lesquels Dieu est descendu jusqu'à l'humanité, de même les évêques prévaricateurs ne perdent point leur pouvoir de con-

(1) Les prêtres de la nouvelle loi succèdent aux patriarches de l'ancienne. Comme eux et d'une manière plus excellente, ils représentent le Christ, en préparant son règne définitif.

sacrer le Saint-Sacrement et de conférer la prêtrise. J'ai compris aussi pourquoi l'Ancien Testament s'appelle l'ancienne alliance, et le Nouveau Testament, la nouvelle alliance. La fleur suprême de l'ancienne alliance fut la Vierge des vierges, l'Epouse du Saint-Esprit, la Mère du Sauveur, le Vase honorable, le Vase insigne de dévotion, dans lequel le Verbe s'est fait chair. Ce mystère inaugure la nouvelle alliance, l'alliance virginale du sacerdoce et de tous ceux qui suivent l'Agneau : mariage qui est, comme dit saint Paul, un grand sacrement en Jésus-Christ et en l'Eglise.

Je vis d'abord nos premiers parents recevant de Dieu la bénédiction de la promesse dans le Paradis, puis un rayon venant d'eux et se dirigeant vers la sainte Vierge, qui entonnait le *Magnificat* en face d'Elisabeth ; ensuite j'aperçus Abraham qui recevait aussi, de Dieu lui-même, cette promesse : je surpris un rayon qui allait du patriarche à la sainte Vierge. Il me sembla même que, dès lors, Abraham demeurerait près du lieu où le *Magnificat* s'élança du cœur de Marie ; car le rayon, de lui à elle, partait d'un point très rapproché, tandis que ceux de personnages bien moins anciens paraissaient venir de lieux beaucoup plus éloignés. Puis les autres patriarches, qui avaient porté et possédé l'objet sacré de la bénédiction, m'apparurent, chacun avec un rayon allant jusqu'à Marie. Je vis aussi cette bénédiction se transmettre jusqu'à Joachim, qui, grâce à la plus haute bénédiction du tabernacle, devint le père de la très sainte Vierge Marie conçue sans péché ; de Celle en qui, par l'opération du Saint-Esprit, le Verbe s'est fait chair, de cette arche d'alliance du Testament Nouveau, où il daigna habiter pendant neuf mois, caché à tous les yeux, jusqu'à ce qu'enfin, la plénitude des temps étant accomplie, il nous ait été donné de contempler sa gloire, la gloire du Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité.

CHAPITRE IV

Suite du séjour de Marie chez Elisabeth. — Son retour à Nazareth.

Le sabbat étant venu, Zacharie, Joseph et six autres hommes priaient debout ; comme je le vis, une lampe les éclairait ; ils entouraient à dessein un coffre sur lequel étaient placés des rouleaux écrits. Pendant leurs prières, ils baissaient souvent la tête et levaient les bras en l'air, mais avec moins de véhémence que les Juifs actuels. Marie, Elisabeth et deux autres femmes se tenaient à part, derrière une cloison grillée, tout enveloppées dans leurs manteaux de prière.

Zacharie avait une longue robe blanche à manches étroites ; sa large ceinture, plusieurs fois roulée autour de son corps, était ornée de lettres. Il montra plus tard à Joseph son beau manteau de prêtre, de couleur blanche et pourpre, qui était très large et très lourd, et attaché sur la poitrine par trois agrafes.

Un soir, à la clarté de la lune, Joseph et Zacharie se mirent en voyage. Joseph avait à la main un bâton recourbé par le haut, et emportait, dans une valise, une petite cruche et des pains. Comme la nuit était d'une beauté remarquable, Marie et Elisabeth les accompagnèrent quelque temps.

A leur retour, elles entrèrent dans la chambre de Marie, allumèrent une lampe et récitèrent le *Magnificat*.

Marie resta trois mois chez Elisabeth ; elle assista à la naissance de Jean (1). Peu de jours après, et avant

(1) La sœur Emmerich ne put malheureusement point raconter la naissance de Jean-Baptiste. Voyez l'Evangile de saint Luc, ch. I, v. 56 à 79.

même qu'il fût circoncis, elle partit pour Nazareth. Joseph vint jusqu'à moitié chemin à sa rencontre.

De retour à Nazareth avec la sainte Vierge, Joseph s'aperçut qu'elle était enceinte ; et, comme il ignorait l'annonciation de l'ange, il fut assailli de doutes et d'appréhensions des plus cruelles. Aussitôt après son mariage, il s'était rendu à Bethléem pour régler des affaires de famille ; de son côté, Marie s'était retirée à Nazareth avec ses parents et quelques compagnes. C'était avant le retour de Joseph que l'ange l'avait saluée. Marie, dans sa timide humilité, avait gardé pour elle le secret divin.

Joseph dissimulait au dehors le trouble et l'inquiétude qui l'agitaient, et luttait en silence contre ses doutes. Marie, qui avait tout prévu d'avance, était grave et pensive, ce qui ajoutait encore à l'anxiété de Joseph. Bientôt les tourments de ce dernier furent tels, qu'il résolut de la quitter et de s'enfuir secrètement. Pendant qu'il était occupé de cette pensée, je vis un ange lui apparaître en songe pour le consoler.

CHAPITRE V

Préparatifs pour la naissance de Jésus-Christ.

Vers le même temps, un édit de César-Auguste, prescrivant le dénombrement du peuple et une levée d'impôts, fut publié dans la terre promise, et je vis une multitude de personnes parcourir le pays pour se rendre en divers lieux.

Déjà, depuis quinze jours, je voyais Marie occupée de toutes sortes de préparatifs pour la naissance de Jésus-Christ ; elle préparait des couvertures et des langes. Je la voyais dans la maison. Elle était dans un

état de grossesse fort avancé, et travaillait assise dans une chambre avec plusieurs autres femmes.

Anne, qui possédait de grands pâturages et des troupeaux nombreux, fournissait abondamment la sainte Vierge de tout ce qu'exigeait son état. Persuadée que Marie ferait ses couches dans sa maison et que tous ses parents viendraient la visiter, elle préparait tout pour la naissance de l'enfant de la promesse. De belles couvertures et de riches tapis étaient confectionnés. Je voyais même des fils d'or et d'argent qu'on employait à les broder. Tous ces objets, il est vrai, n'étaient pas destinés à la très sainte Vierge ; une grande partie devait être distribuée aux pauvres, qui en pareille circonstance, n'étaient jamais oubliés. Sainte Anne était très affairée ; elle allait et venait, distribuait la laine à ses servantes, et leur assignait leur tâche.

Quant à Joseph, il était à Jérusalem, où il avait conduit des têtes de bétail qu'il voulait offrir en sacrifice. De là il s'était rendu à Bethléem, pour prendre des renseignements sur le dénombrement, qui exigeait que chacun vînt dans son lieu natal. Il ne se fit pourtant pas inscrire encore, ayant le projet, après avoir accompagné Marie au temple pour sa purification, de revenir à Bethléem avec elle et de s'y établir. Je ne sais plus bien quels avantages il y voyait ; mais le séjour de Nazareth ne lui plaisait point.

Vers minuit, comme il passait par la plaine de Khimki, à six lieues de Nazareth, un ange lui apparut et lui ordonna de conduire Marie à Bethléem, car c'était là qu'elle devait donner naissance à l'enfant. Il lui indiqua les objets qu'il devait emporter avec lui ; ils étaient en très petit nombre, et les couvertures brodées en étaient nominalement exclues. Il devait aussi, outre l'âne qui servirait de monture à Marie, emmener avec lui une ânesse d'un an qui n'eût point encore mis bas. Il devait la laisser courir en liberté, et suivre toujours la route qu'elle prendrait.

Arrivé à Nazareth, Joseph fit connaître à Marie et à sa mère les ordres que l'ange lui avait donnés la nuit précédente. Toutes deux se rendirent ensemble dans la maison d'Anne, et je les vis tout disposer pour partir sans retard. Anne était tout attristée. La sainte Vierge savait que Jésus devait naître à Bethléem, mais son humilité lui avait imposé silence.

Elle le savait par les passages des prophètes sur la naissance du Messie. Elle conservait à Nazareth leurs écrits, qu'elle avait reçus de ses maîtresses, et que ces saintes femmes lui avaient expliqués. Elle les avait souvent lus, et dans ses ardentes prières, elle en avait toujours imploré l'accomplissement. Toujours elle avait appelé bienheureuse celle qui devait mettre au monde le saint enfant, elle avait désiré être la dernière de ses servantes. Jamais, dans son humilité, elle n'aurait pensé qu'un tel honneur pût lui être destiné. Sachant par les prophéties que le Sauveur devait naître à Bethléem, elle se conforma avec joie à la volonté divine, en entreprenant ce voyage, qui devait être très pénible pour elle dans cette saison, car il faisait souvent un froid très vif, dans les vallées qui coupaient les chaînes de montagnes.

CHAPITRE VI

Départ de Marie et de Joseph pour Bethléem.

Ce soir, je vis Joseph et la sainte Vierge partir de la maison d'Anne. Ils étaient accompagnés d'Anne, de Marie de Cléophas et de quelques serviteurs. Marie était assise sur le bât de l'âne. L'ânesse d'un an courait tantôt en avant, tantôt autour des voyageurs. Bientôt Anne et Marie de Cléophas firent aux saints voyageurs des adieux pleins d'émotion, et s'en retournèrent avec les serviteurs.

Je vis la sainte famille s'avancer par le chemin qui côtoyait les montagnes de Gelboë. Ils évitaient les villes et suivaient la jeune ânesse, qui prenait toujours les chemins de traverse. Ils arrivèrent ainsi près de la ville de Ghinim, du côté de Samarie, à l'une des propriétés de Lazare. La maison, située sur le haut d'un côteau, était entourée de vergers, et on y jouissait d'une vue très étendue. Joseph et Marie étaient liés d'amitié avec Lazare, et l'intendant, qui les avait connus dans un voyage antérieur, les reçut avec beaucoup de prévenance. Sa femme et lui s'entretenaient respectueusement avec la sainte Vierge ; ils s'étonnaient beaucoup de la voir entreprendre un si grand voyage, tandis qu'elle eût pu rester si commodément établie dans la maison de sa mère.

Après avoir quitté cette maison, ils durent longer une haute montagne ; il semblait que la vallée qui était à ses pieds fût couverte d'une gelée blanche. Pendant ce trajet, qui dura une grande partie de la nuit, la très sainte Vierge, qui souffrait beaucoup du froid, dit à Joseph : « Il faut nous arrêter ; je ne puis aller plus loin. » À peine eut-elle prononcé ces paroles, que la jeune ânesse s'arrêta et vint se placer sous un grand et vieux térébinthe, près d'une fontaine. Ils y firent une station : Joseph arrangea un siège avec des couvertures pour la sainte Vierge, qu'il aida à descendre de sa monture, et qui s'assit contre l'arbre. Il suspendit à une branche la lanterne dont il s'était muni.

La sainte Vierge implora Dieu, lui demandant de ne pas permettre que le froid lui fût nuisible. Aussitôt une grande chaleur se répandit dans tout son corps, et elle réchauffa de ses mains les mains de Joseph. Puis ils prirent un repas composé de petits pains, de fruits, et de l'eau de la fontaine près de laquelle ils étaient assis. Joseph ajouta à cette eau du baume qu'il portait dans un petit vase de terre. Il cherchait à consoler la sainte Vierge. Il était si bon ! Il souffrait tant de ce que

ce voyage était si pénible ! Il lui parla du bon logis qu'il espérait lui procurer à Bethléem. Il connaissait une famille de braves gens, où ils seraient très bien et à peu de frais. Il lui vanta d'ailleurs tout Bethléem, et lui dit tout ce qui pouvait la consoler. Cela m'inquiétait, car je savais bien que les choses iraient d'une tout autre manière.

La jeune ânesse, courant en liberté, avait quelque chose de frappant dans ses allures. Quand on ne pouvait se tromper de chemin, par exemple entre deux montagnes, elle courait derrière les voyageurs, ou les devançait de beaucoup ; mais quand la route se partageait, elle reparaissait toujours pour indiquer la direction qu'il fallait prendre ; elle fixait aussi le nombre et le lieu des stations en s'arrêtant d'elle-même, comme lors du campement sous le térébinthe.

Ce térébinthe était un vieil arbre sacré du bocage de Moreh, près de Sichem. C'était là que le Seigneur était apparu à Abraham qui se rendait en Chanaan, et lui avait promis cette terre pour héritage. Abraham, à cette occasion, érigea sous l'arbre un autel. Jacob, avant d'aller à Bethel pour offrir un sacrifice au Seigneur, avait caché, au pied du même arbre, les idoles de Laban et les bijoux de sa famille. Josué y avait dressé le tabernacle où reposait l'arche d'alliance (1), et y avait fait jurer au peuple d'abandonner ses idoles.

CHAPITRE VII

Suite du voyage de la sainte famille.

Je vis Joseph et Marie se remettre en marche, dès qu'ils eurent pris quelque repos ; ils arrivèrent, après un trajet de deux lieues, à une grande métairie. La

(1) Marie, qui se reposait en ce lieu, était le tabernacle et l'arche d'alliance véritables.

maîtresse du logis était absente, et son mari les renvoya, leur disant qu'ils eussent à se pourvoir ailleurs. Après avoir cheminé quelque temps, il s'aperçurent que l'ânesse était entrée dans une cabane ; ils l'y suivirent, et furent accueillis avec bienveillance par des bergers qui s'y trouvaient ; ceux-ci leur offrirent de la paille, des joncs et des branches pour faire du feu. Ces bergers se rendirent ensuite à la métairie d'où Joseph et Marie avaient été repoussés, et quand ils eurent raconté à la maîtresse de cette maison combien Joseph avait l'air bon et pieux, combien sa femme était belle et paraissait sainte, elle fit des reproches à son mari pour avoir repoussé de si dignes gens, et se rendit aussitôt à la cabane où s'était arrêtée Marie. Mais la timidité l'empêcha d'y entrer, et elle retourna chez elle pour prendre quelques aliments. Elle revint bientôt avec ses deux enfants trouver la sainte famille et lui porter offrande. Elle demanda pardon poliment et parut touchée de leur triste situation. Après que les voyageurs se furent rafraîchis et reposés, son mari vint aussi et s'excusa auprès de saint Joseph de ne l'avoir pas reçu. Il lui dit qu'à une lieue de distance il trouverait une bonne auberge où il pourrait s'arrêter pendant le sabbat. Ils se mirent alors en route.

Après avoir fait une lieue en montant, ils découvrirent, en effet, une grande maison entourée de jardins et de vergers, située sur le côté septentrional de la montagne ; le baume y croissait sur des arbrisseaux rangés en espaliers. La sainte Vierge avait mis pied à terre, et l'âne était conduit par Joseph. Dès qu'ils furent arrivés, Joseph demanda à être logé ; mais le maître de la maison répondit qu'il ne pouvait les recevoir, car l'auberge était pleine. La très sainte Vierge s'adressa à l'hôtesse qui était accourue, et lui demanda avec la plus touchante humilité de vouloir bien leur accorder un logement ; cette femme ressentit une émotion profonde, et l'hôte lui-même cessa de résister. Aus-

sitôt un gîte commode fut préparé par lui dans une cabane voisine, et l'âne fut placé dans l'écurie. L'ânesse n'était pas là ; elle courait dans les environs.

Joseph alluma une lampe et se mit, ainsi que la sainte Vierge, à réciter les prières du sabbat, avec une touchante piété. Après avoir fait une petite collation, ils se reposèrent sur des nattes étendues par terre.

Marie et Joseph passèrent tout le sabbat dans cette retraite. L'hôtesse présenta ses trois enfants à la sainte Vierge, et la femme qui la veille l'avait si charitablement traitée vint aussi la visiter avec ses deux enfants. Elles s'entretinrent familièrement avec Marie et furent très touchées de sa modestie et de sa sagesse.

Les enfants avaient apporté de petits rouleaux de parchemin ; la sainte Vierge les fit lire, leur donna des instructions et leur parla d'un ton si aimable, qu'ils ne la quittaient pas des yeux. Rien n'était plus touchant à voir et surtout à entendre. Dans l'après-midi, saint Joseph se promena avec l'hôtelier dans les jardins et les champs ; leur conversation était très édifiante. C'est, du reste, ce que j'ai toujours vu pratiquer dans ce pays le jour du sabbat, par les gens vraiment pieux.

Les bonnes gens de l'auberge avaient conçu une vive affection pour la très sainte Vierge. Touchés de son état, ils la prièrent affectueusement de rester chez eux et d'y attendre sa délivrance. L'hôtesse lui montra une chambre qu'elle mettrait à sa disposition, et lui offrit de grand cœur tout son dévouement et tous ses soins.

Cependant, le lendemain matin, Joseph et Marie continuèrent leur marche ; la sainte Vierge allait de temps en temps à pied. Le siège qu'elle occupait sur l'âne différait du bât dont se servent les paysans de nos campagnes ; il avait aux deux côtés opposés une sorte d'appui sur lequel reposaient ses pieds. L'attitude et les mouvements de la très sainte Vierge étaient singulièrement posés et décents ; elle s'asseyait alternativement à droite et à gauche. Joseph prenait grande attention

à ce que Marie fit halte souvent. Son premier soin, dès qu'ils s'arrêtaient quelque part, était de chercher une place commode où la sainte Vierge pût se reposer. Ils faisaient de fréquentes ablutions, et surtout se lavaient habituellement les pieds.

Il commençait à faire nuit, quand ils arrivèrent à une maison isolée, où Joseph demanda l'hospitalité. Le maître refusa, disant que sa demeure n'était point une auberge. En vain Joseph lui exposa-t-il l'état de la très sainte Vierge, la fatigue qui l'accablait et qui lui rendait impossible une plus longue marche ; en vain ajouta-t-il qu'il ne demandait pas à être obligé gratuitement, cet homme dur et grossier persista dans son refus, demandant, sans même ouvrir sa porte, qu'on le laissât tranquille, et au plus tôt. Joseph et Marie se remirent en route et trouvèrent enfin un hangar devant lequel l'ânesse s'arrêta. Joseph fit de la lumière et prépara une sorte de lit pour la sainte Vierge. Il introduisit ensuite l'âne, pour lequel il trouva de la litière et du fourrage. Après avoir pris un petit repas et avoir prié, ils dormirent là quelques heures.

Ils étaient à vingt-six lieues de Nazareth et à dix de Jérusalem. Jusqu'alors ils avaient constamment suivi les chemins de traverse qui allaient du Jourdain à Samarie, et aboutissaient à la grande route de Syrie en Egypte. Ces chemins étaient très étroits, surtout dans les montagnes et présentaient bien des pas difficiles ; mais les ânes y marchaient d'un pied ferme.

A plusieurs lieues au nord-est de Béthanie, Marie se trouva fatiguée et dans la nécessité de prendre quelque chose et de se reposer. Joseph alors, se détournant du chemin, la conduisit à une demi-lieue de là dans un endroit où il y avait un figuier ordinairement chargé de fruits et qu'il avait remarqué dans un voyage précédent. Cet arbre était entouré de bancs commodément disposés. Quand ils y arrivèrent, ils eurent le regret de n'y pas trouver un seul fruit, et s'en allèrent pénible-

ment jusqu'à une maison où ils prièrent qu'on les accueillît. Le maître fut d'abord très impoli, il regarda la sainte Vierge à la lueur de la lanterne, et railla Joseph de ce qu'il menait avec lui une femme si jeune et dont il devait être bien jaloux. Mais sa femme eut pitié de la sainte Vierge ; elle lui offrit avec bonté une chambre dans une aile de sa maison et lui apporta des petits pains. Le mari à son tour eut honte de sa rudesse ; il se montra bienveillant et vraiment hospitalier envers les saints voyageurs.

Plus tard, ils entrèrent dans une troisième maison habitée par un jeune ménage, qui les reçut avec politesse, mais sans empressement ; leurs hôtes étaient de riches paysans, livrés au commerce et tout occupés de leurs intérêts.

Joseph faisait des stations fréquentes à la fin du voyage, car la sainte Vierge était de plus en plus fatiguée. A sept lieues de Bethléem, Marie et Joseph demandèrent l'hospitalité à un berger, qui leur témoigna une parfaite bienveillance. Il ordonna qu'on les conduisît dans une chambre commode, et qu'on prît soin de leur âne. Un serviteur lava les pieds de Joseph et lui mit d'autres habits, afin de nettoyer les siens, qui étaient tout poudreux. Une femme rendit les mêmes services à la sainte Vierge. Après avoir pris leur repas, ils se reposèrent.

La maîtresse du logis se tint capricieusement renfermée ; elle avait regardé les voyageurs à la dérobée, et, comme elle était jeune et vaine, elle avait vu d'un œil jaloux la beauté de la sainte Vierge. Craignant d'ailleurs que Marie ne demandât à rester dans sa maison pour faire ses couches, elle ne parut pas, et contribua ainsi, par son impolitesse, à faire partir la sainte famille dès le lendemain. C'est la femme aveugle et toute courbée que Jésus trouva, trente ans après, dans cette même maison, et qu'il guérit, après l'avoir exhortée à être moins vaine et plus hospitalière.

Après un trajet de quelques lieues, Joseph et Marie arrivèrent à une grande auberge ; beaucoup de personnes y étaient rassemblées pour un enterrement. L'intérieur de la maison, au milieu de laquelle se trouvait le foyer avait été transformé en une grande et seule pièce, par la suppression de cloisons mobiles ; derrière le foyer étaient suspendues des tentures noires, et devant était placée une sorte de bière couverte aussi de noir, autour de laquelle priaient plusieurs hommes vêtus de longues robes de deuil, par-dessus lesquelles ils en avaient de blanches, mais plus courtes. Dans une autre chambre pleuraient les femmes, assises sur le plancher et tout enveloppées de leurs manteaux. Le maître et la maîtresse de la maison, tout occupés des funérailles, se bornèrent à saluer très poliment Joseph et Marie ; cependant les domestiques prodiguèrent aux étrangers les soins les plus empressés. Ils leur préparèrent un logement à part, en suspendant au plafond des nattes qui descendaient jusqu'à terre. Je vis plus tard les hôtes visiter la sainte famille et s'entretenir amicalement avec elle. Après avoir pris un peu de nourriture, Joseph et Marie prièrent ensemble et se livrèrent au repos.

Ils partirent pour Bethléem dès le lendemain, malgré les instances de leur hôtesse pour retenir Marie qui, disait-elle, lui semblait près d'accoucher d'un moment à l'autre ; Marie, après avoir baissé son voile, répondit qu'elle avait encore trente-six heures à attendre. Je vis, au moment du départ, Joseph parler de ses ânes avec l'hôte ; il fit l'éloge de ces animaux, et dit qu'il avait pris l'ânesse afin de pouvoir la mettre en gage en cas de nécessité. Comme les hôtes lui objectaient la difficulté de trouver un logement à Bethléem, Joseph répondit qu'il avait en cette ville des amis dévoués, et qu'il serait certainement bien reçu. J'étais toujours peinée de l'entendre parler avec tant d'assurance de la bonne réception sur laquelle il comptait.

Il en entretint encore Marie pendant la route. On voit par là que même d'aussi saints personnages peuvent se tromper.

CHAPITRE VIII

Arrivée de la sainte famille à Bethléem.

Bethléem était à trois lieues au sud de leur dernière station ; mais ils quittèrent la route du nord pour y entrer par le côté de l'ouest. Ils s'arrêtèrent d'abord sous un arbre au bord du chemin ; la sainte Vierge descendit de l'âne et mit ordre à ses vêtements. Puis Joseph se dirigea avec elle vers une grande maison située à quelques pas de la ville, entourée de bâtiments, de cours et d'arbres, sous lesquels beaucoup de gens avaient dressé des tentes. C'était l'ancienne demeure de la famille de David ; elle avait appartenu au père de Joseph. Ses parents et ses connaissances l'habitaient encore, mais ils firent semblant de ne pas le connaître et le traitèrent en étranger. C'était à ce moment la maison où le gouvernement romain faisait recueillir l'impôt.

Joseph accompagné de la sainte Vierge, s'y rendit en conduisant l'âne par la bride ; car tous les arrivants devaient s'y présenter pour recevoir un billet, sans lequel aucun étranger ne pouvait pénétrer dans Bethléem. On demanda à Joseph qui il était et, après avoir examiné plusieurs grands rouleaux suspendus aux murs, on en déroula deux et on lut sa généalogie et celle de Marie. Joseph apprit alors que Marie descendait, par Joachim, de David en droite ligne. Il était venu un peu tard payer l'impôt, mais on ne lui fit nul reproche : on lui demanda seulement quels étaient ses moyens d'existence ; il répondit qu'il n'avait pas de

terres, qu'il vivait de son métier et d'une part du revenu de sa belle-mère. Marie fut appelée à son tour devant les scribes, mais ils ne lui lurent rien, et dirent même à Joseph qu'il n'eût pas été nécessaire de l'amener avec lui; ils eurent l'air de le railler au sujet de la jeunesse de Marie, et je l'en vis un peu confus.

CHAPITRE IX

Joseph cherche en vain un logement

Joseph et Marie pénétrèrent à Bethléem, à travers les décombres et par une porte écroulée. Dans cette ville, les maisons étaient assez éloignées les unes des autres. Marie resta avec l'âne à l'entrée d'une rue, tandis que Joseph cherchait un logement tout auprès; mais ce fut en vain, car il y avait beaucoup d'étrangers dans la ville, et on y voyait une foule de gens qui allaient et venaient. Il revint donc, et dit à Marie qu'on ne pouvait pas trouver à se loger là, et qu'il fallait aller plus loin. Il conduisit l'âne par la bride, pendant que la sainte Vierge marchait à côté de lui. A l'entrée d'une autre rue, Marie s'arrêta de nouveau avec l'âne, pendant que Joseph allait de maison en maison, sans que dans aucune on voulût le recevoir. Il revint encore tout attristé. La même chose se renouvela à diverses reprises, et plus d'une fois Marie eut bien longtemps à attendre. Partout la place était prise, partout on le repoussait, et il finit par dire à la sainte Vierge : « Allons dans quelque autre quartier de Bethléem, où on nous donnera, sans aucun doute, un abri. » Ils suivirent alors une rue qui offrait plutôt l'aspect d'un chemin champêtre, car toutes les maisons étaient isolées et bâties sur de petits monticules. Là aussi, toutes les recherches furent inutiles.

Parvenus au côté opposé de Bethléem, ils trouvèrent une grande place déserte et située dans un fond. On voyait là une sorte de hangar, auprès duquel s'élevait un grand arbre dont les vastes branches pendantes formaient une sorte de toit. Joseph arrangea à la sainte Vierge un siège où elle pût se reposer, pendant qu'il chercherait à se faire accueillir dans l'une des maisons d'alentour.

Marie se tint d'abord debout, adossée contre l'arbre. Sa tête était couverte d'un voile blanc, et sa robe, pareillement blanche, sans ceinture, tombait en larges plis autour d'elle. Les passants la regardaient, sans se douter que leur Sauveur fût si près d'eux. Elle fut obligée d'attendre bien longtemps, et finit par s'asseoir au pied de l'arbre, les mains jointes sur la poitrine et la tête baissée. Combien elle était humble, résignée et patiente ! Enfin Joseph revint, mais sans lui annoncer un logis : à peine les amis dont il lui avait parlé avaient-ils semblé le reconnaître. Il était découragé, il pleurait, et Marie le consolait ! Il fit une dernière tentative ; mais, comme pour mieux faire agréer sa requête il parlait de la prochaine délivrance de sa femme, il s'attirait par là des refus plus formels.

Le lieu était solitaire ; à ce moment plusieurs passants s'arrêtèrent : ils regardaient de loin avec curiosité, comme c'est la coutume lorsqu'on voit quelqu'un demeurer longtemps à la même place au déclin du jour. Je crois que quelques-uns adressèrent la parole à Marie, et lui demandèrent qui elle était. Ce fut alors que je vis Joseph revenir tellement peiné, qu'il osait à peine s'approcher d'elle. Il lui dit que tout était inutile, mais qu'il connaissait, en avant dans la ville, une grotte où les bergers se retiraient souvent avec leurs troupeaux, lorsqu'ils venaient à Bethléem, et que là du moins, ils trouveraient un abri. Ce lieu lui était connu dès son enfance, car, lorsque ses frères le tourmentaient, il s'y était réfugié pour y prier. Si les ber-

gers y venaient, disait-il, il s'entendrait facilement avec eux. Du reste, il était rare qu'ils y séjournassent en cette saison. Lorsqu'elle y serait tranquillement établie, il ferait de nouvelles recherches.

CHAPITRE X

Description de la grotte de la Crèche et de ses environs.

La grotte était creusée dans le roc par la nature ; seulement, du côté du midi, où passait le sentier du vallon des bergers, on avait élevé un mur grossièrement travaillé. L'entrée principale, placée au couchant, conduisait, par un étroit passage, à une cave arrondie d'un côté, triangulaire de l'autre, qui s'étendait dans la partie orientale de la colline. Au-dessus de la paroi méridionale se trouvaient trois ouvertures grillées ; une quatrième ouverture semblable aux précédentes avait été ménagée à la voûte.

C'était dans la partie orientale de cette grotte, en face de l'entrée, que se tenait la sainte Vierge au moment où naquit de son sein la lumière du monde. Dans la partie méridionale se trouvait la crèche où fut adoré l'enfant Jésus. La crèche n'était autre chose qu'une auge creusée dans la pierre, et qui servait à donner à boire aux bestiaux.

Le long du chemin qui conduisait de la grotte à la vallée des bergers, il y avait sur les collines de petites maisons, et dans la plaine des hangars surmontés de toits de roseaux. A l'occident de la grotte, la colline s'abaissait dans une vallée sans issue, remplie d'arbres, de buissons et de prairies arrosées par un ruisseau. Sur la pente orientale du vallon s'ouvrait une autre grotte où avait été placé le tombeau de Mahara, nour-

rice d'Abraham. La sainte Vierge se retira souvent avec l'enfant Jésus dans cette grotte qui porte aussi le nom de *Grotte du Lait*.

Entre autres choses concernant la grotte de la crèche, il me fut révélé que Seth, l'enfant de la promesse, y avait été conçu et mis au monde par Eve, après une pénitence de sept ans. Dans ce même lieu déjà, un ange lui avait dit que Dieu lui donnerait cet enfant à la place d'Abel.

La grotte du tombeau de la nourrice d'Abraham avait un rapport symbolique avec la mère du Sauveur allaitant son enfant, pendant les jours de la persécution ; car, dans sa jeunesse, Abraham subit aussi une persécution figurative, dans laquelle sa nourrice lui sauva la vie en le cachant dans une grotte. On avait prédit au roi du pays où vivait Abraham que bientôt il devait naître un enfant qui lui serait funeste. Le roi prit des mesures en conséquence. La mère d'Abraham cacha sa grossesse, et pour mettre son fils au monde elle se réfugia dans une grotte. Mahara, sa nourrice, l'allaita aussi en secret. Elle vécut comme une pauvre esclave, travaillant dans une solitude, auprès d'une grotte dans laquelle était l'enfant qu'elle nourrissait. Plus tard, ses parents le reprirent auprès d'eux, et comme il était beaucoup plus grand que son âge ne l'eût fait croire, on le fit passer pour un enfant né avant la prédiction faite au roi. Encore enfant, il fut exposé à de grands périls, à cause de certaines manifestations merveilleuses, et sa nourrice le cacha une seconde fois. Je la vis qui l'emportait secrètement sous son large manteau. Plusieurs enfants de sa taille furent alors égor-gés (1).

Dès le temps d'Abraham, les femmes et les nourrices venaient faire leurs dévotions dans cette grotte, car

(1) Ces faits, que l'Ecriture ne nous a point conservés, nous font pressentir à quel point de perfection la divine sagesse a voulu porter la concordance prophétique des deux testaments.

on vénérât la nourrice d'Abraham comme un type de la sainte Vierge, de même qu'Elie, après l'avoir vue dans la nuée qui apportait la pluie, avait établi sur le Carmel une communauté pour l'honorer. Mahara, en allaitant celui qui fut la souche de la sainte Vierge, avait par là contribué à l'avènement du Messie. Un immense térébinthe, qui était au-dessus de cette grotte, répandait son ombre tout à l'entour. Abraham s'était quelquefois reposé avec Melchisédech sous cet arbre vénéré, près duquel les gens des environs aimaient à venir faire leurs prières.

CHAPITRE XI

Marie et Joseph s'établissent dans la grotte de la Crèche.

Le jour baissait déjà lorsque Joseph et Marie arrivèrent dans la grotte. L'ânesse, qui les avait quittés depuis qu'ils étaient entrés dans la maison paternelle de Joseph, revint au-devant d'eux, exprimant sa joie en bondissant. Alors Marie dit à Joseph : « Voyez : c'est certainement la volonté de Dieu que nous descendions ici. » Joseph se hâta de préparer en dehors un siège pour la sainte Vierge, afin qu'elle pût se reposer pendant qu'il pénétrerait dans la grotte et la déblaierait ; il vint à bout de préparer en sa partie orientale un espace assez commode. Après y avoir allumé une lampe, il y introduisit Marie, qui s'assit sur la couche qu'il avait soigneusement disposée au moyen de couvertures. Joseph lui témoigna encore son profond regret de n'avoir qu'un pauvre gîte à lui offrir ; mais Marie, au fond de son âme, était satisfaite et joyeuse.

Après avoir amené l'âne et l'avoir attaché assez loin d'eux pour qu'il ne causât aucune gêne, Joseph étendit,

devant les ouvertures de la voûte, des couvertures qui les garantirent de l'air extérieur ; puis il s'arrangea une couche près de la porte de la grotte.

Dès que le sabbat eut commencé, il récita, avec la sainte Vierge, les prières ordonnées par la loi ; et, après avoir fait une légère collation, il s'en alla à la ville. Marie s'agenouilla, fit sa prière du soir et se coucha sur le côté, la tête soutenue par un de ses bras qui reposait sur le chevet. La nuit était déjà avancée quand Joseph rentra ; il se mit aussitôt en prières, puis il alla prendre du repos sur le lit qu'il s'était fait.

Dans l'après-midi du sabbat, les Juifs ont coutume de se promener ; Joseph conduisit la sainte Vierge à la grotte de Mahara. Ils restèrent en prière et en méditation jusqu'à la clôture du sabbat, d'abord dans cette grotte, plus grande que celle de la crèche, puis sous l'arbre sacré.

Marie avait prévenu Joseph que la naissance de l'enfant aurait lieu à minuit, heure à laquelle se terminaient les neuf mois écoulés, depuis que l'ange du Seigneur l'avait saluée. Elle l'avait prié de ne rien épargner pour recevoir et honorer dignement, à son entrée dans le monde, l'enfant promis par le Seigneur, et surnaturellement conçu. Elle voulait aussi qu'il priât avec elle pour tous ceux qui avaient si durement refusé de la recevoir. Joseph, à son tour, proposa à la sainte Vierge d'appeler de Bethléem, pour l'assister, deux pieuses femmes qu'il connaissait ; mais elle répondit qu'elle n'avait besoin du secours de personne. Avec des perches et des nattes il fit pour Marie une tente séparée du reste de la grotte et de la place qu'il s'était réservée, puis il remplit la crèche d'herbes et de mousse, et y posa une couverture ; alors la très sainte Vierge lui annonça que le moment de sa délivrance était très proche, et lui demanda d'aller prier. Joseph, avant de s'éloigner, suspendit plusieurs lampes à la voûte de la grotte ; un bruit inaccoutumé s'étant fait entendre du

dehors, il sortit pour en connaître la cause. Il trouva là la jeune ânesse qui, abandonnée à elle-même, avait couru jusqu'alors dans la vallée des bergers ; elle bondissait toute joyeuse autour de lui. Il l'attacha et lui donna du fourrage.

En rentrant dans la grotte, Joseph jeta les yeux sur la sainte Vierge ; il la vit qui priait, agenouillée sur sa couche ; elle lui tournait le dos, et avait le regard fixé sur l'orient. Elle était tout entourée d'une lumière surnaturelle qui remplissait la grotte entière. Il regarda ces flammes, comme autrefois Moïse le buisson ardent ; puis, saisi d'une sainte frayeur, il se retira dans son réduit et s'y prosterna la face contre terre.

CHAPITRE XII

Naissance du Christ.

Je vis la lumière qui entourait Marie devenir de plus en plus éclatante ; la lueur des lampes allumées par Joseph s'était éclipmée. Vers minuit, la très sainte Vierge entra en extase, et je la vis élevée au-dessus de terre ; elle avait alors les mains croisées sur la poitrine, et sa large robe flottait autour d'elle en plis onduleux. La splendeur qui l'environnait augmentait sans cesse. La voûte, les parois et le sol de la grotte, comme vivifiés par la lumière divine, semblaient éprouver une émotion joyeuse. Mais bientôt la voûte disparut à mes yeux ; un torrent de lumière, qui allait toujours croissant, se répandit de Marie jusqu'au plus haut des cieux. Au milieu d'un mouvement merveilleux de gloires célestes, je vis descendre des chœurs angéliques, qui, en s'approchant, se montrèrent sous une forme de plus en plus distincte. La sainte Vierge, élevée en l'air dans

son extase, abaissait ses regards sur son Dieu, adorant Celui dont elle était devenue la mère, et qui sous l'aspect d'un frêle enfant nouveau-né était couché sur la terre devant elle.

Je vis notre Sauveur comme un petit enfant lumineux, dont la splendeur effaçait toute lumière autour de lui, couché sur le tapis, aux pieds de la sainte Vierge ; il me sembla d'abord qu'il était tout petit, puis il parut grandir sous mes yeux ; mais toute cette splendeur m'éblouissait tellement, qu'il m'est bien difficile d'exprimer ce que j'ai vu.

La sainte Vierge, toujours en extase, déposa un linge sur l'enfant, mais sans le toucher encore et le prendre dans ses bras. Ce ne fut que lorsqu'il se mut et pleura, que Marie, revenant à elle, le prit, l'enveloppa et le pressa sur son cœur. Puis elle s'assit, couvrit le Sauveur de son voile, et je crois qu'elle l'allaita. Je vis alors, tout autour d'elle, une foule d'anges, sous la forme humaine, se prosterner devant l'enfant et l'adorer (1).

Il s'était déjà écoulé une heure depuis la naissance de l'enfant, lorsque Marie appela Joseph, qui priait encore le front dans la poussière. Il vint, et se prosterna, plein de joie, de ferveur et de crainte. Ce ne fut que lorsque Marie l'eut invité à presser contre son cœur le don sacré de Dieu qu'il se leva, prit l'enfant dans ses bras et rendit grâces au Ciel, les yeux baignés de larmes.

Alors la sainte Vierge emmaillotta l'enfant Jésus. Elle n'avait apporté que quatre langes. Je vis ensuite Joseph et Marie s'asseoir par terre, l'un à côté de l'autre. Ils gardaient le silence et semblaient absorbés dans

(1) Saint Bonaventure, dans sa Vie de Notre-Seigneur, dit que tous les chœurs des anges vinrent, successivement et selon leur ordre, pour l'adorer. Ainsi fut vérifiée la parole de David citée par saint Paul : « Lorsqu'il introduit son premier-né dans le monde, il dit : « Que tous ses anges l'adorent. » (Voy. Ps. XCVI, v. 7, et Rom. ch. I, v. 6).

la contemplation. Devant eux était couché Jésus nouveau-né, emmaillotté ainsi qu'un autre enfant, mais beau et brillant comme un éclair. « Ah ! me disais-je, ici est renfermé le salut de tout l'univers, et personne ne s'en doute ! »

Ils déposèrent ensuite l'enfant dans la crèche, garnie de mousse et de belles plantes, sur lesquelles était étendue une couverture ; et tous deux restèrent là, chantant des hymnes de joie, les yeux baignés de larmes. Joseph transporta auprès de la crèche le siège et la couche de Marie. Je la vis, avant et après la naissance du Sauveur, sous un vêtement blanc dont elle était tout enveloppée (1). Elle était là, assise ou agenouillée, debout ou couchée, mais jamais malade, ni fatiguée.

CHAPITRE XIII

La naissance du Christ annoncée aux bergers.

Pendant la nuit où naquit le Sauveur, je vis en beaucoup de lieux, et jusque dans les contrées les plus lointaines, une joie et un mouvement extraordinaires. Les hommes au cœur pur étaient tout pénétrés de joie et d'espérance, et les méchants se sentaient saisis de terreur et d'angoisse. Des animaux même manifestaient leur contentement ; des fleurs, des plantes et des arbres paraissaient rafraîchis, et répandaient un parfum nouveau. Des sources jaillissaient de terre. Une, entre autres, jaillit d'une grotte voisine de la crèche, au moment même de la naissance du Sauveur. Enfin une vapeur brillante se répandit sur la vallée des bergers, tandis que Bethléem était couvert d'un nuage rouge et sombre tout à la fois.

(1) C'était sans doute un symbole de sa virginité dans la maternité divine.

Dans la vallée des bergers à une lieue et demie de la grotte de la crèche, le long des vignes qui s'étendaient jusqu'à Gaza, il y a une colline où étaient les maisons des trois chefs des bergers d'alentour ; à trois lieues de cette grotte s'élevait, au milieu d'arbres verdoyants, et au sommet d'une colline isolée, la tour des bergers, grand échafaudage en bois, de forme pyramidale, assis sur des quartiers de rochers. Les familles des bergers demeuraient à deux lieues de rayon autour de cette pyramide, dans des cabanes, séparées les unes des autres par des jardins et des champs. Leurs réunions habituelles se tenaient au pied de la tour.

Après la naissance de Jésus, les trois chefs des bergers, réveillés par des impressions mystérieuses, sortirent de leurs maisons, regardèrent autour d'eux, et virent avec étonnement une lueur merveilleuse planant au-dessus de la grotte de la crèche. Je vis aussi ceux des leurs qui étaient près de la tour s'agiter, monter sur l'échafaudage et regarder du côté de la crèche. Comme les trois premiers avaient les yeux tournés vers le ciel, une nuée lumineuse s'abaissa vers eux ; j'y vis un mouvement de formes et de figures, et j'entendis de plus en plus distinctement des chants d'une douceur et d'une harmonie ravissantes. Les bergers furent d'abord remplis de crainte, mais bientôt un ange se présenta à eux et leur dit : « Ne craignez rien, car je viens vous annoncer une grande joie pour tout le peuple d'Israël. Aujourd'hui il vous est né un Sauveur dans la cité de David : c'est le Seigneur Christ, et voici le signe auquel vous le reconnaîtrez : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » Tandis que l'ange annonçait ces choses, la lueur splendide allait toujours croissant, et je le vis alors entouré de cinq ou sept figures d'anges, grandes belles et lumineuses, qui louaient Dieu et chantaient : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Les bergers qui se trouvaient auprès de la tour eurent la même apparition, mais seulement un peu plus tard. L'ange se fit voir aussi à plusieurs pasteurs stationnant auprès d'une fontaine située à trois lieues de Bethléem à l'orient de la tour. Je ne les vis pas se rendre aussitôt à la grotte, dont ils étaient éloignés, les uns d'une lieue, les autres de deux ; mais ils se consultèrent pour savoir ce qu'il convenait d'offrir au nouveau-né, et préparèrent leurs présents aussi promptement qu'il leur fut possible. Ils n'arrivèrent à la crèche qu'au lever de l'aurore.

CHAPITRE XIV

La naissance du Christ annoncée en divers lieux.

Dans cette même nuit, j'aperçus dans le temple Noémi la maîtresse de Marie, la prophétesse Anne et le vieux Siméon ; puis je vis sainte Anne à Nazareth, sainte Elisabeth à Juttah : tous eurent des visions et des révélations sur la naissance du Sauveur. Le petit Jean-Baptiste sembla aussi éprouver une joie surnaturelle. Ils reconnaissaient Marie dans ces visions, mais ils ignoraient où l'événement miraculeux s'était accompli ; sainte Anne seule savait que Bethléem était le lieu du salut.

Je fus témoin, dans le même temps, d'un fait merveilleux qui se passa dans le temple de Jérusalem : les rouleaux de parchemin des sadducéens furent, à plusieurs reprises, jetés hors des armoires qui les renfermaient et dispersés de tous côtés (1). Les sadducéens, qui attribuaient cet accident à la sorcellerie, en furent très

(1) Les prophéties étaient accomplies. Les altérations de la loi étaient vaincues par l'apparition ici-bas du Verbe de vie.

effrayés, et donnèrent beaucoup d'argent pour qu'il restât secret.

A Rome, dans un quartier situé au delà du Tibre et habité par un grand nombre de Juifs, une source d'huile jaillit au moment de la naissance de Jésus.

La voûte d'un temple s'écroula, et une magnifique statue de Jupiter fut brisée en mille morceaux. Les païens effrayés firent des sacrifices, et demandèrent à l'idole de Vénus ce qu'un tel accident présageait. Alors le démon répondit par la bouche de l'idole : « Cela est arrivé, parce qu'une vierge pure a mis au monde un enfant. » A l'endroit où la source d'huile a jailli s'élève aujourd'hui une église consacrée à la Mère de Dieu (1).

Soixante-dix ans auparavant, il y avait à Rome une bonne et pieuse femme, appelée Cyrena (peut-être Juive), qui avait des visions et prophétisait. Lorsqu'elle vit qu'on couvrait d'or et de pierreries cette statue de Jupiter, elle dit publiquement aux païens qu'un jour viendrait où elle serait brisée en mille morceaux. Les prêtres des faux dieux la pressaient d'en préciser l'époque, et, comme elle l'ignorait, ils la mirent en prison et l'y retinrent jusqu'à ce que, grâce à une manifestation divine, elle pût leur répondre que ce serait quand une vierge pure aurait mis un fils au monde. A ces mots, on se moqua d'elle ; on la crut folle et la liberté lui fut rendue.

Les magistrats de la ville de Rome prirent des informations sur cet événement et sur l'apparition de la source d'huile. Lentullus, l'un d'eux, fut aïeul du prêtre et martyr Moïse, et de Lentulus, un des amis de saint Pierre.

L'empereur Auguste fut aussi témoin d'une apparition dans le ciel. Il vit une vierge sur un arc-en-ciel, et à ses côtés un enfant qui semblait lui appartenir. Il consulta, sur la signification de cette apparition, un

(1) Sainte-Marie au-delà du Tibre porte aussi le nom de Sainte-Marie à la Source d'huile : Sancta Maria de Fonte Olei. •

oracle depuis longtemps muet, qui répondit aussitôt « Cette vision annonce la naissance d'un enfant auquel tous les princes du monde seront soumis. » L'empereur fit alors élever un autel sur la colline au-dessus de laquelle avait eu lieu l'apparition, et le dédia, avec beaucoup de sacrifices, au *Premier-Né de Dieu*.

En Egypte au delà de Matarée, d'Héliopolis et de Memphis, une idole devint tout à coup muette. Le roi de ce pays fit offrir des sacrifices pour obtenir qu'elle recommençât à parler. Mais Dieu lui imposa de répondre qu'elle était contrainte à disparaître, parce que le fils de la Vierge était né ; elle ajouta qu'on devait élever un temple en cet endroit. Le roi fit enlever l'idole, et bâtit un monument qu'il dédia à la Vierge et à son enfant, et où on les honora selon les rites du paganisme.

A l'heure de la naissance de Jésus, les rois mages eurent une apparition merveilleuse. Adonnés à l'astrologie, ils avaient une tour placée sur une montagne. L'un d'eux s'y tenait constamment avec plusieurs prêtres, pour y étudier les astres. Ils écrivaient toujours et se communiquaient leurs observations. Pendant cette nuit, il me semble avoir vu deux d'entre eux sur cette tour. Le troisième habitait plus loin, à l'orient de la mer Caspienne. Je vis l'image qui leur fut montrée.

Ils virent, au-dessus de la lune, qui était dans sa croissance, un bel arc-en-ciel, sur lequel une vierge était assise. Sa jambe gauche était à demi relevée, tandis que la droite se reposait légèrement sur le croissant. A gauche de la vierge, il y avait un cep de vigne ; à droite une gerbe d'épis de froment, et devant elle un calice semblable à celui dont Notre-Seigneur se servit quand il fit la cène avec ses disciples. De ce calice ils virent s'élever un petit enfant, au-dessus duquel brillait un disque rayonnant de lumière, semblable à un ostensor. Du côté droit de l'enfant s'échappa une branche, d'où parut sortir une église octogone, ayant une grande

porte dorée et deux petites portes latérales. La vierge, qui tenait le calice dans sa main droite, le plaça, avec l'enfant et l'hostie, dans l'église, qui alors me parut très vaste. Au fond, j'aperçus une manifestation de la sainte Trinité ; enfin, je la vis se transformer en une cité brillante, image de la Jérusalem céleste.

Les rois, à cette apparition, éprouvèrent une joie indicible. Ils réunirent leurs trésors et leurs présents, et se mirent en chemin. Ah ! combien a été grande la miséricorde de Dieu envers les païens !

CHAPITRE XV

Adoration des Bergers.

Dès que le jour parut, les trois chefs des bergers arrivèrent à la crèche avec leurs présents. Ils amenaient en laisse des chevreaux très gracieux et très agiles, et apportaient des oiseaux, les uns vivants, les autres récemment tués.

Ils frappèrent timidement à la porte de la grotte. Joseph les accueillit avec bonté. Ils lui racontèrent ce que leur avaient annoncé les anges ; lui dirent qu'ils venaient rendre hommage à l'enfant de la promesse, et lui présenter leurs modestes offrandes. Joseph accepta leurs dons avec une pieuse reconnaissance, et les conduisit à la très sainte Vierge, assise par terre, auprès de la crèche, ayant son divin fils sur les genoux. Les bergers se prosternèrent humblement. Dans le ravissement de leur joie, ils demeurèrent longtemps muets ; puis enfin ils chantèrent l'hymne qu'ils avaient entendu chanter aux anges, et un psaume dont je ne me souviens plus. Quand ils manifestèrent l'intention de se retirer, la très sainte Vierge leur mit à tous l'enfant Jésus dans

les bras (1). Ils le lui rendirent en pleurant et quittèrent la grotte.

Le soir, plusieurs bergers, venus de la tour située à quatre lieues de Bethléem, et accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, apportèrent à la crèche des oiseaux, des œufs, du miel, du fil, de la soie écrue et des bouquets d'une plante à épis pleins de gros grains. Après avoir offert leurs présents à Joseph, ils s'approchèrent humblement de Jésus, auprès duquel la sainte Vierge était constamment assise. Ils rendirent leurs hommages à la mère et à l'enfant ; puis ils s'agenouillèrent et chantèrent le *Gloria in excelsis*, des psaumes et quelques cantiques ; je me souviens des paroles suivantes, que je chantai avec eux : « O petit enfant, vermeil comme la rose, tu parais comme un messenger de salut ! » Après avoir ainsi adoré le nouveau-né, ils se courbèrent au-dessus de la crèche comme pour l'embrasser.

Les jours suivants, les trois bergers aidèrent saint Joseph à arranger plus commodément la grotte de la crèche et les grottes latérales. Plusieurs femmes pieuses offrirent leurs services à la sainte Vierge. C'étaient des Esséniennes qui habitaient la vallée. Elles avaient été appelées par Joseph, qui les avait connues dans sa jeunesse, lorsqu'il fuyait ses frères. Elles apportaient les aliments nécessaires à la sainte famille, et s'occupaient tour à tour des soins du ménage. Je fus témoin alors d'une scène bien touchante : Marie et Joseph étaient debout devant la crèche, et contemplaient l'enfant Jésus avec une vive émotion ; soudain l'âne plia ses deux genoux et inclina la tête jusqu'à terre. Au même instant, je vis Marie et Joseph verser des larmes.

Sainte Anne envoya de Nazareth une de ses parentes

(1) Cette action symbolisait le grand rôle de la sainte Vierge qui est d'être Mère de la divine grâce. C'est toujours par elle que nous recevons Jésus.

qui la servait, pour visiter Marie ; elle était accompagnée d'un vieillard, et tous deux apportaient divers objets pour Marie. A la vue de l'enfant, ils furent profondément touchés, et le vieux serviteur fondit en larmes. Marie conserva près d'elle la parente de sa mère, ainsi que l'avait souhaité Anne ; mais le serviteur retourna au plus tôt, afin de rendre compte de son message.

Je vis ensuite que la sainte Vierge dut quitter la grotte de la crèche, avec l'enfant Jésus et sa nouvelle servante, pour se cacher dans celle où avait jailli une source après la naissance de Jésus-Christ. Joseph l'avait assez commodément arrangée. Elle y resta quatre heures cette fois. Plus tard, ayant eu occasion de s'y retirer de nouveau, elle y demeura deux jours.

Ils s'y réfugièrent par suite d'un avertissement intérieur, et en effet plusieurs personnes vinrent ce jour-là de Bethléem à la grotte : c'étaient, je crois, des émissaires d'Hérode. Les récits des bergers avait propagé la nouvelle que des signes miraculeux s'étaient produits en ce lieu à l'occasion de la naissance d'un enfant. Je vis les émissaires adresser quelques paroles à Joseph, puis se retirer en se riant de la simplicité et de la pauvreté de ce saint homme. Après avoir passé environ quatre heures dans la grotte latérale, la sainte Vierge revint à la crèche avec l'enfant Jésus.

La position de la grotte de la crèche était charmante, et la sainte famille y jouissait d'une douce solitude ; les bergers seuls venaient la visiter. Du reste, on ne s'inquiétait guère d'eux à Bethléem, car la ville était remplie de mouvement et d'agitation, à cause du grand nombre d'étrangers qui tour à tour y survenaient.

Mais bientôt la nouvelle de l'apparition de l'ange aux bergers, à l'heure de la naissance de Jésus, se répandit dans le pays ; tous les braves gens des vallées entendirent parler du merveilleux enfant de la promesse, et ils vinrent tous, les uns après les autres, pour lui rendre

leurs hommages. De ce nombre se trouvait la bonne femme qui tout récemment avait réparé la dureté de son mari en accueillant de son mieux la sainte famille. Elle se sentit tout heureuse de leur avoir donné ce témoignage de sympathie.

La sainte famille ne garda pour elle qu'une faible partie des provisions abondantes apportées par les bergers : le reste fut bientôt distribué aux pauvres.

CHAPITRE XVI

Circoncision du Christ. — Nom de Jésus.

Le soir, après la clôture du sabbat, je vis les Esséniennes et la servante de Marie préparer un repas dans une cabane de feuillage, dressée à l'entrée de la grotte par Joseph et les bergers. Il avait aussi débarrassé la grotte elle-même, étendu des couvertures sur le sol, et tout disposé comme pour une fête ; car le lendemain était le huitième jour de la naissance du Christ, jour auquel il devait être circoncis, selon la loi.

Joseph était allé à Bethléem, d'où il avait ramené trois prêtres et une des femmes qu'on employait en cette circonstance. Cette femme apportait un siège et tous les autres objets nécessaires à la cérémonie. Ils furent placés sur des nattes, à l'entrée de la grotte, à l'endroit même où la cérémonie devait s'accomplir.

Les prêtres saluèrent d'abord la très sainte Vierge : ils s'entretenrent respectueusement avec elle, et prirent, avec une profonde émotion, l'Enfant divin dans leurs bras. Un repas fut ensuite servi sous le berceau de feuillage ; un grand nombre de pauvres qui avaient suivi les prêtres, comme c'était la coutume dans ces occasions, entourèrent la table et reçurent des présents de Joseph et des prêtres, de telle sorte que tout fut

bientôt distribué. Je vis le soleil se coucher ; son disque me semblait plus grand que dans notre pays, et ses rayons pénétraient jusque dans la grotte, par la porte ouverte.

Toute la nuit on pria et on chanta dans la grotte, où des lampes étaient allumées. C'est au lever de l'aurore que la circoncision eut lieu. La sainte Vierge était attristée et inquiète. Les prêtres couvrirent d'abord la pierre octogone destinée à la cérémonie d'un drap rouge, recouvert lui-même d'un autre drap blanc ; puis ils récitèrent les prières, et firent toutes les cérémonies prescrites par la loi.

L'ange avait dit à Joseph que l'enfant devait s'appeler Jésus ; mais cela n'agréait pas au prêtre, qui se mit en prière pour connaître la volonté de Dieu ; un autre ange lui apparut bientôt et lui présenta le nom de Jésus écrit sur une tablette, exactement comme il le fut plus tard sur le Calvaire, au haut de la croix.

Après la circoncision, saint Joseph remit l'enfant Jésus dans les bras de la très sainte Vierge, qui était restée au fond de la grotte avec deux femmes. Elle se retira près de la crèche, les yeux baignés de larmes. Là, elle s'assit, se couvrit de son voile, et, comme l'enfant pleurait beaucoup, elle le calma en lui donnant le sein. Les prêtres prièrent longtemps encore. Enfin la très sainte Vierge leur rapporta le divin Jésus ; ils étendirent leurs mains croisées sur sa tête, et après cette dernière cérémonie, elle se retira. Les prêtres, avant de partir, prirent une petite collation sous le berceau, avec Joseph et quelques bergers. J'ai appris que tous ceux qui avaient assisté à cette cérémonie étaient des gens de bien, qui tous plus tard reconnurent la vérité de l'Evangile.

La nuit suivante, les souffrances de l'enfant se firent vivement sentir ; il pleura presque sans cesse ; cependant Marie et Joseph cherchèrent à l'apaiser en le portant tour à tour dans leurs bras.

CHAPITRE XVII

Elisabeth vient à la crèche.

Je vis Elisabeth venir de Juttah à la grotte de la crèche ; elle était montée sur un âne conduit par un ancien serviteur. Joseph la reçut tendrement ; Marie et elle s'embrassèrent avec une effusion de joie impossible à décrire. Elisabeth pressa l'enfant Jésus contre son cœur en versant des larmes. Une couche lui fut préparée près de la place où était né Jésus.

Assises l'une à côté de l'autre, Marie et Elisabeth s'entretenaient intimement. La sainte Vierge raconta à Elisabeth tout ce qui lui était arrivé jusqu'alors, et quand elle lui parla des peines que Joseph avait eues à lui procurer un gîte, Elisabeth pleura amèrement. Elle lui communiqua aussi plusieurs choses touchant la naissance de Jésus. Elle dit qu'au moment de l'annonciation, ravie en extase pendant dix minutes, elle avait eu le sentiment que son cœur devenait double, et qu'une félicité indicible remplissait toute son âme. Au moment de la nativité, elle était aussi tombée en extase ; et élevée au-dessus de terre par les anges, elle avait senti son cœur se diviser, et une moitié se séparer d'elle. Elle était restée dix minutes sans connaissance ; puis, éprouvant un vide intérieur et un désir immense d'une félicité infinie en dehors d'elle-même, qu'elle avait senti son cœur se diviser, et une moitié se séparer devant elle une lumière resplendissante, au sein de laquelle son enfant semblait se former à ses yeux. Puis, reprenant ses sens, elle l'avait vu remuer et l'avait entendu pleurer ; alors elle avait pris dans ses bras et pressé contre son sein l'Enfant divin, qu'elle n'avait pas osé toucher lorsque la splendeur l'enveloppait. Elle ajouta qu'elle n'avait pas la conscience du

moment où il s'était séparé d'elle. Elisabeth lui dit : « Votre enfantement a été comblé de grâces, et bien différent de celui des autres femmes. Celui de Jean a été, il est vrai, accompagné de grandes faveurs, mais d'une tout autre nature. » Voilà tout ce qui m'est resté de leurs entretiens.

Vers le soir, Marie se cacha de nouveau, avec l'enfant Jésus et Elisabeth, dans la grotte adjacente à celle de la crèche, et je crois qu'elle y passa la nuit. C'est que des gens de distinction, poussés par la curiosité, venaient en foule à la crèche. Marie ne voulait point se montrer à eux.

CHAPITRE XVIII

Départ des trois rois mages en Orient.

Le lendemain de la nativité, je m'endormis avec un grand désir d'être auprès de la Mère de Dieu, dans la grotte de la crèche, pour recevoir dans mes bras l'enfant Jésus et le presser contre mon cœur. J'y arrivai, en effet, au milieu de la nuit. Joseph dormait, appuyé sur son bras droit, et dans le lieu qu'il s'était réservé. Marie veillait, assise à sa place ordinaire, auprès de la crèche ; elle donnait le sein à l'enfant Jésus, qu'elle avait couvert de son voile ; silencieuse et recueillie, elle adorait respectueusement Celui dont elle était la bienheureuse mère. J'adorai l'enfant à deux genoux, avec un ardent désir de le tenir dans mes bras. Ah ! elle le savait bien, elle qui écoute et accorde avec une bonté si touchante tout ce qu'on lui demande avec une foi vive ! Mais comme elle allaitait l'enfant, elle ne me le donna pas. A sa place j'aurais fait comme elle.

Mon désir augmentait toujours, et se confondait avec celui de toutes les âmes qui désiraient ardemment re-

cevoir leur Sauveur. Mais cet ardent désir du salut n'était nulle part si pur, si parfait, si sublime que dans les cœurs des bons rois mages de l'Orient, qui pendant des siècles l'avaient attendu avec foi, espérance et amour, en la personne de leurs ancêtres ! Aussi je me sentis attirée vers eux, et, après avoir fini mon adoration, et m'être glissée respectueusement hors de la grotte de la crèche, je fus conduite, par une longue route, jusqu'au cortège des trois rois.

Je traversai un pays de pâturages, qui s'étendait à perte de vue entre des hauteurs, et qui appartenait à Mensor, l'un des trois rois. Tout y fourmillait de troupeaux innombrables. Ils étaient inspectés par des intendants à qui les pasteurs inférieurs rendaient compte du bétail confié à leur soin. Je me disais à moi-même : « Puissent nos évêques examiner avec la même sollicitude les brebis qu'ils ont commises à la garde des pasteurs du second ordre ! »

Le calme et le silence de la nuit régnaient partout. La plupart des bergers reposaient sous de petites tentes ; quelques-uns seulement veillaient auprès de leurs troupeaux, qui étaient enfermés, suivant leur espèce, dans de grands enclos séparés. De ces pâturages, où dormaient en paix de nombreux troupeaux, je levai avec attendrissement mes yeux vers le ciel. Je contemplai ces immenses pâturages azurés, semés d'innombrables étoiles : elles avaient apparu au seul appel de leur créateur ; elles suivaient sa voix, comme des troupeaux fidèles, et avec plus d'obéissance que les brebis de la terre ne suivent celle de leurs pasteurs mortels. Et comme je voyais les bergers qui veillaient regarder plus souvent les étoiles que les troupeaux confiés à leur garde, je me disais : Ils ont bien raison de tourner des yeux étonnés et reconnaissants vers ce ciel, où leurs ancêtres, toujours persévérants dans l'attente et la prière, n'ont cessé d'attacher leurs regards. Le bon pasteur qui cherche sa brebis égarée ne se

repose pas qu'il ne l'ait trouvée et ramenée au bercail ; ainsi a fait le Père céleste, le pasteur fidèle de ces innombrables troupeaux d'étoiles, semées dans l'immensité. L'homme auquel il avait soumis la terre ayant péché, et la terre ayant été maudite en punition de cette infidélité, il est allé chercher l'humanité déchue comme une brebis égarée ; il a envoyé du ciel son Fils unique pour se faire homme, afin de ramener les brebis perdues, de les décharger de tous leurs péchés en s'en chargeant lui-même, et de satisfaire, comme agneau de Dieu, par sa mort, à la justice divine. L'avènement du Rédempteur promis venait d'avoir lieu, et les rois mages, conduits par une étoile, étaient partis, la nuit précédente, pour offrir leurs hommages au Sauveur nouvellement né ; les bergers avaient donc bien raison de tourner, en priant, leurs yeux étonnés vers les pâturages célestes, d'où le Pasteur des pasteurs, annoncé d'abord à des bergers, venait de descendre.

Pendant que je m'abandonnais à cette méditation, le silence de la nuit fut interrompu par le bruit des pas d'une troupe d'hommes, montés sur des chameaux, qui, passant au milieu des troupeaux, se dirigèrent en toute hâte vers la tente principale du camp des bergers. Plusieurs chameaux se réveillaient çà et là, et tournaient leurs longs cous vers la troupe voyageuse. On entendait le bêlement des agneaux troublés dans leur sommeil ; quelques-uns des cavaliers sautaient à bas de leurs montures, et réveillaient les bergers qui dormaient dans les tentes. Ceux qui faisaient la garde s'approchaient des voyageurs ; bientôt tout fut sur pied et en mouvement autour de ces derniers ; on s'entretint en regardant et en observant les étoiles. Ils parlaient d'une constellation ou d'une apparition dans le ciel qui s'était évanouie, car je ne la voyais pas.

Tous ces voyageurs formaient le cortège de Théokéno, celui des trois rois qui demeurerait le plus loin. Il avait

vu, dans sa patrie, l'étoile miraculeuse, et il l'avait suivie sans hésitation. Il demandait combien Mensor et Saïr pouvaient avoir d'avance sur lui, et si l'on pouvait encore voir l'étoile qui devait les guider. Après avoir reçu les renseignements nécessaires, il poursuivit sa route avec tous les siens. Théokéno habitait au delà du pays où Abraham avait d'abord vécu ; les deux autres rois demeuraient dans le voisinage.

A l'aube du jour, le cortège de Théokéno rejoignit celui de Mensor et de Saïr, dans une ville ruinée ; on y voyait encore de longues rangées de colonnes isolées. Au-dessus des portes formées par des tours carrées à moitié écroulées, on voyait de grandes et belles statues, qui, au lieu de la raideur des statues égyptiennes, avaient des attitudes pleines de grâce et de vie. Après s'être réunis, les trois cortèges quittèrent sur-le-champ cette ville, et continuèrent rapidement leur voyage. Un grand nombre de pauvres, attirés par leur libéralité, les suivirent.

Chacun des trois rois était accompagné de quatre parents ou amis, de telle sorte que le cortège se composait, y compris les rois, de quinze personnes de haut rang. De plus, on y comptait un grand nombre de chameliers et de domestiques. Je reconnus Eléazar qui fut plus tard martyr ; il était du nombre des jeunes gens qui composaient le cortège, et dont l'agilité était remarquable ; vêtus seulement depuis la ceinture, ils couraient et sautaient avec une adresse surprenante.

Le cortège était divisé en trois corps, dont chacun avait son chef ou roi. Chacun de ces corps différait par la couleur du teint. La tribu de Mensor était basanée ; celle de Saïr brune, et celle de Théokéno jaunâtre. Les personnages de distinction étaient assis, un sceptre à la main, sur des chameaux, entre des paquets couverts de tapis. Les domestiques et les esclaves, montés sur de moindres bêtes de somme, les suivaient avec les bagages.

CHAPITRE XIX

Voyage des trois rois mages.

Aux stations, les trois rois et les anciens étaient, chacun pour sa tribu, ce qu'est un père de famille pour sa maison. Ils partageaient et distribuaient la nourriture ; ils remplissaient eux-mêmes des coupes et donnaient à boire à tous. Les domestiques, parmi lesquels on remarquait des nègres, étaient assis par terre, et attendaient patiemment que leur tour vînt d'être servis. Qu'elles étaient touchantes la simplicité et la douceur de ces bons rois ! Ils partageaient ce qu'ils avaient avec les pauvres accourus à leur suite. Ils leur présentaient même des vases d'or, et les faisaient boire comme de petits enfants.

L'étoile qui conduisait les rois me produisait l'effet d'un globe rond suspendu à un fil lumineux, conduit par une main invisible, et qui versait, comme par une bouche, sa lumière. Pendant la journée, je voyais les cortèges précédés d'un corps lumineux, dont l'éclat surpassait toute clarté. Ils firent leur long voyage avec une vitesse surprenante ; leurs montures allaient d'un pas égal et léger, aussi uniforme, aussi rapide que le vol des oiseaux de passage. Pendant la nuit ils ralentissaient quelquefois la marche, et alors ils entonnaient, tous ensemble, des chants singulièrement touchants et expressifs. Ils improvisaient et chantaient alternativement des vers tels que ceux-ci :

« Nous voulons franchir les montagnes

« Et nous agenouiller devant le nouveau Roi. »

L'un d'eux commençait, et tous les autres répétaient le vers qu'il avait chanté ; et ils continuaient ainsi en

chevauchant. Il y avait dans ces mélodies, qui interrompaient le silence de la nuit, quelque chose d'extrêmement doux et émouvant.

Voyez-les suivant, pendant la nuit, l'étoile qui semble toucher la terre de sa longue chevelure ! Ils la regardent avec joie et confiance, et s'entretiennent ensemble, assis sur leurs montures. Le cortège marche en bon ordre : un grand chameau est en tête, avec des coffres suspendus à ses flancs ; sur sa bosse, couverte d'un large tapis, est assis un des chefs, le sceptre à la main, un sac auprès de lui. Puis viennent les bêtes de somme, grandes comme des chevaux ou des ânes de haute taille, portant les serviteurs et le bagage de ce chef. Le premier cortège est suivi du second, puis du troisième. Les chameaux vont à grands pas, mais sans bruit ; ils posent le pied avec tant de précaution, qu'on pourrait croire qu'ils évitent de rien froisser. Ils ne remuent guère la tête, ni leur long cou ; les jambes seules sont en mouvement. Les hommes aussi procèdent avec le plus grand calme. Tout est si doux ! on dirait un songe délicieux.

Ici une réflexion s'offre à mon esprit : Ces bonnes gens, qui ne connaissent pas encore le Seigneur, vont à lui avec tant d'ordre et d'une manière si paisible et si gracieuse ! et nous qu'il a rachetés et comblés de ses grâces, nous suivons les processions avec une si frappante irrévérence !

Arrivés à une ville dont le nom ressemblait à Causour, et qui se composait de tentes dressées sur des fondements en pierre, les cortèges s'arrêtèrent chez le roi du pays, qui habitait à peu de distance de là. Depuis leur réunion dans la cité en ruine, ils avaient fait environ soixante-trois lieues. Ils racontèrent au roi de Causour tout ce qu'ils avaient vu dans les étoiles. Ce récit le frappa d'étonnement ; il regarda à son tour l'étoile, et il y vit un petit enfant avec une croix. Il les pria de lui rendre compte, à leur retour, de ce qu'ils

sauraient, car il voulait aussi dresser des autels et offrir des sacrifices à l'enfant.

Je les ai entendus lui exposer l'origine de leur coutume d'observer les astres ; voici ce que j'ai retenu : Les ancêtres des trois rois descendaient de Job, qui avait habité près du Caucase, et possédé des terres, dans des contrées encore plus éloignées. Environ quinze cents ans avant Jésus-Christ, ils ne formaient qu'une seule tribu. Le prophète Balaam était de ce pays ; un de ses disciples y avait répandu et expliqué sa prophétie : « Une étoile naîtra de Jacob. » Sa doctrine avait trouvé beaucoup de partisans ; ils avaient élevé une grande tour, au sommet d'une montagne, et plusieurs savants astrologues y demeuraient alternativement. J'ai vu cette tour, qui était très large à la base, et terminée en pointe. Toutes leurs observations astrologiques se conservaient par tradition. Elles furent interrompues à plusieurs reprises, par suite de divers événements. Plus tard, les hommes s'adonnèrent à la plus abominable idolâtrie, et sacrifièrent des enfants pour accélérer l'avènement de l'enfant promis. Environ cinq siècles avant la naissance de Jésus-Christ, ils avaient cessé de regarder le ciel. Alors leur race s'était divisée en trois tribus qui avaient pour chefs trois frères. Ces frères, qui vivaient séparés, ainsi que leurs tribus, avaient trois filles, gratifiées par Dieu du don de prophétie. Revêtues de longs manteaux, elles parcouraient le pays, et prédisaient qu'une étoile annoncerait l'enfant qui devait naître de Jacob. On se remit, en conséquence, à observer les astres, et le désir de l'avènement de l'enfant redevint très vif dans les trois tribus. Les trois rois descendaient en ligne directe de ces trois frères, qui en cinq cents ans avaient formé quinze générations. Ils différaient de teint, parce qu'ils s'étaient mêlés à diverses races.

Depuis cinq siècles, les ancêtres des trois rois n'avaient jamais discontinué de se réunir, à diverses

époques, dans la tour, et d'y être attentifs au cours des astres. Tous les faits remarquables, surtout ceux qui se rapportaient à l'avènement du Messie, leur étaient annoncés par des constellations merveilleuses. Depuis que Marie avait été conçue, c'est-à-dire depuis quinze ans, ces constellations indiquaient plus distinctement que la naissance de l'enfant était proche. Ils avaient même vu plusieurs signes qui présageaient la passion de Notre-Seigneur. Ils pouvaient supputer le temps de l'apparition de l'étoile, qui, suivant la prophétie de Balaam, devait naître de Jacob ; car ils avaient vu l'échelle de Jacob, et, d'après le nombre des échelons et la succession des images qui s'y montraient, ils pouvaient calculer l'approche du salut ; l'échelle venait en effet aboutir à cette étoile, ou bien l'étoile était la dernière image qui s'y montrait. Au temps de la conception de Marie, ils avaient vu la vierge avec un sceptre et une balance portant sur ses plateaux du froment et des raisins. Plus tard la vierge leur apparut avec l'enfant. Ils virent ensuite Bethléem, sous la forme d'un château magnifique, d'où se répandait une abondance de bénédictions, puis la Jérusalem céleste, séparée de Bethléem par un chemin lugubre, plein d'épines, de combats et de sang.

Ils interprétèrent ces visions au sens propre. Ils croyaient donc que le nouveau roi était né au milieu de cette magnificence, et que tous les peuples allaient se prosterner devant lui. C'est pourquoi ils allaient aussi lui porter des présents. Ils prenaient la Jérusalem céleste pour son royaume sur la terre, et c'était là qu'ils pensaient arriver. Ils supposaient que le chemin sombre figurait leur voyage, ou bien une guerre dont le roi était menacé. Ils ne savaient pas que c'était l'image du douloureux chemin de la croix.

Ils virent ces figures, dans les constellations, au moment même de leur accomplissement. Ils les virent continuellement, pendant les trois dernières nuits.

Alors celui qui occupait le premier rang entre eux envoya des messagers aux autres, et, ayant vu des rois offrir des présents au nouveau-né, ils se mirent en chemin pour ne pas être les derniers à lui présenter leurs hommages. Toutes les tribus adonnées au culte des astres avaient vu l'étoile, mais celles-ci seules la suivirent. L'étoile, qui allait devant eux, n'était pas une comète ; c'était un globe lumineux porté par un ange, et qui, après l'apparition de la vierge au milieu des étoiles, s'était tout à coup mis en mouvement.

Ils partirent donc dans l'attente de grandes choses, et furent très étonnés de ne rien rencontrer de pareil. Ils furent non moins surpris de l'accueil d'Hérode, et de l'ignorance de tous ceux qu'ils rencontraient. Lorsqu'ils arrivèrent à Bethléem, et qu'au lieu du château magnifique qu'ils avaient aperçu dans la constellation, ils ne virent qu'une grotte misérable, ils commencèrent même à avoir quelque inquiétude. Cependant ils restèrent inébranlables dans leur foi, et, à la vue de l'enfant Jésus, ils reconnurent que tout ce qu'ils avaient vu dans les étoiles était accompli.

Leur astrologie était combinée avec le culte des astres, et accompagnée de prières, de jeûnes et de toute sorte d'abstinences et de purifications. Le culte des astres exerçait une influence dangereuse sur les gens qui avaient de l'inclination au mal. Lors de leurs visions, ces derniers éprouvaient d'horribles convulsions, qui les égaraient jusqu'à leur faire sacrifier des enfants. Mais les gens de bien, comme les trois saints rois, virent ces choses sans trouble, avec une clarté pleine de douce émotion, et ils en devinrent meilleurs et plus pieux.

CHAPITRE XX

**La sainte Vierge a le pressentiment de l'approche
des trois rois.**

Marie savait que les rois approchaient : elle en avait eu la révélation, au moment où ils avaient visité le roi de Causour. Elle savait même que ce dernier voulait élever un autel à son enfant. Je l'ouïs raconter tout à saint Joseph et à Elisabeth, et dire qu'il fallait préparer la grotte pour recevoir les rois.

La grotte jouissait, pendant ces jours, d'une douce tranquillité. La sainte famille était presque constamment seule. Ils n'avaient près d'eux que la servante de Marie : c'était une veuve sans enfants, âgée d'environ trente ans, très humble et très posée. Anne, sa parente, lui avait donné un asile, et en retour elle la servait. Son défunt mari avait été fort dur pour elle, parce qu'elle allait souvent chez les Esséniens. Cette brave femme était très pieuse et attendait le salut d'Israël. Il s'en était fâché, comme de méchants hommes de nos jours, qui trouvent que leurs femmes vont trop souvent à l'église.

Un serviteur, envoyé par sainte Anne, arriva à la grotte ; il apporta à la très sainte Vierge, entre autres choses, des rubans destinés à faire une ceinture, et une gracieuse corbeille pleine de fruits, couverte de roses fraîches. Cette corbeille était mince et haute, et les roses n'étaient pas toutes de la même couleur : il y en avait de pâles, presque couleur de chair, de jaunes et de blanches. Marie me parut se réjouir de ces dons et plaça la corbeille auprès d'elle.

Il vint alors des gens aisés de Bethléem, qui offrirent leur maison à la sainte famille. Marie se cacha dans la

grotte latérale, et Joseph n'agréa pas leur offre. Sainte Anne, qui avait l'intention de visiter la sainte Vierge, était très affairée : elle faisait deux parts de ses troupeaux, l'une destinée aux pauvres, et l'autre au Temple. Elle avait envoyé à la grotte des vivres et divers effets. Mais Marie était bien plus prompte que moi à donner. Tout cela fut bientôt distribué. Joseph, qui attendait la visite de sainte Anne et celle des trois rois, fit plusieurs arrangements dans la grotte de la crèche, et dans ses dépendances.

CHAPITRE XXI

Arrivée des trois rois dans la terre promise.

Le cortège des trois rois arriva le soir, dans une petite ville dont les maisons étaient dispersées, et souvent entourées d'une haie qui leur servait de clôture. Il me sembla que c'était la première ville de Judée. Les voyageurs se trouvaient en face de Bethléem ; mais ils prirent un chemin à droite, probablement parce qu'il n'y avait pas de route directe. Lorsqu'ils y arrivèrent, ils se mirent à chanter d'une voix pleine et très harmonieuse. Ils étaient tout joyeux : l'étoile avait, à ce moment, un éclat inaccoutumé : c'était comme un clair de lune ; on voyait les ombres se dessiner très distinctement. Cependant, les habitants de l'endroit semblaient, ou ne pas apercevoir l'étoile, ou ne pas s'en occuper ; ils étaient, du reste, honnêtes et bienveillants. Quelques-uns des voyageurs ayant mis pied à terre, ils leur aidèrent à abreuver leurs montures. Je pensai alors au temps d'Abraham, où tous les hommes étaient si hospitaliers et si obligeants ! Bon nombre de personnes du pays suivaient le cortège, à son passage

dans la ville, portant à la main des branches d'arbres. L'étoile ne se montrait pas toujours sous le même aspect : elle paraissait plus brillante, dans les lieux habités par des gens de bien. Quand elle répandait beaucoup de lumière, les rois et leur suite étaient très émus ; ils pensaient être arrivés au lieu où se trouvait le Messie.

Les trois troupes réunies pouvaient s'élever alors à environ deux cents âmes, car les libéralités des rois avaient attiré beaucoup de pauvres à leur suite. Mais plus ils avancèrent, plus ils furent attristés, parce que personne ne savait rien du roi nouvellement né. Je les entendis raconter avec une grande simplicité, aux habitants du pays, beaucoup de choses touchant la cause, la longueur et le but de leur voyage ; mais ils étaient consternés en voyant que ceux-ci ne croyaient point à ce qui, depuis deux mille ans, avait été l'objet de l'espérance de leurs ancêtres.

Le soir, l'étoile fut cachée par un brouillard épais ; mais la nuit, elle sortit, grande et brillante, des nuages poussés par le vent, et parut très près de la terre. Alors ils se hâtèrent d'éveiller les habitants du pays et de la leur montrer. Ceux-ci regardèrent le ciel, pleins d'étonnement et non sans émotion. Plusieurs néanmoins s'irritèrent contre les rois, et d'autres ne cherchèrent qu'à avoir part à leurs largesses.

CHAPITRE XXII

Arrivée de sainte Anne à Bethléem.

Joseph avait terminé les arrangements qu'il voulait faire, dans la grotte de la crèche et les grottes adjacentes, pour loger ses hôtes de Nazareth et recevoir

les rois annoncés par Marie. Il s'était retiré, avec la très sainte Vierge et l'enfant Jésus, dans une autre grotte. L'âne seul avait été laissé auprès de la crèche.

Des curieux étaient encore arrivés tour à tour de Bethléem, pour voir l'enfant. Il s'était laissé porter volontiers par quelques-uns, et s'était détourné de plusieurs autres en pleurant (1). La sainte Vierge se montra satisfaite de son nouveau logement, qui, du reste, était assez convenablement arrangé. Sa couche était contre la paroi ; l'enfant Jésus était couché près d'elle, dans une corbeille d'écorce, qui reposait sur des fourches. La couche de Marie et le berceau de l'enfant Jésus étaient séparés du reste de la grotte par une cloison de claies, en avant de laquelle, le jour, quand elle voulait recevoir, elle s'asseyait avec l'enfant divin.

Sainte Anne arriva alors avec son second mari, la sœur aînée de la sainte Vierge et une servante. Tous devaient coucher dans la grotte de la crèche que la sainte famille avait mise à leur disposition. Je vie Marie déposer l'enfant dans les bras de sa mère, qui le reçut avec une profonde émotion. Anne avait apporté des couvertures, des linges et des vivres. Marie lui raconta avec attendrissement tout ce qu'elle avait déjà confié à Elisabeth. Anne mêla ses larmes à celles de sa fille, et les caresses de l'enfant Jésus parfois interrompaient leurs entretiens.

La sainte Vierge revint ensuite dans la grotte de la nativité, et le petit Jésus fut couché de nouveau dans la crèche. Lorsque Joseph et Marie étaient seuls auprès de l'enfant, je les voyais souvent l'adorer. Sainte Anne aussi s'inclinait fréquemment avec respect devant la crèche et contemplait l'enfant Jésus avec beaucoup de recueillement et de ferveur. Anne avait apporté plusieurs présents pour l'enfant et pour sa mère. Marie, quoiqu'on lui eût donné bien des choses depuis qu'elle

(1) Cette circonstance est bien expressive. Dieu est à notre regard ce que nous voulons être avec lui.

était dans la grotte de la crèche, paraissait être dans le besoin ; en effet, elle distribuait chaque jour tout ce qui ne lui était pas d'une nécessité immédiate.

Je l'entendis dire à sainte Anne que les rois de l'Orient devaient bientôt venir, et que leur arrivée ferait grand bruit. Sainte Anne alors quitta pour quelque temps la sainte Vierge. Elle se rendit, avec sa fille aînée, à trois lieues de là, dans la tribu de Benjamin, chez une sœur cadette qui était mariée.

CHAPITRE XXIII

Entrée des trois rois à Jérusalem.

Ce matin, à sept heures, je vis le cortège des rois traverser le Jourdain. Ordinairement on passait le fleuve à l'aide d'un bac ; mais, quand il s'agissait de transporter des caravanes et de lourds bagages, les bateliers qui demeuraient sur les bords avaient coutume de jeter un pont. Comme ce travail leur était interdit à cause du sabbat, les voyageurs se chargèrent eux-mêmes de leur passage, secondés seulement par quelques gentils. Le Jourdain, assez étroit là, coule sur une multitude de bancs de sable. On mit, par-dessus le bac de service, des planches sur lesquelles on plaça les chameaux. Il fallut assez de temps, pour que tout le cortège pût traverser le fleuve.

Le sabbat touchait à sa fin, lorsque le cortège des trois rois arriva devant Jérusalem. J'aperçus la ville avec ses hautes tours qui se dressaient vers le ciel. L'étoile avait presque disparu et ne jetait plus qu'une lueur mourante derrière la cité. Plus les voyageurs s'étaient approchés de Jérusalem, plus ils avaient senti diminuer leur confiance, car l'étoile avait perdu beau-

coup de son éclat, et même, depuis leur arrivée en Judée, ils ne la voyaient plus que rarement. Ils avaient pensé qu'ils trouveraient tout le monde en joie, à cause de la naissance du Sauveur. Mais, n'apercevant aucun signe de réjouissance, ils s'affligeaient, se décourageaient et commençaient à croire qu'ils s'étaient cruellement trompés.

Le cortège, composé d'environ deux cents âmes, avait à peu près un quart de lieue de long. Déjà, à Causour, plusieurs personnages distingués, et en deçà de nouveaux venus l'avaient grossi, chemin faisant. Les trois rois étaient assis sur trois dromadaires, suivis de trois autres dromadaires portant leurs bagages. Les monturés des personnes de distinction avaient de beaux harnais, enrichis de chaînes et d'étoiles d'or. Quelques gens de la suite des rois allèrent à la ville, et ils en revinrent accompagnés de gardiens et de soldats. L'arrivée sur cette route d'un si nombreux cortège, qui n'était attiré ni par le commerce, ni par aucune fête, fut quelque chose d'extraordinaire. On demanda à ces étrangers pourquoi ils étaient venus ; ils le dirent, et parlèrent de l'étoile et de l'enfant nouveau-né. Personne ne témoignant qu'il y comprît rien, ils en furent très découragés, et ne doutaient plus qu'ils ne se fussent trompés, puisqu'ils ne trouvaient pas un homme qui sût quelque chose touchant le Sauveur du monde, et que tous les considéraient avec étonnement.

Cependant, quand les gardiens de la porte virent la bonté avec laquelle ils distribuèrent quantité d'aumônes aux mendiants, lorsqu'ils les entendirent déclarer qu'ils cherchaient un logement, qu'ils prieraient tout avec générosité, et encore qu'ils désiraient parler au roi Hérode ; quelques-uns d'entre eux retournèrent à la ville. Il s'ensuivit des allées et venues, des demandes et des explications, pendant lesquelles les trois rois s'entretenaient avec toutes sortes de gens attroupés autour d'eux. Il y en avait bien quelques-uns qui

avaient entendu parler d'un enfant né à Bethléem, mais ce ne pouvait pas être celui qu'ils cherchaient, ses parents étant simples et pauvres. D'autres les tournaient en dérision. Quand on leur dit qu'Hérode ignorait ce que pouvait être ce nouveau-né, ils furent plus troublés encore. Ils se demandèrent ce qu'ils lui diraient. Dans leur tristesse, ils eurent recours à la prière, et bientôt ils reprirent courage et se dirent les uns aux autres : « Celui dont l'étoile nous a conduits jusqu'ici saura bien nous ramener heureusement chez nous. »

Après le retour des gardiens, je vis que l'on conduisait les cortèges autour de la ville, où on les fit entrer par une porte située près du Calvaire. Ils furent introduits à peu de distance du marché au poisson, dans une cour entourée d'écuries et de bâtiments, à l'entrée de laquelle se trouvaient des gardes. Les animaux furent mis dans les écuries. Eux-mêmes s'abritèrent sous des hangars au milieu de la cour, près d'une fontaine, et des employés, qui étaient probablement des publicains, vinrent, avec des flambeaux, pour visiter leurs bagages.

Près de cette cour et plus haut, était le palais d'Hérode, où l'on montait par un chemin éclairé de flambeaux et de lampions. Hérode envoya un de ses serviteurs pour y amener secrètement le roi Théokéno. Celui-ci, vers dix heures du soir, fut reçu dans une salle basse par un courtisan d'Hérode, qui l'interrogea sur le but de leur voyage. Il lui raconta tout avec franchise, et le pria de demander à Hérode où était le roi des Juifs nouvellement né dont ils avaient vu l'étoile.

Lorsque le courtisan rapporta ces choses à son maître, Hérode en fut troublé ; mais il dissimula son émotion, et fit dire aux rois qu'il allait se mettre en mesure de leur répondre, qu'ils pouvaient se reposer, que le lendemain il s'entretiendrait avec eux, et qu'il leur ferait part du résultat de ses recherches.

Quand Théokéno revint auprès de ses compagnons de voyage, il n'avait aucune consolation à leur apporter. Ils ne firent donc pas de disposition pour stationner longtemps ; ils ordonnèrent même d'empaqueter de nouveau des effets qui avaient été déballés. Ils ne dormirent point cette nuit-là, et quelques-uns d'entre eux errèrent dans la ville, regardant le ciel pour y découvrir leur étoile. Dans Jérusalem tout était silencieux ; mais, dans la cour où étaient les rois, il y avait un grand mouvement de personnes qui venaient prendre des renseignements.

Lorsque je vis Théokéno entrer au château, tout y était en fête ; les salles, splendidement éclairées, contenaient une multitude de gens de toute espèce, et nombre de femmes indécemment habillées. Hérode, tout troublé de ce que Théokéno disait sur la naissance d'un nouveau roi, rassembla aussitôt tous les princes des prêtres et les scribes. Avant minuit, portant des rouleaux d'écriture, ils arrivèrent chez lui en costume de prêtres, avec des plaques sur la poitrine et des ceintures où étaient brodées des lettres. Il s'en trouvait une vingtaine autour d'Hérode, qui leur demanda où le Christ devait naître. Ils déployèrent alors sous ses yeux leurs rouleaux, et, lui montrant du doigt un passage, ils répondirent : « C'est à Bethléem de Juda qu'il doit naître, car il est écrit dans le prophète Michée : « Et toi, Bethléem, tu n'es pas la plus petite parmi les principales cités de Juda ; car c'est de toi que sortira le chef qui doit gouverner mon peuple Israël. » Hérode alla ensuite se promener sur la plateforme qui couronnait le château, cherchant en vain, à l'aide de quelques prêtres juifs, à découvrir l'étoile dont Théokéno avait parlé. Il était de plus en plus bouleversé ; mais les docteurs s'efforcèrent de le tranquilliser, disant : « Ce que rapportent ces rois est sans conséquence ; ce sont des gens excentriques qui se font des idées chimériques de leurs étoiles ; enfin, si une telle chose était advenue,

vous, seigneur, et nous qui vivons dans le temple et dans la ville sainte, nous n'aurions pas manqué de le savoir avant tous. »

CHAPITRE XXIV

Les Rois devant Hérode. — Conduite de celui-ci et ses motifs.

Le lendemain matin, Hérode fit secrètement appeler les trois rois dans son château. On les attendit sous le portique, et de là on les introduisit dans une salle décorée de branches vertes et de vases de fleurs. Dans cette salle, des rafraîchissements étaient servis. Hérode se fit attendre quelque temps ; à son entrée, ils s'inclinèrent devant lui, et lui demandèrent encore une fois où était le roi des Juifs nouvellement né. Hérode dissimula le mieux qu'il put son trouble ; il s'efforça même de feindre une grande joie, et les pria de lui dire avec détails ce qu'ils avaient vu. Mensor lui décrivit la dernière image qui leur était apparue dans les étoiles avant leur départ. C'était une vierge ayant devant elle un enfant, et du côté droit de l'enfant était sortie une branche lumineuse surmontée d'une tour à plusieurs portes. Cette tour s'était transformée en une grande ville, au-dessus de laquelle ils avaient vu l'enfant se placer comme un roi, avec la couronne, le glaive et le sceptre ; puis ils s'étaient vus eux-mêmes et tous les rois du monde prosternés devant l'enfant pour l'adorer : car il avait un royaume auquel tous les autres royaumes devaient obéir. Hérode leur dit qu'il existait en effet une prophétie sur Bethléem Ephrata se rapportant à ce roi : « Allez donc, ajouta-t-il, sans bruit à Bethléem ; puis, quand vous aurez trouvé l'enfant, revenez me le faire savoir, afin que moi aussi je puisse m'y rendre et l'a-

dorer. » Les rois alors le quittèrent, sans avoir touché aux rafraîchissements qu'on leur avait préparés.

Hérode était, dans ce temps-là, plein d'une sombre colère. Au moment de la naissance de Jésus-Christ, il séjournait dans son château voisin de Jéricho, où il venait de commettre un lâche assassinat. Il avait fait élever à de hautes fonctions dans le Temple des gens de son parti, afin de savoir ainsi tout ce qui s'y passait et de connaître ceux qui résistaient à ses volontés. Parmi ces derniers se trouvait un haut fonctionnaire du Temple, homme juste et bon. Hérode l'invite amicalement à le visiter à Jéricho, et le fait mettre à mort dans le désert, après quoi il répand le bruit que des brigands l'ont massacré.

Il avait aussi voulu précédemment faire placer dans le Temple une figure d'agneau tout en or, croyant par là gagner la faveur des Juifs. Mais les prêtres s'étaient opposés à ce qu'elle y restât, et un Israélite zélé avait renversé l'image, qui s'était brisée. Hérode, furieux, avait fait jeter cet homme en prison.

La nouvelle de la naissance du Christ ajouta encore à cette irritabilité d'humeur. Depuis longtemps, en Judée, les hommes les plus pieux étaient dans une vive attente de la prochaine venue du Messie. Les circonstances de la naissance de Jésus avaient été divulguées par les bergers. Mais les personnages de haut rang regardaient généralement les récits qu'on en faisait, comme des fables ou des rumeurs sans consistance. Néanmoins ce qu'Hérode en recueillit le détermina à faire prendre, en secret, des informations à Bethléem. Ses émissaires, arrivés à la crèche, trois jours après la naissance du Sauveur, échangèrent quelques paroles avec saint Joseph, après quoi ces hommes, aveuglés par leur orgueil, rapportèrent que tout était faux; qu'il n'y avait là qu'une famille pauvre dans une misérable grotte, et que ce n'était même pas la peine d'en parler. Leur sotte vanité d'abord les avait empêchés

de s'entretenir longtemps avec Joseph, et en outre on leur avait enjoint d'éviter ce qui pourrait attirer l'attention. Sur ces entrefaites, l'arrivée du grand cortège des trois rois jeta Hérode dans une extrême perplexité : car ils venaient de loin, et c'était là plus qu'un vain bruit. Les entendant parler avec tant de conviction du roi nouveau-né, il feignit de vouloir aussi lui rendre hommage, et ils en eurent de la joie. La décision présomptueuse des docteurs n'avait pu le rassurer, et l'intérêt qu'il avait à étouffer le bruit de l'événement lui inspira ce qu'il avait à faire. D'abord il ne contredît pas le récit des trois rois ; il ne mit pas, non plus tout de suite, la main sur Jésus, pour ne pas donner crédit à leurs paroles, aux yeux d'un peuple disposé à la rébellion. Il résolut de se procurer des renseignements exacts par les rois eux-mêmes, et de prendre ensuite ses mesures. Comme les rois, avertis d'en haut, ne revinrent pas le trouver, il imputa leur fuite à erreur et mensonge, faisant dire partout : « Ils n'ont pas osé paraître, parce qu'ils s'étaient grossièrement trompés ; car pour quel autre motif se seraient-ils évadés furtivement, après avoir été si bien reçus ? »

Ce fut ainsi qu'il essaya d'assoupir toute cette affaire. A Bethléem, il fit annoncer qu'on ne devait pas se mettre en rapport avec les parents de l'enfant réputé extraordinaire, ni accueillir des bruits chimériques et trompeurs. La sainte famille étant revenue à Nazareth quinze jours après, on cessa bientôt de parler d'un événement que la multitude n'avait que superficiellement connu, et les gens pieux qui espéraient gardèrent le silence.

Quand le calme fut rétabli, Hérode songea à se débarrasser de Jésus ; il apprit alors que la famille avait quitté Nazareth. Il fit de longues recherches pour retrouver ses traces ; mais, tout espoir de la découvrir s'étant évanoui, son trouble augmenta au point qu'il eut recours à la mesure désespérée du massacre des

innocents. Ils furent égorgés en sept endroits différents ; partout des troupes avaient été envoyées pour prévenir des émeutes.

CHAPITRE XXV

Adoration des Mages.

Le cortège des trois rois sortit de la ville par l'une des portes du sud. Une troupe d'hommes les suivit, jusqu'au ruisseau qui coule de ce côté. Quand ils l'eurent passé, ils s'arrêtèrent un peu pour retrouver leur étoile. Alors ils l'aperçurent, et, transportés de joie, ils continuèrent leur route en chantant. L'étoile ne les conduisit pas tout droit à Bethléem, mais elle les y mena par un chemin qui tournait à l'ouest.

Ils passèrent devant une petite ville qui m'est bien connue, et derrière laquelle je les vis, vers midi, s'arrêter et prier. En cet endroit, qui était vraiment très agréable, une source jaillit sous leurs yeux. Pénétrés de joie, ils mirent pied à terre et lui creusèrent un bassin qu'ils entourèrent de pierres, de gazon et d'un chemin sablé. Ils restèrent là quelques heures, firent boire et manger leurs bêtes, et prirent eux-mêmes un repas ; car à Jérusalem, pleins de troubles et de soucis, ils n'avaient pu se reposer. Dans la suite, j'ai vu Notre-Seigneur s'asseoir, plusieurs fois, auprès de cette source avec ses disciples. L'étoile, qui brillait la nuit comme un globe de feu, présentait alors l'aspect qu'a la lune en plein jour ; elle ne paraissait pas tout à fait ronde, mais dentelée ; souvent elle était cachée par des nuages.

La grande route de Bethléem à Jérusalem fourmillait de voyageurs, avec des bagages et des ânes, soit qu'ils revinssent de Bethléem, après avoir payé l'impôt, soit

qu'ils se rendissent au Temple ou au marché de Jérusalem. Au contraire, le chemin de traverse qu'avaient pris les rois était solitaire : Dieu les conduisait sans doute par cette voie peu fréquentée, pour qu'ils pussent arriver à Bethléem vers le soir et sans bruit. Le soleil était près de se coucher, lorsqu'ils se remirent en marche, cheminant comme d'abord : Mensor le basané et le plus jeune, en avant, puis Saïr le brun ; Théokéno le blanc, le plus âgé, fermait la marche.

Au crépuscule du soir, le cortège des rois arriva devant Bethléem, à ce même bâtiment où Marie et Joseph s'étaient fait inscrire. A la vue de ce cortège, des curieux, en assez grand nombre, se réunirent. L'étoile s'étant éclipsée, les rois ressentaient de l'inquiétude. Des hommes vinrent à eux pour les interroger. A peine eurent-ils mis pied à terre, que des employés s'avancèrent à leur rencontre, portant en main des rameaux et des rafraîchissements qu'ils leur offrirent. On souhaitait ainsi la bienvenue aux étrangers de haut rang. Je me dis alors à moi-même : « Ils sont bien plus polis avec ces rois qu'avec le pauvre saint Joseph, et cela, parce qu'ils ont distribué autour d'eux de petites pièces d'or. » On leur indiqua la vallée des Bergers, comme un bon emplacement pour y dresser leurs tentes. Ils restèrent longtemps indécis. Ils ne firent point de questions sur le roi nouveau-né, n'ignorant pas le lieu désigné par la prophétie et craignant d'ailleurs, d'après les discours d'Hérode, d'attirer sur eux l'attention. Mais quand ils virent briller au firmament, du côté de Bethléem, un astre pareil à la lune à son lever, ils remontèrent sur leurs bêtes, puis, longeant un fossé et des murs écroulés, ils se dirigèrent vers l'orient en faisant le tour de Bethléem par le midi ; ils s'approchèrent ainsi de la crèche, par le côté de la plaine où les anges étaient apparus aux bergers (1).

(1) L'ancienne loi et la synagogue ont servi de préparation et comme de chemin aux Gentils pour s'approcher du Sauveur.

Arrivés dans la vallée qui s'étend derrière la grotte de la crèche, ils descendirent de leurs montures. Leurs gens déballèrent leurs effets, dressèrent une vaste tente, et disposèrent toutes choses, aidés de quelques bergers qui leur indiquèrent les endroits convenables. Ces arrangements n'étaient pas encore terminés, lorsque les rois virent l'étoile apparaître, claire et brillante, au-dessus de la colline de la crèche ; elle y répandait une profusion de lumière. Elle sembla s'incliner vers la grotte, et en même temps grossir de plus en plus. Ils la contemplèrent avec un profond étonnement ; l'obscurité ne leur laissait apercevoir que les vagues contours de la colline. Tout à coup une joie immense envahit leur âme, car ils virent, dans la lumière, la figure resplendissante d'un enfant. Tous, la tête nue, lui rendirent leurs hommages ; puis les trois rois se dirigèrent vers la colline, et découvrirent la porte de la grotte. Mensor y alla, l'ouvrit et vit la grotte toute pleine d'une lumière divine ; la Vierge était assise au fond, avec l'enfant dans ses bras, telle qu'en leurs visions elle était apparue à ses compagnons et à lui.

Il revint aussitôt le dire aux deux autres rois. Au même instant, Joseph sortit de la grotte avec un vieux berger : ils lui déclarèrent en toute simplicité qu'ils venaient pour adorer le roi nouveau-né, dont ils avaient vu l'étoile, et pour lui offrir leurs présents. Joseph les salua avec respect et bienveillance.

Aussitôt ils se préparèrent pour leur auguste cérémonie. Ils mirent de grands et magnifiques manteaux blancs à longue queue, qui flottaient légèrement autour d'eux, et brillaient comme brille la soie écrue : c'était leur costume ordinaire dans les solennités religieuses. Des bourses et des boîtes d'or étaient suspendues à leurs ceintures. Chacun des rois était suivi de quatre personnes de sa famille ; quelques serviteurs de Mensor les accompagnaient, portant une petite table, un tapis à franges et plusieurs pièces d'étoffes légères.

Saint Joseph les conduisit d'abord sous l'auvent placé devant la grotte ; là, après avoir étendu sur la table le tapis à franges, chacun des trois y déposa quelques boîtes en or et des vases du même métal : c'étaient les présents qu'ils offraient en commun. Mensor et tous les autres ôtèrent alors leurs sandales, et Joseph ouvrit la porte. Mensor était précédé de deux jeunes gens, tenant en main une pièce d'étoffe légère qu'ils étendirent sur le sol ; après quoi ils se retirèrent en arrière. Deux autres le suivaient avec la table sur laquelle étaient les présents. Arrivé devant la sainte Vierge, il mit un genou en terre, et plaça humblement à ses pieds ces objets précieux. Les quatre hommes de sa famille étaient derrière lui, respectueusement inclinés. Pendant ce temps, Séir et Théokéno, avec leur suite, se tenaient à l'écart, vers la porte. Lorsqu'ils entrèrent, ils étaient comme ravis d'émotion et de ferveur, et éblouis par la lumière qui remplissait la grotte ; et cependant il n'y avait là d'autre flambeau *que la Lumière du monde*. Marie, appuyée sur un bras, et plutôt couchée qu'assise, se tenait à la gauche de l'enfant Jésus, qui reposait au lieu même où il était né, dans une auge, couverte d'un tapis et placée sur une estrade. Quand elle aperçut les mages, la sainte Vierge se redressa, sans se lever ; elle mit son grand voile, et en enveloppa aussi l'enfant Jésus, qu'elle prit dans ses bras. Mensor s'agenouilla, et, déposant les présents devant lui, il fit hommage à l'enfant dans les termes les plus touchants, les mains croisées devant la poitrine et la tête inclinée. Pendant ce temps, Marie avait découvert le haut du corps de l'enfant, qui du milieu de l'espèce d'auréole que formait le voile, regardait avec un aimable sourire ; elle soutenait sa petite tête de l'une de ses mains, et l'entourait de l'autre bras. Il tenait ses petites mains jointes devant sa poitrine, ou les tendait gracieusement devant lui.

Oh ! qu'ils étaient heureux de l'adorer, ces chers

hommes de l'Orient ! En les voyant, je me disais à moi-même : « Leurs cœurs sont purs et sans tache, pleins de bonté et d'innocence comme des cœurs d'enfants pieux. Ils sont sans emportement, et pourtant pleins de feu et d'amour. Et moi je suis morte, je ne suis qu'un esprit ; autrement je ne pourrais voir ces choses, car elles n'existent pas maintenant, et cependant maintenant elles existent. Mais cela n'existe pas dans le temps ; en Dieu il n'y a pas de temps, en Dieu tout est présent ; je suis morte, je suis un esprit. » Pendant que j'avais ces étranges pensées, j'entendis une voix me dire : « Que t'importe ce que tu es ? Regarde, et loue le Seigneur, qui est éternel et en qui tout est éternel. »

Je vis alors Mensor tirer d'une bourse, suspendue à sa ceinture, une poignée de petits lingots d'un or pur, de la longueur du doigt, épais au milieu et pointus par les bouts : c'était son présent, qu'il plaça humblement sur les genoux de la sainte Vierge, à côté de l'enfant Jésus. Elle accepta l'or, en remerciant avec bonté, et le couvrit d'un pan de son manteau. Mensor donna ces lingots d'or pur, parce qu'il était plein de foi et d'amour, et qu'il cherchait la vérité avec un zèle persévérant et infatigable.

Ensuite il se retira avec ses quatre parents, et Séïr, le brun, s'approcha avec les siens. Il s'agenouilla avec une profonde humilité, et il présenta son offrande, qu'il accompagna de paroles touchantes. C'était un encensoir d'or, plein de petits grains résineux de couleur verdâtre ; il le plaça sur la table, devant l'enfant Jésus. Il donna l'encens, parce qu'il était un homme soumis avec respect et de tout son cœur à la volonté de Dieu, qu'il servait avec zèle. Il resta longtemps agenouillé en prière, avant de se retirer.

Après lui vint Théokéno, le plus âgé des trois rois ; déjà raidi par la vieillesse, il ne pouvait plier les genoux ; il se tint donc debout, mais le corps prosterné. Il plaça sur la table un vase d'or, surmonté d'une belle

plante verte. C'était une myrrhe, arbuste à tige droite, couronné de jolies fleurs blanches, formant de petits bouquets frisés. Il offrit la myrrhe, parce qu'elle est le symbole de la mortification et de la victoire sur les passions ; car cet excellent homme avait vaincu de fortes tentations d'idolâtrie, de polygamie et de violence de caractère. Sa profonde émotion le retint si longtemps devant Jésus, que j'avais compassion des autres serviteurs, restés hors de la grotte et avides de voir l'enfant Jésus.

Les paroles des rois et des gens de leur suite étaient très simples et fort touchantes. En se prosternant et en offrant leurs dons, ils parlaient à peu près ainsi : « Nous avons vu son étoile ; nous savons qu'il est le Roi de tous les rois ; nous venons l'adorer et lui offrir nos humbles présents, etc. » Ils étaient tout embrasés d'amour, enivrés de bonheur, et dans leurs naïves et ardentes prières, ils recommandaient à l'enfant Jésus leurs personnes, leurs familles, leurs pays, leurs biens et tout ce qui avait du prix pour eux sur la terre. Ils offraient au roi nouveau-né, d'eux-mêmes, cœurs, âmes, pensées et actions. Ils le priaient de les éclairer, de perpétuer en eux la vertu, la paix, l'amour et la pure félicité. Ils étaient transportés de ferveur, et des larmes de joie jaillissaient de leurs yeux, ruisselant le long de leurs joues et de leurs barbes ; ils croyaient être aussi dans cette étoile, vers laquelle, depuis des milliers d'années, leurs ancêtres avaient si fidèlement dirigé leurs regards, leurs espérances et leurs soupirs. Toutes les joies de la promesse accomplie après tant de siècles étaient réunies en eux.

La Mère de Dieu accepta leurs présents avec une humble reconnaissance. Elle resta d'abord silencieuse, et, sous son voile, un modeste frémissement exprimait sa touchante et pieuse émotion. Le petit corps nu de l'enfant se montrait brillant entre les plis de son manteau. Enfin Marie, écartant un peu son voile, adressa

avec humilité et gratitude à chacun des rois quelques bienveillantes paroles. Oh ! quel bon enseignement pour moi ! Je me disais à moi-même : Avec quelle douce et aimable reconnaissance elle reçoit les présents ! Elle qui n'a besoin de rien, qui possède Jésus, elle accepte avec humilité toutes les offrandes de l'amour. Un tel exemple ne m'apprend-il pas comment je dois recevoir les dons de la charité. Combien Joseph et Marie sont bons ! Ils ne gardent presque rien pour eux, et distribuent tout aux pauvres !

Lorsque les rois et leurs parents eurent quitté la grotte, les serviteurs entrèrent à leur tour. Après avoir dressé la tente et débâté les bêtes de somme, ils avaient attendu devant la porte, avec une humble patience, qu'il leur fût permis de pénétrer dans la grotte. Ils étaient plus de trente. Plusieurs enfants, sans autre vêtement qu'une ceinture de linge et un petit manteau, les accompagnaient. Leurs maîtres les introduisirent cinq par cinq. Ils s'agenouillaient autour de l'enfant et l'adoraient en silence. Quand vint le tour des enfants, ils entrèrent tous à la fois, se mirent à genoux, et adorèrent l'enfant Jésus avec une joie innocente et naïve. Les serviteurs ne purent pas rester bien longtemps dans la grotte, car les rois y rentrèrent bientôt avec pompe, revêtus de manteaux légers et flottants, et portant à la main des encensoirs avec lesquels ils encensèrent très respectueusement l'enfant, la sainte Vierge, Joseph et toute la grotte ; puis, en se retirant, ils s'inclinèrent profondément : c'était une cérémonie religieuse usitée chez eux.

Jamais je n'avais vu Marie et Joseph si heureux et si émus. Souvent des larmes de joie coulaient le long de leurs joues. Tant d'honneurs solennellement rendus à l'enfant Jésus, qu'ils étaient obligés de loger si pauvrement, et dont il leur fallait cacher la dignité suprême dans l'humilité de leurs cœurs, leur étaient une ineffable consolation. Ils voyaient que la Providence toute

puissante de Dieu, malgré l'aveuglement des hommes et dès l'origine des temps, avait préparé pour l'enfant de la promesse, et lui avait envoyé du fond de l'Orient, ce qu'eux-mêmes ne pouvaient lui offrir, les hommages des puissants de la terre, rendus à sa grandeur avec une sainte et solennelle magnificence. Ils joignirent leur adoration à celle des rois. La gloire de Jésus était leur bonheur.

Les tentes du cortège des rois étaient dressées tout le long de la vallée, derrière la grotte de la crèche, jusqu'à la grotte du tombeau de Maraha. Quand tous eurent quitté la crèche, les étoiles se montraient déjà. Ils se rassemblèrent alors en cercle, auprès du vieux térébinthe qui couronnait le tombeau de Maraha, et rendirent leur culte aux étoiles avec des chants solennels. On ne saurait exprimer combien étaient émouvants ces chants qui retentissaient dans la vallée silencieuse. Durant tant de siècles leurs ancêtres avaient regardé les étoiles, prié et chanté ! A cette heure donc leurs ardents désirs étaient accomplis. Ah ! le transport de leur joie et la plénitude de leur reconnaissance éclataient dans leurs chants.

Joseph, cependant, assisté par deux vieux bergers, avait préparé un repas frugal dans la tente des trois rois. C'était du pain, des fruits, du miel, des légumes et quelques flacons de baume, placés sur une table couverte d'un tapis. Quand ils rentrèrent, Joseph leur témoigna beaucoup de bonté, et les pria d'accepter le modeste repas qu'il leur offrait. Il se plaça au milieu d'eux, auprès de la table et mangea avec eux sans montrer aucune timidité : il pleurait de joie et de bonheur.

En le voyant, je pensai à feu mon père, pauvre paysan, qui, lors de ma prise d'habit, fut obligé de se mettre à table avec beaucoup de gens distingués. Dans sa simplicité et son humilité, il avait eu grand'peur tout d'abord, mais ensuite sa joie fut telle, qu'il en versa des larmes.

Après le repas, Joseph quitta les rois. Quelques-uns des personnages les plus distingués du cortège se rendirent à une auberge de Bethléem ; les autres se reposèrent sur les couches qu'on leur avait préparées dans la grande tente. De retour à la grotte de la nativité, Joseph déposa tous les présents au fond et à la droite de la crèche, derrière une cloison qui les masquait. La servante d'Anne, restée auprès de la sainte Vierge, s'était retirée, pendant toute la cérémonie ; elle ne reparut point qu'ils n'eussent tous quitté la crèche. Elle était modeste et grave. Je ne vis ni la sainte famille, ni cette servante, regarder les présents des rois avec une satisfaction mondaine. Tout fut accepté avec humilité et distribué avec charité.

Pendant que les rois, pleins de ferveur et de joie, offraient leurs présents et leurs hommages à Jésus dans sa crèche, je vis, dans les environs de la grotte, quelques Juifs chargés d'espionner ; ils murmuraient ensemble ; ensuite ils allaient et venaient pour faire des rapports. Je pleurai amèrement sur ces malheureux. Oh ! combien me font souffrir ces méchantes gens qui, alors comme aujourd'hui, quand le Sauveur s'approche des hommes, se tiennent là, épiant et murmurant ; puis, dans leur fureur, s'en vont partout répandre leurs mensonges impies. Ah ! combien de larmes dois-je verser sur ces hommes misérables ! Ils ont le salut si près d'eux, et ils le repoussent, tandis que ces bons rois, pleins de foi et de confiance dans les promesses, ont fait tant de chemin pour le trouver. Oh ! comme je plains ces hommes durs et aveugles (1) !

A Jérusalem, ce même jour, Hérode lut encore dans des rouleaux, et parla avec des scribes de ce qu'avaient dit les rois. Plus tard tout redevint calme, comme si l'on eût voulu entièrement assoupir cette affaire.

(1) L'incrédulité future des Juifs en face de la foi des Gentils est ici prophétiquement représentée. « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

CHAPITRE XXVI

Adieux des rois à la sainte crèche.

Le lendemain matin, les rois et quelques hommes de leur suite visitèrent, les uns après les autres, la sainte famille. Je les vis aussi, pendant toute la journée, auprès de leur tente et de leurs bêtes de somme, occupés à distribuer beaucoup de présents, comme cela se faisait toujours lors d'événements heureux. Des bergers, pour avoir rendu des services aux gens du cortège, furent largement récompensés. Plusieurs pauvres reçurent des aumônes ; je vis que l'on mettait des couvertures sur les épaules de pauvres vieilles femmes toutes courbées, et qui, à grand'peine, s'étaient glissées jusque-là. Quelques serviteurs des rois, se plaisant dans la vallée, voulurent y rester auprès des bergers. Ils en demandèrent la permission à leurs maîtres, qui la leur accordèrent, et leur firent de riches présents. Ils reçurent des couvertures, des ustensiles, de l'or en grain et les ânes qu'ils avaient montés. Il vint aussi de Bethléem une foule de gens. Les uns sollicitèrent des dons, d'autres fouillèrent les bagages, exigeant des droits sous différents prétextes.

Le soir, les rois se rendirent à la crèche pour prendre congé de la sainte famille. Mensor y alla seul d'abord. Marie lui mit l'enfant Jésus dans les bras : il était ravi de joie et pleurait. Après lui vinrent les deux autres rois, ils versèrent aussi des larmes. Cette dernière visite fut accompagnée de riches présents, tels que des pièces de diverses étoffes, de la soie écrue, des draps roux et de très belles couvertures. Ils laissèrent en outre leurs grands manteaux d'un jaune pâle, faits d'une laine extrêmement fine, et si légers, que le moindre souffle les agitait.

Au moment où ils se disposaient à quitter la grotte, la sainte Vierge était debout, tenant dans ses bras l'enfant Jésus sous son voile. Elle fit quelques pas pour reconduire les rois vers la porte ; là elle s'arrêta, et, pour donner un souvenir à ces excellents hommes, elle se dépouilla elle-même du grand voile d'étoffe jaune et légère, qui l'entourait et dont elle enveloppait aussi l'enfant Jésus ; elle le présenta à Mensor. Ils reçurent ce don en s'inclinant profondément, et une joie respectueuse fit battre leurs cœurs, quand ils virent devant eux sans voile la sainte Vierge avec le petit Jésus. Quelles douces larmes ils répandirent au sortir de la grotte ! Ce voile fut dès lors leur plus sainte et plus précieuse relique.

La sainte Vierge recevait les présents sans regarder à la valeur des choses ; et pourtant, dans sa touchante humilité, elle témoignait aux personnes une véritable reconnaissance. Pendant cette merveilleuse visite, je n'aperçus en elle aucun retour complaisant sur elle-même. Seulement à l'arrivée des saints rois, par amour pour l'enfant Jésus et par commisération pour saint Joseph, elle s'abandonna naïvement à l'espoir que désormais ils trouveraient un meilleur accueil à Bethléem, et ne seraient plus traités avec ce mépris qui avait causé à saint Joseph une tristesse, une confusion dont elle était tout affligée.

Quand les rois se retirèrent, il faisait nuit, et la lampe était déjà allumée dans la grotte. Ils se rendirent aussitôt, avec leur suite, sous le grand térébinthe qui surmontait le tombeau de Maraha, pour y accomplir, comme la veille, leur culte religieux. Lorsque les étoiles se furent levées, ils prièrent et chantèrent. Les voix des enfants faisaient un effet émouvant dans ce chœur mélodieux. Ils retournèrent ensuite à leur tente, où Joseph leur avait encore préparé un frugal repas, après lequel quelques-uns se rendirent à l'auberge de Bethléem, et d'autres se reposèrent sous la tente.

Vers minuit, comme les rois dormaient sur des tapis, je vis apparaître au milieu d'eux un jeune homme resplendissant : c'était un ange. Il les éveilla et leur dit de partir sur-le-champ pour leur pays, de s'en aller en côtoyant la mer Morte, et d'éviter ainsi Jérusalem. Ils se levèrent promptement et firent lever leur suite, puis l'un d'eux alla à la crèche prévenir Joseph. Celui-ci se hâta d'aller à Bethléem pour avertir ceux qui s'y trouvaient logés. Mais ils avaient été prévenus par la même apparition, et il les rencontra à mi-chemin. Tandis que les rois faisaient de nouveau les adieux les plus touchants à saint Joseph, devant la grotte de la crèche, leur suite partait déjà, en toute hâte, dans la direction du midi, par le chemin qui longeait la mer Morte et traversait le désert d'Engaddi.

Les rois sollicitèrent vivement la sainte famille de partir avec eux pour éviter le danger qui, sans aucun doute, la menaçait pareillement ; ils ajoutèrent que Marie devait au moins se cacher avec l'enfant ; ils craignaient qu'elle ne fût inquiétée à cause d'eux. Ils embrassèrent saint Joseph en lui disant adieu, et pleurèrent comme des enfants ; puis ils montèrent leurs dromadaires, légèrement chargés, et prirent d'un pas rapide la direction du désert. Je vis, auprès d'eux, dans la plaine, l'ange qui leur montrait le chemin. Bientôt ils disparurent.

CHAPITRE XXVII

Mesures prises par les autorités de Bethléem contre les Rois.

L'ange avait averti les rois à temps, car les autorités de Bethléem avaient résolu de les faire arrêter ce même jour, de les emprisonner dans de profonds caveaux

placés sous la synagogue, et de les accuser comme des perturbateurs du repos public. Je ne sais si c'était par suite d'ordre secret d'Hérode ; mais je pense plutôt que c'était par zèle pour son service.

Lorsqu'on apprit leur départ à Bethléem, ils étaient déjà près d'Engaddi, et la vallée où ils avaient dressé leur tente était calme et solitaire, comme avant leur séjour, dont il ne restait d'autres traces qu'un peu de gazon foulé et quelques pieux. Cependant l'arrivée des trois rois avait fait du bruit à Bethléem. Beaucoup de gens se repentaient de ne pas avoir voulu recevoir saint Joseph ; d'autres parlaient des rois comme d'aventuriers exaltés et extravagants ; d'autres enfin rapportaient leur arrivée à l'apparition qu'avaient eue les bergers. Les autorités de la ville crurent devoir prendre alors des mesures. Elles convoquèrent tous les habitants sur une place, près de la synagogue, devant une grande maison ; là, du haut d'un perron, on lut un avertissement qui défendait de propager des bruits superstitieux, et de visiter dorénavant les gens qui avaient donné lieu à ces diverses rumeurs... Après quoi la multitude se retira.

Joseph aussitôt fut mandé, dans cette même maison, et interrogé par de vieux Juifs. A peine de retour à la crèche, il se rendit de lui-même au tribunal, emportant une part de l'or qu'il avait reçu des rois, et il donna cet or aux interrogateurs, qui sans hésitation le laissèrent aller. Toute cette enquête me parut aboutir à une extorsion. Les autorités, de plus, firent fermer d'une barrière un chemin de la grotte qui ne passait point par la porte de la ville. Ils mirent à la barrière une sentinelle, dans une guérite où ils posèrent une sonnette ; enfin ils firent tendre, sur ce sentier, des fils qui communiquaient avec la sonnette, pour que l'on arrêtât ceux qui voudraient aller plus loin.

Joseph avait porté les présents des rois dans la grotte de Maraha et dans quelques grottes secrètes de la col-

line, qu'il connaissait depuis sa jeunesse. Ces caveaux solitaires existaient, dès le temps du patriarche Jacob. Il n'y avait encore que quelques cabanes à la place de Bethléem, lorsqu'il y dressa ses tentes, sur la colline même de la crèche.

Zacharie vint, à son tour, d'Hébron, visiter la sainte famille. Marie était encore dans la grotte. Il prit l'enfant dans ses bras en versant des larmes de joie, et récita, avec un léger changement, le cantique qu'il avait entonné, le jour de la circoncision de Jean-Baptiste.

Une grande joie régnait alors dans la sainte famille. Anne, qui était revenue à la grotte, paraissait tout heureuse. Marie plaçait l'enfant Jésus dans ses bras, permettant qu'elle lui donnât des soins, ce que je ne lui vis faire pour aucune autre personne. Je m'aperçus avec émotion que les cheveux de l'enfant, qui étaient blonds et bouclés, se terminaient en rayons de lumière (1). Je remarquai toujours, dans la sainte famille, une pieuse et sainte vénération pour l'enfant Jésus ; mais tout se faisait d'une manière simple et naturelle, comme chez les saints élus de Dieu. L'enfant avait une affection, une tendresse pour sa mère que je n'ai jamais vues chez de si jeunes enfants.

Marie raconta à sainte Anne tous les détails de la visite des rois, et Anne fut profondément touchée d'apprendre que Dieu eût appelé de si loin ces hommes, pour venir honorer l'enfant de la promesse. Elle vit les présents des rois, qui étaient déposés dans une cavité du rocher : elle aida à en distribuer une grande partie et à emballer le reste.

(1) Dans la sainte Ecriture, les cheveux sont en effet le symbole des pensées, qui sont comme la végétation de l'esprit.

CHAPITRE XXVIII

La sainte Famille dans la grotte de Maraha.

Il vint encore à Bethléem des fonctionnaires d'Hérode, qui s'informèrent, dans plusieurs maisons, des enfants nouveau-nés. Ils accablèrent surtout de questions une Juive de grande qualité qui venait de mettre au monde un fils. Ils ne se rendirent plus à la grotte de la crèche, où ils n'avaient trouvé précédemment qu'une famille pauvre ; de telles gens n'étaient pas l'objet de leurs recherches.

Deux vieillards (c'étaient peut-être des bergers qui avaient adoré l'enfant Jésus) vinrent trouver Joseph, pour l'avertir de cette nouvelle enquête. La sainte famille et sainte Anne se réfugièrent alors avec l'enfant dans la grotte de Maraha. Il n'y avait plus rien dans celle de la crèche qui annonçât un lieu habité. Je les vis, pendant la nuit, traverser la vallée à la lueur d'une lanterne sourde. Anne portait l'enfant Jésus dans ses bras ; Marie et Joseph marchaient à côté d'elle ; les bergers les accompagnaient, chargés de couvertures et de ce qu'il fallait pour faire des lits aux saintes femmes et à l'enfant Jésus.

J'eus, à cette occasion, une vision : j'ignore si la sainte famille l'eut aussi. Je vis, autour de l'enfant Jésus qui reposait sur les bras de sainte Anne, une gloire formée de sept figures d'anges, placées les unes au-dessus des autres, et entourées de plusieurs autres figures. Je vis aussi, près de sainte Anne, de saint Joseph et de Marie, des formes lumineuses qui semblaient les conduire par la main. En partant, ils fermèrent la porte et se rendirent tous dans la grotte du tombeau, où ils firent les arrangements nécessaires pour s'y reposer.

Pendant qu'ils étaient dans cette grotte, la sainte Vierge fut derechef avertie par deux bergers, que des gens, envoyés par les autorités, s'enquéraient de son enfant. Marie en fut vivement troublée; peu après, saint Joseph vint chercher l'enfant; il le prit, l'enveloppa dans un manteau et l'emporta je ne me souviens plus où.

La sainte Vierge resta douze heures dans la grotte, séparée de Jésus, seule et livrée à ses angoisses maternelles. Quand arriva le moment où elle devait être appelée pour allaiter son enfant, elle fit ce que les mères soigneuses font toujours, quand elles ont été agitées par quelque émotion violente : elle exprima de son sein le lait qu'avait pu altérer son inquiétude. Il se répandit dans la cavité d'un banc de pierre, formé naturellement sur le sol de la grotte. Elle en parla à un des bergers, homme pieux et grave, qui était venu pour la conduire auprès de son enfant. Celui-ci, profondément convaincu de la sainteté de la mère du Sauveur, recueillit plus tard avec soin le lait virginal que la pierre avait conservé, et, plein de foi, il le porta à sa femme, qui ne pouvait pas suffire à nourrir son enfant. La bonne femme prit cet aliment sacré avec une entière confiance et sa foi fut récompensée, car, dès cette heure, elle eut un lait abondant. La pierre blanche de cette grotte reçut une vertu semblable, et de nos jours encore j'ai vu, même des infidèles, des mahométans, s'en servir comme d'un remède infailible en pareille occasion.

Depuis des siècles cette terre, épurée et pressée dans de petits moules, a été répandue dans la chrétienté comme un objet de dévotion. Ces reliques portent l'étiquette. *De lacte sanctissimæ Virginis Mariæ. Du lait de la très sainte Vierge.*

CHAPITRE XXIX

Fête commémorative du mariage de la sainte Vierge.

Joseph ne se tint pas caché dans la grotte de Maraha. Il fit, avec les deux bergers, plusieurs arrangements dans celle de la crèche. Les bergers y portèrent des guirlandes de feuillage et de fleurs ; j'ignorais d'abord dans quel but, mais je vis bientôt que c'étaient les préparatifs d'une fête touchante.

Joseph profitait de l'absence de la sainte Vierge pour orner, avec l'aide des bergers, la grotte de la crèche, où il voulait célébrer l'anniversaire de leur mariage. Lorsque tout fut prêt, il alla chercher la sainte Vierge, avec l'enfant Jésus et sainte Anne, et les conduisit dans la grotte de la crèche, où se trouvaient déjà réunis Eliud, le second mari d'Anne, la servante et les trois vieux bergers. Que je fus émue de voir leurs transports de joie, au moment où la sainte Vierge apporta l'enfant Jésus dans la grotte ! La voûte et les parois étaient couvertes de guirlandes de fleurs. Au milieu il y avait une table dressée pour le repas. Le sol, le contour inférieur de la grotte et la table étaient revêtus de belles couvertures données par les rois. Une pyramide de feuillages et de fleurs s'élevait de la table jusqu'à l'ouverture de la voûte. Elle se terminait par un rameau sur lequel était posée une colombe artificielle. Toute la grotte resplendissait d'une lumière éclatante. On avait posé sur un petit siège le berceau dans lequel l'enfant Jésus se tenait assis. Marie et Joseph, couronnés de fleurs, étaient à ses côtés, et buvaient à la même coupe. Outre les parents, il y avait là les vieux bergers. Pendant leur joyeux et frugal repas, on chanta des psaumes, et je vis des chœurs d'anges paraître dans la

grotte. Tous étaient attendris jusqu'au fond de l'âme. Après la fête, la sainte Vierge retourna à la grotte du tombeau de Mahara, avec l'enfant Jésus et sainte Anne.

Peu après je vis sainte Anne faire à la sainte famille et aux trois bergers des adieux pleins de tendresse, et partir pour Nazareth avec son mari et ses domestiques. Ils emportèrent, sur leurs bêtes de somme, tout ce qui restait des présents des rois.

CHAPITRE XXX

Départ pour le temple de Jérusalem.

Comme le jour approchait où la sainte Vierge devait présenter son premier-né au Temple et le racheter, selon la loi de Moïse, tout fut disposé pour le voyage de la sainte famille à Jérusalem et pour son retour à Nazareth. Déjà le dimanche, 30 décembre, au soir, les bergers avaient reçu ce que les domestiques de sainte Anne n'avaient pu emporter. Il ne restait rien, ni dans la grotte de la crèche, ni dans la grotte latérale, ni dans celle du tombeau de Maraha, et Joseph les avait de plus fait nettoyer avec soin.

Dans la nuit du dimanche au lundi, Joseph et Marie visitèrent, avec l'enfant, la grotte de la crèche, pour prendre congé de ce saint lieu. D'abord ils mirent un tapis à la place où Jésus était né, y déposèrent l'enfant et prièrent; puis ils firent de même à l'endroit où avait eu lieu la circoncision.

Le lendemain, à l'aurore, la sainte Vierge se plaça sur l'âne que les vieux bergers avaient amené devant la grotte. Au moment de partir, Joseph prit l'enfant, le tint jusqu'à ce que Marie fût commodément placée, et le remit ensuite entre ses bras. Elle était assise sur

un siège, les pieds appuyés sur une planchette. Elle tenait pressé contre son cœur Jésus, enveloppé dans son grand voile, et le regardait avec bonheur. Les saints voyageurs n'emportèrent avec eux que quelques couvertures et quelques paquets, placés sur l'âne à côté de Marie. Les bergers les accompagnèrent pendant quelque temps, puis ils prirent congé d'eux avec une émotion profonde. Laissant le chemin par lequel elle était venue, la sainte famille passa entre la grotte de la crèche et celle du tombeau de Maraha, en longeant Bethléem à l'orient. Personne ne les aperçut.

Ils firent lentement le trajet de Bethléem à Jérusalem, et quoiqu'il fût court, ils s'arrêtèrent néanmoins souvent. L'offrande que la sainte Vierge devait faire au Temple était dans une corbeille, suspendue au bât de l'âne et divisée en trois compartiments : deux contenaient des fruits, et le troisième deux colombes que l'on voyait à travers un couvercle à claire voie.

Le soir étant venu, ils s'arrêtèrent à environ un quart de lieue en avant de Jérusalem, dans une petite maison habitée par de vieilles gens qui leur firent l'accueil le plus affectueux. C'étaient des Esséniens, parents de Jeanne Chusa. Le mari s'occupait de jardinage, taillait les haies et était employé à un service qui avait rapport aux chemins.

La sainte famille passa chez ces vieilles gens toute la journée suivante. La sainte Vierge resta presque tout le temps dans sa chambre, seule avec son enfant, qui reposait sur un tapis. Elle priait sans relâche, se préparant à la cérémonie qui devait avoir lieu. J'eus à cette occasion des avertissements sur la manière dont il faut se préparer à la communion (1). Je vis apparaître, dans la chambre, plusieurs anges qui adorèrent

(1) L'offrande de Jésus au temple préluait au sacrifice de la nouvelle loi, et le saint Enfant au bras de Siméon représentait le don ineffable de Dieu au cœur de l'homme dans la sainte communion.

l'enfant Jésus. Je ne sais pas si la sainte Vierge les vit, mais je le pense, car elle était très émue. Les bons vieillards se montrèrent on ne peut plus prévenants envers la sainte Vierge : il me parut qu'ils avaient un pressentiment de la sainteté de l'enfant Jésus.

Le soir, j'eus une vision sur Siméon. C'était un homme très âgé, maigre, avec une barbe courte. Il était prêtre, avait une femme et trois fils, dont le plus jeune semblait avoir vingt ans. Je le vis se rendre de sa maison, contiguë au Temple, à une petite cellule voûtée, pratiquée dans l'épaisseur du mur du sanctuaire, et percée d'une ouverture par laquelle on avait vue sur l'intérieur du Temple. Siméon s'agenouilla pour prier, et bientôt il fut ravi en extase. Un ange lui apparut alors, et lui dit que l'enfant qui le lendemain serait présenté le premier était le Messie, après lequel il avait si longtemps soupiré. Il lui révéla de plus, qu'après l'avoir vu il ne tarderait pas à mourir. La cellule était remplie de lumière, et le saint vieillard tout rayonnant de joie. Il retourna promptement dans sa maison, et raconta avec des transports de bonheur à sa femme ce qui lui avait été annoncé. Lorsque celle-ci se fut retirée pour dormir, il se mit de nouveau à prier.

La prophétesse Anne, qui était en prière à côté du Temple, eut aussi une vision sur la présentation de l'enfant Jésus.

CHAPITRE XXXI

Purification de la sainte Vierge et présentation de Notre-Seigneur au Temple.

Le lendemain, à l'aube du jour, la sainte famille et ses hôtes se rendirent au Temple. Ils entrèrent d'abord dans une cour voisine du lieu saint. Pendant que Joseph mettait l'âne sous un hangar, une femme âgée accueillit avec bonté la sainte Vierge et la conduisit du

Côté du Temple, par un passage couvert. A peine furent-elles entrées dans ce passage, que le vieux Siméon vint au-devant de Marie. Les paroles qu'il lui adressa exprimaient la joie dont son âme était remplie. Il prit un instant l'enfant entre ses bras, et se hâta ensuite de retourner au Temple par un autre chemin. L'avertissement de l'ange lui avait inspiré un si ardent désir de voir l'enfant après lequel il avait si longtemps soupiré, qu'il s'y était rendu d'avance pour attendre son arrivée. Il était revêtu de la longue robe que les prêtres portaient, quand ils n'exerçaient pas leurs fonctions. Prêtre lui-même, quoique d'un rang inférieur, il ne se distinguait que par sa simplicité, sa piété et ses lumières.

La sainte Vierge fut conduite, par son guide, jusqu'au parvis où devait avoir lieu la présentation de l'enfant, et où l'attendaient Anne et Noémi, son ancienne maîtresse. Siméon, accouru une seconde fois au-devant d'elle, l'introduisit à l'endroit où se faisait le rachat des premiers-nés ; Anne, à laquelle Joseph donna la corbeille de l'offrande, la suivait avec Noémi. Joseph alla prendre sa place auprès des hommes.

On savait, dans le Temple, que plusieurs femmes devaient venir présenter leurs premiers-nés ; tout était donc préparé. Des lampes, allumées et réunies en forme de pyramides, étaient suspendues aux murs du lieu de la cérémonie. Elles avaient des becs d'or qui brillaient presque autant que la flamme qui en sortait.

Devant une espèce d'autel, dont les coins se terminaient en cornes, plusieurs prêtres avaient placé un coffre de forme quadrangulaire, pour en faire une table, à l'aide d'une grande plaque qu'ils mirent par-dessus. Ils étendirent une couverture rouge, puis une couverture blanche transparente, qui pendait de tous côtés jusqu'à terre. Aux quatre coins de la table, ils placèrent des candélabres, et au milieu un berceau avec deux plats ovales et deux petites corbeilles. A droite et à gauche de cette partie du Temple, on voyait deux rangs

de stalles dont l'un était plus élevé que l'autre, et où se tenaient des prêtres en prières. Alors Siméon s'approcha de la sainte Vierge, dans les bras de laquelle reposait l'enfant Jésus, enveloppé d'une étoffe bleu de ciel, et la conduisit à la table des offrandes, où elle déposa l'enfant dans le berceau. A ce moment, le Temple me parut rempli d'une lumière éblouissante : je vis que Dieu y était, et qu'au-dessus de l'enfant les cieux étaient ouverts jusqu'au trône de la sainte Trinité. Puis Siméon reconduisit la sainte Vierge à la place réservée aux femmes et entourée d'une grille. Marie portait une robe bleu de ciel, un voile blanc, et un long manteau jaune clair qui l'enveloppait tout entière.

Siméon et les trois autres prêtres s'habillèrent pour la cérémonie. Ils avaient au bras comme de petits boucliers, et sur la tête une barrette bifurquée. L'un d'eux se tenait derrière la table des offrandes, un autre devant, deux autres de chaque côté, et tous priaient sur l'enfant. La prophétesse Anne s'approcha alors de Marie, lui donna la corbeille qui contenait les fruits et les colombes, et la conduisit à la grille placée devant la table de l'oblation. Puis Siméon, qui se tenait là debout, ouvrit la grille, conduisit Marie devant la table, et y plaça son offrande. Les fruits furent déposés dans un des plats ovales, les pièces de monnaie dans l'autre, et les colombes furent laissées dans la corbeille.

Pendant que Siméon se tenait avec Marie devant l'autel des offrandes, le prêtre, qui était debout derrière l'autel, prit l'enfant Jésus, l'éleva en l'air, en le tournant vers les quatre côtés du Temple (1). Après avoir prié longtemps, il le donna à Siméon, qui le remit aux bras de Marie et lut plusieurs prières, dans un rouleau placé à côté de lui sur un pupitre.

(1) On présentait ainsi dès lors au Seigneur, en forme de croix, les offrandes et les victimes immolées ; de même qu'aujourd'hui encore le prêtre offre la sainte hostie, à l'offertoire de la messe, en forme de croix.

Enfin Siméon reconduisit la sainte Vierge à la grille, d'où elle fut ramenée à la place des femmes, par Anne, qui l'attendait là. Une vingtaine de mères se disposaient aussi à présenter leurs nouveau-nés. Alors les prêtres commencèrent à l'autel un service d'encensements et de prières, auquel ceux qui se trouvaient sur les sièges s'unirent par quelques gestes. Après cette cérémonie, Siméon revint vers Marie, reçut d'elle-même l'enfant Jésus dans ses bras, et, tout rayonnant de joie, parla longtemps de lui en termes très touchants. Il loua Dieu, qui avait accompli sa promesse, et dit entre autres choses : « Maintenant, Seigneur, laissez, selon votre parole, votre serviteur s'en aller en paix, puisque mes yeux ont vu le Sauveur qui vient de vous ; que vous avez préparé à la face de tous les peuples, pour être la lumière qui doit éclairer les nations et la gloire de votre peuple Israël. »

Joseph, après la présentation, était venu rejoindre Marie. Comme elle, il écouta avec un profond respect les paroles inspirées de Siméon, qui les bénit tous deux et dit à Marie : « Celui-ci a été établi pour la ruine et pour la résurrection d'un grand nombre en Israël et comme un signe de contradiction ; un glaive traversera votre âme elle-même, afin que les pensées de beaucoup de cœur soient révélées. »

Après Siméon, la prophétesse Anne, aussi inspirée parla longtemps de l'enfant Jésus et appela sa mère bienheureuse. Ces choses ne causèrent aucun trouble ; tous les assistants, y compris les prêtres, les écoutèrent, au contraire, avec une grande émotion. Il semblait que ces prières inspirées n'eussent rien d'inaccoutumé, et que tout dût se passer ainsi. Tous témoignèrent du plus profond respect pour l'enfant et sa mère. Marie brillait comme une rose céleste.

La sainte famille avait extérieurement présenté l'offrande la plus pauvre, mais Joseph donna secrètement à Siméon et à Anne plusieurs pièces d'or, en faveur

surtout des pauvres vierges élevées dans le Temple, et hors d'état de payer les frais de leur entretien. La sainte Vierge, ayant dans ses bras l'enfant Jésus, fut reconduite par Anne et Noémi dans le parvis, où elles se dirent adieu. Joseph y était déjà avec ses deux hôtes ; il avait amené l'âne sur lequel Marie monta avec l'enfant. Ils quittèrent aussitôt le Temple et traversèrent Jérusalem pour se rendre à Nazareth.

Je n'ai pas vu la présentation des autres premiers-nés ; mais j'ai la certitude que tous reçurent des grâces particulières, et que plusieurs d'entre eux périrent au massacre des Innocents.

Siméon était parent de Séraphia, qui reçut le nom de Véronique, et aussi de Zacharie, par le père de Séraphia. Revenu chez lui après la présentation de Jésus, il tomba aussitôt malade. Cependant il ne cessa pas de témoigner la plus grande joie dans ses entretiens avec sa femme et ses fils. Sur son lit de mort, il leur adressa des exhortations ; il leur parla, avec une gravité et une joie touchantes, du salut d'Israël et de tout ce que l'ange lui avait annoncé. Il mourut paisiblement, et sa famille le pleura en silence. Beaucoup de prêtres et de Juifs prièrent sur son cercueil.

CHAPITRE XXXII

Vision symbolique sur la fête de la Chandeleur.

Voici la vision que j'ai eue, touchant la fête de la Chandeleur. Je vis une fête dans l'église diaphane, planant au-dessus de la terre, qui me représente l'Eglise catholique tout entière, renfermant en elle toutes les églises particulières. Elle était pleine de chœurs d'anges qui entouraient la très sainte Trinité. Je vis la seconde personne de la Trinité, comme l'enfant Jésus, présenté

et racheté au Temple, et en même temps présent aussi dans la très sainte Trinité. Je vis près de moi l'apparition du Verbe incarné, l'enfant Jésus, mais uni à la Trinité sainte par une voie lumineuse. Je ne puis pas dire qu'il ne fût pas là, pendant qu'il était auprès de moi ; je ne puis pas dire non plus qu'il ne fût pas auprès de moi, pendant qu'il était là ; cependant, au moment où je sentis vivement la présence de l'enfant Jésus auprès de moi, je vis la figure sous laquelle m'était montrée la sainte Trinité, autrement que lorsqu'elle m'est présentée comme l'image de la Divinité, dans des circonstances ordinaires.

Je vis paraître un autel au milieu de l'église. Ce n'était pas un autel, comme nous en voyons dans nos églises, mais un autel idéal. Sur cet autel, je vis un petit arbre avec de larges feuilles pendantes, de l'espèce de l'arbre de la science du bien et du mal, qui était dans l'Eden. Je vis ensuite la sainte Vierge, avec l'enfant Jésus dans ses bras, se lever du fond de la terre devant l'autel, et l'arbre, qui était sur l'autel, se pencher devant elle et se flétrir. Puis je vis un ange en vêtements sacerdotaux, couronné d'un simple anneau, s'approcher de Marie. Elle lui donna l'enfant, qu'il plaça sur l'autel ; au même instant je vis l'enfant s'absorber dans l'image de la sainte Trinité, qui alors m'apparut de nouveau sous sa forme ordinaire.

Je vis l'ange donner à la mère de Dieu un petit globe brillant, sur lequel était la figure d'un enfant emmaillotté, et Marie planer avec ce globe au-dessus de l'autel. De tous les côtés je vis venir à elle une foule de mains avec des lumières, qu'elle donna toutes à l'enfant placé sur le globe, et dans lequel elles furent absorbées. De toutes ces lumières je vis se former, au-dessus de Marie et de l'enfant, une seule lueur splendide qui illuminait tout. L'ample manteau de Marie s'étendait sur toute la terre. A la fin, l'image se transformait en une célébration de fête.

Je crois que le dépérissement de l'arbre de la science, lors de l'apparition de Marie et de l'absorption de l'enfant sur l'autel dans la sainte Trinité, devait être une image de la réconciliation des hommes avec Dieu. C'est pourquoi je vis toutes les lumières particulières présentées à la Mère de Dieu, et remises par elle à l'enfant Jésus, vraie lumière illuminant tous les hommes, et dans lequel toutes les lumières particulières sont devenues une seule et même lumière qui éclaire le monde entier, représenté par ce globe. Les lumières présentées signifiaient la bénédiction des cierges à la fête de la Chandeleur (1).

CHAPITRE XXXIII

Retour à Nazareth.

Marie et Joseph, pour retourner à Nazareth, prirent un chemin plus direct que celui par lequel ils étaient venus à Bethléem, évitant alors les villes et n'entrant que dans des maisons isolées. Joseph avait laissé chez son parent la jeune ânesse qui, pendant le voyage à Bethléem, lui avait montré le chemin ; car son intention était de revenir à Bethléem et de bâtir une maison dans la vallée des bergers. Il en avait parlé aux bergers, disant qu'il voulait seulement que Marie passât quelque temps chez sa mère pour se remettre des fatigues de son voyage. C'est pourquoi il avait aussi laissé plusieurs choses chez eux.

Pendant ces jours-là, je vis les trois saints rois s'arrêter sur les bords d'un fleuve pour célébrer une fête. Au commencement, ils avaient voyagé très vite ; mais

(1) Dans ce mystère de la Présentation qui fut le principe du sacrifice de Jésus-Christ, nous devenons tous en lui une seule et même lumière, par notre purification personnelle et notre union à son sacrifice ; préparation nécessaire de la très sainte communion.

depuis cette station ils allèrent beaucoup plus lentement qu'auparavant. J'aperçus toujours à la tête de leur cortège un jeune homme resplendissant qui leur parlait quelquefois.

Lorsque les deux époux et le divin enfant furent arrivés dans la maison d'Anne, à une demi-lieue de Nazareth, on donna une petite fête de famille, comme lors du départ de Marie pour le Temple. Tous se réjouirent beaucoup de voir Jésus ; mais leur joie était calme et tout intérieure. Je n'ai jamais rien remarqué de très passionné dans tous ces saints personnages.

Je vis ensuite la sainte Vierge et sainte Anne, qui portait l'enfant Jésus, se rendre dans la maison de Joseph, à Nazareth, par un chemin très agréable, entre des collines et des jardins.

Anne envoyait à Nazareth des vivres pour Joseph et Marie. Comme chaque chose est touchante dans la sainte famille ! Marie est la mère la plus tendre et en même temps la servante la plus soumise du saint enfant ; elle est aussi la servante de saint Joseph. Joseph est pour elle l'ami le plus dévoué et le serviteur le plus humble. Combien je suis touchée de voir la sainte Vierge remuer et soigner le petit Jésus, aussi incapable de se mouvoir qu'un enfant ordinaire ! Quand on pense que c'est là le Dieu d'amour qui a créé le monde ! Ah ! combien nous semble alors affreuses la dureté, la froideur et l'obstination des hommes indifférents ou incrédules !

Sainte Anne et sa fille aînée étaient souvent chez la sainte Vierge. La fille d'Anne avait avec elle un petit garçon très robuste, âgé de quatre à cinq ans : c'était son petit-fils, le fils aîné de sa fille Marie. Quand je les voyais assises ensemble, causant familièrement, jouant avec l'enfant Jésus, l'embrassant et le mettant dans les bras du petit garçon, absolument comme cela se passerait de nos jours, je me disais à moi-même : « Oh ! les femmes sont toujours les mêmes ! »

CHAPITRE XXXIV

Fuite en Egypte.

Pendant le séjour à Nazareth d'Anne et de sa fille aînée, comme elles venaient de se retirer pour dormir, l'ange avertit Joseph. La chambre de Marie était à droite du foyer ; celle de sainte Anne, à gauche ; celle de la fille aînée d'Anne, entre la chambre de sa mère et celle de Joseph. Des cloisons de branches d'arbres entrelacées séparaient les diverses chambres. La couche de Marie était en outre séparée par un rideau du reste de la cellule. L'enfant Jésus reposait à ses pieds sur un tapis.

Joseph dormait la tête appuyée sur son bras. Tout à coup je vis un jeune homme resplendissant s'approcher de sa couche et lui parler. Joseph se souleva, mais, accablé qu'il était par le sommeil, il retomba aussitôt. L'ange alors, le saisissant par la main, le réveilla tout à fait. Joseph se leva, et l'ange disparut. Joseph alla d'abord allumer sa lampe à celle qui brûlait devant le foyer ; puis il frappa à la porte de la sainte Vierge, et demanda si elle pouvait le recevoir. Je le vis entrer et parler avec Marie, qui n'ouvrit pas le rideau placé devant sa couche ; puis il alla dans l'écurie où était son âne, et arrangea tout pour le départ (1).

La sainte Vierge se leva aussitôt et s'habilla. Elle alla ensuite apprendre à sa mère l'avertissement de Dieu. Alors sainte Anne et sa fille aînée se levèrent. Soumises à la volonté du Seigneur, ces pieuses personnes préparèrent tout pour le voyage, avant de se livrer à la tristesse des adieux. Elles firent un paquet des choses

(1) La sœur fait ailleurs cette réflexion : « Lorsque l'ange enjoignit à saint Joseph de s'enfuir en Egypte avec Jésus et Marie il ne se préoccupa point de trouver un logement, mais il obéit simplement et se mit en route. »

les plus nécessaires, qu'elles donnèrent à Joseph pour en charger l'âne. Tout se fit avec une grande promptitude et un très grand calme.

Marie alors alla chercher son enfant, et elle se hâta tellement, qu'elle ne l'emmaillotta pas. L'heure de se séparer était arrivée ; je ne saurais exprimer la touchante douleur de la mère et de la sœur de Marie. Elles pressèrent, en pleurant, l'enfant Jésus contre leur cœur ; le petit garçon voulut aussi l'embrasser. Anne serra à plusieurs reprises la sainte Vierge dans ses bras, en versant des larmes amères, comme si elle ne devait plus la revoir. La sœur de Marie se jeta à terre, le visage baigné de pleurs.

La sainte famille quitta la maison un peu avant minuit ; Anne et sa fille aînée accompagnèrent Marie pendant quelque temps. Joseph la suivait avec l'âne. La très sainte Vierge portait, dans une écharpe, l'enfant Jésus, qu'elle avait enveloppé de son long manteau. Son grand voile lui tombait des deux côtés du visage et ne couvrait que le derrière de la tête. Bientôt Joseph les rejoignit avec l'âne, sur lequel étaient placées une outre pleine d'eau, et une corbeille où il y avait des petits pains, des oiseaux vivants et autres objets. Elles s'embrassèrent encore une fois en pleurant. Après avoir reçu la bénédiction de sa mère, la sainte Vierge monta sur l'âne que menait Joseph, et ils partirent.

CHAPITRE XXXV

Continuation du voyage. — Jean-Baptiste conduit au désert par sainte Elisabeth.

Après avoir marché toute la nuit, la sainte famille se reposa le matin sous un hangar. Vers le soir, je la vis entrer dans le hameau de Nazara, chez des gens

méprisés et séparés en quelque sorte de la société. Ce n'étaient pas de vrais Juifs, il y avait quelque chose de païen dans leur religion ; ils faisaient leurs dévotions au temple du mont Garizim près de Samarie. On les contraignait à travailler, comme esclaves, au temple de Jérusalem, et à exécuter d'autres travaux publics.

Ils accueillirent la sainte famille avec beaucoup de bonté ; Marie et Joseph restèrent dans leur maison tout le jour suivant. A leur retour d'Égypte, ils s'y arrêtaient de nouveau, et lorsque Jésus alla au temple dans sa douzième année, il ne manqua pas de les visiter. Toute cette famille se fit baptiser par saint Jean, et embrassa ensuite le christianisme.

Les saints voyageurs quittèrent Nazara pendant la nuit. Ils passèrent tout le dimanche et la nuit qui le suivit auprès du vieux térébinthe sous lequel ils s'étaient reposés lors de leur voyage à Bethléem, et où la sainte Vierge avait tant souffert du froid. La persécution d'Hérode étant connue dans ce pays, la sainte famille n'y était pas en sûreté.

Un matin, je la vis faisant halte dans un pays fertile, auprès d'une source, à l'ombre d'un buisson de baume. L'enfant Jésus reposait les pieds nus, sur les genoux de sa mère. Le buisson de baume était couvert de baies rouges, et l'on voyait à quelques-unes de ses branches des incisions d'où découlait un liquide dont Joseph remplit quelques cruches qu'il transportait avec lui. La sainte famille mangea des petits pains et des baies cueillies sur le buisson. L'âne buvait et paissait dans le voisinage. Au loin se dessinaient les collines de Jérusalem. C'était un tableau plein de charmes.

Joseph avait averti Zacharie et Elisabeth du danger qui les menaçait. Je vis Elisabeth emporter le petit Jean, dans une profonde retraite du désert situé à deux lieues d'Hébron. Zacharie les accompagna jusqu'à une rivière, qu'ils traversèrent sur une poutre, puis il se rendit à Nazareth, où probablement il voulait prendre

des informations précises auprès de sainte Anne. Plusieurs amis de la sainte famille sont tout affligés de son départ.

Bien que le petit Jean n'eût que dix-huit mois, déjà cependant il courait et sautait. Son seul vêtement était une peau d'agneau ; il portait à la main un petit bâton blanc dont il faisait une sorte de jouet. Elisabeth tint caché le petit Jean, dans une grotte où Madeleine séjourna après la mort du Sauveur. Elle y resta jusqu'à ce que la persécution d'Hérode ne lui parût plus à craindre. Alors elle retourna à Jutta avec son fils.

Arrivés près du hameau d'Ephraïm, à deux lieues du chêne de Mambré, Jésus, Marie et Joseph entrèrent dans une vaste grotte, située au fond d'une gorge sauvage. Marie était contristée et pleurait. Ils vivaient de privations, car ils étaient obligés de prendre des chemins de traverse et d'éviter les villes et les hôtelleries fréquentées. Ils se reposèrent tout un jour dans cette grotte, où Dieu daigna, par plusieurs grâces, les soulager. Je vis une chèvre sauvage venir à eux et se laisser traire. De plus un ange leur apparut et les consola.

Un prophète avait souvent prié dans cette grotte. David avait gardé, aux environs, les troupeaux de son père ; il y était, quand un ange lui apporta l'ordre de lutter contre Goliath.

Après avoir quitté la grotte, la sainte famille fit sept lieues au midi, laissant toujours la mer Morte à sa gauche. A deux lieues au delà d'Hébron, elle entra dans le désert où se trouvait le petit Jean-Baptiste. Elle passa même à une très petite distance de la grotte qui lui servait d'asile. Joseph et Marie étaient fatigués et languissants ; ils s'avançaient péniblement dans le désert. L'outre d'eau et les petites cruches de baume étaient épuisées. La sainte Vierge, tout attristée, avait soif ; Jésus avait soif aussi. Ils se détournèrent un peu du chemin, se dirigeant vers un tertre situé plus bas et où ils voyaient des buissons et du gazon desséché.

Marie, avant d'y arriver, descendit de l'âne et s'assit par terre. Elle tenait l'enfant dans ses bras et priait. Pendant que la sainte Vierge demandait ainsi de l'eau à Dieu comme Agar dans le désert, un spectacle dont je fus très émue s'offrit à moi. La grotte d'Elisabeth et de son enfant n'était pas loin, et je vis le petit Jean, plein d'inquiétude et de désir, errer parmi des broussailles et des pierres à peu de distance de la caverne. Je n'aperçus point Elisabeth. La vue de ce petit enfant courant d'un pas assuré dans cette solitude, faisait une vive et touchante impression. Il avait tressailli dans le sein de sa mère à l'approche de son Seigneur, et à ce moment il était excité par la présence de son Sauveur souffrant de la soif. Les épaules couvertes d'une peau d'agneau, il tenait à la main son petit bâton au bout duquel flottait une bandelette d'écorce. Il sentait que Jésus passait et qu'il avait soif ; il se jeta à genoux et cria vers Dieu les bras étendus, puis il se leva soudainement, courut, poussé par l'Esprit, jusqu'au bord du rocher, et frappa avec son bâton le sol, d'où jaillit aussitôt une source abondante. Jean suivit l'eau jusqu'à l'endroit d'où elle descendait en cascade ; là il s'arrêta, et vit dans le lointain la sainte famille qui passait (1).

La sainte Vierge leva l'enfant Jésus en l'air, et, étendant la main, elle dit : « Voilà Jean dans le désert ! » Jean regarda avec joie l'eau qui se précipitait du haut de la roche, salua en agitant sa banderole, et retourna dans sa retraite.

Peu après, le ruisseau, coulant dans la plaine, s'approcha des voyageurs. Ils s'étaient mis en marche, et ils s'arrêtèrent pleins d'émotion et de joie auprès de

(1) Cette action présente un symbole de toute la vie du Précurseur. Il devait aussi plus tard frapper le rocher, les cœurs plus durs que la pierre, et en faire jaillir les eaux salutaires de la pénitence, pour apaiser la soif que le Sauveur avait du salut des hommes

buissons et de gazons desséchés. Marie descendit encore de l'âne avec l'enfant et s'assit sur l'herbe ; Joseph creusa à quelque distance un petit réservoir qui se remplit d'eau. Dès qu'elle fut limpide, tous trois en burent, et Marie y baigna son enfant ; ils se lavèrent les mains, les pieds et le visage. Joseph, après avoir rempli son outre, abreuva l'âne. Ils étaient heureux et pénétrés de reconnaissance. Le gazon, rafraîchi par l'eau, se redressa, et le soleil sembla briller avec un éclat nouveau. Pendant deux ou trois heures ils jouirent là d'un repos heureux et profond.

CHAPITRE XXXVI

Séjour chez des voleurs.

Quelques jours après, je vis, par une belle nuit, la sainte famille traverser un désert sablonneux, couvert de broussailles. Il me semblait marcher avec elle. Le passage était très dangereux, car une foule de serpents, d'abord cachés sous le feuillage, s'approchaient en sifflant, et dressaient la tête contre la sainte famille. Mais la lumière dont elle était entourée la préservait du péril. Il se trouvait aussi, dans ce lieu, d'autres animaux malfaisants qui avaient un long corps noirâtre, des pieds très courts et des ailes sans plumes, semblables à de grandes nageoires. Ils rasaient la terre dans leur course rapide, comme s'ils eussent volé : la forme de leur tête tenait du poisson. Je vis la sainte famille arriver au bord d'un ravin où il y avait des buissons, sous lesquels ils voulurent se reposer. J'avais grand'peur pour eux.

Joseph et Marie entrèrent ensuite dans un grand désert sauvage où, faute de chemin, ils ne savaient où

tourner leurs pas. Après s'être quelque peu avancés, ils virent se dresser devant eux une sombre et effrayante chaîne de montagnes escarpées. Ils étaient très abattus, et se mirent à genoux pour implorer le secours de Dieu. Alors plusieurs animaux se rassemblèrent autour d'eux ; je crus à un grand danger ; cependant ces animaux n'étaient pas méchants. Au contraire, ils les regardèrent avec une sorte de douceur, comme le faisait le vieux chien de mon confesseur quand il venait à moi. Ces animaux étaient envoyés pour leur tracer la route à suivre. Ils regardaient du côté de la montagne, puis revenaient à eux, comme fait un chien qui veut conduire son maître. Je vis enfin la sainte famille les suivre, et arriver, à travers les montagnes, dans un pays désolé et sinistre.

Il faisait déjà nuit lorsque, s'avancant le long d'un bois, ils rencontrèrent, à quelque distance du chemin, une cabane de mauvaise apparence. Pour y attirer les voyageurs, des brigands avaient suspendu, tout auprès à un arbre, une lanterne qu'on apercevait de très loin. On y abordait par un mauvais chemin, coupé de plusieurs fossés, et tout le long de ses parties faciles, des fils cachés étaient tendus. Lorsque les voyageurs venaient à les toucher, ils faisaient tinter des sonnettes placées dans la cabane, et appelaient ainsi les brigands, qui accouraient les dévaliser. Cette cabane, ne restait pas toujours au même lieu ; elle était transportable, et les brigands l'établissaient çà et là, suivant les circonstances.

Dès que la sainte famille se fut approchée de la lanterne, elle fut aussitôt entourée par six brigands, y compris leur chef, tous animés d'abord d'intentions mauvaises. Mais, à la vue de l'enfant Jésus, un rayon de lumière frappa soudain le cœur du chef, qui ordonna à ses compagnons de ne faire aucun mal à de telles gens.

La nuit était venue. Cet homme conduisit alors la

sainte famille dans sa cabane, où se trouvaient ses deux enfants et sa femme ; il leur raconta l'impression extraordinaire qu'il avait éprouvée à la vue de l'enfant. Sa femme accueillit, avec une bonté mêlée de timidité, les saints voyageurs, qui s'assirent par terre, dans un coin, et se mirent à manger des provisions qu'ils avaient apportées. Leurs hôtes, d'abord timides et honteux, ce qui semblait assez contraire à leurs habitudes, peu à peu se rapprochèrent. Il en vint d'autres qui, pendant ce temps, avaient abrité l'âne de saint Joseph. Ces gens s'enhardirent, et, s'étant assis tout autour de la sainte famille, ils engagèrent l'entretien. La femme du chef servit à Marie des petits pains, du miel et des fruits, lui donna à boire, sépara pour elle, par des tentures, une partie de la cabane, et lui apporta, sur sa demande, un vase plein d'eau pour baigner l'enfant Jésus. Enfin, elle lava les langes et les fit sécher devant le feu.

Pendant que Marie baignait l'enfant sous un linge, le chef des brigands était si ému, qu'il dit à sa femme : « Cet enfant juif n'est pas un enfant ordinaire ; c'est un saint enfant. Prie la mère de permettre que nous plongeons notre enfant lépreux dans l'eau où elle l'a baigné ; il en sera guéri, peut-être. » La femme s'approcha donc de Marie ; mais avant qu'elle eût parlé, la sainte Vierge lui dit de laver son enfant lépreux dans cette eau. Alors la femme apporta un petit garçon d'environ trois ans, tout blanc de lèpre. L'eau du bain de Jésus paraissait plus claire qu'auparavant ; la femme y mit son enfant lépreux : à l'instant même les croûtes de la lèpre se détachèrent et tombèrent ; la guérison était complète.

La mère, transportée de joie, voulait embrasser Marie et son enfant ; mais la sainte Vierge l'en empêcha par un signe, et lui prescrivit de creuser, dans le roc, une citerne et d'y verser cette eau, qui donnerait à la citerne la vertu de guérir de la lèpre. Je crois que la

pauvre femme promet à Marie de s'enfuir de ce lieu à la première occasion.

Ces gens ne pouvaient contenir leur joie ; de nouveaux compagnons étant venus pendant la nuit, ils leur montrèrent l'enfant, et racontèrent comment il avait été guéri. Alors toute la bande entourait la sainte famille, la regardant avec surprise. Il était d'autant plus remarquable que ces brigands se montrassent si respectueux envers la sainte famille, que cette même nuit ils avaient arrêté plusieurs autres voyageurs attirés par leur lanterne, et les avaient conduits dans une grande caverne au fond du bois. Cette caverne, dont l'entrée était cachée par des broussailles, paraissait être leur principal repaire. J'y vis plusieurs enfants volés, âgés de sept à huit ans, et une vieille femme qui gardait toute espèce de butin.

La sainte famille partit à l'aube du jour, bien pourvue de vivres. Le chef et sa femme les accompagnèrent jusqu'au bon chemin. Ils prirent congé des saints voyageurs avec beaucoup d'émotion, et l'homme dit du fond du cœur : « Souvenez-vous de nous en quelque lieu que vous vous trouviez. » A ces paroles j'eus, tout à coup, une vision du crucifiement, et j'entendis le bon larron dire à Jésus : « Souvenez-vous de moi, quand vous serez dans votre royaume. » Je reconnus que c'était l'enfant guéri de la lèpre (1). La femme du chef des brigands quitta plus tard sa vie coupable et s'établit en l'une des stations de la sainte famille, où avait jailli une source qui avait fait pousser un jardin d'arbres à baume. Plusieurs braves gens se fixèrent dans ce même lieu.

(1) Ainsi le Rédempteur, après s'être baigné dans son sang, devait, par ce bain salutaire, guérir de la lèpre de l'âme ce même enfant du voleur, ce fils de l'humanité déchue, dont il voulait faire les prémices de ses élus. On remarquera souvent ces admirables rapports symboliques entre l'enfance et la vie publique du Sauveur.

CHAPITRE XXXVII

Entrée en Egypte. — Chute de l'idole d'Héliopolis.

Après avoir quitté la cabane des brigands, la sainte famille ne sut bientôt plus quelle direction prendre. Alors le chemin leur fut indiqué par un miracle plein de grâce. Devant eux sortit de terre la plante appelée rose de Jéricho, qui porte de petites fleurs au milieu de feuilles frisées. Ils s'avancèrent, pénétrés de joie ; le même fait se renouvela tout le temps qu'ils furent dans le désert. Il fut révélé à la sainte Vierge que, dans les temps futurs, les gens du pays viendraient cueillir ces fleurs pour les vendre aux voyageurs étrangers (1). Je vis qu'en effet cela eut lieu dans la suite.

Ils arrivèrent enfin au territoire égyptien. De grandes prairies, où paissaient des troupeaux, se déployèrent à leur vue. J'y aperçus des arbres, auxquels étaient suspendues des idoles, enveloppées à la manière des enfants : elles étaient couvertes de lettres et de figures. Tout près de là je vis des hommes gros et trapus, habillés à la façon de ces fleurs de coton que j'avais remarqués dans le pays des trois rois. Ils venaient rendre hommage aux statues. La sainte famille entra dans une étable ; le bétail en sortit pour lui faire place. Elle était privée de toute nourriture, et personne ne songea à lui en offrir. Leur misère était complète ! Marie ne pouvait presque allaiter l'enfant Jésus. Enfin quelques bergers vinrent abreuver leurs troupeaux, et, vaincus par les pressantes sollicitations de saint Joseph, ils lui donnèrent un peu d'eau.

(1) Le désert même de l'Egypte, sanctifié par les pas de Jésus et de Marie, devait plus tard se couvrir de fleurs ; la solitude, fécondée par la parole de vie et les prières de la très sainte Vierge, devait germer et fructifier en vertus et en exemples de sainteté ; et les parfums de la vie érémitique se répandre sur les étrangers jusque dans les contrées les plus lointaines.

Les saints voyageurs traversèrent un bois, en se traînant péniblement. À peine en étaient-ils sortis, qu'ils virent un palmier très élancé dont la cime était couverte de dattes. Marie s'en étant approchée, pria et leva l'enfant en l'air ; alors l'arbre, comme s'il eût voulu s'agenouiller, courba sa tête devant eux, de manière qu'ils purent cueillir tous ses fruits ; après quoi il resta dans cette position.

Depuis la dernière station, plusieurs vagabonds suivaient la sainte famille, et Marie donna des dattes à des enfants nus, qui couraient après elle. A un quart de lieue du palmier, ils arrivèrent à un grand sycomore, d'une grosseur extraordinaire. Comme il était creux, ils s'y cachèrent, et échappèrent ainsi aux gens qui les suivaient. Cet arbre leur servit de gîte pour la nuit suivante.

Le lendemain, ils continuèrent leur marche à travers un désert sablonneux. Depuis longtemps ils manquaient d'eau, mais la sainte Vierge implora Dieu. Aussitôt une source abondante jaillit à côté d'elle, et arrosa le terrain d'alentour. Ils se rafraîchirent ; Marie lava l'enfant ; Joseph abreuva l'âne et remplit son outre. Des lézards énormes et des tortues s'approchèrent aussi pour se désaltérer. Ils ne firent pas de mal à la sainte famille et la regardèrent même avec un air de douceur.

Le terrain qu'arrosait cette source fut merveilleusement béni. Bientôt il se couvrit de verdure et d'arbres à baume, de sorte qu'à son retour d'Egypte la sainte famille put déjà en recueillir. Ce lieu devint plus tard célèbre comme jardin de baume. Plusieurs personnes s'y établirent, entre autres la mère de l'enfant qui avait été guéri de la lèpre (1).

Joseph et Marie, s'étant rafraîchis auprès de la

(1) Il est presque inutile de faire remarquer que tous ces miracles sont symboliques. C'est à la prière de Marie que jaillissent dans nos cœurs arides les eaux de la grâce, pour y faire germer et fructifier les vertus.

source, s'avancèrent vers une grande ville, en partie dévastée et d'une architecture singulière. C'était Héliopolis, aussi appelée On.

Denys l'Aéropagite y demeurait au temps de la mort de Jésus. Elle venait d'être dépeuplée par la guerre, et des gens de tout espèce s'y étaient établis, dans des maisons en ruines.

Après avoir passé, sur un pont très élevé et très long, un grand fleuve à plusieurs bras (le Nil), ils arrivèrent près d'une esplanade, située devant la porte d'Héliopolis et entourée d'allées d'arbres. J'y remarquai une grande idole à tête de bœuf, qui tenait dans ses bras un enfant emmaillotté. Des bancs de pierre étaient disposés autour de la statue, et les gens de la ville y plaçaient leurs offrandes. Joseph fit asseoir la très sainte Vierge, tout près de là, sous un grand arbre. A peine avaient-ils pris un moment de repos, que la terre trembla et que l'idole fut renversée. Il s'ensuivit un grand tumulte parmi le peuple ; beaucoup de gens, employés à la construction d'un canal, accoururent en jetant les hauts cris. Cependant un brave ouvrier conduisit la sainte famille, en toute hâte, vers la ville. Ils avaient déjà quitté le lieu du désastre, lorsque le peuple les remarqua. On leur attribua la chute de la statue, et bientôt ils furent entourés d'une foule qui les accablait d'injures et de menaces. Mais cette scène ne dura pas longtemps, car la terre trembla de nouveau, le grand arbre fut abattu et déraciné, et le sol où se dressait auparavant la statue devint un bourbier d'eau noirâtre dans lequel elle s'enfonça jusqu'aux cornes. Quelques-uns des plus méchants, parmi cette foule furieuse, furent aussi engloutis dans ce gouffre bourbeux (1). La

(1) « Le Seigneur entrera en Egypte, et les idoles de l'Egypte tomberont devant sa face, » avait dit le prophète Isaïe (ch. XIX, v. 1). Elles devaient aussi tomber plus tard devant sa parole et celle de ses envoyés, et le paganisme s'engouffrer dans l'abîme de corruption qu'il avait creusé lui-même.

sainte famille entra tranquillement dans la ville, et s'installa dans un édifice abandonné, à côté d'un grand temple d'idoles.

CHAPITRE XXXVIII

Séjour de la sainte famille à Héliopolis.

Héliopolis était bâtie sur des hauteurs, des deux côtés du fleuve, à l'endroit où il se divise en plusieurs bras, et on la voyait de très loin. J'aperçus là, avec étonnement, les ruines d'immenses édifices, des monuments à demi écroulés et des temples presque entiers en ruines. Je vis des colonnes, semblables à des tours sur lesquelles on pouvait monter par l'extérieur. Je remarquai aussi d'autres colonnes très élevées, pointues à leur sommet, couvertes de caractères étranges, ainsi que beaucoup de grandes figures semblables à des chiens accroupis, avec une tête humaine (1).

La sainte famille demeurait dans les salles d'un vaste bâtiment qui reposait sur des colonnes massives et peu élevées, les unes carrées, les autres rondes. Beaucoup de gens s'étaient établis autour de ces colonnes. Un chemin fréquenté passait au-dessus de l'édifice ; et vis-à-vis s'élevait un grand temple d'idoles entourant deux cours.

C'est là que Joseph se fit un logement, fermé d'un côté par un mur, et de l'autre par une rangée de grosses colonnes peu élevées ; il le distribua en plusieurs pièces au moyen de minces cloisons. L'âne eut aussi

(1) Cette dernière image, qui, d'après les récits de la sœur, se retrouvait très souvent en Egypte, semble avoir été tout à la fois un symbole de ce que le paganisme avait fait de l'homme, et une moquerie de Satan, le prince de cet empire.

son gîte. J'y vis, pour la première fois, un petit autel où Joseph et Marie priaient : c'était une table couverte d'abord d'une nappe rouge, puis d'une nappe blanche transparente, et sur laquelle une lampe brillait.

Je vis plus tard Joseph tout à fait installé ; il travaillait souvent au dehors ; il faisait de longs bâtons avec des pommeaux ronds, de petits escabeaux à trois pieds, des corbeilles, de minces cloisons en branches entrelacées. Les gens du pays couvraient ces cloisons d'un enduit, et s'en servaient pour diviser leurs cabanes, adossées aux grands bâtiments, ou même pratiquées dans l'épaisseur des murs.

L'enfant Jésus était près de Marie, couché, plein de grâce, dans un berceau. Une fois je le vis sur son séant ; Marie tricotait, assise à côté de lui ; elle avait à ses pieds une petite corbeille.

Au nord d'Héliopolis, entre cette ville et le Nil, qui de ce côté se divise en plusieurs bras, s'étend la terre de Gessen. J'y vis un faubourg coupé par des canaux, et où demeuraient beaucoup de Juifs qui étaient tombés dans des erreurs religieuses. La sainte famille en connaissait plusieurs ; Marie faisait pour eux divers ouvrages de femme, et elle recevait, en échange, du pain et d'autres aliments. Les Juifs de la terre de Gessen avaient un temple qu'ils comparaient au temple de Salomon, mais qui lui était fort inférieur.

Joseph avait construit, tout près du temple païen, une synagogue où les vrais Juifs des environs se réunissaient avec la sainte famille. Auparavant, il n'y avait pas de lieu pour prier en commun. La coupole de ce bâtiment s'ouvrait ; on pouvait donc à volonté se trouver comme en plein air. Au milieu de cet édifice, s'élevait un autel, couvert d'une nappe rouge et d'un linge blanc, sur lequel étaient posés des rouleaux écrits. Le prêtre était très avancé en âge. Les femmes se tenaient d'un côté, les hommes de l'autre.

Je vis la sainte Vierge, la première fois qu'elle alla

dans cette synagogue. Elle était assise par terre, appuyée sur un bras, ayant devant elle l'enfant, vêtu d'une robe bleu de ciel ; elle avait joint ses petites mains sur sa poitrine. Joseph se tenait derrière elle comme il faisait toujours.

Jésus me fut montré lorsque, devenu assez fort pour marcher et courir, il recevait la visite d'autres enfants. Je le vis souvent auprès de Joseph, qui l'emmenait avec lui, lorsqu'il travaillait au dehors. Il était presque toujours vêtu d'une petite robe tricotée et d'un seul morceau.

Comme ils demeuraient assez près d'un temple païen, plusieurs idoles s'étant trouvées brisées, beaucoup de gens qui n'avaient pas oublié la chute de celle de la porte, lors de leur entrée à Héliopolis, attribuèrent le fait à la colère des dieux contre eux, et ils eurent bien des persécutions à endurer à ce sujet.

CHAPITRE XXXIX

Massacre des innocents par Hérode.

Jésus avait environ dix-huit mois, lorsqu'un ange apparut à Marie, à Héliopolis, et lui apprit le massacre ordonné par Hérode. Joseph et elle en furent désolés, et l'enfant pleura toute la journée.

Les trois rois n'étant pas revenus à Jérusalem, les craintes d'Hérode, alors occupé de plusieurs affaires de famille, se calmèrent un peu ; mais elles se réveillèrent, après le retour de la sainte famille à Nazareth. Il apprit les prédictions faites par Siméon et par Anne, lors de la présentation de Jésus au Temple. Il envoya des soldats, sous divers prétextes, à Gilgal, à Bethléem, et jusqu'à Hébron, et fit faire un dénombrement des en-

fants. Les soldats restèrent neuf mois dans cette contrée. Pendant ce temps, Hérode était en voyage, et ce ne fut qu'après son retour que le massacre eut lieu. Jean, alors âgé de deux ans, était resté, pendant quelque temps, caché chez ses parents. Avant même qu'Hérode eût prescrit aux mères de présenter devant les autorités leurs enfants âgés de deux ans et au-dessous, Elisabeth, avertie par un ange, s'était enfuie une seconde fois au désert avec le petit Jean.

Les enfants furent égorgés en sept endroits divers. On attira les mères, en leur promettant des gratifications pour leur fécondité. Elles portèrent donc, chez les autorités, leurs enfants en habits de fête. Celles d'Hébron, de Bethléem et de quelques autres endroits se rendirent à Jérusalem. Beaucoup d'entre elles avaient deux enfants à présenter. On les fit entrer toutes dans un vaste édifice, et l'on renvoya les hommes qui les accompagnaient. Elles étaient pleines de joie, s'attendant à être honorées et récompensées.

L'édifice où on les introduisit n'était pas loin de la maison où Pilate demeura plus tard. Il était entouré de murs, de manière qu'on ne pouvait guère savoir du dehors ce qui se passait au dedans. On conduisit les mères, à travers la cour, à deux bâtiments latéraux, où elles furent enfermées. Lorsqu'elles se virent privées de leur liberté, la peur les saisit, elles se mirent à pleurer et à se lamenter, et passèrent ainsi toute une nuit.

Le lendemain, on les amena, une à une, avec leurs enfants, dans la grande salle d'un corps de logis qui se trouvait par derrière. Là des soldats apostés à l'entrée leur enlevaient leurs enfants ; ils les portaient dans une cour, où une vingtaine de satellites les massacraient, en leur perçant la gorge et le cœur, avec des épées et des piques. Plusieurs de ces enfants étaient au maillot et encore allaités par leurs mères. Après les

avoir égorgés, les soldats les prenaient par le bras ou par le pied et les jetaient en tas. C'était horrible à voir !

Lorsque les mères, entassées par les soldats dans la grande salle, s'aperçurent de ce qu'on faisait de leurs enfants, elles poussèrent des cris déchirants, s'arrachèrent les cheveux et se jetèrent dans les bras les unes des autres. A la fin elles se trouvaient tellement pressées, qu'elles pouvaient à peine se mouvoir. Le massacre des enfants dura jusqu'à la fin du jour. Leurs cadavres furent plus tard jetés, tous ensemble, dans une fosse creusée dans la cour. Leur nombre me fut indiqué, mais je ne m'en souviens pas exactement. Je crois qu'il y en avait 700, plus 7 ou 17.

Cette vision m'avait tellement épouvantée, qu'à mon réveil je ne pus me remettre que peu à peu. La nuit suivante, les mères furent reconduites chez elles par les soldats ; elles étaient chargées de liens. Le lieu du massacre des enfants à Jérusalem devint plus tard la place des exécutions ; elle était située à peu de distance du tribunal de Pilate. A la mort de Jésus, la fosse où tous ces enfants avaient été entassés s'ouvrit, et je vis leurs âmes en sortir.

CHAPITRE XL

Saint Jean se réfugie de nouveau dans le désert.

J'avais déjà vu qu'Elisabeth, avertie par un ange du prochain massacre, avait conduit le petit Jean dans le désert ; j'eus encore sur elle cette vision.

Après de longues recherches, elle avait enfin trouvé une grotte sûre ; elle s'y était établie et y avait demeuré, environ quarante jours avec l'enfant, après quoi elle s'en était allée seule chez elle. Alors un Essé-

nien de la communauté du mont Horeb arriva dans le désert. Il portait des aliments à l'enfant et l'aidait en tout ce qui était nécessaire. C'était un parent de la prophétesse Anne. Il vint d'abord toutes les semaines, puis tous les quinze jours, jusqu'à ce que Jean n'eût plus besoin de son secours. Il ne tarda pas à s'en passer. De très bonne heure, l'enfant se trouva mieux dans le désert que dans la société des hommes. Dieu l'avait destiné à y grandir dans son innocence, sans contact avec le monde et ses crimes. De même que Jésus, il n'alla jamais à l'école, et fut instruit par le Saint-Esprit. Je vis souvent auprès de lui une lumière ou une figure lumineuse, semblable à un ange. Le désert, de ce côté, n'était pas aride et stérile ; parmi les rochers, croissaient beaucoup d'herbes et d'arbustes à baies, de plusieurs espèces ; il y avait aussi des fraises. Jean s'en nourrissait, vivant d'ailleurs dans la plus grande intimité avec les bêtes, surtout avec les oiseaux, qui volaient vers lui et se posaient sur ses épaules, tandis qu'il leur parlait et qu'ils semblaient le comprendre. Il se promenait aussi sur le bord des eaux, et lorsqu'il appelait les poissons, ceux-ci s'approchaient de lui et le suivaient aussi longtemps qu'il marchait le long du torrent (1).

Je le vis s'éloigner beaucoup de son pays, peut-être à cause des dangers qui le menaçaient. Les animaux l'avaient pris en amitié, tellement qu'ils le servaient et l'avertissaient. Ils le conduisaient dans leurs tanières ou dans leurs nids, qui devenaient pour lui un refuge, quand les hommes s'approchaient de sa grotte. Des fruits, des baies, des herbes et des racines suffisaient à son alimentation. Il n'avait même pas la peine de les chercher longtemps, car, lorsqu'il ne savait plus où en trouver, les animaux les lui montraient. Il portait tou-

(1) Par la pureté de son âme, Jean-Baptiste avait reconquis l'empire de nos premiers parents sur la nature dans l'état d'innocence.

jours sa peau d'agneau et son petit bâton ; tantôt il s'avançait dans le désert, tantôt il se rapprochait de son pays. Ses parents, qui désiraient ardemment son retour, vinrent quelquefois le visiter. Ils devaient savoir par révélation quelque chose les uns des autres, car lorsque Elisabeth ou Zacharie voulaient voir Jean, il allait toujours à leur rencontre de très loin.

CHAPITRE XLI

Séjour de la sainte famille à Mataréa.

Après dix-huit mois, la sainte famille dut quitter Héliopolis, autant parce qu'elle manquait d'ouvrage, que parce qu'elle y était persécutée : Jésus avait alors deux ans. Elle se dirigea vers le sud. A leur passage dans une petite ville peu éloignée d'Héliopolis, et pendant qu'ils se reposaient sous le vestibule du temple, une idole tomba et se brisa. Cette idole avait une tête de bœuf à trois cornes, et un corps percé de plusieurs ouvertures où l'on introduisait et brûlait des offrandes. La chute de l'idole causa un grand tumulte parmi les prêtres. Ils s'empressèrent d'arrêter la sainte famille. Mais l'un d'eux fut d'avis de relâcher les étrangers et de se recommander à leur Dieu ; il leur rappela les fléaux qui avaient frappé leurs ancêtres, quand ils persécutaient le peuple juif, et surtout la mort des premiers-nés, pendant la nuit de sa sortie d'Egypte. Sur ses paroles, on laissa partir la sainte famille, sans lui faire aucun mal.

Joseph, Marie et Jésus se rendirent à Troya, située sur la rive orientale du Nil. C'était une ville considérable. Ils désiraient s'y fixer, mais personne ne voulut les recevoir. On leur refusa même de l'eau et des dattes.

C'était là, sur la rive occidentale du Nil, qu'était située Memphis. Le fleuve était très large en cet endroit, et l'on y voyait quelques îles.

Les saints voyageurs firent environ deux lieues le long du Nil, sur un chemin bordé çà et là de bâtiments écroulés. Après avoir traversé un petit bras du fleuve, ils arrivèrent à une ville dont j'ai oublié l'ancien nom, mais qui plus tard fut appelée Mataréa. Elle était placée sur une langue de terre que l'eau enveloppait des deux côtés. On y comptait peu d'habitants, et ceux-ci demeuraient dans des cabanes très dispersées, faites de bois de dattier, de limon desséché, et couvertes de roseaux. Joseph y trouva de l'ouvrage : il bâtit des maisons plus solides, au-dessus desquelles il construisit des galeries.

La sainte famille s'installa sous une voûte sombre, dans un lieu solitaire, non loin de la porte par où elle était entrée. Joseph fit une construction légère en avant de cette voûte. Ici aussi une idole tomba à leur arrivée, et toutes les autres ne tardèrent pas à être renversées. Un prêtre calma le peuple en lui parlant des plaies d'Egypte. Plus tard, lorsqu'une communauté de juifs et de païens convertis se fut rassemblée autour de la sainte famille, les prêtres leur cédèrent un petit temple. Joseph en fit une synagogue (1). Il devint le chef de la communauté et lui apprit à chanter les psaumes, car tous avaient oublié, en grande partie, le culte de leurs pères.

Les Juifs, tous pauvres, étaient là en petit nombre ; ils demeuraient dans des fosses et de misérables caves. Le faubourg situé entre On et le Nil renfermait, au contraire, beaucoup de juifs, mais qui étaient tombés dans une idolâtrie abominable : dans leur temple ils avaient un veau d'or, avec une tête de bœuf, en-

(1) C'est ainsi que plus tard le paganisme devait faire place à l'Eglise du vrai Dieu, qui s'enrichit de ses dépouilles.

touré d'animaux qui ressemblaient à des putois, avec de petits baldaquins au-dessus. C'étaient des animaux qui défendent l'homme contre le crocodile (des ichneumons).

Ces juifs du pays de Gessen (1) avaient déjà fait connaissance avec la sainte famille à On, et Marie faisait pour eux toute sorte d'ouvrages de femme, comme du tricot et des broderies. Elle ne voulait pas faire des choses inutiles ou luxueuses, mais seulement des objets de première nécessité et des habits de cérémonies religieuses. Je la vis plusieurs fois refuser de travailler à des ornements à la mode, que les femmes vaniteuses lui commandaient, quelque besoin qu'elle eût d'ouvrage et malgré leurs injures.

Arrivés à Mataréa, la très sainte Vierge et Joseph se trouvèrent d'abord dans une situation pénible. L'eau potable et le bois y manquaient. Les habitants brûlaient de l'herbe desséchée ou des roseaux. La sainte famille fut contrainte le plus souvent de manger des aliments froids. Bientôt Joseph trouva du travail; il mit les cabanes en meilleur état, mais les gens de la ville le traitaient presque comme un esclave; quelquefois même ils lui refusaient tout salaire.

Cependant Joseph s'arrangea une habitation assez commode; elle était divisée en plusieurs pièces. Il fabriqua, pour son usage, des escabeaux et de petites tables. On prenait les repas par terre, en ce pays.

La sainte famille y passa quelques années; j'ai eu plusieurs visions de la vie de l'enfant Jésus, se rapportant à cette époque. Je vis l'endroit où il reposait. Son lit était dans un creux, pratiqué par Joseph dans le mur de la chambre à coucher de sa mère. Marie dor-

(1) Il est remarquable que Notre Seigneur fut exilé au même lieu que son peuple. Cette circonstance rend plus frappante la prophétie : « J'ai rappelé mon fils de l'Egypte (Matth., ch. I. v. 15), » prophétie qui, dans le sens littéral, regarde le peuple juif, qui lui aussi fut un premier-né de Dieu.

maît près de lui, et je la vis souvent la nuit prier à genoux devant la couche de l'enfant.

Joseph avait construit un oratoire, avec des places distinctes pour la sainte Vierge et pour lui ; l'enfant Jésus avait aussi la sienne ; tour à tour il priait debout, assis ou agenouillé. Devant la sainte Vierge, se trouvait un petit autel couvert en blanc et en rouge, au-dessus duquel était placé un reliquaire. J'y vis de petits bouquets dans des vases en forme de calice. J'y vis aussi le bâton de Joseph, avec la fleur qui l'avait fait désigner dans le temple comme époux de Marie.

CHAPITRE XLII

Vie de saint Jean au désert.

Pendant le séjour de la sainte famille en Egypte, le petit Jean était revenu secrètement à Jutta, chez ses parents ; mais Elisabeth le conduisit de nouveau dans le désert ; il avait alors quatre ou cinq ans. Zacharie était absent, au moment où ils quittèrent la maison ; je pense qu'il s'était éloigné pour éviter les adieux, car il aimait Jean au delà de toute expression. Il lui avait pourtant donné sa bénédiction ; il bénissait toujours Elisabeth et Jean avant de les quitter.

Le petit Jean portait une peau de mouton, qui de l'épaule gauche lui tombait sur la poitrine et sur le dos, et s'attachait sur le côté droit. C'était son seul vêtement. Il avait des cheveux bruns, plus foncés que ceux de Jésus, et tenait encore à la main le petit bâton blanc qu'il avait emporté de la maison paternelle. Elisabeth était une femme de haute taille, âgée, mais encore fort leste, au visage fin et délicat. L'enfant la tenait par la main ; souvent il courait en avant : il avait

toute la naïveté de son âge, sans en avoir la frivolité.

Elisabeth et Jean se dirigèrent d'abord vers le nord. A leur droite, coulait une rivière qu'il leur fallut traverser en radeau. Elisabeth, qui était très hardie, ramait avec une branche d'arbre. Au delà de la rivière, ils dirigèrent leurs pas vers le levant, et entrèrent dans une gorge de rochers nus et escarpés, dont le fond était couvert d'arbustes à baies ; il s'y trouvait aussi des fraises que, de temps en temps, l'enfant cueillait et mangeait. Peu après, Elisabeth prit congé de Jean : elle le bénit, le pressa contre son cœur, l'embrassa sur les deux joues et sur le front, et le quitta. Bien des fois elle se retourna en pleurant pour le regarder. Quant à lui, il s'avança sans inquiétude et d'un pas assuré dans la gorge.

Dieu me fit la grâce d'assister à toute cette scène, avec les sentiments d'un enfant. Il me semblait être une petite fille du même âge que Jean, et, en le voyant s'éloigner de sa mère, je craignis qu'il ne pût retrouver son chemin pour retourner chez lui ; mais je fus rassurée par une voix qui me dit : « Sois tranquille, l'enfant sait très bien ce qu'il fait. » Il me semblait me promener dans le désert, seule avec lui, comme avec un compagnon d'enfance ; et je vis souvent ce qui lui arrivait. Jean lui-même me raconta plusieurs choses de sa vie dans la solitude. Ainsi, il me dit comment il se faisait violence et mortifiait ses sens en mille manières ; comment il devenait de plus en plus éclairé, et comment il était instruit de tout ce qui l'intéressait.

Aucune de ses révélations ne m'étonnait, car dès mon enfance, lorsque je gardais notre vache, je vivais familièrement avec Jean dans le désert. Souvent lorsque, poussée du désir de le voir, je m'écriais : « Petit Jean, viens donc ici avec ton bâton et ta peau sur les épaules ! », le petit Jean venait en effet à moi, avec son bâton et sa peau de mouton ; alors nous jouions en-

semble, et il me faisait connaître une foule de bonnes choses. Je n'étais pas étonnée non plus qu'il eût tant appris au désert, au moyen des animaux et des plantes ; car moi aussi, dans mon enfance, lorsque je me trouvais dans les bois, les champs ou les pâturages, en cueillant des épis, arrachant du gazon ou ramassant des herbes, j'étudiais comme en un livre, dans chaque feuille et chaque fleur ; toutes les bêtes qui passaient, toutes les choses qui m'entouraient, devenaient une source d'instruction pour moi. Toutes les formes, toutes les couleurs, et jusqu'aux nervures des feuilles m'inspiraient des pensées profondes, qui étonnaient beaucoup les gens auxquels je les communiquais, mais qui le plus souvent les faisaient rire ; c'est pourquoi je m'habituai à ne pas en parler. Cependant je pensais, et je pense encore, que tout homme peut en faire autant, et qu'on n'apprend nulle part mieux que dans cet alphabet que Dieu lui-même a écrit (1).

Je vis Jean jouer avec des fleurs et des animaux ; les oiseaux venaient se placer sur sa tête quand il priait à genoux. Quelquefois il mettait son bâton au milieu des branches et les appelait ; aussitôt ils se posaient dessus à la suite les uns des autres. Il leur donnait à manger et parlait familièrement avec eux.

Jean était âgé de six ans, lorsque Zacharie se rendit au Temple avec des victimes. Elisabeth profita de son absence pour visiter son fils dans le désert. Zacharie n'était jamais allé le voir, afin que, si Hérode lui demandait où était son fils, il pût dire sans mentir qu'il ne le savait pas. Mais, pour satisfaire l'ardent désir de son père, Jean vint plusieurs fois secrètement à Jutta et y resta quelque temps. Vraisemblablement son ange gardien l'y conduisit, quand cela pouvait se faire sans danger. Il était toujours guidé et protégé par des puis-

(1) C'est la pureté du cœur qui donne à l'homme la clef de ce livre de la nature, qui était le **grand livre** de nos premiers pères.

sances célestes, et je vis fréquemment auprès de lui des figures lumineuses.

Jean était destiné à vivre dans le désert, pour y être instruit par l'esprit de Dieu. Voilà pourquoi la Providence avait disposé les choses de manière que les circonstances extérieures le contraignissent d'y résider. Il était d'ailleurs porté à la solitude par un penchant naturel irrésistible, et dès sa plus tendre enfance il était toujours solitaire et méditatif. Comme l'enfant Jésus avait été emmené en Egypte sur un avertissement du Ciel, de même son précurseur Jean fut caché dans le désert. Hérode en voulait à sa vie, car on avait beaucoup parlé de lui et des merveilles de sa naissance ; entre autres choses, on disait l'avoir vu souvent entouré de lumière.

Plusieurs fois déjà Hérode avait demandé à Zacharie où était son fils, mais il ne s'était porté à aucune violence contre lui. Cette fois, comme Zacharie s'approchait de Jérusalem du côté de la porte de Bethléem, il fut assailli et maltraité par les soldats d'Hérode qui le guettaient, du fond d'un ravin d'où l'on ne pouvait apercevoir la ville. Ils le traînèrent dans une prison située sur le flanc de la montagne de Sion. Là on l'appliqua à la question pour lui faire dire où était son fils, et, comme on ne put y réussir, on le décapita sur l'ordre du prince.

Plus tard ses amis enterrèrent son corps à peu de distance du Temple. Il ne faut pas le confondre avec Zacharie fils de Barachias, que je vis sortir des murs du Temple, quand les morts apparurent au moment où Notre-Seigneur expira. Ce dernier fut tué entre le Temple et l'autel, à l'occasion d'une lutte sur la lignée du Messie et sur les droits de certaines familles dans le Temple. Zacharie seul périt dans cette lutte (1).

(1) Il fut ainsi une des dernières figures de Jésus-Christ qui périt seul pour tout son peuple, et voilà pourquoi le Sauveur en fait une mention spéciale dans l'Evangile. (Matth., XXIII, 35.)

Elisabeth revint du désert à Jutta pour attendre son mari. Jean l'accompagna une partie du chemin. Elle le bénit, le baisa au front, après quoi il s'enfonça dans sa solitude. Elisabeth apprit chez elle l'affreuse nouvelle du meurtre de Zacharie. Sa douleur fut si grande, qu'elle ne put en supporter seule tout le poids. Elle retourna donc au désert, où elle mourut peu de temps après. En ce moment la sainte famille était encore en Egypte. L'Essénien du mont Horeb, qui assistait toujours le petit Jean, donna la sépulture à sa mère.

Jean s'éloigna dès lors davantage dans le désert ; il quitta la gorge, et arriva dans un pays plus ouvert où il y avait un lac. La rive en était plate et couverte de sable blanc ; je le vis entrer assez avant dans l'eau, et les poissons nager sans crainte autour de lui. Il demeura longtemps dans ce pays, et il s'y fit un berceau où il passait la nuit. Il était peu élevé, et à peine Jean y avait-il assez de place pour s'y coucher. Là aussi je vis des figures lumineuses auprès de lui ; il s'entretenait avec elles humblement et pieusement, mais sans crainte. Elles semblaient l'instruire et l'éclairer. Je vis aussi une petite traverse à son bâton ; elle avait la forme d'une croix. Il y tenait toujours attachée une bande d'écorce légère, qui flottait au vent et avec laquelle il jouait.

La maison de Zacharie à Jutta était alors habitée par une nièce d'Elisabeth. Jean, devenu plus grand, la visita une fois secrètement ; puis il revint au désert, pour y rester jusqu'à ce qu'il parût parmi les hommes.

CHAPITRE XLIII

Enfance de Jésus.

A Mataréa, les habitants faisaient usage de l'eau trouble du Nil ; mais Marie découvrit une fontaine. De-

puis longtemps elle et les siens étaient privés de bonne eau, et Joseph était sur le point d'en aller chercher avec son âne à la fontaine du jardin de baume, lorsque la sainte Vierge, pendant sa prière, reçut d'un ange l'avertissement qu'elle trouverait une source derrière sa maison. Je la vis passer parmi des décombres, jusqu'à une place libre où s'élevait un vieil arbre très gros. Elle tenait à la main un bâton au bout duquel une petite pelle était attachée. Au premier coup de pelle au pied de l'arbre, un filet d'eau jaillit. Marie courut toute joyeuse appeler Joseph. Celui-ci creusa, et reconnut qu'il y avait eu là une fontaine qui n'était qu'obstruée, et il la remit en bon état. La sainte Vierge y lava les vêtements et les linges de l'enfant Jésus, puis elle les fit sécher au soleil sur le gros arbre.

Je vis une fois l'enfant Jésus amener d'autres enfants à la fontaine, et leur donner à boire dans le creux d'une feuille. Les enfants ayant raconté cela à leurs parents, ils allèrent tous y puiser ; cependant elle resta principalement à l'usage des Juifs.

Un jour que Marie priait à genoux sur le chemin, près de son habitation, je vis Jésus se glisser seul jusqu'à la source et en rapporter de l'eau ; c'était la première fois. Marie fut très touchée lorsqu'elle s'en aperçut ; elle lui demanda cependant de ne plus y aller, craignant qu'il ne tombât dans le réservoir. Jésus répondit qu'il ferait attention, mais qu'il désirait la pourvoir d'eau toutes les fois qu'elle en aurait besoin.

Le petit Jésus rendait à ses parents toutes sortes de services, avec beaucoup d'attention et de discernement. Quand Joseph ne travaillait pas trop loin de la maison, il lui apportait les outils qu'il avait oubliés. Je pense que la joie qu'il leur donnait compensait largement toutes leurs souffrances. Souvent Jésus allait aussi au faubourg des Juifs, à une lieue de Mataréa, chercher le pain qu'on donnait à sa mère pour son travail. Les bêtes féroces de ce pays ne lui faisaient pas de mal ;

au contraire, elles étaient familières avec lui. Je le vis jouer avec des serpents (1).

La première fois qu'il alla seul au faubourg des Juifs (c'était dans sa cinquième ou septième année), il portait une robe brune bordée de fleurs jaunes. Sur le chemin, il s'agenouilla pour prier ; alors deux anges lui apparurent et lui annoncèrent la mort d'Hérode. Il ne le dit pas à ses parents ; je ne sais pas si ce fut par humilité, ou parce que les anges lui avaient défendu d'en parler, ou bien parce qu'il savait qu'ils ne devaient pas encore quitter l'Égypte. Lorsqu'il revint à la maison, il pleura amèrement sur la dégradation des Juifs qui habitaient ce lieu.

Je vis que Job avait voyagé en Égypte avant le temps d'Abraham, et que c'était lui qui avait découvert la fontaine de Mataréa. Il avait offert un sacrifice sur une grosse pierre qui se trouvait là. Le père de Job était un grand chef de tribu, à l'époque où fut construite la tour de Babel. Ce père de Job avait un frère dont descendit la famille d'Abraham. Les descendants de ces deux frères se mariaient le plus souvent entre eux (2).

Lorsqu'il fut en Égypte, Abraham planta aussi sa tente au bord de cette fontaine, et je l'y vis instruire le peuple (3).

(1) Ce jeu de l'enfant Jésus était un symbole et un accomplissement littéral de la prophétie d'Isaïe, (ch. XI, v. 8). « L'enfant à la mamelle s'abattrà au trou de l'aspic, et l'enfant qu'on sèvre mettra la main au trou du basilic. » Il triomphera du mal.

(2) L'unité des deux peuples, les Juifs et les Gentils, pour composer une seule Eglise, apparaît prophétiquement ici représentée. Cette source semble rappeler la source de la grâce ouverte par Marie pour le salut des peuples.

(3) Ce rapprochement des figures de l'Ancien Testament sur les pas de la sainte famille est plein de mystères. Il semble indiquer ici, entre autres choses, l'unité des deux testaments, des Juifs et des Gentils en Jésus-Christ, l'auteur de la grâce, dont cette source d'eau vive est le symbole.

CHAPITRE XLIV

Retour d'Égypte.

Hérode était mort depuis quelque temps ; mais la sainte famille ne pouvait encore quitter l'exil, parce qu'il y avait toujours du danger. Cependant le séjour de l'Égypte devenait de plus en plus pénible pour saint Joseph. Les habitants de ce pays étaient adonnés à une idolâtrie horrible. Ils sacrifiaient les enfants difformes, et ceux qui en immolaient de bien conformés se croyaient très pieux. Ils pratiquaient en outre un culte secret plein d'impuretés. Les Juifs mêmes du pays étaient infectés de ces abominations. Ils se réunissaient autour d'une imitation de l'arche d'alliance que souillaient des figures obscènes. Mais Joseph avait bien réglé toutes choses dans la synagogue de Mataréa. Le prêtre égyptien, le premier protecteur de la sainte famille, lors de la chute des idoles d'Héliopolis, était venu, avec plusieurs personnes, habiter Mataréa, et il était entré dans la communauté juive.

Je vis saint Joseph occupé de son travail de charpentier. Lorsque l'heure où il devait cesser fut venue, il était tout attristé, car on ne lui donnait pas de salaire, et il n'avait rien à rapporter à la maison, où pourtant l'on manquait de tout. Accablé de peine, il s'agenouilla en plein air pour ouvrir à Dieu son cœur et implorer du secours. Je vis la nuit suivante un ange lui apparaître pendant son sommeil. Il lui dit que ceux qui envolaient à la vie de l'enfant étaient morts, qu'il devait se lever et retourner dans la terre d'Israël par le chemin ordinaire, et qu'il n'avait rien à craindre, parce que lui-même marcherait à ses côtés. Saint Joseph fit aussitôt connaître cet ordre de Dieu à la sainte Vierge

et à l'enfant Jésus. Ils obéirent à l'instant, et firent leurs préparatifs de voyage avec la même promptitude que lorsqu'ils avaient reçu l'ordre de s'enfuir en Egypte.

Le lendemain matin, dès que l'on connut leur dessein, beaucoup de personnes en furent affligées, et vinrent prendre congé d'eux et leur apporter des présents de toute espèce, dans de petites boîtes d'écorce. Il y avait parmi eux quelques Juifs, mais la plupart étaient des païens convertis. D'un autre côté, quelques hommes se réjouissaient du départ de la sainte famille, la croyant composée de magiciens assistés par le plus puissant d'entre les mauvais esprits.

Parmi les gens de bien qui leur apportaient des présents se trouvaient des mères avec leurs enfants, petits compagnons de Jésus, et entre autres une femme distinguée de cette ville, avec un jeune garçon qu'elle appelait le fils de Marie ; pendant longtemps elle avait en vain désiré être mère, et ce fut à la prière de la sainte Vierge que Dieu lui accorda ce cher petit. Elle s'appelait Mira, et l'enfant Déodatus. Je la vis donner de l'argent à Jésus, qui, en l'acceptant, regarda sa mère (1).

Quand Joseph eut chargé l'âne des effets les plus nécessaires, ils partirent accompagnés de tous leurs amis. C'était le même âne que Marie avait monté en allant à Bethléem.

Ils passèrent entre Héliopolis et le faubourg juif, et se dirigèrent un peu au midi, vers la source qui avait jailli à la prière de Marie. Ce lieu s'était fort embelli. Le ruisseau coulait autour d'un jardin carré, bordé de baumiers et plein de jeunes arbres fruitiers, de dattiers, de sycomores, etc. Joseph y cueillit du baume, qu'il emporta pour le voyage. Ceux qui les escortaient

(1) Depuis bien des siècles, la gentilité restait stérile pour Dieu ; mais les prières de Marie et les grâces obtenues par elle rendirent enfin l'Eglise féconde parmi les nations païennes. Celles-ci lui apportèrent en retour le tribut de leurs richesses.

se séparèrent d'eux avec les démonstrations les plus touchantes. La sainte famille resta là quelques heures. Marie lava et fit sécher plusieurs vêtements ; tous trois se rafraîchirent à la fontaine, et, après avoir rempli leur outre, ils continuèrent leur voyage par le chemin ordinaire.

L'enfant Jésus, Marie et Joseph avaient sur la tête, pour se garantir du soleil, une mince bande d'écorce maintenue par un linge attaché sous le menton. Jésus portait sa robe brune, et des souliers d'écorce que Joseph lui avait faits. Marie n'avait que des sandales. L'enfant Jésus avait peine à marcher dans le sable brûlant ; ils durent souvent s'arrêter pour ôter le sable de ses souliers. Souvent ils le faisaient monter sur l'âne pour se reposer.

Joseph avait le désir, non de retourner à Nazareth, mais de s'établir à Bethléem ; il était néanmoins indécis, parce qu'il avait appris, en rentrant dans la terre promise, qu'Archélaüs régnait en Judée ; or il redoutait la cruauté de ce prince.

A Gaza, où la sainte famille séjourna trois mois (1), un ange lui apparut de nouveau pendant son sommeil, et lui ordonna de retourner à Nazareth, ce qu'il fit aussitôt. Anne vivait encore. Elle et quelques parents savaient où demeurait la sainte famille. Le retour de l'Egypte eut lieu en septembre. Jésus était alors âgé de huit ans moins trois mois.

(1) Ainsi, dans son exil, la sainte famille fit deux stations en Egypte, celle d'Héliopolis et celle de Mataréa, et une troisième à Gaza en Judée, avant de revenir à son séjour définitif. L'évangile doit suivre une marche analogue : de la Judée, qui fut son berceau, il fut porté d'abord aux Juifs dispersés en Orient, selon cette parole de saint Paul : « Nous devons d'abord vous annoncer à vous, Juifs, le royaume de Dieu. » Il fut ensuite prêché aux Gentils ; mais, à la fin des temps, il doit revenir au point de départ ; la conversion des Juifs fera d'eux alors la portion la plus précieuse et la plus fervente de l'Eglise. Cette dernière phase semble être représentée par le séjour de trois mois à Gaza.

CHAPITRE XLV

Jésus au temple parmi les docteurs.

Jusque vers sa douzième année, Jésus ne cessa pas de se rendre utile à ses parents. Je le vis aussi au dehors se montrer bienveillant pour tous et serviable en toute occasion. Tous les enfants de Nazareth le prenaient pour modèle, l'aimaient et craignaient de lui déplaire ; leurs parents ne manquaient pas de leur dire, lorsqu'ils étaient indociles ou qu'ils se conduisaient mal : « Que dira le fils de Joseph si je lui raconte ce que vous avez fait ? Comme il en sera affligé ! » Quelquefois ils se plaignaient à lui de leurs enfants, devant ceux-ci, ajoutant : « Dis-leur donc de ne pas faire telle ou telle chose. » Jésus les accueillait avec un enjouement aimable ; puis, plein d'effusion et de tendresse, il suppliait ses amis d'être obéissants ; il les exhortait à avouer leurs fautes et à en demander pardon. Souvent il priait avec eux pour leur obtenir du Père céleste la force de se corriger.

Le Sauveur était d'une taille élancée ; son visage, ovale, d'une blancheur transparente, brillait de santé et de bonheur ; ses cheveux, d'un blond ardent, étaient plats, séparés sur son front, ouvert et élevé, d'où ils retombaient sur les épaules. Il portait une longue tunique gris foncé qui lui tombait jusqu'aux pieds. Les manches étaient assez larges aux poignets. On eût dit que cette tunique était faite au métier.

Ce fut dans sa huitième année que Jésus alla, pour la première fois, à Jérusalem avec ses parents : c'était pour la fête de Pâque ; dès lors, il y retourna tous les ans.

Déjà, dans ses premiers voyages, il avait attiré l'attention des prêtres, des scribes et des hôtes qui accueillaient ses parents à Jérusalem. On parlait beaucoup de l'enfant sage, pieux, merveilleusement doué, du fils de Joseph. C'est ainsi que, dans nos pèlerinages, on remarque telle ou telle personne simple ou recueillie ou même tel ou tel enfant intelligent, et qu'on se les rappelle.

Lorsque Jésus, âgé de douze ans, se rendit à Jérusalem avec ses parents et leurs amis, il y était déjà connu de plusieurs personnes. Joseph et Marie avaient coutume, en allant à Jérusalem, de se réunir à des gens de leur pays, et Jésus se joignait toujours aux enfants de Nazareth. Cette fois, cependant, au retour, il s'en était séparé près du mont des Oliviers, prenant le côté de Jérusalem qui regarde Bethléem, et s'était reposé dans l'auberge de la porte de Bethléem, où la sainte famille avait logé lors de la purification de la sainte Vierge ; il y était bien connu, et il y passa la nuit. Joseph et Marie le croyaient en avant avec les autres personnes de Nazareth, et celles-ci pensaient qu'il avait rejoint ses parents. Lorsque tous les voyageurs se trouvèrent ensemble à Gophna, son absence jeta Marie et Joseph dans une vive inquiétude. Ils rebroussèrent chemin jusqu'à Jérusalem, le cherchant partout avec anxiété ; mais ils ne le trouvèrent pas, parce qu'il n'était entré chez aucun de leurs hôtes habituels. Jésus, pendant ce temps, accompagné de quelques jeunes gens, était allé, les deux premiers jours, dans deux écoles différentes, le matin du troisième jour dans une troisième école, et l'après-midi dans le temple, où il était encore quand ses parents y arrivèrent. Dans l'une de ces écoles, on enseignait la loi, dans l'autre les sciences, et dans celle qui avoisinait le temple on formait des prêtres et des lévites.

Jésus, par ses demandes et ses réponses dans les trois écoles, avait causé aux docteurs et aux rabbins un

tel étonnement et un tel embarras, qu'ils s'étaient proposé, le troisième jour après midi, de le confondre, en le faisant interroger, dans le temple même, sur différents problèmes scientifiques, par les rabbins les plus savants. Tout d'abord ils avaient pris plaisir à l'entendre, puis ils s'étaient irrités contre lui. L'interrogatoire se faisait dans le parvis même où le Sauveur enseigna plus tard. C'était le lieu réservé aux séances publiques.

Je vis Jésus assis sur une grande chaise et entouré d'une foule de vieux Juifs en habits de prêtres. Ils l'écoutaient avec une attention mêlée de dépit : je craignais qu'ils ne lui fissent du mal.

Dans les réponses et les explications que Jésus avait données aux écoles, il s'était servi d'exemples tirés du grand livre de la nature, des arts et des sciences. Aussi les prêtres avaient-ils réuni, pour lutter contre lui, des maîtres dans toutes les connaissances humaines. Dès que les prêtres eurent ouvert la discussion, Jésus leur fit remarquer qu'elle était vraiment déplacée et peu convenable dans le temple, mais que, même dans le lieu saint, il répondrait à leurs questions, puisque telle était la volonté de son Père. Ses auditeurs ne comprenaient pas qu'il entendît parler de son Père céleste ; ils crurent que Joseph lui avait ordonné de faire parade de son savoir.

Jésus se mit alors à discourir sur la médecine, et donna une description du corps humain inconnue aux hommes les plus savants de cette époque. Il fit de même pour l'astronomie, l'architecture, l'agriculture, la géométrie, l'arithmétique et la jurisprudence, etc. Enfin il rapporta toutes ces choses à la loi, à la promesse aux prophéties, au temple et aux mystères du culte et du sacrifice. Ses réponses et ses enseignements étaient si admirables, que ses auditeurs étaient partagés entre l'étonnement, le dépit, la confusion et l'admiration ; mais à la fin le dépit l'emporta et arriva à son com-

ble, car ils étaient confus d'entendre des choses qu'ils n'avaient jamais sues ni comprises (1).

Il y avait déjà deux heures que Jésus enseignait ainsi, lorsque Joseph et Marie vinrent dans le temple pour s'enquérir de lui. Quelques lévites qu'ils connaissaient leur dirent qu'il était avec les scribes dans la partie du parvis destinée à l'enseignement. Comme il ne leur était pas permis d'y entrer, ils prièrent ces lévites d'avertir Jésus qu'ils l'attendaient ; mais Jésus leur fit dire qu'il voulait terminer d'abord ce qu'il avait à faire. Marie fut affligée de cette réponse. C'était la première fois qu'il faisait sentir à ses parents qu'il avait à obéir à d'autres ordres qu'aux leurs. Il continua à enseigner encore une heure, et, après avoir réfuté tous les docteurs, il les quitta, et vint auprès de Joseph et de Marie dans le parvis du temple. Le trouble et l'étonnement empêchaient Joseph de parler, mais Marie s'approcha de Jésus et lui dit : « Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous ? Voilà que votre père et moi nous vous cherchions tout affligés. » Mais Jésus, encore plein de gravité, leur répondit : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ignorez-vous que je dois m'occuper des affaires de mon père ? » Ils ne comprirent point ce qu'il disait, et se mirent aussitôt en chemin pour retourner chez eux. Tous ceux qui étaient présents les regardaient avec curiosité. J'avais grand'peur qu'ils ne se saisissent de l'enfant, car la plupart étaient très irrités. Cependant on laissa la sainte famille se retirer

(1) Cette scène, d'après le récit de la sœur, paraît avoir une grande portée. La sagesse divine, malgré sa bassesse apparente, représentée ici par l'enfance de Jésus, confond la sagesse humaine et la convainc de folie. Elle prouve à toutes les sciences qu'elles viennent de Dieu par son Verbe « en qui sont cachés tous les trésors de la science et de la sagesse » : et que leur fin principale et leur premier devoir est d'être les humbles servantes de la science de Dieu. Que l'orgueil humain s'en irrite tant qu'il voudra, mais c'est là la grande révolution que le Verbe divin est venu opérer dans le domaine des sciences, qui doivent de plus en plus s'unir dans la théologie.

tranquillement, et la foule pressée autour d'elle s'ouvrit pour la laisser passer.

Les scribes furent frappés de l'érudition de Jésus : quelques-uns en prirent note comme d'une chose remarquable. On parla beaucoup de lui ; on répéta ses paroles ; mais il y eut à ce sujet bien des bavardages et des mensonges. Les scribes tinrent secrète entre eux la manière dont la chose s'était passée ; Jésus n'était selon eux qu'un enfant inconsideré qu'on avait mis à sa place ; il avait des facultés remarquables, disaient-ils, mais elles avaient besoin d'être développées (1).

Je vis la sainte famille quitter Jérusalem ; elle fit route avec trois hommes, deux femmes et quelques enfants que je ne connaissais pas, mais qui paraissaient être de Nazareth. Tous visitèrent les environs de Jérusalem ; ils entrèrent aussi dans le beau jardin du mont des Oliviers, et prièrent souvent les mains croisées sur la poitrine. Leur promenade et leurs prières me rappellerent vivement le souvenir de nos pèlerinages.

Quand Jésus fut revenu à Nazareth, on prépara, dans la maison d'Anne, une fête à laquelle furent invités tous les enfants de l'un et de l'autre sexe, appartenant aux parents et amis de Marie et de Joseph. J'ignore le motif de cette fête ; peut-être fut-elle donnée parce que Jésus avait été retrouvé, ou parce qu'il avait atteint sa douzième année. Il pourrait se faire aussi que le retour de la fête de Pâque en ait été l'occasion ; quoi qu'il en soit, Jésus en fut le personnage principal.

On avait dressé, au-dessus de la table, de jolis berceaux de verdure, entrelacés de pampres et d'épis. Je vis les enfants manger des raisins et des petits pains. Ils étaient trente-trois, tous disciples futurs de Jésus, cela se rapportait au nombre des années de sa vie, mais j'ai oublié comment et pourquoi. Pendant la fête, Jésus raconta à ses jeunes compagnons une parabole

(1) Exemple frappant de la mauvaise foi et de l'aveuglement stupide où fait trop souvent tomber l'orgueil.

merveilleuse, touchant des noces où l'eau serait changée en vin, et les convives indifférents en amis zélés ; puis le vin changé en sang et le pain en chair, ce qui devait se perpétuer jusqu'à la fin du monde, et ainsi consoler, fortifier et unir les convives par un lien vivant. Cette parabole ne fut point comprise par les amis de Jésus, du moins pour la plus grande partie. Il dit aussi à Nathanaël, son parent : « Je serai à tes noces (1). »

Depuis sa douzième année, Jésus fut le précepteur des enfants de son âge. Souvent il se promenait avec eux, ou s'asseyait au milieu d'eux, et toujours il les instruisait. Il était âgé de dix-huit ans quand il commença à aider assidûment Joseph dans ses travaux.

CHAPITRE XLVI

Mort de saint Joseph.

La maison de la sainte famille se composait de trois chambres séparées ; celle de Marie était la plus spacieuse et la plus agréable ; Jésus et Joseph se réunissaient à Marie pour prier. Du reste, je les voyais rarement ensemble. Ils priaient à haute voix, debout, les mains croisées sur la poitrine, et souvent à la lueur d'une lampe à plusieurs mèches ou d'un flambeau à plusieurs branches, attaché à la muraille. Jésus se tenait presque toujours dans son humble appartement ; Joseph s'occupait dans le sien. Chaque couche se com-

(1) Ces détails donnés par la sœur font penser qu'il s'agissait probablement d'une fête destinée à célébrer l'entrée de Jésus dans l'adolescence. Chaque âge du Sauveur préparait et annonçait l'heure prochaine du festin de la grâce : aussi la vie publique de Jésus fut-elle inaugurée par le festin des noces de Cana.

posait d'une couverture, qui dans le jour était roulée. Je voyais Joseph polir des morceaux de bois, et, quand il transportait des poutres, le divin enfant l'aidait ; cependant Marie cousait ou tricotait ; elle avait une petite corbeille à côté d'elle.

Jésus menait une vie de plus en plus solitaire et méditative, à mesure que le temps de sa prédication approchait. Je vis Joseph décliner rapidement, vers la trentième année de la vie du Seigneur. Jésus et Marie restèrent alors plus souvent avec lui. La sainte Vierge s'asseyait auprès de sa couche, soit par terre, soit sur une table fort basse et à trois pieds, qui servait aussi de table à manger quand ils prenaient leurs repas, ce que je vis rarement ; ils avaient, pour eux, trois petites tranches blanches sur une assiette et quelques fruits dans une écuelle, et ils en portaient une légère part à Joseph.

Lorsque Joseph mourut, Marie, assise près de son chevet, le tenait dans ses bras, et Jésus était debout à côté. Je vis sa chambre toute pleine d'anges et de lumière. Il fut enveloppé dans un linceul blanc, les mains croisées sur la poitrine, puis couché dans un cercueil étroit, et enseveli dans un beau sépulcre qu'un homme de bien lui avait donné. Jésus, Marie, avec quelques autres personnes en petit nombre, suivirent le convoi ; mais je le vis entouré de lumière et accompagné d'une multitude d'anges.

Joseph devait mourir avant Jésus, car il n'aurait pu supporter son crucifiement : il était trop faible et trop affectueux. Il avait tant souffert déjà, en voyant les persécutions et les méchancetés que le Sauveur avait endurées de la part des Juifs, depuis sa vingtième à sa trentième année ; en effet, ceux-ci l'avaient en aversion parce qu'il contredisait souvent la doctrine des pharisiens, et que toujours une foule de jeunes gens dévoués l'entouraient. « Ce fils du charpentier, disaient-ils, veut savoir toute chose mieux que personne. »

Marie aussi était profondément affligée des persécutions que subissait son fils. Les souffrances de ce genre m'ont toujours paru plus pénibles que les supplices corporels. Quant à Jésus, dès sa jeunesse, il supportait tout des Juifs avec une charité inexprimable.

Après la mort de Joseph, Jésus et Marie se rendirent de Nazareth à Capharnaüm ou plutôt à un petit hameau entre Capharnaüm et Bethsaïde, où le père de Pierre s'était aussi fixé, après avoir abandonné à son fils la pêcherie de Bethsaïde. Un habitant de Capharnaüm nommé Lévi, très dévoué à la sainte famille, fit don à Jésus d'une maison isolée et entourée d'un fossé d'eau dormante ; il y avait laissé quelques domestiques pour faire le service, et chaque jour il envoyait de la ville les aliments nécessaires à la sainte Vierge et à son fils.

Beaucoup de jeunes gens de Nazareth, qui s'étaient attachés à Jésus dans sa première jeunesse, l'abandonnèrent les uns après les autres. Il se promenait souvent sur les bords du lac avec ceux qui lui restaient. Il allait à Jérusalem pour les fêtes qui s'y célébraient, et la famille de Lazare, à Béthanie, était dès lors en relation avec Jésus et Marie. Les pharisiens de Nazareth se scandalisaient à son sujet, et l'appelaient vagabond. Si Lévi lui avait prêté sa maison, c'était afin qu'il eût plus de liberté et pût y réunir ceux qui voudraient l'entendre.

Le long du lac qui était situé près de Capharnaüm, on apercevait une contrée coupée par de fertiles et riantes vallées ; on y faisait plusieurs récoltes par an ; la végétation y était admirable, et présentait, en même temps, des fleurs et des fruits. Beaucoup de Juifs distingués possédaient là des châteaux et des jardins.

Je vis, peu de temps après, Jésus et Marie se rendre ensemble de Capharnaüm à Nazareth. Je crois que Marie doit rester désormais dans cette dernière ville, et qu'elle avait seulement accompagné son fils à

Capharnaüm. Qu'elle est touchante à voir lorsqu'elle le suit !

Marie, fille de Cléophas, était venue dans la maison de la sainte Vierge, à Nazareth, avec José Barsabas, fils de son second mariage. Plus tard, les trois fils de son premier mariage avec Alphée, Simon, Jacques le Mineur et Thaddée, vinrent aussi pour consoler la sainte famille de la mort de Joseph et pour revoir Jésus ; ils avaient eu très peu de rapports avec lui depuis son enfance. Ils avaient une vague connaissance des prophéties de Siméon et d'Anne, lors de la présentation de Jésus au Temple, et ils n'y ajoutaient que peu de foi ; aussi préférèrent-ils suivre Jean-Baptiste, qui passa dans le pays peu de temps après.

TROISIÈME PARTIE

VIE PUBLIQUE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

PREMIÈRE ANNÉE

CHAPITRE PREMIER

Jésus prélude à sa vie d'enseignement par les œuvres de miséricorde spirituelles et corporelles.

En allant de Capharnaüm à Hébron par Nazareth, Jésus traversa la contrée où, pendant sa vie publique, il nourrit une grande multitude de peuples en multipliant les pains ; et il passa aussi non loin de la montagne, où il fit une partie du sermon qui en porte le nom. A environ une lieue de cette montagne, et tout près de la grande route, il y avait une fête populaire dans un site tout à fait riant. Jésus vit là des hommes et des femmes séparés en divers groupes et qui jouaient aux gageures : l'enjeu consistait en fruits.

Ce fut là que Jésus aperçut Nathanaël, appelé aussi Khased ; il était debout sous un figuier dans le lieu où se tenaient les hommes ; il luttait contre une tentation de la chair qu'avait fait naître en lui la vue des femmes qui jouaient à peu de distance de là. Jésus en passant, jeta sur lui un regard qui semblait un avertissement ; Nathanaël, bien qu'il ne connût pas le Sauveur, fut profondément ému : cet étranger, pensa-t-il, a le coup d'œil pénétrant. Jésus lui fit l'effet d'être plus qu'un homme ordinaire. Il se sentit troublé, réfléchit sérieu-

sement, vainquit la tentation, et fut, dès ce moment, plus fort contre lui-même. Je crois avoir vu, dans ce même lieu, Nephthali, surnommé Barthélemy ; il me sembla qu'il était aussi vivement touché d'un regard du Sauveur.

Jésus alla ensuite, avec deux de ses amis d'enfance, à Hébron en Judée ; puis il se rendit à Béthanie auprès de Lazare, plus âgé que Jésus d'au moins huit ans, homme très riche, ayant de nombreux serviteurs et de vastes domaines. Il avait trois sœurs : Marthe, qui dirigeait toute cette grande maison ; Marie, qui vivait retirée, et Madeleine dont la résidence était le château de Magdalum. Lazare connaissait, depuis longtemps, la sainte famille, et jadis il subvenait aux nombreuses aumônes que distribuaient Joseph et Marie.

A Hébron, Jésus congédia ses compagnons, et dit qu'il avait un autre ami à visiter (1). Il se rendit dans le désert où Elisabeth avait conduit le petit Jean. Ce désert est situé au midi, entre Hébron et la mer Morte. Je le vis gravir d'abord une montagne élevée, couverte de cailloux blancs, et puis arriver dans un riant valon plein de palmiers.

Il entra dans la grotte où Jean avait séjourné, traversa une petite rivière au delà de laquelle le Précurseur avait été conduit par sa mère, et se mit en prières, comme s'il se préparait à prêcher l'Evangile.

Il revint ensuite du désert à Hébron. Sa charité s'exerçait partout et sur tous. Ainsi je le vis, près de la mer Morte, aider à des gens embarqués sur une espèce de radeau, au-dessus duquel était dressée une tente. Ce radeau portait des hommes, des animaux et des bagages. Jésus, s'apercevant qu'ils ne pouvaient avancer, leur passa une poutre sur laquelle, avec son aide, ils gagnèrent le rivage ; puis il travailla avec eux à réparer le radeau qui était avarié. Ces gens ne

(1) Cet ami était probablement le désert, comme on le voit plus bas.

pouvaient s'imaginer qui il était ; car, bien que ses vêtements et son extérieur, n'eussent rien d'extraordinaire, la dignité et la grâce qui étaient en lui les avaient vivement frappés. Ils crurent d'abord que c'était Jean-Baptiste, qui avait déjà paru sur les bords du Jourdain ; mais ils reconnurent bientôt que ce n'était pas lui, car Jean était plus brun et avait des dehors plus rudes.

Jésus célébra le sabbat à Hébron. Il alla visiter les malades, les consola, les soigna et arrangea leurs couchés ; mais il ne les guérit pas encore. Sa présence seule exerçait sur tous une influence salutaire et merveilleuse. Il tranquillisait les possédés, mais ne chassait pas les démons. Il relevait ceux qui étaient tombés, donnait à boire à ceux qui avaient soif, indiquait aux voyageurs comment ils passeraient les ruisseaux et les gués ; et tous considéraient avec admiration le charitable étranger (1). La nuit du samedi il quitta Hébron, et le dimanche matin il arriva à l'embouchure du Jourdain dans la mer Morte. Il traversa en cet endroit le fleuve et se dirigea le long de la rive orientale, vers la Galilée.

Partout il continue à faire du bien. Il visite les lépreux eux-mêmes, il les console, les exhorte à prier, et leur indique des remèdes : chacun est saisi d'admiration. J'ai vu alors deux personnes qui avaient eu connaissance des prophéties de Siméon et d'Anne ; elles lui demandèrent si c'était de lui que ces saints personnages avaient parlé. Ordinairement les gens qui l'avaient pris en affection l'accompagnaient d'un lieu à un autre. Jésus se rendit ensuite au bord d'un petit torrent (le Hiéromax) qui tombe dans le Jourdain, au-dessous de la mer de Galilée, non loin de la montagne

(1) Jésus devait commencer par faire avant d'enseigner ; connaissant toute la grandeur de notre misère, il voulait par là se préparer une entrée dans le cœur des hommes, pour y semer plus tard le salut par la foi. Ces œuvres de miséricorde corporelles étaient ainsi tout à la fois une figure et une préparation du grand rôle de médecin des âmes qu'il venait remplir.

escarpée d'où plus tard il précipita les pourceaux dans la mer. Les rives du torrent étaient habitées par de pauvres gens qui construisaient des bateaux, mais qui n'étaient pas bien habiles dans leur métier. Je vis Jésus aller vers eux et leur donner des conseils pleins de bonté. Il apporta des poutres, les aida dans leur travail, leur enseigna divers procédés avantageux, et, tout en travaillant, il les exhorta à la charité et à la patience, etc.

Jésus vint ensuite sur le bord occidental de la mer de Galilée, dans une petite ville composée de maisons dispersées, et située sur un plateau élevé entre deux collines, près de Capharnaüm, de Magdalum et de Domna, au nord-est de Séphoris. Il y avait là une synagogue ; mais les habitants, sans être méchants, n'étaient pas pieux. Abraham y avait possédé des prairies où paissaient les animaux qu'il destinait aux sacrifices ; Joseph et ses frères y gardaient leurs troupeaux, et c'est dans les environs que Joseph fut vendu. Cette ville, qui s'appelait Dothaïm, était peu habitée ; mais il s'y trouvait de nombreux pâturages qui s'étendaient jusqu'à la mer de Galilée. Il y avait une grande maison de fous et de possédés qui entrèrent dans une fureur épouvantable lorsque Jésus arriva. Les surveillants ne pouvaient les dompter. Le Sauveur entra chez eux, leur parla, les exhorta à se maîtriser : aussitôt ils devinrent parfaitement calmes, et retournèrent chacun dans son pays. Les habitants de Dothaïm en étaient très étonnés ; ils ne voulaient pas laisser partir Jésus ; il fut même invité à un mariage. Les noces se firent comme à Cana. Jésus fut traité en étranger de distinction. Il parla avec autant de bonté que de sagesse ; il donna des conseils aux fiancés, qui plus tard se joignirent à ses disciples, lors de l'apparition sur le mont Thébez.

Je vis ensuite Notre-Seigneur Jésus de retour à Nazareth. Il visita successivement les connaissances qu'y,

avaient ses parents ; mais il fut partout très froidement accueilli. Il parla d'aller dans la synagogue pour y enseigner, mais ils cherchèrent à l'en détourner. Je vis aussi qu'il parla du Messie, sur une place publique, devant beaucoup de monde, entr'autres des pharisiens et des saducéens, disant que le Messie ne serait pas comme chacun se le figurait d'après ses désirs : il parla aussi de Jean-Baptiste qui était la voix dans le désert.

Bientôt après, je vis Jésus et Marie, en compagnie de Marie de Cléophas, des parents de Parménas et d'autres personnes, formant une vingtaine avec les premiers, quitter Nazareth et se rendre à Capharnaüm. Ils avaient avec eux des ânes portant des bagages. La maison de Nazareth resta parfaitement nettoyée et mise en ordre : comme on en avait tout enlevé et qu'on avait seulement disposé quelques couvertures à l'intérieur, elle me faisait l'effet d'une église. Elle demeura inhabitée. Jésus cependant continua ses courses, et je le vis arriver à une petite ville où il parla, dans la synagogue, du baptême de Jean, de l'approche du Messie et de la pénitence. On l'écouta avec mépris : quelques-uns dirent : « Il y a trois mois, son père le charpentier vivait encore, et il travaillait avec lui. Maintenant qu'il a un peu voyagé, il vient nous répéter ce qu'il a appris. » Je souriais de ce qu'ils le faisaient voyager en pays étranger, tandis qu'il était resté dans le désert pour se préparer à sa mission.

Je vis Jésus aller d'un lieu à un autre, et surtout dans les endroits où Jean avait passé. Cependant il n'avait pas encore de disciples. On eût dit qu'il apprenait d'abord à connaître les hommes, et qu'il voulait continuer l'œuvre du Précurseur (1).

(1) Le lecteur attentif remarquera facilement que, d'après les visions, un ordre progressif merveilleux règne dans les œuvres et les travaux du Sauveur. De même que le Dieu-Homme, afin de tout expier et sanctifier, passe par tous les degrés de l'âge et du développement de l'homme jusqu'à la parfaite virilité, se soumettant lui-même à l'ordre sous lequel, comme législateur su-

CHAPITRE II

Notre-Seigneur parcourt le pays, et spécialement les lieux consacrés par le séjour des prophètes, pour préparer et inviter les hommes au baptême de Jean.

Un jour, entre Samarie et Nazareth, j'aperçus sous des arbres, près de la grande route, quatre hommes parmi lesquels il y avait de futurs disciples de Jésus ; ils attendaient le Sauveur, qui devait passer par là. Ils allèrent au-devant de lui, et lui racontèrent que Jean, qui venait de les baptiser, leur avait parlé de l'approche du Messie. « Jean, ajoutèrent-ils, n'a baptisé parmi les soldats qu'un petit nombre d'entre eux, il leur a parlé sévèrement, disant entre autres choses : « Autant vaudrait baptiser des pierres du Jourdain ».

Le Seigneur se rendit ensuite vers le nord, le long de la mer de Galilée. Il parlait déjà plus clairement du Messie. En beaucoup d'endroits les possédés poussaient des cris derrière lui ; il délivra un malheureux démoniaque et enseigna dans les écoles. En poursuivant sa route, il rencontra six hommes qui venaient de recevoir le baptême de Jean, au nombre desquels était Lévi nommé plus tard Matthieu. Ces voyageurs présentaient qu'il pouvait bien être celui dont Jean avait parlé, mais ils n'en étaient pas sûrs. Ils s'entretinrent avec lui de Jean, de Lazare et de ses sœurs, et en parti-

prême, il a placé l'homme ; de même il révèle aussi, en se proportionnant à cet ordre, les mystères de l'œuvre de la Rédemption, et acquiert, par chaque degré où il passe, de nouveaux mérites pour le salut de tous. D'ailleurs la vue de l'ensemble fera disparaître les difficultés que les détails pourraient d'abord présenter au lecteur.

culier de Magdeleine qui devait être possédée du démon. Ils suivirent Jésus et se montrèrent émerveillés de ses discours. Ceux qui se rendaient de Galilée vers Jean, pour être baptisés, rapportaient à ce dernier ce qu'ils savaient de Jésus et ce qu'ils en avaient entendu dire, tandis que ceux qui venaient d'Aïnon parlaient de Jean à Jésus.

Je vis Jésus entrer seul, dans une pêcherie entourée d'une haie ; elle était située auprès d'un lac sur lequel se trouvaient cinq barques. Les pêcheurs habitaient de petites cabanes sur le rivage. Pierre, à qui appartenait la pêcherie, se trouvait alors avec André dans l'une d'elles ; Zébédée, avec Jacques et Jean, ses fils et plusieurs autres personnes, étaient dans les barques. Le beau-père de Pierre et trois de ses fils occupaient celles du milieu.

Tout en causant avec André et ses compagnons, Jésus marchait toujours et suivait le chemin, bordé d'une haie, qui s'étendait entre les cabanes et le rivage. Je ne vis pas qu'il s'entretint avec Pierre, du moins je sais qu'il n'était connu d'aucun. Il parla de Jean et de l'approche du Messie, et, avant de s'éloigner, il promit de revenir. A ce moment André était déjà baptisé par Jean et son disciple. Je vis ensuite Jésus quitter les bords du lac et se diriger vers le Liban, à cause des bruits qui couraient sur lui aux environs, et de l'agitation qui en résultait dans la contrée. Plusieurs regardaient Jean comme le Messie. Selon quelques-uns, Jean aurait vaguement désigné un autre que lui-même.

Le nombre de ceux qui accompagnaient Jésus s'élevait de six à douze ; il variait pendant le voyage ; mais, quel qu'il fût, tous écoutaient Jésus avec joie, soupçonnant parfois qu'il devait être celui que Jean faisait entrevoir. Jésus n'avait alors aucun disciple, il était vraiment seul ; mais il semait, et en semant préparait les esprits. Je remarquai, dans toutes ces courses,

plusieurs circonstances qui les faisaient ressembler à celles des prophètes, et surtout d'Elie (1).

Le Sauveur, accompagné de dix personnes, arriva près d'une grande ville, située au bord de la Méditerranée, sur l'une des cimes du Liban, d'où la vue était d'une beauté incomparable. La ville paraissait, de là, toucher à la mer, bien qu'elle en fût éloignée de trois quarts de lieue. Elle était très grande et très bruyante ; du haut de la montagne elle faisait l'effet d'une immense flotte ; car sur ses toits en terrasse s'élevaient, comme des cordages et des mâts, une multitude de perches et d'échafaudages où flottaient suspendues des banderoles de diverses couleurs, à travers lesquelles on voyait s'agiter une fourmilière d'hommes, occupés à toutes sortes de travaux. Les alentours de la ville étaient très fertiles et tout couverts de fruits. Au pied de grands arbres il y avait des sièges ; on montait même sur plusieurs d'entre eux à l'aide d'échelles ; de nombreuses réunions pouvaient s'asseoir, pour des parties de plaisir, au milieu des branches, comme dans des maisons aériennes.

Cette ville était peuplée de païens et de Juifs, qui trafiquaient ensemble : Jésus y fut bien accueilli. Il prêcha sous les grands arbres ; il parla de Jean, de son baptême et de la pénitence ; il annonça, dans les écoles, la venue prochaine du Messie et la destruction des idoles. La reine Jézabel, qui persécuta Elie avec tant de rage, était de ce pays.

Jésus, ayant laissé ses compagnons à Sidon, se rendit seul à Sarepta, située au midi et plus éloignée de la mer ; il voulait s'y tenir quelque temps à l'écart pour prier. Cette ville est entourée d'un côté par des bois,

(1) Dans ce voyage qui précède son baptême, Notre-Seigneur, parcourt les lieux sanctifiés par les prophètes, pour inviter les hommes au baptême de Jean. Il semble ainsi montrer et toucher du doigt l'accomplissement des prophéties et des figures, et tout ramener à Jean, le plus grand des prophètes, lequel à son tour ne fait que montrer l'agneau de Dieu.

et de l'autre par des vignes ; elle est ceinte de murailles épaisses. C'est là qu'Elie fut nourri par la veuve.

Depuis ce temps, il régnait, parmi les Juifs, une superstition qui finit même par être partagée par les païens : ils logeaient des veuves pieuses dans les murs de Sarepta, croyant par là se garantir de tout danger, et pouvoir impunément se livrer aux plus grands désordres.

C'était alors des vieillards, et non des veuves, qu'ils logeaient dans les murs ; l'un d'eux reçut le Sauveur.

Ces saintes gens vivaient comme des ermites, adonnés à la méditation, à l'interprétation des prophéties, priant sans cesse pour l'avènement du Messie. Ils étaient pieux ; mais ils avaient plusieurs idées fausses, et, entre autres, celle que le Messie devait venir entouré d'une pompe mondaine. Jésus les instruisit à ce sujet, et leur parla du baptême de Jean. Il logea chez un vieillard, dans une maison établie dans la muraille. Il prêcha aussi dans la synagogue et enseigna les enfants. Il allait souvent prier seul dans la forêt voisine de Sarepta.

Je vis ensuite Jésus se rendre au nord-est de Sarepta, dans le voisinage du champ de bataille ou Ezéchiél, ravi en esprit, vit des ossements de morts se rassembler dans une vaste plaine, puis se couvrir de nerfs et de chairs, et enfin recevoir d'un souffle venu d'en haut l'esprit et la vie. Il me fut expliqué que le rassemblement des os qui se recouvraient de chair était accompli, en ce moment, par le baptême et la prédication de Jean ; mais que la communication de l'esprit et de la vie le serait, par la rédemption de Jésus et la descente du Saint-Esprit. Jésus consola les habitants de ce lieu, qui étaient malheureux et découragés, et leur expliqua la vision d'Ezéchiél. Il exhortait les Juifs à ne pas se mêler avec les païens.

De là il se dirigea encore plus au nord, jusque dans un petit village que Jean avait habité, en sortant du désert, et où Noëmi avait longtemps demeuré avec sa

filles Ruth. Elle avait laissé un si bon souvenir, que les habitants du village parlaient encore d'elle. Le Seigneur y prêcha avec une grande animation. Mais le temps approche où il doit, par Samarie, descendre au midi pour son baptême. Cependant il ne cesse d'enseigner çà et là. Souvent je vois Notre-Seigneur accompagné, mais quelquefois aussi il voyage seul pendant la nuit. Il va maintenant nu-pieds, portant ses sandales, dont il se chausse avant d'entrer dans un lieu habité.

CHAPITRE III

Notre-Seigneur continue son ministère de préparation à Nazareth, à Bethsaïde, à Capharnaüm, à Séphoris et à Béthulie, malgré le mécontentement de ses ennemis et du sanhédrin. — Possédés guéris.

Je vis le sanhédrin de Jérusalem ; il envoya des messages dans les principales villes de la terre promise : ordre était donné aux chefs des écoles juives de surveiller un homme nommé Jésus, dont Jean-Baptiste avait dit qu'il était celui qui devait venir, et qu'il viendrait vers lui pour être baptisé, et de faire des rapports sur sa conduite. Les membres du sanhédrin disaient que, s'il était le Messie, il ne pouvait avoir besoin du baptême de Jean. Ils étaient fort troublés, car ils avaient entendu assurer que ce Jésus était le même qui avait enseigné dans le Temple, à l'âge de douze ans. Je vis aussi les envoyés du sanhédrin arriver à Gaza, ville située au bord de la mer, à quatre lieues d'Hébron, dans le pays où les messagers de Moïse et d'Aaron trouvèrent les grosses grappes de raisin (1).

(1) Les messagers du sanhédrin étaient aussi des explorateurs infidèles des biens de la nouvelle terre promise, celle de l'Eglise chrétienne, dont Jésus-Christ allait bientôt ouvrir l'entrée à son peuple.

Je vis Notre-Seigneur quitter la contrée où se trouvait le puits de Jacob. Il se dirigea vers Nazareth : à son approche, la très sainte Vierge vint à sa rencontre ; mais, lorsqu'elle vit qu'il était accompagné, elle ne s'approcha pas de lui, et s'en retourna chez elle sans lui avoir parlé. J'admirai son abnégation.

Plus tard je vis Jésus à la synagogue de Nazareth, avec une vingtaine des compagnons de sa jeunesse. Il enseigna devant une assemblée nombreuse. J'entendis les auditeurs chuchoter et murmurer : selon eux, son dessein, peut-être, était de se faire passer pour un personnage semblable à Jean, de s'établir au lieu où il baptisait, et de baptiser comme lui ; mais, ajoutaient-ils, il l'essaiera en vain : Jean a vécu dans le désert ; quant à lui, nous le connaissons bien, il ne nous entraînera pas.

Deux jours après, je vis Jésus se disposant à quitter Nazareth avec quelques compagnons, pour se rendre à Bethsaïde, où il voulait préparer des âmes par son enseignement. Ses amis et les saintes femmes étaient encore à Nazareth ; je les vis rassemblés chez la très sainte Vierge. Jésus leur expliqua qu'il voulait temporairement s'éloigner de Nazareth, à cause des murmures et du mécontentement qui s'étaient élevés contre lui, et aller à Bethsaïde, sauf à en revenir plus tard.

Arrivé à Bethsaïde, Jésus prêcha, avec beaucoup de force, dans la synagogue : c'était le jour du sabbat. Il dit à ceux qui l'écoutaient : « Allez, sans tarder davantage, au baptême de Jean ; purifiez-vous par la pénitence, sinon un temps viendra où vous crierez : Malheur à nous ! » La synagogue renfermait ce jour-là beaucoup de monde ; je n'y vis aucun des futurs apôtres du Sauveur, excepté Philippe.

Lorsque Jésus enseignait ainsi dans la synagogue, je priai pour la conversion des habitants de Bethsaïde. Pendant ma prière un tableau me fut présenté : je vis Jean : il enlevait les souillures les plus fortes. Il met-

lait à cette œuvre autant d'énergie que de rudesse et de sévérité. Son activité était si grande, que la peau qui le couvrait tombait tantôt d'une épaule, tantôt de l'autre. J'aperçus des écailles se détachant de quelques-uns des baptisés, de noires vapeurs sortant des autres, et des nuées lumineuses s'abaissant sur plusieurs d'entre eux : ce devait être un signe symbolique.

Jésus, toujours suivi de ses compagnons, prit le chemin de Bethsaïde à Capharnaüm, entrant dans les habitations isolées, et exhortant tous ceux qui s'y trouvaient à venir l'écouter. Il entra à Capharnaüm, marchant tout droit devant lui, sans se détourner, comme s'il était tout à fait inconnu. Les habitants étaient curieux de savoir quelle était cette nouvelle doctrine. Jésus parla longuement à la foule nombreuse qui s'était rassemblée autour de lui.

Je vis Jésus, avec trois de ses disciples, se rendre à Séphoris, qui est à quatre lieues de Nazareth, en franchissant une montagne. Il logea chez sa grande tante Maraha, sœur cadette de sainte Anne : elle avait une fille et deux fils. Je vis ces derniers aller et venir, en longs vêtements blancs, dans la maison. Ils s'appellent Arastaria et Cocharia, et se sont, à ce que je crois, réunis plus tard aux disciples. La sainte Vierge, Marie de Cléophas et d'autres femmes sont aussi venues ici. On lava les pieds à Jésus et il y eut un repas.

A Séphoris, Jésus enseigna dans l'école des saducéens, et je vis une chose merveilleuse. Il y avait, dans cette ville, un grand nombre de démoniaques, d'idiots et d'aliénés. On les faisait entrer dans la synagogue quand on s'y réunissait pour l'instruction et la prière. Ils restaient derrière les autres, dans une salle à part, d'où ils pouvaient écouter l'enseignement. Il y avait au milieu d'eux des surveillants armés de fouets, et chargés d'en garder chacun un nombre plus ou moins considérable, selon qu'ils étaient plus ou moins méchants. Avant l'arrivée de Jésus, je les vis tomber en

convulsion et faire des contorsions ; cependant, grâce à la fermeté de leurs gardiens, ils se tinrent tranquilles. Lorsque Jésus entra dans la synagogue, ils furent d'abord très calmes ; mais bientôt quelques-uns commencèrent à crier : « C'est Jésus de Nazareth, né à Bethléem, visité par les sages de l'Orient ! etc. Il veut introduire une nouvelle doctrine qu'on ne doit pas tolérer, etc. » Ces pauvres gens racontaient tout ce qui était arrivé à Jésus jusqu'alors. Ils élevaient la voix tour à tour ; les coups de fouet des surveillants ne pouvaient les faire taire. Finalement ils se mirent à crier tous ensemble, et la confusion devint générale. Jésus dit alors qu'on les lui amenât devant la synagogue, puis il envoya deux de ses disciples pour réunir, dans ce même lieu, tous les possédés qui se trouvaient dans la ville. Le Sauveur fut, en très peu de temps, entouré d'une quarantaine de ces malheureux, que pressait une foule immense. Les maniaques continuèrent à crier. Alors Jésus dit : « L'esprit qui parle ainsi, par votre bouche, est d'en bas et doit retourner en bas. » Aussitôt tous se calmèrent et furent guéris : j'en vis même plusieurs tomber par terre.

Cette guérison causa un véritable soulèvement à Séphoris. Jésus et ses disciples étaient en grand danger. Le tumulte devint tel, que le Seigneur dut se cacher dans une maison, et profiter de la nuit pour quitter la ville. Les saintes femmes en sortirent aussi. La mère de Jésus était accablée de douleur : c'était la première fois qu'elle voyait son fils persécuté. La plupart des gens guéris par Jésus reçurent le baptême de Jean, et devinrent plus tard disciples du Sauveur.

Il y avait peu de temps que Jésus et les siens avaient quitté Séphoris, quand je le vis, devant Béthulie, entrer dans une hôtellerie, où bientôt Marie et les saintes femmes le rejoignirent. J'entendis Marie prier Jésus de ne pas enseigner dans cet endroit : elle craignait une nouvelle émeute. Jésus répondit qu'il savait ce qu'il

devait accomplir. Alors Marie lui fit cette question : « N'irons-nous pas maintenant au baptême de Jean ? » Jésus lui dit gravement : « Pourquoi irions-nous à cette heure au baptême de Jean ? En avons-nous besoin ? J'irai d'abord là où je dois recueillir, et je dirai quand il faudra aller au baptême de Jean. » Marie garda le silence comme à Cana.

Jésus fut bien accueilli à Béthulie ; il se rendit dans la synagogue pour enseigner, car nombre de personnes étaient venues des environs afin de l'entendre. Je vis aussi plusieurs possédés rassemblés sur les chemins que le Sauveur parcourait, et dans les rues même de la ville. Lorsqu'il passa devant eux, ils furent délivrés de leurs accès : je remarquai alors çà et là des gens qui disaient : « Cet homme doit avoir une puissance égale à celle des anciens prophètes, puisqu'il calme ces malheureux par sa seule présence. » Quant aux possédés, ils sentaient que Jésus les avait secourus ; aussi vinrent-ils à l'hôtellerie pour le remercier. Le Sauveur, dans ses instructions, exhorta avec insistance ceux qui l'écoutaient à aller au baptême de Jean : il parla, cette fois, avec beaucoup de feu, tout à fait à la manière de Jean-Baptiste.

Les habitants de Béthulie montraient une grande estime pour Jésus et ses disciples. On se disputait l'honneur de l'avoir dans sa maison ; et ceux qui ne pouvaient le posséder voulaient au moins recevoir un des siens.

Il leur promit de rester successivement chez les uns et les autres. Toutefois l'empressement et l'affection qu'ils témoignait à Jésus n'étaient pas tout à fait désintéressés ; il le leur fit sentir dans ses instructions à la synagogue. Ils avaient un but particulier : ils voulaient, en s'attachant au nouveau prophète, rendre à leur ville la considération qu'elle avait perdue par ses rapports avec les païens. Leur motif n'était donc pas le pur amour de la vérité. Jésus ne resta que deux jours

à Béthulié, parce qu'il y était trop importuné : une foule de malades et de possédés venaient des environs pour être guéris, et le Sauveur ne voulait pas se manifester encore par des guérisons si éclatantes.

Bientôt je vis Jésus enseigner dans une vallée, sous des arbres, dans le lieu même où les Esséniens avaient autrefois souvent rassemblé leurs disciples. Il y avait là un siège de gazon élevé, entouré de bancs de terre où l'on pouvait s'asseoir. Le Sauveur était alors entouré d'environ trente personnes. Le soir, je le vis s'arrêter dans une petite ville à une lieue de Nazareth ; on l'y accueillit très bien. Il entra dans une grande maison où on lui lava les pieds, ainsi qu'à ses disciples : on nettoya leurs habits, et on leur prépara un repas.

Jésus enseigna dans la synagogue ; puis aussitôt il se rendit avec ses disciples dans une ville de Lévites, appelée Kèdes, où il arriva, suivi de sept possédés qui proclamaient sa mission, et faisaient connaître sa vie plus clairement encore que les démoniaques de Séphoris. Quelques-uns des siens l'ayant précédé à Kèdes, sa venue y fut annoncée ; des prêtres âgés et des jeunes gens en longs vêtements blancs vinrent à sa rencontre ; l'accueil qu'il reçut de tous fut excellent. Les possédés de cette ville avaient été enfermés par les prêtres pour éviter tout désordre : le Sauveur ne les guérit que plus tard, après son baptême. Quand il manifesta le désir d'enseigner, on lui demanda comment il pouvait avoir mission pour cela, lui qui n'était que le simple fils de Marie et de Joseph. Jésus répondit que Celui qui l'avait envoyé et de qui il était sorti le manifesterait, lors de son baptême. Il parla ensuite du baptême de Jean.

CHAPITRE IV

Conduite diverse de Jésus entre les Nazaréens formalistes et les publicains repentants et les pauvres.

Jésus répandit son enseignement dans plusieurs petites villes ; après quoi il vint pour le sabbat à Jezraël, bourgade composée de divers groupes de maisons, séparés par des jardins et des édifices tombés en ruines.

Il y avait en cet endroit de scrupuleux observateurs de la loi juive, appelés Nazaréens : ils faisaient certains vœux pour un temps plus ou moins long et pratiquaient diverses abstinences. Ils possédaient une grande école et plusieurs maisons. Les jeunes gens vivaient en commun dans un bâtiment, les jeunes filles dans un autre. Les personnes mariées s'engageaient aussi, pour un temps assez long, à la continence : alors les hommes passaient la nuit dans une maison placée auprès de celle des jeunes gens, et les femmes dans la maison des jeunes filles. Toute cette population portait des vêtements gris et blancs. Ils laissaient croître leurs cheveux, jusqu'à ce que leur vœu fût accompli ; alors ils les coupaient et les brûlaient en sacrifice. Ils offraient aussi des colombes, et chacun pouvait se charger d'accomplir le vœu d'un autre.

Jésus enseigna le jour du sabbat : il parla du baptême de Jean. Il s'étendit sur les mérites de la piété ; mais, ajouta-t-il, l'exagération a son danger ; les voies du salut sont diverses ; les gens pieux, en se tenant trop à part, s'exposent à devenir une secte, et l'on ne doit pas mépriser les pauvres frères, qui ont besoin d'être aidés par les plus forts, pour se perfectionner. Cet enseignement était nécessaire aux Nazaréens, car il y avait, aux extrémités de la ville, des Juifs qui entre-

tenaient un commerce intime avec les païens, et qui n'étaient ni avertis, ni dirigés, parce que les Nazaréens se tenaient à part. Jésus visita ces gens dans leurs maisons ; il les instruisit et leur parla du baptême.

Je vis le Sauveur à un repas qui lui fut donné par des Nazaréens. Il fut question de la circoncision et de ce qu'elle était relativement au baptême. C'était la première fois que j'entendais Jésus parler du signe de l'alliance entre Dieu et Abraham ; mais je ne saurais répéter fidèlement ses paroles. Le sens était que ce signe avait une raison d'être, qui cesserait, lorsque le peuple de Dieu ne serait plus engendré selon la chair de la souche d'Abraham, mais spirituellement par le baptême du Saint-Esprit. Plus tard, beaucoup de Nazaréens se firent chrétiens ; mais ils étaient si fortement attachés au judaïsme, qu'ils voulurent unir la loi juive au christianisme, et tombèrent ainsi dans l'hérésie.

Jésus quitta Jezraël, et, après avoir marché quelque temps vers l'orient, il tourna au nord, du côté de Nazareth, en côtoyant la montagne qui s'élève entre ces deux villes ; il s'arrêta à deux lieues de Jezraël, au milieu d'une rangée de maisons bâties des deux côtés de la route, et habitées par des publicains : une grille les séparait de la rue dont elle fermait l'entrée et la sortie. Les publicains qui demeuraient dans cette enceinte étaient riches et tenaient à ferme plusieurs douanes, qu'ils louaient ensuite à des préposés subalternes. Il y avait là aussi quelques pauvres Juifs, mais ils se tenaient sous des tentes et assez loin des habitations principales.

La voie commerciale entre la Syrie, l'Arabie, Sidon et l'Egypte traversait ce lieu. On transportait par là, sur des chameaux et sur des ânes, d'énormes ballots de soie blanche, de belles étoffes blanches aussi ou bariolées, de longues bandes épaisses et tressées dont on faisait des tapis. Dès que les chameaux et leurs conducteurs étaient entrés dans les douanes, on fermait

l'enceinte, on déchargeait les ballots, et tout était visité. Il y avait un droit à payer, partie en marchandise, partie en argent.

Les publicains formaient une sorte d'association, et partageaient entre eux ce qu'ils pouvaient gagner légalement ou par fraude. Ils vivaient dans l'aisance, et ne se refusaient aucun bien-être. Leurs maisons étaient entourées de cours, de jardins et de murs : ils me rappelaient nos riches cultivateurs, à l'exception néanmoins qu'ils vivaient isolés, n'ayant de rapport qu'entre eux.

Jésus et ses compagnons furent bien reçus de tous ces publicains. Il alla successivement chez les uns et les autres, et il enseigna dans leur école. Il leur reprocha surtout d'exiger plus des voyageurs que les droits ne prescrivaient. Ils en eurent de la confusion, et ils ne pouvaient comprendre d'où il savait cela. Ils accueillèrent les enseignements du Sauveur avec plus d'humilité que les autres Juifs. Il les exhorta à recevoir le baptême.

Jésus quitta les publicains ; il avait passé la nuit précédente à les instruire. Plusieurs d'entre eux voulaient lui faire des présents, mais il n'accepta rien. D'autres et en grand nombre, voulaient le suivre au baptême ; ils partirent avec lui. Le Sauveur traversa, dès le jour de son départ, le pays de Dothaïm ; il arriva devant la maison où, à son retour de Nazareth, il avait calmé les démoniaques et les aliénés. Ces malheureux l'appelèrent à grands cris et demandèrent avec violence à sortir. Jésus ordonna aux surveillants de les laisser partir, ajoutant qu'il répondait de toutes les conséquences. On leur rendit donc la liberté, et tous, étant guéris, le suivirent.

Le soir il arriva à Kisloth, ville très voisine du Thabor et habitée par les pharisiens. Ils avaient entendu parler de lui, et se scandalisèrent de voir à sa suite des publicains qu'ils regardaient comme des malfai-

teurs, des possédés, connus comme tels, et des gens de toute sorte. Notre-Seigneur enseigna dans l'école et parla du baptême de Jean. Il dit à ses compagnons, qu'avant de le suivre ils devaient bien examiner s'ils se sentaient la force d'aller jusqu'au terme, ajoutant qu'il ne fallait pas croire que son chemin fût un chemin commode. Il leur parla beaucoup en paraboles. Il disait que, quand un homme se dispose à bâtir une maison, il doit savoir si le propriétaire du sol voudra le permettre : ils devraient donc avant tout expier leurs péchés et faire pénitence. De même, quand un homme veut bâtir une tour, il doit d'abord calculer la dépense. Il donna beaucoup d'autres enseignements, qui ne plurent pas aux pharisiens ; aussi ne l'écoutaient-ils même pas, et ils se contentaient de l'espionner. Ils convinrent entre eux de lui donner un repas, pour mieux observer ce qu'il dirait.

Ils le lui préparèrent dans une salle publique : on y voyait trois tables éclairées par des lampes ; Jésus était assis à celle du milieu parmi les pharisiens ; les deux autres tables étaient occupées par ceux qui l'accompagnaient.

Dans cette ville, il existait une ancienne coutume qui prescrivait d'inviter les pauvres à sa table, quand on y recevait des étrangers ; aussi Jésus demanda-t-il aux pharisiens, dès qu'il fut dans la salle du festin, pourquoi les pauvres n'assistaient pas au repas, et s'ils n'en avaient pas le droit. Les pharisiens répondirent, non sans embarras, que depuis longtemps cela ne se faisait plus. En effet, à Kisloth, les pauvres, très nombreux du reste, étaient fort négligés. Le Sauveur envoya trois de ses disciples, Arastaria et Cocharia, fils de Maraha, et Klaïa, fils de la veuve Séba, pour les convier au festin. Les pharisiens en furent irrités, et cette circonstance fit beaucoup de sensation dans la ville. Plusieurs pauvres étaient déjà couchés quand on les alla chercher, et dormaient : les disciples les firent

lever. Je vis, à cette occasion, toute espèce de scènes joyeuses. A leur arrivée, Jésus et ses disciples les reçurent et les servirent (1). Puis le Sauveur fit une instruction touchante. Les pharisiens étaient pleins de dépit, mais ils étaient forcés de se taire ; Jésus avait le droit pour lui, et le peuple s'en réjouissait. Quand les pauvres se furent rassasiés, ils retournèrent chez eux chargés d'une part de mets pour leur famille. Jésus avait béni le festin et prié avec ces bonnes gens ; il les avait exhortés à se faire baptiser par le Précurseur.

Le Sauveur partit dans la nuit avec ses disciples. Plusieurs de ses compagnons l'avaient quitté, les uns parce qu'ils étaient mécontents de ses avertissements, les autres pour se rendre au baptême. Pendant ce voyage nocturne, je vis parfois Jésus s'entretenir avec ses disciples, parfois s'en éloigner. Bientôt je l'aperçus dans un village nommé Kimki ; il y rassembla les bergers dans une auberge, et les enseigna. Le sabbat était proche. Le soir, des prêtres de la secte des pharisiens, et dont quelques-uns étaient de Nazareth, vinrent rejoindre le Sauveur. L'instruction que fit Jésus eut pour objet le baptême et la prochaine venue du Messie. Les pharisiens se montrèrent très opposés au Sauveur ; ils cherchèrent à le rabaisser, et mirent en avant sa naissance obscure.

Le jour suivant, Jésus leur raconta plusieurs paraboles : il demanda un grain de sénevé ; on le lui apporta : alors il dit, en montrant un poirier qui se trouvait là, que, s'ils avaient de la foi comme un grain de sénevé, ils pourraient dire à cet arbre de se transplanter dans la mer, et qu'il leur obéirait. Les pharisiens se moquèrent de son enseignement, qu'ils tenaient

(1) C'est ainsi que le Sauveur commençait à accomplir littéralement la prophétie de Marie dans son cantique : « Il a rassasié ceux qui avaient faim, et renvoyé les riches les mains vides. » C'était une figure de ce qui allait bientôt se passer au banquet spirituel des sacrements, où les pauvres et les humbles allaient être admis, de préférence aux riches orgueilleux.

pour absurde. Mais les gens qui se trouvaient sur tout le chemin qu'il avait parcouru ces jours-là l'admiraient : « Il nous rappelle, disaient-ils, tout ce que nos ancêtres nous ont transmis des derniers prophètes ; mais il y a en lui une douceur beaucoup plus grande. »

Le Sauveur logea chez de pauvres gens ; la maîtresse de son modeste gîte était hydropique ; il eut pitié d'elle, et la guérit, en mettant la main sur sa tête. Délivrée de son mal, elle servit à table. Jésus lui défendit de parler de sa guérison, jusqu'à ce qu'il fût revenu du baptême. Elle lui demanda pourquoi elle ne l'annoncerait pas partout ; et il répondit : « Si vous voulez en parler, vous deviendrez muette. » Elle le devint en effet, et elle ne recouvra la parole qu'au retour du Sauveur.

Avant de quitter ce pays, Jésus enseigna encore dans la synagogue, malgré le mauvais vouloir que lui témoignaient les pharisiens. Il parla du Messie. « Vous vous attendez, dit-il, à le voir venir avec tout l'éclat d'une pompe mondaine ; mais il est déjà venu ; il va paraître dans la pauvreté ; il rendra témoignage à la vérité, et recevra plus de blâme que de louange, car il veut que toute justice soit accomplie, etc. Ne souffrez pas que l'on vous sépare de lui, de peur que vous ne périssiez, comme ont péri ces enfants de Noé, qui le raillaient, pendant qu'il se fatiguait à construire l'arche où ils auraient pu trouver tous leur salut, tandis qu'il n'y eut de sauvés que ceux qui, croyant en sa parole, entrèrent dans l'arche. » Puis, regardant ses disciples, il leur dit : « Ne vous séparez pas de moi comme Loth se sépara d'Abraham ; il cherchait les meilleurs pâturages, et il vint à Sodome et à Gomorrhe. Ne cherchez pas la gloire du monde, que le feu du ciel consume, afin que vous ne soyez pas changés en statues de sel. Restez avec moi dans toutes les tribulations, je vous viendrai toujours en aide, etc. » Les pharisiens s'irritaient de plus en plus ; ils disaient :

« Que leur promet-il donc ? puisqu'il n'a rien lui-même ! N'est-il pas de Nazareth, le fils de Joseph et de Marie ? » Il dit alors, sans s'expliquer positivement, que celui dont il était le fils l'annoncerait. Là-dessus, ils s'écrièrent : « Pourquoi parles-tu du Messie, ici et partout où tu vas enseigner ? Crois-tu que nous devons penser que tu te donnes pour le Messie ? » Jésus répondit : « Oui, vous le pensez. » Il y eut alors un grand tumulte dans la synagogue ; les pharisiens éteignirent les lampes ; Jésus et ses disciples quittèrent le village pendant la nuit, et, prenant la grande route, ils poursuivirent leur voyage. Je les vis dormir sous un arbre ; puis j'aperçus des gens qui se joignirent à Jésus ; ils l'avaient attendu sur la route. Il se dirigea avec eux vers des bergers, qui habitaient ces lieux pendant le temps des pâturages ; ils y étaient seuls, sans leurs femmes.

A la nouvelle de l'approche du Sauveur, plusieurs d'entre eux allèrent à sa rencontre ; d'autres tuèrent des ciseaux et firent du feu pour préparer un repas. Ils reçurent le Sauveur et ceux qui le suivaient dans une salle d'hôtellerie, isolée en quelque sorte par un mur qui se trouvait devant le foyer. Un banc de gazon, dont le dossier se composait de branches vertes tressées ensemble, régnait autour de cette salle. Quand tous furent réunis, ils étaient environ au nombre de vingt. Les bergers lavèrent les pieds de leurs hôtes ; mais, pour Notre-Seigneur, ils se servirent d'un bassin à part. Il avait demandé qu'on lui donnât un peu plus d'eau qu'il n'était d'usage et que cette eau fût conservée. Au moment de se mettre à table, les bergers paraissant un peu agités, Jésus leur demanda ce qui les inquiétait, et s'il ne leur manquait pas quelques-uns d'entre eux. Ils avouèrent que deux des leurs étaient atteints de la lèpre. « Nous avons craint, ajoutèrent-ils, que ce ne fût la lèpre impure, et nous les avons cachés, car peut-être ne seriez-vous pas venu chez nous si vous l'aviez

su. » Le Sauveur ordonna de les amener, et les envoya chercher par ses disciples. Les lépreux, soutenus chacun par deux hommes, arrivèrent, enveloppés dans des draps de la tête aux pieds, de manière qu'ils avaient peine à marcher ; Jésus les exhorta, leur disant que leur lèpre n'était pas venue de l'intérieur, mais par suite de contagion extérieure : je compris qu'ils n'avaient pas péché par méchanceté, mais par la séduction d'autrui. Il ordonna de les laver avec l'eau de son bain de pieds. A peine l'eut-on fait, que les croûtes de la lèpre tombèrent, laissant seulement après elle des marques à la peau. Il leur défendit sévèrement de parler de leur guérison, jusqu'à son retour du baptême.

Il leur fit ensuite une instruction, touchant le baptême de Jean et la prochaine venue du Messie. Alors ils lui demandèrent, en toute simplicité, lequel ils devaient suivre de lui ou de Jean ; quel était le plus grand des deux. Jésus leur répondit que le plus grand était celui qui servait avec la plus parfaite humilité, et qui, par charité, faisait le plus complet sacrifice de lui-même. Il les exhorta aussi à se rendre au baptême. Le Sauveur leur parla ensuite de la difficulté qu'il y avait à le suivre, puis il les congédia et partit avec ses cinq disciples. Quant aux autres, il leur donna rendez-vous dans le désert, non loin de Jéricho. Plusieurs d'entre eux l'abandonnèrent tout à fait ; d'autres se rendirent vers Jean ; d'autres enfin retournèrent chez eux, pour se préparer au baptême.

CHAPITRE V

Entretiens de Jésus avec l'Essénien Eliud à Nazareth.

Il était tard quand Jésus arriva avec ses cinq disciples devant Nazareth, qui n'était cependant qu'à une petite lieue des habitations des bergers.

Nazareth avait cinq portes. A un quart d'heure à peine, s'élevait une montagne escarpée, d'où les Nazaréens précipitaient souvent des criminels, et d'où plus tard ils voulurent précipiter Jésus. Au pied de cette montagne, se trouvaient quelques cabanes. C'est là que Jésus ordonna à ses disciples de se chercher un logement ; quant à lui, il se retira dans l'une d'elles pour y passer la nuit. Ils furent accueillis par les habitants, qui leur donnèrent à chacun un morceau de pain et de l'eau pour se laver les pieds.

C'étaient des Esséniens amis de la sainte famille. Ils demeuraient là, sous des voûtes et de vieux murs en ruines, au milieu de petits jardins. Il y avait des hommes et quelques femmes vivant séparés et dans le célibat. Les hommes portaient de longs vêtements blancs, et les femmes des manteaux. Ils avaient autrefois résidé dans la vallée de Zabulon, près du château d'Hérode, et ils étaient venus dans ce lieu par amitié pour la sainte famille.

L'Essénien auquel Jésus demanda l'hospitalité était le fils d'un frère de Zacharie et se nommait Eliud : c'était un vieillard à longue barbe, veuf et menant une vie très retirée, avec sa fille, qui prenait soin de lui. Ils fréquentaient la synagogue de Nazareth. Comme ils étaient très attachés à la sainte famille, Marie, lors de son départ, leur avait confié la garde de sa maison.

Le lendemain matin, les cinq disciples se rendirent à Nazareth, pour visiter leurs parents et leurs amis ; mais le Sauveur resta avec son hôte ; ils prièrent ensemble et eurent des entretiens très intimes. Eliud, homme simple et pieux, était initié à plusieurs mystères.

Je vis la sainte Vierge et Marie, fille de Cléophas ; elles vinrent, dès le matin, trouver Jésus. Le Sauveur tendit la main à sa mère : il était toujours très affectueux envers elle, mais, en même temps, il se montrait grave et calme. Marie était remplie d'inquiétude ; elle

le pria de ne pas aller à Nazareth, où une grande irritation régnait à son sujet. Les pharisiens de cette ville l'ayant entendu dans la synagogue de Kimki, de retour chez eux, avaient excité contre lui les esprits. Jésus lui dit qu'il voulait attendre chez Eliud les personnes qui devaient aller avec lui au baptême de Jean ; que dès leur arrivée il traverserait Nazareth. Ce jour-là, il s'entretint longuement avec Marie, qui revint deux ou trois fois. Il lui dit, entre autres choses, qu'il irait trois fois célébrer la Pâque à Jérusalem, et que la dernière fois elle serait très affligée.

Pendant toute cette journée, Jésus s'entretint très confidentiellement avec son hôte, mais je ne puis malheureusement me rappeler toutes les choses que j'entendis. Eliud l'interrogea sur sa mission, et Jésus lui dévoila tout. Il lui dit qu'il était le Messie, et lui parla de sa généalogie humaine et du mystère de l'arche d'alliance. Je lui entendis expliquer comment l'objet sacré avait été porté dans l'arche, au moment du déluge, et comment il s'était transmis de génération en génération. Jésus dit aussi entre autre choses, que Marie en naissant était elle-même devenue l'arche d'alliance du mystère.

Eliud cependant parcourait divers écrits, et montrait du doigt plusieurs passages des prophètes que Jésus lui interprétait. Il demanda alors à Jésus pourquoi il n'était pas venu plus tôt ; le Sauveur lui répondit qu'il ne pouvait naître que d'une femme conçue comme tous les hommes l'auraient été, sans la chute originelle, et que depuis Adam et Eve il ne s'était rencontré, pour cette œuvre, aucun couple d'époux qui fût aussi pur qu'Anne et Joachim. Il lui fit aussi comprendre tout ce qui avait empêché et retardé l'avènement du salut. Jésus lui dit encore que sa chair s'était formée du germe béni que Dieu avait tiré d'Adam avant sa chute, que ce germe de bénédiction, afin que tout Israël y coopérât, avait dû se transmettre à travers beaucoup de gé-

nération, et que souvent il avait été retiré, lorsque les vases s'étaient ternis.

Je vis, en effet, à cette occasion, les patriarches transmettre, au moment de leur mort, cette bénédiction à leurs premiers-nés, par une cérémonie sacramentelle ; je vis que le pain et le breuvage de la sainte coupe qu'Abraham avait reçue de l'ange qui lui promit Isaac, étaient une figure du très saint sacrement de la nouvelle alliance, et communiquaient la force pour coopérer à la formation de la chair et du sang du Messie. Je vis tous les ancêtres de Jésus recevoir ce sacrement, pour coopérer à l'incarnation de Dieu, et enfin Jésus faire, de la chair et du sang reçus de ses ancêtres, un sacrement plus sublime pour consommer l'union des hommes avec Dieu (1).

Jésus parla aussi, avec Eliud, de la sainteté d'Anne et de Joachim, et de la conception surnaturelle de Marie, sous la porte Dorée. Il dit encore qu'il avait été réellement conçu de Marie selon la chair, mais sans la coopération de Joseph ; et que la conception de Marie provenait du germe de bénédiction qui, de l'arche d'alliance, était passé dans Joachim et Anne.

Il dit enfin que, pour racheter les hommes, il avait été envoyé, avec toute la faiblesse de la créature humaine, qu'il éprouvait tout ce qui lui était propre ; que, comme le serpent de Moïse dans le désert, il serait élevé sur la montagne du Calvaire, où le corps d'Adam avait été enseveli ; et que, par l'ingratitude des hommes, il aurait beaucoup de souffrances à endurer.

Eliud l'interrogeait toujours avec beaucoup de simplicité et de franchise ; il comprenait les paroles du

(1) Le très saint Sacrement aurait ainsi existé en préparation dès le commencement. Dieu aurait tiré d'Adam, non seulement dont Eve fut formée, mais encore un autre élément sacramentel auquel il unit la bénédiction et qui fut la source des grâces pour l'ancien peuple, et surtout la préparation de la chair et du sang de Jésus-Christ, instruments sacrés de toute bénédiction.

Sauveur beaucoup mieux qu'aucun des futurs apôtres ne sut les comprendre ; il entendait le sens spirituel des choses, et cependant il ne pouvait se faire une idée de ce qui se préparait. Il demanda à Jésus où serait son royaume ; si ce serait à Jérusalem, à Jéricho, ou à Engaddi. Jésus répondit que là où il était, là était son royaume, que son royaume ne serait pas de ce monde.

Jésus expliqua aussi plusieurs passages de l'Écriture, où la lettre ne donne pas tout le sens spirituel et où les prophéties et les figures sensibles sont entendues trop matériellement.

Le vieillard parlait avec le Sauveur sans éprouver aucune gêne. Il lui raconta, comme s'il les eût ignorées, plusieurs choses de sa mère, et en fut écouté avec beaucoup de complaisance. Jésus parla aussi des parents de la très sainte Vierge ; il dit qu'aucune femme n'avait été plus chaste que sainte Anne, et que, si elle s'était remariée deux fois, après la mort de Joachim, elle l'avait fait par un ordre de Dieu : cette souche devant produire un nombre déterminé de rejetons.

Eliud rapporta quelques circonstances de la mort de sainte Anne, et j'en vis un tableau. Anne était dans une salle située sur le derrière de la maison, couchée sur un lit ; elle parlait avec beaucoup de vivacité et nullement comme une personne qui touche à sa dernière heure. Je la vis bénir ses plus jeunes filles et les autres personnes de la maison, qui se tenaient dans le vestibule ; Marie était à son chevet, et Jésus au pied de sa couche. Elle bénit Marie et demanda la bénédiction de Jésus, qui avait atteint l'âge d'homme et avait une barbe naissante. Je l'entendis quelque temps encore ; ses paroles étaient pleines de joie ; tout à coup elle leva les yeux au ciel, devint blanche comme la neige, et j'aperçus sur son front des gouttes semblables à des perles. Alors je m'écriai : « Ah ! elle se meurt, elle est morte ! »

Eliud énuméra ensuite les vertus de Marie dans le Temple, et je vis de nouveau toute sa vie si modeste, si humble, si pieuse, telle qu'Eliud la rappelait au Seigneur. Ils s'entretenaient aussi de la conception du Messie, et Eliud rappela la visite de Marie à Elisabeth etc., etc. Cet entretien si intime n'était interrompu que par la prière : je remarquai qu'Eliud témoignait au Sauveur du respect, mais qu'il se livrait avec lui à un enjouement naïf, et qu'il le traitait comme un homme élu, et non comme le Messie.

Le nombre des Esséniens qui habitaient contre la montagne s'élevait à vingt environ, y compris cinq ou six femmes, occupant ensemble une maison à part. Ils honoraient tous Eliud comme leur supérieur, et se rassemblaient, chaque jour, chez lui pour prier. Jésus prit, avec ce bon vieillard, un repas composé de fruits, de miel et de poisson ; mais il mangea bien peu.

L'éminence, au pied de laquelle demeuraient les Esséniens, n'était autre que la cime du mont où Nazareth est bâtie. La ville s'élève sur un de ses flancs, et en est séparée par un petit affaissement du sol ; du côté opposé, la pente couverte de verdure et de vignobles se termine brusquement à pic ; au pied de l'escarpement, on voyait des décombres, des immondices et des ossements. C'est de là que plus tard les pharisiens voulurent précipiter Jésus. La maison de Marie était située dans la ville, contre une colline, et plusieurs de ses parties semblaient des grottes creusées dans le roc.

Le soir, Jésus alla à Nazareth avec Eliud. En dehors de ses murs, à l'endroit où Joseph avait eu son atelier de charpentier, demeuraient d'honnêtes familles pauvres dont faisaient partie, pour la plupart, les compagnons d'enfance de Jésus. Eliud leur conduisit le Sauveur, et ils offrirent à leurs hôtes du pain et de l'eau ; à Nazareth l'eau était très bonne et très fraîche. Jésus s'assit au milieu d'eux, par terre, et les exhorta à aller au baptême du Précurseur. Ils étaient un peu timides

avec lui, qu'autrefois ils regardaient comme leur pareil ; c'est que maintenant il leur était amené, avec de grands égards, par le vénérable Eliud, près duquel tous cherchaient des conseils et des consolations. Eux aussi avaient entendu parler du Messie, mais ils ne pouvaient s'imaginer que ce fût Jésus.

CHAPITRE VI

Courses et nouveaux entretiens de Notre-Seigneur avec Eliud.

Jésus quitta Nazareth avec Eliud, pour se diriger vers le midi. En traversant la vallée d'Esdrelon, ils arrivèrent à une bourgade et ils entrèrent dans une auberge. Les habitants de ce lieu se montrèrent indifférents, sans être hostiles. Comme ils étaient partisans des pharisiens, ils se souciaient peu d'Eliud. Jésus dit aux chefs de la synagogue qu'il voulait y enseigner. Ils répondirent qu'on n'avait pas coutume de le permettre aux étrangers. Jésus alors leur déclara qu'il avait mission pour cela ; il entra dans l'école, et il fit une instruction sur le baptême de Jean et sur le Messie, dont le royaume ne devait pas être de ce monde, et qui ne se montrerait pas avec une pompe mondaine. Il se fit donner des rouleaux écrits, et expliqua plusieurs passages des prophètes.

Je fus singulièrement touchée de la conversation intime que le Sauveur eut ensuite avec Eliud : ce bon vieillard connaissait sa mission, son origine surnaturelle ; il y croyait ; cependant il ne paraissait pas soupçonner que c'était Dieu lui-même. Pendant leur voyage, Eliud raconta à Jésus, avec une grande simplicité, beaucoup de faits de son enfance ; entre autres choses,

des détails relatifs à son séjour en Egypte ; il les tenait de la prophétesse Anne, à qui la très sainte Vierge les avait donnés à son retour. Jésus, de son côté, apprit à Eliud des circonstances qu'il ignorait ; ses récits étaient accompagnés d'explications pleines de profondeur. Mais tout cela se passait naturellement et en toute simplicité : c'était l'entretien d'un bon vieillard avec un digne jeune homme aimé de lui.

Le Sauveur parla aussi à Eliud du voyage qu'il devait faire pour recevoir le baptême de Jean. Rendez-vous était donné, avec plusieurs personnes, dans le désert, près d'Ophra. Quant à lui, il souhaitait se rendre seul à Béthanie, pour visiter Lazare et causer avec lui.

Lazare, comme je l'ai déjà dit, avait trois sœurs : Marthe, l'aînée, et deux autres appelées Marie ; Marie, dite Marie-Madeleine, était la plus jeune des trois ; la cadette, Marie, vivait tout à fait isolée ; elle ne parlait que rarement ; on l'appelait la Silencieuse, et l'on était tenté de la croire idiote. Jésus dit à Eliud que Marthe était bonne et pieuse, et qu'elle le suivrait ainsi que son frère. Il dit de l'idiote : « Celle-là avait beaucoup d'esprit et d'intelligence, mais c'est par miséricorde que ces facultés lui ont été enlevées. Elle n'est pas faite pour le monde, sa vie est tout intérieure, et elle ne pêche pas : si je m'entretenais avec elle, elle comprendrait les mystères les plus profonds. Elle mourra avant peu de temps : quant à Lazare et à ses deux autres sœurs, ils me suivront et donneront tout pour l'Eglise. Marie-Madeleine est égarée, mais elle se convertira et surpassera Marthe, etc. » Eliud parla au Sauveur de Jean-Baptiste, son cousin : il ne l'avait jamais vu, et n'était pas encore baptisé.

Ils arrivèrent ainsi à Endor, ville en partie ruinée et pleine de décombres. D'un côté cependant s'élevaient encore des édifices grands comme des palais. Il n'y avait pas de synagogue dans cet endroit ; il me semble

que les hommes qui l'habitaient n'étaient pas de la race des Juifs. Jésus se rendit, avec Eliud, sur une vaste place, occupée en partie par trois édifices, contenant une quantité de petites chambres, bâties près d'un étang entouré d'une pelouse, et sur lequel flottaient des nacelles de baigneurs : c'était comme un établissement d'eaux minérales. Jésus entra avec Eliud dans un des édifices ; on lui lava les pieds et on l'hébergea. Il enseigna sur la place, au milieu de laquelle un siège élevé lui était préparé. Les femmes qui occupaient une des ailes vinrent se placer derrière les auditeurs. Les habitants de cette ville étaient au nombre d'environ quatre cents : c'étaient une sorte d'esclaves qui payaient un tribut sur les fruits qu'ils recueillaient. Ils s'étaient établis dans ce pays, à la suite d'une guerre : leur chef Sisara fut battu et ensuite tué par une femme (Juges, iv, 2). Sous David et Salomon, ils avaient dû travailler à extraire la pierre des carrières, pour la construction du Temple, et ils n'avaient pas cessé d'être employés à des travaux de ce genre. Le défunt roi Hérode s'était servi d'eux, pour faire bâtir un aqueduc long de plusieurs lieues, qui amenait l'eau à la montagne de Sion. Ils s'assistaient les uns les autres et étaient très charitables. Quoiqu'ils n'eussent aucun rapport avec les Juifs, il leur était néanmoins permis d'envoyer leurs enfants aux écoles de ces derniers ; mais ils ne le faisaient pas, tant ils étaient opprimés et méprisés. Jésus fut plein de compassion pour eux ; il vit même leurs malades.

Lorsqu'il enseigna, touchant le baptême et le Messie, il les exhorta à se faire baptiser. Ils lui dirent, avec une humble timidité, qu'ils ne pouvaient prétendre à une telle chose, qu'ils étaient expulsés de la société humaine. Alors Jésus les éclaira, en leur racontant la parabole de l'économe infidèle. Il raconta aussi la parabole du fils que son père envoie prendre possession de la vigne. Il s'en servait toujours à l'égard des

païens délaissés de tous. Ces pauvres gens préparèrent à Jésus un repas en plein air ; le Sauveur y invita les indigents et les malades, et les servit à table avec Eliud. Ils en furent vivement émus. Le soir Jésus se rendit, avec Eliud, à la synagogue du faubourg ; ils y célébrèrent le sabbat et y passèrent la nuit.

Le lendemain, il retourna enseigner à Endor, car la distance n'excédait pas celle qu'il est permis de parcourir un jour de sabbat. Je crois que les habitants étaient Chananéens et du pays de Sichem. Ils avaient, dans une salle, une idole, cachée sous terre, qui, au moyen d'un ressort, sortait, tout à coup, du sol et se plaçait sur un autel élégamment orné ; elle leur venait de l'Egypte et était connue sous le nom d'Astarté. Dans son instruction, Jésus leur reprocha cette idolâtrie, qu'ils pratiquaient en secret.

L'après-midi, il se rendit encore, avec Eliud, à la synagogue pour la clôture du sabbat. Les Juifs étaient très mécontents de sa visite à Endor ; mais il leur reprocha sévèrement leur dureté, envers ces hommes délaissés, et les pria de se montrer plus charitables à leur égard, et de les conduire avec eux au baptême, car ses discours les avaient décidés à le recevoir. Après avoir entendu Jésus, l'irritation des Juifs se calma.

Vers le soir, le Sauveur retourna à Nazareth avec Eliud ; et, chemin faisant, ils continuèrent leurs entretiens. Eliud revint sur le voyage en Egypte, amené à en parler pour avoir demandé à Jésus, si son royaume ne s'étendrait pas jusqu'aux bonnes gens de ce pays, qui avaient été touchés par sa seule présence, quoiqu'il ne fût encore qu'un enfant.

Ici je fus assurée que ma vision, touchant un voyage fait par Jésus en Egypte, à travers l'Asie païenne, après la résurrection de Lazare, n'était pas un rêve : car le Sauveur dit à Eliud que partout où il avait semé, il irait, avant sa fin, recueillir les épis épars.

Eliud avait quelque connaissance de Melchisédech,

ainsi que du pain et du vin bénits par lui ; mais il ne pouvait s'expliquer la nature de Jésus, et il lui demanda s'il n'était pas quelque chose comme Melchisédech. Jésus répondit : « Non ; Melchisédech devait préparer mon sacrifice, mais c'est moi-même qui serai la victime. »

CHAPITRE VII

Jésus confond des savants dans la synagogue de Nazareth et refuse des jeunes gens qui s'offrent à lui pour disciples

Deux pharisiens de Nazareth vinrent alors à Jésus, pour l'inviter à se rendre, avec eux, dans l'école de la ville : ils disaient qu'on leur avait tant parlé de son enseignement dans le pays, qu'ils désiraient, eux aussi, entendre ses explications sur les prophètes. Jésus les suivit. Ils le conduisirent dans une maison où plusieurs pharisiens étaient réunis. Ceux-ci furent très bienveillants pour lui. Ils écoutèrent avec un vif intérêt les belles paraboles qu'il leur raconta ; ils prirent grand plaisir à son enseignement, et le conduisirent dans la synagogue, où une multitude d'auditeurs l'attendaient. Là le Sauveur parla de Moïse, et expliqua les prophéties touchant le Messie. Comme les pharisiens soupçonnèrent qu'il entendait parler de lui-même, ils furent fort scandalisés. Toutefois ils lui donnèrent un repas chez l'un d'eux.

Le lendemain, Jésus instruisit un grand nombre de publicains qui allaient au baptême. Il enseigna de nouveau dans la synagogue, il parla du grain de froment qui doit mourir. Les pharisiens se scandalisèrent une seconde fois : ils répétèrent que Jésus n'était que le fils de Joseph le charpentier, et lui reprochèrent surtout ses rapports avec les publicains et les pécheurs.

Ils lui parlèrent en outre des Esséniens, les traitant d'hypocrites qui ne vivaient pas selon la loi. Mais Jésus leur déclara qu'ils observaient la loi mieux qu'eux-mêmes ne l'observaient et que le reproche d'hypocrisie retombait sur eux seuls. Un de leurs griefs contre lui était sa facilité à se laisser approcher par des enfants et à les bénir. En effet, entrait-il dans la synagogue, ou en sortait-il, une foule de femmes lui présentaient leurs enfants, le priant de les bénir. Les bénédictions étaient fort en usage chez les Esséniens, c'est pourquoi les pharisiens récriminèrent à ce sujet. Lorsque Jésus demeurait encore à Nazareth, il s'occupait beaucoup des enfants, qui se calmaient et cessaient de pleurer quand il les bénissait. Les mères, se souvenant de cela, et voulant voir s'il n'était pas devenu plus fier, lui amenaient leurs enfants. J'en vis qui avaient des convulsions et qui poussaient de grands cris ; mais aussitôt que Jésus les eut bénis, ils se tranquillisèrent. Je vis sortir de quelques-uns comme une noire vapeur. Il mettait la main sur la tête des enfants et les bénissait à la manière des patriarches, en portant la main de la tête et des deux épaules jusqu'à la poitrine.

Il se trouvait à ce moment deux familles riches à Nazareth ; elles avaient trois fils qui dans leur première jeunesse, avaient eu des rapports avec Jésus : ces jeunes gens étaient intelligents et savants. Leurs parents, après avoir assisté à l'instruction de Jésus, et à qui d'ailleurs on avait beaucoup vanté sa sagesse, convinrent avec eux qu'ils iraient l'entendre, et qu'ensuite ils lui offriraient de l'argent pour qu'il leur permît de voyager avec lui et de participer à sa science. Ils avaient la bonhomie d'estimer assez leur fils pour s'imaginer que Jésus dût leur servir de précepteur. Les jeunes gens se rendirent donc à la synagogue, où, sur l'invitation des pharisiens, tous les hommes savants de Nazareth s'étaient rassemblés. Les pharisiens voulaient mettre Jésus à l'épreuve de toute manière. Il s'y trou-

vait, entre autres, un docteur de la loi et un médecin, grand et gros homme à longue barbe, portant une ceinture particulière, avec un insigne à l'épaule. En entrant dans l'école, Jésus guérit deux enfants lépreux. Pendant qu'il y enseignait, il fut plusieurs fois interrompu par les savants, qui lui posèrent force questions épineuses ; mais il les réduisit tous au silence, par la sagesse de ses réponses. Il résolut, en particulier, celles du docteur de la loi, par des citations tirées, avec une admirable perspicacité, de la loi de Moïse. Il condamna d'une manière absolue le divorce, disant que le mariage ne pouvait être dissous ; que, si le mari était dans l'impossibilité morale de vivre avec sa femme, il lui était permis de se séparer d'elle, mais qu'ils demeureraient toujours une seule chair et n'avaient plus la puissance de se remarier. Cela déplut extrêmement aux Juifs. Le médecin lui demanda s'il savait distinguer les tempéraments secs ou humides, s'il pouvait dire sous quelles planètes étaient nés tels ou tels hommes, et quelles herbes il fallait donner aux uns ou aux autres ; enfin de quelle manière était construit le corps humain. Jésus lui répondit avec une profonde sagesse ; il parla de la complexion de quelques-uns des auditeurs, de leurs maladies et des remèdes propres à les guérir ; il dit sur le corps humain des choses entièrement inconnues au médecin. Il parla de l'influence de l'âme sur le corps, et dit qu'il y a des maladies qui ne peuvent être guéries que par la prière et la pénitence, et d'autres qui ont besoin du secours de la médecine. Ses discours furent si pleins de sagesse et d'éloquence, que le médecin, étonné, s'avoua vaincu, et déclara au Sauveur qu'il n'avait jamais connu d'homme aussi savant que lui. Jésus décrivit ensuite le corps humain avec ses membres, ses veines, ses nerfs et ses intestins ; il fit connaître leur destination et leurs rapports réciproques avec une exactitude si merveilleuse et des vues si supérieures, que le médecin se fit tout

humble devant lui. Il y avait aussi là un astronome, et Jésus parla du cours des astres, de leur action les uns sur les autres, de leurs influences diverses, des comètes et des constellations. A un autre des auditeurs il dit des choses très profondes sur l'architecture. Il parla aussi du commerce, et à la fin il blâma sévèrement les modes et le luxe venus d'Athènes. Il dit que ces choses étaient d'autant plus dangereuses qu'on ne les regardait pas comme des péchés, et qu'on n'en faisait pas pénitence.

La sagesse profonde qui éclatait dans les paroles de Jésus ravit ses auditeurs. Ils le pressèrent de rester dans leur ville, lui offrant une maison, avec toutes les autres choses dont il pourrait avoir besoin, et lui demandant aussi pourquoi il était allé s'établir à Capharnaüm avec sa mère. Il parla de sa vocation et de sa mission, dit qu'ils étaient allés à Capharnaüm parce qu'il voulait demeurer au centre du pays. Ils ne le comprirent pas, et furent fort mécontents de ce qu'il refusait de résider parmi eux. Ils tenaient leurs offres pour très avantageuses, et ce qu'il disait de sa vocation et de sa mission, pour des marques d'orgueil.

Les trois jeunes gens désiraient lui parler en particulier; mais il ne voulut les entendre qu'en présence de ses disciples, alors au nombre de neuf, et, comme ils s'en montraient tout chagrins, Jésus insista pour qu'il y eût des témoins de leur entretien. Alors ils lui exposèrent modestement et humblement leur désir d'être reçus au nombre de ses disciples. « Nos parents, ajoutèrent-ils, vous donneront de l'argent; quant à nous, nous vous accompagnerons, nous vous servirons et vous assisterons dans vos travaux ». Je vis que Jésus regrettait de ne pouvoir accorder ce qu'ils demandaient, non seulement à cause d'eux-mêmes, mais aussi à cause de ses disciples, incapables encore de comprendre les motifs qui le faisaient agir. « Celui, répondit-il, qui donne de l'argent pour obtenir

quelque chose veut en tirer un avantage temporel ; mais celui qui a la volonté de me suivre doit renoncer à tous les biens de ce monde, et même abandonner parents et amis. » Il dit aussi que ses disciples ne prendraient pas de femmes. Ils furent très découragés de ces paroles, et lui objectèrent qu'il y avait cependant des gens mariés parmi les Esséniens. Jésus répliqua qu'ils ne manquaient pas à leur devoir en se conformant à leurs règles, mais que son enseignement avait pour but d'accomplir ce qu'ils n'avaient fait que préparer. Il les congédia, en les engageant à réfléchir sérieusement. Ses disciples étaient effrayés de ce que Jésus leur avait imposé des obligations si difficiles : ne pouvant pas le comprendre, ils en furent abattus. Il se rendit avec eux de Nazareth chez Eliud, et leur dit, en chemin, qu'ils ne devaient pas perdre courage ; qu'il avait eu de graves raisons pour agir comme il avait fait avec ces jeunes gens ; qu'ils ne viendraient jamais à lui ou n'y viendraient que bien tard ; quant à eux, ils n'avaient qu'à le suivre en paix et sans inquiétude, etc. Ils arrivèrent ainsi à la maison d'Eliud.

Je ne crois pas que le Sauveur revienne de nouveau voir Eliud, car il y a beaucoup de rumeurs et d'agitation à Nazareth. Les habitants sont fort irrités de ce qu'il n'a pas voulu s'y fixer. « C'est sans aucun doute, disaient-ils, un homme remarquable et de beaucoup d'esprit, à qui ses voyages ont appris bien des choses, mais il est trop fier pour le fils d'un charpentier. » Quant aux jeunes gens qui avaient voulu le suivre, je les vis retourner chez eux ; les parents se fâchèrent du refus du Sauveur, et tout le monde s'indigna contre lui.

Cependant ils revinrent le trouver chez Eliud, pour le prier encore une fois de les recevoir parmi ses disciples. Ils lui promirent de lui obéir en tout, comme des serviteurs. Jésus persista dans son refus ; mais il était affligé de ce que les jeunes gens ne pouvaient en-

comprendre les motifs. Il s'entretint ensuite, avec ses neuf disciples, de ceux qu'il venait de rejeter. « Ils ne pensent, dit-il, qu'à leurs intérêts, et sont bien loin de vouloir se dépouiller de tout par charité ; mais vous, vous ne demandez rien, c'est pourquoi vous recevrez beaucoup. » Après leur avoir dit d'autres choses non moins belles et profondes sur le baptême, il les pria de passer par Capharnaüm ; de prévenir sa mère qu'il allait au baptême, puis d'aller annoncer à Jean sa prochaine arrivée.

CHAPITRE VIII

Notre-Seigneur guérit un lépreux et se transfigure devant Eliud.

Jésus quitta Nazareth, accompagné d'Eliud. Il se détourna de sa route pour aller à un endroit habité par des lépreux ; ils y arrivèrent, en effet, au point du jour. Eliud voulait empêcher Jésus d'y pénétrer, de peur qu'il ne contractât une souillure : il disait qu'il serait exclu du baptême, si Jean venait à savoir qu'il y fût entré, etc. Jésus lui répondit qu'il connaissait sa mission, qu'il irait là parce qu'il y avait un homme pieux qui désirait ardemment le voir. Ils eurent à traverser le torrent du Cison, dont l'eau, sur l'autre rive, était conduite, par une rigole, dans un petit étang où se lavaient les lépreux ; ceux-ci habitaient, au bord de ce canal, des cabanes dispersées, sans autre société que celle de leurs surveillants.

Eliud resta en arrière, tandis que le Seigneur entra dans une cabane où l'un de ces malheureux était couché par terre, enveloppé de linges. C'était l'homme pieux dont avait parlé Jésus. Le Sauveur s'entretint avec lui. Le lépreux se mit sur son séant, et fut profon-

dément touché de ce que le Seigneur était venu à lui. Jésus lui ordonna de se lever, et de se plonger dans une auge pleine d'eau qui se trouvait près de sa cabane. Dès qu'il y fut, Jésus étendit ses mains au-dessus de l'eau : alors cet homme fut délivré de sa lèpre. Il lui défendit de parler de sa guérison jusqu'à son retour du baptême. Le lépreux l'accompagna quelque temps, puis le Sauveur lui ordonna de le quitter, et se dirigea avec Eliud vers le midi, en passant par la vallée d'Es-drelon. Tantôt ils causaient, tantôt ils marchaient séparés, et semblaient prier et méditer. Jésus n'avait pas de bâton, il n'en portait jamais ; et il n'avait aux pieds que des sandales.

Je continuai de les voir ainsi poursuivre leur voyage, et j'eus, pendant qu'ils cheminaient, une vision merveilleuse. Eliud parlait à Jésus, qui marchait devant lui, de la beauté et de la conformation si parfaite de son corps. Jésus lui répondit : « Si tu revoyais ce corps dans deux ans, tu n'y trouverais ni beauté ni perfection, tant ils m'auront outragé et maltraité. » Eliud ne put pas comprendre ces paroles ; il pensait toujours qu'il devait bien se passer dix ans, ou peut-être vingt, avant que Jésus eût fondé son royaume : ce qui était tout naturel, puisqu'il se le représentait comme un royaume terrestre. Peu après, Jésus s'arrêta et dit à Eliud, qui le suivait tout pensif, d'approcher, parce qu'il voulait lui faire voir qui il était, ce qu'était son corps et quel état son royaume. Eliud se tint à quelques pas de Jésus, et le Seigneur leva les yeux au ciel en priant. Alors il en descendit une nuée qui les enveloppa tous deux, de sorte qu'on ne pouvait plus les apercevoir du dehors. Le ciel, s'entr'ouvrant, découvrit ses splendeurs, qui s'abaissèrent vers eux. Je vis en haut la Jérusalem céleste, la cité de Dieu, entourée de murs où brillaient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; Dieu le Père m'apparut sous une forme lumineuse, et Jésus, participant à sa lumière, se montra dans son

humanité, mais resplendissant et diaphane. D'abord Eliud, ravi en extase, regardait en haut, puis il se prosterna la face contre terre, jusqu'à ce que la lumière et toute l'apparition se fussent évanouies. Alors Jésus se remit en marche, et Eliud le suivit, silencieux et tout intimidé de ce qu'il avait vu. Cette vision ressemblait à la Transfiguration ; mais je ne vis pas Jésus élevé en l'air. Je ne crois pas qu'Eliud ait vécu jusqu'au crucifiement de Jésus. Le Seigneur s'entretenait plus intimement avec lui qu'avec les apôtres, car il était initié à beaucoup de secrets de sa famille, et il avait reçu de grandes lumières. Il était un des Esséniens les plus instruits, aussi fut-il très utile à la communauté (1). Le Sauveur l'avait accueilli comme un ami intime, et lui avait accordé un grand pouvoir.

Je vis Jésus et Eliud arriver, au point du jour, dans un lieu où stationnaient des bergers. Ceux-ci avaient déjà quitté leurs cabanes et se trouvaient au milieu de leurs troupeaux ; ils allèrent à la rencontre de Jésus, qu'ils connaissaient, et se prosternèrent devant lui. Ils lui lavèrent les pieds ainsi qu'à Eliud, leur préparèrent une couche et mirent devant eux du pain et de petites coupes. Ils leur firent aussitôt rôtir des tourterelles, qui avaient leurs nids dans les cabanes et voltigeaient en grand nombre çà et là. Ce fut alors que Jésus se sépara d'Eliud, après lui avoir donné sa bénédiction, qu'il reçut à genoux. Les bergers étaient présents ; Jésus lui dit : « Attends en paix le terme de tes jours ; la route que j'ai à parcourir est trop pénible pour que tu puisses m'y suivre ; je te considère toutefois comme l'un des miens ; tu as déjà fait ta part du travail de la vigne, et tu seras récompensé dans mon royaume. » Depuis la vision, Eliud était silencieux et profondément ému. Il

(1) Eliud semble être une personnification de l'esprit de sainteté produit par la loi ancienne dans les âmes d'élite, et qui, illuminé et consommé par la présence de Jésus, devait servir à lui rendre témoignage.

accompagna encore Jésus à quelque distance des cabanes des bergers, puis le Seigneur l'embrassa, et Eliud se sépara de lui avec une mâle émotion.

CHAPITRE IX

Jésus se rend à Béthanie, toujours en invitant au baptême de Jean.

J'ai vu les disciples envoyés en avant par Jésus arriver avant-hier à Capharnaüm. Ils s'entretinrent avec la sainte Vierge ; d'eux d'entre eux se rendirent ensuite à Bethsaïde pour chercher Pierre et André, auprès desquels se trouvaient Jacques le Mineur, Simon, Thaddée, Jean et Jacques le Majeur. Les disciples de Jésus vantèrent sa bonté, sa douceur et sa sagesse ; ceux du Précurseur parlèrent avec enthousiasme de Jean-Baptiste, de l'austérité de sa vie et de son enseignement, disant qu'ils n'avaient jamais entendu personne interpréter aussi bien que lui les prophètes et la loi. Jean lui-même était grand admirateur de Jean-Baptiste, bien qu'il connût aussi le Sauveur : à une époque antérieure, ses parents ne demeuraient qu'à deux lieues de Nazareth, et Jésus l'aimait dès son enfance.

Les disciples de Jésus et de Jean-Baptiste se mirent en route tous ensemble pour se rendre vers ce dernier. Pierre et André disaient de lui qu'il était issu d'une famille sacerdotale distinguée, qu'il avait été instruit par des Esséniens dans le désert, qu'il ne souffrait aucun désordre, qu'il était aussi austère que sage. Les disciples de Jésus faisaient valoir la bonté et la sagesse de leur maître ; mais les autres leur objectaient que, par suite de sa condescendance, plusieurs continuaient de vivre dans le dérèglement ; ils en citaient des exem-

ples, et ils faisaient observer qu'il avait dû être instruit par des Esséniens dans ses derniers voyages, etc. En les entendant parler ainsi, je me disais que les hommes d'alors étaient bien comme ceux d'aujourd'hui.

Pendant ce temps, je vis Jésus prier seul dans l'hôtellerie de Gur, qui n'était pas très éloignée de la ville de Mageddo. J'ai appris, par une vision, que, vers la fin du monde, une bataille sera livrée contre l'Antechrist, dans la plaine de Mageddo. Jésus se leva au point du jour, roula sa couche, mit sa ceinture, laissa une pièce de monnaie sur la couverture et continua son chemin. Il prit des détours, évitant d'entrer dans les villages et de communiquer avec qui que ce fût. Il passa au pied du mont Garizim, ayant à sa gauche Samarie, et se dirigea vers le midi. Je le vis, en plusieurs endroits, manger des baies et des fruits, et boire de l'eau, qu'il puisait dans le creux de sa main ou dans une feuille repliée.

Arrivé dans un village de bergers, le Seigneur s'arrêta dans une hôtellerie. Le matin il se rendit à l'école, où il enseigna, comme à l'ordinaire, sur le baptême et sur l'approche du Messie, qui, disait-il toujours, ne serait pas connu. Il reprocha à tous ceux qui étaient venus l'entendre leur attachement opiniâtre à d'anciennes et vaines coutumes. Ces gens étaient assez simples ; ils prirent en bonne part ses paroles. Jésus se fit conduire par le chef de la synagogue chez dix malades environ, mais il n'en guérit aucun : il avait auparavant dit à Eliud et à ses disciples, que jusqu'à son baptême il n'opérerait aucune guérison, dans le voisinage de Jérusalem. Ces malades étaient pour la plupart, des hydropiques et des gouteux ; il y avait aussi des femmes infirmes. Il leur fit des exhortations, et dit à chacun en particulier ce qu'il avait à faire pour son salut ; car leurs maladies étaient en partie la punition de leurs péchés. Il ordonna à quelques-uns de se purifier et d'aller au baptême.

Il y avait un souper dans l'hôtellerie ; plusieurs habitants du lieu y assistaient. Ils parlèrent de l'union criminelle d'Hérode, qu'ils blâmaient, et demandèrent au Sauveur de faire connaître son sentiment à ce sujet. Jésus désapprouva sévèrement la conduite de ce prince, mais il dit aussi qu'avant de juger les autres, on devait se juger soi-même ; il s'éleva avec force contre les péchés qui se commettent dans le mariage.

Le Sauveur reprit très fortement, mais en particulier, plusieurs pécheurs de ce lieu ; il leur reprocha sévèrement leurs adultères et parla à quelques-uns de leurs péchés les plus secrets. Ils en furent si effrayés, qu'ils promirent de faire pénitence. Ensuite il se dirigea vers Béthanie, en passant par les montagnes.

Un soir, Jésus étant entré dans une maison pour demander un peu de nourriture, plusieurs personnes s'approchèrent de lui, et, comme il venait de Galilée, ils l'interrogèrent sur ce docteur de Nazareth dont on parlait tant et qu'annonçait Jean-Baptiste. On lui demanda si le baptême de ce dernier était bon. Le Sauveur les exhorta à aller au baptême et à faire pénitence ; il parla ensuite du prophète de Nazareth et du Messie, disant qu'il paraîtrait parmi eux sans qu'on le reconnût, et que même on le persécuterait et le maltraiterait ; que les temps étaient accomplis, et qu'ils devaient faire attention à tout ; qu'il ne paraîtrait point avec pompe ni en triomphateur, qu'au contraire il serait pauvre et entouré d'hommes simples, etc. Ces gens ne surent qui il était, mais ils l'accueillirent et le traitèrent avec beaucoup de respect : ils le conduisirent même jusqu'à une certaine distance, après qu'il se fut reposé chez eux environ deux heures.

CHAPITRE X

Jésus reçu à Béthanie par Lazare son ami.

Jésus arriva à Béthanie dans la nuit. Le château de Béthanie appartenait à Marthe ; mais Lazare aimait à y demeurer, et ils y vivaient en commun. Ils attendaient Jésus, pour lequel ils avaient préparé un festin où plusieurs hôtes étaient conviés. Chez Marthe se trouvaient Séraphia (Véronique), Marie mère de Marc et une femme âgée venue de Jérusalem.. Cette femme avait quitté le Temple, à l'époque où Marie y était entrée ; mais elle y serait volontiers restée, si elle n'avait pas reçu d'en haut l'ordre de se marier. Chez Lazare se trouvaient Nicomède, Jean Marc, un des fils de Siméon, et un vieillard appelé Obed, frère ou neveu de la prophétesse Anne. Tous étaient devenus amis de Jésus, soit par l'intermédiaire de Jean-Baptiste, soit par des relations de famille, soit enfin à cause des prophéties de Siméon et d'Anne.

Nicomède était un homme sérieux, observateur profond ; il fondait des espérances sur Jésus. Tous avaient reçu le baptême de Jean, et s'étaient rendus à Béthanie sur l'invitation de Lazare. Plus tard Nicomède se mit au service de Jésus, mais toujours en secret.

Lazare avait envoyé des serviteurs au-devant de Jésus ; ils le rencontrèrent à une demi-lieue de Béthanie. L'un d'eux, aussi fidèle qu'agé, et qui plus tard devint son disciple, se prosterna à ses pieds, disant : « Je suis le serviteur de Lazare ; si je trouve grâce devant vous, mon Seigneur, veuillez me suivre chez lui. » Jésus lui dit de se relever et le suivit. Il se montra très bienveillant à l'égard de cet homme, tout en con-

servant sa dignité. Charme inexprimable ! on aimait l'homme et l'on sentait le Dieu. Le serviteur le conduisit dans le vestibule du château près d'une fontaine, lui lava les pieds et lui mit d'autres sandales ; tout était préparé pour le recevoir. Lazare vint ensuite avec ses amis, lui apportant quelques rafraîchissements. Jésus embrassa Lazare et salua les convives en leur donnant la main. Tous le servirent avec empressement et l'accompagnèrent dans la maison. Lazare le conduisit d'abord dans l'appartement de Marthe. Les femmes qui étaient là, enveloppées de leurs voiles, se prosternèrent devant lui ; Jésus les releva, et dit à Marthe que sa mère viendrait chez elle pour attendre son retour du baptême.

Ils passèrent de là chez Lazare, où un repas était servi. Jésus commença par prier et bénir tous les mets. Il était très sérieux, et même un peu triste. A table il dit aux convives que des temps difficiles approchaient, qu'il allait entrer dans une voie rude qui aboutirait pour lui à de grandes douleurs. Il les exhorta à la persévérance ; car, s'ils voulaient être ses amis, ils devaient participer à ses souffrances. Ses paroles les touchèrent jusqu'aux larmes ; mais, ignorant qu'il était Dieu, ils ne le comprirent qu'imparfaitement.

Je m'étonne toujours de ce manque d'intelligence. Dans ma profonde conviction de la divinité de Jésus, je ne puis m'empêcher de me demander pourquoi ce que je vois si clairement ne leur a pas été montré. J'ai vu Dieu créer l'homme, tirer de lui et former la première femme qu'il lui donnait pour compagne ; j'ai vu la chute de tous deux, la promesse du Messie, la dispersion de l'humanité souillée par le péché ; j'ai vu les voies merveilleuses de Dieu destinées à préparer la venue de la sainte Vierge. J'ai vu la bénédiction par laquelle le Verbe s'est fait chair suivre son cours, comme une voie lumineuse, à travers toutes les générations des ancêtres de Marie : j'ai vu enfin le message transmis

par l'ange à la sainte Vierge, et le rayon de la divinité qui pénétra en elle, quand elle conçut le Sauveur. Et après tout cela n'ai-je pas lieu de m'étonner, moi, indigne et misérable pécheresse, de ce qu'en présence même de Jésus ces saints personnages, ses contemporains, ses amis, qui l'aimaient et le vénéraient, aient pu s'imaginer que son royaume dût être un royaume de ce monde, et, tout en le reconnaissant pour le Messie promis, n'aient pas compris que c'était Dieu lui-même ? Jésus n'était pour eux que le fils de Joseph et de Marie : personne ne soupçonnait que Marie fût vierge, car ils n'avaient aucune idée d'une conception surnaturelle et immaculée. Ils ignoraient même le mystère de l'arche d'alliance. Pour eux, c'était déjà beaucoup, c'était même un grand privilège de grâce que de le reconnaître et de l'aimer. Les pharisiens, malgré les prophéties de Siméon et d'Anne lors de sa présentation, et malgré surtout les merveilleuses réponses qu'il avait faites au Temple dans sa douzième année, étaient entièrement endurcis. Ils trouvaient sa famille trop obscure, trop pauvre, trop méprisable : il leur fallait un Messie glorieux. Lazare, Nicodème et beaucoup de ses disciples croyaient que la mission de Jésus était de s'emparer avec ses partisans de Jérusalem, d'affranchir les Juifs du joug des Romains et de rétablir le royaume de David ; mais ils n'exprimaient pas leur pensée : Il en était alors ce qui en serait aujourd'hui : chacun tiendrait pour un Sauveur celui qui pourrait rendre à la patrie la liberté et le cher gouvernement des anciens jours. Ils ignoraient encore que le royaume du salut n'est pas de ce monde, du monde de l'expiation. Ils se réjouissaient à la pensée que c'en serait bientôt fait de l'omnipotence de tel ou tel oppresseur du peuple. Cependant ils n'osaient pas parler de cela à Jésus, parce qu'ils remarquaient, avec grande confusion, que ni sa conduite, ni ses paroles ne répondaient à leur attente.

Le repas achevé, ils entrèrent dans un oratoire où le Sauveur rendit des actions de grâces de ce que le temps de commencer sa mission était venu. Cette prière fut si touchante, que tous pleurèrent. Les femmes y assistaient, mais elles se tenaient à l'écart. Après que Jésus eut béni tous ceux qui l'accompagnaient, Lazare le conduisit dans le lieu où il devait se reposer. C'était une grande salle, autour de laquelle les hommes avaient leurs lits ; elle se partageait en compartiments, et était mieux disposée que dans les maisons ordinaires. Lazare alluma la lampe, se prosterna devant Jésus, reçut une seconde fois sa bénédiction et se retira.

Je n'aperçus point la sœur idiote de Lazare : elle se tenait cachée, et ne disait jamais un mot devant qui que ce fût ; mais, lorsqu'elle était seule dans sa chambre ou dans son jardin, elle parlait tout haut, s'adressant la parole à elle-même ou l'adressant aux objets dont elle était entourée, et qui lui semblaient vivants. Quand il y avait là quelqu'un, elle ne faisait pas un mouvement, se tenait les yeux baissés dans l'attitude d'une statue. Cependant elle saluait en s'inclinant et observait toutes les bienséances. Dans sa solitude, elle travaillait à ses vêtements, et faisait parfaitement toutes sortes d'ouvrages. Elle était très pieuse, néanmoins elle n'allait jamais à la synagogue, mais faisait chez elle ses prières. Je crois qu'elle avait des visions et s'entretenait avec des esprits. Elle avait une tendresse indicible pour ses frères et ses sœurs, surtout pour Madeleine. Telle était sa manière d'être depuis sa première jeunesse. Tout dans sa mise était décent, et il n'y avait rien qui indiquât la folie. Elle avait des femmes qui étaient constamment à ses ordres.

Madeleine menait grand train à Magdalum ; jusqu'à présent on n'a pas parlé d'elle devant Jésus.

Je vis Jésus entouré de Lazare et des amis venus de Jérusalem. Ils se promenaient dans les cours et les jardins du château ; mais le Sauveur n'entra pas à

Béthanie. Tout en marchant, il enseignait avec la plus touchante gravité. Il était à la fois très affectueux et très digne ; jamais je n'ai entendu une parole inutile sortir de sa bouche. Tous le suivaient avec amour, quoique sa présence leur inspirât une crainte respectueuse. Lazare seul usait envers lui d'une douce familiarité.

CHAPITRE XI

Entretien de Jésus avec Marie la Silencieuse.

Jésus, accompagné de Lazare, alla visiter les saintes femmes, et Marthe le conduisit chez sa sœur Marie la Silencieuse, avec laquelle il voulait avoir un entretien. Jésus resta dans le jardin de Marie, et Marthe alla chercher sa sœur. Au milieu du jardin, qui était fort agréable, s'élevait un grand dattier tout entouré de plantes aromatiques. Il s'y trouvait aussi un bassin ombragé par un pavillon, et au milieu de la fontaine était placé un siège en pierre auquel conduisait un petit pont de bois, et d'où la vue se reposait agréablement sur l'eau. Marthe dit à sa sœur de venir dans la cour, où quelqu'un la demandait. Elle obéit aussitôt, mit son voile et descendit dans le jardin ; alors Marthe la quitta. Elle était grande et belle, et avait environ trente ans : elle contemplait presque continuellement le ciel, et si parfois elle tournait les yeux vers Jésus, ce n'était que vaguement, comme si elle eût regardé dans le lointain. Elle ne disait jamais « je », mais « tu », quand elle parlait d'elle-même ; il semblait qu'elle s'adressait à quelque personne placée devant elle. Elle ne se prosterna pas devant Jésus, qui lui adressa le premier la parole. Ils se promenèrent dans le jardin, l'un à côté de l'autre ; mais vraiment on ne saurait dire qu'ils

s'entretenaient ensemble. Marie, toujours les yeux au ciel, parlait des choses célestes, comme si elle les eût vues. Jésus, de même, parlait de son Père et avec son Père. Marie se tournait souvent à demi vers lui, mais sans arrêter sur lui ses regards. Leurs discours ressemblaient bien moins à une conversation qu'à des prières et des cantiques, à des méditations sur des mystères. Marie ne paraissait pas avoir conscience de sa vie terrestre ; son âme était dans un autre monde.

Les yeux levés vers le ciel, elle parlait de l'Incarnation du Verbe, comme si elle l'avait vue se traiter dans le conseil de la très sainte Trinité. Je ne saurais répéter ses paroles naïves et toutefois pleines de grandeur. Elle disait, comme si la chose se fût passée sous ses yeux : « Le Père a dit à son Fils qu'il doit descendre sur la terre et prendre un corps dans le sein de la Vierge. » Puis elle exprimait la joie qui éclatait au milieu des anges, à l'ordre qui fut donné à Gabriel de se rendre auprès de Marie. Elle voyait les chœurs des anges descendre à la suite de Gabriel, et leur parlait comme un enfant parlerait à une procession défilant devant lui, exprimant sa joie à la vue de la beauté de ses rangs, de l'ordre et de la piété qui y règnent. Puis elle voyait l'intérieur de la cellule de la sainte Vierge. Elle témoignait à Marie son désir ardent qu'elle accueillît le message de l'ange. Elle fit ses réflexions naïves sur l'hésitation de Marie à donner son consentement : « Tu avais fait vœu de rester vierge, dit-elle à Marie ; mais, si tu avais refusé de devenir mère du Seigneur, comment aurait-on fait ? Aurait-on pu trouver une autre Marie ? Israël, pauvre orphelin ! tu aurais eu longtemps encore à soupirer ! » Elle se livra ensuite à la joie de ce que la Vierge avait consenti, et la combla d'éloges ; puis elle parla de la naissance de Jésus, s'adressant à l'enfant lui-même et lui dit, entre autres passages des prophètes qu'elle mêlait à ses discours : « Tu mangeras du beurre et du miel. » Elle parla des prophéties d'Anne

et de Siméon. Enfin elle dit : « Maintenant tu vas commencer ta mission pénible et douloureuse, etc. » Elle parlait toujours comme si elle eût été seule, quoique sachant le Seigneur auprès d'elle, et il semblait, à l'entendre, qu'il fût aussi éloigné que tous les faits qu'elle racontait. Jésus l'interrompait, de temps en temps, par des oraisons et des actions de grâces, glorifiant Dieu et priant pour les hommes. C'était touchant et admirable à l'entendre.

Jésus l'ayant quittée, elle rentra dans son calme profond et revint à sa chambre. De retour auprès de Lazare et de Marthe, Jésus leur dit : « Elle n'est nullement insensée, mais son âme n'est pas dans ce monde, elle ne voit rien de ce qui est terrestre, et le monde ne la comprend point : elle est heureuse, car elle ne pèche pas. »

Marie la Silencieuse, entièrement absorbée dans la contemplation des choses divines, ignorait ce qui se passait autour d'elle. Jamais, devant personne, elle n'avait parlé comme auprès de Jésus. Elle se taisait avec tous, non point par orgueil ni par excès de réserve, mais parce qu'elle ne voyait personne en rapport avec le seul objet de ses pensées : la rédemption et les choses célestes. Parfois des amis de la maison, gens pieux et doctes, lui adressaient la parole ; alors elle répondait quelques mots tout à fait incompréhensibles pour eux. Ses réponses ne se rapportaient point à leurs questions, mais uniquement au monde de ses visions, qui restait caché aux savants. Toute sa famille la regardait comme idiote, et sa vie était solitaire, ainsi qu'elle devait l'être en quelque sorte, car son âme n'habitait pas la terre. Elle cultivait son jardin et s'occupait de travaux à l'aiguille à l'usage du Temple, avec beaucoup d'adresse, mais sans jamais sortir de son recueillement et de sa contemplation. Elle avait assurément une certaine nature d'afflictions à endurer pour les péchés d'autrui : car souvent son âme était oppressée, comme si le monde

entier eût pesé sur elle. Elle mangeait peu et toujours seule. Lorsque son frère et ses sœurs se furent mis à la suite de Jésus, elle mourut de douleur à la vue de ses immenses souffrances, qui lui furent surnaturellement révélées (1).

Marthe parla enfin au Sauveur de Madeleine, et du profond chagrin qu'elle leur causait. Jésus la consola en l'assurant qu'elle se convertirait ; cependant il lui dit qu'il ne fallait pas se lasser de prier pour elle et de l'exhorter à changer de vie.

CHAPITRE XII

Jésus à Béthanie, avec sa mère et ses amis. Impression qu'il fait sur ces derniers.

Je vis la très sainte Vierge arriver chez Marthe, accompagnée de Jeanne Chusa, de Léa, de Marie Salomé et de Marie Cléophas. Dès qu'elles furent annoncées, Marthe, Séraphia, Marie mère de Marc, et Suzanne allèrent les recevoir, dans la salle située à l'entrée du château. Après s'être souhaité la bienvenue, on leur lava les pieds ; elles changèrent de vêtements, prirent une légère réfection, puis se rendirent dans l'habitation de Marthe. Le Sauveur et ses amis vinrent aussitôt les saluer. Jésus prit la très sainte Vierge à part ; il s'entretint avec elle et lui dit ouvertement, quoique avec douceur, que sa mission allait commencer, qu'il se rendait au baptême de Jean ; qu'à son retour il passerait quelque temps avec elle, dans les environs de

11) Marie la Silencieuse paraît être un type de la vie contemplative et de sa mission de prières et de souffrances pour le salut des hommes. L'entretien de Jésus avec elle nous montre que le Christ est à la fois la lumière et le terme de toute la contemplation de l'ancienne comme de la nouvelle loi.

Samarie, mais qu'ensuite il irait dans le désert, pour y rester quarante jours. A ce seul mot de désert, l'âme de Marie fut toute contristée ; elle pria avec insistance Jésus de ne pas s'en aller dans cet affreux séjour ; elle craignait qu'il n'y manquât de tout, même de nourriture. Le Sauveur lui répondit que, désormais, elle ne devait plus chercher à le retenir par des inquiétudes humaines ; qu'il ferait ce qu'il avait à faire ; qu'il allait entrer dans un chemin pénible ; que ceux qui le suivraient partageraient ses souffrances ; qu'elle devait, tout d'abord, faire le sacrifice de tous ses sentiments personnels ; qu'il l'aimerait comme auparavant, mais qu'il appartenait désormais à l'humanité ; qu'elle avait à accomplir ce qu'il lui dirait, et que son Père céleste la récompenserait de sa soumission : le moment était venu, ajouta-t-il, où, comme l'avait prédit Siméon, un glaive de douleur percerait son âme. Marie était très sérieuse et profondément attristée, et cependant elle se montra pleine de force et de résignation à la volonté de Dieu, tant son fils lui avait montré d'onction et de tendresse !

Le soir, il y eut encore un grand repas dans la maison de Lazare. Simon et quelques autres pharisiens y avaient été conviés. Les femmes, placées dans une salle voisine de celle du festin, n'étaient séparées des hommes que par une grille, en sorte qu'elles pouvaient entendre les enseignements de Jésus.

Il parla de la foi, de l'espérance et de la charité : « Ceux qui vont me suivre, ajouta-t-il, n'ont pas à regarder en arrière, mais à faire tout ce que je leur prescrirai, à supporter les souffrances qui les assailliront ; pour moi, je ne les abandonnerai point. » Il parla de nouveau des persécutions auxquelles il serait en butte, disant qu'il serait poursuivi, maltraité, et que ses amis pâtiraient tous avec lui. Ceux-ci l'écoutèrent avec surprise et émotion : ils ne comprenaient pas cependant de quelles souffrances il parlait ; leur foi manquait de

simplicité : ils s'imaginaient que les expressions du Sauveur cachaient un sens prophétique, et qu'il ne fallait pas les prendre à la lettre. Du reste, il s'exprima avec une sorte de réserve, tellement que les pharisiens eux-mêmes ne furent pas choqués de ses paroles.

Après le repas, Jésus prit un peu de repos ; puis il se dirigea avec Lazare seul vers Jéricho, pour se rendre au baptême. Un serviteur les précédait avec un flambeau. Après une demi-heure de marche, ils arrivèrent à une auberge qui appartenait à Lazare, et où, plus tard, les disciples séjournèrent souvent. Jésus ôta en ce lieu ses sandales, et marcha dès lors pieds nus. Lazare fut saisi de compassion, car le chemin était rocailleux ; il le pria donc de ne pas se déchausser ainsi ; mais Jésus lui répondit : « Ne t'inquiète pas ; je sais ce qu'il faut que je fasse. » Ils s'avancèrent dès lors dans le désert. La pitié que me causait Notre-Seigneur me faisait pleurer à chaudes larmes.

Les amis de Lazare, Nicodème, le fils de Siméon, et Jean-Marc, n'avaient guère conversé avec Jésus, mais entre eux et à part ; ils exprimaient la profonde admiration que leur inspiraient son maintien, ses discours et sa personne tout entière ; ils s'écriaient : « Quel homme ! on n'en a jamais vu et l'on n'en verra jamais de semblable : quelle gravité, quelle douceur, quelle sagesse, quelle perspicacité et quelle simplicité ! Sans comprendre entièrement ses paroles, on y croit parce qu'il les a dites. On ne peut le regarder en face, il semble lire dans les âmes. Quelle beauté, quel air majestueux, quelle rapidité dans les mouvements, sans rien de précipité ! quelle grâce dans les gestes, quelle force à supporter les fatigues ! Il arrive sans lassitude et repart à son heure : quel homme il est devenu ! » Mais nul d'entre eux ne soupçonnait que celui dont ils parlaient ainsi était le Fils de Dieu, Dieu lui-même !

CHAPITRE XIII

Jean-Baptiste au désert. — Sa vie de prière et de pénitence.

Je vis Jean grandir au fond du désert et s'y mortifier de toute manière. Il dormait en plein air sur la roche nue, courait sur les cailloux ou à travers les chardons et les ronces, se flagellait avec des épines, se fatiguait à façonner les arbres et à briser les pierres, et passait de longues heures en prière et en contemplation. Je vis souvent des figures lumineuses autour de lui ; à l'âge de dix-sept ans, il visita secrètement la maison de ses parents : Zacharie était mort. Après cette visite, il pénétra plus avant que jamais dans le désert, toujours se dirigeant au nord-est. Il se rapprocha de la montagne des prophètes, et s'arrêta dans ce pays, où je vis, longtemps après, saint Jean l'Évangéliste séjourner et écrire sous de grands arbres. J'y remarquai de petits arbustes à baies et une herbe assez semblable au trèfle dont le Précurseur faisait sa nourriture. Il avait aussi pour aliment une sorte de miel sauvage que je le vis retirer du creux de certains arbres ; il y en avait là en abondance. Jean portait autour des reins la peau de mouton que je lui avais déjà vue dans son enfance. Ce fut son seul vêtement, jusqu'à ce qu'il se fît un manteau de poils de chameau. Il y avait, dans ce désert, des bêtes à laine qui l'approchaient familièrement, ainsi que des chameaux qui lui laissaient arracher les longs poils de leur cou. Je le vis en tresser le vêtement qu'il portait encore, lorsqu'il reparut parmi les hommes pour les baptiser. Je remarquai que, dans ce désert, ses pénitences devinrent de plus en plus rudes, et qu'il s'adonna à la prière avec une ardeur toujours croissante.

Il ne vit le Sauveur que trois fois, pendant toute sa vie : d'abord, lorsque la sainte famille, fuyant en Egypte, passa près de lui dans le désert. La seconde fois, lorsqu'il baptisa Jésus, et la troisième fois, lorsqu'il rendit témoignage de lui, au moment où il côtoyait le Jourdain. J'entendis le Sauveur louer, devant ses apôtres, le grand empire qu'avait Jean sur lui-même : il dit, qu'en le baptisant, il ne l'avait regardé qu'autant que la cérémonie l'exigeait, quoiqu'il brûlât du désir de le voir, et que son cœur fût prêt à être brisé par l'amour qu'il lui portait. Plus tard, il avait mieux aimé se retirer humblement devant lui, que de céder à son amour et de chercher à se rapprocher de sa personne sacrée.

Mais Jean voyait sans cesse le Seigneur en esprit. Il voyait Jésus comme le but de sa mission, comme la réalisation de sa vocation prophétique. Jésus n'était pas pour lui un contemporain : c'était le Rédempteur du monde, le Fils de Dieu fait homme, l'Eternel se manifestant dans le temps. C'est pourquoi la pensée de l'aborder familièrement ne pouvait même pénétrer dans son esprit. Du reste, Jean était étranger aux affaires de ce monde. Dès le sein de sa mère, il avait été initié aux choses éternelles, le Saint-Esprit ayant établi des rapports surnaturels entre lui et son Sauveur. Encore enfant, il avait été enlevé au contact des hommes ; son éducation s'était faite sous des influences célestes, et au sein de la nature vivifiée par l'esprit de Dieu. Il vécut seul au fond des déserts, ne sachant rien que son Rédempteur, jusqu'au jour où, naissant en quelque sorte à une nouvelle vie, il en sortit grave, enthousiaste, ardent et intrépide, pour accomplir son merveilleux ministère. La Judée est maintenant, pour lui, ce qu'était le désert autrefois. Comme dans le désert il vivait et parlait avec les sources, les rochers, les arbres et les animaux ; ainsi il vit et parle avec les hommes et les pécheurs, sans penser à lui-même. Il ne voit et ne con-

naît que Jésus ; il ne parle que de lui. Il se résume ainsi : « Il vient ! Préparez la voie, faites pénitence, recevez le baptême ! Voici l'Agneau qui ôte le péché du monde ! » Dans le désert, Jean était pur et innocent comme un enfant dans le sein maternel ; il est sorti du désert pur et simple comme un enfant qui repose sur les bras de sa mère. Aussi le Seigneur disait-il plus tard aux apôtres : « Il est pur comme un ange ; jamais rien d'impur n'est entré dans sa bouche, jamais le moindre mensonge n'est sorti de ses lèvres ! »

CHAPITRE XIV

Jean construit une fontaine symbolique pour le baptême.

En ce temps-là Jean, peu de temps avant de quitter le désert, eut sur le baptême une révélation, à la suite de laquelle il établit une fontaine à peu de distance des lieux habités. Avant qu'il commençât à la creuser, je le vis, devant sa grotte, au côté occidental d'un rocher escarpé. Il avait à sa gauche un ruisseau ; c'était peut-être une des sources du Jourdain, qui naît au pied du Liban ; à sa droite s'étendait une plaine couverte de bruyères : c'était là que la fontaine devait jaillir. Jean avait un genou en terre ; il tenait sur l'autre un long rouleau d'écorce sur lequel il écrivait avec un roseau. Le soleil dardait à plomb sur sa tête. Il tournait ses regards vers le Liban, qui s'élevait au couchant. Pendant qu'il écrivait ainsi, tout à coup, ravi en extase, il demeura immobile comme une statue. Je vis alors, debout devant lui, un homme qui écrivait et dessinait bien des choses sur son rouleau. Revenu à lui, Jean lut ce qui venait de lui être prescrit, et se mit à travailler à la fontaine avec une ardeur extrême. Pendant ce

labeur, il jetait souvent les yeux sur le rouleau, que deux pierres maintenaient étendu sur la terre, car tout ce qu'il avait à faire s'y trouvait indiqué.

A l'occasion de cette fontaine et de son site, je vis une scène de la vie d'Elie. Le prophète s'était assis dans le désert, tout attristé des crimes du peuple, et il s'était endormi. Il aperçut alors en songe un enfant qui le poussait avec un bâton vers une fontaine, dans laquelle il avait peur de tomber ; je le vis même rouler à quelque distance. Je vis ensuite l'ange le réveiller et lui donner à boire. Cela se passait à l'endroit même où Jean creusait la fontaine (1).

Les différentes couches de la terre que Jean eut à creuser avaient une signification : je le reconnus. Elles représentaient la dureté et d'autres défauts du cœur humain dont il lui fallait triompher, pour que rien ne fît obstacle à la grâce du Seigneur : je compris alors que le travail et la vie de Jean, dans le désert, étaient un symbole et une figure. En tout ce qu'il faisait, il obéissait, comme les prophètes, à une inspiration céleste, et Dieu lui tenait compte de la bonne volonté avec laquelle il accomplissait sa mission.

Jean enleva d'abord le gazon circulairement, puis il fit un bassin spacieux dans le sol, marneux et dur ; il le garnit de différentes pierres, excepté au milieu, à l'endroit le plus profond, où il avait creusé jusqu'à une petite veine d'eau. Avec la terre de l'excavation il en forma le rebord, où il ménagea cinq coupures. En face de quatre de ces ouvertures il planta, à égale distance, quatre tiges minces dont l'extrémité était couverte de feuilles vertes. Elles étaient de quatre espèces différentes, et, chacune avait sa signification spéciale. Au

(1) Jean-Baptiste a été appelé par le Sauveur lui-même un autre Elie, précurseur du premier avènement de Jésus-Christ comme Elie doit l'être du second. Tous deux ont travaillé à purifier les hommes et « à préparer au Seigneur un peuple parfait. » Il n'est donc pas étonnant qu'ils aient eu, tous deux, la vision d'une fontaine en ce lieu prédestiné.

milieu du bassin il planta un arbre aux feuilles effilées, portant des bouquets de fleurs de forme pyramidale et des fruits épineux. Cet arbre était resté longtemps devant sa grotte. Sur les bords du bassin, il fit venir des plantes de toute espèce, et à l'entour, il pratiqua un sentier, au travers des broussailles.

Ce travail dura plusieurs semaines ; lorsqu'il fut terminé, une petite veine d'eau commença à jaillir au fond du réservoir. L'arbre du milieu, qui était déjà flétri, reverdit aussitôt. Jean prit alors dans un vase, fait d'un grand morceau d'écorce, de l'eau d'une autre source, qu'il versa dans le bassin. Il paraît que cette source avait jailli quand, étant enfant, il avait frappé le rocher de son petit bâton. Il laissa ensuite le réservoir se remplir, et le trop-plein se répandit par les ouvertures sur le sol et les plantes, qu'il rafraîchit.

Enfin, Jean descendit lui-même dans l'eau jusqu'à la ceinture, saisit d'une main l'arbre du milieu, et de son bâton terminé par une croix avec une oriflamme (1), il frappa l'eau et la fit jaillir jusqu'au-dessus de sa tête. A cet instant, une nuée lumineuse s'abaissa du ciel sur lui ; il reçut une communication de l'Esprit-Saint ; puis deux anges, paraissant au bord du bassin, s'entretenaient avec lui. Ainsi se termina sa vie du désert. Après la mort de Jésus, au temps des persécutions, quand les chrétiens fuyaient, cette fontaine servit encore au baptême des exilés et des malades ; on y venait aussi prier.

(1) Le Précurseur savait d'avance que c'est la croix, étendard du salut, qui communique la vertu à l'eau du baptême, et fait rejaillir les eaux de la grâce sur la tête des croyants.

CHAPITRE XV

Portrait de Jean-Baptiste. — Il prépare même matériellement les voies du Seigneur. — Rapports du lieu où Jean baptise avec l'histoire de l'Ancien Testament.

Après que la fontaine baptismale fut terminée, je vis Jean sortir du désert et retourner au milieu des hommes. Sa seule présence produisait une impression merveilleuse : sa taille était élevée ; il était fort et nerveux, quoique amaigri par le jeûne et les macérations. On admirait sa simplicité, sa candeur, son maintien grave et noble jusqu'à la majesté. Il avait le teint brun, le visage décharné, les joues creuses, les cheveux bouclés, d'un brun rougeâtre, et la barbe courte. Son vêtement consistait en une sorte de drap qui l'enveloppait et tombait jusqu'aux genoux, et en un manteau grossier, de couleur brune, fait de trois morceaux. Il tenait à la main un bâton recourbé comme une houlette.

Jean adressait la parole à tout le monde, sans distinction de personnes ; mais il ne parlait que d'une seule chose : de la pénitence et de la prochaine venue du Seigneur. Tous s'étonnaient et devenaient sérieux à son aspect. Sa voix, perçante comme un glaive, était à la fois claire, forte et agréable. Il traitait tous les hommes comme des enfants. Partout il allait droit devant lui ; rien ne pouvait le détourner de sa voie, il ne se souciait de rien, il n'avait besoin de rien.

Je le vis parcourir les bois et les déserts, creuser la terre, rouler des pierres, arracher des arbres, construire des retraites, rassembler autour de lui les hommes, et même les aller chercher dans leurs cabanes, pour les associer à ses travaux. Tous le regardaient avec étonnement et admiration. Il ne s'arrêtait longtemps nulle

part ; il allait sans cesse d'un lieu à un autre. Après avoir côtoyé la mer de Galilée, il suivit la vallée du Jourdain, en passant devant Tarichée et Salem ; ensuite il se rendit, par le désert, jusque vers Béthel, et s'approcha de Jérusalem, sur laquelle il jeta un regard plein de tristesse ; il gémit sur cette ville, mais n'y entra jamais. Grave, austère, inspiré, tout entier à sa mission, il criait sans cesse : « Préparez-vous et faites pénitence, le Sauveur vient ! » Il arriva enfin dans sa patrie ; il y vint par le val des bérgers. Son père et sa mère étaient morts. Quelques jeunes gens, ses parents du côté de Zacharie, furent ses premiers disciples. La sainte Vierge, qui sortait peu de chez elle depuis la mort de saint Joseph, ne le vit pas quand il passa par Bethsaïde, Capharnaüm et Nazareth ; mais des hommes de sa famille accueillirent ses exhortations et l'accompagnèrent quelque temps.

Dans les trois mois qui précédèrent le baptême du Sauveur, Jean parcourut deux fois le pays, annonçant partout Celui qui devait venir après lui. Il agissait avec une fermeté et une énergie extraordinaires, mais il n'avait pas le calme de Jésus ; ses mouvements étaient plus rapides, sans être brusques. Il enseignait dans les écoles, dans les maisons particulières, ou bien il rassemblait le peuple autour de lui, dans les rues et sur les places. Les prêtres et les magistrats l'arrêtaient quelquefois pour lui demander en vertu de quelle autorité il faisait ces choses ; mais, à peine l'avaient-ils considéré, que surpris et émerveillés, ils le laissaient continuer son œuvre.

J'appris que les paroles de Jean : « Préparez la voie du Seigneur », n'étaient pas une simple figure, car je le vis commencer sa mission, en parcourant tous les lieux et tous les chemins par où passèrent plus tard Jésus et ses disciples. Il enlevait des broussailles et des pierres, et frayait des sentiers. Il plaçait des planches sur les ruisseaux, nettoyait leur lit, creusait des fon-

taines, disposait des sièges, des bancs et des berceaux de verdure. Je l'ai vu faire tous ces arrangements, en divers endroits où plus tard le Seigneur s'est reposé et a enseigné (1). Ses travaux, son air grave, sa simplicité, son isolement et son extérieur grossier attiraient sur lui l'attention des gens de la campagne, auxquels il empruntait souvent les outils dont il avait besoin. Il les exhortait, sans ménagement et avec des supplications, à la pénitence, annonçant qu'il préparait la voie du Messie qui venait après lui. Souvent je le vis étendre la main du côté où Jésus se trouvait alors. Je ne les aperçus néanmoins jamais ensemble, bien que souvent ils fussent à peine séparés par une distance d'une heure de chemin. Je l'entendis une fois crier à ses auditeurs : « Je ne suis pas le Sauveur qui doit venir, mais un pauvre pionnier » ; puis, étendant la main et montrant un point de l'horizon, il ajouta : « Le Sauveur, il est là. »

Le cours d'eau où Jean baptisait forme comme un bras du Jourdain ; il est parfois si étroit, qu'on peut le franchir sans difficulté ; d'autres fois il est plus large. Il y a dans ses contours de petits étangs et des fontaines qui en tirent leur eau. Un de ces étangs, séparé du cours principal par une chaussée, est le lieu même où Jean baptisait ; il se trouve près d'Aïnon. Des conduits traversant la chaussée y amenaient l'eau du fleuve ou l'en faisaient sortir, selon qu'on voulait qu'elle montât ou se retirât ; une petite baie avait été creusée dans le rivage ; ses bords étaient dentelés, et entre deux de ses petits promontoires le néophyte, pour recevoir le bap-

(1) De même que Notre-Seigneur a préludé à son ministère de Sauveur par des guérisons et d'autres œuvres de charité corporelle, de même Jean-Baptiste prélude ici d'une manière même matérielle, en traçant et en réparant des chemins, à son rôle de précurseur de Jésus et de préparateur de ses voies. Nous voyons ainsi presque toujours, dans le plan de Dieu, les choses matérielles être en même temps la préparation et la figure prophétique des choses spirituelles. C'est là une des clefs de l'explication des Ecritures : « Dieu a uni toutes choses dans sa sagesse. »

tête, se plongeait dans l'eau jusqu'à la ceinture, s'appuyant sur une barrière qui ceignait le rivage. Jean, debout sur l'un des deux promontoires, lui versait de l'eau sur la tête à plein vase, tandis qu'un homme déjà baptisé imposait une main sur son épaule. Jean avait usé de même à l'égard de celui-ci. Ceux qui se présentaient au baptême étaient enveloppés d'un linge blanc, qui ne laissait voir que les épaules. Jean revêtait, pour la cérémonie, une longue robe pareillement blanche.

Le Précurseur demeurait à Aïnon, dans une cabane, placée sur les débris d'un château écroulé, qui avait appartenu à Melchisédech, et où l'herbe poussait au milieu des ruines. J'ai vu plusieurs scènes qui se sont passées là, à une époque très ancienne ; la seule chose que je me rappelle, c'est une vision qu'Abraham eut en ce même lieu, et à la suite de laquelle il y érigea deux pierres commémoratives : l'une était comme un autel, et l'autre formait une sorte de degré sur lequel il s'agenouillait. Sa vision me fut montrée : c'était la Cité de Dieu, la Jérusalem céleste, d'où descendaient des courants d'eau et de lumière qui se répandaient de tous les côtés. Il lui fut aussi recommandé de prier pour l'avènement de la Cité sainte. Cette vision eut lieu environ cinq ans avant que Melchisédech élevât ici son château. C'était à vrai dire une grande tente, avec des galeries et des escaliers, élevée sur des fondements en pierre d'une grande solidité.

C'était comme une hôtellerie gratuite et magnifique au bord de ces belles eaux, et où s'arrêtaient beaucoup de passants et d'étrangers. Peut-être Melchisédech, que j'ai toujours vu servir de conseiller et de guide aux peuples et aux tribus nomades d'alors, avait-il bâti ce château pour y enseigner ou pour y donner l'hospitalité ; mais il y avait dès lors quelque chose qui se rapportait au baptême. Ce lieu était aussi un point central d'où Melchisédech se rendait, soit auprès d'Abraham,

soit à Jérusalem, soit ailleurs : il y réunissait des familles auxquelles il assignait de nouvelles résidences.

Melchisédech me sembla un jeune homme d'environ vingt-cinq ans. Il m'apparut à plusieurs époques, mais jamais plus âgé. Son extérieur tenait moins de l'homme que celui de Jésus. Sa tête était constamment découverte, et ses grands cheveux blonds descendaient derrière ses oreilles. Quand il était absent, je le supposais dans le paradis, parmi les anges. Je ne vis jamais près de lui, ni parents, ni prêtres. Dans tous ses actes, il semblait poser la pierre fondamentale d'une grâce future, attirer l'attention sur un lieu consacré, commencer une œuvre de haute importance.

Jacob aussi avait séjourné longtemps près d'Aïnon, avec ses troupeaux. La citerne de la fontaine baptismale existait déjà dès ce temps, et je vis Jacob occupé à la réparer. C'est ici qu'Elie divisa les eaux du fleuve avec son manteau, et qu'il le traversa. Elisée, qui l'accompagnait alors, renouvela en ce lieu le même miracle. C'est encore ici que les enfants d'Israël ont passé le fleuve (1).

CHAPITRE XVI

Entrevues successives d'Hérode, des pharisiens, des publicains, des soldats, des envoyés du sanhédrin avec Jean-Baptiste.

Deux semaines environ s'étaient écoulées depuis que Jean s'était rendu célèbre par ses prédications et son baptême, lorsque des messagers d'Hérode se présentèrent devant lui ; ils arrivaient de Callirhoé, localité

(1) Ces rapprochements nous montrent l'unité de toutes les figures en Jésus-Christ, et la profonde sagesse que Dieu a mise dans la préparation du mystère de la Rédemption.

située au levant de la mer Morte, dans une contrée où il y a beaucoup de sources et de bains d'eau thermale. Hérode, qui y habitait un château, faisait inviter Jean à le visiter. Jean répondit qu'il n'en avait point le loisir, et que, si Hérode tenait à lui parler, il pouvait venir lui-même le trouver. Je vis alors Hérode en route, avec une escorte de soldats, sur un char à roues basses, et assis sur un siège élevé d'où il pouvait tout apercevoir de loin ; il s'arrêta dans une petite ville, située à cinq lieues au sud d'Aïnon ; il fit appeler Jean, qui s'y rendit. Hérode seul, sans suite, alla le rejoindre dans la pauvre auberge où il était entré. Ils eurent un entretien dont je ne me rappelle rien, sinon qu'Hérode lui demanda pourquoi il demeurait à Aïnon dans un si misérable gîte ; il lui offrit de lui faire bâtir une maison ; mais Jean répondit que cela n'était pas nécessaire, qu'il avait ce qu'il lui fallait, et qu'il faisait la volonté d'un plus grand que lui. Jean se tint à une certaine distance d'Hérode, ne le regarda point, lui parla peu, mais avec dignité et autorité.

Plusieurs prêtres vinrent aussi vers Jean des contrées voisines et de Jérusalem, disant : « Qui es-tu ? qui t'a envoyé ? qu'enseignes-tu ? » et lui faisant encore d'autres questions. Je l'entendis répondre avec sévérité : il leur annonça la venue prochaine du Messie, et les accusa d'hypocrisie et d'endurcissement.

Bientôt il y eut affluence de pharisiens et de scribes, accourant de Nazareth, d'Hébron et de Jérusalem vers Jean, pour l'interroger sur sa mission. Ils avaient aussi un grief à lui reprocher : c'était de s'être établi de sa propre autorité au lieu où il baptisait.

Beaucoup de publicains étaient venus aussi : il les avait baptisés, et avait fortement parlé à leur conscience. Parmi eux était le publicain Lévi, surnommé plus tard Matthieu, issu d'un premier mariage d'Alphée, époux de Marie de Cléophas. Il fut très touché, se repentit et changea de vie. Jean réprimanda fortement

tous ces publicains, en renvoya beaucoup, mais il en baptisa aussi un grand nombre.

Les soldats de la garde d'Hérode, qui se trouvaient à Callirhoé, vinrent lui dire qu'ils voulaient se faire baptiser par Jean. Ce n'était chez eux qu'un calcul : ils cherchaient par là à s'attirer plus de considération parmi le peuple. Hérode leur répondit qu'il n'était pas nécessaire de recevoir le baptême de Jean, et que, puisqu'il ne faisait pas de miracles, on n'était pas autorisé à lui attribuer une mission. Il leur permit du reste de consulter à Jérusalem. Ils allèrent donc dans cette ville, et s'adressèrent aux chefs de trois sectes différentes. Ils furent reçus par ces chefs dans la cour du tribunal où Pierre renia le Seigneur. On y rendait ce jour-là la justice, et il y avait beaucoup de monde assemblé. Les prêtres leur dirent d'un ton moqueur qu'ils pouvaient faire comme ils l'entendraient, parce que c'était une chose tout à fait indifférente. Une trentaine de ces soldats se rendirent néanmoins auprès de Jean, qui les réprimanda fortement, comme s'ils eussent été incorrigibles. Aussi n'en baptisa-t-il qu'un petit nombre dans lesquels il trouva quelques bonnes dispositions. Il m'a été montré qu'à cette époque les dispositions des hommes étaient, à peu près, ce qu'elles sont aujourd'hui.

La foule à Aïnon était considérable, et pendant plusieurs jours Jean, au lieu de baptiser, se borna à prêcher avec beaucoup d'ardeur et de force. Des Juifs, des Samaritains et des païens accouraient de tous côtés ; ils se tenaient sur les collines et sur les chaussées, les uns à l'abri, d'autres en plein air, autour de l'endroit où enseignait Jean. Après l'avoir entendu prêcher et avoir reçu le baptême, ils se retiraient.

Sur ces entrefaites, une longue délibération sur Jean-Baptiste eut lieu dans le grand conseil, à Jérusalem. Neuf hommes furent envoyés par lui par trois autorisés. Anne choisit Joseph d'Arimathie, le fils aîné de

Siméon, et un prêtre chargé de l'inspection des victimes ; le conseil députa trois de ses membres ; on envoya aussi trois simples particuliers. Ils étaient chargés de demander à Jean qui il était, et de le convoquer à Jérusalem, attendu qu'il était tenu de se présenter au Temple, s'il avait une mission véritable. On le blâmait de se vêtir d'une façon si étrange, et surtout de baptiser des Juifs, tandis qu'ordinairement on ne baptisait que les païens. Quelques-uns croyaient qu'il était Elie ressuscité d'entre les morts.

Au moment où les envoyés de Jérusalem arrivèrent près de Jean, il était occupé à baptiser. Ils demandèrent à être entendus aussitôt, mais il leur dit d'attendre qu'il eût fini. Ils lui remontrèrent alors qu'il n'agissait que de sa propre autorité, qu'il aurait dû se présenter à Jérusalem, et qu'il devait ne pas s'habiller d'une manière si choquante. Il leur répondit vertement et en peu de mots, et ils se retirèrent. Joseph d'Arimathie et le fils de Siméon restèrent seuls auprès de Jean, et lui demandèrent le baptême. Plusieurs personnes qu'il n'avait pas voulu baptiser coururent auprès des envoyés, pour se plaindre de sa prétendue injustice.

Les futurs apôtres, après avoir reçu le baptême, retournèrent dans leur pays, où ils parlaient beaucoup de Jean, tout en faisant plus d'attention à Jésus ; car ils commençaient à soupçonner que ce pouvait bien être lui que le Précurseur annonçait.

Une nuit, pendant que Jean-Baptiste se reposait dans sa cabane, je vis un ange s'approcher de lui et lui dire qu'il eût à se rendre de l'autre côté du Jourdain, vers Jéricho, parce que Celui qui devait venir était proche, et que son devoir était de l'annoncer.

Je vis alors Jean et ses disciples abattre leurs cabanes, près d'Aïnon, et suivre, en descendant pendant quelques heures, la rive orientale du Jourdain ; puis, après avoir rencontré un village, traverser le fleuve et remonter un peu le long de l'autre bord.

Bientôt, de Jérusalem, des pharisiens et des saducéens furent envoyés à Jean, qui avait été informé par l'ange de leur arrivée. Ils dépêchèrent un courrier pour le prier de venir au-devant d'eux, dans un endroit voisin de sa demeure. Jean, tout en continuant à baptiser et à enseigner, refusa, disant qu'ils pouvaient venir jusqu'à lui. Ils vinrent donc eux-mêmes, mais Jean continua son œuvre, sans faire attention à eux. Après avoir écouté sa prédication, ils se retirèrent. Quand il eut fini d'instruire, il leur fit dire qu'il les attendait, et leur donna rendez-vous sous une tente que ses disciples avaient dressée.

Jean était accompagné de ses disciples et de beaucoup d'autres personnes ; les envoyés de Jérusalem lui firent une série de questions, commençant par lui demander s'il était ceci ou cela. Il répondit constamment non. Puis ils l'interrogèrent sur ce qu'était cet homme dont on parlait tant. Il y avait, disaient-ils, d'anciennes prophéties, et à cette heure le bruit se répandait que le Messie était déjà venu. Jean répondit que quelqu'un qu'ils méconnaissaient avait paru au milieu d'eux. Bien que lui-même ne l'eût jamais vu, il lui avait ordonné, et dès avant sa naissance, de préparer sa voie et de le baptiser ; il ajouta que dans trois semaines il viendrait à lui pour se faire baptiser. « Quant à vous, leur dit-il d'un ton sévère, vous n'êtes venus qu'à dessein d'espionner. » Ils lui répondirent qu'ils savaient maintenant qui il était ; qu'il baptisait sans mission ; qu'il n'était qu'un hypocrite malpropre, etc. ; puis ils s'éloignèrent.

Peu après, le grand conseil de Jérusalem lui délégua vingt personnes de toute profession. On y remarquait des prêtres ; ils étaient coiffés de bonnets, avaient de larges ceintures et de longues bandes suspendues au bras. Ils dirent à Jean qu'ils étaient députés par le grand conseil tout entier, afin de lui intimer l'ordre de comparaître devant lui, pour s'expliquer sur ses œuvres

S'il désobéissait au grand conseil, ce serait, ajoutaient-ils, la preuve qu'il n'avait pas de mission. Jean leur répondit que bientôt Celui qui l'avait envoyé viendrait vers lui, et qu'ils n'avaient qu'à l'attendre. Il désigna clairement le Sauveur, disant qu'il était né à Bethléem, qu'il avait été élevé à Nazareth, qu'il s'était enfui en Egypte, etc. En entendant ces paroles, ils l'accusèrent d'être en connivence secrète avec Jésus, et de communiquer avec lui à l'aide de messagers. Jean répondit qu'il ne pouvait pas montrer à leurs yeux aveuglés les messagers invisibles qu'ils s'envoyaient l'un à l'autre. Enfin je vis les députés quitter Jean; ils étaient très mécontents.

Je continuai à apercevoir, de tous côtés, un nombre considérable de païens et de Juifs qui allaient trouver Jean. Hérode aussi envoyait souvent des émissaires, pour se faire rendre compte de ses enseignements.

En ce moment, je vis toutes choses beaucoup mieux arrangées, dans le lieu où se confère le baptême. Jean et ses disciples y ont élevé une grande tente; ils y donnent leurs soins aux malades ou aux pèlerins fatigués. J'y ai entendu chanter en particulier un psaume sur le passage des enfants d'Israël à travers la mer Rouge (1). Il s'établit, peu à peu, en cet endroit, comme une petite ville de cabanes et de tentes, couvertes soit avec des peaux, soit avec des joncs. Je n'ai pas vu de Galiléens auprès de Jean, si ce n'est ceux qui sont devenus plus tard disciples de Jésus. C'est pour cette raison que Jésus, dans ses courses en Galilée, exhorte si vivement les habitants à se rendre au baptême de Jean.

A peu de distance des eaux dans lesquelles baptisait Jean, se trouvait le lieu où il enseignait, lieu cher aux

(1) C'est probablement le psaume CXIII: *In exitu Israel de Ægypto*, qui allait bientôt recevoir son accomplissement, par l'entrée des vrais Israélites dans la terre promise de l'Eglise, à travers les eaux du baptême.

Juifs par les souvenirs qui s'y rattachaient. Je le vis entouré de murs, auxquels s'appuyaient des cabanes couvertes de jonc. Au milieu de cet enclos, se trouvait une grande pierre oblongue, sur l'emplacement même où les Israélites, après le passage du Jourdain, avaient déposé l'arche d'alliance, puis célébré une fête d'actions de grâces. Une tente couverte de roseaux avait été dressée par Jean au-dessus de cette pierre, au pied de laquelle était sa chaire à prêcher (1). Il y enseignait ses nombreux disciples, au moment où Hérode vint à lui, mais il ne voulut point se déranger pour le recevoir.

Hérode désirait épouser Hérodiade, la femme de son frère ; celle-ci l'avait rejoint à Jérusalem, avec sa fille Salomé, âgée de seize ans. Il était en lutte avec le sanhédrin, qui refusait de sanctionner ce mariage. Hérode, redoutant la voix publique et espérant apaiser le peuple par la décision d'un prophète, alla vers Jean ; il pensait que, pour s'attirer ses bonnes grâces, le Précurseur lui donnerait satisfaction. Je le vis donc, accompagné d'Hérodiade, de Salomé, de leurs femmes et d'une trentaine de personnes, se diriger du côté du Jourdain. Il était sur un char, ainsi que les princesses et leurs femmes. Il avait envoyé un messenger à Jean, mais celui-ci ne voulait pas qu'il s'arrêtât au lieu du baptême, de peur que lui et ceux qui l'accompagnaient ne profanassent la sainte cérémonie. Il la suspendit donc, se rendit avec ses disciples à l'endroit où il avait coutume de prêcher, et blâma sévèrement le mariage qu'Hérode voulait contracter ; puis il dit qu'il lui fallait attendre Celui qui viendrait après lui ; qu'il ne baptiserait plus longtemps dans ce lieu, devant faire place à Celui dont il était le Précurseur.

Hérode, voyant bien que ses intentions étaient connues de Jean, n'alla pas jusqu'à lui, et lui fit remettre

(1) En prêchant la pénitence, Jean-Baptiste préparait les cœurs à la foi en Jésus-Christ, véritable pierre angulaire sur laquelle repose tout l'édifice surnaturel.

un gros rouleau qui contenait la justification de l'acte qu'il voulait accomplir. Il fallut le déposer devant lui, car il ne voulut pas le toucher, de peur de souiller sa main consacrée au baptême. Hérode se retira fort mécontent. Il résidait alors aux bains de Callirhoé, à quelques heures de l'endroit où Jean baptisait. Il avait laissé des gens de sa suite, pour persuader à Jean de sanctionner son mariage, mais ce fut en vain. Jean refusa nettement, et revint au lieu du baptême.

CHAPITRE XVII

Fête célébrée par Jean-Baptiste, au lieu du passage du Jourdain sous Josué.

Peu après il y eut une fête de trois jours, près de la pierre de l'arche d'alliance, en mémoire, si je ne me trompe, du passage du Jourdain. Les disciples de Jean ornèrent le lieu de la fête avec des arbres, des guirlandes de feuillage et des fleurs. J'y comptai Pierre, André, Philippe, Jacques le Mineur, Simon, Thaddée et plusieurs autres, qui s'attachèrent plus tard à Jésus. Ce lieu, toujours vénérable par ses souvenirs, commençait à être oublié, quand, grâce à Jean, il fut remis en honneur. Je vis le Précurseur et quelques-uns de ses disciples, en habits sacerdotaux. Il portait un double vêtement : celui de dessous était de couleur grise, et celui qui le couvrait consistait en une robe blanche, longue et large, serrée autour du corps par une ceinture jaune et blanche. Je remarquai, sur ses épaules, comme deux pierres précieuses, longues et recourbées, sur chacune desquelles étaient gravés les noms des six tribus d'Israël. De sa poitrine pendait un pectoral carré, jaune et blanc, attaché aux quatre angles avec des

chaînettes d'or et garni de douze pierres précieuses de différentes couleurs dont chacune, portait aussi le nom d'une des douze tribus. Les disciples de Jean étaient vêtus de robes blanches avec de larges ceintures, semblables à celles qu'avaient les apôtres, dans leurs premières réunions pour la célébration du culte divin.

Je vis, devant la pierre de l'arche d'alliance, un petit autel creusé au milieu et recouvert d'un grillage. J'assistai à une sorte de sacrifice. Les disciples de Jean encensaient, tandis que lui-même brûlait sur l'autel de l'encens, des herbes, des aromates de diverses espèces, et aussi, je crois, des épis de blé. Tous les alentours étaient ornés de guirlandes de fleurs et de feuillage, et un grand nombre d'aspirants au baptême y assistaient.

Jean se montrait, en toutes choses, comme l'inaugurateur d'une nouvelle Eglise. Lorsqu'il baptisait, il portait toujours une longue robe blanche. Il ne faisait plus de travaux manuels, si ce n'est au lieu où Jésus devait être baptisé, car il le prépara de ses propres mains, avec l'aide de ses disciples.

Pendant la fête, je le vis revêtu de ses ornements sacerdotaux ; il prêcha plusieurs fois du haut de sa tente. On avait disposé des sièges en amphithéâtre pour les auditeurs, qui étaient très nombreux. Il parla du Sauveur qui l'avait envoyé, disant toujours qu'il ne l'avait jamais vu, et du passage des Israélites à travers le Jourdain. Il y eut encore une nouvelle oblation d'encens et d'aromates. Je remarquai que la plupart des personnes qui assistaient à la fête portaient de longs vêtements blancs. Presque aucun Essénien ne fit défaut. Les hommes offraient des pains pour présents, et les femmes des colombes. Jean, qui se tenait derrière une grille, recevait les pains, les bénissait, puis les élevait, comme pour les faire agréer à Dieu. Ces pains étaient ensuite distribués aux assistants, qui en recevaient plus ou moins, selon qu'ils venaient de plus ou moins loin. On partagea aussi les colombes que les femmes avaient

apportées. Lorsque la fête fut terminée, je vis le Précurseur retourner au lieu où il baptisait.

Peu après il fit encore une instruction à ses disciples ; elle avait pour objet le prochain baptême du Messie. Il la termina par ces paroles : « En témoignage de ce que je dis, je veux vous montrer la place où il sera baptisé. Regardez le Jourdain, les vagues se diviseront et une île se formera. » Au même instant, je vis les eaux du fleuve se séparer en effet, et une petite île blanche, de forme ovale, s'éleva au-dessus de l'eau. C'était l'endroit où les Israélites avaient traversé le Jourdain, avec l'arche d'alliance, et où plus tard Elie divisa les eaux du fleuve avec son manteau.

A cette vue les assistants, profondément émus, se mirent à prier et à chanter des cantiques de louange. Jean et ses disciples établirent dans l'eau de grosses pierres sur lesquelles ils posèrent des poutres et des branches, formant ainsi un pont jusqu'à l'île ; ils le recouvrirent de cailloux blancs. Ensuite ils plantèrent autour de l'île douze petits arbres, qu'ils réunirent par le sommet, de manière à former un berceau de feuillage. Ils placèrent aussi, entre ces arbres, des arbustes avec des fleurs blanches et rouges, et des fruits jaunes. C'était charmant à voir, car les uns étaient couverts de fleurs, et les autres de fruits. Non loin du bord de l'île, à gauche, ils creusèrent une fosse dans laquelle monta une eau limpide. Quelques marches y conduisaient. Au niveau de la surface de l'eau, je remarquai une pierre rouge et polie, de forme triangulaire, sur laquelle Jésus devait se tenir pendant le baptême. A droite de cette pierre s'élevait un beau palmier chargé de fruits, que Jésus entourait de son bras au moment de la cérémonie.

Lorsque Josué fit passer le Jourdain aux Israélites, ce fleuve était très enflé. L'arche d'alliance fut portée par les lévites, jusqu'à un lieu où il y avait quatre pierres rouges, de forme quadrangulaire, placées en carré. De

chaque côté, étaient deux rangées de six pierres triangulaires, d'un beau poli. Après avoir déposé l'arche d'alliance sur les quatre pierres du centre, les lévites s'étaient tenus debout, six à droite, six à gauche, sur les douze pierres triangulaires les plus rapprochées. Plus loin se trouvaient douze autres pierres, aussi triangulaires, très grandes et très grosses, avec des veines de diverses couleurs. Josué choisit, dans chacune des douze tribus, un homme pour porter une de ces pierres sur la rive, où il les fit placer sur deux rangs, comme un monument. Les noms des douze tribus et ceux des hommes, qui avaient porté les pierres, y furent gravés (1).

Le lieu où l'arche d'alliance avait été déposée, dans le Jourdain, était précisément l'endroit où Jésus devait se placer pour recevoir le baptême (2).

CHAPITRE XVIII

Nouvelle entrevue avec Hérode.

Je vis, peu de temps après, Hérode se rendre auprès de Jean avec une suite assez nombreuse. Il était monté sur une mule, ainsi que la femme de son frère, avec

(1) Il est impossible de ne pas reconnaître la coïncidence frappante du nombre et de la position de ces pierres, avec la description de l'Eglise dans l'Apocalypse. L'Agneau y est représenté au milieu des quatre animaux, comme ici l'arche d'alliance, et comme Notre-Seigneur à son baptême au milieu des quatre pierres symboliques. Ces quatre pierres qui entourent immédiatement l'arche rappellent, ainsi que les quatre animaux, les quatre évangélistes, ces quatre grands témoins de l'Agneau de Dieu. Les vingt-quatre pierres représentent les vingt-quatre vieillards, c'est-à-dire les douze patriarches et les douze apôtres. Les douze tribus d'Israël, qui dans saint Jean expriment l'universalité des élus, sont symbolisés par ces douze pierres que Josué fit placer sur la rive et marquer du nom des tribus.

(2) Jésus-Christ est l'arche d'alliance véritable qui nous ouvre l'entrée de l'Eglise, à travers les eaux du baptême.

laquelle il entretenait des relations adultères. Elle avait un air arrogant et était pompeusement parée. Lorsqu'ils furent arrivés auprès du lieu où Jean baptisait, Hérode descendit de sa mule et se mit en mesure de discuter avec Jean, qui se tenait toujours à distance : car, malgré l'écrit par lequel le roi cherchait à justifier son union illicite, le saint Précurseur avait prononcé contre lui une excommunication qui l'excluait de toute participation au baptême et au salut apporté par le Messie, à moins qu'il ne renonçât à sa vie scandaleuse. Hérode lui demanda s'il connaissait un certain Jésus de Nazareth dont on parlait beaucoup dans le pays, s'il recevait des messages de sa part, et si c'était celui dont il annonçait la venue. Il le pria de le lui dire, parce qu'il voulait en référer à lui, à l'occasion de son mariage. Jean lui répondit : « Celui dont vous parlez ne vous écouterait pas plus que je ne vous ai écouté : vous êtes adultère ; consultez qui vous voudrez, vous resterez adultère. » Ensuite Hérode lui demanda pourquoi il ne s'approchait pas de lui davantage, et pourquoi il lui parlait toujours de loin. Alors Jean reprit : « Vous étiez déjà aveugle, et vous êtes devenu plus aveugle encore depuis votre péché ; plus je m'approcherais de vous, plus augmenterait votre aveuglement (1) ; mais, quand je serai tombé en votre pouvoir, vous ferez une chose dont vous vous repentirez. » C'était une prophétie touchant sa mort. Hérode et la femme se retirèrent fort irrités.

J'ai vu, ces derniers jours, Jean plongé dans une tristesse profonde. Il semblait que sa mission touchât à sa fin, car il n'avait plus la même ardeur. D'ailleurs, il était très tourmenté : des envoyés venaient, tantôt de Jéricho, tantôt de Jérusalem, tantôt de la part d'Hérode pour l'expulser du lieu où il baptisait. On exigeait qu'il se retirât et qu'il allât de l'autre côté du Jourdain. Les

(1) La sévérité est nécessaire à l'égard du pécheur endurci. Lui faire sentir et craindre la justice est souvent le seul moyen de le réveiller.

soldats d'Hérode enlevèrent même, sur une certaine étendue, les enceintes établies par les néophytes qu'ils chassèrent de leurs tentes. Cependant ils ne sont pas venus encore jusqu'à celle de Jean. Le saint Précurseur s'entretenait avec ses disciples ; il désirait vivement que Jésus vînt au baptême, car il devait, disait-il, se retirer devant lui et s'en aller de l'autre côté du fleuve ; il ajoutait qu'il avait encore bien peu de temps à passer avec eux ; ils en étaient tout contristés et ne voulaient pas qu'il parlât de les abandonner.

Alors survinrent un grand nombre de ceux que Jésus avait exhortés au baptême ; ils apprirent à Jean que Jésus ne tarderait pas à arriver, et Jean se remit à baptiser avec une nouvelle ardeur. Il fit une belle instruction sur le Messie, annonçant que bientôt il devait lui céder la place ; il s'humilia tellement lui-même, que ses disciples en furent très attristés. Je n'avais pas vu, sans émotion, sa véhémence diminuer, à mesure que Jésus approchait, et je fus touchée de le voir se ranimer, à la nouvelle de l'approche du Sauveur. Je crois que Jésus sera auprès de lui dans huit ou dix jours.

Jean avait pour son Maître un amour tellement ardent, qu'il éprouvait une sorte d'impatience de ce qu'il ne disait pas plus ouvertement qu'il était le Messie. C'était un sentiment tout à fait humain. Pendant qu'il baptisait les disciples de Jésus, il reçut l'assurance de son arrivée très prochaine ; il vit une nuée lumineuse descendre sur eux, et il eut une vision où Jésus lui apparut entouré de tous ses disciples. Depuis ce moment, je vis Jean, ravi de joie et enflammé de désir, regarder toujours à l'horizon, pour voir si le Seigneur n'arrivait pas.

CHAPITRE XIX

Inauguration solennelle de la vie publique de Jésus-Christ
comme Messie par son baptême.

Jésus devança Lazare de deux heures, au lieu où Jean baptisait : au point du jour, et au moment où il était en quelque sorte au terme du voyage, il rencontra une foule de gens qui allaient au baptême ; il fit route avec eux. Bien qu'ils ne le connussent pas, ils le considéraient avec attention, car il y avait en lui quelque chose qui les frappait. A leur arrivée, il faisait grand jour. Une vraie foule écoutait Jean qui prêchait, avec beaucoup de feu, sur l'approche du Messie, sur la pénitence et sur la fin prochaine de son ministère. Jésus se tenait au milieu de ses auditeurs. Jean sentit qu'il était là ; il le vit, et fut rempli d'une joie et d'un zèle indicibles : il n'interrompit cependant point sa prédication, et se mit ensuite à conférer le baptême.

Il avait déjà baptisé plusieurs personnes, et il était environ dix heures, lorsque Jésus, mêlé à la foule des pénitents, descendit à son tour à la fontaine baptismale. Jean s'inclina devant lui et dit : « C'est moi qui dois être baptisé par vous, et vous venez à moi ! » Jésus lui répondit : « Laisse maintenant, car c'est ainsi qu'il convient que nous accomplissions toute justice ; que tu me baptises et que je sois baptisé par toi. » Il lui dit aussi : « Tu recevras le baptême du Saint-Esprit et du sang. » Alors Jean le pria de le suivre à l'île. Jésus répondit qu'il le ferait, mais à la condition qu'on portât dans l'autre bassin de l'eau dont tous avaient été baptisés ; que tous ceux qui se trouvaient auprès de lui fussent aussi baptisés là, et que l'arbre auquel il se tiendrait fût transplanté, après son baptême, au lieu

où Jean baptisait ordinairement, afin que tous pussent s'en servir comme lui.

Le Sauveur, accompagné de Jean et de ses deux disciples, André et Saturnin, vint donc à l'île en passant sur le pont ; il entra dans une petite tente établie au côté oriental de la fontaine baptismale pour qu'on pût s'y déshabiller. Les disciples de Jésus le suivirent sur l'île, mais une grande multitude se pressait sur le rivage, jusqu'au bout du pont. Lazare était un de ceux qui se trouvaient le plus en avant.

La fontaine baptismale occupait la partie centrale d'une grande excavation, entourée d'un talus à huit côtés, dont la pente était douce et facile. Un rebord de pierres également octogone régnait autour du réservoir, qui communiquait avec le Jourdain par cinq conduits placés sous terre. L'eau faisait d'abord le tour du rebord extérieur, et entraient ensuite par les cinq coupures dans la fontaine elle-même, du milieu de laquelle, à côté de la pierre triangulaire, s'élevait l'arbre à la tigée élancée, couronnée d'un verdoyant feuillage.

Cependant les neuf disciples de Jésus, qui l'avaient constamment suivi dans les derniers temps, étaient descendus avec lui à la fontaine et se tenaient sur le bord. Jésus ôta, dans la tente, son manteau, sa ceinture et une tunique de laine jaunâtre. En sortant de la tente, il n'était revêtu que d'une chemise brune tissée, qu'il enleva en la tirant par-dessus la tête. Il conserva seulement autour des reins une bande de linge qui enveloppait aussi les jambes. Saturnin avait reçu tous ses vêtements, qu'il donna à garder à Lazare, toujours debout à l'extrémité du pont.

Alors Jésus descendit dans la fontaine, où l'eau lui vint jusqu'à la poitrine. De la main gauche, il se tenait à l'arbre ; sa main droite était posée sur sa poitrine. L'extrémité de la bandelette qui entourait ses reins flottait sur l'eau. Jean était debout, au bord méridional du bassin, ayant à la main une écuelle, avec un large re-

bord marqué de trois rainures ; il se baissa, prit de l'eau et la répandit en trois filets sur la tête du Seigneur. Un filet tomba sur le derrière de la tête, un autre sur le milieu, et le troisième sur le front et le visage. Autant que je puis m'en souvenir, Jean, en donnant le baptême, prononçait des paroles comme celles-ci : « Que Jéhova, par les chérubins et les séraphins, répande sur toi sa bénédiction, la sagesse, l'intelligence et la force. » Je ne sais pas bien, cependant, si ce furent exactement ces trois derniers mots ; mais c'étaient trois dons qui renfermaient tout ce qui est nécessaire à l'homme pour rapporter au Seigneur un esprit, une âme et un corps régénérés.

Au sortir de la fontaine, André et Sarturnin, placés auprès de la pierre triangulaire, à la droite du Précurseur, enveloppèrent le Sauveur d'un linge, avec lequel il s'essuya ; puis ils le revêtirent d'une longue robe baptismale de couleur blanche ; et lorsqu'il fut monté sur la pierre rouge triangulaire qui se trouvait à droite dans le bassin, ils lui imposèrent la main sur les épaules, pendant que Jean la lui imposait sur la tête.

La cérémonie terminée et au moment où ils allaient remonter les degrés, la voix de Dieu se fit entendre au-dessus de Jésus, qui se tenait, seul, en prière, sur la pierre. Il se fit dans le ciel un bruit semblable au tonnerre ; tous les assistants tressaillirent et levèrent les yeux en haut : une nuée blanche et lumineuse descendit, et au-dessus de Jésus parut une figure ailée, resplendissante, qui l'inonda d'un torrent de lumière. Je vis le ciel s'entr'ouvrir et le Père céleste apparaître sous sa forme accoutumée, et au milieu du bruit du tonnerre, j'entendis ces mots : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances (1). »

(1) A ce moment où Jésus-Christ inaugure la vie chrétienne par l'institution du baptême, pendant qu'il se confond avec les pécheurs, Dieu le Père le manifeste à tous comme son Fils et son envoyé. Les trois personnes divines apparaissent, car c'est en leur nom que le baptême doit être désormais administré.

Jésus était inondé de lumière, et l'on pouvait à peine le regarder : il était comme transparent et entouré d'une foule d'anges.

Je vis, à quelque distance, Satan se montrer au-dessus des eaux du Jourdain : il m'apparut sous une figure noire, comme un nuage ténébreux ; et je vis une fourmilière de serpents et d'autres bêtes noires et hideuses se presser et s'agiter autour de lui. Il semblait que, pendant cette descente du Saint-Esprit, tout ce qu'il y avait de mal, de péché et de venin dans le pays, eût pris des formes visibles et se fût absorbé comme dans sa source, en cet être ténébreux (1). Cet horrible spectacle rehaussait encore l'éclat inexprimable de la splendeur joyeuse dont le Seigneur et l'île entière étaient inondés. La sainte fontaine brillait jusqu'au fond, et tout était transfiguré : les quatre pierres sur lesquelles avait reposé l'arche d'alliance resplendissaient d'une lumière merveilleuse, et, sur les douze pierres où s'étaient placés les lévites, on voyait des anges en adoration ; car l'esprit de Dieu avait rendu témoignage, devant tous les hommes, à la pierre vivante et fondamentale, à la pierre angulaire de l'Eglise, pierre choisie et précieuse, sur laquelle nous devons être posés tous comme des pierres vivantes, pour former un édifice spirituel, un sacerdoce saint, afin de pouvoir offrir à Dieu un sacrifice agréable, par son Fils bien-aimé, en qui il a mis ses complaisances (2).

Jésus remonta ensuite les degrés, et entra dans la tente, à côté de la fontaine, où, Saturnin lui ayant apporté ses habits, il s'en revêtit. De là, il se rendit, en-

(1) Le baptême est en effet la destruction du péché, la purification de notre nature, la séparation des ténèbres d'avec la lumière, du mal d'avec le bien. Cette belle scène fait visiblement allusion au *fiat lux* qui sépara la lumière des ténèbres, sur les eaux, à l'origine des choses : c'est qu'en effet Dieu envoyait ici son esprit sur les eaux pour « régénérer tout ce qu'il avait créé et renouveler la face de la terre. »

(2) Remarquons toujours l'admirable correspondance des figures

touré de ses disciples, vers le milieu de l'île. Alors Jean, ravi de joie, se mit à parler au peuple et à rendre témoignage de Jésus, déclarant qu'il était le Fils de Dieu et le Messie promis. Il énuméra les promesses faites aux patriarches et aux prophètes, et déclara qu'elles étaient désormais accomplies ; il parla de ce qu'il avait vu, de la voix de Dieu que tous avaient entendue, et ajouta qu'il se retirerait dès que Jésus reviendrait ; il rappela que l'arche d'alliance, lorsque Israël était entré dans la terre promise, avait reposé au lieu même où Celui qui allait mettre à l'alliance le sceau de sa perfection avait reçu le témoignage du Dieu tout-puissant, son Père. Il exhorta tout le monde à aller désormais à lui, et finit en remerciant Dieu de ce bienheureux jour, où l'attente d'Israël avait été remplie.

Jésus déclara simplement que Jean avait dit la vérité, ajoutant qu'il allait s'éloigner pendant quelque temps ; mais qu'ensuite tous les malades et les affligés pourraient venir à lui pour être consolés et guéris ; il les engagea à se préparer à son retour par la pénitence et les bonnes œuvres ; il dit aussi qu'il se mettrait en possession du royaume que son Père céleste lui avait donné. Jésus parlait en parabole, se comparant à un fils de roi qui, avant de prendre possession de son trône, se retire dans la solitude pour se recueillir, etc.

Quelques pharisiens, qui étaient au nombre de ses auditeurs, interprétaient ses paroles d'une manière ridicule. « Il n'est peut-être pas, disaient-ils, le fils du charpentier, mais l'enfant substitué de quelque roi, qui va rassembler ses partisans et s'emparer de Jérusa-

anciennes avec les mystères de la nouvelle loi. L'arche d'alliance avait ouvert aux Hébreux l'entrée de la terre promise, à travers les eaux du Jourdain : Jésus-Christ, véritable arche d'alliance du Nouveau Testament, nous ouvre l'entrée de l'Eglise à travers les eaux du baptême. C'est sur la pierre où l'Arche sainte s'était reposée au milieu du Jourdain qu'il veut recevoir le baptême, lui la véritable pierre angulaire de l'édifice dont les figures de l'ancienne loi n'étaient que l'humble fondement.

lem. » Tout cela leur semblait étrange et même extravagant.

Jean continua, ce jour-là, à baptiser tous les assistants sur l'île, dans la fontaine baptismale de Jésus. La plupart des nouveaux baptisés devinrent plus tard disciples du Sauveur.

Bientôt le Seigneur s'éloigna avec ses neuf disciples et quelques autres, parmi lesquels se trouvaient Lazare, André et Saturnin ; sur son commandement, ils avaient rempli, pour l'emporter, une outre de l'eau du bassin dans lequel il avait été baptisé. Les assistants se jetèrent à ses pieds, et le supplièrent de retourner avec eux. Il leur promit de revenir et s'éloigna.

Arrivé à la ville de Luz, Jésus entra dans la synagogue et y fit un long discours où il expliqua le sens symbolique de beaucoup de passages de l'Ecriture sainte. Il rappela que les enfants d'Israël, après avoir passé la mer Rouge, errèrent longtemps dans le désert, à cause de leurs péchés ; mais enfin, lorsqu'ils eurent traversé le Jourdain, ils entrèrent en possession de la terre promise. Il disait à ses auditeurs que cela n'était qu'une figure de ce qui allait maintenant arriver : car, s'ils restaient fidèles et observaient les commandements de Dieu, leur baptême dans le Jourdain les ferait entrer en possession de la véritable terre promise et de la cité de Dieu. Il voulait parler de la Jérusalem céleste. Mais eux s'imaginaient toujours qu'il avait en vue un royaume terrestre et l'affranchissement du joug des Romains. Il parla ensuite de l'arche d'alliance et de la sévérité de la loi ancienne, qui punissait de mort celui qui s'approchait seulement de l'arche pour la toucher : maintenant la loi allait être accomplie, et la grâce offerte dans la personne du Fils de l'homme. Le temps était enfin venu où l'ange allait ramener, dans la terre de promission, Tobie, si longtemps captif et opprimé, mais toujours néanmoins fidèle aux divins commandements. La veuve Judith avait tranché la tête à l'Assy-

rien Holopherne plongé dans l'ivresse ; elle avait délivré par là Béthulie sur le point de périr : mais maintenant la vierge, qui avait été dès le commencement, allait croître et grandir, et beaucoup de têtes orgueilleuses qui opprimaient Béthulie devaient tomber. Il désignait par là l'Eglise et sa victoire sur les princes de ce monde.

Jésus, en expliquant ces différents symboles, qui se réalisaient alors, ne disait jamais : « C'est moi, » mais il s'exprimait toujours à la troisième personne (1). Il dit en outre que celui qui voulait le suivre devait renoncer à tout ce qu'il possédait, et ne pas laisser son cœur s'appesantir dans les soins de cette vie ; car c'était chose plus importante d'être régénéré que de trouver de quoi vivre ; que s'ils renaissaient de l'eau et du Saint-Esprit, celui-là les nourrirait qui les aurait régénérés. Il ajouta que ceux qui voulaient le suivre devaient quitter les leurs et ne pas se marier, car ce n'était pas le temps des semailles, mais de la moisson. Il parla aussi du pain céleste. L'auditoire était pénétré d'admiration et de respect, mais il donnait à ses enseignements un sens terrestre et grossier.

CHAPITRE XX

Jésus visite d'abord les lieux où Marie s'est arrêtée pendant son voyage à Bethléem.

Après avoir quitté Luz, Jésus traversa le désert et se dirigea, avec ses disciples, vers le midi. Pendant ce voyage, je vis une fois le Sauveur et les disciples ; ils marchaient entre deux rangées de dattiers, et, comme

(1) Jésus ne s'est manifesté que peu à peu en ce monde. Comme le soleil, que sa main conduit dans le firmament, il n'a voulu que peu à peu faire le jour dans les âmes. C'est qu'il est cette Sagesse divine « qui atteint ses fins avec force et dispose toutes choses avec suavité. »

ils hésitaient à ramasser les fruits tombés par terre, Jésus leur dit qu'ils pouvaient en manger, que dorénavant ils ne devaient pas se montrer trop minutieux, mais chercher la perfection dans la pureté de leur âme, et de leurs discours, et non la faire consister dans ce qui entre dans la bouche.

Le Sauveur arriva bientôt dans un village appelé Ensemès. Les habitants vinrent au-devant de lui, car déjà l'arrivée du nouveau prophète leur avait été annoncée. Ils le saluèrent et se prosternèrent devant lui ; Jésus leur fit un accueil plein de bonté. Les gens les plus considérables voulurent l'amener chez eux ; mais les pharisiens le conduisirent à l'école. Ils étaient bien disposés, et se réjouissaient d'avoir un prophète au milieu d'eux ; mais lorsqu'ils surent, par les disciples, que Jésus était le fils de Joseph, charpentier de Nazareth, ils trouvèrent en lui bien des choses à reprendre. Le Sauveur ayant enseigné sur le baptême, ils lui demandèrent si son baptême était meilleur que celui de Jean. Jésus répéta ce que Jean avait dit de son baptême et de celui du Messie, ajoutant que ceux qui méprisaient le baptême du Précurseur n'estimeraient pas davantage celui du Messie. Il ne dit cependant jamais : « C'est moi, » mais il s'exprima toujours à la troisième personne, de même qu'il s'appelle le Fils de l'homme dans l'Evangile. Il prit un léger repas, dans une des maisons où il avait été invité ; puis, avant de se livrer au repos, il pria avec ses disciples.

Le jour suivant, Jésus partit d'Ensemès, toujours accompagné des siens, et entra dans la Judée, en passant le torrent de Cédron. Il prend constamment les chemins de traverse ; il veut, je crois, visiter les villages situés dans un certain rayon autour du lieu où Jean baptise, et suivre les vallées dans lesquelles s'est arrêtée Marie pendant son voyage à Bethléem. Il verra aussi cette dernière ville et les lieux où la sainte Vierge a passé une nuit pendant sa fuite en Egypte. Il ensei-

gnera et guérira partout sur sa route, et à son retour il passera devant le lieu du baptême.

Le temps est assez froid ; je découvre de la gelée blanche dans les vallées profondes ; mais, du côté exposé au soleil, tout est vert et riant. Les arbres sont chargés de fruits, dont le Seigneur et ses disciples mangent, chemin faisant.

Jésus, à l'heure qu'il est, se détourne des villes, parce que partout on s'entretient de son baptême, de ce qui s'y est passé, et des paroles de Jean-Baptiste. A Jérusalem même, il n'est pas question d'autre chose. Jésus veut, après son retour du désert, placer en Galilée le centre de ses excursions. Il ne traverse maintenant cette contrée que dans le désir charitable de déterminer encore quelques âmes à se rendre au baptême. Il n'a pas toujours avec lui tous ses disciples à la fois. Souvent deux seulement l'accompagnent ; les autres se dispersent dans des maisons de bergers, isolées et écartées de leur chemin, et cherchent à éclairer ces bonnes gens ; car tous ont une si haute opinion de Jean, qu'ils regardent Jésus comme un de ses aides, et l'appellent le Coopérateur. Les disciples leur font connaître la descente du Saint-Esprit, leur parlent de la voix qui s'est fait entendre pendant le baptême. Ils leur disent que Jean lui-même a déclaré qu'il n'est que celui qui prépare les voies du Seigneur, et que c'est pour cela aussi qu'il a frayé la route avec tant de zèle et d'ardeur. Alors les bergers et les tisserands, qui habitent en grand nombre ces vallées, viennent à Jésus, écoutent les instructions qu'il donne sous les arbres et les hangars, puis ils se prosternent devant lui : il les bénit et les exhorte.

Pendant ce voyage, le Seigneur expliqua aussi à ses disciples que ces paroles de son Père céleste : « C'est mon Fils bien-aimé, » étaient dites de tous ceux qui auraient reçu dignement le baptême du Saint-Esprit.

Ce jour-là, Jésus arriva, avant midi, à la maison où

la sainte Vierge avait été si mal reçue, et il y enseigna la foule qui s'y était rassemblée. Le maître de cette maison était un vieillard grossier qui refusa de recevoir le Seigneur : il se comporta avec la brutalité de certains paysans de nos jours, qui aiment à dire : « Est-ce que j'ai besoin de cela ? je paie mes dîmes et je vais à l'église, » et au demeurant veulent vivre à leur guise. Les gens de cette maison disaient aussi : « Est-ce que nous avons besoin de cela ? Nous avons notre loi que Dieu lui-même a donnée à Moïse ; elle nous suffit. » Alors Jésus leur parla de l'hospitalité et de la miséricorde que tous les patriarches tenaient en honneur, et leur demanda comment ils auraient pu être mis en possession de la bénédiction d'Abraham, si celui-ci eût repoussé les anges qui l'apportaient ? Le Seigneur leur dit encore en parabole : « Que celui qui avait rebuté la mère portant son enfant dans son sein, lorsque, épuisée de fatigue, elle frappait à sa porte ; celui qui s'était moqué du mari qui cherchait un gîte hospitalier repoussait aussi le fils et le salut qu'il apportait. » Il dit cela si clairement, que ses paroles frappèrent comme d'un coup de foudre le cœur de cet homme, et que les plus anciens des assistants en furent stupéfaits ; car, sans nommer ni lui-même, ni sa mère, ni Joseph, il avait raconté en parabole tout ce qui s'était passé.

Alors le maître du logis se prosterna aux pieds de Jésus, le conjurant de vouloir bien entrer chez lui et d'y accepter un repas : car il devait être prophète pour savoir ce qui s'était passé trente ans auparavant. Mais le Sauveur n'accepta rien. Il continua à instruire les bergers ; il leur dit que toutes leurs actions étaient le type et le germe de leur conduite future (1), que par le

(1) Cette sentence du Sauveur explique comment la correspondance des figures anciennes avec les réalités qui en sont nées repose sur la nature même des choses. Les mœurs dures de cette ramille furent la cause toute naturelle qui lui fit repousser le salut tout comme les mauvaises dispositions des Juifs, transmises de père en fils, devaient aboutir à leur faire rejeter Jésus-Christ.

repentir et la pénitence ils pouvaient couper les racines du péché, et que l'homme qui se convertissait et renaissait par le baptême du Saint-Esprit porterait des fruits pour la vie éternelle.

Jésus continua sa marche à travers les vallées, et enseigna en différents endroits. Les possédés le poursuivirent de leurs cris, mais, à son commandement, ils devenaient silencieux.

Je vis ensuite Jésus arriver à une autre maison de bergers située sur une colline, et où la sainte Vierge avait aussi séjourné. Le maître du lieu possédait de nombreux troupeaux. On voyait, dans les vallées, de longues rangées de maisons, habitées par des gens qui faisaient des tentes. Ils travaillaient, les uns en face des autres, à de longues bandes d'étoffe suspendues en plein air. On apercevait aussi de nombreux troupeaux de moutons et beaucoup de gibier.

Jésus fut très bien accueilli. Les gens de la maison, les voisins et même les enfants accoururent au-devant de lui et se prosternèrent à ses pieds. La sainte Vierge et Joseph y avaient été reçus autrefois de la façon la plus bienveillante : cette habitation était actuellement occupée par deux jeunes gens, enfants de l'ancien maître du logis, qui vivait encore, et par un petit homme tout courbé de vieillesse et appuyé sur une houlette. Jésus accepta quelques aliments qui lui furent présentés ; c'étaient des fruits et de petits pains cuits sous la cendre. Ces gens étaient pieux et éclairés.

Ils conduisirent Jésus dans la chambre où la sainte Vierge avait passé la nuit. Ils l'avaient, depuis longtemps, transformée en oratoire. Les quatre angles avaient été coupés, de manière à donner à cette pièce la forme octogone. Une lampe était suspendue au centre ; une ouverture avait été ménagée au plafond ; je vis, devant la lampe, une table assez semblable à nos appuis de communion ; on pouvait s'y soutenir pour prier. Ce lieu avait toute l'apparence d'une chapelle. Le

vieillard y conduisit Jésus et lui montra l'endroit où avait reposé sa sainte mère ; il lui indiqua aussi où sa grand'mère, sainte Anne, avait dormi, lorsqu'elle vint visiter la sainte Vierge à Bethléem.

Ces braves gens avaient entendu raconter la naissance de Jésus, l'adoration des rois, les prophéties de Siméon et d'Anne, la fuite en Egypte et le merveilleux enseignement de Jésus au Temple. I's avaient célébré plusieurs fois ces anniversaires par des prières dans leur oratoire, et, dès le commencement, ils avaient fidèlement cru, espéré et aimé.

Ils firent à Jésus des questions pleines de simplicité, et tout à fait à la manière des habitants de la campagne. — En voici quelques-unes :

« Que se passe-t-il donc maintenant ? Les grands personnages de Jérusalem disent que le Messie va venir en roi, pour relever le royaume de David et délivrer les Juifs du joug des Romains ; est-ce que cela aura lieu ? » Jésus leur expliqua la chose en parabole. C'était un fils de roi que son père avait envoyé prendre possession de son trône, restaurer le sanctuaire et retirer ses frères de l'esclavage ; il dit qu'on ne reconnaîtrait point ce fils, qu'au contraire on devait le persécuter et le maltraiter ; mais qu'il serait exalté et attirerait à lui, dans le royaume de son Père céleste, tous ceux qui observeraient ses commandements. Ceux qui interrogeaient ainsi le Sauveur étaient amis des bergers qui l'avaient visité dans la crèche ; c'est ce qui explique leurs bonnes dispositions.

Le Seigneur et ses disciples firent, dans les vallées, beaucoup d'excursions ; partout les bergers et les ouvriers se rassemblaient en foule autour d'eux. Jésus les enseignait par des comparaisons tirées de leurs travaux, leur recommandait le baptême et la pénitence, en leur annonçant l'approche du Messie et des jours de salut.

Pendant que Jésus enseignait ainsi, une réunion d'ouvriers venant de Sichar passa tout près de lui. Ils portaient des pelles, des pioches et de longues perches, et rentraient chez eux, après avoir fourni leur travail d'esclave pour la construction des édifices et des chemins publics. N'osant pas s'approcher des Juifs, ils écoutaient timidement à distance l'instruction de Jésus. Mais il les fit venir près de lui, et leur dit que son Père céleste appelait tous les hommes à lui par son ministère : il parla ensuite de l'égalité de tous ceux qui font pénitence et reçoivent le baptême. Ces pauvres gens furent très émus de sa bonté ; ils se jetèrent à ses pieds et le prièrent de se rendre aussi à Samarie, car c'était là qu'ils demeuraient. Le Sauveur leur répondit qu'il irait les visiter, mais qu'il devait auparavant se préparer à entrer dans le royaume que son Père céleste lui avait transmis.

Les bergers conduisirent aussi Jésus par les différents chemins qu'avait suivis sa mère ; il connaissait tous ces lieux mieux que ceux qui les lui indiquaient, tellement qu'ils s'écrièrent, pleins d'étonnement : « Seigneur, vous êtes un prophète et un fils pieux, puisque vous reconnaissez les voies de votre bienheureuse mère et suivez la trace de ses pas. »

Je vois les disciples, ils se répandent dans toute la contrée, annoncent le Messie, exhortent au baptême et à la pénitence ceux qui ne sont pas encore baptisés ; ils en attirent un grand nombre aux lieux où Jésus leur a dit qu'il enseignerait. Le Sauveur, de son côté, fait de longues excursions dans le pays et souvent, pendant la nuit, je l'aperçois monter seul sur les collines pour y prier, en sorte que tout le voyage est utilisé. J'ai entendu les disciples s'inquiéter de la vie austère de Jésus, de son habitude d'aller nu-pieds, de ses jeûnes et de ses veilles nocturnes, dans une saison qui est froide et humide. Ils l'engagèrent à ménager un peu son corps ; mais, tout en accueillant avec bonté leurs

recommandations, il continua à vivre comme auparavant.

Un matin, au point du jour, je vis Jésus, avec ses disciples, descendre dans la vallée des Bergers. Les bergers qui demeuraient là connaissaient d'avance son arrivée. Ils avaient tous reçu le baptême de Jean, et plusieurs d'entre eux avaient été avertis, par des songes et des visions, de l'approche du Seigneur. C'est pourquoi quelques-uns veillaient, le regard toujours fixé sur l'endroit par où il devait arriver. Lorsqu'il descendit dans la vallée, il leur apparut tout entouré de lumière ; car plusieurs de ces gens simples étaient favorisés de grâces extraordinaires. Ils sonnèrent aussitôt du cor pour réveiller et appeler ceux qui demeuraient au loin. C'était leur signal dans toutes les circonstances un peu importantes. Tous accoururent au-devant du Seigneur et se prosternèrent la face contre terre. Ils le saluèrent avec des passages de psaumes qui annoncent l'avènement du Sauveur, et célébrèrent la reconnaissance d'Israël pour l'accomplissement des promesses. Jésus leur parla très affectueusement et leur vanta le bonheur de leur condition. Il les enseigna çà et là dans leurs cabanes, qui bordaient toute la large vallée des prairies, leur racontant des paraboles tirées surtout de la vie pastorale.

Il vint ensuite avec eux à travers la vallée, jusqu'à la tour des Bergers. Il leur parla de la visite qu'il leur faisait en ce moment, à eux qui l'avaient salué dans son berceau, et qui s'étaient montrés charitables envers ses parents. Il les instruisit par des paraboles, dans lesquelles il était question du pasteur et du troupeau, disant que lui aussi serait un pasteur, qui réunirait son troupeau pour lui donner ses soins et sa direction jusqu'à la consommation des siècles.

Les bergers lui racontèrent l'apparition des anges et l'histoire de la sainte famille et de l'Enfant ; ils dirent qu'eux aussi avaient vu l'image de l'Enfant dans un

astre, au-dessus de la grotte de la crèche. Ils l'entretenrent des rois mages qui avaient vu la tour des Bergers dans les astres, ainsi que des dons de toute espèce qu'ils avaient faits en se retirant. Il y avait encore là plusieurs vieillards qui, dans leur jeunesse, avaient visité la crèche ; ils racontèrent à Jésus tout ce qu'ils avaient vu à cette époque.

Le jour suivant, les bergers conduisirent le Sauveur et ses disciples, chez les fils des trois chefs des bergers auxquels les anges étaient apparus d'abord, lors de la naissance de Jésus. Les tombeaux de ces chefs se trouvaient tout près de leurs maisons, situées à une lieue de la grotte de la crèche. Les trois fils de ces bergers déjà d'un âge mûr, se trouvaient là. Leur famille exerçait une certaine autorité sur les autres bergers, comme les trois rois sur leurs compatriotes. Ils accueillirent Jésus avec beaucoup de joie et d'humilité, et le conduisirent aux tombeaux de leurs pères. C'était un ensemble de grottes, creusées dans un coteau planté de vigne. Ils ouvrirent à Jésus les portes de la grotte sépulcrale, et je vis les corps ensevelis avec leur visage noirâtre.

Ils firent aussi voir au Sauveur leur trésor. C'étaient des barres d'or pur, enveloppées dans des pièces d'étoffe précieuse brochée d'or, que les trois rois avaient données à leurs pères, et qu'ils avaient cachées dans le caveau. Ils demandèrent à Jésus s'il voulait qu'ils offrissent tous ces trésors au Temple ; mais il leur dit de les garder pour l'Eglise, qui allait remplacer le Temple. Il leur annonça aussi qu'un jour on élèverait une église au-dessus du caveau (ce qui fut réalisé par sainte Hélène). A partir de cette colline, on voyait se développer jusqu'à Gaza un vignoble où se trouvait le cimetière commun des bergers.

Ils conduisirent ensuite le Seigneur à la grotte de la Nativité, située à une lieue de là. Ils traversèrent une vallée charmante, que longeaient trois sentiers séparés

par des groupes d'arbres fruitiers (1). Ils s'entretenaient en chemin du cantique des anges ; et toutes ces scènes me furent de nouveau rappelées. Les bergers accompagnèrent le Sauveur à la grotte de la crèche ; ils l'avaient transformée en oratoire ; afin que personne ne foulât plus ce sol sacré, ils avaient environné d'une grille le lieu même de la crèche. Autour de la grotte, ils avaient creusé des cellules dans le rocher, comme dans un cloître. Les parois et le sol étaient ornés de tapis donnés par les Mages.

Ce fut un vendredi au soir, à l'ouverture du sabbat, que les bergers arrivèrent avec Jésus à la grotte de la crèche. Des lampes avaient été allumées Jésus leur montra l'endroit où il était né ; ils ne le connaissaient pas ; il leur fit une instruction, et tous célébrèrent ensemble le sabbat (2).

Pendant ce temps-là, Jésus passait très souvent les nuits sur les collines, seul et en prière. En quittant les bergers, il annonça à ses disciples que son intention était d'aller, sans eux, visiter des gens qui l'avaient reçu avec charité, lors de la fuite en Egypte. Il y avait chez eux des malades à guérir et un pécheur à ramener. Aucun des lieux visités par ses saints parents ne devait être sans bénédiction. Il voulait rechercher et conduire dans la voie du salut tous ceux qui s'étaient montrés hospitaliers envers eux. Leur hospitalité et leur charité avaient été une participation à l'œuvre du

(1) Cette vigne, où reposent les restes des bergers fidèles qui avaient été les prémices de la nouvelle Eglise, rappelle involontairement la vigne élue et fidèle qui représente l'Eglise dans nos saintes lettres. — Trois sentiers riches en fruits d'œuvres saintes et de mérites y mènent aussi au sanctuaire intime de Jésus : ce sont la foi, l'espérance et l'amour.

(2) Cette visite de Jésus aux bergers et à la crèche, immédiatement après son baptême, forme un rapprochement touchant entre sa naissance et le saint baptême, qui est la naissance du chrétien. Les premiers enseignements du Sauveur, après l'inauguration solennelle de sa vie publique, sont encore pour ces bergers et ces pauvres, qui les premiers avaient été admis à le reconnaître dans son berceau.

salut, et devaient l'être toujours. De même qu'il visitait tous ceux qui s'étaient montrés bons pour lui et ses parents, ainsi son Père céleste n'oublierait-il aucun de ceux qui auraient fait du bien au moindre de leurs frères. Il ordonna ensuite à ses disciples de l'attendre un des jours suivants, près d'une grotte dans le voisinage d'une ville de la tribu d'Ephraïm.

Je vis donc Jésus arriver seul à la frontière du territoire d'Hérode, et se diriger vers le désert, près d'Anim, à deux lieues de la mer Morte, à travers une contrée sauvage, quoique assez fertile. On y apercevait beaucoup de chameaux qui paissaient. Jésus entra dans une auberge, destinée aux voyageurs qui traversaient le désert. Cet endroit avait été le dernier du territoire d'Hérode, où la sainte famille avait séjourné dans sa fuite en Egypte. Les gens qui demeuraient là, quoique de vrais brigands, avaient pourtant bien accueilli la sainte famille. Jésus demanda l'hospitalité dans la maison même où Joseph et Marie l'avaient reçue quand ils le transportaient avec eux ; Ruben, le maître de cette habitation et âgé d'environ cinquante ans, s'y trouvait déjà à cette époque.

Jésus lui ayant adressé la parole et l'ayant regardé, un éclair de ses yeux pénétra le cœur de cet homme et le bouleversa tout entier. Les paroles et la salutation de Jésus furent comme une bénédiction, et il lui répondit tout ému : « Seigneur, c'est comme si la terre promise venait avec vous dans ma maison. » Jésus lui dit que, s'il avait foi à la promesse et n'en rejetait point l'accomplissement, il aurait aussi son héritage en la terre de promission. Il parla ensuite des bonnes œuvres et de leurs fruits, ajoutant qu'il venait à lui pour lui annoncer le salut, parce que, trente ans auparavant, sa mère et son père nourricier, étant en fuite, avaient été bien accueillis dans sa demeure ; que cette bonne œuvre, comme toute action bonne ou mauvaise, portait son fruit. Alors cet homme, profondément touché, se

jeta la face contre terre en disant : « Seigneur, comment peut-il se faire que vous entriez dans la maison d'un misérable réprouvé comme moi ? » Jésus lui répondit qu'il était venu pour appeler les pécheurs et les purifier. Cependant cet homme ne cessait de s'accuser d'avoir gravement offensé Dieu, ajoutant que tous les gens de cette contrée étaient de grands pécheurs. Puis il raconta à Jésus que ses petits-enfants étaient malades et dans un état pitoyable. Le Seigneur lui répondit que, s'il croyait en lui et voulait se faire baptiser, il rendrait la santé à ses petits-enfants. Ruben lava les pieds à Jésus, et lui servit tout ce qu'il avait.

Sur ces entrefaites ses voisins arrivèrent ; il leur dit qui était Jésus et leur répéta sa promesse. Puis il conduisit Jésus auprès de ses petits-enfants malades. Ils étaient ou lépreux ou perclus. Le Seigneur leur commanda de se lever, et ils furent guéris. Il alla aussi voir des femmes, qui étaient sujettes à des pertes de sang, et il prescrivit, qu'on leur préparât un bain. On mit, sous une tente, un grand vase plein d'eau, dans lequel Jésus versa un peu de l'eau baptismale du Jourdain qu'il portait dans un flacon, à son côté, sous sa longue robe. Le Sauveur ayant béni l'eau, les malades s'y lavèrent : tous furent guéris et rendirent grâce au Seigneur. Bien qu'il ne les baptisât pas, cette ablution fut pour eux comme un ondolement ; Jésus engagea tous les gens de ce pays à se rendre au Jourdain pour se faire baptiser.

Ils lui demandèrent si le Jourdain avait une vertu particulière ; et il leur répondit que le cours de ce fleuve avait été mesuré et fixé, et que tous les lieux de Terre-Sainte avaient été désignés par son Père céleste avant d'être habités, et même avant leur existence. Il dit là-dessus des choses admirables qui me sont sorties de la mémoire. Jésus traita aussi du mariage, recommanda la chasteté et la continence, et attribua à leurs unions illicites la démoralisation de la population et

l'état misérable de leurs enfants : il leur expliqua la funeste influence que les péchés-des parents exercent sur les enfants, et indiqua, comme moyens d'arrêter le mal, la renaissance par le baptême, la pénitence et la satisfaction.

Il leur rappela tout ce qu'ils avaient fait autrefois pour ses parents en fuite, et enseigna aux lieux mêmes où ils s'étaient reposés et restaurés. Le Sauveur leur présenta aussi toutes les actions qu'ils avaient faites, à cette époque, comme autant de figures prophétiques de leurs efforts actuels pour sortir du péché et entrer dans la grâce. Ils préparèrent au Seigneur un repas auquel ils mirent tous leurs soins. Quand Jésus quitta Anim, il fut accompagné de plusieurs habitants de cette localité. Vers le soir, il arriva près d'une ville, située sur les deux flancs d'une montagne.

Là ses compagnons, ayant pris congé de lui, il fit le tour d'un côté de la ville, et rencontra, dans un vallon, ses disciples auxquels il avait donné rendez-vous. Il les conduisit à une grotte spacieuse, située dans un lieu sauvage et d'un difficile accès. Ils y passèrent la nuit. C'était là que la sainte famille avait fait sa sixième station, lors de la fuite en Egypte.

Jésus raconta cette circonstance à ses disciples, qui allumèrent du feu, en faisant tourner rapidement un morceau de bois dans un autre. Jésus leur parla de la sainteté de ce lieu. Le prophète Samuel s'y était souvent réfugié pour prier ; David avait gardé aux alentours les troupeaux de son père ; il aimait à prier dans cette grotte ; il y reçut, par le ministère des anges, les ordres du Seigneur, et notamment l'ordre d'aller combattre Goliath.

Je vis de nouveau que la sainte famille en fuite arriva là dans un état de fatigue et d'accablement extrême ; la sainte Vierge en particulier était fort triste et pleurait ; ils y furent merveilleusement soulagés : une source jaillit inopinément, et une chèvre vint à eux

et se laissa traire. Jésus entretint ses disciples des grandes souffrances qui les attendaient, eux et tous ceux qui voudraient le suivre. Il leur raconta les peines que sa sainte mère et lui avaient endurées, à l'endroit même où ils se trouvaient. Il dit enfin qu'on bâtirait un jour une église au-dessus de cette grotte, qu'il bénit comme pour la consacrer.

Le matin, Jésus quitta la grotte avec les siens et se dirigea du côté de Bethléem, en faisant le tour de la montagne et de la ville. Arrivés près de quelques maisons isolées, ils entrèrent dans une auberge où ils firent un léger repas et où on leur lava les pieds. Les gens de la maison étaient bons, mais fort curieux. Jésus leur parla de la pénitence, de l'approche du Messie et de ce qu'il y avait à faire pour le suivre. Ils lui demandèrent pourquoi sa mère avait entrepris le long voyage de Nazareth à Bethléem, tandis qu'elle était si bien chez elle. Jésus répondit par un enseignement sur la promesse, et dit qu'il avait dû naître à Bethléem, dans la pauvreté et parmi les bergers, parce qu'il était lui-même un pasteur chargé de réunir son troupeau : c'est pourquoi, aussitôt après le témoignage que lui avait rendu son Père céleste, il avait voulu visiter ces contrées habitées par des bergers.

Un peu plus loin, d'autres bergers lui posèrent avec une grande simplicité cette question : « Quel est le plus grand de vous ou de Jean ? — C'est, répondit le Sauveur, celui auquel Jean rend témoignage. » Et comme ils lui parlaient du zèle de Jean et de sa force, et le complimentaient lui-même sur la beauté parfaite et la vigueur de son corps, il leur répondit qu'avant quatre années ils ne trouveraient en lui ni beauté, ni éclat, et pourraient à peine le reconnaître, tant ce corps serait défiguré.

Il vanta ensuite le zèle et l'ardeur de Jean, qu'il compara au serviteur chargé de frapper à la porte de

ceux qui dorment, avant l'arrivée du maître ; à l'ouvrier qui prépare le chemin, dans le désert, pour laisser passer le roi ; au torrent impétueux qui vient bayer et purifier le lit du fleuve.

CHAPITRE XXI

Jésus montré par Jean-Baptiste pendant que le sanhédrin le calomnie à Jérusalem.

Le matin, à la première heure du jour, Jésus partit avec ses disciples, accompagné en outre d'une foule de gens qui, ici même, s'étaient joints à lui ; il se dirigea vers le Jourdain, dont il était éloigné d'environ trois lieues. Du bassin baptismal de Jean on dominait les deux rives du fleuve, qui coule vers le midi, dans une belle et fertile vallée d'une lieue de largeur ; le coup d'œil était magnifique.

Déjà le Sauveur avait dépassé la pierre de l'Arche d'alliance, et, à un quart de lieue de la cabane où, à ce moment même, le Précurseur enseignait, il traversa une vallée dont l'ouverture laissait apercevoir Jean dans le lointain. Jésus ne fut que quelques minutes en vue du Précurseur. Mais Jean, saisi aussitôt de l'Esprit, montra Jésus du doigt, s'écriant : « Voici l'Agneau de Dieu, voici Celui qui ôte le péché du monde. » Jésus poursuivit sa marche ; un groupe de disciples le précédait et un autre le suivait. Après eux venait la troupe qui s'était tout récemment réunie à lui (1). C'était le com-

(1) Cette scène renferme un symbole évident de l'Eglise tant ancienne que nouvelle. Jésus passe entre les deux troupes qui l'accompagnent : il est le centre des deux peuples, l'ancien et le nouveau. La deuxième troupe se compose de deux groupes de disciples, tout comme l'Eglise nouvelle est formée des Juifs et des Gentils. Enfin, Jean qui montre le Sauveur représente tout l'ordre prophétique et apostolique dont la mission est de faire reconnaître Jésus-Christ.

mencement du jour. Les paroles de Jean furent entendues d'un grand nombre de personnes ; beaucoup d'entre elles s'élancèrent du côté du vallon ; mais Jésus était déjà loin, et ils ne purent le suivre que de leurs acclamations (1).

Ils retournèrent alors vers Jean et lui dirent qu'une multitude d'adhérents suivaient Jésus. Ils avaient aussi entendu dire que ses disciples s'étaient mis à baptiser. Qu'allait-il arriver de tout cela ? Jean leur répéta encore une fois qu'il allait bientôt quitter ce lieu et céder la place à Jésus, car il n'était que le précurseur, l'humble serviteur du maître. Cela plaisait peu à ses disciples, qui, en général, étaient un peu jaloux de ceux du Sauveur.

Jésus cependant, tournant au nord-ouest et laissant à droite Jéricho, s'en alla à Galgala, qui en est à deux lieues. Pendant ce trajet, il s'arrêta en divers endroits ; les enfants le suivaient, chantant des cantiques de louange, ou bien ils couraient chez leurs parents pour les prévenir de sa venue.

Jésus, avant d'entrer dans la ville, s'arrêta dans un lieu sacré, où l'on avait coutume de conduire les prophètes et les docteurs célèbres. C'était là que Josué avait fait connaître aux enfants d'Israël le secret qui lui avait été confié par Moïse mourant. Il consistait en six malédictions et six bénédictions. La colline entourée d'un mur, où les Israélites furent circoncis, n'était pas loin.

(1) D'après les indications de la sœur, ce jour-là était le 11 tisri ou le second jour de la fête des Expiations, pendant laquelle on chassait dans le désert le bouc émissaire, chargé par le grand prêtre des malédictions qu'il voulait détourner de dessus le peuple. La coïncidence de cette cérémonie avec les paroles de Jean : « Voici l'Agneau de Dieu qui porte les péchés du monde », sert particulièrement à les expliquer. Lorsque Jean, le plus grand des prophètes, montre l'Agneau de Dieu, c'est comme si l'Ancien Testament tout entier, avec ses figures et ses rites symboliques, se tournait vers Jésus pour désigner et saluer en lui la grande victime qu'il avait attendue et préparée.

A ce moment, j'eus une vision de la mort de Moïse. Il expira sur une petite colline escarpée, située au centre des montagnes de Nébo, entre l'Arabie et Moab. Le camp des Israélites s'étendait à une grande distance à l'entour. Il la gravit, accompagné de Josué et d'Eléazar. Je crois qu'il eut une vision que les autres ne virent pas. Il donna à Josué un rouleau où étaient écrites six malédictions et six bénédictions, qu'il devait faire connaître au peuple lorsqu'il serait entré dans la terre promise ; puis il les embrassa, et leur dit de s'éloigner et de ne pas regarder en arrière. Il se mit alors à genoux, les bras étendus, et tomba sur le côté : il était mort. Soudain la terre s'entr'ouvrit pour recevoir sa dépouille mortelle, et se referma aussitôt. A son retour, Josué lut au peuple les bénédictions et les malédictions que Moïse lui avait communiquées sur cette montagne (1).

Jésus, vers la colline de la Circoncision, enseigna en présence d'une foule considérable. Un bras du fleuve passait par là, et sur la rive qui s'élevait en terrasse, on avait disposé un emplacement pour se baigner ou faire ses ablutions. Au-dessus s'étendaient des pavillons, et tout autour des jardins de plaisance, des bosquets et du gazon. Saturnin, et je crois deux autres disciples de Jean, baptisèrent en ce même lieu. Dans une instruction sur le Saint-Esprit, le Sauveur parla de ses divers attributs et des signes auxquels on pouvait reconnaître qu'on l'avait reçu.

Le baptême de Jean n'était précédé que d'une exhortation générale à la pénitence, puis d'une déclaration de repentir, avec promesse de ne plus pécher ; mais au baptême de Jésus, il n'y avait pas seulement confession des péchés en général, chacun s'accusait en particulier et confessait ses vices dominants. Le Sauveur exhortait

(1) Le passage du Sauveur en cet endroit annonçait l'heure prochaine de l'ensevelissement de la loi promulguée par Moïse et l'abolition de la circoncision, que remplacerait le baptême, nouvellement institué. Tous les pas de Notre-Seigneur ont eu leur signification.

ensuite les néophytes à changer de vie ; souvent même il révélait en face leurs péchés, à ceux qui, par orgueil ou par mauvaise honte, ne voulaient pas les avouer, afin de les porter ainsi à la contrition. Jésus parla de la circoncision qui avait été opérée en ce lieu même, disant que c'était pour cela qu'on y donnait maintenant le baptême, afin qu'il opérât la circoncision du cœur ; enfin il entretint ses auditeurs de l'accomplissement de la loi, etc. Ceux qui avaient été baptisés (ils étaient environ au nombre de trente) se retirèrent tout émus, tout heureux ; ils disaient : « Nous sentons bien, à présent, que nous avons reçu le Saint-Esprit. »

Jésus enseigna ensuite dans les écoles. Il parla aux jeunes filles de la chasteté et de la retenue, de la curiosité qu'on devait réprimer, et de la modestie dans les parures. Il dit qu'il fallait cacher sa chevelure et se voiler la tête dans le Temple et à l'école ; que Dieu et ses anges étaient présents dans les lieux consacrés, et que les anges eux-mêmes voilent leur visage.

Jésus fut surtout très affectueux envers les enfants : il les prit dans ses bras et les bénit ; eux, de leur côté, témoignaient beaucoup d'affection pour lui. Le peuple se montra en général très satisfait du Sauveur, et lorsqu'il quitta l'école, la foule qui l'entourait s'écria : « Que la promesse s'accomplisse, qu'elle reste auprès de nous, et qu'elle ne nous quitte pas ! »

Pendant ce même temps, il s'élevait à Jérusalem de grandes contestations relativement à Jésus, dont on entendait déjà beaucoup parler. Les prêtres et les pharisiens entretenaient partout des espions qui les tenaient au courant. Il y eut une longue délibération à son sujet dans le sanhédrin, tribunal composé de soixante et onze prêtres et docteurs. Ceux-ci nommèrent un comité de vingt personnes, et une enquête sérieuse fut commencée : les recherches qu'ils firent, dans les registres généalogiques, les forcèrent à avouer que Joseph et Marie étaient de la race de David, et la mère de Marie

de celle d'Aron ; mais, disaient-ils, maintenant ces familles étaient déchues et tout à fait obscures ; et d'ailleurs Jésus courait avec des gens de rien ; il caressait même les esclaves, et se souillait par ses relations avec des publicains et des gentils. Ayant appris que tout dernièrement, non loin de Bethléem, le Sauveur s'était entretenu familièrement avec les Sichémistes revenant du travail, ils présumaient qu'il avait peut-être le dessein d'exciter un soulèvement populaire. Quelques-uns prétendaient que Jésus était un enfant supposé, qui un jour se déclarerait le fils d'un roi : c'était une fausse interprétation de sa parabole. Comme il se retirait souvent dans la solitude et passait les nuits dans le désert, ils croyaient qu'il avait reçu une secrète instruction du diable. Parmi ces vingt personnes, on en comptait plusieurs qui connaissaient mieux Jésus, et qui, ayant été touchées de ses discours, s'étaient rangées au nombre de ses amis secrets ; mais ils s'abstenaient de contredire les autres, afin de pouvoir plus tard lui être utiles, ainsi qu'à ses disciples, auxquels souvent, dans la suite, ils envoyèrent des avertissements. La suprême décision des vingt (ainsi qualifiait-on leur opinion) finit par se répandre à Jérusalem : c'était que Jésus devait avoir été instruit par le diable.

Jean fut informé, par ses disciples, du baptême qui avait été conféré à Galgala : c'était, à leurs yeux, une usurpation de ses propres droits. Mais il protesta de nouveau, avec une profonde humilité, qu'il céderait bientôt la place à son Seigneur, dont il n'était que le précurseur et auquel il avait seulement préparé la voie : ses disciples néanmoins ne le comprirent pas.

CHAPITRE XXII

Nouvel entretien du Sauveur avec Marie la Silencieuse.

Après avoir traversé Sukkot, Jésus se rendit à Béthanie. Lazare vint à sa rencontre, et l'accompagna jusqu'à sa maison, où plusieurs de ses amis de Jérusalem l'attendaient. C'était Nicodème, Joseph d'Arimathie, Obed fils de Véronique, Jean-Marc et Simon le Lépreux, pharisien de Béthanie. Jésus fit une instruction qui eut pour objet le baptême de Jean et celui du Messie. Ils s'entre-tint aussi avec les femmes, dans l'ancien appartement de Madeleine, d'où l'on apercevait le chemin de Jérusalem. Le Sauveur désira voir Marie la Silencieuse; Lazare la lui amena, et aussitôt il s'éloigna, ainsi que les autres femmes, qui se retirèrent dans le vestibule.

La conduite de Marie fut tout autre que la première fois qu'elle fut présentée au Sauveur : je la vis se prosterner à ses pieds et les lui baiser. Jésus se laissa faire, puis il la releva en lui donnant la main. Bientôt elle prit la parole, et les yeux levés vers le ciel, elle dit, d'une manière très simple et très naturelle, les choses les plus profondes et les plus merveilleuses. Elle parla de Dieu, de son Fils et de son royaume, comme une jeune fille de village parlerait du père de son seigneur et de l'héritage qu'il devrait lui laisser. Son discours était tout entier prophétique. Elle parla des dettes énormes que des serviteurs et des servantes infidèles avaient contractées par leur mauvaise administration ; elle dit que, maintenant, le Père avait envoyé son Fils pour rétablir l'ordre et tout acquitter ; mais elle ajouta qu'il devait être mal accueilli, mourir dans d'incommensurables souffrances, que ce ne serait qu'au prix

de son sang qu'il rachèterait son royaume et libérerait les serviteurs, afin qu'ils puissent redevenir les enfants de son Père. Elle disait tout cela, avec autant de clarté et de naturel que s'il se fût agi d'une chose qui se passât sous ses yeux : elle s'en réjouissait, puis elle s'attristait à la pensée qu'elle était une servante inutile et que le Fils du Père miséricordieux aurait une tâche si douloureuse à remplir. Elle gémissait aussi de l'aveuglement des serviteurs, qui ne voulaient pas comprendre ce qui se passait ; c'était cependant bien naturel et de toute nécessité. Elle parla ensuite de la résurrection : elle dit que le Fils irait aussi vers les serviteurs retenus dans la prison souterraine, pour les consoler et les délivrer après les avoir rachetés ; qu'enfin il retournerait auprès de son Père, et que tous ceux qui ne le reconnaîtraient pas pour leur Sauveur, et qui persisteraient dans leur dépravation, seraient jetés dans le feu, quand il reviendrait pour juger les hommes. Elle parla ensuite de la mort et de la résurrection de Lazare. « Il quitte la terre, dit-elle, et l'on pleure autour de lui, comme s'il ne devait jamais revenir : mais le Fils le rappelle, et il travaille à la vigne ». Puis elle parla de Madeleine, disant : « La jeune fille est dans l'affreux désert où étaient les enfants d'Israël, à la mauvaise place qui est si sombre et que le pied de l'homme n'a jamais foulée ; mais elle en sortira pour aller dans un autre désert, où elle réparera tout par la pénitence ».

Marie la Silencieuse parlait d'elle-même comme d'une captive. Son corps lui était une prison. Cette vie n'était pas la vie pour elle : aussi désirait-elle ardemment retourner dans sa véritable patrie. Tout lui semblait étroit sur la terre, et nul ne la comprenait. Elle se résignait cependant à rester en ce monde : elle voulait tout endurer avec patience, car assurément elle était indigne d'un meilleur sort.

Jésus lui parla avec amour, la consola et lui dit : « Tu retourneras dans la patrie après la Pâque, lorsque je

reviendrai ici. » Ensuite, elle se mit à genoux, et il lui donna sa bénédiction en lui imposant les mains.

C'était une bien sainte âme que Marie la Silencieuse, mais qui n'était ni connue, ni appréciée ; sa vie était tout absorbée dans ses visions touchant l'œuvre de la Rédemption, que personne ne prévoyait, mais qu'elle comprenait d'une manière toute naïve. Lorsque le Sauveur lui fit connaître l'époque où elle mourrait, il l'assura qu'alors elle sortirait de sa prison pour entrer dans sa demeure ; puis, prenant pitié d'elle, il fit une onction sur son corps, en vue de sa sépulture, pour remplacer l'embaumement dont elle devait être privée, étant tenue pour idiote. On voit par là que la dignité du corps est plus grande qu'il ne le paraît à beaucoup de gens.

CHAPITRE XXIII

Jésus au désert. — Il a des visions de sa passion.

Jésus avait dit à ses amis qu'il voulait se retirer dans la solitude, pour se préparer à accomplir sa pénible mission ; mais il ne leur parla point du jeûne qu'il avait dessein de s'imposer. Il avait quitté Béthanie accompagné de Lazare ; bientôt il le congédia et continua sa route seul et nu-pieds. Il s'avança vers le Jourdain par des chemins détournés. A une lieue de Jéricho, il gravit une montagne du haut de laquelle la vue était très étendue. Cette montagne, en partie couverte de buissons, en partie nue, sauvage et escarpée, porte aujourd'hui le nom de montagne de la Quarantaine. Elle a trois crêtes à son sommet, et renferme trois grottes placées l'une au-dessus de l'autre. Jésus entra dans la grotte supérieure, derrière laquelle s'ouvraient les sombres profondeurs d'un précipice : toute la montagne était sillonnée de crevasses pleines de péril et d'horreur

Elie aussi était resté longtemps caché en ce lieu, et même il avait agrandi l'une des grottes ; de là il se rendait au milieu du peuple pour prophétiser, sans que personne sût d'où il sortait. C'était au pied de cette montagne qu'était situé le camp des Israélites, lorsqu'ils firent le tour de Jéricho, au son des trompettes en portant l'Arche d'alliance.

Ces paroles de l'Ecriture : « Il fut conduit au désert par l'Esprit », veulent dire que le Saint-Esprit, qui était descendu sur lui, en tant que l'humanité de Jésus se soumit à l'action de Dieu sur elle, le poussa à s'enfoncer dans le désert pour s'y préparer, comme homme, sous le regard de son Père céleste, aux souffrances auxquelles il était destiné.

Je vis dans la grotte Jésus, à genoux et les bras étendus, prier son Père de le fortifier et de le consoler dans toutes les douleurs qui l'attendaient. Ses souffrances lui furent montrées d'avance, et il demanda la grâce nécessaire pour subir chacune d'elles. J'eus cette vision durant près de trois heures : elle renfermait tant de choses, qu'il me semblait qu'elle avait duré pour moi une année entière.

Je vis des représentations de toutes les peines, de toutes les souffrances de Jésus jusqu'à sa mort. Je l'entendis implorer son Père, et je vis qu'il recevait, pour chacune d'elles, la force, la consolation, et tout ce qui pouvait rendre ses douleurs méritoires. J'aperçus aussi une nuée blanche et lumineuse descendant sur lui. Elle était grande comme une église ; puis, après chacune de ses prières, je vis des figures incorporelles qui vinrent à lui ; elles prenaient la forme humaine quand elles l'avaient atteint : alors elles lui rendaient hommage, et chacune lui apportait une consolation et une promesse. Je ne saurais exprimer tout ce que je vis et comment je le vis. Jésus conquit pour nous, au désert, tout ce que nous pouvons obtenir de consolations, d'encouragements, de secours et de victoires dans les tentations ;

tout ce qui donne de la force et de la valeur à nos combats, à nos triomphes, à nos mortifications et à nos jeûnes ; il offrit là à Dieu le Père ses œuvres et ses douleurs futures, pour faire le mérite des prières, des sacrifices et des luttes spirituelles de tous ceux qui croiraient en lui. Je vis le riche trésor qu'il amassait ainsi pour l'Eglise, et qu'elle ouvre au temps du carême. Je remarquai que, pendant sa prière, Jésus avait une sueur de sang, et dans cette vision, j'en eus moi-même la tête et la poitrine tout inondées.

A l'aube du jour, le Sauveur descendit de la montagne et se dirigea vers le Jourdain, entre Galgala et le lieu où Jean donnait le baptême. Il traversa, sur une poutre, le fleuve, qui, dans cet endroit, était resserré et profond. Sur la rive orientale, il laissa à droite Béthabara, pour s'engager dans les montagnes par le désert. Puis il traversa une vallée où les enfants d'Israël avaient défait Sehon, roi des Amorrhéens. Dans cette bataille les Israélites étaient trois contre seize, mais il se fit un prodige en leur faveur. Un bruit effrayant fut entendu par les Amorrhéens et les frappa de stupeur.

Jésus arriva ensuite sur des montagnes tout à fait sauvages, où l'air était beaucoup plus âpre que sur le mont situé près de Jéricho. C'était le lieu où il devait accomplir son jeûne de quarante jours. Je l'y ai vu en prière et découvrant, dans toute leur étendue, les souffrances cruelles qui l'attendaient. Satan ne s'est pas encore approché du Sauveur, dont la divinité et la mission lui sont tout à fait cachées. Il n'a compris ces paroles : « C'est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances », que comme s'il se fût agi d'un homme, d'un prophète. Cependant les tourments intérieurs commencent à assaillir l'âme de Jésus. Sa première tentation est dans cette pensée : « Ce peuple est trop dépravé : dois-je souffrir tout cela pour lui, sans pouvoir accomplir entièrement mon œuvre ? » Mais sa charité et sa miséricorde infinies triomphèrent de ce premier assaut,

dont la cause fut l'aspect de ses incommensurables souffrances.

Pendant que Jésus, à genoux, priait sans relâche et parlait à son Père, je vis se présenter, aux regards de son âme, tous les péchés du monde entier, depuis la chute du premier homme jusqu'à la consommation des siècles. Tout cela s'appesantit sur lui, comme un immense amas de nuées d'orage : il vit tout ce qu'il aurait à souffrir pour ces crimes, ce qui serait gagné et ce qui serait perdu.

Je vis Satan alentour s'approcher furtivement de l'entrée de la grotte et y faire du bruit. Il avait pris les traits d'un des fils des trois veuves que Jésus aimait tout particulièrement. Il pensait que le Sauveur s'irriterait, en voyant qu'un de ses disciples l'avait suivi, malgré sa défense. C'était une supposition ridicule, absurde et digne de Satan. Jésus ne le regarda même point. Le tentateur scruta des yeux la grotte et fit mille mensonges au sujet de Jean-Baptiste, disant, entre autres choses, qu'il était très mécontent d'apprendre que Jésus avait fait baptiser en différents lieux, sans avoir aucune mission pour cela.

Un autre jour, je vis Jésus couché, la face contre terre ; je restai longtemps auprès de lui, contemplant ses pieds, qui étaient à découvert jusqu'aux chevilles : ils étaient rouges et blessés par les âpres sentiers du désert où il avait marché sans chaussure. Je le vis prier, tantôt à genoux, tantôt prosterné. Je pouvais tout voir, car il était entouré de lumière. Soudain il se fit un bruit dans le ciel ; une grande clarté pénétra dans la grotte, et avec elle une multitude d'anges portant différents objets. Je me sentis tellement saisie et oppressée par la crainte, qu'il me sembla, pour ainsi dire, pénétrer dans le rocher, qui cédait devant moi.

Je vis les anges se prosterner devant Jésus, lui rendre leurs hommages, et, après avoir obtenu de lui la permission de remplir leur mission, lui demander si c'était

toujours sa volonté de souffrir en tant qu'homme pour ses frères, comme au jour où, descendant du ciel, il s'était incarné dans le sein de la Vierge. Jésus ayant agréé de nouveau le calice d'amertume, les anges dressèrent, en sa présence, une grande croix dont ils avaient apporté séparément les diverses parties. Cette croix était faite de quatre morceaux, comme les pressoirs qui me sont montrés en vision. Je crois avoir vu environ vingt-cinq anges, dont cinq portaient la partie inférieure de la croix, trois le morceau supérieur, trois le bras gauche, trois le bras droit, trois l'appui de bois pour les pieds, trois une échelle ; d'autres enfin un panier avec des cordes et des outils, une lance, un roseau, des verges, des fouets, une couronne d'épines, des clous et aussi les vêtements de dérision qu'on devait substituer aux siens : en un mot tous les instruments de la passion.

La croix, qui était creuse et s'ouvrait, était pleine d'innombrables instruments de supplice. Au centre, à l'endroit où fut percé le cœur de Jésus, j'en vis qui représentaient toutes les tortures imaginables. La seule couleur de la croix causait une douloureuse émotion : elle était d'un rouge de sang. Chacune de ses parties offrait, en outre, à l'œil une teinte particulière, représentant la peine spéciale qui devait y être endurée ; et de toutes ensemble partaient des rayons qui venaient converger au cœur. Le Sauveur eut aussi sous les yeux la vue de tous les hommes qui devaient lui faire endurer le plus fréquemment des souffrances cachées, comme les pharisiens avec leur malice, le traître Judas, les Juifs cruellement insensibles à sa mort pleine de douleur et d'ignominie. Les anges faisaient passer tout cela, sous les yeux de Jésus, avec un respect et une solennité indicibles. Pendant cette représentation de sa passion, je vis Jésus pleurer avec les anges.

CHAPITRE XXIV

Diverses formes de la tentation. — Prières et jeûne de Jésus.

Le lendemain, le diable fit apparaître devant lui sept ou huit de ses disciples, qui, étant entrés l'un après l'autre dans la grotte, vinrent lui dire qu'Eustache leur avait fait connaître sa retraite, et qu'ils l'avaient cherché pleins d'inquiétude. Ils le conjurèrent de ne pas les laisser, de ne pas vouloir mourir de faim sur cette montagne. Ils ajoutaient que les bruits les plus étranges circulaient à son sujet, qu'il ne devait vraiment pas se laisser imputer tant de mauvaises choses. Au lieu de répondre, Jésus dit : « Retire-toi de moi, Satan, le temps n'est pas encore venu ». Alors le démon disparut.

Un autre jour, j'aperçus un vieillard, d'une faible complexion et d'un aspect vénérable, qui gravissait péniblement la pente escarpée de la montagne. Sa fatigue était telle que j'en avais pitié. Arrivé à la grotte, il tomba d'épuisement, sur le seuil, en poussant des gémissements. J'étais tentée de regretter que Jésus ne vînt pas à son secours ; mais il ne le regarda même pas.

Le vieillard, s'étant relevé lui-même, dit au Sauveur : « Je suis un Essénien du mont Carmel ; j'ai entendu parler de vous, et, quoique mourant, je me suis efforcé de vous chercher jusqu'ici ». Puis il le pria de vouloir bien le recevoir et s'entretenir avec lui des choses de Dieu, ajoutant que lui aussi savait ce que c'est que jeûner et prier, et que, quand deux personnes s'unissent dans la prière, l'édification est plus grande, etc. Jésus répondit de nouveau : « Arrière, Satan, le temps n'est pas encore venu. » Aussitôt je vis que c'était le démon, car, en s'éloignant et en s'évanouissant, il devint

sombre et sa figure exprima une rage indicible. Alors il me sembla risible qu'il se fût jeté par terre et qu'il eût été réduit à se relever tout seul.

Satan ne connaissait pas la divinité du Christ, qu'il regardait seulement comme un prophète. Il avait remarqué sa sainteté dès sa jeunesse, et aussi la sainteté de sa mère, qu'il n'avait jamais induite en aucune tentation : car il n'y avait en elle aucune faiblesse par où il pût la séduire. Quoiqu'elle fût la plus belle des vierges, on ne lui avait jamais vu de prétendants, si ce n'est à l'époque où Dieu manifesta sa volonté dans le Temple, au moyen de la branche fleurie, et où elle fut forcée de prendre un époux. Quant au Sauveur, le malin esprit était trompé, parce qu'il n'avait pas, à l'égard de ses disciples, la même sévérité que les pharisiens, touchant divers usages de peu d'importance ; et que certaines irrégularités de leur part causaient du scandale aux Juifs. C'est parce que Satan avait souvent remarqué Jésus plein d'ardeur, qu'il avait conçu l'espoir de l'irriter en faisant apparaître devant lui ses disciples, qui semblaient l'avoir suivi contrairement à sa volonté. Puis l'ayant vu plein de mansuétude, il avait cherché à l'émouvoir par l'aspect d'un vieillard pieux et défaillant, afin de trouver ainsi le moyen d'entrer en discussion avec lui.

Les jours suivants, je vis Jésus prosterné dans la grotte, la face contre terre. Il pria aussi agenouillé et debout, et je vis des anges entrer et sortir. J'aperçus, en effet, près de la grotte, une nuée lumineuse, dans laquelle je vis se dessiner comme des visages. Il en sortit des anges qui avaient la forme humaine. Ils allèrent à Jésus, le fortifièrent et le consolèrent.

Une autre fois, comme Jésus était dans la grotte, couché sur le côté, je vis entrer l'Essénien Eliud qui s'approcha de lui. C'était une nouvelle ruse du tentateur, qui avait dû apprendre que, tout récemment, la croix avait été offerte au Sauveur ; car il lui dit qu'il

avait su, par révélation, quelles terribles souffrances l'attendaient, et qu'il avait bien senti qu'elles seraient au-dessus de ses forces. Il ajouta qu'il n'était vraiment pas en état de jeûner quarante jours ; aussi, poussé par l'affection, il avait voulu le voir une dernière fois ; il venait même le prier de lui permettre de partager sa solitude, et de se charger d'une partie du vœu qu'il avait fait. Jésus, sans faire la moindre attention à tout cela, se releva, tendit les mains au ciel, et dit : « Mon Père, délivrez-moi de cette tentation ! » A l'instant Satan disparut, plein de rage.

Jésus se mit alors à genoux pour prier. Bientôt je vis venir à lui trois jeunes gens, qui l'avaient suivi lorsqu'il avait quitté Nazareth pour la première fois, et qui l'avaient ensuite abandonné. Ils s'approchèrent timidement du Sauveur, se prosternèrent à ses pieds, et implorèrent leur pardon, sans lequel ils ne pourraient obtenir, disaient-ils, un instant de repos. Ils le conjurèrent d'avoir pitié d'eux, de les admettre de nouveau auprès de lui, et de leur permettre même d'expier leur faute en partageant son jeûne. Ils promirent d'être désormais ses plus fidèles disciples. Ils se lamentaient ainsi, avec de grands cris. Jésus leva les mains au ciel, invoqua Dieu, et aussitôt ils disparurent.

Le lendemain, comme je regardais Jésus qui priait à genoux dans la grotte, je vis Satan, revêtu d'une robe resplendissante, arriver à travers les airs et planer près de l'endroit où le rocher était coupé à pic. De ce côté, il n'y a pas d'entrée dans la grotte, mais seulement quelques fissures. Jésus ne regarda pas Satan qui voulait faire l'ange. Celui-ci vola alors à l'entrée de la grotte et dit : Je suis envoyé par ton Père pour te consoler. Jésus ne le regarda pas. Alors il reparut à une des ouvertures de la grotte, du côté où elle est tout à fait inaccessible et dit à Jésus qu'il devait reconnaître en lui un ange, à la manière dont il planait au-dessus du rocher. Mais Jésus ne tourna pas les yeux de son côté. Alors Satan

entra en fureur, et fit semblant de vouloir le saisir avec ses griffes, à travers l'ouverture ; son aspect devint horrible et il disparut, sans que Jésus l'ait regardé !

Jésus continua ensuite à prier dans la grotte, tantôt couché, tantôt à genoux, tantôt debout. Durant presque toute cette nuit, j'ai prié aussi, agenouillée à côté de lui. Ce fut une affreuse nuit. Il faisait si mauvais et si froid sur cette montagne ! il y avait un orage si violent, accompagné d'une si grande pluie, mêlée d'une grêle si épouvantable ! Je vis, durant cette tempête, la dépravation du monde entier, et aussi ma propre perversité. Je vis le triste état de l'Eglise, et la corruption qui devait ravager le clergé lui-même. Je vis l'abondance de grâces et les moyens innombrables de salut dont Jésus nous a comblés, et je sentis tout ce qu'il avait déjà conquis pour nous, par son pénible jeûne dans le désert. J'étais brisée, foudroyée de douleur, et en même temps, j'éprouvais pour Jésus une compassion qui me déchirait l'âme. Au milieu de toutes ces douleurs, succombant à ma faiblesse, je ne pouvais m'empêcher de me faire de temps en temps cette question : « Pourquoi Jésus ne me dit-il rien ? Pourquoi ne me dit-il pas : Lève-toi ! » car je me croyais incapable d'endurer toutes ces souffrances. J'étais près de défaillir, lorsqu'il m'adressa ce seul mot : Patience ! et je me sentis soulagée. Je restai encore quelque temps à genoux, souffrant toujours de la froide et âpre température du désert.

Jésus a les pieds nus, il porte sa robe ordinaire, mais il n'a pas de ceinture ; la sienne est par terre, avec son manteau et deux poches comme en portent les Juifs. Quelquefois il s'appuie sur son manteau. Il se prive de toute nourriture, de toute boisson. Il souffre souvent de la faim, et alors les anges le réconfortent. Je vois descendre sur lui comme une nuée légère, et une sorte de rosée coule dans sa bouche.

Les quarante jours dans le désert, ainsi que les quarante années qu'y ont passé les Israélites, sont un nom-

bre mystique et qui fait allusion à quelque chose que j'ai oublié. Chaque jour Jésus accomplissait une nouvelle œuvre par sa prière ; chaque jour il conquérait pour nous de nouvelles grâces : sans ces œuvres, ces prières et ces victoires de Jésus, jamais nos victoires sur les tentations n'auraient pu être méritoires (1).

Un autre jour, j'aperçus Satan, sous les traits d'un ancien ermite du mont Sinaï, qui se dirigeait vers la grotte de Jésus. Il y montait avec beaucoup de peine, le corps à moitié nu et couvert seulement d'une peau de bête. Sa barbe vénérable cachait un air hypocrite et moqueur. Il dit à Jésus qu'un Essénien du mont Carmel lui avait parlé de son baptême, de sa sagesse, de ses miracles et du jeûne rigoureux qu'il accomplissait en ce moment. Il avait donc entrepris ce long voyage pour avoir le bonheur de le voir : il voulait s'entretenir avec lui, d'autant plus qu'ayant une longue expérience de la mortification, il pensait devoir l'engager à s'arrêter là, car il en avait fait assez. De plus, il s'offrait à accomplir une partie de ce qu'il s'était imposé. Il parla longtemps dans le même sens. Enfin Jésus regarda de côté et dit : « Retire-toi de moi, Satan ! » Alors je vis Satan se transformer en ténèbres, et, sous la forme d'un globe noirâtre, rouler à grand bruit jusqu'au pied de la montagne.

Je me demandai ensuite comment il avait pu ignorer si longtemps la divinité de Jésus-Christ, et je reçus là-dessus de beaux et admirables éclaircissements, que malheureusement j'ai oubliés. Je vis clairement qu'il était utile et nécessaire pour les hommes, que ni Satan ni eux n'en eussent connaissance : ils devaient apprendre à croire. Je me rappelle cependant que le Seigneur me dit : « L'homme ne savait pas que le serpent qui le séduisait était Satan ; c'est pourquoi Satan ne devait

(1) Les théologiens enseignent en effet que Jésus-Christ nous a mérité, par chacune de ses actions, la grâce spéciale pour l'imiter dans chacune des nôtres et la rendre méritoire à son tour.

pas savoir non plus que celui qui rachetait l'homme fût Dieu ». Je vis, en outre, que Satan ne connut la divinité du Christ qu'au moment où le Seigneur délivra les âmes des limbes.

J'aperçus ensuite des anges ; ils firent passer, sous les yeux du Sauveur, de nombreux tableaux représentant l'ingratitude, le doute, la moquerie, l'insulte, la trahison, le reniement des hommes ; enfin toutes les injures que ses ennemis et ses amis devaient lui faire endurer jusqu'à sa mort et même après. Ils lui montrèrent aussi tout ce qui, de ses efforts et de ses peines, devait être en pure perte. Puis, pour le consoler, ils lui firent voir tout ce qui était et serait gagné.

Le lendemain, Jésus était profondément triste et abattu, à la vue des pertes et de l'inutilité de ses efforts pour le salut de tant d'âmes. Il commençait à souffrir beaucoup de la faim, et encore plus de la soif. Je le vis parfois fortifié par les anges, mais jamais mangeant ni buvant. Il ne paraissait pas sensiblement amaigri, mais il était devenu très pâle. Il ne sortait jamais de la grotte.

Un jour je vis Satan venir à lui. Il avait pris les traits d'un ancien ermite, et il lui dit : « J'ai bien faim, je vous prie de me donner des fruits qui sont sur la montagne, devant la grotte, car je ne me permettrais pas d'en cueillir sans le consentement du maître (il faisait semblant de prendre Jésus pour le propriétaire) ; puis nous nous assiérons ensemble pour parler de choses édifiantes ». Il y avait, à quelque distance, sur le côté opposé de la grotte, des figues, une espèce de noix et des baies. Jésus lui répondit : « Retire-toi de moi ! toi qui es menteur depuis le commencement des siècles, et ne touche pas à ces fruits ». Alors j'aperçus l'ermite transformé en une petite figure noire ; il s'enfuit par-dessus la montagne, en exhalant une vapeur sombre et une odeur infecte.

En ce même jour je vis André : il était triste et in-

quiet de ce que Jésus demeurerait si longtemps au désert. Il était agité, et avait des doutes à combattre au sujet de son retour. Il alla s'en entretenir chez un frère ou demi-frère, qui fut ensuite disciple de Jésus, mais qu'il ne faut pas confondre avec Pierre (1).

Satan vint encore vers Jésus, sous la forme d'un voyageur. Il lui demanda s'il ne voulait pas manger de ces beaux raisins que l'on voyait dans le voisinage et qui désaltéraient si bien. Jésus ne répondit rien, et ne tourna même pas les yeux de son côté. Puis il le tenta de la même manière, en lui parlant d'une source. Le lendemain, il se présenta de nouveau au Sauveur ; il avait pris la forme d'un habile faiseur de tours ; il venait à lui, disait-il, comme à un sage, pour lui montrer que lui aussi savait faire quelque chose d'extraordinaire. Il le pria donc de regarder dans une machine suspendue à son bras et qui ressemblait à une boule, ou plutôt à une cage d'oiseau. Jésus ne lui accorda pas un seul regard, et pénétra plus avant dans la grotte. Satan disparut dès que le Sauveur lui eut tourné le dos. Je vis ce qu'il y avait à voir dans la boîte. Elle offrait aux yeux un paysage délicieux, qui représentait un jardin de plaisance, plein de beaux ombrages, de sources fraîches, d'arbres chargés de fruits et de raisins magnifiques. Tout cela semblait si rapproché, que l'on croyait le toucher, et il s'y faisait sans cesse des transformations de plus en plus séduisantes.

Par ce nouveau stratagème, le démon voulait interrompre le jeûne de Jésus, qu'il voyait chaque jour souffrir davantage de la faim et de la soif. Il ne savait plus à quel artifice recourir. Il connaissait les prédictions qui le concernaient, et il sentait que Jésus avait pouvoir

(1) Le jour où la sœur fit cette communication était celui de la fête de Saint André. C'est ce qui explique pourquoi sa vue intérieure se porte sur cet apôtre, qu'elle voit aussi dans un état de tentation. Nous devons tous partager plus ou moins les épreuves de Jésus.

sur lui, mais il ignorait qu'il fût le Messie, le Dieu-Homme que rien ne pouvait empêcher d'accomplir son œuvre. Il lui était impossible de le penser, parce qu'il le voyait jeûner, subir les tentations, avoir faim, endurer des souffrances, et agir en tout comme un homme ordinaire. Aveuglé à cet égard autant que les pharisiens, il le considérait cependant comme un saint homme, mais qu'il pouvait au moins tenter, et peut-être faire faillir.

CHAPITRE XXV

Les trois dernières tentations. — La consolation.

Jésus endurant toutes les tortures de la faim et de la soif, était agité et inquiet. Je le vis plusieurs fois devant la grotte. Vers le soir, j'aperçus Satan gravir la montagne, sous l'apparence d'un homme grand et vigoureux, portant deux pierres de la dimension de deux petits pains. Tout en montant, il ne cessa de les pétrir pour leur en donner la forme exacte ; lorsqu'il entra dans la grotte, sa figure exprimait une rage comprimée. Tenant une pierre dans chaque main, il dit à Jésus : « Tu as raison de ne pas manger de fruits, ils ne font qu'exciter l'appétit ; mais, si tu es le Fils bien-aimé de Dieu, sur qui l'Esprit est descendu au baptême, dis que ces pierres, auxquelles j'ai donné la forme de pain, deviennent des pains ». Jésus ne daigna pas même tourner les yeux sur Satan, et se contenta de prononcer ces mots : « L'homme ne vit pas seulement de pain ». Je n'ai entendu ou retenu que ces paroles, bien que, dans l'Evangile, il y en ait d'autres encore qui ne me reviennent point. Je vis alors Satan étendre ses griffes vers Jésus et faire éclater toute sa fureur. Puis il s'enfuit, et je ne pus m'empêcher de rire, en lui voyant sur les bras ses pierres, qu'il remportait.

Le lendemain, vers le soir, je vis Satan, sous la forme d'un ange puissant, voler vers Jésus à grand bruit. Il était revêtu d'une espèce d'armure, comme celle que porte saint Michel dans mes visions ; mais, à travers son éclat le plus grand, on peut toujours entrevoir quelque chose de sinistre et de haineux. Se vantant de son pouvoir, il dit à Jésus : « Je veux te montrer qui je suis, ce que je puis, et comment les anges me soutiennent de leurs mains. Voilà Jérusalem ! voilà le Temple ! Je te transporterai sur son faite le plus élevé. Montre là ce que tu peux faire. Voyons si les anges te porteront jusqu'en bas. »

Jésus ne lui ayant rien répondu, Satan le saisit par les épaules, et le transporta, à travers les airs, jusqu'à Jérusalem, en volant tout près de terre ; il le plaça sur le sommet d'une des quatre tours, qui s'élevaient aux quatre coins du parvis du Temple. Cette tour, située du côté occidental, vis-à-vis de la forteresse Antonia, sur un point où la montagne était très escarpée, se terminait, comme les trois autres, par une plate-forme sur laquelle on pouvait se promener. Au milieu de cette plate-forme, il y avait une élévation conique, surmontée d'une grosse boule où deux personnes pouvaient se tenir debout. De là on apercevait le Temple tout entier. Satan y déposa Jésus, qui gardait toujours le silence. Puis, volant jusqu'au bas de la tour, il lui dit : « Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas, car il est écrit : Il ordonnera à ses anges de te porter dans leurs mains, de peur que ton pied ne se heurte contre quelque pierre. » Mais Jésus lui répondit : « Il est écrit aussi : Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu. » Sur quoi, Satan étant retourné près de lui plein de rage, Jésus lui dit : « Use du pouvoir qui t'a été donné. »

Alors Satan, saisi d'une nouvelle fureur, le prit par les épaules et s'envola avec lui vers Jéricho, en traversant le désert. Cette fois, il me parut voler plus lentement ; je le vis tantôt planer au haut des cieux, tan-

tôt raser la terre, vacillant, comme enivré d'une violente haine qu'il eût voulu assouvir, ce qui n'était pas en sa puissance. Il porta Jésus, à sept lieues de Jérusalem, sur la montagne où il avait commencé son jeûne.

Il le déposa au sommet de la montagne, sur un roc inaccessible et incliné sur l'abîme. Il faisait nuit ; mais au moment où Satan montra du doigt l'horizon, tout fut illuminé, et l'on voyait, de tous côtés, les plus riantes contrées du globe. Le démon dit alors à Jésus : « Je sais que tu es un grand docteur, que tu veux t'entourer de disciples et répandre ta doctrine. Vois tous ces magnifiques pays, ces puissantes nations, et vois ce qu'est la petite Judée en comparaison ; c'est là qu'il faut aller. Je te donnerai toutes ces choses si, te prosternant, tu m'adores. » Ce terme d'adoration signifiait seulement une posture suppliante, que les Juifs d'alors et les pharisiens eux-mêmes avaient coutume de prendre, en présence de grands personnages dont ils voulaient obtenir quelque chose.

Tandis que le doigt de Satan indiquait les divers points de l'horizon, on voyait apparaître de grands royaumes baignés par des mers, puis leurs cités, puis leurs rois qui se montraient dans toute leur gloire, entourés de cortèges et d'armées. On apercevait tout cela, aussi distinctement que si l'on y eût été ; bien plus, on se serait cru réellement dans tous ces lieux : chaque pays, chaque peuple se présentait avec sa pompe, sa magnificence, ses mœurs et ses usages particuliers.

Satan indiqua à Jésus les avantages de chaque peuple, et vanta particulièrement une contrée où l'on voyait de grands et beaux hommes. Je crois que c'était la Perse : il l'engagea à s'y rendre de préférence pour enseigner, disant que la Palestine était un pays sans aucune importance.

Jésus répondit enfin : « Retire-toi, Satan, car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu ne serviras que lui seul. » Alors je vis Satan, sous une forme

d'une laideur inimaginable, se précipiter dans l'abîme, et disparaître comme si la terre l'eût englouti.

Aussitôt des anges s'approchèrent de Jésus et s'inclinèrent devant lui ; ils le soutinrent de leurs mains, je ne sais de quelle manière. Puis, planant doucement avec lui sur le rocher, ils le déposèrent dans la grotte où il avait fait son jeûne. Ces anges, qui étaient au nombre de douze, étaient suivis d'une multitude d'anges inférieurs : je ne sais plus bien s'il y en avait soixante-douze, mais j'incline à le penser : car toute cette vision me rappela le souvenir des apôtres et des disciples (1). Les anges alors célébrèrent dans la grotte, la victoire de Jésus, par des actions de grâce et par une fête solennelle. Je vis les anges l'orner de pampres, et suspendre une couronne triomphale de feuillage au-dessus de la tête du Sauveur. Cela se fit avec une solennité, une promptitude et un ordre merveilleux : tout était lumineux et symbolique ; tout répondait d'une manière frappante à sa destination et à l'intention qui l'avait inspiré.

Les anges apportèrent aussi une table toute servie d'aliments mystérieux et célestes, laquelle, petite d'abord, se développa et grandit avec rapidité. Les mets et les vases étaient les mêmes que ceux que je remarque toujours sur les tables célestes : je vis Jésus et les anges se les assimiler ; mais ils ne les mangeaient pas matériellement : les essences seules des aliments passaient dans les convives, qui en étaient réconfortés. C'est quelque chose d'ineffable.

A l'un des côtés de la table on voyait, environné de petites coupes, un grand calice, semblable à celui qui servit à l'institution de la sainte Cène ; mais plus grand, plus immatériel et tout resplendissant. On y apercevait aussi une assiette, avec de petites tranches de pain

(1) La hiérarchie du sacerdoce est en effet, avec ses divers degrés subordonnés les uns aux autres, l'image de la hiérarchie céleste. Voyez saint Denis l'Aréopagite, de la *Hiérarchie céleste*.

rondes et très minces. Jésus versa du vin du calice dans les coupes, y trempa des morceaux de pain, et les distribua aux anges, qui aussitôt les emportèrent. Dans ce moment le tableau disparut, et Jésus quittant la grotte descendit vers le Jourdain.

Les anges avaient pris des formes différentes, pour servir Jésus. Ceux qui, en dernier lieu, s'éloignèrent, en emportant le pain et le vin, étaient en habits sacerdotaux. Je vis alors que les amis présents et futurs du Sauveur reçurent des consolations merveilleuses et d'ordres divers. A Cana, Jésus se présenta à la sainte Vierge et la réconforta. Lazare et Marthe furent excités à un nouvel amour pour le Sauveur. Un ange apporta, de la table du Seigneur, l'aliment céleste à Marie la Silencieuse, qui le reçut avec la simplicité d'un enfant. Elle avait vu toutes les douleurs et toutes les tentations de Jésus ; sa vie se passait à les contempler et à y compatir, et elle n'éprouva aucune surprise de ce qui lui arrivait. Madeleine revint tout d'un coup à résipiscence. Elle se paraît pour assister à une fête, lorsque soudain elle fut prise d'un vif repentir de sa conduite et d'un ardent désir du salut. Aussitôt, bravant les railleries de son entourage, elle jeta toutes ses parures par terre ; Nathanaël fut vivement ému du souvenir de ce qu'il avait entendu dire de Jésus, mais cette impression ne fut que passagère. Pierre, André et tous les autres futurs apôtres furent aussi touchés, fortifiés et remplis d'ardeur (1).

(1) C'est ainsi que la consolation suit la tentation dans les desseins de Dieu. La consolation est portée par les anges ministres de sa grâce, et nous vient directement des mérites de Jésus, qui a fait de ses propres peines la source de tous nos biens spirituels.

CHAPITRE XXVI

Notre-Seigneur sur les bords du Jourdain. — Il établit un bassin pour le baptême.

Pendant le jeûne de Jésus, Marie demeurait dans sa maison, près de Capharnaüm. Il arrivait alors ce qui arriverait aujourd'hui, car la faiblesse humaine n'a point changé : la sainte Vierge était souvent visitée par d'indiscrètes voisines qui, sous prétexte de la consoler, blâmaient Jésus, disant qu'il s'en allait on ne savait où, et la délaissait ; c'était pourtant, ajoutaient-elles, son devoir de prendre une profession pour subvenir aux besoins de sa mère, etc. Du reste, on parlait beaucoup de Jésus dans toute la contrée ; les merveilles qui avaient signalé son baptême, le témoignage de Jean, les récits de ses disciples, tout se réunissait pour fixer sur lui l'attention générale.

La sainte Vierge était concentrée dans son recueillement ; extérieurement séparée de Jésus, elle lui restait intérieurement unie, et souffrait tout avec lui.

Vers la fin des quarante jours, Marie se trouvait à Cana, en Galilée, chez les parents de la fiancée de Cana. C'étaient des gens très distingués et très riches ; ils possédaient une belle maison au centre de la ville, qui était bien bâtie et très agréable. Le mariage devait se faire dans cette maison. Ils en avaient une autre qu'ils devaient donner toute meublée à leur fils. En attendant, ils y avaient logé la sainte Vierge. Le fiancé était à peu près de l'âge de Jésus ; c'était un fils du premier lit de l'une des trois veuves de Nazareth. Chez sa mère, il dirigeait la maison et, après le mariage, il devait assister son beau-père dans ses affaires. Ces bonnes gens interrogent la sainte Vierge sur les moyens de bien

élever leurs enfants, et lui confiaient tous leurs secrets. La fiancée s'entretient aussi avec elle ; c'est une belle jeune fille, et je la vois parfois se rencontrer avec son fiancé, mais toujours voilée et en présence d'autres personnes.

Jean, pendant ce temps, continuait toujours à baptiser. Hérode lui envoyait des messagers pour obtenir qu'il vînt le voir, ou du moins qu'il lui donnât quelques renseignements sur Jésus ; Jean s'y refusait toujours, et se bornait à répéter ce qu'il avait déjà dit du Sauveur. Je remarquai que le Précurseur enseignait constamment que, par le baptême du Sauveur et la descente du Saint-Esprit sur lui, l'eau avait été sanctifiée. Je sus aussi que la présence du Saint-Esprit avait donné plus de sainteté au baptême, et qu'à l'instant même, l'eau avait été purifiée et dégagée de beaucoup de mauvais éléments (1). C'était pour cela que Satan, entouré d'affreuses bêtes, avait plané dans un nuage au-dessus du Jourdain, lors de la descente du Saint-Esprit. C'était comme un exorcisme de l'eau. Jésus voulut être baptisé, afin de sanctifier l'eau ; car pour lui il n'avait pas besoin du baptême. A cette fin le bassin qui servit au Sauveur fut mis en communication avec le Jourdain et avec la fontaine baptismale, qui servait à tous. Dans le même but, Jésus et ses disciples prenaient toujours de cette eau, pour l'emporter partout et la mêler à celle du baptême.

Jésus descendit de nouveau la rive du Jourdain, jusqu'au lieu où Jean baptisait. Alors le Précurseur, qui y enseignait, le montrant du doigt, s'écria, comme la première fois : « Voici l'Agneau de Dieu, voici Celui qui ôte le péché du monde. » Jésus revint ensuite du bord du fleuve vers Béthabara.

André et Saturnin, qui se tenaient près de Jean,

(1) Au lieu du baptême cérémonial, qui n'était qu'une excitation extérieure à la pénitence, le baptême de Jésus-Christ venait d'inaugurer, pour tous les chrétiens, le sacrement de la régénération.

s'empressèrent de le suivre. Or Jésus, s'étant retourné et les voyant qui le suivaient, leur dit : « Que cherchez-vous ? » André, heureux de l'avoir retrouvé, répondit : « Où demeurez-vous ? » Il leur dit : « Venez et voyez ». Puis il les conduisit à une hôtellerie, située en avant de Béthabara. Ils restèrent avec Jésus ce jour-là, et il prit un repas avec eux. Jésus leur dit qu'il allait commencer son ministère, et qu'il voulait maintenant choisir les disciples qui devaient le suivre. André lui parla de plusieurs personnes à lui connues qu'il croyait dignes de cette vocation ; il nomma, entre autres, Pierre, Philippe et Nathanaël. Jésus dit aussi que quelques-uns d'entre eux devaient baptiser là, dans le Jourdain, mais qu'il n'y avait, dans les environs, de place convenable que celle où Jean baptisait, et que pourtant il ne fallait pas déplacer celui-ci. Jésus confirma ensuite tout ce que Jean avait dit de lui-même et du Messie, et ajouta que la mission du Précurseur allait bientôt finir. Le Sauveur parla aussi de la préparation à son ministère public, faite dans le désert, et de la nécessité de se disposer à toute action importante. Il se montra affectueux et confiant envers ses disciples, qui de leur côté étaient humbles et respectueux.

Jésus ordonna à quelques-uns d'entre eux, de se rendre, après le sabbat, à une lieue au-dessus de Béthabara, et d'y rétablir un bassin baptismal dont Jean, venant d'Aïnon, s'était servi, avant d'aller baptiser sur la rive occidentale du Jourdain. Je vis peu après le Sauveur accompagné d'André, de Saturnin et d'une foule nombreuse, au nombre de laquelle se trouvaient plusieurs disciples de Jean, se rendre à cette fontaine.

Dès qu'il y fut arrivé, il versa, dans le bassin baptismal, un peu de l'eau de celui où lui-même avait été baptisé dans l'île, et qu'André avait apportée dans une outre ; puis il bénit l'eau. André et Saturnin alors se mirent à baptiser. L'immersion n'était pas complète, et les néophytes descendaient seulement dans l'eau près

du bord. On leur imposait les mains sur les épaules ; puis le baptisant versait, de sa main, trois fois de l'eau sur leur tête, au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. Tous les baptisés étaient singulièrement émus, et beaucoup de personnes accouraient, surtout de la Pérée, pour recevoir le baptême.

Jésus enseigna debout, sur un petit tertre de gazon qui se trouvait près de la fontaine ; il parla de la pénitence, du baptême et du Saint-Esprit. Il dit : « Mon Père a envoyé le Saint-Esprit, lors de mon baptême, et il a dit : « C'est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis « mes complaisances. » Il adresse les mêmes paroles à tout homme qui aime son Père céleste, et qui a la contrition de ses fautes ; il envoie son Saint-Esprit sur tous ceux qui reçoivent le baptême au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; ils sont tous ses enfants, et en tous il met ses complaisances : car il est le père de ceux qui reçoivent son baptême, et qui renaissent de l'eau et de l'Esprit-Saint. » Je m'étonne toujours que les récits de l'Evangile soient si abrégés.

Jésus n'avait pas encore choisi André pour disciple ; il était venu de lui-même s'offrir au Sauveur. Il était plus hardi, plus empressé que Pierre, qui était porté à se dire : « Je n'en suis pas digne, cela est au-dessus de mes forces. » Sur quoi il retournait à ses travaux. Saturnin et les deux neveux de Joseph d'Arimathie, Aram et Thémimi, avaient aussi suivi Jésus spontanément, comme André.

Plusieurs autres disciples de Jean seraient venus à Jésus, s'ils n'avaient été détournés de leur dessein par quelques-uns de leurs compagnons, qui étaient jaloux du Sauveur. Ceux-ci se plaignaient à Jean, disant que Jésus avait tort de baptiser, et qu'il n'avait pas de mission pour cela. Jean avait grand'peine à éclairer leurs esprits étroits. Il leur rappela qu'il avait toujours dit qu'il ne faisait que préparer la voie du Seigneur, et qu'il se retirerait dès que sa mission serait accomplie.

Mais ils lui étaient trop attachés pour que ces idées pussent leur entrer dans l'esprit.

De là, après avoir passé par Béthabara et Dibon, Jésus vint à Eléalé, où il entra dans la synagogue et enseigna en paraboles : il était question de branches d'arbre agitées par le vent, qui laissent tomber leurs fleurs sans porter de fruits. Il voulait par là reprocher à ses auditeurs que, trop souvent, après avoir reçu le baptême de Jean, ils ne s'amendaient point, mais laissaient emporter, par tous les vents, les fleurs de la pénitence, sans qu'elles parvinssent à porter des fruits. Il choisit de préférence cette comparaison, parce que la plupart d'entre eux vivaient du produit de leurs vergers. Jusqu'alors Jésus n'avait pas encore trouvé de contradicteurs. Les habitants de Dibon et des alentours l'aimaient, et disaient qu'ils n'avaient jamais entendu personne parler comme lui ; les vieillards le comparaient aux prophètes, dont leurs ancêtres leur avaient fait connaître l'enseignement.

Vers le soir, je vis Jésus gravir la pente douce d'une montagne, et arriver au sommet jusqu'à Silo, ville dévastée, et aux portes de laquelle on voyait de grandes tours à demi-ruinées. La synagogue se trouvait tout au faite de la montagne ; elle dominait la ville, et, dans le lointain, on apercevait la mer de Galilée, puis une multitude de montagnes, entre autres celles de Jérusalem. Les habitants de Silo étaient orgueilleux, pleins d'assurance et de présomption.

Jésus, suivi d'une douzaine de personnes, vint dans une maison habitée par des pharisiens et des scribes. J'en vis environ une vingtaine autour de lui. Ils feignaient de ne pas le connaître, et lui lançaient des épi-grammes. « Comment se fait-il, disaient-ils, qu'il y ait maintenant deux baptêmes, celui de Jean et celui de Jésus, le fils du charpentier de Galilée ? Lequel des deux est le bon ? On dit aussi que plusieurs femmes suivent la mère de ce Jésus ; entre autre telle veuve

avec ses deux enfants (j'ai oublié le nom), et qu'elle parcourt le pays avec elles pour gagner des partisans à son fils. Qu'avons-nous besoin de telles nouveautés ? n'avons-nous pas la promesse et la loi ? » Ils ne disaient pas tout cela brusquement et ouvertement au Sauveur ; mais ils prenaient avec Jésus un air d'urbanité railleuse, qui me rappelait tout à fait la malveillance astucieuse et voilée de douceur hypocrite que j'ai souvent trouvée le long de mon Chemin de Croix, de la part de gens instruits, venus pour m'épier comme une personne suspecte.

Jésus répondit à leurs sarcasmes qu'il était celui dont ils parlaient. Et, faisant mention de la voix qui avait été entendue à son baptême, il dit que c'était la voix de son Père, qui était aussi le Père de quiconque se repentait de ses péchés et renaissait par le baptême.

Sur une éminence, à la place où l'arche d'alliance avait jadis été déposée, on voyait s'élever, sous un toit soutenu par une arcade, une colonne pareille à celle de Galgala. Au-dessous subsistait encore le caveau qui avait été creusé dans le roc pour abriter l'arche d'alliance. Un peu plus loin on apercevait l'ancienne place où l'on égorgeait les victimes, et la fosse couverte qui recevait les immondices des animaux immolés.

Les pharisiens et les scribes ne voulaient pas laisser Jésus et ses disciples s'avancer jusqu'à la place où s'était trouvée l'arche d'alliance, parce que c'était un lieu très saint ; il y alla cependant. Il leur dit d'un ton de reproche, que leurs pères avaient, par leurs iniquités, perdu l'arche d'alliance, et qu'eux suivaient leurs exemples près de cette place vide ; qu'ils avaient violé la loi autrefois, et qu'eux la violaient maintenant à leur tour ; il ajouta que, de même que l'arche d'alliance leur avait été enlevée, de même aussi, et bientôt, l'accomplissement de la promesse se retirerait d'eux. Aussitôt ils voulurent discuter avec lui au sujet de l'interprétation de la loi. Jésus les plaça deux à deux, les inter-

rogea comme des enfants, et leur proposa diverses difficultés auxquelles ils ne purent rien répondre.

Ils en furent aussi irrités que confus, se poussèrent les uns les autres en murmurant, puis se retirèrent peu à peu. Jésus les conduisit alors à la fosse destinée aux débris du sacrifice et, l'ayant fait découvrir, il leur dit : « En ce lieu où était le sanctuaire qui a été retiré à vos pères à cause de leurs iniquités, vous ressemblez, vous, à cette fosse pleine à l'intérieur de pourriture et d'immondices impropres au sacrifice, mais dont l'extérieur est soigneusement recouvert. » Il ajouta qu'il ne reviendrait pas les visiter ; sur quoi tous le quittèrent pleins de rage.

Jésus enseigna dans la synagogue, et traita particulièrement du respect dû à la vieillesse et de la piété filiale. Il s'exprima sur ce sujet avec sévérité, parce que, depuis longtemps, les habitants de Silo avaient la détestable coutume de mépriser leurs vieux parents, de les négliger et de les abandonner.

CHAPITRE XXVII

Jésus appelle à lui Pierre, Philippe et Nathanaël.

Cependant André, Saturnin et les neveux de Joseph étaient partis de Silo pour la Galilée. André vint à Bethesda, dans sa famille. Il annonça à Pierre qu'il avait retrouvé le Messie, auquel il se proposait de le conduire, dès sa prochaine arrivée en Galilée. Tous ceux-là se rendirent ensuite à Arbela, appelée aussi Betharbél, auprès de Nathanaël Kased, qui y était établi ; puis ils se rendirent ensemble à Gennabris pour y célébrer la fête de la Dédicace du Temple. Ils s'entretenaient beaucoup de Jésus, et, comme ils avaient en grande estime

Nathanaël, ils désiraient savoir son opinion sur lui. Mais Nathanaël ne paraissait pas attacher grande importance à ces événements.

Bientôt, André, Pierre et Jean s'en allèrent à la rencontre du Seigneur, auprès d'une petite ville située à six lieues de Tibériade. Pierre était venu avec Jean pêcher dans les environs, et André leur avait persuadé de se rendre auprès de Jésus. André amena Pierre au Seigneur : Jésus lui dit, entre autres choses : « Tu es Simon, fils de Jonas ; tu seras, à l'avenir, appelé Céphas. » Il ne s'entretint pas longuement avec lui. A Jean, qui lui était connu déjà depuis longtemps, il dit qu'ils ne tarderaient pas à se revoir. Pierre et Jean partirent ensuite pour Gennabris, tandis qu'André demeura auprès de Jésus, qui se rendit avec lui à peu de distance de Tarichée, dans une maison appartenant à la pêche et voisine du lac de Tibériade : je crois qu'on y vendait ou salait des poissons ; André y avait retenu un logement. Le jour suivant, le Sauveur, avec quelques disciples, alla dans les montagnes du voisinage ; il s'y retira à l'écart et pria. Il passa deux jours près de Tarichée. Son but, en s'y arrêtant, était de laisser à ses apôtres et à ses disciples le temps de se communiquer les bruits qui avaient circulé, en particulier les récits d'André et de Saturnin, et de s'entendre entre eux à ce sujet.

Je m'aperçus que, quand le Sauveur parcourait les environs, André restait au logis et écrivait des lettres, avec un roseau, sur des bandes d'écorce, et les envoyait à Philippe, à son demi-frère Jonatham, à Pierre et aux autres disciples qui se trouvaient à Gennabris. Il leur faisait aussi savoir que Jésus serait à Capharnaüm le jour du sabbat, et il les engageait à l'y rejoindre.

Jésus ne serait peut-être allé que plus tard à Capharnaüm, si l'on n'eût fait savoir à André qu'un messenger venu de Cadès pour implorer l'assistance du Sauveur, l'y attendait depuis plusieurs jours. Jésus partit donc ce jour-là même avec André, Saturnin, et quelques

autres disciples de Jean, de la maison de pêcheurs voisine de Tarichée, pour se rendre à Capharnaüm.

Capharnaüm n'est point placée tout à fait au bord du lac, mais sur le flanc méridional de la montagne qui s'étend et forme une vallée au couchant, du côté de l'embouchure du Jourdain. C'est un peu au-dessus de l'entrée du fleuve dans le lac, qu'est placée Bethsaïde,

Le Sauveur et les siens cheminaient par groupes séparés. Ils s'engagèrent au levant de Magdalum, dans le chemin qui suit le bord du lac, et laissant Bethsaïde sur la droite, ils arrivèrent, par la vallée, devant Capharnaüm. André rencontra Philippe et son demi-frère Jonathan, qui n'abordèrent pas encore Jésus, mais restèrent avec André, en avant ou en arrière. J'entendis ce dernier leur raconter avec beaucoup d'animation tout ce qu'il savait du Sauveur : il leur dit que c'était vraiment le Messie ; que, s'ils voulaient s'attacher à lui, ils n'avaient pas besoin de lui en faire la demande ; car, s'ils le désiraient du fond du cœur, il les admettrait d'un seul mot ou même d'un simple geste.

Arrivé à Capharnaüm, Jésus logea avec André, Saturnin, Lazare et quelques disciples, dans une maison qu'y possédait Nathanaël, le fiancé. Cependant les futurs disciples venus de Gennabris se tenaient encore à l'écart ; ils hésitaient entre l'autorité qu'avait à leurs yeux l'opinion de Nathanaël Kased, et les merveilles qu'André et les autres disciples leur avaient racontées de Jésus. De plus, la timidité les retenait ; et d'ailleurs André leur avait dit qu'il n'était pas nécessaire pour eux d'aller s'offrir au Sauveur, qu'il leur suffirait d'écouter son enseignement, qui assurément les déciderait bientôt à le suivre. Les fils de Cléophas, qu'on nommait les frères de Jésus, se rendirent auprès de lui.

Je vis le messager qui avait attendu Jésus deux jours à Capharnaüm, venir le trouver. Il se prosterna à ses pieds, disant qu'il était le serviteur d'un homme de Kadès, et que son maître l'avait envoyé pour le supplier

de venir guérir son petit garçon, lépreux et possédé d'un démon muet. Ce serviteur fidèle dépeignit avec grande émotion l'affliction de son maître. Jésus lui répondit qu'il ne pouvait l'accompagner à Kadès, mais qu'à cause de l'innocence de l'enfant, il voulait néanmoins lui venir en aide.

Il dit au serviteur que le père devait se coucher sur l'enfant les bras étendus, et faire une certaine prière, après quoi la lèpre disparaîtrait. Ensuite le serviteur lui-même devait s'étendre à son tour sur l'enfant, et lui souffler dans la bouche. Alors une vapeur bleuâtre sortirait de lui, et il recouvrerait la parole. J'ai vu le père et le serviteur guérir l'enfant selon l'ordre de Jésus. Cette prescription reposait sur certaines raisons mystérieuses dont je ne me souviens plus bien. Je crois que cet enfant était le fils du serviteur et de la femme du maître, auquel la chose était restée cachée. En conséquence, maître et serviteur devaient prendre chacun sa part de la dette contractée par sa naissance.

Le jour du sabbat, j'entendis Jésus enseigner à la synagogue dans laquelle se pressaient de nombreux auditeurs : tous les amis et les parents de Jésus s'y trouvaient. Son enseignement, nouveau pour la plupart de ceux qui l'écoutaient, fit une impression profonde. Il parla de l'approche du royaume de Dieu, de la lampe qu'on ne doit pas mettre sous le boisseau, du semeur, de la foi semblable au grain de sénevé. Il exposa ces paraboles sous une forme toute différente de celle qui nous est connue. Il ne s'en servait que comme des exemples ou des comparaisons pour expliquer sa doctrine. J'ai entendu, dans ses prédications, bien d'autres paraboles que celles qu'on trouve dans l'Evangile ; mais cette fois c'étaient exactement les mêmes ; il les redisait souvent, quoique avec des commentaires toujours variés.

Après le sabbat, Jésus se retira, avec ses disciples, dans une petite vallée solitaire. Les fils de Marie de

Ciéophas et ceux de Zébédée l'accompagnaient ; mais Philippe, qui était humble et timide, restait en arrière et n'osait pas le suivre. Alors Jésus, qui marchait en avant, tourna la tête vers lui et lui dit : « Suis-moi ! » Aussitôt Philippe, tout joyeux, se réunit aux autres, qui étaient environ au nombre de douze.

Jésus enseigna dans ce lieu ; il parla de l'appel qu'il adressait à ceux qui devaient le suivre et de ce qu'ils avaient à faire. André, ravi de la profonde impression que l'enseignement du Sauveur avait produite le jour du sabbat, et désireux que tous fussent convaincus, comme il l'était lui-même, que Jésus était le Messie, avait le cœur si plein, qu'il saisissait toutes les occasions d'attester de nouveau ses miracles et les merveilles arrivées à son baptême.

Jésus prit le Ciel à témoin qu'ils verraient de plus grandes choses encore, et s'entretint, avec son Père, de sa divine mission. Puis il leur dit qu'ils devaient se tenir prêts à tout quitter, lorsqu'il les appellerait ; mais qu'il prendrait soin d'eux tous et ne les laisserait manquer de rien. Il ajouta qu'il leur permettait de continuer à exercer leurs professions, car il lui restait quelque autre chose à accomplir jusqu'à la Pâque prochaine ; mais qu'à son appel, il faudrait accourir sans hésitation, sans inquiétude. Il leur dit ces choses, parce qu'ils lui avaient ouvertement demandé comment ils devaient en user à l'égard de leurs parents. Ainsi, par exemple, Pierre objecta qu'il ne pouvait pas abandonner immédiatement son vieux beau-père (oncle de Philippe). Jésus résolut toutes leurs difficultés, en déclarant de nouveau qu'il ne ferait rien avant les fêtes de Pâques ; que, dès ce moment, ils avaient à renoncer à leurs professions, en en détachant leurs cœurs ; mais qu'ils pouvaient les continuer extérieurement, jusqu'à ce qu'il vînt les appeler ; en attendant, ils devaient mettre ordre à leurs affaires, et se tenir en état de les transmettre à d'autres. Il se rendit ensuite à l'habitation de

sa mère, qui était située entre Capharnaüm et Bethsaïde, et où ses plus proches parents le suivirent.

Après cela Jésus partit de très grand matin pour Cana. Ses parents et ses disciples l'accompagnaient. Marie et les autres femmes prirent, à travers les montagnes, un chemin plus direct et plus court. Les femmes préféraient ces étroits sentiers, parce qu'elles y rencontraient moins de monde. Du reste, elles n'avaient pas besoin d'un chemin bien large : car elles marchaient d'ordinaire à la suite les unes des autres, avec un guide à leur tête et un autre qui les suivait.

Jésus, avec ses compagnons, passa par Gennabris : ce chemin, qui était plus large, convenait mieux à sa manière de voyager : car il s'arrêtait souvent pour montrer et expliquer quelque chose.

Gennabris était une belle ville, très commerçante, qui possédait une synagogue et une école de rhétorique. Nathanaël exerçait ses fonctions dans la maison qu'il habitait, dans une sorte de faubourg. Mais il ne vint pas à la ville, quoique les disciples, ses amis, l'y engageassent. Jésus enseigna dans la synagogue, et accepta un léger repas chez un riche pharisien avec quelques hommes de sa suite ; les autres avaient pris les devants. Avant de partir, Jésus chargea Philippe d'aller trouver Nathanaël et de le lui amener sur le chemin de Cana.

Jésus fut traité avec beaucoup de respect à Gennabris ; les habitants le prièrent de rester plus longtemps auprès d'eux et de prendre pitié de leurs malades, alléguant qu'il était à quelques égards leur compatriote : mais il avait hâte d'arriver à Cana.

Cependant Philippe entra chez Nathanaël, qui était au travail, entouré de plusieurs scribes, dans la salle haute de sa maison ; et il lui dit, avec l'accent d'une vive joie : « Nous avons trouvé celui de qui Moïse a écrit dans la loi, celui qu'ont annoncé les prophètes, Jésus, fils de Joseph de Nazareth. »

Nathanaël, tenace dans ses opinions, mais plein de droiture et de sincérité, répondit à Philippe : « Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ? » Car la réputation des gens de cette ville lui était connue ; leurs écoles se faisaient remarquer par un grand esprit de contradiction ; on n'y connaissait guère la vraie sagesse. Un homme élevé là, se disait Nathanaël, pouvait bien plaire à ses amis, gens simples et bienveillants ; mais quant à lui, il serait plus difficile de le contenter ; car il avait des prétentions au savoir. Philippe le pressa de venir et de voir lui-même qui était Jésus ; il allait, dit-il, passer près de là, sur la route de Cana. Nathanaël suivit Philippe ; ils prirent un petit sentier, et aboutirent précisément à un endroit où Jésus, accompagné de quelques disciples, venait de s'arrêter. Philippe, depuis que Jésus l'avait appelé, était aussi à l'aise avec lui qu'il avait été timide auparavant. En l'abordant avec Nathanaël, il prononça tout haut ces mots : « Maître, j'amène celui qui demandait s'il peut venir quelque chose de bon de Nazareth. » Jésus dit à ses disciples, d'un ton d'amitié et de tendresse : « Voici un vrai Israélite, en qui il n'y a point d'artifice. » Nathanaël répondit : « D'où me connaissez-vous ? » Il voulait dire par là : Comment pouvez-vous savoir que je suis sincère et sans artifice, puisque nous ne nous sommes jamais parlé ? Jésus lui répondit : « Avant que Philippe t'appelât, je t'ai vu lorsque tu étais sous le figuier. » En disant ces mots, Jésus fixa les yeux sur lui, d'une manière si touchante et si significative, qu'il réveilla, tout à coup, dans Nathanaël, le souvenir que Jésus était cet homme, dont le regard sérieux et profond avait exercé sur lui une salutaire influence, lorsque, étant sous un figuier dans le jardin des bains de Béthulie, il luttait contre la tentation dans laquelle l'avait induit la vue de belles femmes jouant au bord de la prairie. Il n'avait oublié ni ce regard, ni la victoire qu'il lui avait due ; il n'en était peut-être pas de même

de la figure de Jésus ; mais, l'eût-il immédiatement reconnu, ce que nous ne savons pas, il n'aurait pu croire qu'il eût voulu alors produire sur lui un tel effet en le regardant. Maintenant que le Sauveur faisait une allusion directe à cette circonstance, et jetait sur lui un œil scrutateur, il fut tout bouleversé et saisi d'une vive émotion ; il comprit qu'il avait lu dans son âme et avait été pour lui un ange gardien ; car Nathanaël avait le cœur si pur que la moindre mauvaise pensée le faisait cruellement souffrir. La connaissance que le Seigneur avait eue de ses pensées, lui suffit pour reconnaître en lui son sauveur ; et son cœur sincère, prompt et reconnaissant le poussa à le confesser immédiatement devant tous les disciples. Il dit donc, en toute humilité : « Maître, vous êtes le Fils de Dieu, vous êtes le Roi d'Israël. » Alors Jésus lui répondit : « Tu crois déjà, parce que je t'ai dit que je t'avais aperçu sous le figuier ; en vérité tu verras de plus grandes choses. » Et il ajouta : « En vérité, en vérité, vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu montant et descendant sur le Fils de l'homme. » Les autres disciples ne comprirent pas clairement le sens des paroles de Jésus au sujet du figuier ; aussi ils ne s'expliquaient pas pourquoi Nathanaël avait si subitement changé de sentiment. La chose resta ignorée de tous, car c'était un secret de conscience ; cependant Nathanaël la confia à Jean aux noces de Cana. Il demanda ensuite à Jésus s'il devait sur-le-champ tout quitter pour le suivre, disant qu'il avait un frère à qui il pouvait confier ses affaires. Jésus lui répéta ce qu'il avait expliqué aux autres disciples, la veille au soir, et l'invita à l'accompagner aux noces de Cana.

Nathanaël retourna chez lui pour faire ses préparatifs de départ. Il arriva à Cana le lendemain matin. Marie, les parents de la fiancée, le fiancé et d'autres personnes se portèrent sur le chemin de Cana à la rencontre de Jésus, et le reçurent tous avec un grand respect.

CHAPITRE XXVIII

Noces de Cana.

Jésus logea, avec ses disciples les plus intimes, et spécialement ceux qui devinrent plus tard ses apôtres dans une maison séparée, où Marie avait aussi demeuré lors de son dernier séjour à Cana. Cette maison appartenait à la tante du fiancé, fille de Sobé, sœur de sainte Anne. C'était une des trois veuves dont nous avons parlé plusieurs fois. Ce fut elle qui tint aux noces la place de la mère du fiancé.

Le jour suivant, tous les parents de Jésus et tous les autres conviés arrivèrent. Jésus avait amené à lui seul vingt-cinq de ses disciples. Il considérait ce mariage comme une affaire qui le touchait personnellement, et il avait même pris à sa charge les frais d'une partie de la fête. Voilà pourquoi Marie s'était rendue si tôt à Cana, afin d'aider à faire les préparatifs. Jésus avait voulu, en particulier, fournir tout le vin nécessaire aux noces ; et c'est pour cela que Marie lui dit avec tant de sollicitude que le vin faisait défaut.

Bien que Jésus, dans la fête donnée aux enfants par sainte Anne, à son retour du temple, eût prédit au fiancé, après avoir prononcé quelques paroles mystérieuses sur le pain et le vin, qu'un jour il assisterait à ses noces, cet événement d'une profonde et symbolique signification avait cependant aussi ses causes extérieures et naturelles. Il en était de même de la part que Jésus prit à la fête. Marie l'avait plusieurs fois fait prier de venir à ces noces ; car on se permettait de le blâmer parmi ses parents et connaissances ; sa mère, disait-on, était une veuve délaissée ; il courait de côté

et d'autre, sans se soucier d'elle ni des siens. Ce fut la raison pour laquelle il voulut venir avec ses amis et ses parents faire honneur à ce mariage. Pour le même motif, il avait aussi mandé Marthe et Lazare, afin de seconder Marie dans ses arrangements. En sa qualité d'ami de Jésus, Lazare subvenait à la part des dépenses que Jésus avait prises à sa charge, ce que personne ne savait, sinon Marie ; car le Seigneur avait une grande confiance en Lazare ; il acceptait volontiers ses offrandes, et, de son côté, Lazare était heureux de tout donner au Sauveur. Jésus s'était chargé du second service, où devaient figurer des pâtisseries, des fruits, des oiseaux et des herbes de toute sorte. Je vis Véronique apporter de Jérusalem, et offrir, au nom de Jésus, une corbeille garnie de fleurs magnifiques et de desserts habilement disposés.

Le père de la fiancée, qui s'appelait Israël, était riche, et dirigeait une grande entreprise de transports ; il possédait, le long de la grande route, des magasins, des auberges et des étables pour les voyageurs, et avait un grand nombre d'employés.

Durant ces jours, Jésus s'entretint souvent à part avec ses futurs apôtres, qui demeuraient, comme nous l'avons dit, dans la même maison que lui. Les autres disciples n'assistaient pas à ces entretiens. Souvent Jésus se promenait avec tous les conviés, et il leur faisait alors des instructions sur d'autres sujets. En outre, les futurs apôtres communiquaient, à ceux qui étaient absents, les enseignements qu'ils avaient reçus de lui en particulier. Ces promenades des conviés permettaient de faire plus tranquillement les apprêts de la fête. Néanmoins les disciples et Jésus lui-même s'occupaient souvent dans la maison à disposer telle ou telle chose.

Jésus voulait se manifester en cette occasion à tous ses parents et amis, et en même temps fournir à ceux qu'il avait élus le moyen de faire connaissance entre

eux ; et la liberté de rapports qui règne dans une fête devait naturellement favoriser ce dessein.

Cana était une ville agréable et propre, située sur le côté occidental d'une colline ; elle ne comptait guère de gens riches qu'Israël et deux autres personnes ; le reste des habitants paraissaient devoir leur subsistance au travail que ceux-ci leur procuraient. Cana avait une synagogue et trois prêtres ; non loin de cette synagogue, se trouvait la maison destinée aux fêtes publiques et aux noces. Entre cette maison et la synagogue, on avait disposé des arcades de feuillages, ornées de guirlandes et de fruits. Le vestibule de la maison dans laquelle devait avoir lieu la fête était jonché de verdure. Le foyer de la salle du festin était paré, comme un autel, avec des vases, des fleurs et de la vaisselle de table. La salle se prolongeait environ d'un tiers derrière ce foyer, et c'est cette partie qu'occupèrent les femmes pendant le repas. Les poutres de la maison, faisant saillie sous le plafond, étaient aussi ornées de guirlandes.

Jésus était comme le roi de la fête et présidait à tous les divertissements, qu'il relevait par le charme de ses instructions. Il engageait les convives à se récréer durant ces jours, selon la coutume, mais aussi, tout en se divertissant, à tirer de tout des leçons de sagesse. Ce fut lui-même qui régla l'ordonnance de la fête ; ainsi il annonça que l'on sortirait deux fois par jour pour se récréer en plein air.

Je vis ensuite les conviés ; les hommes étaient séparés des femmes ; tous causaient agréablement et se livraient à divers jeux, sous les ombrages d'un jardin arrosé par un joli ruisseau. Je remarquai les hommes couchés par terre en cercle, et au milieu d'eux, j'aperçus des fruits de diverses espèces qu'ils se jetaient les uns aux autres, ou faisaient rouler suivant certaines règles, de manière à les faire tomber dans de petites fosses qui se trouvaient au milieu d'eux, ce que quelques-uns devaient

chercher à empêcher. Jésus lui-même daigna prendre part à ce divertissement ; il le fit avec une douce gravité, et y mêla souvent, en souriant, quelque réflexion instructive, admirée des uns et recueillie par d'autres avec une émotion silencieuse. Ceux qui ne le comprenaient pas (c'était le petit nombre), en demandaient l'explication aux plus savants. Jésus avait disposé les parties de jeu et déterminé lui-même les gains. Il distribua les prix, et accompagna tout ce qu'il fit de remarques pleines de charme et souvent même admirables.

Les jeunes gens couraient et sautaient par-dessus des festons de verdure pour gagner des fruits. On voyait à part les femmes, assises ensemble et jouant aussi avec des fruits ; la fiancée était toujours placée entre Marie et la tante du fiancé.

Le soir du premier janvier, qui est le quatrième jour du mois de Thébet, tous étant réunis dans la synagogue, Jésus fit un discours sur les divertissements permis, sur leur signification, sur la mesure avec laquelle il faut les prendre, sur le sérieux et la sagesse qui doivent les accompagner ; puis il parla du mariage, de l'époux et de l'épouse, de la continence et du mariage spirituel. L'instruction finie, les fiancés vinrent à lui en particulier, et il leur donna des enseignements tout spéciaux.

Les noces s'ouvrirent ensuite par un repas et par des danses. La danse s'exécutait aux sons d'une musique exécutée par des enfants qui, par intervalles, chantaient en chœur. Tous tenaient à la main des mouchoirs avec lesquels hommes et jeunes filles se réunissaient lorsqu'ils dansaient en rang ou en cercle ; à cela près, ils ne se touchaient jamais. Le fiancé et la fiancée dansèrent d'abord seuls, puis tous dansèrent ensemble. Les jeunes filles, le visage à demi voilé, portaient des vêtements longs par derrière, et légèrement relevés par devant avec des cordons. On ne trépiçait et ne sautillait pas

comme dans nos danses d'aujourd'hui ; c'étaient plutôt des marches en divers sens, accompagnées de mouvements des bras, de la tête et du corps, selon le rythme de la musique. Cela me fit penser aux gesticulations que font dans leurs prières les Juifs de la secte pharisienne ; mais tout y était gracieux et décent. Aucun des futurs apôtres ne prit part aux danses ; cependant Nathanaël, Obed, Jonathan et d'autres disciples s'y mêlèrent. Les jeunes filles seules dansaient : tout se faisait en ordre admirable, et respirait une joie paisible.

Les épousailles eurent lieu le lendemain vers neuf heures du matin. Les demoiselles d'honneur revêtirent la fiancée d'un habillement qui ressemblait à celui de la Mère de Dieu lors de son mariage ; la couronne était aussi pareille, quoique plus riche. Dès qu'elle fut parée, on la présenta à la sainte Vierge et aux autres femmes.

Le fiancé et la fiancée furent conduits de la synagogue à la maison de fête, et de là ramenés à la synagogue. On remarquait, dans le cortège, six petits garçons et six petites filles portant des couronnes de fleurs ; à leur suite, venaient six jeunes filles et six jeunes garçons avec des flûtes et d'autres instruments. La fiancée était, en outre, escortée de douze demoiselles d'honneur, et le fiancé d'autant de jeunes hommes, parmi lesquels se trouvaient Obed, fils de Véronique, les cousins de Joseph d'Arimathie, Nathanaël et quelques disciples de Jean ; on n'y voyait aucun des futurs apôtres.

C'est devant la synagogue que les prêtres célébrèrent le mariage. Les époux échangèrent des anneaux, dont Marie avait fait présent au fiancé et que Jésus avait bénits chez sa mère. Alors eut lieu une cérémonie que je n'avais pas remarquée lors des épousailles de Joseph et de Marie : le prêtre piqua le fiancé et la fiancée au doigt de la main gauche, où l'anneau devait être mis ; il se servit pour cela d'un instrument pointu ; puis il fit tomber deux gouttes du sang du fiancé et une goutte de celui de la fiancée dans une coupe de vin qu'ils vidèrent.

ensemble. Après les épousailles, on distribua aux pauvres du linge, des vêtements et différents autres objets. De retour dans la maison de fête, Jésus fit lui-même la réception aux fiancés.

Avant le repas de noce, tout le monde se réunit dans le jardin : les femmes et les jeunes filles étaient assises sur des tapis, sous un berceau de verdure, et jouaient à un jeu où l'on gagnait des fruits.

Dans un cabinet de verdure, Jésus avait disposé pour les hommes un jeu très curieux. Au milieu du cabinet se trouvait une table ronde, autour de laquelle étaient placées autant de portions de fleurs, de plantes et de fruits qu'il y avait de joueurs. Jésus avait préparé d'avance ces choses, qui toutes avaient une signification particulière et profonde. Sur la table était posé un disque rond et mobile avec une entaille, et lorsqu'on le faisait tourner, l'entaille en s'arrêtant attribuait une des portions comme lot à celui qui avait fait tourner le disque. Au centre de la table, se trouvait un cep de vigne chargé de raisins et s'élevant au-dessus d'une gerbe d'épis de blé qui l'entourait ; et plus on continuait à faire tourner le disque, plus la gerbe d'épis et le cep de vigne s'élevaient. Ni les futurs apôtres ni Lazare ne prirent part à ce jeu. La raison en était que ceux qui avaient la mission d'enseigner les autres, ou qui se distinguaient par leur science, ne devaient pas jouer eux-mêmes, mais seulement observer les incidents du jeu, les relever par des applications instructives, et ajouter ainsi l'utile à l'agréable. Jésus avait mis en ce jeu quelque chose de merveilleux et qui était plus que du hasard, car le lot qui échut à chacun avait un rapport significatif avec ses qualités, ses défauts et ses vertus ; et Jésus sut tirer de chaque lot et de chaque plante un ingénieux commentaire. Chaque lot fut une parabole toute spéciale pour celui qui le gagnait, et je sentis qu'avec le lot on recevait quelque don intérieur. Chacun des conviés fut vivement touché et réveillé par les pa-

roles de Jésus, et peut-être aussi parce que la manducation de ces fruits bénits opérait réellement en eux un effet conforme à leur signification : cependant le commentaire de Jésus sur chaque lot ne fut point compris par ceux à qui il n'était pas échu ; ils n'y virent que des paroles encourageantes et profondes. Mais tous en particulier sentirent le regard du Seigneur pénétrer au fond de leur intérieur. Ce fut comme le mot de Jésus à Nathanaël, qui, en lui rappelant qu'il l'avait déjà vu sous le figuier, excita en lui une vive émotion, et qui resta incompris de tous ceux qui l'entendirent.

Lorsque Nathanaël reçut son lot, je me rappelle encore que Jésus lui dit : « Vois-tu maintenant combien j'avais raison de dire que tu es un véritable Israélite, sans artifice ! » Certaines pénitences à faire se rattachaient aussi à chaque lot. La plante échue à Nathanaël était un bouquet de patience.

Le lot gagné par le fiancé produisit un effet merveilleux. Il se composait de fruits d'une singulière espèce, et toujours réunis par deux sur une même tige, avec des sexes différents, comme dans le chanvre. Ces fruits étaient rougeâtres à l'extérieur, et au-dedans d'un blanc rayé de rouge ; j'en ai aperçu de pareils dans le paradis terrestre.

Grand fut l'étonnement de tous lorsque le fiancé gagna ce fruit. Jésus alors parla du mariage, et de la chasteté, qui porte des fruits au centuple. Dans toutes ses paroles, le Sauveur évita de heurter les idées des Juifs sur le mariage. Cependant Jacques le Mineur et quelques autres Esséniens, parmi les disciples, le comprirent mieux que les autres.

Je vis que les assistants s'étonnèrent plus à propos de ce lot qu'à propos des autres, et que Jésus leur dit que ces lots et ces fruits pouvaient opérer des prodiges encore plus grands que leur signification ne paraissait merveilleuse. Lorsque le fiancé retira le lot qui était pour lui et sa fiancée, il arriva quelque chose de tout à fait

étrange que j'hésite même à redire. Je le vis s'émouvoir et pâlir ; aussitôt quelque chose qui ressemblait à une ombre ou à une sombre figure humaine sortit de lui, en remontant de ses pieds à sa tête, et s'évanouit ; je vis, en même temps en lui une clarté, une pureté et comme une transparence qui n'y étaient pas auparavant. Il me sembla que personne autre que moi ne vit rien, car tous restèrent calmes, sans témoigner aucune surprise. En même temps, je vis aussi la fiancée ; elle était assise loin de là, jouant avec les femmes ; elle perdit tout à coup connaissance. Il se détacha d'elle une ombre ou figure sombre, hideuse et répugnante, qui sembla monter en elle ou devant elle, des pieds vers la tête, puis sortir de ses lèvres et se dissiper devant sa bouche. On aurait dit que tout ce qu'il y avait de vain et de superflu dans sa parure avait aussi disparu. La sainte Vierge coopéra secrètement à chasser cette horrible figure.

L'effet merveilleux de ce fruit se manifesta lorsque le fiancé en eut envoyé une part à sa fiancée et que tous deux en eurent mangé. De même, les autres disciples, lorsqu'ils mangèrent des fruits de leurs lots, sentirent leurs passions dominantes leur livrer d'abord un combat plus grand, puis se retirer aussi d'eux, ou du moins leur laisser plus de force pour lutter contre elles.

Les fruits et les plantes renferment tous un certain mystère surnaturel qui, depuis que l'homme en tombant a entraîné la nature dans sa chute, est devenu pour lui un secret dont il n'a conservé qu'une faible notion, dans la signification, la forme, le goût et la vertu de ces créatures inanimées. Tout est devenu obscur par l'affaiblissement de notre entendement et par l'abus que nous faisons des choses.

Le fruit que les fiancés mangèrent avait rapport à la chasteté, et l'ombre qui sortit d'eux était la convoitise impure de la chair. J'ignore si cette figure que j'aperçus aurait été vue de même par toute autre personne, dans un état de vision semblable au mien ; je ne puis pas dire

d'avantage si un esprit de volupté sortit réellement de la fiancée, ou si ce fut seulement une image, pour me donner une idée de ce qui s'opérait dans son intérieur.

CHAPITRE XXIX

Festin principal des noces. — L'eau changée en vin.

Aux divertissements du jardin succéda le festin nuptial. La salle de fête était divisée en trois parties, par deux cloisons assez basses pour permettre aux convives de se voir ; et, au milieu de chacune de ses divisions, une table longue et étroite était dressée. Jésus était couché au bout de la table du milieu, autour de laquelle on voyait aussi Israël, père de la fiancée, les cousins de celle-ci, ceux de Jésus et en outre Lazare. Les autres conviés étaient aux tables latérales. Dans la partie de la salle qui s'étendait derrière le foyer étaient assises les femmes, qui de là pouvaient entendre tous les discours de Jésus. Le fiancé servait lui-même à table, aidé du maître d'hôtel et de quelques domestiques. La fiancée, assistée par des servantes, faisait de même pour les femmes. Lorsqu'on apporta les plats, on déposa devant Jésus un agneau rôti qui avait les pieds attachés en forme de croix. Le fiancé présenta alors à Jésus une boîte qui renfermait les couteaux à découper, et le Seigneur saisit cette occasion pour lui dire, en particulier, qu'il devait se rappeler la fête d'enfants donnée à Pâques dans leur douzième année, et la parabole qu'il lui avait racontée sur un mariage, ainsi que la promesse qu'il lui avait faite d'assister à ses noces : car maintenant cette prédiction s'accomplissait. Le fiancé, qui avait complètement oublié cet incident, devint alors tout pensif.

Jésus, pendant ce repas, comme pendant toute la durée des noces, enseigna avec une douce sérénité. Il expliqua le sens spirituel de chacun des incidents du banquet. Il parla des amusements et de la gaîté qui préside aux fêtes. Il dit que l'arc ne devait pas rester toujours bandé, que le champ avait besoin d'être rafraîchi par la pluie ; il raconta des paraboles relatives au même objet. Il découpa ensuite l'agneau, et développa à son sujet des enseignements merveilleux : il dit entre autres choses que l'agneau était mis à part du troupeau, non pour vivre à son gré et perpétuer sa race, mais pour être livré à la mort ; après quoi on le purifiait par le feu, qui consumait ce qu'il y avait en lui de grossier, et l'on coupait ses membres en morceaux ; qu'ainsi ceux qui voulaient suivre l'Agneau devaient se séparer de leurs plus proches parents selon la chair. Et tout en faisant circuler autour de la table les morceaux découpés, et pendant qu'on en mangeait, il ajouta que l'Agneau se rait pareillement séparé des siens et mis en morceaux, afin de devenir pour eux tous un aliment et un lien communs (1) ; que quiconque suivrait l'Agneau devrait de même renoncer à son pâturage, mourir à ses passions, se séparer des membres de sa famille, afin de devenir une nourriture et un aliment spirituel par l'Agneau et dans son Père céleste, etc.

Jésus fit aussi passer autour de la table un plat d'un brun foncé, avec un rebord jaune. Je le vis plusieurs fois prendre de petits bouquets d'herbes et en expliquer la signification. Marie et Marthe avaient pourvu à tout ce qui regardait le second service, et Jésus avait dit à sa mère qu'il se chargeait du vin. Quand ce second service, composé d'oiseaux, de poissons, de confitures au miel, de fruits, et de pâtisseries que Séraphia (Véronique) avait apportées, eut été déposé sur une table la-

(1) La cène du jeudi saint a en effet consommé cette union des âmes que Jésus-Christ commence aujourd'hui, en s'attachant, dans ce festin symbolique, ses premiers disciples, prémices de son Eglise.

térale, Jésus s'y rendit pour présider à la distribution. Les mets furent servis, mais le vin faisait défaut. Cette partie du repas était spécialement confiée aux soins de la sainte Vierge (1). Dès qu'elle s'aperçut que le vin manquait, elle alla droit à Jésus, qui s'était remis à enseigner, et lui rappela avec quelque inquiétude qu'il s'était chargé de le fournir. Jésus, qui venait de parler de son Père céleste, lui dit : « Femme, qu'importe à moi et à vous ? Mon heure n'est pas encore venue. » Il n'y avait là rien de dur pour la sainte Vierge (2). Il lui dit : « Femme », et non pas « ma mère », parce qu'il allait, en qualité de Messie, comme Fils de Dieu, accomplir une œuvre mystérieuse devant ses disciples et tous ses parents : il était là dans sa force divine.

Jésus lui dit : « Femme », parce qu'il était le rejeton de la femme qui devait écraser la tête du serpent : il voulait montrer par là qu'il était plus que le fils de Marie, de cette femme qui leur était connue. Il lui donna le nom de « femme », parce qu'il voulait mettre en œuvre sa puissance divine pour créer ou transsubstantier ; de même qu'il ne dérogeait nullement à sa divinité, en se nommant lui-même le Fils de l'homme quand il parlait de sa Passion future. Toujours, lorsque Jésus agit comme Verbe incarné, toute chose, par ce fait seul qu'il la nomme solennellement, est investie d'une dignité, d'une fonction ; car il constate par là que la chose est véritablement ce qu'il la nomme. Marie est « la femme » qui a enfanté Celui auquel elle a recours comme au

(1) Ce second service fait allusion au festin de la loi de grâce, qui succède à celui de la loi ancienne. Voilà pourquoi Jésus et Marie, la distributrice des grâces, en sont spécialement chargés.

(2) Les paroles *Quid mihi et tibi est, mulier?* « Qu'y a-t-il là pour vous et pour moi ? » trouvent, dans ce récit, une explication toute naturelle, et qui exclut le reproche de dureté que l'incrédulité a osé leur faire. Elles ne veulent pas dire : « Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? » mais elles se rapportent tout naturellement à l'incident en question, et signifient ainsi : « Qu'est-ce que *cela* pour vous et pour moi ? Qu'y a-t-il d'inquiétant pour vous et pour moi ? C'est l'affaire de mon Père céleste. »

Créateur, afin d'obtenir du vin pour ses créatures, aux yeux desquelles il va révéler sa suprême dignité. Jésus a résolu de montrer ici qu'il est le Fils de Dieu, et non le fils de Marie. Lorsqu'il expira sur la croix, au pied de laquelle elle pleurait, il lui dit aussi : « Femme, voilà votre fils ! » lui désignant ainsi Jean. Jésus lui avait dit qu'il fournirait le vin, et Marie, agissant ici symboliquement comme médiatrice des fidèles, lui annonce que le vin manque. Mais le vin qu'il voulait donner n'était pas seulement un vin matériel : il se rapportait au mystère de ce vin que plus tard il changea en son sang. Il lui dit donc : « Mon heure n'est pas encore venue » : premièrement, de donner le vin promis ; en second lieu, de changer l'eau en vin ; en troisième lieu, de changer le vin en mon sang. Marie, ayant prié son fils, n'eut plus d'inquiétude pour les hôtes des fiancés ; c'est pourquoi elle dit à ceux qui servaient : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le ».

Il advint ce qui arriverait si la fiancée de Jésus, l'Eglise, lui adressait cette prière : « Seigneur, vos enfants n'ont pas de vin », et si alors Jésus lui répondait : « Eglise (non pas « ma fiancée »), ne t'inquiète pas, rassure-toi, mon heure n'est pas encore venue » ; et si ensuite l'Eglise disait aux prêtres : « Observez tous ses ordres et commandements, car il vous viendra en aide, etc. » (1).

Marie dit donc aux serviteurs d'attendre et d'accomplir tous les ordres de Jésus. Bientôt il leur commanda de lui apporter les urnes vides : il y avait là trois urnes pour l'eau et trois pour le vin ; les serviteurs firent voir qu'elles étaient vides en les renversant au-dessus d'un bassin. Jésus leur commanda de les emplir d'eau. Ils les portèrent à la fontaine, placée dans la cave et composée

(1) Ce paragraphe et le précédent sont un résumé des explications données par la sœur, plutôt qu'une reproduction littérale de ses expressions, que le pèlerin lui-même n'a pas pu recueillir textuellement.

d'un réservoir de pierre avec une pompe. Ces urnes étaient des vases en pierre, non moins grands que lourds, tels que deux hommes à peine pouvaient les porter par les deux anses.

L'avertissement de Marie fut donné à voix basse ; la réponse de Jésus à haute voix, ainsi que l'ordre de puiser l'eau. Dès que les urnes pleines d'eau eurent été posées toutes les six devant le buffet, Jésus s'y rendit et les bénit ; puis, étant revenu à sa place, il dit : « Puisez maintenant et portez-en au maître d'hôtel. Sitôt que le maître d'hôtel eut goûté l'eau changée en vin, il appela le fiancé et lui dit : « Tout homme sert d'abord le bon vin et, après qu'on a beaucoup bu, il donne celui qui vaut moins ; mais toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à cette heure ». Il ignorait que Jésus s'était chargé de pourvoir au vin ; cela n'était su que de la sainte Famille et de celle des fiancés. Grand fut l'étonnement du fiancé et du père de la fiancée lorsqu'ils en burent, car les serviteurs certifiaient que c'était bien de l'eau qu'ils avaient puisée. Ils en remplirent les vases et les coupes qui étaient sur les tables, et tous en burent. Ce miracle ne provoqua pas d'exclamations bruyantes ; les convives se tenaient dans un respectueux silence, et Jésus se mit à enseigner sur ce fait. Entre autres choses, il dit que le monde offrait d'abord du vin fort, puis profitait de l'ivresse des convives pour leur servir un triste breuvage ; mais qu'il en était autrement dans le royaume que lui avait confié son Père céleste : là, l'eau pure se changeait en un vin exquis, tout comme la tiédeur devait se transformer en ferveur et en zèle puissant. Il rappela aussi la fête qu'il avait célébrée, dans sa douzième année, au retour du Temple, avec plusieurs de ceux qui étaient là présents, et ce qu'il avait dit alors en parabole d'une noce qui verrait l'eau de la tiédeur se changer en vin de l'enthousiasme : ce qui se réalisait à ce moment. Il ajouta qu'ils seraient témoins de plus grandes merveilles encore ; qu'il célébrerait la Pâque

plusieurs fois, et qu'à la dernière le vin serait changé en sang et le pain en chair ; qu'il demeurerait avec eux pour les consoler et les fortifier jusqu'à la fin ; et qu'après cela il subirait devant eux des choses telles, qu'il leur serait impossible de les concevoir dès maintenant, s'il les leur disait.

Il exprimait tout cela en paraboles, et ses auditeurs l'écoutaient avec étonnement et crainte. Tous étaient comme transformés par ce vin ; car, indépendamment de l'effet du miracle, le vin lui-même avait opéré en eux un profond changement : tous les disciples, tous ses parents, tous les convives étaient désormais convaincus de sa puissance, de sa dignité et de sa mission ; tous croyaient en lui ; cette foi s'était instantanément communiquée à tous ; et ceux qui avaient goûté de ce vin étaient devenus meilleurs, plus unis et plus fervents. Il était là, pour la première fois, au milieu de son Eglise : et ce fut le premier miracle qu'il fit en elle et pour elle, afin de la fonder dans la foi en lui. C'est pour cela que son histoire nous dit que ce fut là son premier prodige, de même que la Cène, qui eut lieu lorsque ses disciples croyaient déjà, est décrite comme le dernier (1).

A la fin du repas, le fiancé vint encore trouver Jésus en particulier : il lui déclara avec l'accent de l'humilité qu'il se sentait mort à toute convoitise de la chair, et qu'il voulait vivre en continence avec sa femme, si elle y consentait. La fiancée vint aussi à Jésus et lui fit la

(1) Ce miracle, placé au commencement de la vie publique de Jésus, présente un caractère profondément symbolique. Jésus allait en effet épouser la nature humaine, et se l'unir par le lien vivant de sa grâce toute-puissante et divinement féconde. Cette transformation de l'humanité allait s'opérer, comme celle des disciples aux noces de Cana, et par l'enseignement du Sauveur et par ses sacrements. Les six urnes bénites par Jésus font une allusion évidente à l'Eucharistie, d'où la grâce et la bénédiction découlent sur les six autres sacrements, comme l'ont remarqué les Pères de l'Eglise. Jésus est l'époux de l'humanité régénérée en lui, et le mystère de la rédemption n'est qu'un grand festin de noces, où l'eau de notre misérable nature est changée au vin mystique du saint amour.

même ouverture. Alors Jésus les fit venir tous deux ensemble et leur parla du mariage, de la pureté, qui est si agréable à Dieu, et qui produit au centuple des fruits spirituels. Il mentionna beaucoup de prophètes et de saints personnages qui avaient gardé la continence, et immolé leur chair au Père céleste. Il dit qu'ils avaient eu pour enfants spirituels une foule d'hommes égarés, ramenés par eux au bien, et qu'ainsi ils avaient laissé après eux une postérité nombreuse et sainte.

Les époux firent vœu de continence pour trois ans, se promettant de vivre comme frère et sœur. Puis ils se mirent à genoux devant Jésus, qui les bénit.

Pendant toute la fête, le père de la fiancée traita Lazare avec tous les égards dus à un homme d'un rang élevé, et il le servit même personnellement. Lazare avait des manières pleines de distinction ; il était bienveillant, mais réservé, calme et sérieux ; il parlait très peu, et Jésus fixait toute son attention.

Le soir du quatrième jour des noces, on alla, en grand cortège, installer le jeune couple dans sa maison. Un candélabre avec des flambeaux allumés, dont chacun présentait la forme d'une lettre, était porté au milieu des rangs ; en avant marchaient des enfants, tenant entre eux des bandes d'étoffes sur lesquelles reposaient deux couronnes de fleurs, l'une ouverte, l'autre fermée ; ils les défirent devant la maison nuptiale et semèrent les fleurs tout autour. Jésus entra pour bénir les époux. Les prêtres étaient présents. Depuis le miracle de l'eau changée en vin, ils se montraient très humbles et laissaient le Sauveur tout diriger.

CHAPITRE XXX

Prédications et miracles de Jésus dans la Galilée.

Le sabbat étant fini, Jésus se rendit, dès l'aube du jour, à Capharnaüm, avec ses disciples. Le fiancé, son père et plusieurs autres l'accompagnèrent une partie du chemin. Les pauvres avaient reçu beaucoup, lors du repas de noces : rien de ce qui avait été servi ne reparut sur les tables : tout leur fut aussitôt distribué.

Jésus envoya cinq de ses disciples, y compris Saturnin et André, baptiser dans le Jourdain, sur la rive de Jéricho, au lieu principal où Jean avait baptisé d'abord, et qu'il avait ensuite abandonné. Après les avoir accompagnés quelque temps, il parcourut seul diverses villes, pour enseigner le peuple et guérir les malades. Puis il revint auprès d'eux, afin d'instruire et de préparer les néophytes, qu'ils baptisaient tour à tour. Quant à Jean, il avait presque cessé de baptiser : il se contentait d'enseigner et d'exhorter tout le monde à se rendre de l'autre côté du Jourdain au baptême de Jésus. Ceux qui s'y présentaient étaient, pour la plupart, des jeunes gens de la Judée et d'Hébron. Tout s'y passait avec plus de régularité et de solennité qu'au baptême de Jean. On baptisait sous une grande tente, dans l'île même où Jésus avait reçu le baptême.

Je vis ensuite le Sauveur et Lazare, qui la veille l'avait rejoint, aller seuls, dès le point du jour, vers Bethléem, entre Bethagla et Orphra, située plus à l'ouest. Lazare voulait faire connaître à Jésus ce que l'on disait de lui à Jérusalem, et Jésus désirait apprendre à Lazare et par lui, à ses autres amis, la conduite qu'ils avaient à tenir dans ces circonstances. Ils prirent la route qu'a-

voient suivie jadis Joseph et Marie, et ne s'arrêtèrent qu'à trois lieues de là, dans une contrée solitaire où l'on voyait un groupe de pauvres cabanes de bergers. Lazare raconta à Jésus qu'à Jérusalem les uns étaient irrités contre lui, d'autres curieux de le connaître ; il ajouta que d'autres encore se moquaient de sa personne, disant qu'ils voulaient voir s'il viendrait pour la fête de la Pâque, et s'il oserait faire ses miracles dans la grande ville aussi hardiment qu'en Galilée, au milieu d'une populace crédule. Il répéta aussi à Jésus ce que les pharisiens de différents lieux avaient rapporté à son sujet, et comment ils l'espionnaient. Jésus le tranquillisa, et lui cita divers passages des Ecritures où toutes ces persécutions étaient prédites ; ensuite il lui fit part de son intention d'aller de nouveau en Galilée, puis d'entrer pour la Pâque à Jérusalem ; après quoi il convoquerait tous les disciples. Il le consola aussi touchant Madeleine, en lui disant qu'une étincelle de la grâce était tombée dans son âme, et qu'elle en serait bientôt tout embrasée.

Plus tard je vis le Sauveur à Aruma ; il y avait auparavant passé deux journées, pendant lesquelles Jaïre, descendant de l'Essénien Khariot, demeurant à Phasaël, lieu assez mal famé près d'Aruma, avait obtenu de lui la promesse qu'il guérirait sa fille malade. Quand il apprit le retour de Jésus, il lui envoya, pour le lui rappeler, un messenger, que je vis ; à ce moment sa fille était morte. Alors le Sauveur, après avoir dit à ses disciples où ils le retrouveraient, les laissa poursuivre leur chemin, et s'en alla chez Jaïre avec le messenger.

Quand il y arriva, la jeune fille, enveloppée d'un linceul et entourée de la famille en pleurs, allait être déposée dans un tombeau. Jésus rassembla autour d'elle un bon nombre d'habitants de la ville, ordonna de délier les bandes du linceul, prit la morte par la main et lui dit de se lever ; elle obéit aussitôt et se leva. Elle était âgée de seize ans : son naturel n'était pas heureux. Elle n'aimait pas son père, qui cependant l'aimait avec

une tendresse extrême ; mais elle était envieuse de sa charité envers les pauvres et les malheureux. Jésus la réveilla de la mort du corps et de celle de l'âme ; elle s'amenda et fit plus tard partie de la communauté des saintes femmes. Le Sauveur défendit de parler de ce miracle dont il n'avait pas voulu que ses disciples fussent témoins. Il ne faut pas confondre le Jaïre de Phasaël avec le Jaïre de Capharnaüm de qui Jésus plus tard ressuscita la fille.

De Phasaël le Sauveur se dirigea vers le Jourdain ; il le traversa, passa au nord dans la Pérée, revint sur la rive occidentale du fleuve et se rendit à Jezraël, où il enseigna et fit plusieurs miracles à la vue d'un grand concours de peuple. Nathanaël Khased, Nathanaël le fiancé, Pierre, Jacques, Jean, les fils de Marie de Cléophas, et tous les disciples de Galilée y étaient venus à sa rencontre. Lazare, Marthe, Séraphia (Véronique) et Jeanne Chusa, étaient allés visiter Madeleine à Magdalum, pour l'engager à venir à Jezraël, afin de voir au moins, sinon entendre, Jésus, cet homme admirable, si sage, si éloquent et si beau, dont parlait tout le pays. Elle céda à leurs instances et les suivit mais dans toute la pompe de la vanité. Au moment où, d'une fenêtre d'une hôtellerie, elle considérait Jésus, qui s'avancait dans la rue entouré de ses disciples, il lui lança un regard sévère qui pénétra profondément dans son âme, et lui inspira un si vif sentiment de sa misère, que, toute bouleversée, elle se rendit précipitamment dans un hôpital de lépreux et d'hémorroïsses. Les gens de l'hôtellerie, qui connaissaient sa conduite, disaient : « La voilà bien à sa place parmi les lépreux et les femmes affligées de flux de sang. » Madeleine avait couru dans la maison des lépreux pour s'humilier, tant le regard de Jésus l'avait émue. La vanité de Madeleine était si grande, que l'hôtellerie dans laquelle elle était descendue n'était pas celle où se trouvaient les personnes qui l'avaient accompagnée ; elle en avait choisi

une plus élégante, afin de n'être pas en contact avec tant de pauvres gens.

Marthe, Marie, Lazare et leurs amis retournèrent à Magdalum, et y célébrèrent le sabbat suivant, car il y avait là une synagogue. Le Sauveur se rendit pour la même fin à Capharnaüm. Tous les disciples s'y trouvaient rassemblés. Il enseigna jusqu'à la clôture du sabbat. On lui avait amené, de divers côtés, un grand nombre de malades, qu'il guérit, et de possédés, qu'il délivra au milieu d'une foule toujours croissante. Alors des envoyés de Sidon vinrent pour le prier de visiter leur ville ; il le leur promit. Il reçut aussi des habitants de Césarée de Philippe ou Panéas, qui désiraient vivement le recevoir : il leur fit espérer sa visite, mais plus tard. Le peuple se pressait tellement autour de Jésus et l'affluence était si grande, qu'il quitta Capharnaüm le dimanche au matin avec ses disciples ; il se réfugia dans la région montagneuse, à une lieue de la ville, entre le lac et l'embouchure du Jourdain, cherchant la solitude et un lieu pour prier, qu'il trouva dans les gorges de ces monts.

Le soir, il alla à la maison qu'habitait la très sainte Vierge, entre Bethsaïde et Capharnaüm : Lazare avec Marthe et les saintes femmes y étaient déjà arrivés de Magdalum, pour prendre congé de lui avant leur retour à Jérusalem. Le Sauveur les rassura au sujet de Madeleine ; il dit à Marthe qu'elle s'inquiétait trop ; Madeleine est très émue, cependant elle retombera encore. En effet, elle n'avait pas renoncé à ses parures, alléguant que son rang ne pouvait comporter une mise aussi modeste que celle des autres femmes (1).

Jésus resta une partie du jour suivant chez sa mère, puis il retourna à Capharnaüm pour y prêcher. Un

(1) Le pécheur trouve souvent de spécieux prétextes pour éluder l'obligation où il est de fuir les occasions et de renoncer aux causes du péché ; mais c'est cela même qui réduit à néant ses essais de conversion.

grand nombre de malades implorèrent son secours, et il en guérit plusieurs. Les pharisiens se montrèrent cette fois bien récalcitrants ; ils le contredirent, et lui demandèrent ce qui adviendrait de tout cela. Il troublait, disaient-ils, toute la contrée, depuis qu'il prêchait publiquement et endoctrinait un nombre toujours croissant de disciples. Jésus les accueillit avec sévérité, et les congédia en déclarant que dorénavant il enseignerait et ferait ses œuvres plus ouvertement encore.

Dans l'après-midi, le Sauveur partit pour Kisloth, au pied du Thabor ; André et quelques autres disciples l'avaient précédé, pour retenir des gîtes à l'hôtellerie située un peu en avant de la ville. Il s'était rassemblé là une foule de gens de tout le voisinage : je vis entre autres personnes plusieurs bergers avec leurs gros bâtons, et des marchands de Sidon et de Tyr voyageant pour leur trafic. Dans toute la contrée on parlait des miracles et de la doctrine de Jésus. Il y avait une grande affluence d'hommes partout où il prêchait, et, dès qu'on sut qu'il devait célébrer le sabbat à Kisloth, on y accourut de toutes parts.

Quand le Sauveur paraissait, il y avait toujours un mouvement considérable : on l'appelait à grands cris, on se prosternait à ses pieds, on se pressait autour de lui pour le toucher ; c'est pourquoi la plupart du temps il paraissait et disparaissait à l'improviste pour échapper à ceux qui l'entouraient. Souvent, lorsqu'il partait avec ses disciples, il les faisait passer par un chemin, et en prenait un autre, afin d'être seul. Dans les villes et les bourgs, il fallait souvent lui frayer une issue dans la foule. Cependant il permettait à quelques personnes de l'approcher et de le toucher, ce qui leur valait la grâce de la guérison ou de la conversion.

Vers le soir, Jésus entra dans l'hôtellerie où les disciples lui avaient assuré un logement. Kisloth-Thabor, où je le vis s'arrêter, était commerçant. On y voyait de riches marchands et beaucoup de pauvres gens. J'y vis

un grand nombre d'ateliers où l'on teignait de la soie brute, employée à tisser des franges et des houppes destinées aux vêtements sacerdotaux. Ces ateliers de teinture se trouvaient autrefois principalement à Tyr, sur le bord de la mer ; la classe pauvre travaille dans les fabriques.

Pour empêcher l'envahissement de l'hôtellerie où était descendu le Sauveur, les disciples avaient formé, avec de grosses cordes attachées à des pieux, une enceinte interdite à la foule, et au milieu de laquelle Jésus se plaça pour enseigner ; or, comme il y avait parmi ses auditeurs, plusieurs riches commerçants de la ville, il parla des richesses et des dangers de la cupidité : il dit que l'état des riches était encore plus exposé au péril que celui des publicains ; que ceux-ci étaient plus prompts à se convertir ; alors, montrant du doigt les cordes qui le séparaient de la multitude, il s'écria : « Une corde semblable passera plus facilement par le trou d'une aiguille qu'un riche n'entrera dans le royaume des cieux. » Ces cordes, de poil de chameau, étaient presque de la grosseur du bras, et on les avait entrelacées quatre fois les unes dans les autres. Les auditeurs cherchèrent à se défendre, en disant qu'ils employaient une partie de leur gain à faire des aumônes ; mais Jésus leur répondit que l'aumône faite aux dépens du pauvre ne pouvait point leur attirer de bénédictions. Cette doctrine ne leur plut pas.

Kisloth était une ville de lévites, cédée par Zabulon aux lévites de la famille de Mérari. Son école, la plus estimée de la contrée, était grande et particulièrement célèbre par ses cérémonies imposantes. Lorsque Jésus enseignait dans les synagogues, les jours de sabbat, les prêtres du lieu l'assistaient, lui présentaient les rouleaux d'écriture, ou lisaient les passages qu'il leur indiquait, et sur lesquels, après les avoir questionnés, il prêchait. On y chantait aussi, mais non pas à la manière des pharisiens. J'entendais la voix du Sauveur,

dont le son se distinguait agréablement au milieu des autres ; mais je n'ai pas souvenir qu'il ait chanté seul. Il enseigna le matin dans l'école. André instruisit les enfants dans des salles contiguës, et il raconta à une multitude d'étrangers qui le pressaient ce qu'il avait vu et entendu de Jésus. Le Seigneur parla de l'orgueil et de la vaine gloire. Mais il ne guérit personne ce jour-là, parce que, disait-il, ceux qui l'écoutaient, tiraient vanité de ce qu'il enseignait dans leur ville, s'imaginant qu'il était venu chez eux parce qu'ils étaient meilleurs que les autres, et ne voulant pas reconnaître qu'il n'était attiré que par leur misère, afin de les amener à s'humilier et se corriger.

Après l'instruction, Jésus se tint dans une avant-cour de la synagogue, entourée de petites cellules semblables à des corps de garde. Là plusieurs mères lui apportèrent leurs enfants atteints de convulsions et d'autres maux. Il les guérit, parce qu'ils étaient innocents ; il guérit aussi des femmes qui se prosternèrent avec humilité devant lui, et s'accusèrent, disant : « Seigneur, prenez connaissance de mes torts et de mes iniquités. » Les unes étaient sujettes à des pertes de sang, les autres étaient dévorées de mauvais désirs, et demandaient à en être délivrées. Le soir, Jésus célébra le sabbat dans l'école, et prit un repas dans l'hôtellerie. Ses futurs apôtres et ses amis intimes étaient assis avec lui à la même table ; les disciples mangeaient ailleurs ou étaient occupés à servir.

Le sabbat étant arrivé, Jésus se rendit pour l'observer dans la synagogue, et guérit un grand nombre de malades qui s'étaient rassemblés devant cet édifice ; puis il alla visiter à domicile plusieurs de ceux que l'on ne pouvait pas transporter, et il les guérit. Les disciples lui aidaient en tout, soit en amenant ou en apportant les malades, soit en donnant des ordres, ou en remplissant ses messages. Jusqu'alors Lazare avait pourvu à tous les frais des voyages et aux aumônes ; Obed, fils de Siméon,

s'était chargé de faire les paiements. C'était dans les petites cellules placées à l'entrée de la synagogue, et dont j'ai déjà parlé, que les femmes s'entretenaient seules avec Jésus; elles n'étaient séparées de lui que par une grille. Il était d'usage, chez les Juifs, que les pécheresses, les pénitentes, vinssent auprès des prêtres pour chercher des consolations.

Ce fut ici, à Jezraël, que les parents de Jésus, les disciples de Bethsaïde, même André et Nathanaël, le quittèrent; ils retournèrent chez eux pour quelque temps; le Sauveur leur indiqua l'endroit où ils devaient le rejoindre. Il ne resta auprès de lui qu'environ quinze jeunes disciples.

Je ne vois plus Notre-Seigneur à Jezraël; il est à une lieue et demie au delà; peut-être doit-il y revenir. Il parcourt une vallée remplie d'arbres fruitiers: ce sont des vergers appartenant pour la plupart aux habitants de Kisloth ou à ceux de Jezraël; j'y ai remarqué beaucoup de tentes, habitées par des gens de Sichar qui sont chargés de garder les fruits, puis de les récolter; je crois que c'est une sorte de corvée qui leur est imposée. Cette vallée renferme aussi de belles fontaines et des sources d'eau vive qui se perdent dans le Jourdain. La source principale vient de Jezraël, et jaillit d'une construction charmante au-dessus de laquelle s'élève une sorte de chapelle. Cette source communique avec les eaux des autres fontaines de la vallée, qui toutes vont se perdre dans le Jourdain. Jésus enseigna ici sous une tente les gardiens, rassemblés au nombre de trente à peu près: les femmes se tenaient en arrière des hommes. Il les entretint de l'esclavage du péché, dont ils avaient à s'affranchir. Ils étaient tout joyeux et tout émus de ce qu'il était venu à eux. Il traita ces pauvres gens avec tant de bonté et de bienveillance, que je ne pus m'empêcher de pleurer. Il mangea des fruits qu'ils lui offrirent, et en fit manger à ses disciples.

De là, Jésus se rendit à Sunem, ville située sur une

hauteur. La foule qui le pressait grossissait de moment en moment : on se prosternait devant lui ; on le saluait, on le proclamait à grands cris, comme le nouveau prophète (1). Plusieurs étaient mus par de bons sentiments, d'autres voulaient seulement faire du bruit ou satisfaire leur curiosité. Comme en Galilée de tels mouvements dégénèrent facilement en émeute, le Sauveur n'y restera pas longtemps. Elisée avait logé souvent dans une maison de Sunem, et il y ressuscita l'enfant de son hôtesse. Une hôtellerie fut créée en son honneur dans ce lieu ; on y recevait gratuitement certains voyageurs.

Jésus enseigna dans l'école, puis il visita plusieurs malades, qu'il consola et guérit. Dans ce pays, les habitations étaient disséminées autour d'une hauteur qui dominait la ville ; on y montait par un chemin bordé de maisonnettes. Sur le sommet, au milieu d'une place découverte, se trouvait une chaire, garantie contre le soleil par un pavillon tendu sur des pieux.

Ce matin, Jésus s'y rendit avec ses disciples ; la ville était en mouvement d'une manière très fatigante ; on y amenait un grand nombre de malades, qu'on plaçait sur des brancards le long du chemin qui conduisait à la hauteur. Le Sauveur la gravit à travers la foule, tout en opérant beaucoup de guérisons. Les gens de la ville s'étaient postés jusque sur les toits pour le voir et l'entendre. Du lieu où était la chaire on apercevait le Thabor, et d'admirables aspects se déroulaient au loin. Jésus prêcha avec sévérité contre l'orgueil et la vanité des habitants, qui au lieu de se convertir, de faire pénitence et de garder les commandements de Dieu, ne montraient leur zèle qu'en le saluant par de vains cris,

(1) Ce voyage de Notre-Seigneur en Galilée accomplissait cette prophétie d'Isaïe : « Ceux de la Galilée des nations, ce peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière : le jour s'est levé sur ceux qui demeuraient dans la région des ombres de la mort. » (Is., ch. IX, v. 1, 2.)

comme le prophète envoyé de Dieu, et, tirant vanité de sa présence au milieu d'eux, l'attribuaient à leurs mérites, tandis qu'il n'était venu que pour les amener à reconnaître qu'ils étaient de grands pécheurs.

Dans l'après-midi, Jésus se dirigea au nord-est, à trois lieues de Sunem, du côté d'Ulama, ville encore plus grande et plus agglomérée que cette dernière.

Ulama avait une apparence plus moderne que les villes de ces contrées; on aurait même dit qu'elle n'était pas tout à fait achevée. Les habitants n'avaient pas l'ancienne simplicité des Juifs; ils se croyaient plus civilisés et doués de plus d'esprit. Quand on apprit que le Seigneur voulait s'y arrêter, pour célébrer le sabbat, on y afflua de toutes parts. Jésus avait avec lui une vingtaine de disciples, entre autres Jonathan, le demi-frère de Pierre, le fils des trois veuves, Pierre, André, Jean, Jacques le Mineur, Nathanaël Khased et Nathanaël le fiancé. Il les avait fait venir pour entendre ses instructions et pour contenir, pendant qu'il guérissait, l'impétuosité de la foule. Le peuple, qui était parvenu à savoir par quel chemin Jésus devait arriver, alla au-devant de lui, portant des branches d'arbres, jonchant le chemin de feuillage, étendant des bandes d'étoffes en travers sur sa route, et le saluant comme prophète. Quelques personnes étaient chargées de maintenir l'ordre. Il y avait, dans cette ville, un grand nombre de possédés, qui criaient de toutes leurs forces derrière Jésus et annonçaient qui il était. Il leur ordonna de se taire. Dans l'hôtellerie même les possédés ne le laissèrent pas tranquille; ils le suivirent en faisant grand bruit. Après les avoir calmés, le Sauveur prescrivit qu'on les éloignât.

Il y avait à Uluma trois écoles, une de docteurs de la loi, une pour la jeunesse, et enfin celle de la synagogue. Jésus alla le vendredi dans diverses maisons pour guérir les malades et consoler les affligés. Il enseigna dans l'école de la synagogue sur la simplicité et

sur le respect pour les parents ; choses qui faisaient bien défaut aux habitants de ce lieu. Il leur reprocha de tirer vanité de ce qu'un prophète s'était levé au milieu d'eux, et de perdre le temps de la pénitence et de la conversion en vanteries frivoles.

Les disciples et les apôtres n'avaient quitté Jésus que pour revoir leurs familles, et pendant ce temps-là ils avaient souvent visité la sainte Vierge, à laquelle les femmes aussi s'attachaient de plus en plus.

Jean-Baptiste restait toujours au même lieu ; le nombre de ses disciples diminuait de jour en jour, mais Hérode ne cessait de venir lui-même le trouver ou de lui envoyer des messagers.

Le lendemain du sabbat, Jésus se rendit avec ses disciples à un quart de lieue de la ville ; il y avait là une promenade publique où se trouvait un établissement de bains. On y voyait une chaire placée tout près d'une riante fontaine. Le Seigneur y avait fait venir les malades qui s'étaient réunis dans la ville, où à cause de la presse, il n'avait pas guéri ; il rendit la santé à beaucoup d'entre eux. Ces pauvres gens étaient couchés sur des brancards dans les salles et sous des tentes ; ils furent suivis d'une telle multitude que la place manqua. Les prêtres et des personnes désignées aidaient aux disciples à maintenir l'ordre. L'enseignement de Jésus roula cette fois sur la mort de Moïse ; on devait jeûner le lendemain en mémoire de cet événement. Il parla ensuite de la terre promise et de sa fertilité ; il dit que cette fertilité ne devait pas s'entendre dans un sens matériel seulement, mais aussi dans un sens spirituel. La terre promise, ajouta-t-il, est féconde en prophètes et en oracles de Dieu ; ses fruits sont le salut promis par le Seigneur et la pénitence pour ceux qui veulent la recevoir. Puis Jésus se rendit dans une maison voisine où l'on avait amené des possédés. C'étaient pour la plupart des jeunes gens, ou même des enfants ; ils poussèrent des cris affreux lorsque le Sauveur ar-

riva. Il les fit mettre sur un rang, et leur ordonna de rester calmes : alors tous furent délivrés par ce seul commandement. Il les instruisit et les exhorta ensuite en présence de leurs parents.

Vers midi, Jésus sortit d'Ulama sans être aperçu ; ses disciples l'avaient devancé. Ils se rendirent à Capharnaüm ; ils n'entrèrent dans aucune des villes qui se trouvèrent sur leur passage. Le Seigneur quittait la Galilée, à cause de la grande agitation causée par sa présence. Je vis le Sauveur instruire ses disciples pendant le voyage ; ceux-ci se groupèrent autour de lui. Il arriva le matin chez sa mère ; ils avaient voyagé toute la nuit.

La sainte Vierge n'a ni terres ni troupeaux ; elle vit en veuve des offrandes de ses amis. Elle est toujours occupée : elle file, elle coud, elle tricote ; elle prie, console et instruit d'autres femmes. Elle pleure en pensant à tant de périls que court son Jésus, à cause du grand bruit que sa prédication et ses miracles font dans toute la contrée ; car les calomnies, les mauvais propos qu'on n'ose pas tenir en présence du Sauveur lui sont rapportés. Jésus dit à Marie que son temps est venu, qu'il veut quitter ce pays et se rendre en Judée, où après la fête de Pâques il doit devenir plus que jamais une occasion de scandale.

A Capharnaüm on fait les préparatifs d'une fête ; on orne la synagogue et les bâtiments principaux avec des guirlandes de fleurs et de feuillage. Les musiciens jouent d'un singulier instrument ; ils sont placés sur des galeries que supportent le toit de la synagogue et ceux de quelques grands bâtiments.

L'objet de la fête était de remercier Dieu, qui avait accordé de la pluie. Jésus fit une instruction bien touchante, dans la synagogue, sur la pluie et la sécheresse. Il raconta qu'Elie avait, sur le mont Carmel, demandé l'eau du Ciel, et qu'après avoir interrogé sept fois son serviteur, il avait vu, à la septième interroga-

tion, s'élever, du lac de Génésareth, un petit nuage qui s'était agrandi de plus en plus et avait enfin arrosé tout le pays.

Il dit que les sept interrogations d'Elie présageaient les sept époques qui devaient précéder l'accomplissement de la promesse, et il décrit le nuage comme un type du temps accompli, et la pluie comme le symbole de la venue du Messie, dont la doctrine devait arroser les cœurs desséchés de tous les hommes. Maintenant tous ceux qui avaient soif seraient désaltérés, et quiconque avait labouré son champ recevrait la pluie. Il dit toutes ces choses en termes si pénétrants et si admirables, que tous les auditeurs en furent émus jusqu'aux larmes : Marie et toutes les saintes femmes pleurèrent aussi, et moi je pleurai avec elles. Les habitants de Capharnaüm sont, jusqu'à ce moment, très favorablement disposés.

Jésus, voulant quitter la contrée, prit congé hier au soir de ses parents et des disciples de Bethsaïde. Il n'emmena avec lui que douze des siens, tous natifs de Nazareth et de Jérusalem ; c'étaient d'anciens disciples de Jean. De Capharnaüm, le Sauveur se dirigea vers le sud entre Cana et Séphoris. Marie et huit autres saintes femmes l'accompagnèrent à quelque distance de la ville.

Après avoir salué les saintes femmes qui accompagnent sa mère, Jésus la prend à l'écart pour prendre congé d'elle ; je la vois pleurer ; il l'embrasse comme il fait habituellement, soit qu'il la quitte, soit qu'il la rejoigne, quand ils sont seuls. S'il y a quelqu'un, il se borne à lui serrer la main, et à s'incliner affectueusement.

Marie me paraît encore jeune. Elle est grande et maigre, son front est élevé, son nez long, ses yeux, humblement baissés, sont grands ; sa bouche est admirable ; elle a le teint brun, éclatant, et les joues colorées.

CHAPITRE XXXI

Voyage de Capharnaüm à Béthanie.

Après avoir quitté sa mère, Jésus se rendit à Séphoris, ville située sur une élévation et entourée de montagnes de tous côtés. Les docteurs de la synagogue ne firent pas grand cas de lui ; beaucoup de méchantes gens en disaient même du mal ; entre autres choses, ils lui reprochaient de courir le pays au lieu d'avoir soin de sa mère. Il ne guérit personne en ce lieu et se tint sur la réserve ; cependant il enseigna le jour du sabbat dans la synagogue, et fit quelques visites, surtout à des Esséniens, les consolant et les fortifiant, pour qu'ils supportassent les railleries et les calomnies dont certains habitants de la ville les accablaient, à cause de leur dévouement pour lui. Il dit à plusieurs d'entre eux, ainsi qu'à ses cousins, de ne pas le suivre pour le moment, de lui rester secrètement attachés, et de se contenter de faire le bien, jusqu'à ce que sa mission fût accomplie. Ses parents répandaient beaucoup de bienfaits dans ce lieu, et pourvoyaient en partie aux besoins de la sainte Vierge. Je ne saurais exprimer avec quelle douceur et avec quelle bonté le Sauveur s'entre tint avec plusieurs familles ; sa condescendance affectueuse me touchait jusqu'aux larmes.

Il y eut, la nuit suivante, dans la terre promise, un violent orage, semblable à celui qui éclate ici dans ce moment ; je vis Jésus prier avec d'autres personnes. Il pria les bras étendus pour éloigner le danger. J'eus en même temps une autre vision : je vis, sur la mer de Galilée, les barques de Pierre, d'André et de Zébédée, agitées par un vent impétueux ; elles étaient en grand

péril. Les apôtres dormaient tranquillement à Bethsaïde, tandis que leurs serviteurs seuls étaient exposés à la tempête. Mais, pendant la prière de Jésus, je l'aperçus au-dessus des barques, tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre ; on aurait dit que c'était lui qui travaillait, qui gouvernait, qui repoussait le danger. Il n'y était pas corporellement, car je ne le vis pas marcher, mais son esprit planait sur ces malheureux. Ils ne l'apercevaient pas, son âme seule travaillait dans la prière, et il les aidait à leur insu. Peut-être avaient-ils eu foi en lui et avaient-ils imploré sa protection.

Le Sauveur vint de là à Nazareth, qui n'était qu'à deux lieues de Séphoris. Les trois riches jeunes gens, qui plusieurs fois déjà avaient prié Jésus de les prendre pour disciples, vinrent le trouver dans la matinée pour renouveler leur demande ; ils se mirent presque à genoux devant lui, mais le Sauveur ne les reçut point au nombre des siens ; il leur indiqua néanmoins à quelles conditions il les pourrait admettre. Il savait bien que leurs vues étaient purement humaines. Ils voulaient le suivre comme philosophe, comme savant rabbin, pour faire honneur ensuite à la ville de Nazareth par leur grand savoir ; peut-être aussi éprouvaient-ils un certain dépit de ce qu'il semblait leur préférer des fils de pauvres gens.

Le soir, commençait le quatorzième jour d'adar, et avec lui la grande fête des Purim. Jésus se rendit chez le vieil Essénien Eliud, où il demeura presque toute la nuit. Ce saint homme me paraît devoir bientôt mourir de vieillesse ; il est presque toujours alité ; je vois Jésus assis par terre à côté de son lit, et appuyé sur le coude ; il s'entretient avec lui ; Eliud est tout absorbé en Dieu.

Lorsque Jésus quitta Nazareth avec ses disciples, les prêtres l'accompagnèrent. Aucun d'eux ne pouvait comprendre comment il avait pu acquérir tant de savoir dans le peu de temps qu'avait duré son absence. Ils trouvaient sa doctrine irréprochable. Je pensai alors à

la manière dont ils devaient le traiter par la suite. Cependant plusieurs d'entre eux étaient secrètement jaloux de ses succès.

Lazare vint au-devant du Sauveur avec Jean Marc, Obed et deux autres disciples ; vers le soir ils arrivèrent sans être aperçus, à une maison de campagne de Lazare, où tout était préparé pour les recevoir.

Cette maison s'élevait auprès d'une ville du nom de Thirza, située à six lieues de Samarie, dans une agréable contrée très fertile en grains, en vin et en fruits. Cette propriété de Lazare lui vient de son père ; il est partout très considéré, comme un homme riche, pieux et éclairé ; Lazare a beaucoup de distinction ; il est très sérieux, parle fort peu, et toujours avec douceur et autorité. Lazare avait, dans ce domaine, un économe juif avancé en âge, qui portait une ceinture et allait nu-pieds. Il avait reçu Marie et Joseph, lors de leur voyage à Béthléem ; ils s'étaient arrêtés dans ce lieu. Jésus prêcha dans la synagogue de Thirza, mais il ne guérit personne.

Je vis bientôt Jésus, les disciples et Lazare quitter Thirza et se diriger vers la Judée. Ils prirent la route qu'avaient suivie Marie et Joseph pour se rendre à Bethléem. Cependant ils ne s'engagèrent pas dans les mêmes sentiers, mais passèrent par la chaîne des monts qui côtoient Samarie. Je les aperçus gravissant une haute montagne, pendant une nuit claire et seraine ; une rosée bienfaisante couvrait la terre. Jésus était accompagné de dix-huit disciples qui marchaient deux à deux dans les sentiers ; les uns le précédaient, les autres le suivaient. Le Seigneur s'arrêtait souvent pour enseigner ou pour prier, selon que le chemin le permettait. Après avoir voyagé toute la nuit, ils se reposèrent le matin et firent un léger repas ; puis, pour éviter les villes, ils continuèrent à s'avancer à travers les montagnes, malgré le froid qui y régnait. A peu de distance de Samarie, un jeune homme de cette ville se

prosterna devant Jésus et lui dit : « Sauveur des hommes, vous qui voulez affranchir et rétablir la Judée, etc. » Il croyait, lui aussi, que Jésus voulait former un royaume terrestre, et il le pria de lui accorder une place auprès de lui. Ce jeune homme était orphelin ; il avait hérité de grands biens et exerçait un emploi à Samarie. Jésus l'accueillit avec bonté, et lui dit qu'à son retour il lui indiquerait ce qu'il devait faire : il ajouta qu'il ne désapprouvait pas son désir, et qu'il aimait sa bonne volonté et son humilité, etc. Mais je vis que le Sauveur savait qu'il tenait à ses richesses ; il ne lui dira ce qu'il devra faire qu'après l'élection des apôtres, voulant leur donner à cette occasion l'enseignement qui se voit dans l'Evangile.

Le soir qui précéda le sabbat, le Sauveur arriva chez des bergers, entre les deux déserts, à quatre ou cinq lieues de Béthanie, dans le lieu même où Marie et les saintes femmes avaient passé la nuit en venant le rejoindre en cette ville, peu de temps avant le baptême. Les bergers des alentours se réunirent et offrirent au Seigneur des présents et des aliments. Puis ils lui disposèrent un oratoire, où il célébra le sabbat et leur fit une instruction. Une vingtaine de bergers environ entouraient Jésus, sans compter leurs femmes et leurs enfants. Tous étaient heureux et touchés, et Jésus lui-même semblait plus serein parmi ces gens simples et innocents. Après le sabbat, Jésus et les siens prirent une légère réfection ; puis ils partirent pour Béthanie, qui n'était qu'à quelques lieues de là.

TROISIÈME PARTIE

VIE PUBLIQUE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST (*suite*)

DEUXIÈME ANNÉE

CHAPITRE PREMIER

Jésus à Béthanie et au Temple. — Sa dernière entrevue avec Marie la Silencieuse.

Jésus occupait toujours la même chambre dans le château de Lazare. C'était l'oratoire de la famille : au milieu se trouvait le pupitre d'usage, sur lequel on mettait des recueils de prières et d'autres écrits. Jésus reposait dans une petite cellule à côté de l'oratoire.

J'entendis dire, çà et là dans Jérusalem, que le nouveau prophète de Nazareth était à Béthanie. Beaucoup se réjouissaient, d'autres étaient mécontents. Je vis sur le chemin et dans les jardins de la montagne des Oliviers, une foule de peuple, auquel s'étaient mêlés des pharisiens : tous attendaient le passage de Jésus. Dès qu'il parut, plusieurs se retirèrent timidement derrière la haie, et nul ne lui adressa la parole. Ils se disaient les uns aux autres : « Voilà le prophète de Nazareth, le fils du charpentier Joseph. »

On apercevait, de tous côtés, des gens occupés à arranger leurs jardins, à cause de l'approche de la fête ; on nettoyait les chemins, on taillait et attachait les haies, etc.

Je vois le Seigneur à Jérusalem ; il va partout sans crainte ; son vêtement habituel est une longue robe blanche, tissée et semblable à celles des prophètes. Souvent son extérieur ne présente rien qui attire les regards ; d'autres fois, au contraire, il est lumineux, et tout en lui paraît extraordinaire et surhumain.

Après avoir passé la journée à Jérusalem, le Sauveur se rendit à Béthanie ; quelques disciples de Jean, parmi lesquels se trouvait Saturnin, vinrent à lui ; ils le saluèrent et lui parlèrent du Précurseur. « Peu de personnes, dirent-ils, lui demandent le baptême, mais il a fort à faire avec Hérode. »

Jésus se rendit ce matin à Bethléem, chez Simon le pharisien, qui possédait, dans cette ville, une hôtellerie dans laquelle avaient lieu des réceptions et des fêtes. Simon y donna un banquet, auquel assistaient Lazare, Nicodème, les disciples de Jérusalem et les anciens disciples de Jean, ainsi que Marthe et les saintes femmes. Nicodème parle peu en présence de Jésus ; il l'écoute avec admiration. Joseph d'Arimathie, au contraire, s'exprime à cœur ouvert, il adresse même souvent des questions au Seigneur. Simon le pharisien n'est pas un homme méchant ; mais il hésite encore entre sa secte et Jésus, avec lequel il entretient des rapports par amitié pour Lazare. Pendant le repas, Jésus parla des prophètes et de l'accomplissement des prophéties. Il raconta les circonstances merveilleuses de la conception de Jean-Baptiste, dit comment Dieu l'avait sauvé du massacre des Innocents, et comment il était venu pour préparer la voie. Reprochant aux hommes de ne faire que peu d'attention à l'accomplissement des temps, il dit : « Il n'y a guère plus de trente ans (qui s'en souvient aujourd'hui, sinon quelques hommes simples et pieux ?), trois rois de l'Orient suivirent mon étoile avec une confiance filiale, pour chercher le roi des Juifs nouvellement né ; ils trouvèrent un pauvre enfant né de parents pauvres, et ils demeurèrent auprès de lui trois

jours ! S'ils avaient visité l'enfant d'un empereur, on ne les aurait pas si vite oubliés. » Il ne dit pourtant pas que cet enfant était lui-même.

Un autre jour, je vis Jésus assister avec Lazare, Saturnin, Obed et d'autres disciples à un sacrifice qui se fit dans le Temple : sa présence y produisit une sensation extraordinaire parmi les Juifs. Ce qui pouvait paraître étonnant, c'est que chacun renfermait ses impressions en soi-même. J'appris, par illumination divine, que la Providence ménageait ainsi au Sauveur le temps d'accomplir ses travaux. Si les Juifs s'étaient communiqué leurs sentiments, l'irritation aurait augmenté ; tandis qu'ainsi, chez plusieurs, la haine et la rage étaient contrebalancées par une sainte émotion, et que le désir curieux de connaître Jésus en portait d'autres à se mettre en rapport avec lui. Ce jour-là était un jour de jeûne établi en souvenir de la mort des enfants d'Aaron.

Je vois maintenant Jésus de retour à Béthanie, chez Lazare. Les disciples et plusieurs autres gens pieux sont rassemblés autour de lui, dans une grande salle qui renferme une chaire. Le Sauveur prêche à peu près comme l'autre jour, lorsqu'il parlait des trois rois ; il appelle de même l'attention sur des événements de sa jeunesse. « N'y a-t-il pas dix-huit ans, dit-il (1), qu'un petit bakhir (cela signifie probablement écolier) contesta si doctement dans le temple avec les scribes, qu'ils en furent tout irrités contre lui ? » Puis il leur raconta ce qu'avait dit le petit bakhir. Le soir, Jésus célébra le sabbat dans la synagogue de Béthanie.

Je vis de nouveau le Sauveur au Temple, pendant la célébration du sabbat ; il était accompagné d'Obed, qui y exerçait un emploi, et des autres disciples de Jérusalem. Il se tenait debout parmi ses amis, à côté des

(1) Il n'y avait pas encore tout à fait dix-neuf ans.

autres jeunes gens israélites, qui étaient rangés deux à deux. Il portait une robe blanche tissée, une ceinture et un manteau blanc. Il y avait quelque chose de particulier dans sa manière d'être. Son vêtement était d'une netteté remarquable et paraissait très élégant, sans doute parce que c'était lui qui le portait. Il prenait part aux chants et aux prières qui se font alternativement, d'après les rouleaux d'écriture. Il attira de nouveau sur lui l'attention de tous ; nul cependant ne lui adressa la parole ; les Juifs n'osaient même point parler ouvertement de lui entre eux, et chez plusieurs je remarquai une émotion extraordinaire. J'entendis trois instructions concernant les enfants d'Israël, la sortie d'Égypte, et l'agneau pascal. On offrit aussi de l'encens sur un autel, près du Saint des saints : je ne pouvais pas voir le prêtre, mais je vis le feu à travers une grille au-dessus de laquelle était sculpté un agneau pascal, entouré de rayons et d'arabesques.

Tout autour de Jérusalem et dans les espaces vides de la ville, on dresse beaucoup de cabanes et de tentes pour abriter les gens qui se rendent en foule à la Pâque, surtout les ouvriers, les journaliers, les domestiques et les marchands. On amène aussi à la ville beaucoup d'agneaux et d'autres animaux, avec des provisions de toute espèce. Une multitude de païens arrivent à Jérusalem pour la fête.

A Béthanie, Jésus enseigne et guérit déjà publiquement, et on lui a amené des malades étrangers. Des parents de Zacharie sont venus, des environs d'Hébron, pour le voir et le prier de visiter leur pays. Je le vis une seconde fois au Temple et, le soir, lorsque les prêtres se furent presque tous retirés, il commença, de la place où il se tenait ordinairement, à enseigner ses disciples et d'autres gens de bien. Il parla de l'approche du royaume de Dieu, de la fête de Pâques, de l'accomplissement prochain de toutes les prophéties et de toutes les figures, même de celle de l'agneau pascal. Plusieurs

prêtres, qui avaient encore à faire dans le Temple, écoutèrent, avec un trouble et un mécontentement secrets, ses paroles graves et saisissantes.

Maintenant les préparatifs de la fête se continuent dans le Temple avec une grande activité; beaucoup de changements ont lieu dans l'intérieur; on ouvre les passages, on enlève les cloisons entre les différentes salles, de sorte qu'on peut arriver à l'autel de tous les côtés. On ne s'y reconnaît plus.

Jésus s'avança dans le parvis. Les prêtres et les lévites étaient assis sur des bancs circulaires autour de la chaire, d'où on leur faisait une instruction sur la fête de Pâques. La présence du Souveur produisit une grande sensation parmi les assistants, surtout parce qu'il leur adressa plusieurs questions et fit des objections auxquelles nul d'entre eux ne sut répondre. Il dit, entre autres choses, que le temps était proche où la figure de l'Agneau pascal trouverait son accomplissement, et qu'alors ce temple et son culte finiraient. Il s'expliqua en termes allégoriques, et cependant si clairs, que je le compris parfaitement. Ce passage du *Pange lingua : Antiquum documentum novo cedat ritui*, « que le culte antique cède au rite nouveau, » me revint aussitôt à la pensée, car Jésus dit quelque chose d'analogue. Les auditeurs, étonnés, demandèrent au Sauveur comment il avait su toutes ces choses. Il leur répondit que son Père les lui avait apprises, mais il ne dit pas qui était son Père. Il parlait toujours en termes généraux. Les pharisiens, très surpris, mais aussi très irrités, n'osèrent rien tenter contre lui. Il était défendu aux laïques d'entrer dans le Saint, mais il y entra à titre de prophète; Jésus y enseigna même dans la dernière année de sa vie publique.

Après le sabbat, il retourna à Béthanie; il y resta quelque temps, avant que je l'aie vu s'entretenir avec Marie la Silencieuse. Elle est bien changée, et sa fin approche visiblement. Elle est couchée par terre sur

des couvertures grises, et des servantes la soutiennent dans leurs bras. Je l'aperçois dans une sorte de défaillance. Elle semble cette fois moins étrangère à la vie terrestre; elle aura encore beaucoup à souffrir ici-bas. Jusqu'alors son esprit avait toujours été absent; elle ne savait rien des choses de ce monde. Elle avait vu Jésus et tous les autres, sans s'en préoccuper et sans éprouver de grandes souffrances; elle était dans sa chambre comme dans un palais enchanté. Mais, en ce moment, elle semble appartenir davantage à la vie réelle; elle va savoir maintenant que ce Jésus, qui est là à Béthanie, qui vit de son temps et non loin d'elle, est celui qui doit si cruellement souffrir. Elle participera corporellement à ses douleurs et mourra bientôt après.

Dans la nuit, Jésus se rendit chez elle; leur entretien a été très long. Tantôt Marie était assise sur sa couche, tantôt elle se promenait dans sa chambre. Elle a maintenant toute sa liberté d'esprit et distingue les choses d'ici-bas d'avec celles d'en haut; elle sait que Jésus est le Sauveur et l'agneau pascal, et qu'il doit passer par de cruelles souffrances. Elle en est infiniment désolée, et le monde lui semble une sombre prison où elle ne peut respirer. L'ingratitude des hommes, dont elle a le pressentiment, déchire son cœur. Jésus après avoir parlé longtemps avec elle de l'approche du royaume de Dieu et de sa passion, la bénit et la quitta. Elle est maintenant d'une beauté touchante et lumineuse; son visage est blanc comme la neige, ses mains ressemblent à l'ivoire, et ses doigts sont minces et effilés; sa fin approche de moment en moment.

Dans la matinée, Jésus guérit publiquement un grand nombre de paralytiques, d'aveugles, etc., dont plusieurs étaient des étrangers attirés à Jérusalem par la fête. Quelques Juifs, attachés au service du Temple, vinrent le trouver pour lui demander compte de sa conduite et de ses procédés. « De qui, lui dirent-ils, tenez-vous le droit d'interrompre l'instruction par des objec-

tions, etc., etc.? » Le Sauveur répondit avec dignité qu'il tenait ce droit de son Père. Les pharisiens n'osèrent pas encore l'attaquer ; sa présence leur faisait peur ; elle leur inspirait un sentiment dont ils ne se rendaient pas compte.

CHAPITRE II

Jésus chasse les vendeurs du Temple. — Première Pâque célébrée chez Lazare avec les disciples.

Le jour suivant, Jésus étant venu au Temple avec tous ses disciples, fit sortir du parvis et relégua dans l'avant-cour destinée aux gentils plusieurs vendeurs d'herbages, d'oiseaux, d'agneaux, de vivres, etc. ; il le fit avec douceur et ménagement. Il leur dit, entre autres choses, que le bêlement des brebis et le beuglement des bœufs ne devaient point se mêler aux prières des hommes ; il leur aida lui-même, avec ses disciples, à transporter leurs tables et à trouver des places pour leurs marchandises. Ce même jour il guérit à Jérusalem beaucoup de malades étrangers, notamment des ouvriers paralytiques, qui habitaient aux environs du Cénacle près de la montagne de Sion.

Une foule incroyable s'agite à Jérusalem. On voit autour de la ville de vastes agglomérations de tentes et de cabanes. Au milieu des places s'étendent de longues rangées de constructions provisoires, où l'on vend, à ceux qui en ont besoin, tout le matériel d'une tente, et tout ce qui est nécessaire pour faire la Pâque. Une multitude d'ouvriers et de pauvres gens de tout Israël sont occupés à transporter çà et là des objets divers, et à les mettre à leur place. Déjà depuis quelque temps on a fait disparaître, tant à Jérusalem qu'autour de la ville, tout ce qui pouvait gêner la circulation ; on a arrangé

les places, les marchés, taillé les haies, ouvert les chemins, réparé les routes et aplani les sentiers dans tout le pays. Ainsi faisait-on pour l'agneau pascal ce que Jean-Baptiste avait fait pour le véritable Agneau de Dieu.

Peu après, Jésus revint au Temple avec ses disciples, et fit une seconde fois sortir les vendeurs du parvis. Comme tous les passages étaient ouverts, à cause de l'immolation prochaine des agneaux, plusieurs d'entre eux y avaient de nouveau pénétré. Les choses ne se passèrent pas alors aussi tranquillement que la fois précédente : il y avait, au nombre des marchands, des gens insolents qui faisaient opposition au Sauveur en gesticulant vivement, de sorte qu'il dut sévir ; il enleva même une table de ses propres mains. Leur résistance fut inutile ; les apôtres firent place vide devant Jésus, et toutes les marchandises furent transportées dans l'avant-cour. Le Sauveur dit ensuite à ces récalcitrants qu'il les avait deux fois éloignés avec bonté ; mais que, s'il les retrouvait encore là, il les chasserait de force. A ces paroles, les plus impertinents l'injurierent : « Quel pouvoir s'arroe-t-il donc, ce Galiléen, cet écolier de Nazareth ? s'écriaient-ils. Nous ne le craignons pas ! » Il y avait une foule nombreuse qui admirait Jésus. Les Juifs pieux lui donnaient raison et le louaient. On criait : « Voilà le prophète de Nazareth ! » Les pharisiens en concevaient du dépit. Depuis plusieurs jours déjà, ils avaient secrètement exhorté le peuple à ne pas s'attacher à cet étranger pendant la fête, à ne pas courir après lui, et à éviter même d'en parler. Toutefois, l'attention publique se portait de plus en plus sur lui, car il y avait là beaucoup de personnes qu'il avait enseignées ou guéries.

En sortant du Temple, Jésus guérit dans le parvis un paralytique qui invoquait son secours. Cet homme entra au Temple, transporté de joie et bénissant Jésus : il y fit une grande sensation.

Jean-Baptiste n'est pas à la fête ; il n'est vraiment pas un Juif selon la loi ; d'ailleurs il ne ressemble en rien aux autres hommes ; ce n'est réellement qu'une voix dans une chair mortelle. Pour le moment, la grande foule que la fête attire à Jérusalem lui amène aussi beaucoup de personnes qui sollicitent son baptême.

Je vis Jésus rester à Béthanie un jour entier, et les vendeurs pénétrer encore dans le parvis ; s'il était là, pensai-je, mal leur en prendrait. Durant l'après-midi, on immola les agneaux de la Pâque dans les cours du Temple. Cela se fit avec un ordre et une habileté admirables. Chacun apportait son agneau sur ses épaules. Autour de l'autel, il y avait trois cours où tous pouvaient trouver place, mais il était défendu de se tenir entre l'autel et le temple. Les sacrificateurs avaient devant eux des balustrades et des tables, avec les instruments nécessaires à l'immolation. Ils étaient si pressés, si serrés, que le sang d'un agneau immolé rejaillissait à l'entour sur les autres sacrificateurs ; les vêtements en étaient tout humectés. Les prêtres, rangés depuis le temple jusqu'à l'autel, faisaient passer de main en main les bassins pleins ou vides, et je vis l'immolation se prolonger jusqu'au soir ; je remarquai que le ciel était, au coucher du soleil, d'un rouge sanglant.

Lazare, Obed fils de Siméon et Saturnin immolèrent trois agneaux qui devaient servir à la cène de Jésus et de ses disciples. Le repas eut lieu dans la maison de Lazare, près de la montagne de Sion. L'agneau était attaché à un morceau de bois, et comme crucifié. La salle était magnifiquement décorée ; les convives, répartis en trois groupes, mangèrent à une table que je fus étonnée de voir dressée en forme de croix. Lazare était assis au haut bout de la table, à l'extrémité de la croix ; il avait devant lui plusieurs plats composés d'herbes amères. Les agneaux de la Pâque étaient pla-

cés, l'un entre Jésus et Pierre, sur un bras de la croix, l'autre sur l'autre bras devant Obed, et le troisième sur le long bout devant Saturnin. Jésus était entouré des membres de sa famille et des disciples galiléens ; Obed et Lazare des disciples de Jérusalem ; et Saturnin de ceux de Jean. Il y avait à ce repas plus de trente personnes réunies.

Cette Pâque fut célébrée plus à la manière des Juifs que la dernière Pâque que fit Jésus ; tous les conviés tenaient des bâtons à la main (à la cène Jésus avait deux bâtons réunis en croix) ; ils avaient leurs vêtements retroussés, et mangeaient debout, en toute hâte, l'agneau pascal, sans en rien laisser ; puis ils chantèrent des psaumes. Cependant ils supprimèrent divers usages introduits par les pharisiens. Jésus leur expliqua ce qui devait se faire. Il dépeça les trois agneaux, et les distribua lui-même ; il dit qu'il agissait, en cette occasion, comme serviteur. Les chants et les prières se prolongèrent jusqu'à la nuit.

Il régnait, ce jour-là, à Jérusalem, un calme dont je fus impressionnée ; les Juifs qui n'immolaient pas se tenaient dans leurs maisons, qui toutes étaient décorées de feuillage d'un vert sombre. Après l'immolation, cette foule immense d'hommes était occupée dans l'intérieur des maisons, et au dehors tout restait silencieux : j'en ressentais une profonde mélancolie.

Au Temple, pendant une grande partie de la nuit, on brûlait la graisse de l'agneau ; à la première veille, l'autel fut purifié, et les portes rouvertes à l'aube du jour.

Dès ses premières lueurs, Jésus et ses disciples s'y rendirent ; un grand nombre de lampes y brûlaient. Déjà de toute part on venait présenter ses offrandes. Jésus, entouré de ses disciples, enseignait dans l'avant-cour.

Une foule de marchands s'étaient installés jusque dans le parvis ; ils étaient à peine éloignés de quelques

pas des personnes qui priaient. Comme il en arrivait un nombre plus considérable encore, Jésus les arrêta, et ordonna à ceux qui se trouvaient là de se retirer ; mais ils lui résistèrent, et appelèrent pour les soutenir les gardiens, qui, n'osant rien faire sans autorisation, allèrent rapporter au sanhédrin ce qui se passait. Le Sauveur réitéra l'ordre qu'il avait donné ; et, comme les vendeurs le bravaient avec impudence, il prit sous sa robe une corde d'osier ou de joncs très minces, qui formait, à l'un de ses bouts, comme un fouet de cordellettes. Puis il s'avança vers eux, renversa les tables et chassa les récalcitrants : les disciples l'escortaient à droite et à gauche, et marchaient devant lui enlevant et emportant tout. Une foule de prêtres du sanhédrin étant arrivés, ils demandèrent à Jésus qui lui avait donné le pouvoir de faire ces choses, il leur répondit que, quand même l'arche d'alliance ne se trouverait plus dans le Temple, quand même la ruine du Temple serait proche, c'était pourtant toujours un lieu consacré par les prières de tant de justes, et non pas une maison de trafic, de tromperies ou d'usure. Il dit aussi qu'il agissait par la volonté de son Père ; et, comme ils lui demandaient qui était son père, il leur répondit qu'il ne le leur dirait pas, parce qu'ils ne le comprendraient point ; puis, sans s'inquiéter d'eux, il continua à chasser les vendeurs. Bien que deux troupes de soldats fussent arrivées, les prêtres n'osèrent pas résister à Jésus ; ils rougissaient eux-mêmes de ce désordre, et le peuple assemblé donnait raison au prophète ; de sorte que les soldats eux-mêmes furent obligés d'aider à enlever les tables renversées et les marchandises des vendeurs. Jésus toléra cependant la présence de ceux qui se tenaient respectueusement dans les cellules pratiquées dans les murs de l'avant-cour, et qui vendaient des colombes, des petits pains ou d'autres choses nécessaires à la vie. Il retourna ensuite, avec ses disciples, dans le parvis ; cela eut lieu vers sept ou huit heures

du matin. Le soir, on se rendit en procession dans la vallée du Cédron, pour couper la gerbe des prémices.

Jésus guérit, dans le parvis du Temple, une dizaine de paralytiques et de muets, ce qui fit encore une grande sensation ; car, dans leurs transports de joie, ces derniers le glorifièrent par toute la ville. A cette occasion, les prêtres et les pharisiens voulurent derechef faire rendre compte à Jésus de sa conduite ; mais il leur répondit très sévèrement, et le peuple manifesta un grand enthousiasme pour sa personne. Dans l'après-midi, le Sauveur assista, avec ses disciples, à l'instruction qui se fit dans une salle du Temple. Il réfuta plusieurs objections, car il était permis de discuter en ce lieu, et il donna des explications tout à fait nouvelles, qui réduisirent au silence tous les docteurs de la loi.

CHAPITRE III

Persécution contre Jésus et les saintes femmes. — Mort de Marie la Silencieuse.

Durant ces jours, Jésus ne vit presque point sa mère, qui demeurait chez Marie, mère de Marc. Elle passait son temps dans les prières et les larmes, pleine d'inquiétude à cause de la sensation qu'il produisait. Bien qu'elle ne sût pas tout encore, elle pressentait tout.

Jésus célébra le sabbat à Béthanie, dans la maison de Lazare, où il s'était retiré à cause du bruit que faisaient ses guérisons au Temple. Après le sabbat, les pharisiens le cherchèrent à Jérusalem, chez la mère de Marc ; ils voulaient l'arrêter, mais ils n'y trouvèrent que la sainte Vierge et quelques autres femmes, aux-

quelles ils ordonnèrent, en termes fort durs, de quitter la ville. Elles en furent toutes très affligées. Je vis Marie, le visage baigné de pleurs, entrant chez Marthe à Béthanie. Marthe soignait sa sœur Marie la Silencieuse, alors très malade ; à peine arrivée auprès de Marthe, la mère du Sauveur s'évanouit, s'affaissant sous le poids de sa douleur : aussitôt Marie la Silencieuse, qui était tout à fait rendue à la vie extérieure, et qui voyait s'accomplir ce qu'elle avait vu autrefois en esprit, n'eut plus la force de supporter la souffrance qu'elle ressentait ; elle expira, en présence de la sainte Vierge, de Marie de Cléophas, de Marthe et des autres saintes femmes. Elle fut déposée plus tard dans un sépulcre neuf, à peu de distance du château de Lazare.

Nicodème vint cette nuit à Jésus, conduit par Lazare, chez lequel il l'avait rencontré plusieurs fois, sans cependant avoir eu encore d'entretien confidentiel avec lui : la persécution qui menaçait Jésus ne l'arrêta pas. Je vis le Seigneur assis à terre à côté de lui, et l'instruisant pendant toute la nuit.

Avant l'aube du jour, il se rendit avec Nicodème à Jérusalem, dans la maison de Lazare, près de Sion, où Joseph d'Arimathie les rejoignit. Nicodème et Joseph s'humilièrent devant le Seigneur, disant : « Nous reconnaissons bien que vous êtes plus qu'un homme ; nous promettons de vous servir fidèlement jusqu'à la fin. » Jésus leur recommanda la discrétion ; à leur tour, ils le prièrent instamment de les conserver dans la charité.

Tous les disciples qui avaient mangé la Pâque avec le Sauveur vinrent le trouver. Il leur donna diverses instructions et divers ordres, pour l'avenir le plus prochain ; ses disciples se prirent tous par les mains en pleurant ; ils essuyèrent leurs larmes avec la petite bande d'étoffe qu'ils portaient autour du cou, et qui leur servait aussi à envelopper leurs têtes.

Dans la matinée, Lazare conduisit la mère de Jésus

dans une hôtellerie située devant Béthanie. Je vis le corps de Marie la Silencieuse étendu par terre et la maison en deuil. Les disciples venus de loin se dispersèrent bientôt en divers lieux, soit chez eux, soit dans les endroits où Jésus les envoya. Marie étant retournée dans l'habitation de Lazare, les pharisiens la poursuivirent de leurs interrogations, ainsi que les saintes femmes, partout où il les rencontrèrent, les menaçant de les chasser du pays. C'est ainsi qu'elle se retira d'abord à Nazareth, puis à Capharnaüm.

Pendant quelques jours, Jésus resta caché, soit à Béthanie, soit à Bahurim, petit village situé au nord-est de Béthanie. C'était en ce lieu que Séméi avait jeté des pierres à David en l'accablant d'injures, lorsqu'il fuyait devant Absalon. Jésus s'y retira souvent, lors des persécutions qu'il eut à subir dans le Temple, en particulier le jour où l'on voulut le lapider (1).

CHAPITRE IV

Jésus prêche le baptême sur les bords du Jourdain. — Lettre et envoyé du roi d'Edesse.

Trois semaines après la Pâque, Jésus se rendit de Béthanie au lieu où l'on baptisait, près d'Ono. Quelques gardiens y avaient été laissés, pour veiller sur la fontaine baptismale. Les disciples s'y réunirent de nouveau, et bientôt un grand nombre de personnes y furent rassemblées. Je vis le Sauveur assis près de la chaire ; il enseignait le peuple, qui se tenait en cercle autour

(1) Nous sommes loin de soupçonner la perfection avec laquelle la divine Sagesse a disposé et accompli toutes les figures de l'ancienne loi.

de lui. Dans quelques endroits, on avait dressé des gradins en bois, afin que l'on pût s'asseoir. Parmi les auditeurs de Jésus, j'aperçus les disciples de Jean.

Au même temps, je fus témoin d'une scène qui se passa, dans une ville, non loin de Damas. Un roi souffrait d'une éruption qui, à demi sortie, lui était tombée sur les pieds, de sorte qu'il boîta. Des voyageurs lui avaient beaucoup parlé de Jésus, de ses miracles et de l'irritation qu'il avait excitée parmi les Juifs le jour de Pâques ; leurs récits inspirèrent au roi, qui était homme de bien, une grande affection pour Jésus et le désir de le voir. Il espérait même être guéri par lui, et il lui écrivit pour l'appeler auprès de sa personne. En outre, il manda un jeune homme de sa cour qui savait peindre, et lui remit sa lettre, lui ordonnant de faire le portrait de Jésus, s'il ne pouvait pas le déterminer à satisfaire à sa demande, appuyée par des présents. L'envoyé partit aussitôt avec six serviteurs, lui sur un chameau, eux sur des mules.

Je vis cet homme arriver, avec sa suite, à quelque distance de l'endroit où Jésus enseignait, et où plusieurs personnes avaient établi leurs tentes. Il chercha, sur-le-champ, à pénétrer jusqu'à lui. Ne pouvant pas lui parler pendant qu'il prêchait, il voulut, du moins, l'écouter et faire, en même temps, son portrait. Depuis longtemps déjà il s'efforçait en vain de se faire jour à travers la foule attentive, lorsque Jésus, l'apercevant, dit à un ancien disciple de Jean qui se trouvait près de lui, d'aider cet homme qui ne pouvait écarter la foule, de le faire approcher et de lui ménager une place sur un banc. Le disciple, après avoir conduit l'envoyé au lieu désigné par Jésus, fit aussi asseoir les gens de sa suite, de manière qu'ils pussent voir et entendre le Seigneur. Ces derniers apportaient les présents du roi, qui consistaient en étoffes, en petites plaques d'or et en plusieurs couples de beaux et bons agneaux.

Le fidèle envoyé, tout joyeux de se placer en face du

Sauveur, s'empressa de dresser son chevalet sur ses genoux, regarda Jésus avec une attention pleine d'admiration et se mit à l'œuvre. Il fit d'abord l'ébauche de sa tête et de sa barbe. Il couvrit ensuite la tablette de quelque enduit, puis il retoucha, à plusieurs reprises, son esquisse avec le crayon ; il continua longtemps ce travail, mais sans arriver à en être satisfait. A chaque regard qu'il jetait sur Jésus, son visage semblait lui causer un étonnement nouveau, et il se voyait contraint de recommencer.

Jésus enseigna quelque temps encore, et envoya ensuite dire à cet homme qu'il pouvait se présenter et remplir son message. Il vint donc vers le Sauveur, suivi des serviteurs et des présents. Il ne portait pas de manteau, mais seulement un vêtement court qui ressemblait à l'habit d'un des trois rois. Le tableau, qui avait la forme d'un bouclier, était suspendu par un cordon à son bras gauche ; dans la main droite il tenait la lettre du roi. Il se prosterna, ainsi que les siens, la face contre terre, devant le Seigneur, et lui dit : « Votre serviteur est l'envoyé d'Abgare, roi d'Edesse, qui étant malade vous adresse cette lettre, et vous supplie d'agréer ces présents. Jésus lui répondit qu'il était satisfait des bonnes dispositions de son maître, puis il ordonna aux disciples de prendre les dons et de les distribuer aux plus pauvres des assistants, ensuite il ouvrit la lettre. Je ne me souviens plus du contenu, sinon que le prince lui disait, entre autres choses, qu'il avait le pouvoir de ressusciter les morts, et qu'il le priait de vouloir bien venir le guérir. Lorsque Jésus eut lu la lettre, il la retourna, prit un crayon, qu'il tira de son sein, et écrivit plusieurs mots en gros caractères, après quoi il la replia. Jésus se fit alors donner de l'eau, se lava le visage, contre lequel il pressa l'enveloppe molle de la lettre, qu'il remit enfin à l'envoyé. Celui-ci l'appliqua sur son portrait (je crois que Jésus lui avait dit de le faire) : alors le portrait changea d'aspect et devint par-

faitement ressemblant (1). Le peintre, ravi de joie, montra le portrait aux assistants, se prosterna devant Jésus, et s'en retourna aussitôt.

Quelques-uns des serviteurs d'Abgare restèrent auprès de Jésus, qui, après cette prédication, traversa le Jourdain et se rendit à la seconde fontaine baptismale de Jean. Ils s'y firent aussitôt baptiser.

Je vis cependant l'envoyé arriver à Edesse. Le roi vint au-devant de lui dans son jardin, et fut profondément ému, en regardant le portrait et en lisant la lettre. Il s'amenda, et renvoya un grand nombre de femmes avec lesquelles il vivait.

Jésus, ayant traversé le fleuve au-dessus de Béthabara en face de Galgala, arriva à l'emplacement où Jean avait baptisé en dernier lieu ; ses disciples y étaient déjà établis. Pendant une quinzaine de jours, il fit baptiser un grand nombre de personnes par André, Saturnin, Pierre et Jacques. Plusieurs disciples de Jean vinrent à lui, et il y avait plus d'affluence au baptême donné par ses disciples qu'à celui de Jean. Jésus parlait du baptême avec plus de sublimité, et sa douceur, comparée à l'austérité et à la rudesse de Jean, fit que le peuple l'aima et le glorifia davantage. Il s'éleva, à cette occasion, une contestation entre les disciples de Jean et des Juifs qui avaient été baptisés par les disciples de Jésus, touchant la purification produite par l'un ou par l'autre baptême.

Les disciples de Jean étaient jaloux de Jésus, et mécontents de voir un grand nombre des leurs aller au nouveau Maître. Ils s'en plaignirent au Précurseur ; il leur répondit ce qu'on lit dans l'Evangile (Jean, III, 22-26). Cette contestation au sujet de la purification,

(1) Il est fait mention de cette lettre et de ce portrait dans l'histoire ecclésiastique. Ce miracle est évidemment symbolique. Quels que soient nos efforts, ce n'est que par la grâce de Jésus-Christ que nous pouvons reproduire en nous son image ; et cette grâce, c'est l'eau, sanctifiée par les mérites de sa très sainte humanité, qui nous l'obtient.

le témoignage que Jean avait rendu du Seigneur, la foule de personnes qui se faisaient baptiser par les disciples de Jésus, produisit un surcroît de mécontentement parmi les pharisiens. Ils résolurent de le persécuter, lui et ses disciples, de les contredire et de les opprimer en tous lieux et de toutes manières. Ils envoyèrent, sur-le-champ, des messagers aux diverses synagogues du pays, avec des lettres qui ordonnaient de s'emparer de Jésus partout où on le trouverait, de faire subir à ses disciples des interrogatoires sur sa doctrine et ensuite de les réprimander sévèrement.

Tandis que les pharisiens prenaient ces mesures, Jésus quitta secrètement le lieu du baptême ; et les disciples aussi, se séparant, retournèrent chez eux. Jésus traversa sans délai le Jourdain, passa par la Samarie et la Galilée, et se rendit, par Sichor-Lithath et Khaboul, vers les confins de Tyr (1).

CHAPITRE V

Jésus porte la bonne nouvelle aux populations les plus délaissées de la Galilée et du pays de Tyr.

Dans ce même temps Hérode fit arrêter Jean-Baptiste. Il le fit conduire à Callirrhoë par des soldats de Sukkoth, sous prétexte qu'il désirait ardemment le voir : Jésus l'en avait averti, par ses disciples, quelque temps auparavant. Hérode le fit jeter dans un des cachots de Callirrhoë, où il ne fut permis à personne de le voir.

(1) Ce voyage semble prophétiser la marche que devait suivre l'Evangile. Repoussé par les Juifs, il devait être porté aux nations. Il est très remarquable de voir Jésus, après avoir évangélisé d'abord les bergers des environs de Bethléem, persécuté par les pharisiens à Jérusalem et dans toute la Judée, s'en aller porter le salut aux populations moitié païennes du nord de la Galilée.

C'était sa femme qui l'avait poussé à user d'une telle violence, car il avait beaucoup de respect pour Jean ; il lui faisait même de fréquentes visites. Il désirait seulement qu'il ne blâmât point son union illégitime. Enfin, après l'avoir retenu en prison pendant six semaines, Hérode le mit en liberté.

Pendant que Jésus traversait la Samarie, suivi de ses disciples séparés en divers groupes, je vis Barthélemy qui, du baptême de Jean qu'il était allé recevoir, s'en retournait à Dabbeseth, sa patrie : chemin faisant, il rencontra, dans la plaine d'Esdreton, quelques-uns des disciples de Jésus. Ils lui racontèrent les œuvres merveilleuses du Seigneur : André surtout en parlait avec un grand enthousiasme. Barthélemy écouta tout cela avec une joie respectueuse ; André, qui aimait à voir des gens lettrés parmi les disciples de son Maître, se rapprocha de Jésus, et lui dit que Barthélemy le suivrait volontiers. Peu après, Barthélemy passa devant le Seigneur ; André le lui montra. Jésus jeta un regard sur lui et dit à André : « Je le connais, il me suivra ; je vois du bon en lui, et je l'appellerai quand le temps sera venu ». Barthélemy demeurait à Dabbeseth, tout près de Ptolémaïs ; il était scribe. Je vis plus tard sa rencontre avec Thomas ; il lui parla de Jésus et le disposa en sa faveur.

Pendant ce même voyage fait en toute hâte vers Tyr, plusieurs disciples et parents de Jésus vinrent à lui et l'accompagnèrent. Il les exhorta à la persévérance dans les épreuves qui les attendaient, leur dit ce qu'ils devaient faire, et les chargea de divers messages pour les siens et pour d'autres disciples.

Ce long trajet fut signalé par bien des privations qu'endura le Sauveur : plusieurs fois Saturnin ou d'autres disciples apportèrent du pain si dur, que Jésus n'en put manger qu'après l'avoir trempé dans l'eau. Pendant qu'il prêchait et guérissait sur les confins de Sidon et de Tyr, suivi seulement de quelques disciples

peu connus, les pharisiens exécutaient leurs projets de persécution. Ils citaient les disciples devant de grandes assemblées, dans les synagogues et dans les écoles, pour donner des explications sur Jésus, sur sa doctrine, et sur ses intentions, et aussi sur leurs rapports avec lui. Les pharisiens les tourmentèrent de toute façon. Je vis une fois Pierre, André et Jean les mains liées ; mais ils rompirent leurs liens sans effort et comme par miracle ; on les renvoya alors secrètement. Ils retournèrent à Bethsaïde et à Capharnaüm pour reprendre leur vie habituelle.

Quand ces persécutions eurent cessé, Jésus revint secrètement des contrées de Sidon et de Tyr à Capharnaüm, dans la maison de sa mère où il la consola. Ses disciples l'y rejoignirent ; et lui racontèrent tout ce qu'ils avaient eu à subir en son absence. Il les encouragea, les exhorta à la persévérance, et leur promit de les appeler et de leur donner leur mission.

Jésus se dirigea ensuite à quelques lieues au nord, vers un petit lac bourbeux. Il me semble qu'il y avait une localité étrangère entre la Galilée et ce lac, sur les bords escarpés duquel étaient situées deux villes. Elles étaient en face l'une de l'autre, et séparées par une sorte de gouffre sombre et profond : beaucoup de bêtes sauvages y avaient leurs repaires. On les nommait Adama, et, je crois, Séleucie. Jésus y séjourna longtemps et alternativement ; il s'arrêta aussi dans les environs : il y prêcha et y guérit plusieurs malades. A Adama il y avait des Juifs, mais d'une race dégénérée ; Séleucie était habitée par des païens : quelques Juifs cependant y demeuraient dans des hangars, des recoins et des ruines. Saturnin et deux autres disciples de ce pays étaient toujours avec Jésus, qu'on regardait comme un prophète doué d'une vertu surnaturelle. Il enseignait plutôt dans des maisons particulières que dans les synagogues. Il ne se montrait publiquement qu'avec circonspection. Il voyait les gens de bien dans des endroits

solitaires ; il guérissait et enseignait beaucoup de personnes en secret. Ici et à Tyr, je remarquai, dans la conduite du Sauveur et dans son enseignement, quelque chose qui différait de sa manière de procéder avec les Juifs. Comme sa haute mission était inconnue et qu'on le croyait seulement un prophète, il ne pouvait que préparer son œuvre.

J'ai vu Jésus se rendre à Adama et à Tyr, accompagné de quelques disciples. Tyr est une très grande ville : quand on la regarde du haut de la montagne dont elle recouvre les pentes, il semble qu'elle va rouler jusqu'en bas.

Jésus porte une tunique brune ou grise et un manteau de laine blanche. Il ne se montre, ni dans la synagogue, ni dans les assemblées publiques ; il visite seulement les maisons des pauvres : là il console, encourage, prêche et guérit. Saturnin et un jeune homme de seize à dix-huit ans, auquel Marie s'intéresse, vont et viennent de Jésus à ses amis de Galilée : ils ne se montrent pas en public avec lui, mais ils le rejoignent, comme par hasard, dans quelque hôtellerie.

Le Sauveur passe pour un prophète, un philosophe, et des païens même se laissent enseigner par lui : cependant ces gens, pour épargner à Jésus aussi bien qu'à eux-mêmes tout désagrément, restent, quand ils le voient, silencieux et tranquilles.

Jésus me parut s'être rendu à Tyr pour communiquer librement avec ses disciples. En effet, ils arrivèrent de la Galilée en cette ville au nombre d'une vingtaine, parmi lesquels étaient Pierre, André, Jacques le Mineur, Thaddée, Nathanaël-Khased, Nathanaël le fiancé, ainsi que tous ceux qui avaient assisté aux noces de Cana. Ils rejoignirent Jésus dans une hôtellerie. La manière dont il les salue est bien touchante : il passe dans leurs rangs et donne la main à tous. Ils se montrent très respectueux et le traitent comme un être surhumain, mais néanmoins comme un ami. Leur joie à le revoir fut

indicible. Ils lui firent connaître les mesures qu'or avait prises contre lui et contre eux. Jésus les instruisit longuement, les exhortant à la persévérance : il dit aux futurs apôtres en particulier, et à tous en général, qu'ils devaient abandonner toutes choses, pour mieux répandre sa doctrine parmi le peuple des contrées qu'ils habitaient. Il leur parla aussi de la conduite qu'avaient à tenir leurs femmes. Il ajouta que bientôt il reviendrait au milieu d'eux pour reprendre publiquement sa mission ; il les appellerait, et leur donnerait solennellement la leur.

Jésus se rendit ensuite à dix ou onze lieues au sud est de Tyr, dans une ville très vaste, divisée en diverses parties bien séparées les unes des autres et toutes entourées et traversées par l'eau. Il rencontrait parfois, le long du chemin, des voyageurs qui l'accompagnaient quelque temps et auxquels il inspirait un grand étonnement.

Les habitants de ce lieu étaient païens pour la plupart. J'y vis plusieurs édifices que je pris pour des temples d'idoles, car ils avaient des toits en pointe ornés de petits drapeaux. Je fus très surprise de ce qu'un assez grand nombre de Juifs y demeuraient dans de grandes et belles maisons, quoiqu'ils fussent soumis à une sorte d'oppression. C'étaient, je crois, des Juifs exilés.

Arrivé à peu de distance de la ville, Jésus s'arrêta dans une habitation, sorte de palais avec dépendances, à laquelle il ne put atteindre qu'en traversant l'eau. Il en connaissait les maîtres depuis son dernier voyage, et ceux-ci paraissaient l'attendre, car ils allèrent au-devant de lui et le reçurent avec beaucoup de respect. C'étaient des Juifs ; le chef de la famille était un vieillard entouré de nombreux enfants. Par respect pour Jésus, il le conduisit dans un logement voisin du sien, et le mit entièrement à sa disposition : puis il lui lava les pieds et lui donna un repas.

Je vis une multitude d'ouvriers, hommes, femmes, enfants, gens de toute race, au teint brun ou noir qui se rendaient sur une vaste place située près de la maison : c'étaient probablement des esclaves : ils habitaient des bâtiments latéraux peu élevés ; ils allaient prendre leur repas, et revenaient du travail traînant des charrettes pleines de pelles ou d'instruments de pêche, portant aussi sur leurs épaules de petites nacelles, au milieu desquelles il y avait un siège avec deux rames. Ils étaient employés à construire des ponts et des chaussées. Jésus les fit venir devant lui et leur parla avec bonté ; ils furent heureux de voir un tel homme. Le Sauveur prêcha durant tout le jour devant l'habitation de son hôte, sur une grande place entourée de colonnes.

Il se rendit ensuite avec lui, et dès le soir même, sur le chemin par où revenaient les esclaves : il leur adressa la parole, les consola et leur raconta une parabole. Il y avait parmi eux des gens de bien et des gens méchants : les premiers furent très touchés, mais les seconds se montrèrent mécontents et hostiles. Ceux-ci se nourrissaient de poisson cru, et étaient traités plus sévèrement que les autres ; ils se trouvaient sous la surveillance de quelques-uns des premiers. En les voyant recevoir leur salaire, je pensai à la parabole où le maître de la vigne paie ses ouvriers.

Le lendemain, dès le matin, Jésus, accompagné de deux disciples, alla au-devant de plusieurs apôtres et disciples qui arrivaient de Galilée. Après trois ou quatre heures de marche, il les rencontra dans une hôtellerie. Le soir, le Sauveur revint à Sichor-Libnath avec les disciples qui l'y avaient suivi ; ceux qui étaient venus le visiter retournèrent en Galilée.

Il était très tard, mais c'était par une nuit d'été admirablement belle : le ciel était pur et l'air embaumé. Jésus et les siens marchaient tous ensemble, ou les uns devant et les autres derrière le Sauveur, qui restait seul. Je les vis une fois se reposer dans un site déli-

cieux, à l'ombre d'arbres chargés de fruits ; c'était sur le bord d'une prairie humide d'où s'éleva une troupe d'oiseaux : ils attendirent que le Seigneur se mît en marche, et l'accompagnèrent jusqu'à la ville. Là ils s'abattirent sur l'eau au milieu des roseaux : je me disais qu'ils voulaient sans doute se vouer à la mort là même pour le Seigneur. Qu'il était touchant de voir, durant cette belle nuit, les oiseaux se poser chaque fois que Jésus s'arrêtait pour enseigner ou pour prier ! Le Sauveur et ses disciples franchirent la montagne et descendirent de l'autre côté. Vers le matin, leur hôte alla à leur rencontre, leur lava les pieds, et leur offrit un léger repas dans le vestibule de sa maison : puis il les introduisit dans l'intérieur.

Jésus et les disciples ne dormirent que quelques heures. A l'aube du jour, je les aperçus à une certaine distance, sur le chemin qui conduisait à une petite ville du pays de Khaboul, située au nord-ouest et habitée par des Juifs expulsés de leur patrie. Ceux-ci avaient souvent demandé leur réintégration ; les pharisiens s'étaient opposés à ce qu'elle leur fût accordée. Depuis longtemps, ils désiraient ardemment posséder Jésus ; mais, s'en jugeant indignes, ils n'avaient pas osé le lui demander ; il venait maintenant de lui-même les visiter, ayant à faire cinq à six lieues dans les montagnes, par des chemins très tortueux.

Quand il fut tout près de leur ville, deux de ses disciples prirent les devants pour l'annoncer aux chefs de la synagogue. Quoique ce fût le sabbat, Jésus s'était mis en route, car dans les pays habités par les païens il n'observait pas la loi qui prohibait ce jour-là les courses lointaines. Il y descendit chez les chefs de la synagogue, qui l'accueillirent avec une profonde humilité. Ils lui lavèrent les pieds ainsi qu'aux disciples, et lui offrirent un repas. Il visita ensuite tous les malades, et il en guérit une vingtaine. Il y avait parmi eux des hommes paralytiques, des femmes sujettes à des pertes de sang,

des aveugles, des hydropiques, des lépreux et aussi beaucoup d'enfants atteints de maux divers. Plusieurs possédés crièrent après lui dans les rues, et il les délivra. Du reste, le plus grand ordre régnait partout. Les disciples enseignaient les gens qui s'étaient rassemblés aux portes. Avant de les guérir, Jésus exhortait quelquefois les malades à croire et à s'amender ; mais, quand ils avaient la foi, il les guérissait tout de suite. Je le voyais lever les yeux au ciel et prier ; quelquefois il les touchait ou passait la main sur eux. Je l'ai aussi vu bénir de l'eau, dont il aspergeait les assistants, et faisait asperger les maisons par ses disciples. Il bénissait toujours par le signe de la croix et faisait toutes choses avec beaucoup de gravité et de solennité. Dans quelques maisons, il prenait avec les disciples une légère collation. Parfois, les malades guéris se levaient, se prosternaient devant lui et l'accompagnaient pleins de joie, quoique toujours à une distance respectueuse, comme on accompagne le saint Sacrement. Il y en eut à qui il donna l'ordre de rentrer dans leurs maisons.

Je compris alors combien l'eau bénite est une sainte chose. J'appris en même temps que ce pouvoir de guérir a été communiqué aux prêtres ; que ceux qui opèrent des guérisons, comme le prince de Hohenlohe par exemple, font précisément ce que faisait Jésus, et que c'est la preuve d'une grande décadence que le petit nombre de ceux qui ont une foi vive.

Jésus enseigna et guérit toute la journée. Le soir, après le sabbat, il quitta les habitants de ce pays, qui furent très affligés de son départ. Il leur ordonna de ne pas le suivre, et ils obéirent avec une humble soumission.

CHAPITRE VI

Jésus prêche à Adama, au jardin dit lieu de la Grâce. —
Conversion miraculeuse d'un Juif obstiné.

Jésus et ses disciples se rendirent directement à Adama, où ils arrivèrent dans l'après-midi. Plusieurs habitants distingués de ce lieu étaient rassemblés dans un jardin où il y avait des baignoires. Ils paraissaient savoir que Jésus devait venir, car ils allèrent au-devant de lui ; ils le conduisirent dans une maison située sur une place publique, au milieu de la ville. Là on lui lava les pieds ainsi qu'à ses disciples ; on nettoya avec soin leurs habits, et on leur donna un repas magnifique.

Ils menèrent ensuite Jésus dans la synagogue où un grand nombre de Juifs s'étaient rassemblés. Ils chantèrent d'abord, et prièrent Dieu de leur faire comprendre à sa gloire tout ce que dirait Jésus. Le Sauveur leur parla des promesses divines, de la manière dont elles s'étaient succédé et accomplies. Il enseigna aussi sur la grâce, disant que celle d'un homme aurait dû recevoir, par suite des mérites de ses ancêtres, ne se perdait pas, lorsqu'il ne la recevait pas lui-même, à cause de son indignité, car alors elle était donnée au plus proche parent qui la méritait. Ainsi il rappela une œuvre méritoire de leurs aïeux qui leur profitait encore, bien qu'ils en eussent presque perdu le souvenir : ils avaient autrefois donné asile à des étrangers expulsés de leur pays. A la fin, il les invita tous à une grande prédication qu'il se proposait de donner, sur une place voisine du jardin où on l'avait reçu.

Au milieu d'un tertre de gazon, se trouvait une chaire ombragée par un épais feuillage. Le vaste espace qui l'entourait était protégé contre le soleil par cinq rangées

d'arbres dont les branches entrelacées formaient une voûte de verdure. C'était un lieu charmant, que les habitants avaient surnommé le lieu de la Grâce, parce qu'ils avaient entendu dire qu'autrefois une grâce leur était venue de cet endroit. Ils avaient aussi une tradition d'après laquelle ils croyaient qu'un grand malheur était venu fondre sur leur cité, du côté du nord. La ville était tout environnée par les eaux ; elle avait au levant le lac Mérom, et du côté opposé un canal, coupé par cinq ponts, qui venait déboucher dans le lac, près du jardin des bains.

Les habitants étaient déjà réunis, lorsque, vers neuf heures, Jésus arriva avec ses disciples. L'assemblée entière s'inclina respectueusement à son approche. Les principaux de la ville étaient groupés autour de la chaire, qui était un banc de pierre artistement sculpté à sa base. Les disciples, qui se tenaient au dernier rang, près des femmes, avaient autour d'eux, chacun pour sa part, un certain nombre de personnes qu'ils enseignaient.

Jésus leva d'abord les yeux au ciel, et pria le Père de qui descend tout don parfait de faire que son enseignement trouvât des cœurs pénitents et dociles ; puis il ordonna aux assistants de répéter ses paroles, ce qu'ils firent en effet. Il enseigna depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures de l'après-midi. Il ne fit, pendant tout ce temps, qu'une seule pause et prit à peine quelques rafraîchissements. Une partie des auditeurs allaient et venaient, plusieurs étant obligés de quitter l'assemblée pour se livrer à leurs occupations. Le Sauveur enseigna sur la pénitence, sur la purification et l'ablution par l'eau ; puis il parla de Moïse, des tables de la loi, du veau d'or, et enfin du tonnerre et des éclairs sur le Sinaï.

L'instruction venait de finir, et plusieurs personnes, entre autres le premier magistrat, regagnaient la ville, lorsqu'un Juif déjà vieux, de haute taille et de bonne

mine, avec une barbe vénérable, s'avança hardiment vers Jésus et lui dit : « Je veux maintenant vous parler à mon tour : vous avez énoncé vingt-trois vérités, mais il y en a vingt-quatre ». Et il se mit à énumérer une série de maximes, au sujet desquelles il commença à disputer. Jésus lui dit : « J'ai souffert votre présence ici, afin que vous puissiez vous convertir : j'aurais pu vous renvoyer devant tout le monde, puisque vous êtes venu sans être invité. Vous prétendez qu'il y a vingt-quatre vérités, et que je n'en ai exposé que vingt-trois ; mais c'est vous qui en mettez trois de trop, car il n'y en a pas plus de vingt, et je les ai développées ». Alors Jésus énuméra vingt maximes, selon le nombre des lettres de l'alphabet hébraïque que le Juif avait rappelé ; puis il parla du crime que commettent ceux qui ajoutent à la vérité quelque chose, et du supplice qui les attend (1). Mais le vieux Juif s'obstina à ne point vouloir reconnaître son tort ; et déjà quelques-uns des témoins de cette scène lui donnaient raison, et l'écoutaient avec une satisfaction malicieuse. Jésus lui dit alors : « Vous avez là un beau jardin ; allez me chercher les plus remarquables et les plus saints de vos fruits : ils se gâteront pour protester contre votre procédé déloyal. Pour la même cause, votre corps droit et robuste deviendra contrefait, parce que vous êtes dans votre tort, et vous verrez ainsi jusqu'à quel point les meilleures choses s'altèrent et se corrompent, dès qu'on ajoute à la vérité. Si vous pouvez opérer un seul prodige, alors les vingt-quatre vérités seront tenues pour vraies. » Le Juif courut aussitôt, avec ses partisans, à son jardin, qui se trouvait près de là. Il y avait réuni toutes sortes de plantes, de fleurs et de fruits rares et précieux ; on y voyait aussi, à travers des treillis, une multitude d'ani-

(1) Il s'agissait probablement d'un certain nombre de maximes traditionnelles dans la synagogue, qui contenaient les principales vérités du salut, et que les pharisiens altéraient, en y ajoutant quelques-unes de leurs vaines traditions ou fausses maximes.

maux et d'oiseaux de luxe, et au milieu un vaste bassin avec des poissons rares. Aidé de ses amis, il eut en peu d'instants cueilli les plus beaux de ses fruits, tels que des pommes vermeilles et des raisins mûrs ; il en remplit deux petites corbeilles. Il prit ensuite divers oiseaux et animaux, qu'il transporta enfermés dans des cages.

Pendant que le Juif était dans son jardin, Jésus enseigna encore sur l'obstination et sur les déplorables suites des additions faites à la vérité.

Au moment où le vieillard reparut, accompagné de ses amis, et déposa au pied de la chaire où se tenait Jésus ses cages et ses corbeilles, il se fit dans la foule un grand mouvement. Comme il s'opiniâtrait dans son orgueil à soutenir sa première affirmation, voilà que les menaces de Jésus s'accomplissent pleinement. Une fermentation intérieure se produit dans ces fruits, et bientôt il en sort, de toute part, des vers qui les dévorent. Les animaux tombent morts, et n'apparaissent, peu d'instants après, que comme des morceaux de chair informes et rongés par les vers. L'aspect de tout cela était tellement hideux, que la foule, qui s'était avancée avec curiosité, se prit à crier en se détournant, pleine du plus profond dégoût ; ce dégoût se changea en horreur, quand le vieux Juif devint pâle et défait, se tordit sur lui-même et resta tout contrefait d'un côté.

A ce miracle, des cris et un grand tumulte éclatèrent dans la multitude, le vieux Juif pleura, confessa sa faute et supplia Jésus d'avoir pitié de lui.

Le tumulte s'accrut tellement, que le premier magistrat, qui s'était retiré, fut rappelé pour rétablir l'ordre. En même temps, le Juif reconnut publiquement qu'il avait ajouté à la vérité. A la vue du profond et vif repentir de ce malheureux, qui conjurait les assistants d'intercéder pour lui, Jésus bénit tout ce qui lui avait été présenté et le vieillard lui-même : aussitôt les fruits, les animaux et le Juif furent rendus à leur premier état.

Le vieillard se jeta aux pieds de Jésus, en pleurant et en lui témoignant sa reconnaissance.

La conversion de cet homme fut si sincère, qu'il devint un des plus fidèles partisans du Sauveur, et lui en attira plusieurs autres. Pour l'expiation de sa faute, il distribua aux pauvres presque tous les beaux fruits de son jardin. Ce miracle fit une impression profonde sur tous les auditeurs. Un prodige de cette nature était nécessaire ici, car ces gens, lors même qu'ils se savaient dans l'erreur, s'opiniâtraient à la défendre, ce qui arrive souvent chez les hommes qui tiennent d'un sang étranger. Or ils étaient issus de Samaritains qui, pour avoir contracté des mariages mixtes avec les païens, avaient été chassés de Samarie. Au lieu de jeûner en mémoire de la ruine du temple de Jérusalem, ils jeûnaient pour rappeler leur expulsion. Ils versaient quelquefois des larmes sur leurs erreurs, néanmoins ils refusaient d'y renoncer.

Ils avaient fait à Jésus un accueil très favorable, parce que, d'après une ancienne révélation faite aux païens, plusieurs signes leur avaient fait connaître que le temps était venu où Dieu devait leur accorder des faveurs signalées. A cause de cette révélation, le lieu même où elle s'était manifestée et où se trouvait le jardin des bains se nommait le lieu de Grâce. Le souvenir qui me reste à ce sujet, c'est que les païens, dans un temps de grande détresse, avaient invoqué le Ciel ; alors il leur avait été révélé qu'ils trouveraient grâce devant Dieu, lorsque de nouveaux cours d'eau se jetteraient dans le lac, et que la ville s'étendrait de ce côté jusqu'à la fontaine. Or toutes ces choses venaient de s'accomplir ; des eaux d'une pureté extraordinaire avaient jailli de la fontaine de la Grâce, et s'étaient répandues, par cinq ruisseaux, jusqu'au lac. Comme Jésus devait baptiser dans cet endroit, cette prophétie touchant l'eau se rapportait probablement à la grâce sanctifiante de son baptême.

Je vois fréquemment la sainte Vierge. Elle demeure seule avec une servante dans la maison située près de Capharnaüm. Je l'aperçois travaillant ou priant. Les saintes femmes la visitent, et les disciples lui apportent des nouvelles. Je remarque que souvent elle ne reçoit pas les personnes venues pour la voir de Nazareth et de Jérusalem. A Jérusalem, tout est tranquille en ce qui concerne le Sauveur. Lazare y habite dans son château ; il reçoit souvent des messages de Jésus et des disciples, et il leur envoie les siens.

CHAPITRE VII

Parabole de l'économe infidèle. — Baptême donné par Jésus au jardin de la Grâce.

Jésus enseigna encore le jour suivant dans la synagogue ; il exhorta les Juifs à ne pas tant gesticuler pendant la prière, et surtout à ne pas juger trop sévèrement les pécheurs et les païens ; mais, au contraire, à avoir pitié d'eux. A cette occasion, il leur raconta la parabole de l'économe infidèle. Comme ils en furent fort surpris, il leur expliqua pourquoi le maître avait loué la conduite de l'économe.

La sœur avait malheureusement oublié cette explication. Il lui semblait néanmoins que le Christ, par l'économe infidèle, entendait la synagogue, et, par les débiteurs, les sectes et les gentils : la synagogue devait remettre aux schismatiques et aux païens une partie de leur dette, puisque, maintenant qu'elle ne le méritait plus, elle possédait injustement les richesses, c'est-à-dire l'autorité et les grâces ; elle était louable de prendre ses précautions pour que, lorsqu'elle-même les aurait perdues, elle pût avoir recours à l'intercession des débiteurs, les ayant traités avec ménagement.

Je n'étais qu'une enfant quand déjà toutes les paraboles se présentaient à mes yeux : c'étaient comme des tableaux vivants. Voici ce que je me rappelle de celle qui a rapport à l'économe infidèle.

L'économe demeurait dans le désert d'Arabie, sur la frontière de la terre promise, à peu de distance du lieu où les enfants d'Israël murmurèrent contre le Seigneur. Son maître habitait au-delà du mont Liban ; il y possédait des terres qui produisaient du froment et de l'huile. Ces terres étaient affermées à deux paysans. L'économe était un petit homme bossu, à barbe rousse, alerte, décidé et rusé. Il se dit : Peut-être le maître ne viendra point ; et là-dessus il se mit à vivre dans la dissipation ; le plus grand désordre régna dans la fortune qui lui avait été confiée ; les deux paysans aussi dissipaient tout en folles dépenses. Tout à coup je vis le maître partir ; bien loin, par delà de hautes montagnes, j'aperçus une ville et un palais magnifiques ; je vis une belle route qui partait du palais et aboutissait directement à la maison de l'intendant. Le roi la prit, accompagné de toute sa cour, d'un grand cortège de chameaux et de petites voitures basses attelées d'ânes. C'était un roi céleste qui avait, sur la terre, des champs qui produisaient du froment et de l'huile : il venait avec une suite nombreuse, à la façon des vieux rois patriarches. Je le vis arriver, par le chemin qui descend de la Jérusalem céleste : car l'économe était accusé auprès de lui d'avoir dissipé ses biens.

La maison de l'économe était située dans le désert : les champs de froment et d'oliviers, des deux côtés desquels habitaient les paysans, étaient plus rapprochés de la terre de Chanaan. Le seigneur descendit donc sur ces champs. Les deux fermiers, outre leur dilapidation, pressuraient leurs pauvres administrés ; on aurait pu les comparer à deux mauvais curés, et l'économe à un évêque infidèle, ou plutôt à un méchant préfet. L'économe, voyant de loin son maître, eut grand'peur ; il

prépara un grand festin ; il était très agité et très affairé. Lorsque le maître fut entré dans la maison, il lui dit : « Qu'est-ce que j'entends ? On m'assure que tu dissipes mes biens. Rends-moi tes comptes, car tu ne peux plus être mon économe ».

L'économe alors se hâta d'appeler les deux débiteurs de son maître : ils vinrent portant des cahiers. Il leur demanda combien ils lui devaient, car il n'en savait rien. Lorsqu'ils le lui eurent montré, il leur fit écrire bien vite des obligations moindres que leurs dettes, se disant : « Lorsque j'aurai été renvoyé de ma charge, ils me recevront dans leurs maisons, car je n'ai pas la force de travailler à la terre ».

Les débiteurs envoyèrent alors leurs gens au maître, avec des chameaux et des ânes chargés de sacs de froment et de corbeilles d'olives. Ils apportaient aussi de l'argent : c'étaient de petits bâtons de métal en faisceaux de diverses grosseurs, selon les sommes qu'ils représentaient. Le maître, d'après ce qu'il recevait ordinairement, vit que ces faisceaux d'argent étaient trop petits et, devinant dans quel but l'économe avait falsifié les obligations, il dit avec un léger sourire aux débiteurs : « Voyez comme cet homme est rusé et prévoyant, il se fait des amis parmi ses administrés : car les fils du siècle sont plus prudents entre eux que les fils de la lumière ; ceux-ci font rarement pour le bien ce que ceux-là font pour le mal : s'ils avaient la même ardeur, ils seraient récompensés comme celui-ci sera puni ». Le maître ôta au fourbe bossu l'administration de ses biens, et le renvoya dans le désert, où le sol était jaunâtre, dur et peu propre à la culture. Il y croissait des aunes (pour moi signe d'infertilité). Ce misérable était consterné et désolé : il dut se résigner à piocher et à labourer la terre. Les deux débiteurs furent chassés à leur tour : leur maître les envoya aussi dans des terres sablonneuses, mais un peu plus fertiles. Les pauvres gens auxquels on avait enlevé tout ce qu'ils pos-

sédaient furent obligés de cultiver les champs laissés en friche.

Jésus se rendit ensuite au lieu dit de la Grâce avec ses disciples, pour donner le baptême. Il se servit, comme fontaine baptismale, d'un étang dans lequel l'eau pénétrait par un bras du Jourdain. Le bassin était entouré d'un fossé; deux personnes pouvaient y entrer à la fois. L'eau du bassin central coulait dans le fossé, par cinq conduits qu'on fermait à volonté.

Le bassin et les cinq conduits n'avaient pas été faits pour le baptême; cette forme, qui se retrouvait souvent en Palestine, notamment dans les cinq entrées de la piscine de Béthesda, dans la fontaine de Jean au désert et dans celle où fut baptisé Jésus, devait avoir un rapport symbolique avec les cinq plaies du Sauveur.

Jésus continua à enseigner en cet endroit pour préparer au baptême. Les néophytes portaient de longs manteaux, qu'ils ôtaient pour la cérémonie; leurs reins étaient ceints d'un linge, et un petit manteau couvrait leur poitrine; ils descendaient ainsi vêtus dans le fossé, alors rempli. Ceux qui baptisaient (c'étaient constamment quatre disciples) se tenaient avec les parrains sur les passages, et versaient trois fois de l'eau sur les néophytes au nom de Jéhovah et de son envoyé; en même temps deux autres disciples leur imposaient les mains. Tout cela dura jusqu'au soir; plusieurs furent refusés et renvoyés.

Cependant il y avait à Adama un parti opposé au Seigneur; deux pharisiens membres de ce parti assistèrent aux instructions de Jean, pour savoir ce qu'il disait de Jésus; puis ils allèrent à Bethabara et à Capharnaüm. Ils avaient annoncé dans ces villes que Jésus parcourait leur pays; qu'il y baptisait et y faisait des disciples. A leur retour, ils racontèrent ce qu'ils avaient entendu dire de lui, et ajoutèrent à ce récit toutes sortes de calomnies et d'insultes: leur parti cependant n'était ni nombreux ni puissant.

Dans un repas, quelques-uns des principaux habitants d'Adama, voulant surprendre Jésus, lui demandèrent ce qu'il pensait des Esséniens ; car ils croyaient avoir remarqué quelque ressemblance entre sa doctrine et la leur, et Jacques le Mineur, son parent, qui était avec lui, appartenait aux Esséniens. Ils blâmèrent leurs opinions sur la continence et sur le célibat. Le Sauveur, sans entrer dans aucuns détails, répondit qu'il n'y avait pas lieu de leur faire de reproches ; qu'au contraire, si telle était leur vocation, il fallait les louer de la suivre, ajoutant que chacun avait la sienne, et que si, par exemple, un boiteux voulait marcher droit, cela ne lui réussirait pas et ne lui siérait nullement. Enfin, pour réfuter l'accusation portée contre les Esséniens de ne plus laisser de postérité, le Sauveur cita beaucoup de leurs familles très nombreuses, et fit l'éloge de la bonne éducation qu'ils donnaient à leurs enfants. Il s'étendit aussi sur la bonne et la mauvaise propagation des races. Comme à cet égard, il ne se prononça ni pour ni contre les Esséniens, ils ne le comprirent pas.

CHAPITRE VIII

Grande prédication de Jésus sur la montagne voisine d'Adama.

Entre Cadès et Azor se trouve une montagne où l'on enseigne souvent ; j'ai vu au sommet une chaire placée au milieu d'une roche tapissée de verdure. Les disciples ont engagé les habitants des deux villes, ainsi que les bergers des environs, à s'y rendre pour y entendre prêcher Jésus.

Une grande foule s'est rassemblée sur la montagne ; bon nombre de personnes s'y sont rendues dès la veille

pour tout préparer. Ceux qui habitent les maisons situées sur les côtés de la montagne s'occupent à faire des tentes, et, avec des perches et des cordes, ils en ont dressé quelques-unes sur la cime la plus élevée. On y a aussi apporté de l'eau, du pain et du poisson.

C'était un lieu mémorable ; Josué y avait célébré une fête d'actions de grâces, après avoir défait les Chananéens. Lorsque Jésus se montra sur la montagne, le peuple rassemblé le salua en criant : « Vous êtes le vrai Prophète, le Sauveur, etc. ; » et, lorsqu'il passa à travers la foule, tous s'inclinèrent. Il était environ neuf heures du matin quand Jésus arriva sur la montagne, après avoir fait près de six à sept lieues pour venir d'Adama. On avait amené au Sauveur beaucoup de possédés qui criaient et s'agitaient violemment ; Jésus les regarda et leur ordonna de se taire ; il n'en fallut pas davantage pour les calmer et les délivrer.

Les disciples ayant établi le silence parmi le peuple, Jésus adressa une prière au Père céleste, de qui vient tout don parfait, et le peuple pria aussi. Puis il parla de ce lieu et de ce qui y était arrivé aux enfants d'Israël. Il dit comment Josué y avait paru autrefois, et avait délivré la terre de Chanaan de l'idolâtrie, et comment aussi Azor avait été détruite. Il présenta tous ces faits comme des symboles ; il ajouta que, maintenant, la vérité et la lumière venaient à eux avec mansuétude, pour les délivrer de l'empire du péché et les combler de grâces. Il les exhorta à ne pas résister comme les Chananéens, de peur que la colère de Dieu ne tombât enfin sur eux, comme elle était tombée sur Azor. Il enseigna aussi sur la pénitence et sur l'approche du royaume de Dieu : il parla cette fois plus clairement de lui-même et du Père céleste qu'il n'avait fait auparavant dans ce pays.

Le fils de Jeanne Chusa et celui de Véronique vinrent, de la part de Lazare, annoncer au Sauveur que les pharisiens de Jérusalem avaient envoyé deux émis-

saires à Adama. Il leur dit que Lazare ne devait pas avoir d'inquiétude à son sujet, qu'il remplirait sa mission ; et il les remercia enfin de leur dévouement.

Sur ces entrefaites, les émissaires des pharisiens arrivèrent d'Adama avec plusieurs Juifs mécontents ; Jésus ne leur parla point ; mais, tout en enseignant, il dit ouvertement qu'on l'espionnait et le poursuivait ; que toutefois on ne parviendrait pas à l'empêcher d'accomplir l'œuvre dont son Père céleste l'avait chargée, et qu'il reviendrait encore parmi eux pour leur annoncer la vérité et le royaume de Dieu, etc. Plusieurs femmes de l'auditoire demandèrent qu'il les bénît, elles et leurs enfants. Les disciples, qui appréhendaient les espions, lui conseillèrent de ne point satisfaire leurs désirs en présence de telles gens. Alors le Seigneur leur reprocha ces vaines craintes ; il leur dit que ces femmes étaient pieuses, et que leurs enfants deviendraient bons ; puis il traversa la foule et les bénit.

Il enseigna depuis dix heures du matin jusqu'au soir ; alors le peuple s'assit pour prendre un repas. Il y avait d'un côté de la montagne du feu auquel on faisait cuire des poissons sur des grils. Le plus grand ordre régnait partout : les habitants de chaque ville étaient placés ensemble, puis répartis par voisinages et par familles. Chaque groupe, composé de quatre à cinq personnes, avait un chef qui recevait de l'un des disciples une part d'aliments, et la subdivisait. Jésus bénit la nourriture avant qu'on fît les parts, et il advint qu'elle se multiplia et se multiplia ; ce qu'on en avait apporté n'eût pas suffi à beaucoup près pour les deux mille personnes qui se trouvaient réunies. Chaque groupe ne reçut qu'une petite portion : cependant, après avoir mangé, tous étaient rassasiés, et il resta encore beaucoup de morceaux, que les pauvres recueillirent dans des corbeilles et emportèrent avec eux.

Il y avait, parmi les assistants, plusieurs soldats romains qui étaient sous les ordres de Lentulus. Il les

avait peut-être chargés de s'enquérir de Jésus ; ils s'adressèrent même aux apôtres, leur demandant, au nom de leur général, quelques-uns des pains bénits par Jésus. Ils en reçurent plusieurs, et les mirent chacun dans le sac qu'ils avaient au dos.

A la fin du banquet, la nuit était venue, et l'on avait allumé des flambeaux. Jésus bénit le peuple et quitta la montagne avec ses disciples.

CHAPITRE IX

Retour à Capharnaüm dans la maison de Marie.

La nuit suivante, je vis Jésus sur une autre montagne, avec Saturnin et un second disciple. Comme il s'était éloigné d'eux pour prier seul, ils lui en demandèrent la raison : alors il leur donna des enseignements sur la prière faite en particulier et sur la prière faite en commun. Le Sauveur partit pour Capharnaüm ; mais n'ayant pas suivi la voie directe, il n'arriva que le lendemain après minuit.

Dans ce moment, son ardeur infatigable et les fatigues de ses disciples et de ses apôtres se présentent vivement à mon esprit. Bien des fois, au commencement surtout, ceux-ci succombaient de lassitude et cédaient tout accablés au sommeil. Quelle différence entre eux et les apôtres de nos jours, qui souvent s'endorment d'ennui ! Ces disciples zélés allaient sur les chemins publics ; ils couraient après les gens pour les instruire ou pour les inviter à l'enseignement de leur Maître.

Dans la maison de Marie, se trouvaient Lazare, Obed fils de Siméon, les neveux de Joseph d'Arimateïe, le fiancé de Cana et quelques autres disciples, avec sept femmes, parentes ou amies de la sainte Vierge. On

attendait Jésus, et à chaque instant on allait voir s'il arrivait. En ce moment, les disciples de Jean survinrent, apportant la triste nouvelle de l'emprisonnement de leur maître. Ils allèrent ensuite à la rencontre de Jésus pour lui annoncer ce malheur. Ils le rencontrèrent hors de Capharnaüm. Jésus les consola, leur dit d'aller en avant, et vint chez sa mère.

Il y entra seul. Lazare accourut, et lui lava les pieds dans le vestibule de la maison. Tous, disciples et amis, l'attendaient avec une extrême impatience. Ils étaient dans la salle qui précédait la chambre du foyer : c'était là que se tenait ordinairement Marie ; et elle y était avec eux. Les autres femmes, au nombre desquelles se trouvaient les veuves, la fiancée de Cana et Marie de Cléophas, se tenaient dans une aile de la maison.

Lorsque Jésus entra dans la salle, les hommes s'inclinèrent profondément. Il les salua tous et, s'avancant vers sa Mère, il lui tendit les mains ; elle aussi s'inclina, pleine d'humilité et de tendresse. On ne se précipitait pas ici dans les bras les uns des autres ; on restait maître de soi, mais tout se faisait avec une douce et aimable simplicité, qui témoignait la tendresse et la bonté des cœurs, et qui se manifestait, de la manière la plus touchante, dans les attitudes et dans l'expression des physionomies. Jésus alla ensuite visiter les femmes dans leur logement séparé ; elles s'agenouillèrent devant lui, enveloppées de leurs voiles. Il les bénit toutes, comme il avait coutume de faire quand il arrivait ou qu'il partait.

Pendant ce temps, je vis apprêter un repas ; je remarquai que les hommes y assistèrent couchés autour de la table, et les femmes, assises à l'une des extrémités, les jambes croisées. Les convives parlèrent avec indignation de l'emprisonnement de Jean ; Jésus les en reprit, disant qu'ils ne devaient pas juger ni s'irriter ; que tout ce qui se passait était dans les desseins de Dieu ; que si Jean n'avait pas été mis à l'écart, il n'au-

rait pu commencer son œuvre et se rendre immédiatement à Béthanie.

Je vis le Sauveur s'entretenir seul avec Marie : elle pleura, en apprenant qu'il allait braver les dangers dont il était menacé aux environs de Jérusalem. Il la consola, et lui dit de ne pas s'abandonner à ses inquiétudes ; il devait, disait-il, accomplir sa mission ; mais, ajoutait-il, les jours de deuil ne sont pas encore arrivés ; il lui recommanda de se tenir constamment en prière ; puis s'adressant à tous : « Abstenez-vous, disait-il, de rien dire concernant l'emprisonnement de Jean ; ne le jugez pas ; gardez le silence sur les procédés des pharisiens à mon égard ; la moindre imprudence ne ferait qu'aggraver le danger. D'ailleurs, la conduite des pharisiens qui se perdent eux-mêmes entre dans les vues de Dieu. »

On parla aussi de Madeleine : on répéta ce que Véronique en avait dit ; à quoi Jésus ajouta : « Votre devoir est de prier pour elle et de vous montrer charitables à son égard ; elle ne tardera à se transformer au point qu'elle deviendra un modèle pour plusieurs. » Jésus partit pour Béthanie de bon matin ; Lazare l'accompagnait avec cinq disciples de Jérusalem.

CHAPITRE X

Derniers jours de la prédication de Jean au bord du Jourdain

Je vis, de l'autre côté du Jourdain, Hérode et sa femme, avec une escorte de soldats, se rendre au lieu où était Jean ; celui-ci s'était remis à prêcher avec plus de hardiesse et de véhémence que jamais, et le tétrarque voulait savoir s'il ne disait rien qui lui fût défavorable ; car il l'avait tout récemment fait enlever et retenu longtemps en une prison, où il l'eût gardé,

sans la crainte de la foule immense de peuple qui était acourue pour entendre le prophète. Mais ce n'était pas son seul motif ; sa femme répudiée, vertueuse et belle, s'était retirée chez Arétas son père, prince arabe, lui avait parlé de Jean, de sa prédication, de ses réprimandes publiques à Hérode. Arétas, pour consoler sa fille et se faire une conviction par lui-même, s'était mêlé, sous un vêtement des plus simples, aux disciples de Jean, parmi lesquels il cherchait à se cacher. Hérode néanmoins venait d'en être informé, et il avait intérêt à voir par lui-même si Arétas ne cherchait pas à exciter le peuple à la révolte contre lui. Cependant sa femme illégitime feignait d'être bien intentionnée à l'égard de Jean ; mais je vis qu'elle cherchait astucieusement et secrètement l'occasion de pousser son mari à le faire mourir.

Jean enseigne maintenant en face de Salem, à une lieue et demie à l'est du Jourdain, près d'un charmant petit lac, au pied d'une colline sur laquelle se trouvent des habitations, un château et d'antiques édifices d'un aspect seigneurial.

Il semble être animé d'une ardeur nouvelle depuis qu'il a recouvré sa liberté. Sa voix est extrêmement agréable, et en même temps si sonore, si forte et si intelligible, que plus de deux mille personnes l'entendent à la fois de très loin. Il est toujours revêtu de peaux de bêtes ; son aspect n'a point changé.

Il raconte, d'une voix tonnante, comment on a persécuté Jésus à Jérusalem : « Là, » s'écrie-t-il en montrant du doigt la haute Galilée, « là il enseigne, là il guérit maintenant, et bientôt il viendra ici ; ses persécuteurs ne pourront rien contre lui, avant qu'il ait achevé son œuvre. »

Hérode était assis sur une des terrasses du château ; sa femme se tenait à quelque distance, entourée de ses femmes et de ses gardes, assise sur des coussins magnifiques ; un pavillon lui formait une sorte de tente. Jean

dit au peuple qu'il ne devait pas se révolter contre Hérode, à cause de son mariage ; qu'il fallait l'honorer, et ne pas l'imiter. Ces paroles au fond ne déplaisaient pas à Hérode ; néanmoins elles ne laissèrent pas de l'irriter. Le lendemain, Jean parla avec plus de véhémence, et il mêla son instruction de reproches à Hérode au sujet de son adultère. Je crains qu'il ne soit bientôt arrêté, car on dirait qu'il est pressé d'achever sa carrière. Il a déjà dit à ses disciples que son temps touche à sa fin, et il les a engagés à le visiter quand il serait en prison. Depuis trois jours, il n'a ni bu ni mangé, et n'a pas discontinué de prêcher et de parler de Jésus avec une chaleur toujours croissante. Souvent ses disciples l'ont prié de se reposer et de prendre quelques rafraîchissements, mais il a constamment refusé. Son enthousiasme n'a pas de borne. Je le vois souvent prier seul ; d'autrefois je l'aperçois, pendant la nuit, couché sur le dos et contemplant le ciel.

La foule est, en ce moment, très grande autour de lui. De la hauteur où il prêche, la vue est d'une ravissante beauté ; on découvre, au milieu des champs, plusieurs villes et des vergers avec le fleuve dans le lointain.

CHAPITRE XI

Arrestation et emprisonnement de saint Jean-Baptiste.

Jean est en prison ; j'ai vu les soldats d'Hérode l'arrêter ; je poussais des cris, je courais, je voulais dire à ses disciples par quel chemin on l'avait emmené, car ils ne le savaient pas. Mais ils ne me comprenaient point ; ils ne semblaient pas me voir. Ils couraient, eux aussi, pleins d'effroi, de tous côtés : j'étais dans des angoisses mortelles ; je mêlais mes larmes aux leurs. Jean savait bien que le temps où il devait être jeté en

prison était proche : les discours véhéments et pleins d'enthousiasme qu'il prononça quelques jours avant son emprisonnement étaient son dernier adieu à ses disciples. Il leur annonça le Sauveur plus clairement qu'il ne l'avait fait jusque-là ; il devait, répéta-t-il, lui faire place. Il prêcha encore, et qualifia ses auditeurs de race dure et incrédule ; il leur dit qu'ils devaient se souvenir comment il était venu d'abord ; il avait préparé les voies du Seigneur, enlevé les pierres, frayé des sentiers, jeté des ponts, conduit les eaux et construit des fontaines pour le baptême. La terre avait été sèche, le bois noueux, la roche dure, le travail rude et difficile ; ensuite, ajouta-t-il, il avait eu à faire de semblables travaux avec un peuple intraitable, opiniâtre et endurci. Quant à ceux qui avaient vraiment entendu sa voix, ils devaient maintenant aller au Seigneur, au Fils bien-aimé du Père : celui qu'il recevrait serait sauvé, celui qu'il rejetterait serait perdu. Le Seigneur venait pour enseigner, baptiser et accomplir ce que lui-même avait préparé. Puis il fit, devant tout le peuple, de sévères reproches à Hérode sur son adultère. Hérode, qui avait peur de Jean, cacha sa violente colère et prit congé de lui d'un air bienveillant.

Après le départ du roi, Jean envoya quelques-uns de ses disciples de différents côtés avec des messages. Vers le soir, plusieurs d'entre eux étaient revenus auprès de lui, mais dans les environs il n'y avait plus personne ; on apercevait seulement quelques tentes dans le lointain. Jean congédia tous les siens et entra dans sa modeste demeure, pour se recueillir dans la prière et prendre un peu de repos. J'aperçus alors les soldats d'Hérode, arrivés la veille, s'approcher au nombre de vingt environ de la tente de Jean (le reste de leur troupe était en arrière), après avoir placé des sentinelles aux alentours et cerné son habitation de tous les côtés. Un soldat seul y entra pour l'avertir, mais il fut suivi bientôt de plusieurs autres. Jean leur

dit qu'il ne ferait aucune difficulté de les suivre, sachant que son heure était venue, et qu'il devait faire place à Jésus. Il ajouta qu'il n'était donc pas besoin de lui imposer de liens. Il pria aussi les soldats de l'emmener sans bruit, pour éviter toute manifestation. Ceux-ci partirent en toute hâte avec lui. Jean n'emporta que le vêtement de poils de chameau dont il était couvert et son bâton. Quelques disciples s'étant approchés au moment où il quittait sa tente, il leur dit adieu du regard, et les pria de venir le visiter dans la prison.

Une grande foule de disciples et de peuple accourut alors en poussant des lamentations et des cris de douleur, et en disant : « On a jeté Jean en prison ! » Tous voulaient courir après lui, mais ils ne savaient pas quelle direction prendre, car les soldats eurent bientôt quitté le chemin ordinaire pour s'engager dans un sentier qui se détournait vers le midi. Le désordre était au comble : on n'entendait que cris et gémissements : je pleurai avec eux, je criai bien haut pour leur indiquer le chemin qu'avait pris le cortège, mais ils ne m'entendaient point. Les disciples de Jean prirent la fuite lorsqu'on se saisit de leur maître ; ainsi firent plus tard ceux de Jésus quand on l'arrêta ; les uns et les autres se dispersèrent de tous côtés, annonçant la triste nouvelle dans tout le pays.

Le lieu où Jean donnait le baptême, lorsqu'il fut arrêté, est en effet cet Ainon que l'Écriture place dans le voisinage de Salem. Melchisédech y avait dressé ses tentes, sur des fondations qui se trouvaient là même où prêchait le Précurseur. Je crois qu'il y séjournait déjà, lorsque Abraham arriva dans le pays. C'était lui aussi qui avait le premier disposé la fontaine baptismale et l'étang, et posé les fondements d'une partie de Jérusalem. Melchisédech appartient au chœur des anges gardiens des villes et des pays qui visitèrent les patriarches et leur apportèrent divers messages, comme Gabriel, Raphaël, Michel, etc.

Les soldats conduisirent Jean à Hésebon, et ils l'enfermèrent dans la tour d'un château inhabité. Bientôt le peuple s'y rassembla en foule ; les gardes avaient grand'peine à le tenir à distance. Je vis Jean debout devant une ouverture de sa prison ; il criait, pour se faire entendre au dehors par le peuple, qu'il avait préparé les voies, abaissé les montagnes, etc., enfin qu'il avait eu à manier les matériaux les plus durs et les plus résistants ; que tel était aussi le peuple auquel il avait adressé ses exhortations, et que c'était pour cela qu'il se trouvait en prison. « Allez maintenant, ajouta-t-il, vers Celui que j'ai annoncé, vers Celui qui s'approche par le chemin préparé. Le Seigneur étant arrivé, le Précurseur doit se retirer. Je ne suis même pas digne de délier la courroie de sa chaussure ; car il est, lui, la vérité, la lumière, le Fils du Père céleste. Quant à vous, mes disciples, vous pouvez venir me voir dans ma prison ; mon heure n'étant pas arrivée, on n'osera pas encore porter la main sur moi. » Il enseignait avec tant de liberté et parlait si haut, qu'on l'aurait cru comme d'habitude au milieu du peuple assemblé. Les gardes réussirent peu à peu à disperser la foule.

Le soir, je vis les soldats et Jean se remettre en marche. Il était assis, entre plusieurs personnes, dans une sorte de cage, placée sur un char étroit et bas traîné par des ânes. Ils le conduisirent dans la prison de Machérunte, qui est située sur une montagne escarpée. D'abord ils lui firent gravir un sentier qui serpentait le long de la montagne, ensuite ils l'introduisirent secrètement dans le château par une poterne pratiquée dans le rempart, dissimulée par du gazon, et ils allèrent, en descendant, jusqu'à une porte d'airain qui s'ouvrait sur un long corridor. Le corridor les conduisit enfin à un grand caveau qui recevait le jour par quelques trous pratiqués dans la voûte ; cette prison était assez propre, mais entièrement nue.

Je vis ensuite Hérode dans le château d'Hérodium,

où, un jour, par divertissement, le vieil Hérode qui l'avait bâti fit noyer plusieurs hommes. Hérode le Jeune s'y était retiré, et même caché, pour échapper aux sollicitations de ceux qui, en grand nombre, demandaient la délivrance de Jean ; il s'y tenait inaccessible à tous, parcourant, tout agité, les appartements et tremblant de peur.

CHAPITRE XII

Fête donnée par Madeleine à Magdalum.

C'est demain la fête de Madeleine. Aussi viens-je de quitter Jean pour me transporter à Magdalum. Il y avait réunion chez elle ; ses hôtes étaient à table dans la salle, ornée de miroirs et d'arbustes ; le repas paraissait terminé. La société se composait d'une vingtaine de personnes, tant Juifs que païens. L'un d'eux était traité par tous en maître du logis ou comme mari de Madeleine : ce n'était pourtant qu'un amant, pour le moment dans ses bonnes grâces : les autres convives étaient de ses amis. On comptait parmi eux des Romains, des artistes, des aventuriers et des officiers, fort nombreux en cet endroit. Madeleine était encore très belle, mais sa mauvaise conduite avait porté atteinte à la distinction de son rang. Sa maison semblait ouverte à tous ; aussi les fêtes y étaient-elles habituelles, et elle se montrait non seulement généreuse, mais même prodigue. Son château cependant était très négligé, si l'on en excepte les appartements qu'elle occupait ; il en était de même des jardins. Sa mise, un peu étrangère, était distinguée, sans être somptueuse.

J'entendis, pendant le repas, une conversation qui

ressemblait beaucoup au discours que l'on tient de nos jours sur les choses saintes. Madeleine parla avec respect et une secrète émotion de Jésus, qu'elle avait vu une fois à Jezraël. Elle dit, entre autres choses, que Véronique, qui était venue la voir huit jours auparavant, le vénérail et lui était entièrement dévouée. Alors ces hommes se mirent tous ensemble à la contredire, et, oubliant qu'ils étaient des gens de rien, les uns païens, les autres violateurs de la loi, ils s'étonnèrent qu'elle pût défendre un tel homme et de tels partisans : il fallait, disaient-ils, que la femme dont elle parlait fût bien aveuglée pour s'attacher à des gens de cette sorte. Les parents de Jésus étaient pauvres et sans aucune considération ; lui-même courait le monde, comme un fou. A la mort de son père, au lieu de choisir une profession honorable et de prendre soin de sa mère, il l'avait abandonnée pour mener une vie d'aventurier et amener le peuple ; dans la Galilée il avait trouvé une jolie compagnie d'ignorants et de pêcheurs paresseux qui, après avoir délaissé les leurs, le suivaient au lieu de travailler : on savait bien son histoire. A la fête de Pâques, il avait été expulsé de Jérusalem à cause du tumulte que sa fausse doctrine avait excité ; on avait également renvoyé sa mère chez elle ; mais, au lieu de profiter de cet avertissement, il parcourait maintenant la haute Galilée, tournant les têtes faibles et suscitant partout le désordre. Quelques-uns des convives, qui étaient Romains, avouèrent cependant que Jésus s'était fait un renom étonnant ; qu'il comptait des amis à Rome même, que Lentulus, par exemple, homme du plus haut rang, plein d'enthousiasme pour lui, s'était fait transmettre ses doctrines ; qu'à l'arrivée des vaisseaux provenant de la Judée, il allait s'enquérir lui-même et sur-le-champ de sa personne et de ses œuvres.

Néanmoins les propos des premiers portèrent tout d'abord atteinte aux bons sentiments de Madeleine :

elle leur prêta même une oreille complaisante ; mais lorsqu'enfin ils devinrent par trop grossiers, elle se retira dans la chambre voisine où elle se tenait ordinairement. Leur langage inconvenant, leurs manières blessantes révoltèrent sa fierté et lui firent sentir sa déchéance, à elle si accoutumée aux délicatesses d'un monde distingué. Les paroles de Véronique et la vie innocente de ses sœurs se présentèrent à son esprit, et elle comprit toute son abjection, toute sa misère. Quand son amant vint lui demander ce qu'elle avait, elle se mit à pleurer, et le pria de la laisser seule. Toutefois ses femmes de chambre ne la quittèrent point ; elle en avait deux, l'une mauvaise, l'autre bonne. Cette dernière informait soigneusement sa famille de sa conduite et de ce qui se passait en elle.

Je vis alors l'état de son âme : elle avait été fort émue quand elle avait rencontré Jésus à Jezraël ; mais cette impression s'était bientôt évanouie, et elle était tombée, depuis lors, dans un plus grand avilissement ; maintenant le souvenir de sa vie antérieure, qui, bien que criminelle, était tout autrement relevée et brillante, ouvrait la voie à la conversion, et une lutte intérieure s'engageait en elle.

Lorsque Véronique venait la voir, elle passait la nuit chez elle. Cette femme, âgée et respectable, la visitait toutes les fois qu'elle allait chez Marie. Comme elle était liée d'une amitié intime avec sa famille, elle cherchait à la ramener au bien. Les amis de Madeleine qui venaient ainsi la visiter n'entraient jamais dans la partie de la maison où elle s'adonnait à ses plaisirs ; ils étaient reçus dans une aile du château, et elle se rendait auprès d'eux par une galerie placée sur le portique et qui réunissait deux bâtiments. D'une part, ces visites lui étaient désagréables, parce qu'elles donnaient lieu à des remontrances qui la faisaient rougir ; de l'autre, elles flattaient son orgueil, parce qu'elle espérait conserver sa considération dans le monde, tant

que ses parents, gens estimés et haut placés, ne dédaigneraient pas de la fréquenter.

Quelque temps avant que Marthe eût déterminé Madeleine à assister à la prédication qui la convertit, Jacques le Majeur, touché de compassion, s'était aussi rendu près d'elle pour joindre ses instances à celles de Marthe; je le vis plusieurs fois à Magdalum; il prenait pour prétexte de ses fréquentes visites des messages dont sa sœur l'avait chargé. Jacques avait un aspect imposant; il était grave, parlait sagement et s'exprimait même avec grâce. Madeleine prenait plaisir à le voir; elle l'invita à s'arrêter chez elle quand il se trouverait dans son voisinage. Elle le recevait secrètement, et personne chez elle ne sut rien de leurs entrevues. Le futur apôtre lui parlait avec bonté et ménagement. Il faisait l'éloge de ses facultés intellectuelles, et l'engageait à aller une seule fois entendre Jésus, assurant que sa prédication était la plus spirituelle, la plus éloquente et la plus instructive que l'on pût imaginer : elle n'avait pas à se gêner à l'égard des autres auditeurs, ajoutait-il, elle pouvait y venir avec sa mise ordinaire. Madeleine prit en bonne part ses invitations réitérées, et dit qu'elle y penserait. A ce moment elle était vraiment disposée à faire ce qu'il lui conseillait, et cependant elle fit beaucoup de difficultés quand plus tard Marthe, à son tour, vint la presser d'aller entendre le Sauveur.

Je vis encore une fête à Magdadum, à ce que je crois, le jour anniversaire de la naissance de son amant, officer juif de la garnison. Je vis danser un bon nombre de personnes, dans une grande et magnifique salle, voisine de celle où l'on prenait les repas. Cette salle était décorée de miroirs, de sorte que les danseurs pouvaient se rendre compte de tous leurs mouvements. Sur un des côtés, on avait placé sous un dais un siège pour Madeleine. Elle se promenait aussi parfois avec les invités, mais je ne la vis pas danser.

Elle s'occupait peu de ses hôtes, et ceux-ci ne semblaient pas songer davantage à elle. Il paraissait que l'officier se fût chargé de tous soins de réception ; les convives d'ailleurs agissaient chez elle comme dans un lieu où l'on n'est pas tenu de se gêner. La société réunie chez Madeleine était composée de femmes et de filles légères et frivoles, mondaines et émancipées, d'officiers, d'aventuriers et d'employés de Magdalum. Leur danse n'était pas, comme la nôtre, sautillante et tournoyante, c'était une espèce de menuet ; on passait les uns au milieu des autres d'un pas léger, et avec des mouvements gracieux de la tête, des mains et de tout le corps. Bien qu'elle parût convenable et bienséante, elle était cependant voluptueuse, et se prêtait à exprimer toutes sortes de passions.

Les danseurs faisaient partie de ce monde pécheur et adonné au luxe qui vit selon la chair, et cache sa honte et ses vices sous de beaux habits et sous des manières élégantes. Ils étaient cependant bien inférieurs en rang à la société dans laquelle avait autrefois vécu Madeleine. Elle fréquentait alors des hommes d'esprit, des savants et des artistes, aimant à lire et à composer des vers ou des énigmes : elle sentait vivement sa déchéance et prenait peu de part à ces amusements.

Après la danse, qui eut lieu en plein jour, les hôtes de Madeleine passèrent dans la salle voisine où l'on avait dressé une table richement servie. Les femmes étaient assises et toutes d'un même côté ; les hommes étaient couchés autour de l'autre partie de la table ; Madeleine était au milieu, sur un fauteuil garni de coussins. Le repas venait de commencer, lorsque quelques nouveaux convives annoncèrent qu'Hérode avait fait mettre Jean en prison. On applaudit à cette mesure de la manière la plus inconvenante. Mais Madeleine en fut contristée, et en exprima son regret par quelques paroles compatissantes : alors les hommes se mirent à rire et à se moquer de Jean. Madeleine

fut très mécontente, et se retira dans une pièce tout entourée de coussins, et qui était voisine de la salle à manger ; c'est là que je la quittai.

CHAPITRE XIII

Enfance de Madeleine. — Ce qui causa sa perte.

Le grand-père de Lazare était un prince syrien dépossédé, dont le fils naquit dans la contrée que les trois rois traversèrent à leur retour de Bethléem. Celui-ci profita de la guerre pour acquérir de grands biens en Galilée et dans le voisinage de Jérusalem. Il s'était fait Juif, et avait épousé une jeune fille d'une famille pharisienne très distinguée. Son fils, Lazare, possédait à Béthanie un château très grand, entouré d'une double enceinte de fossés, ayant pour dépendances plusieurs jardins, où l'on remarquait des terrasses et beaucoup de fontaines. Dans la famille de Lazare, on connaissait les prophéties d'Anne et de Siméon : aussi attendait-on le Messie. Dès l'enfance de Jésus, Lazare et les siens avaient formé des liens d'amitié avec Marie et Joseph, comme cela se voit de nos jours entre des gens pieux, bien qu'appartenant à des classes différentes de la société.

Madeleine était la plus jeune des sœurs de Lazare ; sa taille élancée et la précocité de son esprit lui donnèrent de bonne heure l'apparence d'une grande fille ; elle était très fantasque et très capricieuse. Elle perdit ses parents à l'âge de sept ans. Dès sa plus tendre enfance, elle avait éprouvé pour eux une sorte de répulsion à cause de leurs jeûnes austères. Elle était extrêmement vaine, fière, friande, mobile, exaltée, orgueilleuse et toujours esclave de l'impression du moment. J'ai vu beaucoup de choses qui ont rapport à

ses premières années. Elle aimait le luxe et la parure ; mais son bon cœur et la sensibilité naturelle qu'elle tenait de sa mère la rendaient bienfaisante jusqu'à la prodigalité.

Sa mère et ses tantes la gâtaient ; elles voulaient qu'on remarquât sans cesse et qu'on admirât ses espiègeries et ses gentilleses. Elles la paraient magnifiquement, et la faisaient asseoir avec elles à la fenêtre : telles furent les premières causes de sa perte (1). Je la voyais souvent à la fenêtre, ou assise dans un riche fauteuil, sur une des terrasses qui entouraient le château. Là les gens qui passaient pouvaient la considérer dans toute sa parure. Elle avait à peine neuf ans quand elle commença à se montrer légère et inconsiderée.

Ses charmes, ses brillantes qualités intellectuelles ne tardèrent pas à se développer, à croître de jour en jour, à lui attirer l'admiration et une vraie renommée. Elle était savante et aimait à écrire, sur de petits rouleaux de parchemin, des maximes propres à exciter la passion de ses adorateurs, auxquels elle ne manquait pas de les envoyer ; tout le monde vantait son esprit.

Je ne me suis jamais aperçue qu'elle aimât réellement, ou qu'elle inspirât un amour véritable : tout en elle était vanité, sensualité et adoration d'elle-même. Elle était un scandale pour son frère et ses sœurs, qu'elle méprisait à cause de la simplicité de leur vie.

Dans le partage des biens de la famille, le beau château de Magdalum échut à Madeleine. Elle avait une prédilection marquée pour ce séjour ; dès l'âge de onze ans elle alla s'y établir, avec de nombreux do-

(1) Nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer ici combien est déplorable cette faiblesse aveugle des parents, qui ne savent exprimer leur amour qu'en flattant sans cesse l'orgueil naissant, la gourmandise et tous les défauts de leurs enfants. Cette éducation molle et sensuelle est trop souvent la première cause des désordres sur lesquels ils ont à pleurer plus tard.

mestiques et une pompe toute seigneuriale. Ses prétendants l'y suivirent ; mais ceux-là même qui l'avaient séduite et qui partageaient sa vie dissipée et voluptueuse s'irritèrent de ses infidélités ou de ses caprices, et devinrent ses ennemis et ses calomniateurs.

Tout d'abord, la société qui se réunissait à Magdalum, quoique mondaine, se composait, comme je l'ai dit, de gens de distinction. Mais, quand sa vie voluptueuse devint dissolue, les personnes distinguées qui tenaient à leur réputation se retirèrent, et dès lors le désordre fut poussé jusqu'au scandale. Elle laissa le château tomber dans le délabrement, et tout dépérir dans les jardins. Cependant elle maintint toujours dans un état brillant et magnifique les appartements où elle donnait ses fêtes. Je me rappelle une salle dont les murs et le plafond étaient recouverts de miroirs métalliques ; les fleurs et les arbustes y abondaient. Je vis une fois Madeleine livrée à une amère tristesse : elle était tombée malade et devenue un objet de mépris. De plus elle se trouvait dans des embarras pécuniaires ; et ceux même qui la compromettaient l'avaient alors abandonnée. Dans une telle situation, elle rechercha la solitude ; mais, ayant recouvré la santé et la beauté, elle s'abandonna de nouveau au désordre. Sa conduite déréglée à Magdalum se prolongea environ quatorze ans ; elle en avait vingt-cinq quand elle fut convertie par la prédication de Jésus.

CHAPITRE XIV

Jésus à Béthanie, au milieu de ses amis. — Ses oraisons
au jardin des Oliviers.

Déjà, au château de Béthanie, on savait que Jésus allait arriver. Là se trouvaient rassemblés Saturnin, Nicodème, Joseph d'Arimathie et ses neveux, Jean

Marc, les fils de Siméon, les fils de Jeanne Chusa et de Véronique, trois fils d'un employé du Temple appelé Obed, qui venait de mourir, et quelques disciples de Galilée. Il y avait en outre la veuve d'Obed, femme de distinction et parente de la mère de Lazare, Véronique, Jeanne Chusa, Marie mère de Jean Marc, Marthe et sa vieille servante, qui plus tard entra dans la communion de l'Eglise et servit le Seigneur. Toutes ces personnes se tenaient cachées dans le grand souterrain du château de Lazare, où je les retrouvai encore, quelque temps avant la douloureuse passion de Notre-Seigneur.

Vers quatre heures de l'après-midi, Jésus entra, par une porte de derrière, dans le jardin du château. Lazare le reçut sous un portique et lui lava les pieds. Il y avait, dans ce lieu, un bassin qui, par un tuyau, recevait de l'eau de l'intérieur, et je vis, dans le logis, Marthe qui versait de l'eau chaude, pour qu'elle se mêlât à celle du bassin. Jésus, assis sur le bord, y baigna ses pieds ; Lazare les lui lava, et après les avoir essuyés, nettoya ses vêtements, lui mit une autre chaussure et lui servit une collation.

Ensuite Jésus le suivit au château, où ils se rendirent en passant sous un long berceau de feuillage : ils descendirent dans les appartements inférieurs. A leur entrée, les femmes s'agenouillèrent sans lever leurs voiles, et les hommes s'inclinèrent profondément. Le Seigneur les salua avec quelques paroles et les bénit tous. On se mit aussitôt à table.

Nicodème éprouva une vive émotion en voyant le Sauveur ; il était bien désireux de l'entendre. On parla avec amertume de l'emprisonnement de Jean. Jésus assura que cet événement entraînait dans les desseins de Dieu ; ajoutant qu'il n'eût pu se mettre à l'œuvre si Jean n'eût pas été enlevé. « Les pétales des fleurs doivent tomber, dit-il, pour que les fruits se développent. » Il ajouta qu'il fallait éviter de parler de ce fait, pour

ne pas attirer l'attention et s'exposer ainsi à des dangers inutiles.

Lorsque, plus tard, les disciples et les amis du Sauveur s'entretenaient de l'espionnage et des persécutions des pharisiens, il leur recommanda de même la paix et la réserve. Il dit que les pharisiens étaient des économes infidèles, qui n'agissaient pas prudemment, comme avait agi l'économe de la parabole ; mais qui négligeaient de se procurer un refuge pour le jour où ils seraient rejetés. Après le repas, on se rendit dans un appartement où l'on avait allumé des lampes : Jésus fit les prières d'usage, et tous célébrèrent le sabbat. Enfin le Sauveur, après s'être entretenu quelques instants avec les hommes, se retira, et chacun alla prendre du repos ; dès que les disciples et les amis de Jésus se furent endormis, il se leva de sa couche et se rendit seul et sans éveiller personne, à la grotte du mont des Oliviers, où il devait lutter et souffrir une si cruelle agonie. Pendant plusieurs heures, il pria son Père céleste, lui demandant la force d'accomplir sa mission. Avant l'aube, il retourna à Béthanie, sans que son absence eût été remarquée.

Toute la population était calme, et personne encore ne savait l'arrivée de Jésus. Ce même jour, pendant le repas, le Seigneur raconta ses voyages dans la haute Galilée et dans les contrées d'Améad, d'Adama et de Séleucie. Comme un grand nombre de convives attaquaient avec véhémence les sectes, il leur reprocha leur manque de charité, et leur raconta la parabole de l'homme qui, descendant de Jérusalem à Jéricho, était tombé entre les mains des voleurs et avait été secouru par un Samaritain, tandis qu'un lévite l'avait repoussé. Notre-Seigneur a raconté cette parabole à plusieurs reprises, mais chaque fois d'une manière différente. Il prédit aussi la ruine de Jérusalem.

La nuit suivante, pendant que tout le monde reposait, Jésus se rendit de nouveau au mont des Oliviers.

pour prier dans la grotte. Il fut saisi des plus cruelles angoisses. Il m'apparut comme un fils qui, au moment de la plus périlleuse entreprise, se jette entre les bras de son père pour y trouver là force et la consolation. Mon guide me dit que toutes les fois que Jésus se trouvait à Béthanie, il avait toujours été prier dans la grotte, et que c'était ainsi qu'il se préparait à son agonie suprême. J'appris aussi qu'il préférait ce lieu à tout autre, parce que c'était là que s'étaient réfugiés Adam et Eve après avoir été chassés du paradis. Je les ai vus, dans cette même grotte, s'affliger et pleurer. Ce fut dans ce même jardin des Oliviers que Caïn s'irrita contre son frère et résolut de le tuer. En voyant cela, je pensai à Judas. Caïn commit son fratricide sur la montagne du Calvaire, et Dieu lui en demanda compte dans le jardin des Oliviers. A l'aube du jour, Jésus retourna à Béthanie.

CHAPITRE XV

Organisation des hôtelleries destinées à recevoir le Sauveur et ses disciples dans leurs voyages.

Le sabbat étant terminé, on songea à s'occuper d'une affaire qui avait surtout déterminé Jésus à se rendre à Béthanie. Les saintes femmes avaient été profondément affligées, en apprenant toutes les privations que lui et ses disciples avaient eues à supporter pendant leurs voyages. Ainsi, elles avaient su, qu'en allant à Tyr, il avait été réduit à tremper dans l'eau, tant ils étaient desséchés, les morceaux de pain que Saturnin avaient mendiés pour lui. Pour éviter une telle pénurie, les saintes femmes demandèrent à Jésus de leur permettre de faire des dispositions dans plusieurs hôtelleries de sa route, de sorte qu'il y pût trouver le né-

cessaire. Il y consentit, et vint s'entendre avec elles pour les mesures à prendre.

Lazare lui avait proposé de pareilles précautions, sachant que les pharisiens s'étaient efforcés de persuader aux Juifs des villes qui entourent Jérusalem de refuser tout à Jésus et à ses disciples. Lors donc que le Seigneur annonça que désormais il enseignerait publiquement en tous lieux, Lazare et les saintes femmes le prièrent de leur dire le nom des villes principales où il voulait demeurer pendant ses voyages, et le nombre des disciples qui devaient l'accompagner, afin qu'ils ne fussent pris nulle part au dépourvu. Jésus ayant bien voulu condescendre à leur désir, on résolut de préparer environ quinze hôtelleries, dont la direction serait confiée à des personnes de confiance ; de les échelonner dans tous le pays, et même en dehors de la Galilée, dans les contrées de Khabul et de Tyr.

Pendant et après les repas, les saintes femmes délibérèrent sur la répartition à faire entre elles des fonctions qui leur étaient dévolues. Elles se partagèrent le choix des hommes de confiance, la fourniture des objets nécessaires, tels que couvertures, vêtements, vivres et autres provisions. Marthe était là vraiment bien à sa place ; finalement les dépenses, réparties en divers lots, furent tirées au sort.

Je vis, au sortir de table, Jésus, Lazare, les saintes femmes et les amis du Sauveur se réunir en particulier dans une vaste pièce voûtée. Le Seigneur était sur un siège élevé ; les hommes l'entouraient debout ou assis ; à une extrémité de ce lieu, les femmes remplissaient une grande estrade garnie de coussins. Jésus parla de la miséricorde de Dieu envers son peuple : il l'avait manifestée, dit-il, en continuant à lui envoyer des prophètes, bien que celui-ci les eût tous méprisés et maltraités ; il ajouta que ce peuple ingrat périrait, parce qu'il repoussait aussi le dernier temps de grâce. Lorsque Jésus eut cessé de parler, quelqu'un lui dit :

« Seigneur, racontez-nous cela en parabole ». Alors le Sauveur leur répéta la parabole du roi qui envoya son propre fils à sa vigne, après que les vigneronns infidèles eurent ôté la vie à tous ses serviteurs, et qui vit ce fils mis à mort par eux-mêmes.

Quand le Sauveur eut cessé de parler, plusieurs des assistants sortirent ; il se promena avec les autres dans la salle. Marthe s'approcha alors de lui, et lui parla avec beaucoup d'anxiété de sa sœur Madeleine, d'après les nouvelles que Véronique lui en avait données.

Pendant ce temps, les femmes jouaient à une sorte de loterie, faite au profit des hôtelleries qui allaient être établies. Elles étaient sur l'estrade, autour d'une table à roulettes, qui avait la forme d'une étoile à cinq rayons. Sur ces rayons des raies étaient creusées depuis les extrémités jusqu'au centre de l'étoile, et entre les raies il y avait plusieurs trous qui conduisaient dans l'intérieur de la table. Elles avaient toutes devant elles des cordons de perles et de pierres précieuses dont elles plaçaient un certain nombre dans une des raies, quand leur tour de jouer était venu. Puis avec un appareil convenable, elles lançaient une petite flèche contre la perle ou la pierre la plus rapprochée : cela donnait une secousse à toute la rangée, de manière que les perles ou les pierres précieuses tombaient par les trous dans l'intérieur de la table ou étaient poussées sur d'autres raies. Ainsi les saintes femmes voyaient dans la table ce que chacune d'elles avait perdu au profit de leur œuvre pieuse.

Pendant ce jeu, une perle très précieuse tomba par terre et ne se retrouva point d'abord ; toutes la cherchèrent avec soin, et lorsqu'à leur grande satisfaction elles l'eurent entre les mains, Jésus s'approcha d'elles et leur raconta la parabole de la drachme perdue ; puis il compara Madeleine à leur perle tombée et soigneusement cherchée. Il l'appela une perle singulièrement précieuse, qui, perdue pour le saint amour, était tom-

bée par terre et s'était égarée. « Combien, ajouta-t-il, votre joie serait grande si vous pouviez ramasser cette perle ! » Alors les femmes lui dirent avec une grande émotion : « Oh ! Seigneur, pourrons-nous la retrouver jamais ? » Jésus leur répondit qu'il fallait y mettre plus de soin encore que la femme de la parabole en peine de sa drachme, et le pasteur de sa brebis perdue. Profondément émues des paroles du Sauveur, toutes promirent de chercher Madeleine avec plus de sollicitude que leur perle, et de se réjouir bien davantage quand elles l'auraient retrouvée.

Plus tard quelques-unes des saintes femmes prièrent Jésus de recevoir parmi ses disciples le jeune homme de Samarie, qui après la Pâque lui avait demandé cette grâce. Elles louèrent beaucoup sa sagesse et son savoir. Mais Jésus leur dit que ce jeune homme viendrait difficilement à lui, parce qu'il était aveuglé par un trop grand attachement aux biens de ce monde.

Le soir, plusieurs des assistants se disposèrent à se rendre à Béthoron, où le Seigneur voulait enseigner le lendemain. Jésus alla encore secrètement sur la montagne des Oliviers. Après y avoir prié avec beaucoup de ferveur, il se rendit à Bethoron accompagné de Lazare et de Saturnin. Il était une heure après minuit quand je les vis tous trois dans le désert : Béthoron était à six lieues de Béthanie.

CHAPITRE XVI

Prédications aux environs de Jérusalem. — Epreuves et souffrances des apôtres.

Deux disciples, qui avaient devancé Jésus, se rendirent chez le chef de la synagogue pour lui en demander les clefs, en disant que leur Maître voulait y prê-

cher ; d'autres parcoururent les rues pour appeler le peuple. Dès que les portes furent ouvertes, le Seigneur entra avec Lazare et Saturnin dans la synagogue, qui bientôt fut remplie d'auditeurs. Il enseigna encore avec beaucoup de force sur le maître de la vigne dont les serviteurs sont mis à mort par les vigneronns infidèles, qui ôtent enfin la vie à son propre fils envoyé par lui ; il termina en disant qu'après ce dernier crime le maître donnerait la vigne à d'autres. Puis il dit que, de même qu'on avait persécuté les prophètes et emprisonné Jean, ainsi mettrait-on la main sur lui ; enfin il parla du jugement et des malheurs qui frapperaient Jérusalem. Ses paroles produisirent une grande sensation parmi les Juifs : quelques-uns en étaient contents, d'autres s'en fâchaient et murmuraient. « D'où celui-ci vient-il ainsi soudainement ? disaient-ils ; personne n'a été averti de sa venue. » Plusieurs d'entre eux qui avaient entendu dire que, dans l'hôtellerie de la vallée, il y avait des femmes qui suivaient Jésus, allèrent les y trouver pour s'enquérir de ses desseins.

Après avoir guéri des fiévreux, le Sauveur quitta Béthoron. Je le vis, tantôt seul, tantôt accompagné de ses disciples, traverser plusieurs petites villes et des villages voisins, dans un rayon de quelques lieues. Il ne se borna pas à prêcher dans les synagogues : il enseigna en plein air, sur les collines et sur les places publiques, au milieu du peuple rassemblé. Une partie de ses disciples parcoururent les vallées, les hameaux et jusqu'aux cabanes les plus isolées, pour engager les habitants à se rendre aux lieux où il voulait prêcher. Dans toutes ces courses successives, Jésus et ses disciples eurent à supporter des peines et des fatigues extrêmes. Partout où passa le Sauveur, il guérit un grand nombre de malades qu'on lui amena ou qui vinrent implorer son assistance. Beaucoup de possédés le poursuivirent de leurs cris, mais il leur ordonna de se taire et de se retirer. En ces jours-là, Jésus avait de

plus à lutter contre les mauvaises dispositions des habitants et contre les insultes des pharisiens. Les villes et les villages des environs de Jérusalem étaient remplis de gens qui lui étaient hostiles. Il en était alors comme de nos jours ; dans les petites localités, on répète tous les bruits qui circulent sans aller au fond des choses. Là-dessus venait l'apparition subite de Jésus suivi de ses nombreux disciples, et sa prédication sévère et quelquefois menaçante : car il parlait partout, comme à Béthoron, du dernier temps de la grâce, qui était arrivé, et du jour du jugement, qui approchait. Il rappelait continuellement aux Juifs le sang des prophètes qui avait été versé par leurs pères ; et l'emprisonnement de Jean, qui lui-même avait eu à endurer des persécutions de leur part. Il expliquait la parabole du maître de la vigne, disant que le roi avait envoyé son fils, que le royaume était proche, et que le fils en devait prendre possession ; puis il criait malheur à Jérusalem et à ceux qui ne voulaient pas recevoir son royaume, ni faire pénitence. Il passait ainsi d'un lieu à l'autre, n'interrompant ses prédications que par de nombreuses guérisons et des œuvres de charité.

Les disciples avaient beaucoup à souffrir. Souvent, lorsqu'ils annonçaient leur Maître, on leur faisait des questions injurieuses : « Le voilà de nouveau ! que vient-il faire ici ? d'où vient-il ? ne lui a-t-on pas défendu de courir le pays ? » Puis on les raillait eux-mêmes, on criait après eux. Quelques Juifs cependant les recevaient avec joie, mais leur nombre n'était pas grand. Personne n'osait attaquer Jésus pendant qu'il enseignait entouré de ses disciples, ou qu'il traversait les rues au milieu d'eux ; c'était à ces derniers seuls que s'adressaient tous ceux qui voulaient faire du bruit. On les prenait à part, on les questionnait ; n'ayant compris qu'à demi ou à contre-sens les discours sévères de Jésus, on voulait des explications. Mais au milieu de toutes ces rumeurs retentissaient

aussi des cris joyeux : car le Seigneur avait guéri des malades, et les contradicteurs s'en irritaient et s'éloignaient. Ajoutez à toutes ces peines une marche rapide et fatigante, sans repos, sans réfection, sans aucune espèce de soulagement.

Les apôtres me paraissaient encore bien faibles et bien charnels : souvent, quand Jésus enseignait et qu'on les interrogeait, ils chuchotaient entre eux, ne pouvant comprendre où il en voulait venir. Ils avaient des heures de mécontentement. Ils se disaient à eux-mêmes : « Nous avons tout abandonné pour lui, et nous voilà jetés dans les embarras et les inquiétudes. Quel est ce royaume dont il parle ? Est-ce qu'en effet il l'établira ? » Ils cherchaient à cacher de telles pensées, qui trop souvent se trahissaient par leurs irrésolutions. Jean seul suivait son maître avec la confiance et l'obéissance d'un enfant. Tous cependant avaient vu tant de miracles, et en voyaient encore tous les jours !

Combien il était touchant de voir Jésus, bien qu'il connût leurs moindres pensées, se montrer constamment le même à leur égard, toujours bienveillant, toujours affectueux ! Il poursuivait l'œuvre de son Père, sans s'inquiéter de leurs hésitations, avec son calme, sa gravité, sa sérénité inaltérables.

CHAPITRE XVII

Jésus au puits de Jacob. — Entretien avec Dina la Samaritaine.

Le jour suivant, Jésus accompagné d'André, de Jacques le Mineur et de Saturnin, tourna le mont Garizim sur la droite, et se dirigea vers Sichar. Le reste de ses disciples prit une autre route ; je ne sais plus

bien pourquoi. Le Seigneur vint au puits de Jacob, qui est situé dans l'héritage de Joseph, au nord du mont Garizim, et sur une colline à l'ouest de laquelle on aperçoit Sichar, à environ un quart de lieue de distance. Cette ville se trouve dans une vallée qui a une lieue d'étendue. A deux lieues au nord-ouest de Sichar s'élève la montagne sur laquelle est située la ville de Samarie.

Plusieurs chemins creusés dans le roc viennent de divers côtés, en serpentant le long de la montagne, aboutir au bâtiment octogone à arcades, entouré d'arbres et de bancs de gazon, qui renferme le puits de Jacob. Les arcades qui règnent autour de l'édifice peuvent contenir environ vingt personnes. On trouve, en face de la porte, une pompe, au moyen de laquelle on peut faire monter l'eau du puits jusqu'au mur du bâtiment. Cette eau retombe, sous le portique, dans trois bassins creusés sous le péristyle, du côté du levant, du midi et du couchant. Les voyageurs y font leurs ablutions, s'y baignent les pieds et peuvent y désaltérer leurs animaux.

Jésus arriva vers midi à la colline ; il envoya les disciples qui l'accompagnaient à Sichar pour acheter des aliments, car il avait faim. En les attendant, il gravit seul le monticule. Il faisait très chaud, et il souffrait de la soif. Accablé de fatigue, il s'assit à quelque distance du puits, au bord du chemin de Sichar, et, appuyant sa tête sur une de ses mains, il s'abandonna à ses méditations : il semblait attendre quelqu'un qui vint puiser au puits et lui donner à boire. Je vis alors une grande et belle femme d'une trentaine d'années, ayant une cruche posée sur le bras droit, qui gravisait la colline pour remplir sa cruche. Je connus que son nom était Dina. Ses mouvements étaient prompts et gracieux, sa mise distinguée, mais un peu recherchée. Elle était vêtue d'une robe bleue à raies rouges et brodée de fleurs jaunes. Son voile, d'un fin et beau

tissu de laine, jeté en arrière, lui couvrait les épaules et le dos. Elle avait recouvert, en partie du moins, sa cruche d'un tablier brun de poils de chèvre ou de chameau : il semblait que ce fût un de ces gros tabliers dont on se servait pour ne pas salir ses vêtements, quand avec le seau ou la cruche on puisait de l'eau. Son air intelligent, franc et bienveillant, me plaît beaucoup. Elle est née d'un mariage mixte, et appartient à la secte samaritaine. Son domicile actuel est Sichar, où elle est connue sous le nom supposé de Salomé. Comme elle n'est pas native de cette ville, on ne sait rien de sa vie antérieure ; cependant son mari et elle sont très aimés, à cause de leur franchise et de leurs manières engageantes. Les sinuosités que décrit le sentier empêchèrent Dina de voir Jésus avant qu'elle fût devant lui. Il était assis au bord du chemin, seul, dévoré par la soif, et plongé dans la méditation ; son aspect avait quelque chose d'excessivement frappant. Il portait une robe blanche de laine fine, serrée autour de la taille par une large ceinture. C'était une robe à la façon des prophètes. Les disciples la portaient dans tous les voyages du Sauveur, parce qu'il s'en revêtait quand il enseignait ou agissait en qualité de prophète.

Au détour du chemin, Dina aperçut tout à coup Jésus : il était devant elle. Elle fut troublée, baissa son voile sur son visage et hésita à passer outre. Je vis les pensées qui préoccupaient son esprit : « Quoi ! un homme ! que fait-il là ? veut-il me tenter ? » Jésus, en qui elle reconnut un Juif, jeta sur elle un regard serene et bienveillant, et retirant ses pieds, car le chemin au bord duquel il se trouvait assis était fort étroit, il lui dit : « Passez et donnez-moi à boire. »

Cette demande fit sur elle une vive impression, attendu que les Juifs et les Samaritains se détestaient mutuellement. Elle s'arrêta de nouveau et lui dit : « Pourquoi êtes-vous ici tout seul à cette heure ? Si

l'on me voyait avec vous, on en serait scandalisé. » Alors Jésus lui répondit que ceux qui l'accompagnaient étaient allés à la ville pour acheter des aliments ; et elle s'écria : « Ah ! oui, les trois hommes que j'ai rencontrés ! mais pour le moment ils ne trouveront pas grand'chose, car les Sichémistes ont aujourd'hui besoin pour eux-mêmes de tout ce qu'ils ont préparé. » Elle ajouta qu'il y avait à Sichar une fête, et nomma une autre ville où les disciples auraient plus facilement pu se procurer des vivres.

Jésus lui dit une seconde fois : « Continuez votre chemin et donnez-moi à boire ! » Dina alors passa devant lui, et il se leva pour la suivre au puits. Pendant qu'ils allaient ainsi ensemble, la femme fit cette question : « Comment, vous qui êtes Juif, me demandez-vous à boire, à moi qui suis une femme samaritaine ? » Jésus lui répondit : « Si vous connaissiez le don de Dieu, si vous saviez qui est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire, peut-être lui eussiez-vous demandé vous-même à boire, et il vous aurait abreuvée d'eau vive. »

En ce moment ils arrivèrent au puits : Jésus s'assit, et Dina, tout en retirant le couvercle, repartit : « Seigneur, vous n'avez pas même de quoi puiser, et le puits est très profond, d'où auriez-vous donc de l'eau vive ? Etes-vous plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné ce puits, où il a bu ainsi que ses enfants et ses troupeaux ? » Elle pensait que le Seigneur parlait d'eau de source. Au moment où elle parlait ainsi, je vis Jacob creusant le puits et l'eau jaillissant de terre devant lui (1). Dina fit descendre le seau dans le puits à l'aide d'une poulie, et, l'ayant retiré, elle retroussa ses manches, plongea avec le bras nu sa cruche dans le seau et la remplit ainsi. Puis elle versa de l'eau dans un petit gobelet d'écorce, qu'elle présenta

(1) On voit encore ici un exemple des innombrables rapports prophétiques que la divine Sagesse a su établir entre les faits des deux testaments.

à Jésus. Il en but et lui dit : « Quiconque boit de cette eau aura encore soif ; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif ; car l'eau que je lui donnerai deviendra une fontaine d'eau jaillissante jusqu'à dans la vie éternelle (1). »

Dina, qui était une femme aux allures franches et enjouées, dit en souriant à Jésus : « Seigneur, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif, et que je ne vienne plus puiser ici. » Les paroles de Jésus touchant l'eau vive avaient cependant fait une grande impression sur elle, et, sans bien s'en rendre compte, elle se doutait qu'il entendait par cette eau vive l'accomplissement de la promesse. Ainsi ce fut un mouvement prophétique de son cœur qui la poussa à demander de l'eau vive.

J'ai toujours remarqué que ceux avec qui Notre-Seigneur s'est mis en rapport ne sont pas de simples individus, mais bien des représentants de toute une classe d'hommes : il en était ainsi, parce que la plénitude des temps était arrivée. Dina, en présence du Rédempteur, figure toute la secte samaritaine, séparée de la vraie

(1) Les fontaines jaillissent à une hauteur qui égale celle d'où leurs eaux descendent. L'eau vive, le Saint-Esprit, est descendu au puits scellé de l'humanité du Fils de Dieu, et Jésus est monté à son tour jusqu'à la droite du Père. Le Seigneur lui-même a dit : « Des torrents d'eau vive, comme s'exprime l'Écriture, couleront du sein de celui qui croit en moi. » Il disait cela de l'Esprit qui devaient recevoir ceux qui croyaient en lui. Pour bien saisir le véritable sens de l'entretien de Jésus avec la femme Samaritaine, il faut se rappeler que, dans le langage des prophètes comme dans celui de l'Écriture en général, ces mots : eau, pluie, source, fontaine, puits, fleuve, servent à exprimer les idées d'origine, de fécondation, de propagation, de bénédiction du mariage. Balaam, dans sa prophétie sur la race de Jacob, dit : « L'eau coulera de son vase, et sa postérité sera comme les grandes eaux » (Num., XXIV, 7). En plusieurs endroits de la sainte Écriture, les saints Pères ont interprété les expressions d'eau vive et de torrents d'eau, dans le sens de la grâce du Messie, de l'envoi du Saint-Esprit dans le baptême. D'autre part, l'Ancien Testament est avec raison appelé l'ancien mariage, et le Nouveau Testament, le Nouveau mariage : l'Eglise est en effet notre mère ; nous devons renaître de l'eau et du Saint-Esprit dans ses fonts baptismaux.

(Note de l'écrivain.)

foi d'Israël, qui était la source d'eau vive. Jésus, au puits de Jacob, avait soif des âmes élues de Samarie, il voulait les désaltérer en leur donnant des eaux vives dont elles s'étaient éloignées. Cette secte, dans sa partie guérissable, que représentait Dina, avait soif de cette eau vive ; elle tendait en quelque sorte la main pour la recevoir. Samarie disait, par la bouche de Dina : « Donnez-moi, Seigneur, la bénédiction de la promesse, apaisez ma soif brûlante, procurez-moi de l'eau vive, afin que je reçoive le soulagement que ne peut me donner le puits terrestre de Jacob, qui seul nous conserve encore un reste d'union avec les Juifs. »

A ces paroles de la Samaritaine : « Seigneur, donnez-moi de l'eau vive », Jésus répondit : « Allez, appelez votre mari et venez ici. » Il prononça deux fois ces mots pour signifier qu'il n'était pas là pour instruire une seule personne. Le Rédempteur s'adressait ainsi à la secte schismatique : « Samarie, appelle devant moi l'époux à qui tu appartiens par une sainte alliance, qui engendre de toi dans un mariage légitime. » La femme répondit au Sauveur : « Je n'ai point de mari. »

Samarie confessait à l'Epoux des âmes qu'elle n'avait pas d'alliance, qu'elle n'appartenait légitimement à personne, qu'il ne naissait d'elle aucune fleur que le Saint-Esprit pût féconder, que la Mère du Messie ne pouvait pas sortir de son sein. Jésus ajouta : « Vous avez bien dit : Je n'ai point de mari ; car vous avez eu cinq maris, et celui que vous avez maintenant n'est pas votre mari ; en cela vous avez dit vrai. » Le Messie, par ces paroles, disait à la secte : « Samarie, tu dis la vérité : tu as été l'épouse des idoles de cinq peuples, et ta liaison actuelle avec Dieu n'est qu'une fornication, et non pas une sainte alliance (1). »

(1) Ces paroles de Jésus se rapportaient à cinq peuplades que le roi d'Assyrie avait transplantées à Samarie avec leur culte idolatrique, après que la plus grande partie du peuple eût été emmenée en captivité à Babylone. Les Juifs qui étaient restés à Samarie s'étaient mêlés avec ces peuplades, et le culte de Dieu

Alors Dina, baissant les yeux et courbant la tête, répondit : « Seigneur, je vois que vous êtes vraiment prophète ; » puis elle laissa de nouveau son voile tomber sur son visage.

La secte samaritaine confessa ainsi sa faute, et reconnut la mission divine du Seigneur.

« Celui que vous avez maintenant n'est pas votre mari. » Votre alliance actuelle avec le vrai Dieu est illégale, en dehors de la loi ; le culte des Samaritains a été séparé de l'alliance de Dieu avec Jacob par une autorité usurpée et coupable. Comme si la femme eût compris le vrai sens de ces paroles et qu'elle cherchât à s'éclairer, elle montra du doigt le temple du mont Garizim et dit : « Nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous dites que Jérusalem est le lieu où il faut adorer. » Jésus répondit : « Femme, croyez-moi, l'heure vient où vous n'adorerez le Père ni sur cette montagne, ni à Jérusalem. » Ce qui signifiait : « Samarie, l'heure vient où l'on n'adorera Dieu ni ici, ni dans le sanctuaire du temple de Jérusalem, parce qu'il est au milieu de vous. » Et il ajouta : « Vous adorez, vous, ce que vous ne connaissez point ; nous, nous adorons ce que nous connaissons, parce que le salut vient des Juifs. » Il lui fit ensuite une comparaison tirée des arbres et de certains rejetons sauvages, qui ne produisent que du bois et des feuilles. Le Sauveur voulait par là dire à la secte : « Samarie, tu n'as aucune garantie de la vérité de ton culte : tu n'as ni alliance, ni sacrements, ni fruits : ce

avait été mélangé avec le culte du démon de la manière la plus abominable. L'homme qui vivait avec Dina n'était pas son époux légitime : cela signifiait que, si Samarie, au temps de Jésus, n'était plus adonnée à l'idolâtrie, elle n'honorait pourtant le vrai Dieu que suivant ses caprices, et non pas selon la loi. La seule chose qui conservait aux Samaritains un rapport avec l'œuvre du salut, c'était que, dans leur sang, malgré son mélange avec tant d'impures sources païennes, le sang de Jacob se retrouvait encore, et cette parenté était représentée par leur participation au puits terrestre du patriarche. Le Sauveur était altéré de leur salut au puits de Jacob ; et Samarie y puisa de l'eau et lui donna à boire.

(Note de l'écrivain.)

sont les Juifs qui ont la promesse et son accomplissement, c'est d'eux que naîtra le Messie. »

Jésus dit encore : « Mais il vient une heure, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. » Le Sauveur disait par là : « Samarie, il vient une heure, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père dans le Saint-Esprit et dans le Fils, qui est la voie et la vérité (1). » La femme lui dit : « Je sais que le Messie vient ; lors donc qu'il sera venu, il nous apprendra toutes ces choses. » Par ces paroles, la portion du peuple samaritain qui avait des titres à la participation aux promesses disait : « Je crois à l'avènement du Messie, il est mon espérance : il nous sauvera. » Jésus lui dit : « Je le suis, moi, moi qui vous parle. »

Le Rédempteur disait par là à tous les Samaritains qui voulaient se convertir : « Samarie, je me suis rendu au puits de Jacob, ayant soif de toi, eau sortie de ce puits, et tu m'as donné à boire ; je t'ai promis de te donner de l'eau vive qui ne laisse plus avoir soif à celui qui en boit ; tu m'as exprimé avec foi et confiance ton désir ardent de cette eau ; voici que je te récompense ; car tu as apaisé, par le désir que tu as de moi, la soif que j'avais de toi : Samarie, voici la fontaine d'eau vive, je suis le Messie, moi qui te parle. »

Quand Jésus dit : « C'est moi, moi qui vous parle », la femme, tressaillant d'une sainte joie, le regarda avec un étonnement profond ; puis elle se leva subitement, laissa là sa cruche, et, oubliant de remettre le couvercle du puits, elle descendit rapidement la colline pour aller dire à son mari et aux habitants de Sichar ce qui lui était arrivé. Il était rigoureusement ordonné de fermer le puits : mais que lui importait le puits, que lui importait sa cruche remplie d'eau terrestre ! Elle

(1) Dans une de ses lettres à l'évêque égyptien Sérapion, saint Athanase dit aussi « qu'adorer le Père en esprit et en vérité est la même chose qu'adorer dans le Fils et le Saint-Esprit Celui qui est à la fois trois et un. »

avait reçu l'eau vive, et son cœur aimant et généreux la pressait de procurer à tous le bonheur qu'elle ressentait. En sortant du bâtiment qui entourait le puits, elle rencontre les trois disciples, qui étaient revenus avec des vivres, et qui, depuis quelque temps déjà, se tenaient devant la porte, fort étonnés de voir leur Maître parler si longtemps avec une femme samaritaine. Néanmoins, par respect pour le Seigneur, aucun d'eux ne lui demanda pourquoi il s'entretenait avec elle. Cependant Dina courut à Sichar, et s'empressa de dire à son mari et aux personnes qu'elle rencontra : « Venez au puits de Jacob, et vous y verrez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait : n'est-ce point le Christ ? »

Dans le même temps, les disciples s'étaient approchés du Sauveur, et, lui ayant présenté du pain et du miel, ils lui dirent : « Maître, mangez. » Mais le Seigneur, quittant le puits, leur dit : « Moi, j'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez point ». — Les disciples se demandèrent alors entre eux : « Quelqu'un lui aurait-il apporté à manger ? » Ils eurent même la pensée que la Samaritaine lui avait procuré des aliments.

Jésus descendit dans la vallée de Sichar, ne voulant pas prendre son repas auprès du puits ; et pendant que ses disciples le suivaient en mangeant, il leur dit : « Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre ». Il entendait par là qu'il devait convertir les habitants de Sichar, du salut desquels son âme avait faim.

A quelque distance de la ville, la Samaritaine accourut à la rencontre de Jésus. Elle l'aborda avec beaucoup d'humilité, mais joyeusement et avec franchise, et le Seigneur lui parla longuement, tantôt en s'arrêtant, tantôt en marchant à pas lents. Il lui dévoila toute sa conduite et l'état complet de son âme. Elle en éprouva une profonde émotion, et promit au Sauveur, tant en son nom qu'en celui de son mari, de tout

abandonner pour le suivre. Le Seigneur alors lui dit ce qu'elle avait à faire pour réparer ses fautes et expier ses péchés.

CHAPITRE XVIII

Jésus évangélise les habitants de Sichar.

Dina était née dans une maison de campagne située près de Damas, appartenant à sa famille. Sa mère était juive, et son père païen ; ils étaient tous les deux d'une naissance distinguée. Elle était très intelligente ; mais, orpheline dès ses premières années, elle fut abandonnée aux soins d'une nourrice débauchée, et elle suçait avec le lait les plus funestes penchants. Elle avait eu successivement cinq maris, qu'elle s'était aliénés, soit en leur causant du chagrin, soit par ses désordres.

Tandis que le Seigneur parlait avec Dina, les disciples se tenaient toujours en arrière, se demandant ce qu'il pouvait avoir à lui dire, et trouvant étrange qu'il ne voulût pas manger ce qu'ils avaient eu tant de peine à lui procurer.

A quelque distance de la ville, Dina se sépara de Jésus, et courut vers son mari et vers une grande foule de peuple qu'attirait le désir de voir le Sauveur. Quand il fut auprès d'eux, elle le leur montra du doigt ; ils lui souhaitèrent la bienvenue, poussant des acclamations et des cris de joie. Il s'arrêta, et d'un signe de la main il leur dit, entre autres choses, qu'ils pouvaient croire tout ce que cette femme leur avait raconté. Les paroles de Jésus étaient si affectueuses, son regard était si vif et si pénétrant, que leurs cœurs émus furent irrésistiblement attirés vers lui. Ils le prièrent, avec instance, de demeurer quelque temps dans leur ville et d'y enseigner. Il s'y engagea pour l'avenir, mais ce jour-là il passa outre.

Jésus s'entretenait encore avec eux, lorsque Pierre et tous les autres disciples, qui étaient allés prendre quelques dispositions au dehors, vinrent le rejoindre. Ils furent étonnés et presque mécontents de le voir si longtemps s'entretenir avec des Samaritains. Elevés dans le préjugé qu'on ne devait point avoir de rapports avec ce peuple, c'était à leurs yeux une chose inouïe : ils furent tentés de se scandaliser. De plus ils pensaient aux peines, aux insultes, aux outrages, aux souffrances qu'ils avaient eus à endurer la veille. Tout arrivait contrairement à leur attente ; ils savaient que les saintes femmes avaient fait des dépenses considérables pour leur procurer le nécessaire, et cependant ils ne se trouvaient pas bien pourvus. Maintenant qu'ils voyaient des rapports établis avec les Samaritains, ils se disaient que, leur Maître se permettant de telles choses, il n'était pas étonnant qu'on les accueillît si mal. Rêvant toujours à un royaume terrestre, ils pensaient que, si la conduite du Sauveur en ce lieu venait à être connue en Galilée, on les outragerait bien plus encore à leur retour en ce pays.

Jésus, tirant au nord-est, fit avec ses disciples une demi-lieue ; puis ils se reposèrent sous des arbres. Là le Sauveur leur parla des moissons : « Ne répétez-vous pas souvent, leur dit-il : encore quatre mois, et la moisson viendra ? Mais moi, je vous dis maintenant que les paresseux veulent tout remettre au lendemain ; vous devez voir que les campagnes blanchissent déjà et que le temps de la moisson est venu. » (Il voulait dire que les Samaritains et les païens étaient près de se convertir.) « Pour moi je vous ai envoyés moissonner où vous n'avez point semé ; d'autres avaient travaillé, tels que les prophètes, Jean et moi-même. Celui qui moissonne reçoit une récompense et recueille des fruits pour la vie éternelle, afin que celui qui a semé se réjouisse aussi bien que celui qui a moissonné : car en ceci le dicton est vrai : Autre est celui qui sème, et

autre celui qui moissonne ; d'autres ont cultivé la terre où vous allez moissonner, et vous êtes venus sur leurs travaux. » Il tint ce langage aux disciples pour les réconforter dans leur travail et les encourager.

Après s'être un peu reposés, ils se séparèrent de nouveau : Jésus garda auprès de lui André, Philippe, Saturnin et Jean ; les autres disciples prirent le chemin de la Galilée, entre Thébez et Samarie. Le Seigneur, laissant Sichar à droite et tournant au sud-est, se rendit, à une lieue de là, dans une plaine où il y avait une vingtaine de tentes, habitées par des bergers. Dans une de ces tentes l'attendaient la sainte Vierge, Marie de Cléophas, la femme de Jacques le Majeur, et les deux veuves dont j'ai parlé plusieurs fois. Elles étaient là depuis le matin ; elles avaient apporté des vivres et préparèrent un petit repas. Le Seigneur, en arrivant, tendit la main à sa mère, qui s'inclina devant lui ; les autres femmes lui firent un salut profond, en croisant les bras sur la poitrine.

La sainte Vierge pria aussitôt Jésus de vouloir bien guérir un enfant boiteux que venaient d'amener les bergers du voisinage, lui demandant d'intercéder pour eux ; il en était souvent ainsi, et c'était le plus touchant des spectacles que de voir Marie prier son Fils. L'enfant, âgé d'environ neuf ans, était sur une litière auprès de la maison. Jésus, entouré de ses disciples, consola les parents, qui s'étaient retirés en arrière par timidité, se pencha sur l'enfant, lui dit quelques mots et le prit par la main. L'enfant se leva, marcha, et courut se jeter dans les bras de son père et de sa mère ; puis tous trois se prosternèrent devant le Seigneur, qui dit aux assistants, tout transportés de joie, de remercier le Père céleste. Après avoir fait une courte instruction aux bergers, il prit une collation, avec ses disciples, sous un berceau de verdure. Marie et les autres femmes étaient placées à une extrémité de la table.

Pendant qu'ils étaient ainsi réunis, plusieurs personnes, et Dina entre autres, arrivèrent de Sichar. Tous se tenaient à distance, n'osant s'approcher des bergers juifs. Mais Dina s'avança, parla à la sainte Vierge et aux autres femmes ; alors chacun s'enhardit. Le repas fini, les saintes femmes prirent congé de Jésus pour se rendre en Galilée, où il devait les suivre le lendemain.

Le Seigneur partit alors pour Sichar avec Dina et les Samaritains. Cette ville avait de vastes places et de larges rues ; pourtant elle n'était pas grande. La synagogue samaritaine était mieux construite et mieux tenue que celles des petites villes juives.

Jésus, à peine arrivé dans Sichar, fut entouré d'une foule nombreuse. Il n'entra pas dans la synagogue, mais il enseigna publiquement dans les rues et sur les places. Partout le peuple accourut pour l'écouter : tous étaient heureux de voir chez eux le Messie.

Dina, toujours très émue et très recueillie, se tenait auprès des femmes, mais aussi près de Jésus que possible. On avait maintenant beaucoup de considération pour elle, parce qu'elle avait trouvé le Seigneur la première : sur ses instances, l'homme avec lequel elle vivait se présenta devant Jésus, qui l'exhorta à s'amender. Alors il se sentit profondément humilié et rougit de son péché. Le Sauveur ne resta que peu de temps à Sichar ; mais, même après en être sorti, il instruisit encore dans des maisons et des jardins qui s'étendaient le long de la vallée, jusqu'à une certaine distance de la ville.

Le lendemain il y revint, et enseigna toute la journée, soit sur les places, soit sur les collines d'alentour. Les habitants de tous les environs accoururent pour l'entendre ; de toutes parts on se disait : Où prêche-t-il maintenant ?

Partout on voit Dina, partout elle perce la foule pour arriver à Jésus. Elle est toujours attentive, grave et

profondément émue. Elle s'entretint de nouveau avec le Seigneur, et déclara qu'elle ne voulait plus vivre dans le désordre ; qu'elle et son mari illégitime étaient prêts à donner tout ce qu'ils possédaient pour les pauvres ou pour l'Eglise future. Jésus alors lui traça sa conduite à venir. Beaucoup de Samaritains crurent en lui, de sorte qu'ils disaient à Dina : « Vous avez dit vrai ; nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons maintenant que c'est vraiment lui qui est le Sauveur du monde. » Le bonheur de cette excellente femme est inexprimable : je l'ai toujours beaucoup aimée.

Jésus à Sichar parla, comme en tous les lieux où il passait, de l'emprisonnement de Jean, de la persécution subie tant par les prophètes que par celui qui avait préparé les voies du Seigneur ; il parla du fils que les vigneronns avaient fait mourir. Il déclara clairement que le Père l'avait envoyé. Il expliqua aussi tout ce qu'il avait dit à Dina de l'eau vive, du Temple, du mont Garizim, du salut qui vient des Juifs, de l'approche du royaume de Dieu et du jugement dernier.

Les pharisiens le faisaient constamment espionner. Leurs émissaires étaient furieux de ce qu'il disait ; ils chuchotaient entre eux, manifestaient leur indignation par des murmures et des railleries ; mais ils n'osaient point l'interrompre ni l'interroger, et Jésus ne daignait pas même les regarder. Les docteurs Samaritains aussi étaient incrédules et peu satisfaits de son enseignement.

J'ai vu, en même temps, plusieurs disciples de Jean s'entretenir avec lui. On ne leur permettait pas d'arriver jusqu'à sa personne, mais ils pouvaient s'approcher de la prison et lui faire parvenir différentes choses à travers la grille. Cependant, quand ils se présentaient en trop grand nombre, les gardes les forçaient de s'éloigner. Les disciples demandèrent au Précurseur ce qu'ils avaient à faire touchant le baptême, et il leur ordonna de continuer de le conférer à Aïnon.

jusqu'à ce que le Seigneur y fît baptiser lui-même. La prison de Jean est grande et ne marque pas de jour, mais il n'a pour couche qu'un banc de pierre. Jean est, comme il l'a toujours été, très grave et très sérieux ; sur son visage est répandue la tristesse de l'homme méditatif qui attend l'Agneau de Dieu, qui l'a vu et l'a aimé, mais qui sait maintenant qu'on le fera mourir.

CHAPITRE XIX

Jésus confond à Ghinéa les pharisiens.

De Sichar, Jésus se rendit, avec ses disciples, à Ghinéa, où il observa le sabbat et prêcha dans la synagogue. On lut des passages de l'Ecriture concernant la marche des enfants d'Israël dans le désert, et le partage de la terre de Chanaan. Jésus parla de l'approche du royaume de Dieu, et, s'appliquant à lui-même ce qu'on venait de lire, il dit qu'il ne devait pas en être de ce royaume comme de la terre de Chanaan. Douze pharisiens le contredirent avec obstination. Alors il ajouta qu'ils erraient encore dans le désert, et que ceux qui murmuraient contre le royaume de Dieu y périraient.

Il dit ensuite que quand les Israélites, mécontents du gouvernement des juges, avaient demandé un roi, Samuel leur avait donné Saül. Maintenant que la prophétie était accomplie, et que le sceptre était retiré de Juda à cause de l'impiété de ses habitants, ils souhaitaient ardemment le rétablissement de la royauté et du royaume. Jésus ajouta que Dieu leur enverrait un **roi**, leur véritable roi, comme le maître de la vigne **envoya** son fils, lorsque ses serviteurs eurent été tués par les vigneronns impies ; qu'eux aussi devaient faire **périr** ce roi, qui était le leur. Il leur annonça qu'il leur **arriverait** malheur, qu'un temps allait venir où le

Temple ne subsisterait plus, et où il serait difficile de reconnaître Jérusalem.

Il parla encore de l'aveuglement des Israélites au désert : il dit qu'ils auraient pu arriver beaucoup plus vite à la terre de promesse, s'ils avaient voulu observer les commandements de Dieu donnés sur le mont Sinaï, mais que leurs péchés les avaient fait rétrograder de plus en plus, et que, comme ils avaient tous murmuré contre Dieu, tous aussi étaient morts dans le désert. Maintenant qu'ils erraient de nouveau dans le désert, ils devaient prendre le chemin le plus court pour arriver à la terre promise, au royaume de Dieu, qui approchait ; car, par une dernière miséricorde, le chemin leur était montré à cette heure.

Les pharisiens lui firent des questions insidieuses. Ils lui demandèrent comment Jonas avait pu passer trois jours dans le ventre de la baleine. Il leur répondit d'une manière générale, mais à leur portée : il dit que, comme Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre du poisson, ainsi le Fils de l'homme devait être trois jours et trois nuits dans le sein de la terre et ressusciter ensuite. Ils se moquèrent beaucoup de cette interprétation.

Alors, trois pharisiens se présentèrent et lui dirent avec une déférence hypocrite : « Maître vénérable, vous parlez souvent de la voie la plus courte ; apprenez-nous quelle est cette voie. » Jésus leur répliqua : « Vous connaissez les dix commandements du Sinaï ? — Certainement », dirent-ils. « Eh bien, continua-t-il, observez le premier commandement, aimez votre prochain comme vous-mêmes, et ne mettez pas sur les épaules des hommes des fardeaux pesants que vous ne pourriez porter vous-mêmes. Telle est la voie la plus courte. — Tous cela nous le savons bien, » répondirent-ils. Jésus reprit : « Vous le savez, et pourtant vous n'en faites rien ; c'est pour cela que vous êtes inexcusables et que vous serez plus sévèrement punis. » Puis il

blâma en particulier les pharisiens de cette ville d'avoir inventé une foule de commandements inutiles, au lieu d'observer la loi ; il parla des vêtements sacerdotaux et de leur signification, et ajouta : « Vous ne respectez pas les prescriptions de Moïse, mais vous y faites des changements arbitraires. » Ils étaient tous excessivement irrités, mais ils ne pouvaient point trouver de prise sur Jésus, qu'ils appelaient dédaigneusement entre eux « le prophète de Nazareth, le fils du charpentier ».

L'un d'eux, meilleur que les autres, quoiqu'il fût aussi un espion, invita Jésus et ses disciples à un repas. Après le repas, le Seigneur retourna à la synagogue, devant la porte de laquelle on avait placé plusieurs malades. On le pria de les guérir et de faire voir un miracle. Mais il refusa, disant qu'il ne voulait point faire de miracle devant ceux qui ne voulaient point croire en lui. Ces pharisiens souhaitaient qu'il guérît le jour du sabbat, pour pouvoir plus tard l'en accuser.

Le sabbat fini, les plus distingués d'entre les disciples de Galilée retournèrent chez eux. Jésus, accompagné de Saturnin et de quelques autres des siens, se rendit à la maison de campagne de Lazare, près de Ghinéa.

C'était un touchant spectacle de voir Jésus instruire, dans le jardin, les enfants du gardien de la maison rangés autour de lui. Quelquefois il prenait deux des plus petits dans ses bras. Il leur apprenait à obéir à leurs parents et à honorer les vieillards. Puis il leur parla des fils de Jacob et des Israélites : il leur dit que ces derniers n'étaient pas entrés dans la terre promise, parce qu'ils avaient murmuré contre Dieu : puis montrant à ces enfants les fleurs et les beaux fruits de leur jardin, il leur parlait du royaume des cieux promis à ceux qui observent les commandements de Dieu ; il leur expliquait que, pour entrer dans ce céleste séjour

en comparaison duquel la terre n'est qu'un désert, ils devaient obéir de bon gré à la volonté de Dieu, et supporter avec actions de grâces toutes les peines que la divine Providence leur enverrait. Ils ne devaient jamais murmurer, s'ils voulaient entrer dans le royaume de Dieu, et ne jamais douter de sa beauté, comme avaient fait les Israélites dans le désert, mais être bien convaincus que tout y est plus parfait et plus ravissant qu'ici-bas. Enfin Jésus ajouta que le royaume céleste devait être toujours présent à leur pensée, et qu'il fallait le mériter par toute espèce de peines et de travaux.

De là Jésus se rendit, avec ses disciples, à environ deux lieues de Samarie, à Atharoth, que les saducéens considéraient comme leur chef-lieu. Ceux qui y demeuraient, lorsque les disciples avaient été persécutés après la Pâque, en avaient arrêté plusieurs, à l'instigation des pharisiens de Gennabris et leur avaient fait subir des interrogatoires pénibles. Quelques-uns de ces saducéens, ayant assisté aux instructions de Jésus dans l'hôtellerie près de Sichar où il s'était fortement élevé contre la dureté des saducéens et des pharisiens envers les Samaritains, s'en irritèrent, et dès lors résolurent de le tenter. Dans ce but, ils le prièrent à Atharoth de guérir un malade le jour du sabbat : mais, pénétrant leur astuce, le Sauveur partit pour Ghinéa. Ces perfides ne s'en tinrent pas là ; ils se concertèrent avec les pharisiens de cette ville, et lui envoyèrent le message suivant : « Vous qui avez parlé si admirablement et d'une manière si convaincante de l'amour du prochain, vous ne pouvez refuser de venir à Atharoth guérir un malade : si vous consentez à faire ce prodige, nous-mêmes et les pharisiens de Ghinéa nous croirons en vous, et vous aiderons à répandre votre doctrine dans notre contrée. »

Le prétendu malade était mort depuis plusieurs jours, mais ils déclaraient à tous qu'il était ravi en

extase, et sa femme elle-même ignorait qu'il ne fût plus en vie. Jésus connaissait leur astuce et démêlait la supercherie. Si le Seigneur l'avait ressuscité, ils auraient dit qu'il n'était pas mort. Ils allèrent au-devant de Jésus pour le conduire dans la maison de cet homme, qui avait été un des chefs des saducéens, et qui s'était montré très hostile aux disciples. A l'arrivée de Jésus, on porta le corps dans la rue, sur une civière. Une grande foule de peuple s'assembla autour des saducéens, qui étaient au nombre de quinze. Le corps du mort s'était bien conservé ; on l'avait embaumé pour tromper Jésus. Mais le Seigneur dit : « Cet homme ne reviendra pas à la vie, il est mort. » Alors ils dirent qu'ils le croyaient en extase, et que, s'il était mort, ce ne pouvait être que depuis quelques instants. Jésus répliqua : « Il a nié la résurrection, il ne ressuscitera que pour le dernier jugement. Voyez de quels parfums vous l'avez rempli ! découvrez sa poitrine ! » Alors l'un d'eux souleva la peau à l'endroit où l'on avait ouvert le corps pour l'embaumer, et il en sortit une foule de vers hideux. Les saducéens furent extrêmement irrités, car le Seigneur déclara que le défunt était un grand pécheur et que c'étaient les vers de sa mauvaise conscience qu'il avait su cacher, mais qui maintenant lui rongeaient le cœur. Puis il blâma sévèrement la supercherie des saducéens, et les menaça en général du jugement qui devait frapper Jérusalem et tous ceux qui ne voulaient point entrer dans la voie du salut. Ils reportèrent en toute hâte le corps dans la maison, proférant des injures contre le Seigneur et faisant un vacarme épouvantable. Lorsque Jésus et ses disciples quittèrent la ville, la populace ameutée les poursuivit en leur jetant des pierres.

Je vis cependant, au milieu de cette foule de méchants, plusieurs personnes bien intentionnées qui pleuraient. Des femmes affligées de pertes de sang, et qui habitaient une rue voisine, se tenaient séparées du

peuple ; elles avaient foi en Jésus, mais, n'osant à cause de leur impureté s'approcher de lui, elles l'implorèrent de loin. Le Sauveur, connaissant leurs pensées et touché de compassion, alla dans la rue où elles demeuraient. Aussitôt qu'il fut passé, elles baisèrent les traces de ses pas ; il jeta en se retournant un regard sur elles, et toutes furent guéries.

CHAPITRE XX

Jésus guérit de loin le fils du centurion de Capharnaüm.

Jésus se dirigea ensuite à trois lieues de là, sur une colline près d'Engannim, où il passa la nuit sous un hangar, avec André, Nathanaël le fiancé, et deux serviteurs du centurion de Capharnaüm, qui étaient venus à sa rencontre pour le prier d'aller en toute hâte chez leur maître, car son fils était très malade. Mais le Seigneur avait répondu qu'il irait en son temps.

Ce centurion, chargé jadis par Hérode Antipas du gouvernement d'une partie de la Galilée, était en retraite. Ses bonnes intentions l'avaient porté à protéger les disciples, lors des dernières persécutions des pharisiens, et même à les secourir de sa bourse. Il croyait à la puissance de Jésus, mais sa foi était faible encore, et il désirait ardemment de lui un miracle, d'abord dans l'intérêt de son fils, puis aussi pour confondre les pharisiens ; les disciples le souhaitaient pareillement, et tous disaient : « Ce sera alors que les pharisiens se dépiteront et qu'ils verront qui est Celui que nous suivons. » Sous l'influence de ce motif, André et Nathanaël avaient conduit les serviteurs de l'officier auprès de Jésus ; le Sauveur le savait bien.

Dès son entrée à Cana, Jésus fut reçu dans la maison d'un scribe, tout près de la synagogue. Pendant

qu'il se reposait et prenait un léger repas, un grand nombre de personnes se réunissaient dans l'avant-cour ; car on avait appris qu'il devait venir d'Engannim, et tous l'attendaient.

Il prêcha une matinée entière ; et il prêchait encore, entouré d'une grande foule de peuple, quand survint en toute hâte un centurion de Capharnaüm, accompagné de plusieurs serviteurs. Cet homme semblait dévoré d'inquiétudes et de soucis, et faisait de vains efforts pour traverser la foule, afin de pénétrer jusqu'à Jésus. Comme il n'y pouvait réussir, il se mit à crier avec force : « Respectable maître, laissez venir à vous votre serviteur ; je suis ici comme envoyé de mon maître de Capharnaüm : je parle en son nom et comme père de son enfant : je vous supplie de venir avec moi au plus tôt, car mon enfant est très malade et se meurt. » Jésus sembla ne pas l'entendre ; mais lui, voyant qu'il avait attiré l'attention de la foule, s'efforça de pénétrer plus avant ; ne pouvant y parvenir, il se mit à crier de nouveau : « Mon fils se meurt, venez, oh ! venez avec moi ! » Comme ses cris étaient incessants, Jésus se tourna vers lui et lui dit devant tout le peuple : « Si vous ne voyez des miracles et des prodiges, vous ne croyez point. Je connais le secret de votre cœur, vous cherchez une occasion de mortifier les pharisiens et de vous glorifier vous-même, quoique vous ne valiez guère mieux. Je ne suis pas venu faire des miracles pour satisfaire votre vanité. Je n'ai pas besoin de votre témoignage. Mes œuvres rendront témoignage de moi, quand ce sera la volonté de mon Père, et je ferai des prodiges lorsque ma mission l'exigera. » Jésus continua longtemps à le réprimander devant la foule assemblée, lui reprochant de vouloir faire vanité de la guérison de son fils : « Il faut, dit-il, croire et se convertir, et non pas demander des miracles pour satisfaire l'amour-propre. »

L'envoyé écouta tous ces reproches sans se laisser

déconcerter : il s'approcha même davantage du Sauveur, et élevant la voix, il dit : « Maître, à quoi bon tout cela ? Venez avec moi tout de suite, il est peut-être déjà mort. » Jésus lui répondit : « Allez, votre fils vit. » Le centurion s'écria alors : « Est-ce bien certain ? » Le Seigneur répondit : « Vous pouvez me croire, à cette heure même, il a recouvré la santé. » L'homme alors crut à la parole de Jésus, et s'en alla à Capharnaüm, sans lui demander davantage de le suivre. Jésus dit ensuite au peuple qu'il avait bien voulu exaucer la prière du centurion, mais qu'à l'avenir, en pareille circonstance, il n'agirait pas de même. Ce messenger était le surintendant du lieutenant d'Hérode à Capharnaüm, lequel, n'ayant pas d'enfant, avait adopté l'enfant de sa femme, né, avant son mariage, de l'homme qu'il venait d'envoyer. L'enfant était dans sa treizième année, et celui qui, de la part de son maître, avait été trouver Jésus, était réellement son père. Le langage qu'il avait tenu était donc, en toutes choses, conforme à la vérité. Tous ces secrets de famille me furent révélés ; mais ils étaient restés ignorés du dehors. Ce fut peut-être le motif pour lequel Jésus se laissa si longtemps supplier par le pauvre serviteur.

L'enfant, dès l'origine, soupirait après lui. Toutefois, comme la maladie ne paraissait pas grave, c'était surtout pour se glorifier aux yeux des pharisiens que l'on désirait le secours de Jésus. Mais, depuis une quinzaine de jours, l'état du malade était devenu alarmant, et à tous les remèdes qu'on lui présentait, il disait : « Tout cela ne me sert de rien ; il n'y a que le prophète de Nazareth qui puisse me guérir. » Jésus cependant tardait à le faire, voulant punir l'officier de ses mauvaises intentions.

Comme le messenger revenait à Capharnaüm, deux serviteurs lui annoncèrent que son fils était plein de vie ; l'officier les avait chargés de le rejoindre et de lui dire de s'épargner désormais frais et fatigues, parce

qu'à la septième heure la fièvre avait cessé d'elle-même.

Le centurion raconta alors à ces nouveaux venus les paroles du Seigneur ; ils en furent remplis d'admiration et s'en retournèrent avec lui chez leur maître. Zorobabel (tel était le nom de l'officier) et l'enfant allèrent à leur rencontre jusqu'à la porte. Après avoir embrassé son fils avec bonheur, l'envoyé redit les paroles de Jésus, que ses compagnons avaient entendu répéter aussi par d'autres témoins. Puis on prépara un repas de réjouissance, où l'enfant se trouva assis entre son père adoptif et son père véritable ; la mère était présente. L'enfant aimait son vrai père autant que son père d'adoption ; et le premier avait aussi, dans la maison, une grande autorité.

Comme Jésus approchait de Capharnaüm, plusieurs possédés s'agitèrent devant les portes et dans les rues même, en criant : « Le prophète arrive, qu'y a-t-il entre nous et lui ? » Ils se dispersèrent aussitôt qu'il arriva devant la ville, où une grande tente avait été dressée. L'officier vint recevoir le Seigneur avec le père et l'enfant lui-même qui marchait entre eux ; toute la famille les suivait, ainsi que les serviteurs et les esclaves ; ces derniers étaient des païens qu'Hérode fournissait à son lieutenant. Ils formaient un grand cortège, et tous se prosternèrent devant Jésus en lui rendant grâces. Après lui avoir lavé les pieds, on lui offrit des rafraîchissements. L'enfant s'étant agenouillé devant lui, le Seigneur lui imposa la main sur la tête et lui donna quelques avertissements salutaires. Le nom de l'enfant était Jessé, mais dès lors on l'appela Joël. L'officier supplia le Seigneur d'honorer sa maison à Capharnaüm de sa présence et d'y prendre un repas ; Jésus refusa, et lui reprocha encore d'avoir voulu obtenir un miracle pour humilier ses ennemis. Il ajouta qu'il n'avait guéri l'enfant qu'à cause de la foi vive et inébranlable de son envoyé. Après avoir dit cela, le Seigneur repartit.

Alors l'officier fit un grand festin. Il y convia tous les

serviteurs et tous les ouvriers qui travaillaient dans ses nombreux jardins. Il leur raconta la guérison miraculeuse de son enfant. Ils en éprouvèrent une grande émotion et crurent en Jésus. Pendant le repas, ces serviteurs chantèrent une hymne d'action de grâce, et les pauvres, auxquels on distribua beaucoup d'aumônes dans le vestibule, se joignirent à eux.

Dès le même jour, le miracle du Sauveur en faveur de Zorobabel fut connu, et celui-ci l'avait fait lui-même annoncer à la sainte Vierge et aux apôtres, que je vis tous occupés de nouveau à leurs pêcheries. Je vis aussi porter la nouvelle à la belle-mère de Pierre, qui était malade et gardait le lit.

CHAPITRE XXI

Jésus enseigne à Capharnaüm.

Jésus fit le tour de la ville pour arriver à la maison de sa mère, où étaient Pierre, André, Jacques et Jean avec cinq d'entre les saintes femmes. Tous sortirent à sa rencontre, et lui témoignèrent la joie que leur causaient son retour et ses miracles. Après avoir pris un léger repas, il entra dans Capharnaüm pour y célébrer le sabbat avec ses disciples. Les femmes restèrent à la maison. Une grande foule s'était rassemblée ; elle contenait beaucoup de malades. Les possédés poursuivirent Jésus de leurs cris dans les rues ; il leur imposa silence, et se rendit à la synagogue en traversant leurs rangs. Après la prière, Manassé, pharisien endurci, se disposait à faire la lecture, ainsi que le voulait l'ordre établi ; mais Jésus lui demanda qu'on lui donnât les rouleaux, disant qu'il lirait lui-même. Il lut le commencement du Deutéronome jusqu'aux murmures des Juifs ; ensuite il fit une instruction sur l'ingratitude de leurs pères.

sur la miséricorde de Dieu envers eux et sur l'approche du royaume des cieux, disant qu'il fallait bien se garder de commettre les fautes qu'ils avaient commises. Il représenta les courses des Israélites comme des symboles des égarements des Juifs de son temps, et compara à la terre promise d'alors le royaume des cieux qui s'approchait. Il lut aussi le premier chapitre d'Isaïe, qu'il appliqua au temps présent ; il parla des iniquités des Juifs, des châtiments qui en furent la conséquence ; de la manière dont ils traiteraient le prophète qu'ils avaient si longtemps désiré. Puis il dit que les animaux eux-mêmes reconnaissent leur maître, mais qu'eux ne voulaient pas reconnaître le leur ; qu'ils outrageraient celui qui venait opérer leur salut ; il dit aussi que celui qui venait pour les secourir se ferait reconnaître aux mauvais traitements qu'ils lui feraient souffrir, il ajouta que Jérusalem serait châtiée, que la communauté des saints serait d'abord peu nombreuse, mais que le Seigneur lui donnerait de l'accroissement, tandis que ses ennemis seraient exterminés. Il les exhorta à se convertir et à crier vers Dieu, qui, fussent-ils tout couverts de sang, les purifierait de leurs iniquités. Enfin il ouvrit, comme par hasard, un rouleau, et lut le premier verset du xiv^e chapitre d'Isaïe : « Voici que la Vierge concevra et enfantera un fils... Il mangera du beurre et du miel. » Il appliqua ces paroles à lui-même et à l'avènement du Messie.

Peu de temps avant son baptême, étant à Nazareth, il avait déjà donné une interprétation semblable de ce passage, et l'on s'était moqué de lui, disant : « Ce n'est pas chez son père, le pauvre charpentier, que nous eussions pu le voir manger beaucoup de beurre ou de miel. »

Les pharisiens et d'autres habitants de Capharnaüm étaient très fâchés de la sévérité avec laquelle il avait parlé de leur ingratitude ; ils avaient, au contraire, supposé qu'il leur exprimerait gracieusement sa reconnais-

sance du bon accueil qu'on lui avait fait. Le Seigneur enseigna assez longtemps ; lorsqu'il sortit, quelques pharisiens se dirent à l'oreille : « Oserait-il guérir, un jour de sabbat, les malades qu'on lui a amenés ? » On avait allumé des flambeaux dans les rues ; et les maisons, à l'exception de celles de gens mal intentionnés, étaient ornées de lampes. Sur le passage du Sauveur, on avait placé des malades et de la lumière à côté d'eux. Il régnait partout une grande animation : les possédés poursuivirent Jésus de leurs cris ; il en chassa les malins esprits par un simple commandement. Je vis l'un d'eux se précipiter sur lui, le visage enflammé de colère, les cheveux hérissés, criant : « Que veux-tu faire ici, qu'y a-t-il entre nous ? » Le Seigneur, le repoussant, dit : « Retire-toi, Satan ! » Alors cet homme tomba à la renverse avec une telle violence, qu'on aurait cru qu'il s'était cassé la tête ou brisé les jambes ; mais il se leva aussitôt, se jeta tout apaisé à genoux devant Jésus, et le remercia les yeux mouillés de larmes. Le Seigneur lui ordonna de s'amender. Il en guérit ainsi plusieurs sur son passage.

Il faisait déjà nuit quand je vis le Sauveur retourner à la maison de sa mère avec ses disciples. Pendant qu'ils marchaient, j'entendis leur conversation qui était toute simple et toute naturelle. Pierre parlait des intérêts de son ménage, il disait que ses longues absences lui avaient fait perdre bien des occasions de faire d'heureuses pêches ; cependant, ajoutait-il, c'est un devoir de pourvoir à la subsistance de sa femme, de son enfant, et de sa belle-mère. Jean répondit que lui et son frère Jacques devaient prendre soin de leurs parents, ce qui n'était pas moins important que de s'occuper d'une belle-mère. Les disciples égayaient quelquefois aussi leurs conversations par des plaisanteries. J'entendis Jésus leur dire : « Le temps viendra où vous quitterez votre pêche pour prendre d'autres poissons. » Jean parlait à Jésus avec une confiance filiale et d'une

manière plus intime que les autres. Il était d'un dévouement sans bornes ; il ne s'inquiétait point et ne contredisait jamais ; on ne pouvait le voir sans l'aimer.

Le jour du sabbat, Jésus se rendit de bonne heure à Capharnaüm avec ses disciples. L'habitation de sa Mère en est à trois quarts de lieue environ, du côté de Bethsaïde. Lorsque Jésus entra dans la ville il trouva, placés sur son chemin, un grand nombre de malades qui étaient venus la veille et n'avaient pu être guéris. Il en guérit beaucoup en se rendant à la synagogue dans laquelle il enseigna et expliqua, entre autres choses, une parabole que j'ai oubliée.

Comme, en se retirant, il enseignait encore devant la synagogue, plusieurs personnes se prosternèrent devant lui et demandèrent le pardon de leurs péchés. C'étaient deux femmes adultères renvoyées par leurs maris, et environ quatre hommes parmi lesquels se trouvaient les complices de ces femmes. Ils fondaient en larmes et voulaient confesser leurs péchés devant le peuple assemblé. Jésus leur dit que leurs péchés lui étaient connus, qu'un temps viendrait où la confession publique serait en usage, mais que, dans la circonstance présente, elle ne pouvait que causer du scandale et leur attirer des persécutions. Il les exhorta en outre à veiller sur eux-mêmes afin de ne pas retomber, à ne jamais désespérer, même en cas de rechute, mais à avoir recours à Dieu et à la pénitence. Il leur remit aussi leurs péchés, et comme les hommes demandaient à quel baptême ils devaient aller, s'ils devaient recourir à celui de Jean ou attendre que ses disciples baptisassent, il leur dit d'aller au baptême des disciples de Jean.

Les pharisiens qui étaient présents s'étonnèrent beaucoup qu'il osât remettre les péchés, et lui demandèrent des explications à ce sujet. Il les réduisit au silence par ses réponses, et leur dit qu'il lui était plus aisé de remettre les péchés que de guérir ; que les

péchés étaient remis à celui qui se repentait sincèrement et qu'il lui devenait facile de ne pas retomber, tandis que les malades qui étaient guéris corporellement, restaient souvent avec l'âme malade et faisaient servir leur corps au péché. Ils lui demandèrent encore si, maintenant que ces femmes avaient reçu le pardon de leurs péchés, les maris qui les avaient renvoyées devaient les reprendre. Jésus répondit que le temps ne lui permettait pas de s'expliquer à cet égard, qu'une autre fois il donnerait des instructions sur ce point. Ils l'interrogèrent aussi sur les guérisons opérées le jour du sabbat, il se justifia en disant que si une de leurs bêtes de somme venait à tomber dans un puits le jour du sabbat, ils ne manqueraient pas de l'en retirer, etc.

Sur ces entrefaites, les pharisiens et les anciens de Capharnaüm se réunirent en un conseil auquel assistait aussi l'officier du roi, Zorobabel. On délibéra sur ce qu'il fallait penser de Jésus et de toutes les choses qu'on avait vues ; on parla aussi des mesures à prendre pour arrêter le désordre que sa prédication excitait. « Partout, disaient-ils, les gens quittent leur travail pour courir après lui : ses réprimandes sévères provoquent le trouble en tous lieux. Il parle continuellement de son père. Cependant nous savons bien qu'il est de Nazareth, et fils d'un pauvre charpentier ? D'où peut-il tirer tant de présomption et d'audace ? Quel droit a-t-il d'agir ainsi ? Il ose guérir le jour du sabbat. Il remet les péchés : a-t-il donc un pouvoir d'en haut ? ou opère-t-il par magie ? Où puise-t-il toutes ses interprétations de l'Écriture ? N'a-t-il pas fréquenté l'école de Nazareth ? Peut-être entretient-il des intelligences avec un peuple étranger ? Il prêche sans cesse l'approche du royaume des cieux, l'avènement du Messie et le châtement de Jérusalem. Son père Joseph était de race royale ; il ne serait pas impossible qu'il fût un enfant substitué, et qu'il eût pour vrai père quelque personnage puissant qui cherchât à se créer un parti et à

se faire roi de la Judée! Il a sans doute un appui secret et des ressources mystérieuses auxquels il se fie; sans cela il ne braverait pas les usages et les autorités avec une arrogance et une audace qui feraient presque croire qu'il agit de plein droit. Avec qui se met-il en rapport pendant ses longues absences? Quelles dispositions faut-il faire contre lui? » etc. Voilà de quelles singulières imaginations se repaissaient les pharisiens et les premiers de la ville, et comment ils faisaient éclater leur dépit. L'officier du roi montrait un grand calme, et parvint même à les apaiser. « Si son pouvoir est de Dieu, disait-il, vous ne pourrez le détruire; s'il en est autrement, il se détruira de lui-même. En tous cas, aussi longtemps qu'il guérira nos malades et qu'il cherchera à nous faire du bien, nous devons l'aimer et remercier celui qui l'a envoyé. »

Jésus passa la nuit avec ses disciples dans la maison de sa mère. Le lendemain matin, il se rendit avec une vingtaine d'entre eux au lac; il voulait, pendant ce jour qui était un jour de jeûne, les instruire et les préparer. On voyait dans ce lieu plusieurs belles rivières, celle de Capharnaüm entre autres, qui descendaient des hauteurs pour se perdre dans le lac, après avoir arrosé le pays. Le Seigneur s'arrêta à plusieurs reprises avec ses disciples, en des sites délicieux, pour se reposer ou pour s'entretenir avec eux. Les disciples se plaignirent des exactions qui se commettaient à Jérusalem au sujet des dîmes, et demandèrent si l'on ne pouvait pas les faire cesser. Alors le Seigneur leur dit que Dieu avait ordonné d'offrir au Temple et à ses ministres la dixième partie de tous les fruits, pour rappeler aux hommes qu'ils ne possèdent pas leurs terres comme propriétaires, mais seulement comme usufruitiers; il ajouta que, par esprit d'abnégation, il fallait donner la dîme même des légumes, etc.

Les disciples lui parlèrent aussi des Samaritains, et rappelèrent, à cette occasion, l'histoire d'un homme qui,

sur le chemin de Jéricho, était tombé dans les mains des voleurs, et près duquel un prêtre et un lévite avaient passé sans le secourir, tandis qu'un Samaritain avait bandé ses plaies, après y avoir versé du vin et de l'huile. Cet événement avait eu lieu jadis en effet près de Jéricho. La compassion que montrèrent les disciples au récit des souffrances de ce malheureux, et leur admiration pour la générosité du Samaritain, fournirent à Jésus l'occasion de leur raconter une parabole semblable. Commenant par Adam et Eve, il expliqua leur chute déplorable simplement, telle qu'elle est dans la Bible. Il dit que l'homme, chassé du paradis, se trouva errant dans un désert infesté de voleurs et de meurtriers. Renversé et blessé mortellement par le péché, il se trouva bientôt gisant dans ce désert. Alors le Seigneur des cieux et de la terre, avait procuré à l'homme malheureux tous les secours possibles. Il lui avait donné sa loi avec des prêtres sacrés et des prophètes en grand nombre ; mais tous avaient passé outre sans vouloir guérir le malade, qui du reste avait souvent dédaigné leurs services. Enfin il avait envoyé à l'homme abandonné son propre fils, sous la figure d'un pauvre qui n'avait ni ceinture, ni bonnet, etc. (Le Seigneur décrit ici sa propre pauvreté.) Celui-ci l'avait guéri en versant de l'huile et du vin dans ses plaies. Mais ceux que le Seigneur avait appelés à guérir le malade, et qui n'avaient pas eu compassion de ses souffrances, s'étaient emparés du fils du Seigneur, et avaient fait mourir ce lui qui avait guéri avec l'huile et le vin le malheureux blessé. Jésus finit en disant que plus tard il leur donnerait l'explication de cette parabole ; pour le moment ils devaient la méditer pour pouvoir lui dire ce qu'ils en pensaient. Les disciples comprirent bien que par le fils du Seigneur il avait voulu se désigner lui-même, mais ils se demandaient tout bas quel pouvait être son père dont il parlait tant. Ensuite il dit un mot de leurs inquiétudes de la veille, au sujet de leurs pêcheries, et

il leur proposa pour modèle le fils du Seigneur, qui avait renoncé à tout pour oindre d'huile et de vin et soulager le malheureux blessé, que malgré leur opulence les autres avaient laissé dans la détresse. Enfin il dit : « Mon Père n'abandonnera point les serviteurs de son Fils ; ils recevront toutes choses en abondance, le jour où le Fils les rassemblera autour de lui dans son royaume. » Tout en instruisant les disciples, il arriva avec eux au-dessous de Bethsaïde, à l'endroit du lac où se trouvaient les barques de Pierre et de Zébédée ; et de là il se rendit dans la maison de Pierre, où étaient rassemblées les saintes femmes des environs et celles de Cana. Lorsqu'il y entra, celui-ci lui dit : « Seigneur, quoique ce soit un jour de jeûne, vous nous donnez une bonne réfection ! » La maison de Pierre était grande et bien tenue ; elle avait pour dépendances une cour et un jardin : sa toiture formait une belle terrasse, de laquelle on avait une vue charmante sur le lac. Je ne vis pas la famille de Pierre, sinon sa belle-mère ; je remarquai qu'elle était malade, grande et maigre, et qu'elle ne pouvait marcher sans s'appuyer aux murs.

Le Seigneur s'entretint longuement avec les femmes sur les arrangements à prendre dans cette partie du littoral où il avait l'intention de résider souvent. Il leur recommanda d'éviter les frais trop grands et les soucis inutiles. C'était aux disciples et aux pauvres qu'il fallait penser plutôt qu'à lui, car il avait besoin de bien peu. Je crois que le Sauveur séjournera ici surtout pendant l'hiver, et qu'avant cette époque, il fera baptiser encore. Il se rendit ensuite avec les disciples dans la maison de sa mère, où il s'entretint avec eux ; après quoi il chercha un lieu solitaire pour prier.

CHAPITRE XXII

Guérisons de Jésus à Bethsaïde et à Basse-Séphoris. — Les pharisiens confondus.

Le lendemain, Jésus partit avec ses disciples pour Bethsaïde, qui était située à une lieue de Capharnaüm. Il suivit le chemin qui passait par la partie septentrionale de la vallée, sur le flanc de la montagne. Il prêcha dans la synagogue de Bethsaïde sur l'approche du royaume des cieux. A la grande surprise des auditeurs, et aussi de ses disciples, il déclara assez clairement qu'il serait le roi de ce royaume.

Quand le Seigneur eut terminé son instruction, il se dirigea avec ses disciples vers la maison d'André, où un repas était préparé ; mais il n'y entra pas, disant qu'il avait besoin d'une autre nourriture. Il se rendit, accompagné de Saturnin et d'un second disciple, à une demi-lieue de là, dans un hôpital situé au bord de l'eau. Un grand nombre de lépreux, d'aliénés et d'autres malades y languissaient dans un dénûment tel, que l'on trouvait parmi eux des gens complètement dépourvus de vêtements. Aucun des habitants de la ville ne le suivit, de peur de se souiller. On tenait toujours ces malheureux enfermés dans des cellules construites autour d'une cour ; on n'entraît pas même chez eux ; on passait leur nourriture par des trous pratiqués dans les portes. Après avoir ordonné à ses disciples d'aller chercher des couvertures et des vêtements pour les malades, Jésus pria leurs gardiens de les faire sortir de la maison. Il les enseigna et les exhorta à avoir confiance en Dieu ; puis, allant de l'un à l'autre, il en guérit beaucoup en leur imposant les mains. Devant quelques-uns il passa outre, et ordonna à d'autres de se baigner.

Ceux qui avaient recouvré la santé s'agenouillèrent devant le Seigneur, et lui rendirent d'humbles actions de grâces, les yeux baignés de larmes : c'était un touchant spectacle. Plusieurs habitants de Bethsaïde qui avaient appris que Jésus avait guéri leurs parents vinrent pleins de joie les chercher, leur apportant des vêtements, puis ils les menèrent dans la synagogue pour bénir et remercier Dieu.

Jésus se rendit ensuite à une petite ville qui s'appelait Basse-Séphoris. Sur son chemin, deux possédés sortirent d'un champ et lui demandèrent de les guérir. Les troupeaux qui se trouvaient dans le champ leur appartenaient, et le démon, qui ne les possédait que par intervalles, ne les tourmentait pas dans ce moment. Mais Jésus refusa de les délivrer, leur disant qu'ils devaient d'abord s'amender ; car ils ressemblaient à des personnes qui voudraient être guéries d'une maladie d'estomac, pour pouvoir de nouveau s'adonner à la gourmandise. Ils s'éloignèrent tout honteux.

A Séphoris, Jésus visita des parents de sainte Anne qui avaient trois fils, dont l'un était disciple du Seigneur : c'était Kolaïa. Sa mère pria le Sauveur d'admettre auprès de lui les deux autres, et il le lui fit espérer.

Il prêcha dans la synagogue, où beaucoup de gens des environs étaient rassemblés. Il fit aussi une excursion dans le voisinage, accompagné de ses cousins, et enseigna à diverses reprises les groupes qui le suivaient ou l'attendaient. A son retour, il guérit devant la synagogue plusieurs malades, puis il y entra, et parla du mariage et du divorce. Il réprimanda les scribes d'avoir fait des additions au texte de la loi, et montra à l'un des plus anciens un passage qu'il avait ainsi falsifié, lui ordonnant de restituer la vraie leçon. Le vieillard s'agenouilla devant lui, le remercia avec humilité de son blâme, et avoua qu'il l'avait mérité.

Jésus alla visiter une maison qui avait appartenu aux ancêtres de sainte Anne, et que des mariages avaient fait passer en des mains étrangères. Il y avait cependant dans la maison une vieille femme qui était sa parente ; elle était hydropique et gardait toujours le lit ; un enfant aveugle lui tenait compagnie. Le Seigneur fit une prière qu'il lui ordonna de répéter, puis il lui imposa, pendant une minute environ, la main sur la tête, et sur l'estomac ; alors elle s'évanouit ; mais, revenue bientôt à elle-même, elle se sentit fort soulagée. L'hydropisie n'avait pas tout à fait disparu ; Jésus lui ordonna de se lever, et elle marcha sans difficulté. Bientôt des transpirations abondantes la délivrèrent tout à fait de son infirmité. La vieille femme alors supplia le Seigneur d'avoir pitié aussi de l'enfant aveugle, dont elle vanta la piété et l'obéissance ; il était âgé de huit ans, et n'avait jamais joui de la vue ni de la parole, mais il comprenait ce qu'on disait. Jésus lui mit l'index dans la bouche, humecta ses deux pouces avec de la salive ; puis ayant levé les yeux au ciel et prié, il les posa sur les yeux fermés de l'enfant. Celui-ci les ouvrit et vit devant lui son Sauveur. Le pauvre petit était tout hors de lui de joie et d'étonnement, en présence du monde nouveau qui s'ouvrait à ses regards ; il se précipita d'un pas encore chancelant vers Jésus, et, tombant à genoux, il lui rendit grâces en bégayant et les yeux pleins de larmes. Le Seigneur lui donna des avis sur l'obéissance et la piété filiale ; il lui dit que, puisqu'il avait pieusement obéi à ses parents lorsqu'il était aveugle, il devait leur obéir plus parfaitement encore maintenant que Dieu lui avait rendu la vue, et ne pas faire servir ses yeux à l'offenser. Bientôt accoururent les parents et les personnes de la maison : tous remercièrent Jésus avec une grande effusion de joie et un concert de louanges.

Jésus guérissait par les moyens dont firent usage les apôtres et les saints de tous les âges jusqu'à nos jours.

Il n'employait pas, pour tous les malades, les mêmes signes extérieurs. Il voulait que ses miracles pussent servir de modèles à tous ses disciples et imitateurs jusqu'à la consommation des siècles. La manière dont il les opérait répondait toujours au caractère de la maladie, aussi bien qu'aux besoins spirituels du malade. Il touchait les estropiés et leurs muscles se dégageaient et reprenaient une nouvelle vigueur. Il rejoignait les parties des membres brisés, et elles se réunissaient. Lorsqu'il touchait les lépreux, leurs pustules se séchaient et se détachaient sous forme d'écailles ; mais il restait des taches rouges qui ne disparaissaient qu'avec le temps, plus vite néanmoins que dans le cas de guérison ordinaire et selon que la guérison était plus ou moins méritée. Je n'ai jamais vu la bosse d'un bossu s'aplanir immédiatement, ni un os courbé devenir tout à coup droit ; le Seigneur ne le voulait pas, parce que ses œuvres ne devaient point ressembler à des prestiges ; elles devaient porter le caractère de sa mission ; c'étaient des œuvres de miséricorde qui devaient enseigner, corriger, réconcilier, délivrer et racheter. De même qu'il exigeait, pour délivrer l'homme, qu'il coopérât à sa rédemption, de même voulait-il que le malade coopérât à sa guérison par la foi, l'espérance, l'amour, le repentir et la conversion. Par la manière dont il traitait les malades, chaque maladie devenait la figure d'une maladie spirituelle ; la cause de la maladie, la maladie elle-même et sa guérison, représentaient tel ou tel péché, sa punition, et le pardon octroyé à qui se repent. Les prodiges les plus éclatants de Notre-Seigneur eurent lieu en faveur des païens ; et ceux que les apôtres et les saints firent au milieu d'eux sortirent davantage encore de la marche de la nature : c'est que les païens avaient besoin d'être ébranlés, et les Juifs seulement réveillés. Souvent Jésus guérissait en imposant les mains ou en priant avec les malades ; quelquefois à distance, par la prière ou par un regard. Cette sorte de

guérison s'exerçait surtout à l'égard des femmes sujettes à des pertes de sang, qui n'osaient pas s'approcher du Seigneur parce que la loi de Moïse le leur défendait : le Seigneur respectait toujours les préceptes qui avaient un sens mystérieux et moral, mais non pas tous les autres. J'ai vu à Atharoth des femmes affligées de pertes de sang baiser la trace de ses pas et être guéries. J'en ai vu d'autres à Capharnaüm le regarder de loin et se trouver guéries.

Beaucoup de pharisiens et de scribes, avec diverses personnes s'étaient rassemblés dans l'école qui se trouvait à égale distance de Basse-Séphoris et de Nazareth, Ils venaient pour discuter avec Jésus sur un passage de la loi touchant le divorce ; Notre-Seigneur l'avait signalé à l'un des docteurs comme illicitement intercalé dans le texte ; cette remarque de Jésus avait causé une grande irritation à Séphoris, car le passage blâmé provenait de leur enseignement. A Séphoris, le divorce se faisait avec beaucoup de légèreté ; il s'y trouvait même une maison pour les femmes qui se séparaient de leurs maris.

La discussion dura longtemps ; les pharisiens et les scribes ne consentaient pas à la suppression du passage ; toutefois Jésus les força finalement à se taire, sinon à avouer leur tort. De la défense d'interpoler, il conclut le devoir d'effacer ; puis il leur prouva la fausseté de l'interprétation elle-même, et les réprimanda sévèrement de violer avec légèreté la loi sur le divorce. Il dit que les époux pouvaient se séparer d'un commun consentement, lorsque la mésintelligence était trop grande, mais que le mari ne pouvait point renvoyer sa femme contre son gré et sans faute de sa part. Néanmoins, il ne parvint pas à les convaincre ; dans leur vanité et leur orgueil, ils étaient pleins de dépit de ne pouvoir réfuter le Sauveur.

Le vieux scribe qui s'était avoué coupable dès que Jésus lui avait reproché sa faute, déclara à ses confrères que désormais il enseignerait conformément à la loi,

sans addition quelconque, et il se sépara des pharisiens. Voici le passage intercalé dans le texte de la loi sur le divorce : « Quand une femme a eu, avant son mariage, une liaison coupable, son séducteur peut la réclamer comme sa femme légitime, alors même que les époux vivraient en bonne intelligence. » Jésus, en condamnant une telle doctrine, dit que ce n'était qu'à cause de la dureté de leur cœur que Moïse leur avait permis de renvoyer leurs femmes.

Il permettait donc la séparation de corps, mais non pas le divorce. Deux chefs des pharisiens qui avaient pris part à la discussion avaient depuis longtemps contribué à faire accepter cette interpolation, dans le dessein d'en profiter eux-mêmes. Jésus, qui ne l'ignorait pas, dit : « N'est-ce point pour satisfaire vos appétits charnels que vous vous prononcez en faveur d'une altération de la loi ? » A ces mots, ils furent transportés de colère.

CHAPITRE XXIII

Prédication de Jésus à Nazareth. — On veut le précipiter du haut de la montagne.

Dans l'après-midi, le Seigneur se rendit à Nazareth. Il entra dans une maison située en deçà de la ville et où habitaient quelques parents de son ami défunt, l'Essénien Eliud. Ces braves gens étaient bienveillants et charitables ; ils lavèrent les pieds du Sauveur, lui offrirent un repas, et lui dirent que son arrivée causerait une grande joie à Nazareth. Le Seigneur répliqua que cette joie ne durerait pas longtemps, car ce qu'il avait à dire aux Nazaréens ne serait point agréé.

Plusieurs personnes avaient été placées à l'entrée de la ville pour annoncer l'arrivée du Sauveur. A peine

eut-il passé le seuil de la porte, qu'un grand nombre de pharisiens et de notables, suivis d'une foule de peuple, vinrent au-devant de lui et lui firent une réception solennelle. On l'invita à se rendre dans une hôtellerie publique, où l'on avait préparé un banquet somptueux en son honneur. Il n'accepta pas l'invitation, disant que, pour le moment, il avait autre chose à faire ; il se rendit donc directement à la synagogue, que la multitude remplit aussitôt. Le sabbat n'était pas encore commencé.

Il se mit sur l'heure à prêcher touchant l'approche du royaume des cieux et l'accomplissement des prophéties. Puis on lui donna le livre d'Isaïe ; et, l'ayant déroulé, il lut ce passage : « L'esprit du Seigneur est sur moi ; c'est pourquoi il m'a consacré par son onction et m'a envoyé pour évangéliser les pauvres, guérir les cœurs contrits, annoncer aux captifs la délivrance, rendre aux aveugles la vue, renvoyer libérés ceux qui gémissent sous leurs fers. » (Luc., iv, 18.) Il prononça ces paroles d'une manière tellement significative, que l'auditoire, qui avait les yeux attachés sur lui, comprit que c'était de lui-même que parlait le prophète ; que c'était sur lui que reposait l'esprit du Seigneur, et que c'était lui qui était envoyé pour évangéliser les pauvres, réparer les injustices, soulager les malades et pardonner aux pécheurs, etc. Cela résultait en partie du texte et en partie du commentaire qu'il en donnait. Le Seigneur dit encore : « C'est aujourd'hui que l'Écriture que vous venez d'entendre est accomplie. » Son discours fut très beau et très attachant. Tous étaient dans l'admiration. Plusieurs disaient ouvertement : « Assurément il parle comme si lui-même était le Messie. » Et tous, se faisant gloire de ce qu'il était de leur ville, prenaient grand plaisir à l'entendre.

Ils lui témoignèrent beaucoup de bienveillance, et il prit un repas avec eux. Alors ils lui firent savoir qu'il y avait beaucoup de malades dans la ville, et le prièrent

de les guérir. Le Seigneur ne parut pas prêter l'oreille à leur demande ; ils n'insistèrent pas, dans l'espoir qu'il le ferait le lendemain. Après le repas, Jésus retourna chez les Esséniens. Ceux-ci étaient tout joyeux du bon accueil qu'on lui avait fait, mais il leur dit que le jour suivant les choses ne se passeraient pas de la même manière.

Le lendemain matin, Jésus prêcha de nouveau dans la synagogue. Au moment où, selon la coutume, celui qui devait lire un passage de l'Ecriture allait prendre le rouleau, Jésus le lui demanda, et, choisissant le iv^e chapitre du V^e livre de Moïse, il prêcha sur le devoir d'obéir aux commandements de Dieu, auxquels il était rigoureusement défendu de faire le moindre changement. Il dit que Moïse avait bien des fois rappelé aux enfants d'Israël tout ce que Dieu leur avait ordonné ; mais que trop souvent ils avaient désobéi. Puis, après avoir fait la lecture des dix commandements, il prêcha sur l'amour de Dieu ordonné tout d'abord. Il les blâma sévèrement d'avoir imposé au peuple des charges qu'il ne pouvait porter, en faisant des additions inutiles à la loi qu'ils violaient eux-mêmes. Ces reproches les irritèrent excessivement, car leur conscience les forçait de reconnaître que les paroles du Sauveur étaient pleines de vérité. Ils murmuraient, se disant les uns aux autres : « Comment se fait-il qu'il ose parler tout à coup avec une telle audace ? Après une courte absence de quelques années, veut-il être regardé comme une merveille ? Il parle avec autant d'autorité que s'il était le Messie lui-même ! N'est-ce pas là le fils de Joseph, le pauvre charpentier ? D'où a-t-il tiré son savoir ? Il faut qu'il présume beaucoup de lui-même pour nous débiter de telles choses ! » Etre humiliés devant tout le peuple les remplissait d'une colère qu'ils n'osaient pas encore laisser éclater.

Le Seigneur continua à enseigner tranquillement ; puis il retourna chez les Esséniens pour prendre quel-

que nourriture. Là les jeunes gens riches qui, plusieurs fois déjà, l'avaient sollicité de les admettre parmi ses disciples, vinrent le trouver. Ils le prièrent de venir prendre un repas chez leurs parents, mais Jésus n'accepta pas leur invitation. Ils renouvelèrent aussi en vain la demande d'être admis auprès de lui; ils disaient qu'ils avaient accompli tout ce qu'il leur avait prescrit. Jésus leur répondit : « S'il en est ainsi, vous n'avez pas besoin de devenir mes disciples, vous êtes déjà maîtres vous-mêmes. » Et là-dessus il les congédia.

Pendant ce temps les pharisiens tinrent conseil contre le Sauveur. Après s'être excités les uns les autres, ils résolurent, s'il parlait ce soir-là avec la même témérité, de lui montrer qu'il n'en avait pas le pouvoir, et d'exécuter ce que depuis longtemps on avait tramé contre lui à Jérusalem. Néanmoins ils espéraient encore qu'il tiendrait à conserver leur faveur et qu'il leur accorderait quelque miracle. Lorsque Jésus arriva à la synagogue pour la clôture du sabbat, les Nazaréens avaient placé plusieurs malades devant la porte; mais il la franchit sans en guérir un seul. Il parla de nouveau de sa mission, de la consommation des temps, de la punition et de la mort éternelle de ceux qui ne se convertissent pas, et de sa mission de prêcher l'Evangile, de guérir les malades, de sauver les âmes. Lorsque leur colère, qui augmentait de plus en plus, commença à se manifester par des murmures, il leur dit : « Assurément vous m'appliquerez le proverbe : Médecin, guéris-toi toi-même; et vous allez me dire. Ces grandes choses que tu as faites à Capharnaüm, fais-les ici dans ta patrie. » Puis il ajouta : « En vérité, je vous le dis : Nul n'est prophète en son pays. » Alors, pleins de dépit, ils murmurèrent plus fort. Jésus dit encore : « Aux jours d'Elie, lors de la famine, il y avait beaucoup de veuves en Israël, et le prophète ne fut envoyé à aucune d'elles, mais il fut envoyé à la

veuve de Sarepta. A l'époque où vivait Elisée, il y avait un grand nombre de lépreux en Israël ; aucun d'eux ne fut guéri, et le prophète guérit Naaman, le Syrien. » Cette comparaison mit les pharisiens hors d'eux-mêmes, et ils s'emportèrent contre lui et voulurent se saisir de lui. Alors il leur dit : « Observez vos propres enseignements et ne violez point le sabbat ; plus tard vous ferez ce que vous avez en l'esprit. » Ils le laissèrent donc continuer à prêcher, mais ils quittèrent leurs sièges et se placèrent devant la porte, en vomissant contre lui des injures et des imprécations (1).

Lorsque le Seigneur sortit de la synagogue, une vingtaine de pharisiens se jetèrent sur lui et se saisirent de sa personne en disant : « Eh bien ! suis-nous maintenant à une place d'honneur ; là tu pourras exposer ta doctrine ; c'est là que nous te donnerons la réponse que tu mérites ! » Il leur dit qu'ils n'avaient que faire d'user de violence, qu'il les suivrait de bon gré. Ils se contentèrent alors de le garder en l'entourant, et s'en allèrent accompagnés d'une foule nombreuse. Dès que le sabbat fut fini, leur emportement ne connut plus de bornes ; ils accablèrent Jésus d'injures, et c'était à qui lui adresserait les insultes les plus grossières. « Nous allons te répondre ! Va soulager la veuve de Sarepta. Va guérir Naaman le Syrien. Si tu es Elie, élève-toi au ciel, nous te ferons voir une belle place ! Qui es-tu ? Pourquoi n'es-tu pas entouré de tes partisans ? Tu n'as donc pas osé les amener ici ! Ton père qui t'a nourri n'a-t-il pas gagné son pain au milieu de nous ? Et maintenant que tu ne manques de rien, tu viens nous insulter ! Mais nous ne nous refusons

(1) Les prédicateurs qui s'imaginent que, pour réussir dans leur saint ministère, il faut toujours et avant tout plaire à leurs auditeurs, pourraient trouver dans ce fait, rapporté tout au long dans l'Evangile (Luc, ch. IX, v. 16 à 30) la preuve qu'il faut quelquefois leur déplaire pour faire vraiment son devoir.

pas à t'entendre. Nous te laisserons parler en plein air devant tout le peuple : là nous te donnerons notre réponse. » A ces outrages se mêlaient les cris de la foule, et c'est ainsi qu'on suivit le chemin qui conduisait au sommet de la montagne. Le Seigneur restait calme et serein : il ne répondait que par des paroles de l'Écriture ou par de sages instructions qui, en déconcertant ses ennemis, augmentaient leur courroux (1).

Comme la nuit était venue, ils avaient deux falots avec eux. On arriva enfin à la crête la plus élevée du mont qui, du côté du nord, s'abaissait en pente douce jusqu'à des marécages, tandis que, du côté du midi, il s'avavançait en surplombant au-dessus d'un abîme profond, dans lequel on avait coutume de précipiter ceux qui avaient commis de grands crimes. Ils voulaient encore une fois questionner Jésus, puis le jeter dans le précipice. Comme ils approchaient du bord, le Seigneur, qu'ils gardaient comme un prisonnier, s'arrêta tout à coup, tandis que ses ennemis continuèrent leur chemin sans cesser leurs imprécations. Au même instant je vis deux figures lumineuses auprès de Jésus, qui revenait tranquillement sur ses pas à travers la foule pressée. Ensuite, longeant le mur de la ville, il arriva à la porte par laquelle il était entré le jour précédent, et se rendit chez les Esséniens qui l'attendaient. Son absence prolongée ne leur avait point causé d'inquiétude, car ils croyaient en lui. Il fit une collation, leur raconta ce qui s'était passé, et leur rappela qu'il leur avait prédit l'événement de la journée. Puis, après leur avoir conseillé de se réfugier à Capharnaüm, il les quitta pour se diriger vers Cana.

Il serait difficile de se faire une idée de l'étonnement, de la consternation des pharisiens, lorsqu'ils s'aperçurent que Jésus leur avait échappé. Tous criaient : « Qu'est-il devenu ? Arrêtez-le ! » Ceux qui

(1) Rien de plus divin que ce calme de la divine Sagesse au milieu des violences des hommes insensés

marchaient les premiers revenaient sur leurs pas, pendant que ceux qui étaient en arrière se portaient en avant ; on se culbutait sur l'étroit sentier, le désordre était épouvantable. Chacun saisissait son plus proche voisin ; on se disputait ; on vociférait ; on courait avec des torches à la main pour le chercher dans tous les ravins, au risque de se casser le cou ou les jambes ; l'un accusait l'autre de l'avoir laissé s'évader. Enfin il fallut se retirer, mais à ce moment le Sauveur avait déjà quitté Nazareth. Toutefois ils ne rentrèrent chez eux qu'après avoir placé des gardes autour de la montagne, et ils se dirent les uns aux autres : « Voilà ce que c'est ; c'est un magicien que le démon protège. Sans doute il reparaitra demain pour tout troubler dans une autre ville. »

CHAPITRE XXIV

Voyage de Jésus vers Capharnaüm. — Il guérit des lépreux à Tarichée, instruit ses disciples pendant la route, et délivre une femme possédée du démon.

Jésus marcha seul durant toute la nuit. Vers le matin, il rencontra les trois disciples auxquels il avait ordonné de se rendre, après la clôture du sabbat, dans un endroit voisin de Tarichée, du côté du levant. Il leur raconta ce qui s'était passé à Nazareth, puis il leur recommanda de rester calmes et obéissants, pour ne pas entraver son œuvre en attirant sur eux l'attention publique. Je le vis ensuite lui-même se détourner des villes et suivre dans les secrets vallons des sentiers solitaires ; il se dirigea ainsi vers l'embouchure du Jourdain dans la mer de Galilée. A l'extrémité de cette mer, au pied d'un rocher, était située Tarichée. C'était

une grande ville fortifiée et séparée du lac par une pente douce couverte de verdure. Jésus n'y entra pas ; il longea les remparts, et se dirigea vers quelques cabanes construites pour des lépreux. Il était environ quatre heures de l'après-midi lorsque le Seigneur arriva près de ces cabanes. Il dit à ses disciples : « Appelez de loin les lépreux et dites-leur de me suivre, afin que je les guérissé ; mais retirez-vous quand ils sortiront, pour ne pas vous souiller ; ne parlez pas de ce que je ferai, car vous ne devez scandaliser personne, et vous savez quelle est déjà l'irritation des habitants de Nazareth. » Le Sauveur s'en alla ensuite du côté du Jourdain, tandis que les disciples appelaient les lépreux, en criant : « Sortez et suivez le prophète de Nazareth ! il vous guérira. » Quant à eux, ils se hâtèrent de s'éloigner, dès qu'ils eurent accompli l'ordre qui leur avait été donné. Pendant ce temps, le Seigneur marchait lentement, en se rapprochant du Jourdain.

J'aperçus bientôt cinq hommes quittant leurs cabanes ; ils se suivaient, en défilant avec ordre jusqu'au moment où ils rejoignirent Jésus. Ils étaient couverts de longs vêtements blancs sans ceinture ; leur coiffure consistait en un capuchon et en une sorte de voile qui s'y rattachait, et qui, à l'exception des yeux, pour lesquels on avait ménagé des ouvertures, cachait entièrement le visage. Dès qu'ils se trouvèrent auprès du Sauveur, qui s'était arrêté dans un lieu isolé, celui qui ouvrait la marche se prosterna devant lui la face contre terre, et baisa le bord de son vêtement ; Jésus se tourna de son côté, lui mit la main sur la tête et le bénit en priant, puis il lui dit de faire place à celui qui le suivait : il agit de même pour tous les cinq. Ces pauvres gens, sentant que leur lèpre avait disparu, découvrirent leurs mains et leurs visages. Alors le Seigneur les exhorta à ne pas retomber dans le péché qui avait été la cause de leur mal, et leur défendit de dire par

qui ils avaient été guéris. Ils lui répondirent : « Seigneur, il y a si longtemps que nous espérons en vous, que nous soupirions après vous, et nous n'avions personne pour vous informer de notre misère et vous amener auprès de nous. Et vous, Seigneur, vous paraissez si subitement, si inopinément au milieu de nous ! comment pourrions-nous taire notre joie et vos miracles ! » Alors il leur défendit de nouveau de parler de leur guérison avant qu'ils se fussent montrés aux prêtres, et que ceux-ci eussent déclaré qu'ils étaient purifiés. Puis il leur ordonna d'offrir le don prescrit par Moïse. Après s'être de nouveau agenouillés devant le Seigneur, ils se retirèrent dans leurs cellules.

Jésus continua sa route vers le Jourdain avec ses disciples. Le pays qu'ils traversèrent était délicieux : des groupes d'arbres et des avenues s'apercevaient de toutes parts. Le Sauveur et les siens s'arrêtèrent dans un endroit écarté, pour se reposer et pour prendre un léger repas ; là encore Jésus les instruisit, comme il fit souvent pendant ce voyage ; c'était presque toujours sous la forme de paraboles, qui avaient pour sujets différents états et professions ; il tirait aussi des comparaisons des arbres, des plantes, des pierres et de tous les objets qui s'offraient sur leur passage. Les disciples interrogèrent Jésus sur plusieurs choses dont ils avaient été témoins à Séphoris et à Nazareth. Au sujet de la contestation qu'il avait eue avec les pharisiens à l'occasion du divorce, il blâma de nouveau ces derniers avec force, disant que Moïse n'avait permis la répudiation que parce qu'il avait à faire à un peuple grossier et pécheur.

Les disciples rappelèrent au Seigneur le reproche que les habitants de Nazareth lui avaient fait de ne pas aimer son prochain, parce qu'il avait refusé de faire des miracles dans sa ville natale, qui pourtant devait lui être plus chère que toute autre ville : ils lui

demandèrent donc si l'on n'était pas obligé de regarder ses compatriotes comme son prochain. Alors le Seigneur les instruisit longuement en paraboles sur l'amour du prochain ; tantôt il leur posait des questions, tantôt il indiquait dans le lointain les lieux où l'on exerçait particulièrement les professions dont il tirait ses comparaisons. Ensuite il dit que celui qui voulait le suivre devait quitter son père et sa mère, et cependant observer le quatrième commandement ; que l'on devait traiter sa ville natale comme il avait traité Nazareth, si elle le méritait, et toutefois remplir les devoirs de l'amour du prochain ; que le prochain était de préférence le Père céleste et Celui qu'il avait envoyé. Enfin il parla de ce que le monde comprend par l'amour du prochain : « Ainsi, ajouta-t-il, les publicains de Galaad, les habitants de la ville vers laquelle nous nous dirigeons, aiment particulièrement ceux qui leur paient exactement la taxe ; » puis, montrant Damalnutha, ville située à leur gauche : « Les habitants de ce lieu, dit-il, aiment comme leur prochain ceux qui leur achètent beaucoup de tentes et de tapis, tandis qu'ils laissent leurs pauvres sans abri et dans le plus pressant besoin. »

Il tira du métier de cordonnier une comparaison qu'il appliqua à la vaine gloire des habitants de Nazareth, et dit entre autres choses : « Je ne me soucie point des hommages des hommes qui, comme les sandales bariolées que l'on voit exposées dans les magasins des cordonniers, ne brillent pendant quelque temps d'un éclat magnifique, que pour être bientôt plongées dans la boue. » Il parla aussi en paraboles des pêcheurs, des architectes et de toutes les autres professions.

Jésus défendit de nouveau à ses disciples de parler des lépreux qu'il avait guéris, et de s'exposer, en attirant l'attention sur eux, à la haine et à la persécution des habitants de Nazareth. Il leur dit ensuite qu'il al-

lait à Capharnaüm. C'était là, dit le Sauveur, qu'ils apprendraient ce que c'est que l'amour du prochain, et la reconnaissance des hommes : car ils allaient voir une réception bien différente de celle qui lui avait été faite lorsqu'il avait guéri le fils du centurion.

Les disciples lui dirent ensuite qu'il existait dans le voisinage, à Argob, un prophète nommé Agabus, qui avait eu plusieurs visions concernant sa vie, et qui venait récemment de prédire plusieurs choses touchant sa personne. Jésus dit que cet homme (qui devint plus tard son disciple) était le fils de parents hérodiens ; qu'ils l'avaient initié aux mystères de cette secte, mais qu'il s'en était séparé. A cette occasion, le Seigneur compara les sectes à des sépulcres dont les dehors paraissent beaux aux yeux des hommes, et qui sont au dedans pleins de pourriture.

La secte des hérodiens comptait beaucoup de partisans à l'est du Jourdain, dans la Pérée, la Trachonitide et l'Iturée : ils formaient une société secrète dont les membres s'assistaient les uns les autres, et protégeaient les pauvres qui s'associaient avec eux. Ils avaient l'air pharisaïque, entretenaient des intelligences avec Hérode, et travaillaient à affranchir les Juifs de la domination romaine. Leur société ressemblait à celle des francs-maçons d'aujourd'hui. La manière dont le Seigneur parlait d'eux me fit comprendre que, malgré leur air de sainteté et de générosité, ce n'étaient que des hypocrites.

Sur leur route, ils rencontrèrent des caravanes montées sur des mules, qui amenaient des bœufs à mufles épais et à grandes cornes. C'étaient des commerçants païens qui se rendaient de la Syrie en Egypte, et qui s'embarquaient sur le lac dans les environs de Gérasa, ou passaient sur un pont élevé plus loin sur le Jourdain. Beaucoup de personnes s'étaient jointes à eux, seulement pour entendre le prophète ; plusieurs rencontrèrent Jésus, et lui demandèrent si le prophète se

trouvait maintenant à Capharnaüm. Il leur répondit que le prophète n'était pas là, mais que, s'ils voulaient l'entendre prêcher, ils devaient se rendre sur la pente de la montagne, qui s'élevait près de Gêrasa du côté du nord. Son aspect et ses paroles firent une telle impression sur eux, qu'ils lui dirent : « Seigneur, vous êtes aussi un prophète. » Ils pensaient même qu'il pouvait bien être celui qu'ils cherchaient.

Les caravanes païennes avaient dressé leurs tentes sur le versant méridional de la montagne ; plusieurs habitants de Gêrasa, les uns païens, les autres juifs, s'étaient aussi rassemblés ; mais ces derniers se tenaient à l'écart. Le Seigneur se rendit en ce lieu, et, tout en gravissant la montagne, il s'arrêtait çà et là auprès des groupes de voyageurs ; ils les instruisaient en leur posant diverses questions dont il donnait lui-même la réponse. Ainsi il leur demanda : « D'où êtes-vous ? Quel est le but de votre voyage ? Qu'attendez-vous du prophète ? » Il leur exposa ce qu'ils avaient à faire pour participer au salut. « Heureux, disait-il, ceux qui font un long et pénible voyage pour chercher le salut ! Mais malheur à ceux qui ne le reçoivent pas quand il se présente au milieu d'eux ! » Il leur expliqua les prophéties touchant le Messie et la vocation des païens, et leur raconta la visite des rois mages. Enfin il leur parla en paraboles. Le Seigneur ne fit pas de guérisons en cet endroit. Ces gens étaient pour la plupart des hommes de bien ; il y en avait cependant plusieurs qui regrettaient d'avoir entrepris ce long chemin : ils s'étaient attendus à être plus émerveillés à l'aspect du prophète.

Vers midi, Jésus, accompagné de ses quatre disciples, se rendit chez un pharisien docteur de la loi qui habitait en deçà de la ville. Ce docteur avait invité le Sauveur à manger chez lui, mais il était trop orgueilleux pour assister à des instructions faites aux païens. Plusieurs pharisiens de la ville étaient aussi présents.

Tous accueillirent Jésus avec bienveillance, mais cette bienveillance n'était qu'apparente ; Jésus trouva l'occasion, pendant le repas, de leur dire vertement leurs vérités. Un esclave apporta, sur un beau plat de diverses couleurs nuancées avec art, des pâtisseries assaisonnées d'épices d'un grand prix, et représentant des oiseaux, des fleurs, etc. Ce plat n'étant pas d'une propreté irréprochable, un des conviés repoussa très durement le pauvre esclave en l'injuriant. Alors Jésus dit : « Ce n'est pas le plat, c'est ce qui est dedans qui est plein de souillures. » Le maître du logis répondit : « Vous vous trompez, la pâtisserie est bonne et précieuse. » Jésus reprit à peu près en ces termes : « Non, c'est une nourriture voluptueuse, toute souillée de la sueur, du sang et des larmes des veuves, des orphelins et des pauvres. » Ensuite il réprimanda sévèrement tous ceux qui étaient présents de leurs cabales, de leurs prodigalités, de leur avidité et de leur hypocrisie. Ils furent excessivement irrités ; mais, ne sachant que répondre, ils quittèrent tous la maison, à l'exception du maître, qui continua à parler à Jésus avec une déférence hypocrite ; son désir était de le faire parler afin de pouvoir le trouver en défaut, et de l'accuser ensuite devant les pharisiens réunis à Capharnaüm.

Pendant ce voyage, la sainte Vierge avait envoyé un messager à Jésus, je ne saurais plus dire en quel endroit, pour le prier de venir délivrer une veuve d'un démon muet : elle se nommait Marie, et c'était Marthe qui la lui avait amenée à Capharnaüm.

Cette femme avait mené une vie scandaleuse, et avait même empoisonné un de ses amants ; mais ce forfait était resté inconnu dans le pays. Ce qu'elle ouït dire de la miséricorde du Seigneur Jésus envers les pécheurs fit une profonde impression sur elle : dès ce moment, son unique désir fut de faire pénitence et d'obtenir la rémission de ses péchés. Elle se rendit chez Marthe à Cana, lui avoua tous ses crimes, et la pria

d'intercéder pour elle auprès de la mère de Jésus. Elle apportait une partie de sa fortune en argent comptant, et disait qu'elle voulait encore donner tout le reste. Les saintes femmes, se rappelant ce que le Seigneur leur avait dit à Béthanie de la perle perdue, l'accueillirent avec bonté, et la conduisirent à Capharnaüm. Il fallait veiller sur elle, car elle était possédée d'un démon muet qui la jetait souvent dans le feu ou dans l'eau, et, étant muette, elle ne pouvait pas crier au secours. Lorsqu'elle revenait à elle, elle se cachait dans un coin et fondait en larmes. Elle était la petite-fille d'une sœur de sainte Anne, et son père était allié à la mère de Lazare.

Marthe l'avait présentée à la très sainte Vierge, la priant d'intercéder pour elle : Marie jeta un regard sévère sur cette malheureuse ; elle la laissa assez longtemps seule à distance. Alors le repentir de la pécheresse devint plus cuisant, et, versant un torrent de larmes, elle s'écria : « O mère du Prophète, priez votre Fils pour moi, afin que Dieu me pardonne mes péchés. » La sainte Vierge, touchée de son repentir, envoya un message à son Fils, qui répondit que la malade était déjà délivrée, et que, pour lui, il viendrait quand il en serait temps. A l'instant même où il dit qu'elle était guérie, je la vis tomber à terre comme morte, et les femmes la mirent au lit : elle reprit bientôt connaissance et se sentit délivrée. Le Seigneur l'avait guérie de loin, comme le fils de l'officier de Capharnaüm. Marthe retourna avec elle à Béthanie, avant l'arrivée de Jésus. Marthe la fit entrer dans une maison où demeuraient des femmes qui confectionnaient des vêtements pour les pauvres et pour les disciples. Là elle consacra sa vie à la pénitence et au travail, après avoir donné tous ses biens à l'Eglise future.

CHAPITRE XXV

Jésus épié par les pharisiens. — Prédication et innombrables guérisons à Capharnaüm.

Après le repas chez le pharisien, Jésus enseigna encore le soir, à la lueur des flambeaux, les païens campés sur la montagne. Puis, les ayant quittés, il traversa le lac en barque avec ses disciples, et se rendit dans la maison de Pierre, où se trouvaient déjà Marie et les saintes femmes. Pendant le repas, on parla beaucoup de quinze pharisiens que les principales écoles de Judée et de Jérusalem avaient envoyés à Capharnaüm pour espionner Jésus. Les villes les plus importantes en avaient envoyé deux ; parmi ces délégués se trouvait, en qualité de scribe, le jeune homme de Nazareth qui avait en vain demandé à plusieurs reprises son admission au nombre des disciples de Jésus. Il venait de se marier : le Seigneur dit de lui à ses disciples : « Il voulait être mon disciple, et voilà qu'il vient pour m'épier : voyez quel homme vous m'aviez recommandé ! » Ce jeune homme, qui n'avait voulu suivre Jésus que par vanité, devint son ennemi déclaré dès qu'il fut convaincu que jamais Jésus ne l'accueillerait. Les pharisiens députés des diverses villes de la Judée s'étaient déjà rassemblés une fois, et avaient mandé l'officier Zorobabel et plusieurs autres personnes, pour les interroger touchant les enseignements et les cures miraculeuses du Sauveur. Ils ne pouvaient nier ses guérisons ni désapprouver sa doctrine ; mais, quoi qu'il fût, ils étaient toujours mécontents. Ils éprouvaient du dépit de ce qu'il ne voulait pas étudier chez eux, de ce qu'il se rendait accessible à des gens du commun, Esséniens, publicains et pécheurs, de ce qu'il n'avait pas

de mission de Jérusalem, de ce qu'il n'avait point recouru à leurs lumières, de ce qu'il n'était ni pharisien, ni saducéen, de ce qu'il avait enseigné chez les Samaritains et avait guéri le jour du sabbat; enfin et par-dessus tout de ce qu'ils ne pouvaient pas approuver ce qu'il faisait sans se condamner eux-mêmes. Les amis et les parents du Seigneur souhaitaient qu'il n'enseignât pas à Capharnaüm le jour du sabbat. Pleine d'inquiétudes, sa mère elle-même lui exprima son désir qu'il passât de l'autre côté du lac. Dans ces circonstances, Jésus se refusait à ce qu'on lui demandait, mais en peu de mots et sans donner ses raisons.

Pierre avait reçu nombre de malades dans la maison : le Sauveur guérit plusieurs d'entre eux. Il avait dit à Pierre que le lendemain il devait quitter ses filets pour l'aider à pêcher des hommes, et il avait ajouté que bientôt il l'appellerait pour toujours. Pierre obéit, mais avec un certain trouble d'esprit. Il ne se jugeait pas digne de servir le Seigneur, et pensait que c'était chose au-dessus de sa portée. Il croyait, il reconnaissait les miracles, il donnait volontiers tout ce qu'il avait et faisait tout ce que lui ordonnait Jésus, mais il ne pouvait pas s'imaginer que telle pût être la vocation d'un homme privé d'instruction comme il l'était; de plus, il avait une secrète inquiétude à l'endroit de ses propres affaires. Souvent aussi il lui était extrêmement pénible de s'entendre reprocher que lui, simple pêcheur, suivait partout le prophète et faisait de sa maison un rendez-vous d'hommes fanatiques et turbulents. Ces divers sentiments faisaient naître un combat dans son âme; il n'avait pas, il faut l'avouer, autant d'ardeur et d'enthousiasme qu'André et quelques autres. Il ne manquait ni de foi ni d'amour, mais il était humble, timide; il ne connaissait que son métier, il se serait estimé heureux de s'y adonner uniquement.

Jésus se rendit de la maison de Pierre à Bethsaïde. Tout le chemin était couvert de malades tant juifs que

païens ; ils étaient séparés les uns des autres, et les lépreux se tenaient à l'écart à une grande distance. Il y avait là des aveugles, des paralytiques, des muets, des sourds, des goutteux et des hydropiques. Les guérisons se firent ce jour-là avec plus d'ordre et de solennité qu'à l'ordinaire. La plupart de ces malades attendaient Jésus depuis deux jours ; André, Pierre et les autres disciples qui avaient été avertis de son arrivée, les avaient commodément installés dans les enfoncements de la montagne, ou à l'ombre des arbres, dans les jardins qui se trouvaient en assez grand nombre en cet endroit. Le Seigneur instruisit et exhorta les malades qu'on amenait ou apportait par troupes autour de lui. Plusieurs demandèrent à lui révéler leurs péchés, et il se retira à l'écart avec eux. Je les vis s'agenouiller devant lui et verser des larmes en confessant leurs fautes. Plusieurs des païens s'étaient livrés à des brigandages et avaient commis des meurtres. Il en laissait quelques-uns prosternés pendant qu'il allait aux autres, puis il revenait et leur disait : « Lève-toi, tes péchés te sont remis. » Parmi les Juifs, il y avait des adultères et des usuriers ; quand il voyait que leur repentir était sincère, il priait avec eux, et, leur imposant les mains, il les guérissait. Il commanda à quelques-uns de se purifier suivant les prescriptions de la loi. Il envoya un bon nombre de païens au baptême, ou vers ceux des leurs qui étaient convertis et qui habitaient la haute Galilée. Les disciples maintenaient l'ordre, pendant que les malades passaient devant lui.

J'ai vu, cette fois encore, que sa manière de guérir variait selon les circonstances ; la raison en était probablement qu'il voulait montrer aux disciples comment plus tard ils devaient procéder, et après eux leurs successeurs, jusqu'à la fin des siècles. Sa manière d'agir était toujours très simple et toute naturelle. Je vis, dans toutes ses guérisons, certaines transitions conformes à la nature des maladies et des péchés. Je remar-

quai que tous ceux sur lesquels le Sauveur priait, ou auxquels il imposait les mains, étaient quelque temps absorbés dans un recueillement profond ; puis ils se levaient guéris ; leur guérison était précédée d'une sorte de défaillance. Les paralytiques se relevaient lentement, puis se prosternaient devant Jésus ; ils étaient dès lors guéris, mais ce n'était qu'au bout d'un certain temps qu'ils recouvraient toute la force et la souplesse de leurs membres ; ce temps variait de quelques heures à quelques jours. La guérison de ces pauvres gens ressemblait aux plantes desséchées qui reverdissent après la pluie. Tout se faisait avec beaucoup d'ordre et de tranquillité, et les prodiges du Seigneur n'avaient rien de terrible, si ce n'est pour les mécréants et pour ses ennemis.

Après avoir ainsi guéri un grand nombre de malades, le Seigneur retourna pour le sabbat à la ville où affluait tout le peuple. Les possédés sortis de leur asile couraient après lui dans les rues, le poursuivant de leurs cris. Il ordonna aux esprits qui les tourmentaient de se taire et de les quitter ; alors, au grand étonnement de la foule, les pauvres démoniaques le suivirent tranquillement à la synagogue, et écoutèrent ses enseignements. Les pharisiens, et parmi eux, les quinze envoyés pour épier Jésus, étaient assis autour de sa chaire. On le traita avec un respect apparent qui dissimulait une véritable crainte. On lui donna le rouleau des Ecritures, et il prit pour texte un passage d'Isaïe (XLIX) disant que Dieu n'avait pas oublié son peuple. Je me souviens qu'il y était exprimé que, quand même une mère oublierait son enfant, Dieu n'oublierait pas son peuple. Jésus lut ce passage et les suivants ; puis il en donna l'explication, assurant que même l'impiété des hommes ne pouvait pas empêcher Dieu d'avoir pitié des délaissés ; que le temps dont parle le prophète était venu, que Dieu avait toujours le regard fixé sur Sion. « Le moment est arrivé, ajouta-t-il, où les destructeurs

prendront la fuite, et où les architectes viendront. Dieu en rassemblera une multitude pour orner son sanctuaire. Le nombre des âmes bonnes et pieuses, des bienfaiteurs et des conducteurs du peuple sera si grand que la synagogue stérile s'écriera : « Qui m'a engendré tous ces enfants ? » Les païens se convertiront à l'Eglise de Dieu, et les rois seront ses serviteurs. Le Dieu de Jacob enlèvera à l'ennemi, à la synagogue pervertie ses adhérents, et fera que les meurtriers du Sauveur tourneront leur fureur les uns contre les autres, en sorte qu'ils s'extermineront mutuellement. » Il leur dit que les paroles d'Isaïe, sur la mère répudiée (ch. 1, vers. 1 et 2) signifiaient que Jérusalem devait être détruite, si elle n'acceptait pas le royaume de la grâce. Le Seigneur se demande à lui-même s'il s'est séparé de la synagogue, s'il l'a répudiée, s'il a vendu son peuple. Oui, ils ont été vendus à cause de leurs péchés ; la synagogue a été abandonnée à cause de ses iniquités. Le Seigneur a appelé et averti, mais personne ne lui a répondu. Cependant Dieu, qui est tout-puissant, peut ébranler le ciel et la terre. Jésus leur démontre que tout cela était maintenant accompli : il dit que le Père l'avait envoyé pour apporter et annoncer le salut, pour recueillir ceux que la synagogue avait abandonnés et égarés ; il appliqua aussi à lui-même les paroles suivantes du prophète (vers. 4 et 5) : « Le Seigneur me donne le langage de la doctrine, pour que je sache quand il est à propos de parler. Il me prépare dès l'aurore, dispose mon oreille à entendre, et l'enseignement du Seigneur m'ouvre les oreilles : je ne suis pas indocile, je ne contredis point. » Les pharisiens interprétèrent ces paroles dans un sens tout humain, comme si le Seigneur se fût glorifié lui-même. Le discours de Jésus les ébranla néanmoins ; ils se disaient les uns aux autres : jamais prophète n'a enseigné de la sorte ; et cependant ils se mirent à chuchoter entre eux. Le Sauveur appliqua ensuite ce que dit Isaïe : « Qu'il a

travaillé et souffert pour eux, qu'il s'est laissé frapper au visage et fouetter », à la persécution qu'il subissait déjà et qu'il aurait encore à subir. Il parla des mauvais traitements qu'il avait endurés à Nazareth, il ajouta que ses ennemis périraient avec leur doctrine, car leur juge allait venir à eux. La voix de ce juge devait être écoutée de ceux qui avaient la crainte de Dieu, et ceux qui étaient assis dans les ténèbres devaient crier vers Dieu et espérer. Le jugement ne tarderait pas à arriver, et ceux qui avaient allumé le feu y périraient. (Isaïe, 1, 2). Le Seigneur appliqua encore ces paroles à la ruine de Jérusalem et à la dispersion du peuple Juif.

Ne sachant que lui répondre, les Pharisiens l'écoutaient en silence ; ils chuchotaient ensemble d'un air moqueur ; et néanmoins tous étaient émus et ébranlés. Jésus finit son discours par une parabole qu'il adressa particulièrement à ses disciples et au jeune scribe de Nazareth, qui s'était joint à ses ennemis. C'était la parabole des talents confiés par le maître à ses serviteurs ; le jeune homme, qui était orgueilleux de son savoir, en fut intérieurement confondu ; mais il ne s'amenda pas.

CHAPITRE XXVI

Nouveau discours sur Isaïe. — Fermeté de Jésus devant ses ennemis et sa bonté à l'égard de malades réputés impurs qu'il guérit. — Guérison de la belle-mère de Pierre.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Jésus se rendit encore à Capharnaüm ; on avait amené devant la synagogue beaucoup de malades, dont il guérit plusieurs. L'affluence des auditeurs était si considérable, qu'il fut obligé, pour enseigner, de se placer de manière à être vu, non seulement de l'intérieur, mais même de l'avant-cour, où quantité de gens étaient restés faute de place.

Les pharisiens se tenaient près de lui, dans la synagogue même, mais Jésus se tournait souvent vers l'auditoire du dehors. Les salles attenantes à la synagogue étaient ouvertes, et il y avait du monde jusque sur les toits des édifices qui entouraient la cour.

Jésus enseigna encore sur des textes d'Isaïe qu'il appliqua tous à l'époque présente et à lui-même. Il dit que les temps étaient accomplis, et que le royaume des cieux approchait. « Vous avez, ajouta-t-il, toujours soupiré après l'accomplissement des prophéties, vous avez toujours imploré le Messie, qui doit vous délivrer de fardeaux trop pesants ; mais, quand il arrivera, vous ne le recevrez pas, parce qu'il ne donnera pas satisfaction à vos fausses espérances. » Il énuméra ensuite les signes qui annonceraient le Prophète, et qu'indiquait l'Ecriture. « Ces signes, dit-il, que vous lisez vous-mêmes dans vos écoles et dont vous désirez ardemment l'apparition, sont tous accomplis. » En effet, il est écrit : « Les boiteux marcheront, les aveugles verront, les sourds entendront. Eh bien, ne le font-ils pas ? Que signifie cette affluence de païens qui demandent à être enseignés ? Que crient les possédés ? Pourquoi les démons sortent-ils des hommes ? Pourquoi les malades guéris louent-ils Dieu ? Le Prophète n'est-il pas persécuté par ses ennemis ? N'est-il pas entouré d'espions ? Ils jetteront dehors et tueront le fils du maître de la vigne, mais que leur fera ce maître ?... Le salut, si vous ne voulez pas le recevoir, ne sera pourtant pas perdu ; vous ne pourrez pas le ravir aux pauvres, aux malades, aux pécheurs, aux publicains, aux païens eux-mêmes, vers lesquels il s'en ira en se détournant de vous. » C'était à peu près en ces termes qu'il parlait. Il dit encore : « Vous reconnaissez pour prophète Jean, qu'ils ont mis en prison ; allez vers lui et demandez-lui pour qui il a préparé les voies, et à qui il rend témoignage. »

Pendant qu'il prêchait ainsi, la colère des pharisiens

ne cessait de s'accroître ; ils chuchotaient et murmuraient entre eux.

Jésus parlait encore, lorsque huit hommes à moitié infirmes apportèrent à Capharnaüm quatre personnes atteintes d'une maladie impure. Ils les déposèrent dans un endroit d'où elles pouvaient voir Jésus et entendre ses paroles. C'étaient des gens considérables de Capharnaüm. A cause de leur maladie, ils n'avaient pu être introduits que par un passage dont la foule obstruait l'entrée, de sorte que pour y arriver on les avait fait passer par-dessus un mur ; tout le monde, au reste, s'écartait d'eux, à cause de leur impureté. Ce qu'ayant vu les pharisiens, ils s'irritèrent et murmurèrent contre ces pécheurs publics, ces hommes impurs qui osaient s'approcher de leurs personnes. Ces propos, passant de bouche en bouche, arrivèrent jusqu'à ces malheureux, qui furent très affligés, car ils craignaient que Jésus ne refusât de guérir des pécheurs publics comme eux. Ils avaient cependant soupiré après lui depuis longtemps, et étaient pleins de repentir. Le Seigneur, ayant entendu les murmures des pharisiens, se tourna vers ces malades à l'instant même où ils s'étaient sentis découragés, et, les regardant avec une bonté touchante et grave, il leur dit : « Vos péchés vous sont remis ! » Alors ils éclatèrent en sanglots ; mais les pharisiens, encore plus irrités, murmurèrent : « Comment peut-il remettre les péchés ? Jésus leur dit : « Suivez-moi, et vous verrez ce que je ferai : pourquoi vous scandalisez-vous de ce que je fais la volonté de mon Père ? Si vous ne voulez pas recevoir le salut, vous ne devez pas l'envier à ceux qui font pénitence. Vous vous scandalisez de ce que je guéris le jour du sabbat : la main du Tout-Puissant cesse-t-elle en ce jour-là de faire le bien, de punir le mal, de nourrir, de guérir, de bénir, d'envoyer la maladie et la mort ? Ne vous scandalisez donc pas, quand le Fils fait ce jour-là les œuvres et la volonté de son Père. » Puis, s'approchant des malades, il dit aux

pharisiens qui se trouvaient assez loin d'eux : « Restez à l'écart : ils sont impurs pour vous ; mais pour moi ils ne le sont pas, car leurs péchés leur sont remis. Maintenant, dites-moi lequel est plus facile de dire au pécheur repentant : « Tes péchés te sont remis, » ou de dire à un malade : « Lève-toi et marche ? » Ils ne surent que répondre. Alors le Seigneur, s'étant approché des malades, leur imposa successivement la main sur la tête, pria quelques instants, leur prit les mains et les releva ; puis il leur ordonna de rendre grâces à Dieu, de ne plus pécher et de s'en aller avec leurs lits. Tous les quatre se levèrent sur leur séant ; les huit qui les avaient apportés, et qui aussi avaient été guéris, les aidèrent à se débarrasser des couvertures dont ils étaient enveloppés, et à replier leurs lits, qu'ils leur mirent sur leurs épaules, puis tous les douze s'en allèrent pleins de joie ; ils chantaient : « Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël : il a fait en nous de grandes choses, il a eu pitié de son peuple et nous a guéris par son Prophète. » La multitude émerveillée aussi poussa des cris d'allégresse.

Les pharisiens se retirèrent tout confus et fort irrités. Ils étaient indignés de tout ce que faisait le Seigneur, de ce qu'il ne partageait pas leurs opinions, de ce qu'il leur refusait le nom de justes, de sages, d'élus, et de ce qu'il fréquentait des gens qu'eux-mêmes méprisaient. Ils avaient une foule de choses à lui reprocher ; ils disaient qu'il n'observait pas les jeûnes, qu'il hantait des pécheurs, des païens, des Samaritains, et toute sorte de gens de mauvaise vie, qu'il était lui-même d'une naissance obscure, qu'il laissait trop de liberté à ses disciples et ne les tenait pas assez en respect ; enfin aucune de ses actions ne leur convenait ; mais ils ne trouvaient rien à lui répondre, et ne pouvaient nier ni sa sagesse ni ses miracles ; ils cherchaient donc à satisfaire leur haine en le calomniant de plus en plus. Quand on observe ainsi la vie de Notre-Seigneur, on trouve

que le peuple et les prêtres d'alors ressemblaient à beaucoup de gens de nos jours : si Jésus revenait sur la terre, il ne serait pas mieux traité ni par nos scribes ni par la police.

La maladie des malheureux qui venaient d'être guéris était un flux impur, d'où était venu le marasme, et enfin une complète paralysie. Je fus extrêmement touchée de voir ces hommes traverser la foule en chantant des cantiques.

Jésus sortit aussitôt de la ville avec les disciples, et longeant la montagne, il se rendit à la maison de Pierre, dans le voisinage de Bethesda : on l'avait sollicité de venir tout de suite, parce qu'on croyait que la belle-mère de Pierre allait mourir. Sa maladie était en effet grave : elle avait une grosse fièvre. Jésus alla directement dans sa chambre, accompagné de quelques autres personnes, parmi lesquelles était, je crois, la fille de Pierre. Il s'approcha du chevet de sa couche et se pencha sur elle ; puis, lui ayant dit quelques mots, il lui imposa la main sur la tête et sur la poitrine : aussitôt elle se calma et revint complètement à elle. Alors, debout à ses côtés, il la prit par la main, la releva sur son séant et dit : « Donnez-lui à boire. » La fille de Pierre lui donna à boire dans un vase qui avait la forme d'un petit vaisseau. Jésus bénit la boisson, puis lui commanda de se lever : elle ôta les linges qui l'enveloppaient, sortit du lit et rendit grâce au Seigneur ; toute la maison le remercia aussi. Le Seigneur et les siens prirent ensuite un repas, et la malade, qui était complètement rétablie, les servit avec les autres femmes.

Jésus alla ensuite avec Pierre, André, Jacques, Jean et plusieurs autres disciples au bord du lac, à la pêche de Pierre. Tout en les instruisant, il insista sur ce que bientôt ils auraient à quitter leurs occupations terrestres pour le suivre tout à fait. Pierre alors s'effraya. Il se jeta aux pieds de Jésus, et le pria de con-

sidérer sa faiblesse et son ignorance, et de ne pas demander qu'un homme qui n'en était pas digne, et qui n'était pas capable d'instruire les autres, se mêlât de choses si importantes. Jésus répondit qu'ils devaient se dépouiller de toute inquiétude humaine, et que celui qui avait donné la santé aux malades leur donnerait aussi la nourriture spirituelle et la force nécessaire pour remplir leur mission. Les autres étaient très heureux : Pierre seul, dans son humilité et sa simplicité, ne pouvait point comprendre que de pêcheur il pût devenir docteur. Ce n'était point encore le fait de la vocation dont parle l'Écriture. A son retour de cette promenade au bord du lac, Jésus trouva une grande multitude de malades rassemblée devant la maison de Pierre. Après en avoir guéri plusieurs, il enseigna encore dans la synagogue.

Mais comme l'affluence augmentait toujours, Jésus sortit sans être aperçu : il passa seul par le jardin de la synagogue, comme il avait déjà fait avec ses disciples l'année précédente, et se retira dans une gorge sauvage et pittoresque, qui s'étendait depuis le château de Zorobabel jusqu'à un village où demeuraient ses ouvriers et ses esclaves. C'était un site charmant, qui présentait à l'œil des grottes, des sources, des bosquets et des plantes de toute espèce : on y voyait aussi beaucoup d'oiseaux et d'animaux rares qu'on avait apprivoisés. Cette solitude, si agréablement ornée, était la propriété de Zorobabel, mais elle était ouverte au public. Jésus y passa toute la nuit en prière : les disciples ignoraient où il se trouvait.

CHAPITRE XXVII

Rapports touchants de Jésus avec une société d'élite aux bains de Béthulie.

Je vis ensuite Jésus se rendre dans la vallée de Béthulie, à un endroit où tout dernièrement je remarquai un lac et des bains. C'est la fontaine de Béthulie et le lieu de plaisance qui l'entoure. Beaucoup de gens riches et distingués de la Galilée et de la Judée avaient là des maisons de campagne qu'ils habitaient durant la belle saison. L'eau du lac était si pure et si limpide, qu'on voyait jusqu'aux blancs cailloux qui recouvraient le fond. Les nombreuses et élégantes nacelles qui flottaient sur l'eau faisaient de loin l'effet d'une troupe d'oiseaux aquatiques. Des deux côtés, la vallée s'abaissait en pente douce vers le lac. Entre les maisons, les bains et autour du lac, serpentaient des sentiers et des allées ornés de berceaux de verdure : dans les intervalles s'élevaient des massifs touffus, des prairies couvertes d'un frais gazon, des vergers, des jardins potagers et des espaces libres destinés aux jeux. On jouissait d'une vue ravissante sur des collines et des montagnes couvertes d'arbres fruitiers et de vignes : le luxe de la végétation était extraordinaire.

Jésus passa la soirée dans une hôtellerie située au bord du lac. Des gens de diverses conditions se rassemblèrent bientôt devant l'hôtel, et le Seigneur les enseigna avec beaucoup de douceur et de bienveillance. Plusieurs mauvaises gens de Jotapat, qui s'étaient faufiletés parmi eux, s'en allèrent sans vouloir l'entendre.

Le lendemain matin, je vis beaucoup de nacelles arriver du côté méridional du lac, où étaient situés les bains : elles étaient occupées par des gens distingués

qui se rendaient auprès de Jésus pour l'inviter à venir les instruire. Le Sauveur accéda à leur invitation, qui fut pleine d'urbanité, et passa le lac avec eux. Il entra dans une hôtellerie où il prit un léger repas ; il resta là toute cette journée, se promenant, se reposant, ou instruisant. Il enseigna devant l'hôtellerie, à la fraîcheur du matin et du soir, sous des arbres qui s'élevaient près de la colline. La plupart de ses auditeurs étaient debout autour de lui ; les femmes se tenaient à l'écart, couvertes de leurs voiles. Tout se passa avec beaucoup d'ordre et de convenance. L'assemblée se composait, en grande partie du moins, de gens riches et bien élevés, et en outre bienveillants et bien intentionnés. Comme il n'y avait pas là de partis, personne ne craignait de manifester ses sentiments : tous témoignaient beaucoup de déférence et de respect pour le Seigneur, et s'ils montraient de la curiosité, c'était une curiosité pleine de courtoisie. Ils étaient très satisfaits de son enseignement, qui les avait consolés. Le Seigneur, du reste, ne prêcha pas ici avec sévérité ; il parla de la purification par l'eau des bains, de leur réunion près de lui, du bon accord qui régnait entre eux, du mystère de l'eau, de l'ablution des péchés, du bain du baptême, de Jean-Baptiste, de l'union et de la charité réciproque parmi les baptisés et les convertis, etc. Il avait aussi entremêlé son discours d'allégories pleines d'une grâce indicible, et tirées de la belle saison, des montagnes, des troupeaux, des fruits, enfin de tout ce qui les environnait. Les auditeurs se tenaient, avec beaucoup d'ordre, rangés en cercle autour de Jésus ; ceux qui étaient les plus rapprochés cédaient successivement leurs places aux autres, et Jésus répéta à plusieurs reprises les points les plus importants de sa doctrine.

Jotapat était située à une demi-lieue à l'est de Béthulie, dans une gorge où elle était cachée comme dans une caverne. Beaucoup d'hérodiens demeuraient dans

cette ville, qui avait un aspect fort bizarre. Bientôt la synagogue apprit que Jésus se trouvait dans le voisinage ; elle envoya deux hérodiens aux bains de Béthulie, pour l'épier et pour le prier de visiter Jotapat. Je vis ces deux hommes se mêler aux baigneurs et observer ses démarches : leurs manières étaient respectueuses et prévenantes. Le Seigneur fit peu d'attention à eux, et lorsqu'ils l'engagèrent à se rendre dans leur ville, il ne voulut pas le leur promettre.

Dès que ces hérodiens furent de retour à Jotapat, on y travailla le peuple en prévision d'une visite du Sauveur. On dit aux habitants que le prophète de Nazareth, qui avait fait tant de bruit à Capharnaüm lors du dernier sabbat et précédemment à Nazareth, se trouvant à Béthulie, viendrait peut-être dans leur ville. On leur conseilla de bien se tenir sur leurs gardes pour ne pas se laisser séduire : on les engagea à ne pas l'acclamer ni même le laisser parler trop longtemps, mais à l'interrompre par des murmures et des objections toutes les fois qu'il leur dirait quelque chose d'inintelligible ou d'extraordinaire.

Cependant Jésus était toujours aux bains de Béthulie. Je le vis faire une instruction toute paternelle et familière comme un catéchisme : plusieurs hommes s'étaient rangés en cercle autour de lui, et il allait de l'un à l'autre, se promenant au milieu d'eux. A quelque distance de là se tenaient timidement plusieurs baigneurs paralytiques qui n'avaient jamais osé s'approcher de Jésus. Il répéta succinctement ce qu'il avait enseigné les jours précédents, et les exhorta particulièrement à se purifier de leurs péchés. Il les avait tellement touchés, que tous l'aimaient. Plusieurs disaient : « Seigneur, quand vous discourez, on ne peut pas vous résister. » Jésus leur dit : « Vous avez beaucoup entendu parler de moi, et vous m'avez entendu enseigner vous-mêmes, qui dites-vous que je suis ? » Plusieurs alors lui répondirent : « Seigneur, vous êtes

un prophète ; » d'autres : « Vous êtes plus qu'un prophète : aucun prophète n'enseigne comme vous, aucun de nos prophètes n'a fait ce que vous faites. » D'autres gardaient le silence. Jésus, qui connaissait leurs pensées, montra du doigt ceux qui se taisaient, et dit : « Ceux-ci ont raison. » Un d'eux dit aussi : « Seigneur, rien ne vous est impossible. Est-il vrai, comme on le dit, que vous avez déjà ressuscité des morts, par exemple, la fille de Jaïre ? » C'était ce Jaïre dont j'ai parlé précédemment et qui demeurait dans une ville voisine de Gabaa. Jésus ayant répondu affirmativement, l'interlocuteur demanda pourquoi cet homme vivait au milieu de gens si pervers. A ce sujet, le Seigneur parla des sources qui sont dans le désert, et des guides dont les faibles ont besoin pour marcher. Et lui-même leur dit : « Que savez-vous de moi ? quel mal dit-on de moi ? » Quelques-uns répondirent : « On vous accuse de travailler et de guérir le jour du sabbat. » Alors Jésus leur montra un étang voisin auprès duquel de jeunes bergers faisaient paître des agneaux et d'autres têtes de menu bétail, et leur dit : « Voyez ces petits bergers si faibles et ces agneaux si frêles. Si l'un de ces derniers s'enfonçait dans le marais, tous les autres ne se rassembleraient-ils pas autour de lui en poussant des cris plaintifs ? et si les jeunes bergers étaient trop faibles pour le sauver, et que le fils du maître de ces agneaux vînt à passer le jour du sabbat, envoyé pour les garder et les paître, n'aurait-il pas pitié de son agneau, et ne le retirerait-il pas du boubier ? »

Alors tous levèrent les mains, comme font les enfants au catéchisme, et s'écrièrent : « Oui, oui, il le ferait ! » Jésus continua : « Et si ce n'était pas un agneau, si c'étaient les enfants déchus du Père céleste, si c'étaient vos frères, si c'était vous-mêmes ! Le fils du Père céleste ne devrait-il pas vous secourir le jour du sabbat ? » Alors tous s'écrièrent de nouveau : « Oui, oui ! »

Et Jésus, leur montrant les paralytiques qui se tenaient à l'écart, leur dit : « Voyez vos frères malades ! Ne dois-je pas les secourir, s'ils implorent mon assistance le jour du sabbat ? Ne doivent-ils pas recevoir le pardon de leurs péchés, s'ils se repentent le jour du sabbat, si ce jour-là ils confessent leurs fautes et crient vers le Père céleste ? » Et tous, levant les mains, s'écrièrent de nouveau : « Oui ! oui ! ».

Alors Jésus fit signe aux paralytiques, qui se traînèrent péniblement au milieu de l'assemblée. Après avoir parlé de la nécessité de la foi et fait une prière, il dit : « Etendez vos bras. » Ils étendirent vers lui leurs bras malades, sur lesquels il passa la main : puis il souffla sur leurs mains : à l'instant, ils se sentirent guéris et purent faire usage de leurs membres. Jésus leur ordonna encore de se purifier par un bain, et les exhorta à s'abstenir de certaines boissons. Ils se jetèrent à ses pieds, lui rendant des actions de grâces, et toute la société le combla d'éloges et de louanges. Comme il se préparait à partir, ils le prièrent de rester encore quelque temps avec eux : plusieurs étaient très émus ; et tous en général étaient bien disposés et pleins d'affection pour le Seigneur. Jésus leur répondit qu'il devait continuer sa route afin d'accomplir sa mission. Ils l'accompagnèrent pendant une partie du chemin, puis les ayant bénis, il se dirigea vers Jotapat suivi de ses disciples.

CHAPITRE XXVIII

Jésus en face des hérوديens. — Jean-Baptiste
en face d'Hérode.

Les disciples, étant entrés dans la ville avant Jésus, se rendirent chez le chef de la synagogue pour en demander la clef, disant que leur maître voulait y en-

seigner. Bientôt une foule nombreuse se rassembla ; les scribes et les hérédiens étaient pleins d'espoir de surprendre le Sauveur dans ses paroles. Lorsqu'il fut entré dans la synagogue, ils lui firent des interrogations sur l'approche du royaume des cieux, sur la supputation et l'achèvement des semaines de Daniel et sur l'avènement du Messie. Jésus fit sur ce sujet une longue instruction, et leur démontra que les temps désignés par les prophètes étaient accomplis. Il parla aussi de Jean et de ses prédictions. Alors ils lui dirent d'un ton hypocrite « qu'il devait user de plus de réserve dans son enseignement et éviter de blesser les usages juifs ; que l'emprisonnement de Jean devait lui servir d'avertissement ; que ce qu'il leur avait dit de l'achèvement des semaines de Daniel et de l'avènement du Messie, roi des Juifs, était parfaitement vrai ; qu'ils partageaient là-dessus son opinion, mais que malheureusement, de quelque côté qu'ils tournassent les yeux, ils ne pouvaient trouver le Messie nulle part. » Jésus avait d'une manière générale donné à entendre que les prophéties le désignaient, et ils l'avaient très bien compris ; mais ils firent semblant de ne pas l'avoir remarqué, et de ne pas s'imaginer que cela pût entrer dans l'esprit de personne : ils désiraient qu'il s'exprimât clairement pour pouvoir l'accuser. Alors Jésus leur dit : « Pourquoi faites-vous les hypocrites ? Pourquoi vous détournez-vous de moi et me méprisez-vous ? Vous m'épiez et vous voulez tramer un nouveau complot avec les saducéens, semblable à celui de Jérusalem, le jour de Pâques. Pourquoi me conseillez-vous de me souvenir de Jean et de me garder d'Hérode ? » Puis il se mit à parler ouvertement devant eux de tous les crimes du vieil Hérode, de tous ses meurtres, de la terreur que lui avait inspirée le roi des Juifs nouvellement né, de son horrible massacre d'enfants et de sa mort effrayante, puis des crimes de ses successeurs, de l'adultère d'Hérode Antipas et de l'emprisonnement de,

Jean. Il parla ensuite de la secte hypocrite des hérوديens, qui s'entendait secrètement avec les saducéens, et fit une description du Messie et du royaume de Dieu qu'ils attendaient. Il montra aussi dans le lointain différentes contrées et dit : « Ils ne pourront rien contre moi jusqu'à ce que ma mission soit accomplie. Je parcourrai encore deux fois la Samarie, la Judée et la Galilée ; j'ai fait de grands miracles devant vous, et vous en verrez de plus grands encore, mais vous resterez aveugles. » Il parla ensuite des jugements de Dieu, des prophètes qu'on avait mis à mort, et de la punition de Jérusalem. Les hérوديens formaient une société secrète qui redoutait beaucoup la publicité ; aussi devinrent-ils tout pâles lorsqu'il révéla les secrets de leur secte et parla devant le peuple des crimes d'Hérode. Ils gardèrent le silence et quittèrent la synagogue les uns après les autres ; les saducéens firent de même. Il ne se trouvait point là de pharisiens.

Après leur départ, il continua encore quelque temps à enseigner le peuple. Beaucoup des assistants étaient profondément touchés, et disaient qu'ils n'avaient jamais entendu personne parler comme lui, et qu'il prêchait mieux que leurs maîtres. Ils s'amendèrent et le suivirent plus tard. Mais une grande partie du peuple se mit, à l'instigation des saducéens et des hérوديens, à murmurer et à faire du bruit. Alors Jésus quitta la ville avec les sept disciples, et traversant la vallée du côté du midi, il arriva à deux lieues de là, entre Béthulie et Gennabris, dans un champ où l'on faisait la moisson. Là il fit une instruction aux moissonneurs, aux lieurs et aux glaneurs. Il se promena parmi eux, et parla du semeur et de la semence tombée sur un terrain pierreux : le sol se trouvait pierreux en cet endroit. Il dit que lui aussi était venu pour recueillir les bons épis, et il raconta la parabole de l'ivraie qui doit croître jusqu'à la moisson, qu'il compara au

royaume de Dieu. Il les enseigna en allant d'un champ à l'autre, pendant qu'ils se reposaient.

Le soir, après la moisson, il fit une longue instruction devant tous les ouvriers. Il compara leur vie paisible et bénie du Ciel à un ruisseau qui coulait à travers ces champs, et parla des eaux de la grâce qui passent devant nous et qu'il faut conduire dans le champ de notre cœur.

Le jour suivant, Jésus entra dans une métairie où il enseigna. Je fus étonnée de ce qui s'y passa : le maître de la maison lui exposa ses griefs contre un voisin qui depuis longtemps empiétait sur son terrain et violait ses droits. Jésus avec lui alla visiter le champ et se fit rendre compte de ce que l'autre avait usurpé ; c'était réellement un lot de terre assez considérable. « Mais, reprit le Sauveur, vous reste-t-il assez de biens pour vivre vous et votre famille ? — Sans doute, répondit le plaignant. — En ce cas, lui dit le Sauveur, vous n'avez pas fait de perte réelle, car l'homme n'a rien en propre, et il doit se trouver satisfait quand sa subsistance est assurée. Contentez donc l'avidité de votre voisin en lui donnant plus même qu'il ne demande ; tout ce que vous abandonnerez de bon gré pour vivre en paix vous le retrouverez dans le royaume des cieux. Cet homme agit sagement à sa manière ; son royaume est ici-bas, aussi cherche-t-il à augmenter ses biens terrestres, sans aspirer à aucun bien dans le royaume des cieux. Il est bon d'apprendre de cet homme comment on doit chercher à se procurer des biens dans le royaume de Dieu. » Jésus conclut par une comparaison tirée d'un fleuve qui emporte la terre de l'une à l'autre de ses rives.

Dans cette instruction, comme dans la parabole de l'économe infidèle, le Seigneur déclara que ceux qui déploient de l'adresse à s'enrichir et à satisfaire leur cupidité peuvent servir d'exemple à ceux qui veulent acquérir les biens spirituels. Il opposait la richesse

terrestre à la richesse céleste. Cet enseignement nous paraît obscur ; mais les Juifs le comprenaient bien ; il était conforme à leurs idées, à leur religion et à leur caractère : il fallait leur parler en figures sensibles.

Comme le puits de Joseph se trouvait dans ce champ, Jésus raconta la contestation qui, d'après l'Ancien Testament, avait eu lieu entre Loth et Abraham, et dans laquelle celui-ci céda à son neveu plus qu'il ne demandait. Jésus, développant ce sujet, demanda ce qu'étaient devenus les enfants de Loth, et si Abraham n'avait pas recouvré toute la contrée. Il en tira cette conséquence que nous devrions agir comme Abraham, car c'était à lui que la promesse avait été faite ; c'était lui qui était rentré en possession de la terre promise. Cette terre était une figure du royaume de Dieu, et la contestation entre Loth et Abraham une figure de toute contestation terrestre : il fallait donc faire comme Abraham pour posséder le royaume de Dieu.

L'hôte de Jésus suivit ces exhortations : il ne porta plus de plainte contre son adversaire, donna ses biens à l'Eglise future, et ses fils devinrent disciples de Jésus.

Il y avait dans les cabanes dispersées aux environs du lieu où était le Seigneur un grand nombre de paralytiques dont la maladie était une suite d'excès de travail. Jésus visita ces braves gens, et les guérit tous : il leur dit de reprendre leurs habitudes laborieuses, et d'assister à son instruction. Ils le firent en chantant des cantiques d'actions de grâces.

Jésus envoya de cet endroit quelques bergers à Machérunte pour engager les disciples de Jean à calmer le peuple et à l'éloigner, parce que les manifestations auxquelles il se livrait pouvaient amener pour leur maître un emprisonnement plus dur, ou même la mort.

Hérode était en ce moment à Machérunte avec sa femme, et il fit comparaître Jean-Baptiste devant lui dans une grande salle voisine de la prison, où il était

sur un trône, entouré de ses gardes, de fonctionnaires de scribes et de saducéens de la secte des hérوديens. On amena Jean par un corridor dans la salle. On le fit rester debout au milieu des gardes, devant la grande porte ouverte. Je vis la femme d'Hérode entrer dans la salle, passer devant Jean d'un air dédaigneux et inconvenant et s'asseoir sur un siège élevé.

Hérode pria Jean de lui dire franchement ce qu'était ce Jésus qui faisait tant de bruit en Galilée, s'il venait prendre sa place et ce qu'il en pensait. L'impie Hérode n'ignorait pas sans doute que Jean avait auparavant parlé du Sauveur, quoiqu'il n'eût pas prêté grande attention à ses paroles. Maintenant il tenait à savoir ce qu'il en pensait, « car, dit-il, il tient des discours si étranges, il parle tant d'un royaume qu'il veut fonder, il s'appelle si fréquemment dans ses paraboles fils de roi, lui, le fils d'un pauvre charpentier, que je désire être éclairé sur lui ». Jean rendit alors témoignage de Jésus à haute voix, comme s'il eût parlé devant le peuple assemblé ; il dit qu'il lui avait préparé la voie, mais qu'il n'était rien auprès de lui ; que jamais homme, jamais prophète n'avait été ni ne serait ce qu'était Jésus ; qu'il était le Fils du Père céleste, le Christ, le Roi des rois, le Sauveur, le Rédempteur du royaume ; qu'aucun pouvoir n'était au-dessus du sien, qu'il était l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde, etc. Il se nomma son précurseur et le moindre de ses serviteurs. Il dit tout cela avec un si grand enthousiasme, et il y avait dans sa personne quelque chose de tellement surnaturel, qu'Hérode fut saisi de frayeur et se boucha les oreilles. Enfin il dit à Jean : « Tu sais que j'ai de la bienveillance pour toi, mais tu soulèves le peuple contre moi en réprochant mon mariage. Si tu veux modérer ton zèle déplacé et reconnaître publiquement la légalité de mon union, je te rendrai la liberté et je ne t'empêcherai ni d'enseigner ni de baptiser ». A ces mots, Jean éleva de nouveau la voix contre Hérode, blâma sévè-

rement sa conduite, et dit : « Je connais tes sentiments, je sais que tu n'ignores pas où est la justice, et que tu redoutes le jugement qui te menace ; mais tu traînes après toi toutes sortes de liens, et tu restes enchaîné par l'impudicité ». A ces mots une colère, ou plutôt une rage inexprimable s'empara de la femme d'Hérode, et lui-même fut si effrayé, qu'il ordonna d'emmener Jean en toute hâte. Il le fit conduire dans une autre prison où il ne pouvait pas parler au peuple, parce qu'il n'y avait pas de fenêtre sur le dehors.

Hérode avait interrogé le Précurseur, à cause des soucis que lui avaient causés le tumulte des néophytes et les rapports faits par les hérodiens touchant les miracles de Jésus. Il prit enfin la résolution de lui envoyer huit de ses hérodiens pour lui insinuer adroitement qu'il eût à se contenter d'enseigner et de faire ses miracles dans la haute Galilée, s'abstenant d'entrer sur le territoire d'Hérode soit en Galilée, soit plus bas près du Jourdain. Ils devraient lui rappeler ce qui était arrivé à Jean, et le prévenir qu'Hérode pouvait se voir obligé de le faire emprisonner comme lui. Ces messagers partirent aussitôt pour la Galilée.

On parlait beaucoup alors dans tout le pays de quelques adultères que les hérodiens de la Galilée avaient livrés au magistrat, et qui avaient été exécutés à Jérusalem. On disait que le gibet n'était que pour les malheureux, tandis qu'on laissait échapper les grands criminels ; que ces accusateurs étaient dévoués à Hérode l'adultère, et que celui-ci avait mis Jean en prison parce qu'il l'avait accusé de ce crime. Ces propos mettaient le comble au mécontentement du roi.

Cependant Jésus arriva à Gennabris au moment où commençait le sabbat ; il alla directement à la synagogue. Cette ville était située sur le penchant d'une montagne au pied de laquelle se trouvaient des jardins, des bains et des lieux de plaisance. Un grand nombre de pharisiens, de saducéens et surtout d'hérodiens, s'y

étaient rassemblés pour ce sabbat. Ils s'étaient concertés pour surprendre le Sauveur dans ses paroles par des questions captieuses. Ils se disaient entre eux que ce serait moins difficile chez eux que dans les petites villes, où il parlait avec plus d'audace ; ils se réjouissaient d'avance du succès qu'ils se promettaient. Ils prirent donc des mesures pour qu'à l'arrivée de Jésus la foule se tint tranquille et ne fit aucun bruit.

Il entra donc paisiblement dans la ville, et les disciples lui lavèrent les pieds à l'entrée de la synagogue. Les scribes et le peuple y étaient déjà rassemblés. On l'accueillit avec une déférence hypocrite, mais sans grandes démonstrations. On le laissa faire la lecture sacrée et l'interpréter. Il choisit dans les chapitres LIV, LV, LVI d'Isaïe plusieurs passages, qu'il expliqua successivement. Il y était dit que Dieu rétablirait son Eglise, qu'il la construirait magnifiquement, que tous devaient venir boire de son eau, et que ceux qui n'avaient pas d'argent pourraient manger de son pain. Ils s'efforçaient de se rassasier dans la synagogue, où il n'y avait plus de pain ; mais c'était la parole de sa bouche, c'est-à-dire le Messie, qui devait accomplir son œuvre. Dans le royaume de Dieu, dans l'Eglise, les étrangers, les païens, devaient aussi travailler et porter des fruits s'ils avaient la foi. Il donna aux païens le nom de *mutilés*, parce qu'ils n'avaient point participé à engendrer le Messie. Il rapporta la plus grande partie de ce qu'il disait à son royaume, à l'Eglise et au paradis. Il compara aussi les scribes de son temps aux chiens muets, qui, au lieu de faire bonne garde, s'engraissent et se complaisent dans la gloutonnerie : il fit par là particulièrement allusion aux hérوديens et aux saducéens, qui guettaient, et sans aboyer se jetaient sur les hommes et sur le berger lui-même. Son discours fut d'une sévérité et d'une force extraordinaires.

A la fin, un hérodien s'approcha de lui avec une feinte soumission, et lui demanda de vouloir bien leur

faire connaître quel serait le nombre de ceux qui entreraient dans son royaume. Ils espéraient le surprendre par cette question captieuse, parce que, dans leur propre opinion, tous les circoncis et eux seuls devaient y avoir part, et qu'ils pensaient bien que Jésus voulait non seulement y admettre des païens, des mutilés, mais encore en exclure beaucoup de Juifs. Le Sauveur n'aborda pas directement la question, mais il la toucha de différentes manières, et arriva enfin à un point qui la rendait tout à fait inutile. Ainsi il demanda combien d'Hébreux, après avoir traversé le désert, étaient entrés dans la terre de Chanaan ? Avaient-ils tous passé le Jourdain ? Combien d'entre eux avaient en réalité pris possession de la contrée ? L'avaient-ils jamais conquise tout entière ? Ne devaient-ils pas, de leur temps encore, la partager avec les païens ? N'en avaient-ils jamais été chassés ? Il dit ensuite que personne n'entrerait dans son royaume que par la voie étroite et par la porte de l'épouse : il me fut montré que cette porte était Marie et l'Eglise, dans laquelle nous sommes régénérés par le baptême et de laquelle est né l'époux, afin qu'il nous engendre en elle, et par elle en Dieu ; mais il n'est pas possible d'exprimer clairement ces choses. Il opposa à l'entrée par la porte de l'épouse l'entrée par la porte dérobée. Cette comparaison ressemblait à celle de la parabole du bon Pasteur (*Jean*, x, 1). Les paroles de Jésus sur la croix avant sa mort, lorsqu'il nomma Marie mère de Jean et qu'il lui donna pour fils ce disciple bien-aimé, ont un sens mystérieux qui se rapporte à la régénération de l'homme dans l'Eglise et en Marie par la mort de Jésus.

Les ennemis de Jésus ne purent avoir prise sur lui ce même soir ; ils avaient du reste résolu de l'attaquer particulièrement à la clôture du sabbat. Il était vraiment ridicule de les entendre se vanter entre eux de pouvoir facilement le surprendre dans sa doctrine, mais lorsqu'il était là, ils ne savaient plus rien dire : ils en

étaient eux-mêmes étonnés ; et parfois, malgré leur haine, ils étaient contraints de confesser qu'il avait raison.

Le matin, Jésus enseigna de nouveau dans la synagogue ; ils ne le contredirent guère, car ils voulaient remettre leur attaque à l'enseignement du soir. Ils avaient tellement intimidé les malades de la ville, que ceux-ci n'osaient pas implorer son secours.

Jésus parla à ceux qui l'espionnaient dans la synagogue de l'ambassade qu'Hérode lui envoyait, et que j'ai vue partir de Machérunte. Il leur dit que, quand cette ambassade arriverait, ils pourraient engager les renards qui la composaient à faire savoir au renard Hérode qu'il n'eût pas à s'inquiéter de lui. « Il ne tient qu'à lui, dit-il, de poursuivre son ouvrage et d'en finir avec Jean ; pour moi, sans qu'il m'arrête, j'enseignerai en tout pays où m'appellera ma mission, et même à Jérusalem quand il sera nécessaire ; j'achèverai mon œuvre dont je dois rendre compte à mon Père céleste » Ces paroles du Sauveur irritèrent et scandalisèrent ceux à qui elles s'adressaient.

CHAPITRE XXIX

Jésus réfute l'objection qui lui est faite de guérir le jour du sabbat. — Sa bonté envers les malades et les pauvres.

Sur ces entrefaites, une douzaine de pauvres journaliers que l'excès du travail avait rendu très malades, ayant entendu parler des guérisons opérées par Jésus sur de pauvres ouvriers comme eux, avaient conçu l'espérance d'obtenir la même faveur. Ils s'étaient donc entraînés jusqu'à la ville pour recourir à lui, et se tenaient rangés devant la synagogue. Le Sauveur, en passant

devant eux, les consola et les exhorta à la patience. Les scribes qui le suivaient de près se courroucèrent de ce que des étrangers ne craignaient pas de demander l'assistance de Jésus, quand ils avaient réussi jusqu'alors à éloigner les malades de la ville. Ils parlèrent rudement à ces malheureux ; toutefois, feignant une intention pieuse : « Ils ne devaient pas, leur disaient-ils, faire du bruit et causer du trouble, mais s'éloigner sans délai. Jésus avait des affaires importantes à traiter, il n'avait pas le loisir pour le moment de s'occuper de malades ». Comme ces malheureux ne se retiraient pas assez vite, ils les firent chasser.

Jésus, dans la synagogue, parla du sabbat et de sa sanctification ; le chapitre d'Isaïe qui devait être lu ce jour-là exhortait à observer ce précepte. Après avoir enseigné sur ce sujet, il montra du doigt le fossé profond de la ville au bord duquel leurs ânes paissaient, et leur demanda ce qu'ils croiraient devoir faire si un de ces ânes tombait dans le fossé le jour du sabbat : leur serait-il permis de l'en retirer pour l'empêcher de périr ? Ils gardèrent le silence. Comment agiraient-ils pour un homme en semblable circonstance ? Ils se turent. Permettraient-ils qu'on leur fit à eux-mêmes le jour du sabbat quelque chose de salutaire pour leur âme et pour leur corps ? Une œuvre de miséricorde était-elle possible le jour du sabbat ? Ils ne répondirent pas non plus. Alors Jésus dit : « Puisque vous vous taisez, je dois supposer que vous n'avez rien à répondre. Où sont maintenant les pauvres malades qui imploraient mon secours à l'entrée de la synagogue ? Conduisez-les ici ». Comme ils se refusaient à obéir, Jésus leur dit : « Si vous ne voulez pas me les amener, mes disciples iront eux-mêmes me les chercher ». Alors ils se ravisèrent, et firent venir les malades. Ceux-ci avaient peine à gagner la synagogue ; ils étaient au nombre de douze, les uns paralytiques, les autres horriblement enflés par l'hydropisie. Ces malheureux étaient tout joyeux ; ils

avaient tant souffert quand les scribes les avaient forcés à s'éloigner de Jésus !

Jésus leur ayant ordonné de se ranger, je fus très touchée de voir les moins malades mettre en avant ceux qui l'étaient davantage, afin qu'ils fussent guéris les premiers. Le Sauveur descendit quelques marches et fit approcher ceux du premier rang, qui pour la plupart avaient les bras paralysés. Il leva les yeux au ciel et pria sur eux en silence ; puis il passa doucement la main le long de leurs bras, et remua leurs mains ; enfin il leur ordonna de se retirer et de rendre grâces à Dieu : ils étaient guéris. Les hydropiques pouvaient à peine marcher. Il leur mit la main sur la tête et sur la poitrine ; alors ils reprirent leurs forces et marchèrent sans peine ; au bout de quelques jours l'enflure disparut complètement.

Cependant un grand nombre de personnes, particulièrement des malades et des pauvres, étaient accourus ; ils louèrent Dieu avec ceux que Jésus avait guéris. La foule était si grande, que les scribes, confus et irrités, furent obligés de faire place et que plusieurs se retirèrent. Le Sauveur fit à la multitude, qui l'entourait un sermon sur l'approche des cieus, sur la pénitence et sur la conversion. Il parla jusqu'à la clôture du sabbat. Les scribes ne lui firent ni objections, ni questions captieuses. Il était piquant de voir qu'après s'être tant vantés entre eux ils n'avaient osé ni le contredire, ni même lui répondre.

Après le sabbat il y eut un grand banquet dans un lieu public de la ville, à l'occasion de la fin de la moisson. Jésus et ses disciples y furent invités. Les convives se composaient de bourgeois distingués, d'étrangers et de quelques riches paysans. On avait donné à Jésus et à ses disciples les places d'honneur.

Un pharisien orgueilleux s'étant d'avance placé au haut bout de la table, Jésus lui demanda à l'oreille pourquoi il avait pris cette place. Il répondit que, dans

leur ville, on avait la louable coutume de donner les premières places aux savants et aux personnes de distinction. Le Sauveur lui dit alors que ceux qui usurpent les premières places sur la terre n'en trouveront pas dans le royaume de son Père. Cet homme, tout humilié, s'assit plus bas ; mais il feignit d'agir de son propre mouvement, en quittant la place d'honneur qu'il s'était assignée. Pendant le repas, Jésus enseigna encore sur le sabbat, prenant pour texte : « Partage ton pain avec l'affamé, et recueille en ta maison l'homme sans abri (*Isaïe*, LVIII, 7) ». Jésus demanda ensuite si à cette fête, qui avait pour objet de rendre grâces à Dieu de l'abondante moisson que l'on avait faite, ce n'était pas la coutume d'inviter les pauvres et de partager avec eux. Il s'étonnait que cette coutume se fût perdue, et demandait où étaient les pauvres. Puisqu'on lui avait cédé l'honneur de présider au festin, en le plaçant au haut de la table, il devait, ajouta-t-il, s'enquérir de tous ceux qui avaient droit d'y figurer. Il demanda donc que l'on fît venir les malades qu'il avait guéris et tous les autres pauvres. Comme ceux à qui il s'adressait ne s'empresaient pas de le satisfaire, ses disciples allèrent convier les pauvres, et ceux-ci ne se firent pas attendre. Jésus et ses disciples leur cédèrent leurs places ; quant aux scribes, ils se retirèrent les uns après les autres. Alors le Sauveur, les disciples et quelques gens de bien, servirent les nouveaux venus et leur distribuèrent tout ce qui restait du festin. Ils en furent transportés de joie. Enfin Jésus se retira avec les disciples pour prendre du repos.

CHAPITRE XXX

Jésus visite l'école d'Abelmehola. — Détails remarquables sur l'éducation au temps des patriarches.

Jésus fit ensuite, avec les disciples, environ cinq lieues de chemin dans la direction du sud, et arriva ainsi, vers deux heures de l'après-midi, à la petite ville d'Abelmehola, lieu de naissance du prophète Elisée. Elle était située sur le penchant du mont Hermon, et ses tours s'élevaient au niveau de la crête de la montagne.

Suivant une coutume de la Palestine, Jésus et ses disciples s'assirent sur un banc placé à l'usage des voyageurs à l'entrée de la ville : c'est là que les gens hospitaliers venaient les chercher pour les conduire dans leurs maisons. Bientôt, en effet, un riche paysan, accompagné de ses serviteurs, vint inviter le Sauveur et les siens à se rendre chez lui : ils le suivirent. Le paysan fit préparer immédiatement un festin auquel il invita plusieurs pharisiens liés d'amitié avec lui, et qui arrivèrent bientôt. Il était très prévenant, mais c'était au fond un hypocrite qui voulait tout à la fois tirer vanité d'avoir reçu chez lui le Prophète, en même temps que le faire interroger par les pharisiens. Il supposait que cette interrogation pourrait se faire plus parfaitement à table, dans l'intimité, que devant tout le peuple à la synagogue.

Le repas était à peine préparé, que tous les malades de l'endroit en état de marcher se rassemblèrent devant la maison et dans la cour du paysan, ce qui causa un vrai dépit à ce dernier, ainsi qu'aux pharisiens. Ils voulurent les chasser, mais Jésus dit : « J'ai une autre nourriture dont j'ai faim » ; et, au lieu de se mettre à table, il alla trouver les malades et se mit à les guérir :

tous les disciples le suivirent. Je les aurais blâmés de ne l'avoir point fait. Il y avait là plusieurs possédés qui appelaient Jésus à haute voix. Il les guérit d'un regard et d'un simple commandement. Plusieurs malades avaient les mains paralysées : il leur passa la main sur les bras, qu'il agita en divers sens. D'autres étaient hydropiques ; il leur mit la main sur la tête et sur la poitrine. Bien en arrière d'eux se tenaient, appuyées contre un mur, plusieurs femmes sujettes à des pertes de sang ; elles étaient couvertes de leurs voiles, qu'elles soulevaient de temps en temps pour montrer à Jésus leurs figures exténuées, et pour l'implorer d'un regard timide. A la fin il s'approcha d'elles, les toucha et les guérit ; et elles se prosternèrent devant lui.

Tous ces gens poussaient des cris de joie et chantaient des cantiques de louange, pendant que les pharisiens restés à la maison étaient pleins de dépit ; ils en avaient fermé toutes les ouvertures et regardaient de temps en temps à travers les grilles. Ces guérisons durèrent longtemps, et, lorsqu'ils voulurent retourner chez eux, ils durent traverser la cour au milieu des malades et des guéris, dont la jubilation leur était une cause de tristesse. L'affluence du peuple augmenta tellement, que Jésus dut se cacher dans la maison jusqu'à ce qu'elle se fût dissipée.

Au déclin du jour, cinq lévites vinrent inviter Jésus et ses disciples à loger dans la maison où était l'école qu'ils dirigeaient. Jésus ne les accompagna qu'après avoir remercié le paysan, et lui avoir donné quelques avertissements salutaires dans lesquels il se servit d'une expression qui avait le sens figuré du mot renard. Cet homme ne cessa pas de se montrer prévenant.

A la maison d'école, Jésus prit avec ses disciples une réfection, après laquelle ils se livrèrent au repos. C'était une école de garçons : mais il s'y trouvait aussi une salle où l'on donnait un enseignement complet aux femmes

adultes qui désiraient se faire juives. Cette école, établie déjà du temps de Jacob, avait subsisté sans interruption jusqu'alors. Voici ce que je vis sur son origine, et voici les scènes de l'Ancien Testament qui, à cette occasion, se présentèrent à mon esprit.

Isaac demeurait non loin d'Hébron, dans le pays des Héthéens où Abraham avait acheté un champ ; il avait de nombreux troupeaux et beaucoup de serviteurs, et il devint aveugle dans sa vieillesse. Esaü et Jacob étaient déjà des hommes faits lorsque ce dernier reçut avant Esaü la bénédiction de son père, c'est-à-dire la transmission réelle et sacramentelle d'une bénédiction mystérieuse en vertu de laquelle il était assuré que le Messie naîtrait de son sang. Esaü avait épousé des femmes païennes dont il eut plusieurs enfants. Il persécuta Jacob de toutes manières. Rébecca, qui était effrayée de ces persécutions, envoya secrètement Jacob avec des troupeaux et des serviteurs à Abelmehola, où il séjourna sous des tentes. Elle y avait institué une école où elle faisait instruire dans la religion d'Abraham les Chanaanéennes et autres jeunes filles païennes qui le désiraient : car elle n'avait vu qu'avec bien de la peine Esaü et ses serviteurs épouser des femmes idolâtres.

Les jeunes filles admises dans l'école de la mère de Jacob habitaient sous des tentes, et étaient formées à tout ce qu'une femme de la race et de la religion d'Abraham avait besoin de savoir pour tenir le ménage d'un berger nomade. J'ai retenu à ce sujet les faits suivants : on les instruisait sur la création du monde et sur celle d'Adam et Eve ; sur leur introduction dans le paradis ; sur la tentation d'Eve ; sur la chute de nos premiers parents qui violèrent l'abstinence que Dieu leur avait imposée. Je compris que toutes les convoitises coupables naquirent, dans l'homme, du fruit défendu. On enseignait aux jeunes filles que Satan avait promis à nos premiers parents une lumière et une science divines, mais que les hommes après le péché s'étaient, au con-

traire, aveuglés ; que leurs yeux étaient devenus comme voilés ; qu'ils avaient perdu la faculté de voir et de comprendre instinctivement les choses ; que maintenant ils devaient travailler à la sueur de leur front, enfanter dans la douleur, et ne parvenir à la science que lentement et à grand'peine. On leur disait aussi qu'il avait été promis à la femme un fils qui écraserait la tête du serpent ; que les descendants de Caïn avaient dégénéré et étaient devenus méchants ; que les descendants de Seth, les enfants de Dieu, séduits par la beauté des filles nées de la race de Caïn, les avaient épousées, et que de ces unions était née la race impie des géants, puissante dans la magie et les sciences occultes, race qui avait enseigné toutes les inventions de la volupté et la fausse sagesse, enfin tout ce qui éloigne de Dieu et attire au péché, et qui avait tellement perverti et corrompu le genre humain, que Dieu résolut de l'exterminer, à l'exception de Noé et de sa famille. Cette race avait choisi pour demeure principale une chaîne de hautes montagnes, cherchant toujours à en atteindre les cimes les plus élevées ; mais, lors du déluge, cette chaîne de monts s'était affaissée pour faire place à une mer. On parlait ensuite aux jeunes filles élevées à Abelmehola du déluge, de Noé, sauvé dans l'arche avec ses fils Sem, Cham et Japhet ; du péché de Cham et de l'orgueil des hommes qui avaient voulu édifier la tour de Babel. On comparait la construction et la destruction de cet édifice, la confusion des langues, la dispersion des hommes, qui devinrent ennemis les uns des autres, au sort de ces méchants géants et magiciens, anciens habitants de la haute montagne, et on leur enseignait que tout cela était la suite d'unions illicites, contraires à la loi de Dieu, contractées uniquement pour satisfaire les convoitises de la chair : car à la tour de Babel on s'adonnait aussi à la magie, à l'idolâtrie et à l'impudicité. Par ces enseignements, les jeunes converties étaient mises en garde contre le danger qu'il y avait à épouser des

Idolâtres, à pratiquer la magie, à se livrer aux plaisirs sensuels, en un mot à aimer ce qui éloigne de Dieu : c'était à cause de tous ces péchés que Dieu avait détruit les hommes par le déluge. On leur apprenait à craindre Dieu, à être obéissantes et soumises, à remplir fidèlement les devoirs de leur vie simple et pastorale. On leur faisait connaître les commandements que Dieu avait donnés à Noé, par exemple celui qui défend de manger de la chair crue. On leur enseignait que Dieu avait choisi Abraham pour en faire le père de son peuple élu, duquel devait naître le Rédempteur ; qu'il avait appelé Abraham de la terre d'Ur pour le séparer des idolâtres ; que Dieu avait envoyé à ce patriarche des hommes éclatants de lumière qui lui avaient donné le mystère de la bénédiction afin que sa postérité fût élevée au-dessus de tous les peuples de la terre. On ne parlait de ce mystère que d'une manière générale et avec une crainte religieuse ; on leur exprimait avec quel respect cette bénédiction devait être conservée, dans la sainteté du mariage, chez les enfants d'Abraham, parce que d'elle devait provenir le peuple de Dieu et la rédemption. On leur apprenait aussi que Melchisédech, qu'on leur présentait comme un des hommes lumineux dont il a été fait mention, avait offert du pain et du vin devant Abraham et l'avait ensuite béni lui-même. On leur faisait aussi connaître le jugement de Dieu sur Sodome et Gomorrhe.

Les Chananéennes, ainsi élevées et qui épousaient des descendants d'Abraham, étaient instruites sur l'alliance sainte, et sur le signe de l'alliance de Dieu avec Abraham et sa postérité. Avant les épousailles, on leur imprimait une marque indélébile dans la région du cœur. Il semblait qu'on leur imprimât ainsi les armoiries d'Abraham, et qu'on les identifîât à leur nouvelle famille.

La circoncision, chez les descendants d'Abraham, était le sceau imprimé par Dieu lui-même à ces unions saintes, dont le fruit le plus pur devait produire la sainte

humanité du Verbe, par l'opération du Saint Esprit. La tâche la plus sacrée de la religion était alors de coopérer aux desseins miséricordieux de Dieu sur les hommes, de former, dans une suite de générations de plus en plus purifiées par le rejet et l'élection des couples humains, la race sanctifiée de laquelle naîtraient tous les prophètes, tous les ancêtres de la sainte famille, et enfin la sainte famille elle-même. Ce rejet des méchants et cette élection des bons pour en former une sainte race se continuent encore dans l'alliance de Jésus-Christ avec l'Eglise sa fiancée ; et celui qui entend bien cela comprendra aussi combien les mariages mixtes sont dangereux et contraires aux desseins de Dieu. Toutes ces choses paraissent bien étranges, et cependant elles nous touchent de près, comme la parabole du blé vanné et amassé dans le grenier, et de la paille brûlée dans le feu. Oh ! combien il est touchant de voir le saint roi Vincelas choisir lui-même les grains de blé les plus purs, les grappes de raisin les plus exquis, pour offrir à l'autel la matière du très saint sacrement !

Dans la matinée, Jésus se rendit avec ses disciples dans l'école des garçons, près de laquelle il avait passé la nuit. On y élevait et instruisait alors les orphelins juifs et les enfants rachetés de l'esclavage. Ils avaient à faire ce jour-là un calcul d'après le livre de Job, et ils ne pouvaient en venir à bout. Jésus le leur fit comprendre au moyen de quelques lettres qu'il traça devant eux. Il leur donna aussi plusieurs explications sur ce livre de Job, parce que l'authenticité de l'histoire du saint homme avait été révoquée en doute par quelques rabbins, à la suite des railleries et moqueries des Iduméens, qui trouvaient absurde que les Juifs crussent à la réalité de ce qui était écrit sur un Iduméen, parfaitement inconnu dans leur pays, et prétendaient que ce n'était qu'une fable inventée pour amuser les Israélites dans le désert. Jésus raconta aux élèves de l'école les faits dans toute leur vérité, à la façon tout à la fois

d'un prophète et d'un maître : on eût dit que c'était sa propre histoire ; qu'il avait tout vu et tout entendu, ou que Job en personne lui avait tout raconté : on se demandait s'il avait vécu dans ce temps-là, s'il était un ange de Dieu ou Dieu lui-même. Les enfants furent moins frappés de ce récit ; ils avaient intérieurement senti, dès l'arrivée de Jésus, que ce devait être au moins un prophète. Ils se souvenaient qu'on leur avait dit touchant Melchisédech que nul ne savait ce qu'il était.

Jésus alla ensuite visiter l'école des jeunes filles. Elles se livraient alors à un travail qui avait pour objet de calculer l'époque où devait paraître le Messie : toutes leurs recherches aboutirent à prouver que le temps de sa venue était arrivé. C'est à ce moment que Jésus entra dans l'école avec ses disciples, et cette coïncidence émut vivement les jeunes filles. Il les enseigna sur ce sujet et le leur expliqua clairement. Il dit que le Messie était déjà venu, mais qu'on ne le connaissait pas. Il parla du Messie inconnu, et montra que tous les signes qui devaient l'annoncer étaient accomplis. Quant aux paroles : « La Vierge concevra et enfantera un fils », il ne donna aucune explication, déclarant qu'elles leur seraient trop difficiles à comprendre. Jésus engagea son jeune auditoire à se considérer très heureux d'être né à l'époque après laquelle les patriarches et les prophètes avaient soupiré pendant des siècles. Il parla aussi des persécutions et des souffrances du Messie, et leur expliqua les passages qui en font mention.

Après cela, il entretint les jeunes filles de Jean, et leur demanda si elles ne désiraient pas être baptisées ; puis il leur raconta la parabole de l'enfant prodigue et celle de la drachme perdue. Pendant qu'il faisait cet enseignement, les maîtres de l'école et des pharisiens y arrivèrent, et se scandalisèrent de ce que le Sauveur rapportait tout à lui-même.

Jésus prit ce même jour un repas chez les lévites : et le soir il alla se promener avec eux et avec les enfants

aux environs de la ville. Les petites filles le suivirent ; elles étaient conduites par les plus grandes ; parfois le Seigneur s'arrêtait pour leur donner le temps de le rejoindre ; il laissait alors les jeunes garçons aller en avant. Il ne cessa pas de les instruire par des comparaisons empruntées aux arbres, aux fruits, aux fleurs, aux abeilles, aux oiseaux, au soleil, à la terre, à l'eau, aux troupeaux et aux travaux de la campagne. Ses paroles adressées aux jeunes garçons furent d'une beauté ineffable. J'en ai oublié les détails. Je me souviens qu'il fit mention de Jacob et du puits que le saint patriarche avait creusé en ce lieu. Il leur dit comment l'eau vive jaillissait maintenant vers eux ; il leur expliqua ce que c'était que combler les puits, comme l'avaient fait les ennemis d'Abraham et de Jacob ; et il leur donna la signification de ces figures. Ainsi faisaient ceux qui voulaient étouffer l'enseignement et les miracles des prophètes. Il désigna clairement par là les pharisiens.

Je vis encore le lendemain matin le Sauveur dans l'école d'Abelmehola ; les petites filles se pressaient autour de lui, lui prenaient la main et s'attachaient à ses vêtements. Il se montra très affectueux envers les enfants et les exhorta à l'obéissance et à la crainte de Dieu. Les plus grands se tenaient plus à distance. Les disciples qui accompagnaient le Sauveur étaient un peu embarrassés et inquiets ; ils désiraient qu'il se retirât. Ils partageaient les sentiments des Juifs ; ils croyaient que cette familiarité avec les enfants ne convenait point à un prophète, et pouvait nuire à sa réputation.

Jésus ne fit aucune attention à eux. Après avoir catéchisé les enfants, exhorté les adultes et fortifié les maîtres dans le bien, il ordonna à un de ses disciples de faire des présents aux petites filles : on leur donna des pièces de monnaie, et chacune, si je ne me trompe, reçut deux drachmes. Enfin il bénit tous les enfants ensemble, et quitta Abelmehola pour se diriger du côté du levant, vers le Jourdain.

CHAPITRE XXXI

Prédications de Jésus à Bezer.

Jésus enseigna encore, pendant la route, divers groupes de laboureurs et de bergers. Ces braves gens se réunissaient pour l'entendre autour de leurs cabanes, qui étaient isolées dans la plaine. Aussi Jésus n'arrivait-il que vers quatre heures de l'après-midi devant Bezer, qui n'était pourtant qu'à deux lieues d'Abelmehola. Bezer, petite ville située près du Jourdain, est partagée en deux par un ruisseau qui se jette dans le Jourdain. Le pays est plein de sinuosités, et les maisons sont séparées les unes des autres. Les habitants, laboureurs pour la plupart, vivent isolés, et ne cultivent qu'avec grand'peine leur sol ingrat et escarpé.

Jésus entra dans une hôtellerie placée devant la ville ; c'était une de celles qui lui avaient été préparées par les saintes femmes de Béthanie et la première qu'il eût rencontrée dans ce voyage. On y avait placé un homme pieux qui vint au-devant du Sauveur et des disciples, leur lava les pieds et leur offrit des aliments. Jésus entra ensuite dans la ville, où il fut reçu par les maîtres de l'école. Il visita diverses familles et il guérit plusieurs malades.

Il y a ici plus de trente disciples de Jérusalem et des environs ; ils sont venus avec Lazare ; il y a aussi plusieurs disciples de Jean. Quelques-uns même de ces derniers venaient directement de Machérunte, portant un message de leur maître pour Jésus. Il le faisait prier avec instance de se révéler d'une manière plus éclatante et de dire plus hautement qu'il était le Messie.

Tous ces disciples et amis de Jésus prirent avec lui une réfection et passèrent la nuit dans la nouvelle hôtel-

lerie. Lazare et les saintes femmes avaient eu soin de la pourvoir pour eux d'ustensiles de cuisine, de tapis, de couches, de vêtements et de sandales. A l'entrée du désert de Jéricho, Marthe possédait une maison où des femmes réunies par elle préparaient, sous sa direction, toutes sortes d'objets de ce genre. Elle recueillait ainsi et faisait travailler de pauvres veuves et d'autres personnes tombées dans l'indigence : mais ces œuvres s'accomplissaient en silence et à l'insu de tous. Ce n'était cependant pas un petit travail que de tenir prêts des logements pour tant de personnes, de veiller sans cesse à toutes choses et de tout inspecter par soi-même ou par ses envoyés.

Le matin, Jésus, du haut d'un monticule situé au milieu de la ville et où les habitants avaient préparé une chaire, fit une grande instruction. Ses auditeurs étaient nombreux, et parmi eux se trouvaient une dizaine de pharisiens venus des environs pour l'espionner. Son enseignement fut plein de douceur et de charité pour ce peuple, qui était naturellement bon et déjà amélioré du reste par la prédication et le baptême de Jean. Il les exhorta à se tenir contents de leur humble condition, à être laborieux et pleins de miséricorde. Il parla du temps de la grâce, du royaume de Dieu, du Messie et aussi de lui-même, avec plus de clarté qu'à l'ordinaire. Il s'étendit ensuite sur Jean et sur le témoignage qu'il avait rendu, sur sa captivité et sur la persécution dont il était l'objet. Il ne craignit pas de dire que, si le Précurseur avait été mis en prison, c'était pour avoir reproché aux grands de la terre leurs immoralités. Il rappela que cependant à Jérusalem des adultères avaient été livrés au supplice destiné à ces crimes, bien qu'ils les eussent commis avec moins de publicité. Il parla avec beaucoup de force et de liberté, et fit des exhortations pour toutes les conditions, tous les sexes et tout les âges. Un pharisien lui ayant demandé s'il devait succéder à Jean dans son ministère, ou s'il était

celui-là même dont Jean avait parlé, il ne lui fit qu'une réponse évasive, et lui reprocha ses questions capiteuses.

Plus tard il fit aussi une exhortation touchante aux jeunes garçons et aux jeunes filles. Il engagea les garçons à se montrer patients les uns envers les autres. L'un d'eux venait-il à les frapper ou à les jeter par terre, ils ne devaient pas se venger, mais se retirer et pardonner. Il ne fallait user de représailles qu'en rendant le bien pour le mal ; la charité devait les porter même à témoigner de l'affection aux ennemis. Ils devaient l'observer dans une telle mesure, que, bien loin d'envier le bien d'autrui, si un compagnon venait à convoiter leur écritoire, leurs plumes, leurs jouets, ou leurs fruits, il fallait les lui donner et au delà ; « car, ajoutait-il, les patients, les charitables, les généreux obtiendront seuls une place dans mon royaume. » Puis il leur faisait de cette place une description appropriée à l'esprit de leur âge, la comparant à un trône plein de splendeur.

Le Sauveur avertit en particulier les jeunes filles de ne point se laisser aller à l'envie, à la vue des avantages extérieurs ou des beaux vêtements de leurs compagnes ; il recommanda à tous, en général, l'obéissance, la piété filiale, la patience et la crainte du Seigneur.

A la fin de l'instruction donnée à l'assemblée entière, Jésus se tourna vers ses disciples ; il leur adressa une exhortation pleine de consolation et empreinte d'une inexprimable bonté ; il les engageait à tout souffrir avec lui et à ne point se laisser posséder par les inquiétudes et les soucis humains. Son père, leur dit-il, leur préparait dans le ciel, une récompense magnifique, tout un royaume à posséder avec lui. Il leur annonça les persécutions qui allaient s'élever contre lui et qu'ils subiraient eux mêmes. Il leur déclara ouvertement que si les pharisiens, les saducéens, les hérodiens les aimaient et les exaltaient, ce serait pour eux le signe

qu'ils s'étaient écartés de sa doctrine et avaient cessé d'être ses vrais disciples.

Une grande foule de peuple était venue des deux rives du Jourdain à Bezec. Tous ceux qui avaient entendu Jean voulaient maintenant entendre le Seigneur. S'étant rendu à la synagogue, Jésus enseigna clairement qu'il était le Messie, parce qu'un grand nombre de ceux qui l'écoutaient étaient déjà bien préparés par les instructions de Jean. Il déduisit son enseignement des 13^e et 15^e versets du 52^e chapitre d'Isaïe. Il dit que le Messie les rassemblerait, qu'il serait plein de sagesse, qu'il serait éminent et glorifié ; et que, comme beaucoup de gens avaient été effrayés de voir Jérusalem dévastée et foulée aux pieds par les païens, ainsi son Rédempteur, lui aussi, paraîtrait sans éclat parmi les hommes et serait persécuté et méprisé. Il baptiserait et purifierait beaucoup de païens ; les rois, instruits par lui, se taient en sa présence : ceux à qui on ne l'avait point annoncé le verraient, et ceux qui ne l'avaient point entendu le comprendraient. Il mentionna le miracle de Cana, la guérison des aveugles, des muets, des sourds, des boiteux, la résurrection de la fille de Jaïre à Phasael. Il étendit la main vers cette contrée, et dit : « Ce n'est pas loin d'ici, allez demander s'il n'en est pas ainsi ! » Il dit encore : « Vous avez vu et reconnu Jean, était-il un homme mou, délicat, adonné au luxe ? Vivait-il dans les délices, portait-il des vêtements précieux ? N'était-il pas l'homme du désert ? Habitait-il les palais, mangeait-il des mets exquis, avait-il un langage flatteur ou recherché ? Nullement. Que conclure donc de ce qu'il a dit : « Je suis le précurseur du Messie ? » Le serviteur ne porte-t-il pas les habits de son maître ? Un roi, un seigneur riche, brillant et puissant comme le Messie que vous attendez, aurait-il un tel précurseur ? Vous avez au milieu de vous le Rédempteur, et vous ne voulez pas le reconnaître ; c'est qu'il n'y a rien en lui qui flatte et satisfasse votre orgueil. »

Ces paroles avaient une force irrésistible, et personne n'osa contredire le Sauveur. Il ajouta : « Jean vivait solitaire dans le désert, et n'allait voir personne ; cela ne vous plaisait pas. Je vais de ville en ville pour enseigner et guérir, et cela ne vous plaît pas davantage. Quel Messie voulez-vous ? Vous êtes comme des enfants qui jouent dans la rue ; ils ont des instruments différents pour faire de la musique : l'un un cornet d'écorce, l'autre une flûte de roseau ; ainsi vos désirs sont divers. Combien n'existe-t-il pas de sortes de jouets d'enfants ! Chacun prétend imposer aux autres celui qu'il préfère. »

Après ce discours, Jésus se rendit avec les disciples dans une auberge où ils firent une collation à laquelle aucun étranger ne fut admis. Comme il restait beaucoup d'aliments, il les bénit et les fit porter aux païens campés à l'entrée de la ville, ainsi qu'à d'autres indigents. Ces païens avaient été instruits par les disciples.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIERES DU TOME PREMIER

PRÉFACE	V
VIE D'ANNE-CATHERINE EMMERICH	XV

PREMIÈRE PARTIE

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST PRÉPARÉ DANS MARIE ET SES ANOÊTRES

I. — Préparation providentielle et prophétique de la sainte Vierge. — Vision d'Elie.....	1
II. — Les Esséniens	3
III. — Ancêtres de Marie.....	6
IV. — Aïeux et parents de sainte Anne.....	8
V. — Naissance de sainte Anne. — Son mariage.....	10
VI. — Joachim et Anne s'établissent à Nazareth. — Stérilité de sainte Anne	14
VII. — Joachim essuie un affront au Temple.....	17
VIII. — Anne reçoit la promesse de fécondité, et se rend au Temple	18
IX. — Joachim, consolé par l'Ange, vient de nouveau sacrifier au Temple.....	20
X. — Joachim reçoit la bénédiction de l'Arche d'al- liance	23

XI. — Rencontre de Joachīm et d'Anne sous la porte Dorée	26
XII. — Naissance de Marie.....	28
XIII. — Joie dans le ciel, dans les limbes et sur la terre à la naissance de Marie.....	32
XIV. — L'enfant reçoit le nom de Marie.....	34
XV. — Préparatifs de la présentation de Marie.....	35
XVI. — Départ pour Jérusalem.....	40
XVII. — Arrivée à Jérusalem.....	43
XVIII. — Présentation de Marie au Temple.....	46
XIX. — Vie de la sainte Vierge au Temple.....	52
XX. — Un ordre du Ciel fait chercher un époux pour la très sainte Vierge.....	53
XXI. — Jeunesse de saint Joseph. — Il est désigné d'en haut pour être l'époux de Marie.....	56
XXII. — Jean est promis à Zacharie.....	58
XXIII. — Mariage de Marie et de Joseph.....	60

DEUXIÈME PARTIE

VIE CACHÉE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

I. — Annonciation de Marie.....	63
II. — Voyage de Marie et de Joseph à Hébron. — Rencontre de Marie et d'Elisabeth.....	67
III. — Séjour de Marie chez Elisabeth. — Réflexions sur le mystère de la Visitation.....	70
IV. — Suite du séjour de Marie chez Elisabeth. — Son retour à Nazareth.....	75
V. — Préparatifs pour la naissance de Jésus-Christ.	76
VI. — Départ de Marie et de Joseph pour Bethléem.	78
VII. — Suite du voyage de la sainte Famille.....	80
VIII. — Arrivée de la sainte Famille à Bethléem.....	86
IX. — Joseph cherche en vain un logement.....	87
X. — Description de la grotte de la Crèche et de ses environs	89
XI. — Marie et Joseph s'établissent dans la grotte de la Crèche	91
XII. — Naissance du Christ	93

XIII. — La naissance du Christ annoncée aux bergers	95
XIV. — La naissance du Christ annoncée en divers lieux	97
XV. — Adoration des Bergers	100
XVI. — Circoncision du Christ. — Nom de Jésus...	103
XVII. — Elisabeth vient à la Crèche.....	105
XVIII. — Départ des trois rois mages en Orient.....	106
XIX. — Voyage des trois rois mages.....	110
XX. — La sainte Vierge a le pressentiment de l'ap- proche des trois rois.....	115
XXI. — Arrivée des trois rois dans la terre promise.	116
XXII. — Arrivée de sainte Anne à Bethléem.....	117
XXIII. — Entrée des trois rois à Jérusalem.....	119
XXIV. — Les Rois devant Hérode. — Conduite de celui-ci et ses motifs.....	123
XXV. — Adoration des Mages.....	126
XXVI. — Adieux des rois à la sainte crèche.....	135
XXVII. — Mesures prises par les autorités de Beth- léem contre les Rois.....	137
XXVIII. — La sainte Famille dans la grotte de Ma- raha	140
XXIX. — Fête commémorative du mariage de la sainte Vierge	142
XXX. — Départ pour le Temple de Jérusalem.....	143
XXXI. — Purification de la sainte Vierge et présen- tation de Notre-Seigneur au Temple.....	145
XXXII. — Vision symbolique sur la fête de la Chan- deleur	149
XXXIII. — Retour à Nazareth	151
XXXIV. — Fuite en Egypte	153
XXXV. — Continuation du voyage. — Jean-Baptiste conduit au désert par sainte Elisabeth.....	154
XXXVI. — Séjour chez des voleurs.....	158
XXXVII. — Entrée en Egypte. — Chute de l'idole d'Héliopolis	162
XXXVIII. — Séjour de la sainte Famille à Hélio- polis	165
XXXIX. — Massacre des innocents par Hérode.....	167
XL. — Saint Jean se réfugie de nouveau dans le désert	169
XLI. — Séjour de la sainte Famille à Mataréa.....	171

XLII. — Vie de saint Jean au désert.....	174
XLIII. — Enfance de Jésus	178
XLIV. — Retour d'Egypte	181
XLV. — Jésus au Temple parmi les docteurs.....	184
XLVI. — Mort de saint Joseph.....	189

TROISIÈME PARTIE

VIE PUBLIQUE DE NOTRE-SEIGNEUR — PREMIÈRE ANNÉE

I. — Jésus prélude à sa vie d'enseignement par les œuvres de miséricorde spirituelles et corporelles...	193
II. — Notre-Seigneur parcourt le pays, et spécialement les lieux consacrés par le séjour des prophètes, pour préparer et inviter les hommes au baptême de Jean	198
III. — Notre-Seigneur continue son ministère de préparation à Nazareth, à Bethsaïde, à Capharnaüm, à Séphoris et à Béthulie, malgré le mécontentement de ses ennemis et du sanhédrin. — Possédés guéris.	202
IV. — Conduite diverse de Jésus envers les Nazaréens formalistes et les publicains repentants et les pauvres	208
V. — Entretiens de Jésus avec l'Essénien Eliud à Nazareth	215
VI. — Courses et nouveaux entretiens de Notre-Seigneur avec Eliud	221
VII. — Jésus confond des savants dans la synagogue de Nazareth et refuse des jeunes gens qui s'offrent à lui pour disciples	225
VIII. — Notre-Seigneur guérit un lépreux, et se transfigure devant Eliud	230
IX. — Jésus se rend à Béthanie, toujours en invitant au baptême de Jean.....	233
X. — Jésus reçu à Béthanie par Lazare son ami.....	236
XI. — Entretien de Jésus avec Marie la Silencieuse.	240
XII. — Jésus à Béthanie avec sa mère et ses amis. Impression qu'il fait sur ces derniers.....	243
XIII. — Jean-Baptiste au désert. — Sa vie de prière et de pénitence	246

XIV. — Jean construit une fontaine symbolique pour le baptême	248
XV. — Portrait de Jean-Baptiste. — Il prépare même matériellement les voies du Seigneur. — Rapports du lieu où Jean baptise avec l'histoire de l'Ancien Testament	251
XVI. — Entrevues successives d'Hérode, des pharisiens, des publicains, des soldats, des envoyés du sanhédrin, avec Jean-Baptiste	255
XVII. — Fête célébrée par Jean-Baptiste au lieu du passage du Jourdain sous Josué.....	262
XVIII. — Nouvelle entrevue avec Hérode.....	265
XIX. — Inauguration solennelle de la vie publique de Jésus-Christ comme Messie par son baptême....	268
XX. — Jésus visite d'abord les lieux où Marie s'est arrêtée pendant son voyage à Bethléem.....	274
XXI. — Jésus montré par Jean-Baptiste pendant que le sanhédrin le calomnie à Jérusalem.....	288
XXII. — Nouvel entretien du Sauveur avec Marie la Silencieuse	293
XXIII. — Jésus au désert. — Il a des visions de sa passion	295
XXIV. — Diverses formes de la tentation. — Prières et jeûne de Jésus	300
XXV. — Les trois dernières tentations. — La consolation	307
XXVI. — Notre-Seigneur sur les bords du Jourdain. — Il établit un bassin pour le baptême.....	312
XXVII. — Jésus appelle à lui Pierre, Philippe et Nathanaël	318
XXVIII. — Noces de Cana.....	326
XXIX. — Festin principal des noces de Cana. — L'eau changée en vin.....	334
XXX. — Prédications et miracles de Jésus dans la Galilée	341
XXXI. — Voyage de Capharnaüm à Béthanie.....	354

VIE PUBLIQUE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

DEUXIÈME ANNÉE

I. — Jésus à Béthanie et au Temple. — Sa dernière entrevue avec Marie la Silencieuse.....	359
II. — Jésus chasse les vendeurs du Temple. — Première Pâque célébrée chez Lazare avec les disciples.	365
III. — Persécutions contre Jésus et les saintes femmes. — Mort de Marie la Silencieuse.....	370
IV. — Jésus prêche le baptême sur les bords du Jourdain. — Lettre et envoyé du roi d'Edesse.....	372
V. — Jésus porte la bonne nouvelle aux populations les plus délaissées de la Galilée et du pays de Tyr...	376
VI. — Jésus prêche à Adama, au jardin dit lieu de la Grâce. — Conversion miraculeuse d'un Juif obstiné	384
VII. — Parabole de l'économie infidèle. — Baptême donné par Jésus au jardin de la Grâce.....	389
VIII. — Grande prédication de Jésus sur la montagne voisine d'Adama	393
IX. — Retour à Capharnaüm dans la maison de Marie	396
X. — Derniers jours de la prédication de Jean au bord du Jourdain	398
XI. — Arrestation et emprisonnement de saint Jean-Baptiste	400
XII. — Fête donnée par Madeleine à Magdalum.....	404
XIII. — Enfance de Madeleine. — Ce qui causa sa perte	409
XIV. — Jésus à Béthanie, au milieu de ses amis. — Ses oraisons au jardin des Oliviers.....	411
XV. — Organisation des hôtelleries destinées à recevoir le Sauveur et ses disciples dans leurs voyages.	414
XVI. — Prédications aux environs de Jérusalem. — Epreuves et souffrances des apôtres.....	417
XVII. — Jésus au puits de Jacob. — Entretien avec Dina la Samaritaine	420
XVIII. — Jésus évangélise les habitants de Sichar.	429
XIX. — Jésus confond à Ghinéa les pharisiens.....	434

XX. — Jésus guérit de loin le fils du centurion de Capharnaüm	439
XXI. — Jésus enseigne à Capharnaüm.....	443
XXII. — Guérisons de Jésus à Béthsaïde et à Basse-Séphoris. — Les pharisiens confondus.....	451
XXIII. — Prédication de Jésus à Nazareth. — On veut le précipiter du haut de la montagne.....	456
XXIV. — Voyage de Jésus vers Capharnaüm. — Il guérit des lépreux à Tarichée, instruit ses disciples pendant la route, et délivre une femme possédée du démon	462
XXV. — Jésus épié par les pharisiens. — Prédication et innombrables guérisons à Capharnaüm.....	470
XXVI. — Nouveau discours sur Isaïe. — Fermeté de Jésus devant ses ennemis et sa bonté à l'égard de malades réputés impurs qu'il guérit. — Guérison de la belle-mère de Pierre.....	475
XXVII. — Rapports touchants de Jésus avec une société d'élite aux bains de Béthulie.....	481
XXVIII. — Jésus en face des hérodiens. — Jean-Baptiste en face d'Hérode	485
XXIX. — Jésus réfute l'objection qui lui est faite de guérir le jour du sabbat. — Sa bonté envers les malades et les pauvres.....	494
XXX. — Jésus visite l'école d'Abelmehola. — Détails remarquables sur l'éducation au temps des patriarches	498
XXXI. — Prédications de Jésus à Bésec.....	506